

Serge MOSCOVICI (1925-)

Directeur du Laboratoire Européen de Psychologie Sociale (LEPS)
Maison des sciences de l'homme (MSH), Paris
auteur de nombreux ouvrages en histoire des sciences, en psychologie sociale et politique.

(1997)

Chronique des années égarées

RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE

Un document produit en version numérique par Réjeanne Toussaint, ouvrière
bénévole, Chomedey, Ville Laval, Québec
[Page web personnelle](#). Courriel: rtoussaint@aei.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>
Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Cette édition électronique a été réalisée par [Réjeanne Toussaint](#), bénévole,
Courriel: rtoussaint@aei.ca

Serge MOSCOVICI

CHRONIQUE DES ANNÉES ÉGARÉES. Récit autobiographique.

Paris : Les Éditions Stock, 1997, 569 pp.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 1^{er} septembre 2007 de diffuser la totalité de ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : moscovic@msh-paris.fr

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 22 août 2008 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Du même auteur

LA PSYCHANALYSE, SON IMAGE ET SON PUBLIC, PUF, Paris, 1961 et 1976.

RECONVERSION INDUSTRIELLE ET CHANGEMENTS SOCIAUX, Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques, Colin, Paris, 1961.

L'EXPÉRIENCE DU MOUVEMENT. JEAN-BAPTISTE BALIANI, *Disciple et critique de Galilée*, Hermann & Cie, Paris, 1967.

ESSAI SUR L'HISTOIRE HUMAINE DE LA NATURE, Flammarion, Paris, 1968 et Champs-Flammarion, 1977.

LA SOCIÉTÉ CONTRE NATURE, UGE, Paris, 1972 et Points-Seuil, 1994.

HOMMES DOMESTIQUES ET HOMMES SAUVAGES, UGE, Paris 1974 et Christian Bourgois, 1979.

PSYCHOLOGIE DES MINORITÉS ACTIVES, PUF, Paris, 1979 et 1996.

L'ÂGE DES FOULES, Fayard, Paris, 1981 ; Éditions Complexe, 1991.

SOCIAL REPRÉSENTATIONS (avec R. Farr), Cambridge University Press et Maison des sciences de l'homme, Paris, 1984.

LA MACHINE À FAIRE DES DIEUX, Fayard, Paris, 1988.

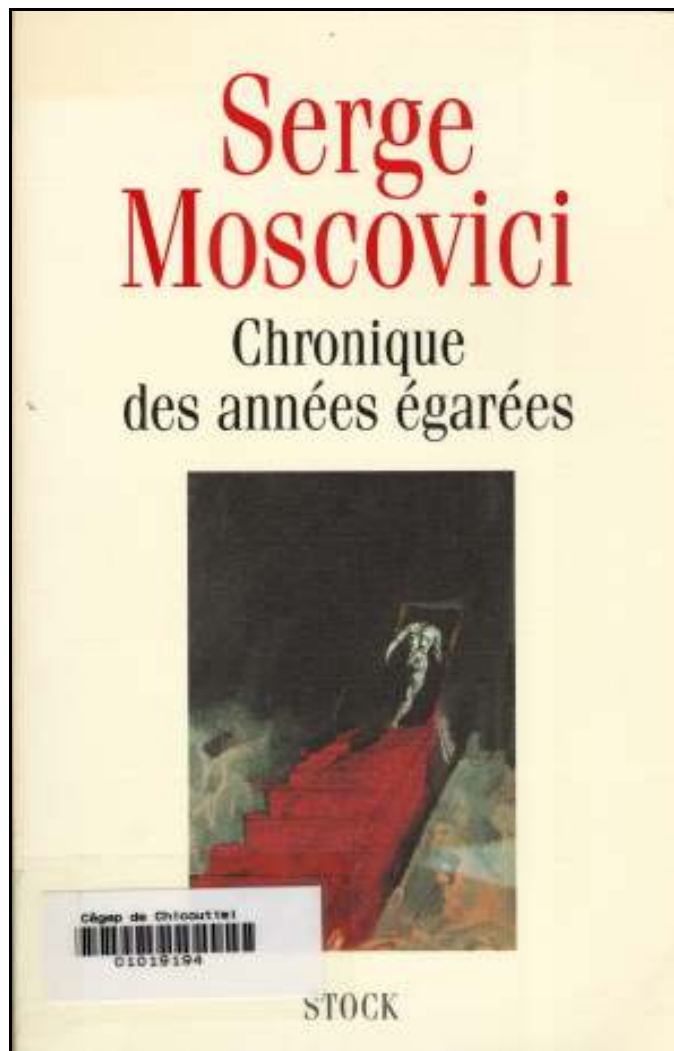
DISSENSIONS ET CONSENSUS (avec W. Doise), PUF, Paris, 1992.

PSYCHOLOGIE SOCIALE, PUF, Paris, 1996.

Serge MOSCOVICI (1925-)

Directeur du Laboratoire Européen de Psychologie Sociale (LEPS)
Maison des sciences de l'homme (MSH), Paris
auteur de nombreux ouvrages en histoire des sciences, en psychologie sociale et politique.

CHRONIQUE DES ANNÉES ÉGARÉES. Récit autobiographique.



Paris : Les Éditions Stock, 1997, 569 pp.

Table des matières

Quatrième de couverture

Introduction

I. Si je t'oublie, Jérusalem

Jérusalem, 3 septembre 1978	2 octobre 1978
4 septembre 1978	3 octobre 1978
6 septembre 1978	6 octobre 1978
22 septembre 1978	9 octobre 1978
25 septembre 1978	11 octobre 1978
29 septembre 1978	12 octobre 1978
1 ^{er} octobre 1978	

II. Père et fils

13 octobre 1978	20 octobre 1978
15 octobre 1978	21 octobre 1978
15 octobre 1978 (bis)	23 octobre 1978
16 octobre 1978	25 octobre 1978
17 octobre 1978	26 octobre 1978
18 octobre 1978	28 octobre 1978

III. Guerre et destin

20 novembre 1978	10 décembre 1978
22 novembre 1978	13 décembre 1978
2 décembre 1978	15 décembre 1978
5 décembre 1978	27 décembre 1978

IV. Le temps des anamorphoses

5 avril 1994	1er juin 1994
6 avril 1994	8 juin 1994
9 avril 1994	18 juin 1994
10 avril 1994	20 juin 1994
11 avril 1994	25 juin 1994
14 avril 1994	28 juin 1994
16 avril 1994	

V. [Errances, espérances](#)

5 juillet 1994	2 août 1994
7 juillet 1994	4 août 1994
10 juillet 1994	20 octobre 1994
14 juillet 1994	22 octobre 1994
15 juillet 1994	26 octobre 1994
17 juillet 1994	25 octobre 1994
18 juillet 1994	2 novembre 1994
20 juillet 1994	15 novembre 1994
21 juillet 1994	3 décembre 1994
22 juillet 1994	6 décembre 1994
25 juillet 1994	20 décembre 1994
28 juillet 1994	22 décembre 1994
1er août 1994	25 décembre 1994

VI. [À Paris ! à Paris !](#)

1er janvier 1995	3 mars 1995
5 janvier 1995	15 mars 1995
8 janvier 1995	28 mars 1995
16 janvier 1995	4 avril 1995
21 janvier 1995	11 avril 1995
28 janvier 1995	18 avril 1995
29 janvier 1995	25 avril 1995
3 février 1995	30 avril 1995
10 février 1995	3 mai 1995
18 février 1995	7 mai 1995
27 février 1995	15 mai 1995

Chronique des années égarées.
Récit autobiographique.

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

« J'ai eu des amis, un père et une mère qui ne furent pas père et mère, Tanti Anna, mon cousin, puis l'Europe s'est fendue en deux... Mais, en ce début de janvier 1948, je n'étais pas morose en pensant à ces années de tohu-bohu et de pérégrinations sur des chemins menant nulle part où tant d'espoirs furent décimés. Années égarées où je me suis avancé vers la vie et où la vie s'est jouée de moi. Elles ont suivi le désordre du siècle et j'ai grandi au hasard de leurs coups de dés. »

Ces « années égarées », ce sont celles que vécut Serge Moscovici, de son enfance roumaine à cette première nuit parisienne de 1948, dans un asile pour immigrants de la rue Lamarck. Années longtemps enfouies au fond de la mémoire pour avoir été trop douloureuses. Parfois trop lumineuses aussi peut-être pour qu'en soit soutenable la nostalgie.

Le divorce des parents, l'enfance brinquebalée, les premiers émois dans la touffeur des plaines à blé de Bessarabie. La raideur des uniformes de lycéen. Et puis le froid, la faim, le travail forcé, la peur dans Bucarest livré au fascisme et à la haine raciale. La révolte contre l'injustice et aussi l'amitié, pudique et exclusive, entre cinq jeunes garçons - dont Isidore Isou - qui n'avaient rien moins que le monde pour horizon et le génie pour ambition. Enfin, la paix revenue, les voyages initiatiques à travers l'Europe et l'exil, qui aboutissent à la Ville promise, Paris.

Il y a dans cette autobiographie un charme viscontien. Avec la genèse d'une méthode et d'une pensée reconnues comme magistrales.

Sergc Moscovici est Directeur d'études à l'École des Hautes Études en sciences sociales. Psycho-sociologue de réputation mondiale, il est l'auteur d'ouvrages traduits dans une dizaine de langues, dont Essai sur l'Histoire humaine de la Nature, Psychologie des minorités actives ou l'Âge des Foules. Il a reçu le Prix européen de sociologie et sciences sociales en 1989.

Chronique des années égarées.
Récit autobiographique.

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

Depuis plusieurs années, je désirais écrire les événements et les personnes qui ont traversé, marqué ma vie. Une première série de notes, dont la plupart se sont perdues, date de l'époque de l'inhumaine guerre. Écrites comme des lettres adressées à personne, cri poussé à minuit quand nul ne savait de quoi serait fait le jour à venir.

La deuxième série de notes, rédigées il y a près de vingt ans, fut une tentative d'apaiser les figures du passé, resurgies sans que je le veuille lors d'un séjour prolongé à Jérusalem. Il est vrai que, pendant ma brève enfance, chaque semaine et à chaque fête, j'ai prêté serment de ne pas l'oublier. Mais au moment où je m'y suis trouvé, c'est Jérusalem qui m'a conjuré de ne pas oublier ces années d'enfance. Et j'étais heureux de laisser s'échapper à l'air libre ce monde de souvenirs qui, en un sens, ne m'appartient plus.

Enfin la troisième série de notes, j'ai voulu l'écrire afin de saisir aussi clairement que possible la physionomie d'une existence qui s'est déroulée de façon insolite. Trop insolite pour que je puisse en parler, autrement que par allusions, à ceux que j'aime, mes proches et mes amis. J'ai voulu la rendre assez limpide pour qu'ils puissent l'entrevoir sans que j'aie besoin de la leur expliquer. Car elle leur paraît ombrée d'un mystère qui m'éloigne d'eux, et son sens leur échappe comme si je tenais à le leur cacher. Ce qui à la fois me trouble et me convainc que la vérité est sûrement plus simple. Cette vie, du moins dans sa partie la plus significati-

ve, m'est devenue étrangère avec le temps. Et bien étrange en comparaison de la leur.

C'est pourquoi j'ai recommencé à écrire ce qui est devenu tout un récit, pour m'accommoder de cette étrangeté, comme d'un zinnia qu'on laisse pousser, non sans peine. Car, à partir du moment où les personnages, les événements et les paysages du passé sont revenus sur la scène de mon existence, j'ai eu une sorte de révélation. Ce que j'avais vécu dans l'exil n'était nullement oublié, ainsi que je l'avais cru. Et mes souvenirs brillent toujours d'un vif éclat, astres de la mémoire. Mais j'ai désappris leur langue et la façon d'en parler. À cause de mes anciennes douleurs, ou de mes nouveaux rêves, peu importe. Aussi ai-je dû m'y reprendre à plusieurs fois pour les réapprendre, non sans pauses et hésitations, certain néanmoins que la clarté viendrait. Se souvenir, c'est bien cela : faire parler une mémoire devenue muette par nécessité.

À présent je reconnais dans ma vie une chaîne d'exils, une manière d'odyssée ayant pour pôles le besoin impérieux d'avoir un chez moi et l'obligation de partir. Cette dernière s'est changée en un désir nomade de mon âme. Donc une succession de détours, d'années égarées dont j'essaie de retrouver la trace et la signification.

Or, si une partie de ma vie possède une profonde signification, c'est parce qu'elle a commencé dans un monde absurde. Et pour moi envoûtant, qui allait se briser sur le roc du totalitarisme, comme le Titanic à la rencontre d'un iceberg. Plus exactement, sa signification lui vient de ce qu'elle a traversé cette chaîne escarpée d'imprévis de l'histoire - dont celui de ne pas périr à un moment donné est le plus inconvenant. Cela ne s'explique pas. Par deux fois, j'ai vécu sous un régime dont on aurait pu dire ce que Dante met en tête de son Enfer : « Vous qui entrez ici, laissez toute espérance. » Aucun des buts atteints par les bâtisseurs d'enfers ne valait la souffrance qu'il a coûtée. Que j'en aie réchappé ou leur aie faussé compagnie me surprend encore. Tout cela est toujours en moi, la peur et la joie, l'angoisse et l'insouciance inséparables de la jeunesse. C'est plus qu'il n'en faut pour voir clair dans ces années si troubles, si lointaines, qui furent celles de mon initiation à la vie.

Mais aucune existence ne se confond avec celle d'une génération ou d'une époque. Il y a dans chacune une singularité, une suite de chances ou de malchan-

ces, pour employer des mots communs et justes, qui dessinent sa physionomie propre. La vouloir exemplaire et en faire un miroir où d'autres puissent se reconnaître, je n'y prétends nullement. D'abord ce serait faux et les induirait en erreur. En outre, les circonstances et les gens m'ont suffisamment volé de ma vie pour que je veuille abandonner moi-même ce qu'elle a d'unique. Ce caractère unique vient de la petite communauté dans laquelle j'ai vécu, de la famille incroyable que j'ai eue, et de la Fortune, au sens romain. Dire oui à ces faits de probabilité infime, se laisser entraîner par le hasard quand on est comme un oiseau dans la tempête, change le sens des événements et façonne une destinée. C'est-à-dire une vie pour laquelle on n'était pas fait et pour laquelle il a fallu se faire, de ses propres mains.

Je soupçonne qu'en commençant le récit de sa vie, on cherche à en reprendre possession. On veut mieux dessiner cette physionomie dont on a été dépouillé par le temps, ou qui nous échappe comme un corps se vide de son sang. Cette possession est la belle poésie de l'éphémère, sans laquelle une existence, et d'abord la sienne propre, ne peut nous émouvoir. J'avoue avoir été ému en revivant la mienne, en revoyant les visages de ceux que les années ont revêtus de la grise poussière de l'oubli. Et dont nul ne se souvient plus, à part moi. Certes, on ose rarement s'aventurer dans les recoins de son for intérieur, exposer sa subjectivité aux regards d'autrui. L'écriture m'y oblige, sans que j'entretienne trop d'illusions sur l'audace dont je suis capable. Mais avec toute la sincérité que je dois à ceux sur qui ou pour qui j'écris.

Qu'on ne s'attende pas à lire des mémoires. Mon dessein est, bien davantage, de dresser le protocole des événements, des actes et des idées qui furent les miens avant que je vienne à Paris. J'espère ainsi recouvrer une partie de ma vie, devenue étrange par inattention.

Chronique des années égarées.
Récit autobiographique.

I

SI JE T'OUBLIE, JERUSALEM

Jérusalem, 3 septembre 1978

[Retour à la table des matières](#)

Voici comment les choses se sont passées. La Fondation Van Leer, une « boîte à penser » de Jérusalem, m'avait invité à y passer l'automne. Comme tous les angoisseux, je suis arrivé avant la date fixée. Un œil sur le compteur de vitesse, le chauffeur a pris, à partir de Haïfa, la route nationale, direction nord-est. La route paraît tourner en ovale ; la chaleur monte, éblouissante, et le paysage désertique change à peine. On arrive à des collines peu élevées ; des buissons et des arbustes poussent sur leurs flancs, et s'ils ont été brûlés, c'est par le soleil. On dépasse de grands amas de pierres, surmontés de carcasses de tanks, qui marquent la ligne de défense de la ville contre les troupes arabes en 1948. Je sentis s'éveiller dans mon cœur une vie dormante et puis je vis Jérusalem de loin. Ce fut un merveilleux voyage. Le chauffeur, suivant lentement les rues étroites qui montaient et descendaient, ne cessait de parler. Il me désignait tantôt le mont des Oliviers, tantôt le Mur des Lamentations, plus loin le mont Scopus. Après avoir décrit un large cercle, nous atteignîmes la porte de Jaffa. Dans mes rêveries d'enfance, tous ces lieux étaient pour moi des noms d'émerveillement. Ils m'apparaissaient comme des refuges, sur une planète bénie du vaste firmament, pour mon âme qui se noyait. Il m'était impossible d'imaginer que j'y entrerais un jour. A présent que je les voyais,

ils paraissaient tout à coup vieux, délustrés par les hommes et les siècles innombrables qui les avaient usés, saccagés. Et pourtant ces lieux étaient habités par une inexpugnable splendeur. Répandue à profusion dans le jour qui hésitait à s'en aller, elle ensorcelait. J'eus alors l'impression que, si l'éternité est visible, je l'ai vue là, l'espace d'une brève illumination. Et ce fut l'unique fois.

Sur mon chemin, le Moulin Montefiore, la calèche colorée exposée à la vue des touristes, indiquait l'escalier de Yemin Mosche, descendant vers la vallée de Hinom. Dans une rue de ce quartier bâti au siècle dernier, je découvris la maison que j'avais louée. Haute, tout en pierre d'une couleur rappelant le grès, égayée par les fleurs d'un petit jardin qui méritait à peine ce nom. Bloc immobile, et alentour le grand silence de la rue étroite que ne trouble aucune voix ni aucun pas. Je me secoue enfin, et ouvrant brusquement les portes de la maison, je pénètre dans un salon oblong, au plafond voûté, éclairé par de hautes fenêtres à l'autre bout. Ayant déposé mes bagages, je regarde les étagères pleines de livres, puis je m'assieds dans un fauteuil. Je prends possession de chacun de ces meubles simples, mais choisis avec le goût du confort et de la bonne humeur. Une odeur fraîche me parvient, parcourt mon visage, pénètre mes narines, me rappelant celle, mêlée à la senteur de la lavande, que je respirais dans ma petite maison de Provence. Le déjà senti rend cet espace familier, et les rais de lumière qui brillent entre les fentes des volets me remplissent de joie : je suis enfin arrivé !

Combien de temps suis-je resté assoupi dans l'obscurité ? Peu importe. Personne ne m'attend, ni ne sait que je suis là. Il est agréable de se ménager, au cours d'un voyage, une pause magique hors de tout ce qui existe. On se trouve seul, dans un tête-à-tête intime avec la ville ou le pays. Il plane alors dans l'atmosphère un vif désir de résonance avec l'espace inconnu, semblable à celui que l'on ressent lorsque, juché sur un promontoire, on laisse son regard vaguer des heures durant à la surface de la mer.

Je rêvais tout doucement aux jours enfuis. Et, poussé par le besoin de respirer les dernières poussières de lumière, je sortis de la pénombre en poussant largement la porte-fenêtre, et me plaçai devant comme pour dire : « Je suis là. » En face, vers la gauche, les murs de fortification de la vieille ville, contre lesquels vient buter le soleil couchant, leur donnant une teinte orangée. Au loin, vers la droite, il dénude les petites maisons d'un gris aride, dispersées comme des taches de pierre dans le désert de Judée. A cette heure, naturellement, on n'y voyait pres-

que plus. Mais la lumière qui dorait l'air et que nul n'oublie, m'invitait à m'attarder encore. Elle faisait se découper en face, de l'autre côté du large ravin de Gai Hinnom, les masses immobiles du Cénacle, de l'église de la Dormition et du mont Sion. Je ne sais pas ce que j'escomptais en les apercevant pour la première fois, mais j'ai rarement éprouvé un tel sentiment de paix. Je suis enclin à résister aux émotions qui s'emparent de moi de façon aussi insidieuse. Rien n'est cependant plus mystérieux ou plus beau que le mur du monastère qui se dresse à l'ombre du mont Sinaï, tel un rempart massif érigé contre le temps. Et il n'y a aucune raison pour qu'un mont qui semble bouger dans l'ombre changeante du soir, comme un aimant cherchant à attirer les âmes, ne possède pas des dons hypnotiques. Donc pour qu'il n'exerce pas d'influence sur un homme qui lui fait face de l'autre côté de la vallée.

Une chose est certaine : je me trouvais là, en état d'apensée, quand une étrange vision m'envahit. Qu'elle me plût ou non, je ne pouvais m'en défaire. Une énergie mystique l'animait. La maison était fendue du haut en bas. Le ciel tournait lentement sur lui-même et commença à projeter, sur le mur lisse de la Dormition, des images arrêtées et floues, comme attachées à l'invisible. Elles affluaient de tous les points de l'horizon, se rangeant l'une à côté de l'autre sur la surface de pierre comme à leur place naturelle. Je conservais cependant assez de lucidité pour m'apercevoir que le mur de la Dormition ressemblait maintenant à un écran transparent, à une des ces vitrines où l'on voit des dizaines de postes de télévision émettre chacun un programme différent, avec d'autres images et d'autres personnages, que l'on peut suivre en même temps. Ces images m'apparaissaient comme autant d'écrans de souvenirs, tantôt plus pâles, tantôt plus intenses, et m'offraient un gigantesque spectacle qui disait l'essentiel sur moi et sur ma vie.

La première image que je reconnus fut celle de mon père qui s'activait autour de la table, récitant à mon intention la liturgie de Pâque : « S'il nous avait donné la Thora, sans nous faire entrer dans le Pays d'Israël, cela nous aurait suffi. » De temps en temps revenait, en plusieurs endroits, l'image que je voyais en rêve après la guerre. Je vivais déjà à Paris à ce moment-là. Mais, pour des raisons inconnues, on m'avait ramené en Roumanie. Peut-être parce que je m'étais égaré à la frontière, ou parce qu'on m'avait trompé en me faisant croire que ma tante était gravement malade. Et je ne pouvais plus en sortir, voilà le cauchemar.

De nombreuses images avaient pour décor le Danube. Des officiers gigantesques nous ordonnaient, à mon père et moi, de le traverser. Tandis que la musique du *tango nocturno* résonnait au loin. Ces images étaient terrifiantes, car je voyais des hommes, des femmes, des enfants errer dans les champs boueux et glacés de Bessarabie. Mais il y en avait aussi de plus lumineuses. Je ne me les rappelais plus, mais je me vis avec mon père et ma mère nous promenant dans le delta du Danube. Des oiseaux de toutes les couleurs sortaient de la brume, des poissons de plus en plus gros montaient à la surface de l'eau. Je sentis le vertige que procure l'imminence d'un événement extraordinaire. Je fermai un instant les yeux sur cette image.

Nous voici maintenant, Isidore Isou et moi, flânant dans les rues de Bucarest. Et Tanti Anna arrangeant mes livres et mes papiers sur la table de la petite chambre, tandis que des bruits menaçants s'élèvent dans la rue. Puis ma soeur à seize ans - je viens de la voir à Haïfa - dansant chez mon oncle où je me rends pour la première fois. Et toujours l'image de mon grand-père se penchant sur moi qui regarde les lettres d'un livre que je ne déchiffre pas.

Il y avait une rumeur, je zappais mentalement d'une image à l'autre, j'entendais des phrases en hébreu. Soudain l'une d'elles s'arrêtait et se répétait comme un refrain : « Si je t'oublie, Jérusalem, que ma main droite se dessèche, que ma langue se scelle à mon palais, si je ne me souviens plus de toi. » Il me semblait que je me parlais : « Sois éveillé, reste éveillé, sois vigilant, le passé est toujours à ta poursuite. » Ou que quelqu'un me disait : « Souviens-toi de ces années-là. » Depuis ma venue à Paris, je n'y avais guère pensé. Habitant le même quartier, m'étant marié, ayant les mêmes amis et poursuivant les mêmes recherches, je m'étais créé l'impression d'une vie stable et continue, sédentaire. Tout à coup, devant les images qui se juxtaposaient sur le mur de la Dormition, je compris que mon état d'âme ravivait un autre état d'âme, lointain, qui datait de l'époque où j'avais vécu en voyageur, avec un maigre bagage. D'abord errant avec mon père d'une maison à une autre, j'avais ensuite été poussé d'exode en exode, jeté dans des villes inconnues, entouré de visages étrangers, au gré des événements. Car rien n'est délibéré chez un nomade, sauf l'errance elle-même, destin inscrutable s'il en est. J'avais négligé ou rejeté cet état d'âme, mais son feu couvait toujours, à mon insu.

En même temps je ressentais une lourdeur, une fatigue. Beati qui lugent, bienheureux ceux qui pleurent. Je l'aurais été si j'avais pu libérer des larmes. Mais

elles n'auraient été que des larmes de rébellion. Je me disais que ce n'était pas moi qui avais quitté la maison de mon père et de ma mère, ces lieux que je revoyais dans les images. Mais chaque fois que je m'étais fixé dans une maison, établi dans un lieu, initié à des habitudes, tout cela m'avait quitté. Et chaque fois j'avais dû recommencer da capo. Non que les mondes où j'ai vécu mes années d'enfance et de jeunesse subsistent quelque part sans que je veuille y retourner. Ils n'existent plus, Atlantides englouties corps et biens.

À présent, je me trouvais dans cette ville irréaliste, irréaliste parce que j'avais prononcé tant de fois son nom, quand j'étais enfant. De sorte qu'elle n'aurait dû être que dans une prière, ou dans les pages de la Bible de mon grand-père. La ville où il se serait rendu à la venue du Messie. Et cependant pas tout à fait irréaliste, car mon père et ma mère, ayant émigré en Palestine, étaient enterrés non loin d'ici. Si j'étais venu les voir plus tôt, ils auraient pu me raconter ces mondes disparus, les événements et les personnes qui avaient pour eux un sens précis. Mais il n'est pas certain que mes parents l'auraient fait. À qui parler de tout cela ? Je sortis de mon état d'apensée sur cette question. Par la porte-fenêtre, la lumière des étoiles entrait dans le salon, et la lune baignait d'une lueur diffuse l'église de la Dormition. Il ne faisait pas de doute que j'avais eu une hallucination, tout éveillé. Elle n'avait pas seulement fait surgir ces fragments du passé. Elle avait aussi éclairé ce que ma vie avait de préoccupant et à quoi, jusque-là, je n'avais accordé qu'une attention intermittente.

Tout ce que je sais ensuite est que je restai assis dans un fauteuil, dans un coin du salon, en proie à l'émotion et à la fatigue. Je ne me suis même pas levé quand je commençai à avoir faim et soif, n'ayant ni mangé ni bu depuis midi. Je restai à fixer les photographies aux murs, hanté par le défilé des images vues. Plus le temps passait, plus la ville devenait calme, et plus je me sentais maintenu là par une main invisible. C'est dans ce fauteuil que je m'assoupis, apparemment destiné à y passer mon automne, et je m'y suis réveillé ce matin. Il paraît absurde que j'aie pu prendre entre-temps la décision d'écrire ces notes, mais c'est ainsi. C'est l'exacte vérité.

4 septembre 1978

La matinée qui suivit ma première nuit dans la maison de Yemin Moshe était ensoleillée. Ce n'était pas le genre de soleil jaune pâle auquel j'étais habitué, mais un soleil jaune vif qui brillait dans toutes les pièces. Et il me fit moins regretter Paris. Voyant ce soleil généreux, je me suis levé d'un bond et j'ai mis une chemise de couleur gaie. La sorte de chemise que j'aurais mise en Provence. Dans ma tête, cependant, les souvenirs se réveillaient aussi. D'ailleurs, à peine le café avalé, stylo et papier se trouvaient déjà sur la table inondée de lumière. Comme s'ils m'apostrophaient : « C'est difficile de garder en soi un souvenir qui ne sert pas. Écris, écris immédiatement pour y voir clair. »

Par où commencer ? Une des plus grandes chances que l'on puisse avoir dans sa vie est de n'avoir pas été heureux dans son enfance. J'ai été très malheureux. Je n'avais pas de foyer, de maison, de jardin à aimer. Ni de famille à proprement parler. Ma mère et mon père s'aimaient passionnément, mais leur mariage fut un échec, et ils ne furent pas de bons parents. Ce que je viens d'écrire est déjà pénible, mais se l'avouer à un tel moment de sa vie l'est encore davantage.

Il faut, je le sais, que je ressuscite maintenant Braïla, la ville de province roumaine où je suis né. Un petit port semblable à tous ceux que longe le Danube en s'approchant de la mer Noire. Les rangées de maisons basses bordaient des rues tarabiscotées aux trottoirs incertains couverts de poussière. Seules quelques bâtisses solennelles, avec leurs auvents et leurs portes ornées de fer forgé, regardaient d'un air hautain le paysage monotone. Il y avait dans l'air l'âcre relent du port, le bruit du marché, l'odeur des animaux et le mélange de quelque chose de campagnard et d'oriental qui agaçait les oreilles et le nez. La rue était emplie du tohu-bohu des langues et des voix roumaines, juives, grecques et tsiganes, qui vivaient ensemble le jour et se séparaient le soir. Panaït Istrati, qui a pris Braïla pour théâtre de plusieurs de ses romans de la nouvelle décennie, celle des années vingt, lui trouvait un charme sensuel, et il faut le croire. Ce fut une décennie extraordinaire que celle où je suis né. La plus importante du siècle, celle d'Einstein, Bohr, Joyce, Picasso, des surréalistes, de la psychanalyse, mais aussi de la lutte entre Trotski et Staline, de la naissance du fascisme en Italie et en Roumanie. Elle s'est achevée

par le krach de Wall Street en 1929, quand les millionnaires américains ruinés se jetaient du haut des gratte-ciel.

Le Danube séparait mes deux familles d'ancêtres. Du côté paternel, les Moscovici étaient de longue date établis à Braïla, sur la rive gauche. Ils venaient de Russie, peut-être de la région d'Odessa. Le premier d'entre eux aurait traversé le Dniestr à la nage vers 1830, avec trois amis, pour échapper aux recruteurs du tsar Nicolas Ier. On disait qu'il s'était enfui moins par crainte de la guerre que des persécutions subies par les enfants juifs enlevés à leurs parents entre douze et dix-huit ans, pour des périodes de service pouvant aller jusqu'à vingt-cinq ans. Herzen a décrit ces convois d'enfants juifs enrôlés : « pâles, épuisés, fixant impuissants des yeux pitoyables sur les soldats de la garnison qui les brutalisaient pour les faire mettre en rangs ». Un convoi qui, à une variante près, allait m'inclure un jour.

Ce déserteur, car il faut bien l'appeler ainsi, fit souche dans la contrée entre le Danube et le Prut. Je suppose que mes ancêtres savaient ce que veut dire travailler dur. Ils ont vécu de père en fils parmi les paysans, en tant que meuniers, marchands de céréales ou intendants des boyards. Une chose est certaine : ils sont devenus des hommes de la terre. Bien que la loi leur interdît de posséder de la terre en tant que Juifs, le blé, les céréales étaient leur raison de vivre. Ils ont dû aimer les pelleter, les toucher, refermer leur paume sur une poignée de grains dont ils humaient l'odeur pour en juger la qualité. À leurs yeux, et je l'ai vu dans ceux de mon père, ces grains étaient de petites pépites dorées dont le susurrement, quand on les versait dans les sacs, les hypnotisait. Ces attitudes et ces gestes m'ont suffisamment imprégné pour que je retrouve, vivace en moi, le souvenir de l'odeur et de la couleur du blé quand je passe près d'un silo.

Sans être riches, mes deux et bisaïeux ont atteint une certaine aisance. On parlait d'eux comme de gens qui avaient réussi grâce à leur obstination et à leur caractère. Cela pouvait signifier qu'ils se montraient durs en affaires comme dans les relations à autrui. Toujours est-il que l'un d'eux, meunier de son état, serait devenu conseiller, sinon ministre, de Cuza, prince de Moldavie et ensuite de Valachie, qui devinrent la Roumanie en 1859. On peut supposer que ce bisaïeul fut non seulement « un homme très sage », comme on disait dans la famille, mais aussi un personnage influent de la communauté. A cause de lui, nous nous sommes considérés un degré au-dessus des autres familles, ce qui devait leur déplaire. J'ai eu parfois

l'occasion d'en souffrir, les enfants voyant là, avec raison, une posture d'arrogance que rien ne justifiait.

Un trait plus caractéristique de mes ancêtres était la piété. Évidemment, ils se conformaient aux traditions religieuses de l'époque. Toutefois, et ceci était moins courant, je m'en rendis compte par la suite, ils étaient hassidim. Ils appartenaient à ce courant mystique qui voulait servir Dieu dans la joie et la communion des sentiments, pour que la foi ne s'éteigne pas dans l'âme du peuple. Et leurs prières étaient rythmées par une mélodie sensuelle et vaguement triste, car, selon un de leurs sages, « la musique recèle le plus profond de tous les mystères ». Mon grand-père était fier de son père qui aurait calligraphié pour le temple un rouleau de la Thora sans commettre une faute. Lui-même avait étudié la Bible et le Talmud. La plupart des commerçants et des artisans étaient disciples d'un rabbin hassidique. Je crois que mon grand-père allait s'instruire à la cour de celui de Belz dont la renommée était grande en Europe de l'Est. A travers les bribes de conversation entendues, je me suis forgé une image extraordinaire du personnage et de la vie spirituelle de ses adeptes. Jusqu'à la lecture du Journal de Kafka toutefois. Il a vu la cour du rabbin de Belz à Karlsbad au début du siècle et en dessine un portrait à l'acide, sans doute véridique. C'est pourtant à travers l'image extraordinaire que ces ancêtres continuent à m'apparaître, comme dans un miroir intérieur.

Tout cela, je l'ai su plus ou moins par mon grand-père et ma grand-mère. Approchant les soixante-dix ans, c'était une femme fortement charpentée, un peu corpulente, qui avait dû être belle dans sa jeunesse. Elle avait eu plusieurs enfants dont deux seulement ont vécu : une fille, Anna, et un fils, Jean, son cadet. On n'évoquait jamais ni l'âge ni les circonstances de la mort de leurs autres enfants, dont je n'ai jamais su les prénoms. Ces deuils l'avaient beaucoup marquée, ainsi que grand-père dont le visage ovale, aux yeux brillants mais aux traits fins et forts, étaient empreints de tristesse. Lorsqu'il riait, cependant, c'était de bon cœur, avec enthousiasme et une sorte de profonde bonté naturelle. On disait pourtant que son autorité sur ses enfants était redoutable, ses jugements dépourvus d'aménité. J'appris par contre que grand-père fit donner à sa fille une éducation très moderne - ce qui peut surprendre de la part d'un homme pieux - dans un collège où elle apprit le grec et le français. Avec tout ce qu'une jeune fille de bonne famille devait savoir en matière d'élégance et de bonnes manières. Tandis que le fils

choyé et gâté par ses parents n'avait presque pas reçu d'éducation. Il apprit tout juste à être quelqu'un qui gagne sa vie dans la même voie que son père.

Le frère et la soeur différaient du tout au tout. Elle avait une personnalité à la fois énigmatique et saisissante, d'une grande énergie. Curieuse des choses intellectuelles, elle aimait lire mais manquait de confiance en elle-même. Au fond, je l'imagine comme une femme au sang maigre et d'une sensualité froide. De culture médiocre, sans mesquinerie et sans cupidité, mon père était d'une inénarrable madresse dans la vie sociale. L'unique supériorité qu'il avait sur sa soeur, mais écrasante, était sa beauté. Les femmes le trouvaient exceptionnellement attirant, même à un point inquiétant. Sa beauté fut sa perte. Car il en devint la victime, incapable de se défendre contre le charme qu'il exerçait sur les femmes. Cette supériorité a imprégné ses relations avec sa soeur jusqu'à la mort. Elle a, par ailleurs, façonné ma personnalité. Parce que le frère et la soeur ont jugé tout naturel que je fusse, en quelque sorte, l'enfant de l'un ou de l'autre à des moments différents de ma vie. J'ai vécu plus d'années avec ma tante qu'avec ma mère, mais c'est trop tôt pour en parler.

Je touche maintenant à un de mes points les plus sensibles, qui a beaucoup influencé mon évolution. En effet, j'ai très peu fréquenté la famille de ma mère ; en particulier, je n'ai aucun souvenir personnel de mes grands-parents maternels. On m'a cependant raconté que mon grand-père, un Marcovici, était originaire de Galicie. Jeune homme pauvre, ce fut un élève prodige qui étudia le Talmud à six ans et, à dix, n'avait plus rien à apprendre de son maître. Il se rendit à Odessa pour poursuivre ses études. Là, il rencontra sa future femme qui était fille d'un homme riche et avait une tête de plus que lui. Ils tombèrent amoureux l'un de l'autre et s'enfuirent en Roumanie pour se marier. A Galatzi où ils s'installèrent, sur la rive droite du Danube, presque en face de Baïla, mon grand-père devint un commerçant en vins prospère. Sa femme eut au moins treize enfants, dont sept seulement vécurent. L'unique garçon était idolâtré par ses sœurs - ma mère était la troisième - et ses parents, qui l'envoyèrent à Prague faire des études d'ingénieur qu'il termina avec succès.

En ce qui concerne ses soeurs, la chance ne lui sourit guère. Il dut les doter de façon substantielle et subvenir aux besoins de celles dont le mariage n'avait pas bien tourné. Aujourd'hui encore, je revois l'expression sévère de son visage, pourtant indéchiffrable pour un enfant. Plus tard, je me suis dit que, obsédé de respec-

tabilité, il surveillait leur vie - et on en jasait. Mon existence, il ne l'a jamais reconnue, fût-ce d'un regard, comme si j'étais de naissance illégitime. Par ailleurs, cette famille formait une bande, frère et sœurs étroitement liés, sentimentaux, chaleureux et gais, prenant soin les uns des autres. D'où l'impression de contraste : du côté paternel, une famille de solitaires, peu nombreux et vivant à part ; du côté maternel, une famille de grégaires, jacassante et remuante, soeurs, maris, cousins, toujours fourrés les uns chez les autres.

Les années d'enfance... Je ne veux pas devenir sentimental, mais mon coeur se serre, malgré tout. Le seul souvenir émouvant qui m'en reste est une image nette où je me vois me promenant avec ma mère et mon père. Elle avait un joli prénom à la française, Charlotte, qui allait bien à son air enjoué. Son corps élancé était de taille moyenne. Son visage ovale au nez fin, à la bouche petite mais joliment dessinée, ses yeux obliques, marron foncé, lui donnaient un air oriental, en harmonie avec son teint mat et ses longs cheveux châtain. Elle a dû éprouver quelque regret de quitter, à vingt ans, l'univers enjoué et féminin de ses soeurs pour traverser le Danube. Se trouver parmi des étrangers sévères, imbus de leur position sociale, en particulier ma tante, jeune femme cultivée et réservée, et mon grand-père, homme blessé mais non pas charitable. Ma mère était de ces femmes qui aiment plaire et être entourées d'admiration. Il y avait quelque chose de nonchalant dans tous ses mouvements, sauf quant elle courait pour rattraper mon père. Elle lui souriait avec un bonheur innocent et fier, levant le visage vers lui comme une petite fille. C'était un homme très grand, aux extraordinaires yeux bleus, et dont les mains blanches aux doigts fins étaient toujours visibles, car il prenait soin de les montrer en boutonnant lentement sa veste ou son manteau. Il avait l'orgueil de son physique et le considérait comme une chose parfaitement naturelle devant laquelle on devait s'incliner. L'éclat de ces deux êtres jeunes (elle devait avoir vingt ans et lui vingt-six) me séduisait. Au point que je me suis longtemps jugé disgracieux à côté d'eux. Cependant j'ai hérité du teint mat de ma mère et, tout en ayant les yeux verts, d'une ressemblance physique certaine avec mon père. Mais non pas de leur goût pour les vêtements bien coupés, la parure et l'élégance qui nous séduisent dans les films des années vingt.

Au cours de la promenade, c'est elle qui me tenait par la main, se penchait pour recevoir sur sa joue le baiser attendu, riait de son rire sensuel et bref. Nous suivions mon père à un pas de distance, le regardant saluer à gauche et à droite, en

ôtant cérémonieusement son chapeau. Pas un détail n'était discordant, depuis le sourire convenu jusqu'à l'inclination du buste. Cela se passait toujours ainsi, dans toutes les familles et pour tous les enfants.

Je me rappelle ensuite confusément un grand tumulte à la maison. Mon père et ma mère finissaient toujours par se quereller. Durant ces années-là, il voyageait pour son travail, et cela fournissait inévitablement le sujet de leurs disputes. Ils ne s'accordaient sur rien. L'atmosphère joyeuse et aimante qui régnait auparavant chez nous se détériorait. Plus personne ne se souciait du sentiment des autres. Maman était malheureuse et souvent en larmes. Elle essayait quand même d'attendrir mon père et ils causaient jusque tard dans la nuit. Elle avait beau faire, vouloir recommencer à neuf et effacer l'ineffaçable, ses efforts restaient sans résultat. C'était comme ça. Je tâchais d'être sage, d'être gentil avec ma mère qui était enceinte - je crois qu'elle a perdu un garçon, mon cadet - et de m'occuper de ma soeur quand elle est née. On aurait dit que je connaissais d'avance le scénario qui se déroulerait et les paroles qui seraient prononcées. Et que je voulais les prévenir par un rituel magique. Mais personne n'y faisait attention ni ne m'en complimenterait. Comme s'il allait de soi que mes sentiments ne comptaient pour rien et que je ne souffrais pas de ce qui se passait entre ma mère et mon père.

Une ombre plus noire, plus menaçante que celle de leurs disputes était celle de leur séparation. Je ne savais pas trop ce que cela voulait dire, mais je pressentais que ce n'était pas une bonne chose. C'est un de mes seuls souvenirs d'enfance qui sont restés précis : la crainte de ne plus avoir une maison avec mes parents et ma soeur. En fait, de ne plus avoir de maison du tout. Telle est l'image que je garde des derniers mois passés avec eux. Quel sens y aurait-il à revenir sur cet événement lointain, même s'il fut le plus grave de ma vie ? Les mots sont trop pauvres pour suggérer l'étendue du désastre qui nous a laissés tous les quatre démunis et mortifiés. Et je ne saurais le faire sans manquer de pudeur.

Le divorce était à la fois une humiliation pour les époux, et une honte pour les familles. Je ne voudrais pas m'étendre sur les accusations qui se sont abattues des deux côtés, la procédure ayant pris un certain temps. L'affaire était censée ne concerner que les adultes et on ne s'occupait nullement, comme on le fait de nos jours, de la psychologie des enfants. Ils étaient censés ne rien voir, ne rien entendre et même ne pas en être affectés, ou presque. On se trompe aujourd'hui, où le divorce est plus banal et parce qu'on explique aux enfants pourquoi père et mère

se séparent, si on croit qu'il ne laisse pas de trace indélébile dans leur âme et dans leur corps. Seules ont changé la théorie et la rationalisation. Mais les mêmes causes produisent les mêmes effets. Quiconque est passé par là perd le sentiment d'invulnérabilité, la confiance en soi-même que donne seul l'amour d'une famille intacte. Comme ma vie aurait été différente si on n'avait pas confié le fils au père et la fille à la mère, pour se conformer aux moeurs du temps. Je ne me doutais pas que cela me rendrait étranger à elle pour toujours.

Si âpre qu'ait pu être la mêlée entre les deux familles, la consolation ne me manqua toutefois pas. J'aurais préféré qu'elle me vînt de mon père ou de ma mère. Il me serait resté un amour sans ombre au moins pour l'un de mes parents. Mais ce furent ma grand-mère et mon grand-père qui se chargèrent de moi immédiatement après le divorce. En pensant peut-être à leurs propres enfants disparus. Il me semblait que quelque chose avait pris fin et que ce que j'espérais n'avait pas eu lieu. Toutes les possibilités d'avoir une maison à moi étaient épuisées. C'est avec une terreur sacrée que j'arrivai à celle de mes grands-parents. Mais une fois le seuil de la porte franchi, la sincérité de leur accueil, peut-être une espèce de bonheur dissipèrent mes craintes. Ma vraie enfance, celle dont je suis conscient, commença chez eux. Ils se soucièrent principalement de ma santé et, je le soupçonne, de mon salut religieux.

6 septembre 1978

C'est tout de même drôle, pensai-je en écoutant Joan Baez chanter. Elle avait une voix très mélodieuse et forte, son visage était détendu, calme, comme si elle priait. Cela faisait près de dix ans que je l'avais entendue en Californie. À l'époque, ses chansons, sa musique avaient une tonalité révolutionnaire. Ce soir, dans la salle de concert pleine à craquer, bouillonnant de rumeurs sur les attentats palestiniens dans la vieille ville, les mêmes mots, les mêmes accords laissaient deviner un fond religieux. Celui d'une récitante qui chante des psaumes et des mélodies baptistes, dans une vaste église de construction récente. Je la regardais, elle avait les yeux fermés. Ses cheveux étaient pris dans un chapeau, sa tête rejetée en arrière et son menton levé frisaient l'extase. Peut-être en est-il ainsi pour tout le monde, pensai-je. Même pour moi dont la dernière étincelle de foi s'est éteinte.

Mais non la fidélité aux émotions, aux préceptes de vie, aux mélodies, aux images gravées dans tout le corps, pour toujours. Comme si les années qui passent n'émoussaient pas leur réalité, mais plutôt les enveloppaient de voiles dont chacun leur ajoute une signification nouvelle, invisible à première vue.

Certes, je ne regarde plus vers le ciel mais vers la terre, et pourtant tous les péchés ne sont pas permis. Et j'attends le même plaisir de la prière en commun, incluant la tristesse pieuse vieille de plusieurs millénaires, si j'y suis obligé par hasard. Je sais que ma place est dans la communauté. Et que la vie ne serait qu'un disque rayé et grinçant si je n'étais plus capable de cette fidélité et n'éprouvais plus ce plaisir unique. Non que mon esprit soit encore religieux, ou que je me préoccupe des choses sacrées. Toutefois, j'aurais conservé depuis l'enfance ce qu'on n'acquiert ni consciemment ni dans la solitude : la disposition ou la passion du croyant. Vouloir consciemment s'endormir, c'est l'insomnie à coup sûr ; s'efforcer consciemment de croire, c'est courir à un échec. Autant que vouloir délibérément ne pas croire, tenu que l'on est par les forces de l'inconscient. Je pense à mon grand-père et à la façon dont il s'y est pris. Ça lui était parfaitement naturel. Il a suivi la coutume des générations, le chemin d'une vie prescrite. Un chemin qui aurait été différent, une foi qui ne m'aurait pas touché si j'étais resté avec mon père ou ma mère. C'est ça, la destinée humaine.

J'écris ces souvenirs en pleine solitude, dans la maison de Yemin Mosché. Mosché, c'était le prénom de mon grand-père. Avec les années, sa figure est très nette, elle a grandi, et maintenant elle couvre la page entière. Si je crois que lui et ma grand-mère se préoccupaient de mon salut religieux, c'est parce que, même avant le divorce de mes parents, ils m'invitaient chez eux surtout le vendredi soir. Quand j'arrivais, déjà lavé et ayant revêtu du linge propre, ma grand-mère finissait d'astiquer et de frotter la maison, tâches qui ressemblaient à un rituel de purification. Ou bien elle s'affairait à la cuisine pour préparer la soupe dorée au poulet, avec des pâtes déroulées à la main et finement découpées, la carpe farcie et quelque autre plat. Puis elle mettait la table, y posait un tendre pain doré à l'oeuf et fixait les bougies, en faisant fondre un peu de leur cire, sur deux petits chandeliers, comme Dieu sait combien de générations l'avaient fait avant elle, et j'étais ému en suivant ses gestes. C'est ainsi que je la vois après si longtemps. A mesure que le jour baissait, calme et silence emplissaient la maison, dans l'attente du

Shabbat qui allait commencer dans une atmosphère sacrée, comme si la terre s'approchait du ciel d'un mouvement solennel.

De temps en temps, ce jour-là, j'accompagnais mon grand-père au temple où il se rendait, vêtu de son costume de Shabbat. J'étais trop jeune pour comprendre ce que je voyais. Mais je garde une impression forte du moment où il fermait les yeux et commençait à prier avec les autres hommes. Son visage déjà ridé et jauni, aux traits adoucis par une courte barbe blanche, frémissait autour de ses lèvres délicates. Elles bougeaient rapidement et, sans lever ses lourdes paupières, sans jamais regarder le livre de prières, il savait l'instant où l'on arrivait au bas d'une page. Du pouce qu'il humectait d'une manière particulière, il tournait la page écornée pour entamer la suivante, sans arrêter de battre sa poitrine. Sans le vouloir, j'imitais le balancement de son corps en avant et en arrière, du côté gauche et du côté droit, qui rythmait la prière à demi chantée et à demi murmurée. Et lorsque parfois sa voix s'élevait dans une longue plainte chantée, puis baissait de nouveau, je m'efforçais de faire comme lui du mieux que je pouvais.

Ensuite mon regard le quittait et allait se poser sur les deux mains de bois sculpté, vaguement dorées, au sommet de l'arche sainte, croisées pour bénir les pères, les grands-pères et le temple. L'arche tout entière était très vieille, comme les rouleaux de la Bible qu'elle renfermait, dont le secret m'attirait. La Kabbale ne dit-elle pas : « Il y a un autre Livre derrière le Livre » ? Derrière l'arche, je voyais filtrer une lumière paisible qui enveloppait les rangées d'hommes, bénissant leurs têtes inclinées et leurs corps drapés dans les châles de prière. À de tels moments, ils semblaient se trouver hors du temps, séjourner ailleurs, au-dessus du monde. La terre elle-même avait quelque chose de non terrestre. J'étais envahi par l'espoir que mon père et ma mère feraient la paix entre eux, cela me paraissait possible dans un monde embelli par la prière de mon grand-père. Et, à ma manière, je priais aussi.

Plus tard, je nous vois rentrer tous deux à la maison où grand-mère répondait avec chaleur à notre « Bon Shabbat ! ». Les bougies qu'elle avait bénies illuminaient le centre de la pièce. Pendant le repas, à commencer par le vin de raisins secs dans un gobelet d'argent mat, chaque morceau de pain, chaque plat successif était béni. Les prières murmurées s'élevaient de nos coeurs blessés vers un Dieu secourable. Une puissante rivière de vie montait en nous, quand nous allions nous coucher. Au lit, ma pensée s'attardait sur tout ce que j'avais vécu et je m'endor-

mais avec, dans l'oreille, le murmure des bénédictions. Comme si m'attendait une nuit de miracles et de merveilles.

Le lendemain, nous ne devions ni allumer le feu, ni faire la cuisine, ni écrire ou travailler d'aucune manière. Il nous était interdit de faire quoi que ce soit. Mais il n'est guère facile de respecter ce commandement quand on n'a que quatre ou cinq ans. On préfère aller jouer avec les autres enfants à proximité du temple, et c'est ce que je faisais jusqu'à ce que nous rentrions pour le repas de midi. Voilà encore une des raisons qui font que le Shabbat est resté profondément gravé dans ma mémoire. Il est pour moi comme un miroir qui préserve une image de l'enfance. Le seul dans lequel je me voie heureux, maintenant que mon enfance est si loin.

C'est seulement vingt ans plus tard que J'ai compris le sens du troisième repas du Shabbat auquel mon grand-père m'emmenait parfois, événement rare. À l'époque, j'éprouvais seulement de la fierté de me trouver au crépuscule avec les adultes groupés autour de leur rabbin. Le regard dirigé par instants vers la vieille arche d'alliance, ce vieillard au dos voûté, aux gestes momifiés, s'animait en racontant les prodiges touchant Dieu, ou les secrets que révèle la lecture des livres sacrés. Ou bien il écoutait ses fidèles s'emporter avec véhémence contre la misère des temps et l'injustice des hommes. Ou encore, une fois installés à table, après avoir bu et chanté quelque peu, ceux-ci commentaient les paroles du rabbin, le sens d'un passage de la Bible indiquant le cours que Dieu voulait imprimer au monde. Le roulement sourd des mots étaient frémissant d'émotion. Et, dans la pièce emplie par l'odeur de l'encens et celle de la cire des bougies allumées, ils goûtaient les plaisirs combinés de l'union, du cérémonial et de la mélodie.

Que pouvait-il se passer en eux, quand ils entonnaient ce chant plaintif dont les vers hébreux étaient rythmés par le refrain yiddish : « Bonne semaine, bonne semaine » ? Il semblait parvenir d'une énorme distance, d'un temps depuis longtemps révolu. On le répétait à intervalles, perçant le brouhaha des conversations. Comme si on voulait retarder le moment de la séparation jusque tard dans la nuit du samedi. Enfin les voix se taisaient. Après un silence de quelques instants, on allumait de grandes lampes. Une fois la salle illuminée, chacun se levait en disant à ses voisins : « Le Saint Shabbat s'en va », reprenait ses affaires et rentrait joyeusement chez soi. C'était un sentiment partagé par ces êtres assoiffés, buvant à la source du temps.

Le souvenir que j'ai gardé de ce troisième repas ne s'est jamais effacé. Comme si j'avais été nommé veilleur de ces ombres. J'en ai longtemps ignoré le sens mystique jusqu'au soir où, dans un dîner, je prononçai le nom de ce repas. Mon voisin me pria de le lui décrire et m'apprit qu'il s'agissait d'un rituel hassidique. Alors que j'avais toujours cru que chacun pratiquait ce repas bien-aimé qui se prolongeait jusqu'à l'orée de la nuit.

N'étant pas écrivain, je ne devrais pas essayer de faire revivre ces moments où le murmure des prières entrecoupées de mélodées altère les traits des visages en extase et fait communier les hommes. Je l'ai osé néanmoins parce qu'ils sont tout ce qui reste de vivace et d'heureux de mes premières années. En ce sens, mon grand-père a gagné, si, comme je le lui impute, il se souciait de mon salut religieux. Certes, je ne veux rien savoir, ni de Dieu, ni du destin mystique de l'homme. Mais mon grand-père a gagné, parce qu'il m'a inculqué le sentiment de la bénédiction. Ce sentiment que les choses les plus humbles, les êtres les plus ordinaires, peuvent être transfigurés par un geste de vénération et le son cristallin des mots qui l'accompagnent. Que nous leur conférons ainsi un pouvoir dont sont démunies les choses qu'aucun geste ni aucune voix n'a investies. Nous sommes pénétrés par une émotion de gratitude envers une vie créée par la parole humaine et la foi qu'elle répand.

Or il n'est pas aisé d'avouer que je suis incapable de surmonter en moi la tension entre un monde béni et un monde terreux qui se partagent mes aspirations et mes désirs. Ou que le samedi n'est pas un jour comme les autres. Et à l'heure où le soleil se couche et où les étoiles s'allument, de ne pas ressentir que je passe d'un monde à l'autre. Par instants, cela m'apparaît ridicule, et même humiliant. Et pourtant, quiconque a perdu la piété, comme c'est mon cas, garde toujours un lien avec ce qu'il n'a pas perdu. A savoir, l'expérience de la piété qu'il sait ne pouvoir obtenir qu'une seule fois dans sa vie. De même, l'homme ayant aimé une femme dont il s'est éloigné reste attaché, non pas tant à cette femme qu'à l'amour qu'il a découvert en elle et qu'il n'est pas en son pouvoir de renier.

Mais ce qui me blessait et me rendait solitaire pendant ces samedis bénis, c'était l'indifférence des gens devant ce que je vivais aussi intensément. J'étais pareil à un homme qui, atteint d'une maladie grave, se trouve plongé dans le tumulte d'une fête, parmi des êtres joyeux et insoucians. Il en vient à éprouver de la rancœur envers la fête et ceux qui festoient. Sans doute en ai-je conçu envers

mon grand-père qui, tout entier à sa foi, n'intervenait pas auprès de mes parents pour sauver leur couple. On aurait dit qu'il se refusait à sonder leurs blessures d'amour, à leur faire des saignées morales. Comme s'il avait une sensation de gêne devant ce qu'il désapprouvait certainement, y voyant une disgrâce pour sa famille. Mon père était son unique fils, et je crois bien qu'il ne lui a jamais adressé le moindre reproche que sa conduite réclamait, une conduite qui, même à ses propres yeux, ne pouvait qu'être censurée.

La situation était très délicate. À personne je n'ai confié jusqu'ici ce que fut mon tourment d'alors. Mais en quels termes parler de ce qui a déchiré les miens et dire comment ils se sont séparés ? Cela a commencé, j'en suis sûr, lorsque, au retour d'un voyage d'affaires, mon père est allé habiter chez des amis dans une rue voisine. Au début, il venait nous rendre visite et jouait avec ma soeur et moi. Cela me confirmait dans l'idée que mes parents avaient remis à plus tard de régler leur différend. Mais il faut bien dire que c'était le règne de l'humeur et de l'arbitraire. Pour un enfant, cela signifiait que le ciel risquait à chaque instant de lui tomber sur la tête. Et que, sauf pendant les rares périodes d'accalmie, il ne pouvait être sûr de rien.

La mésentente d'un couple pourrait se comparer à un coussin pneumatique que l'on essaie d'enfoncer sous l'eau. On a beau s'efforcer de le pousser aussi profondément que possible, il remonte à chaque coup, jusqu'à ce qu'on abandonne la partie.

Qui, de mon père ou de ma mère, a renoncé le premier, je l'ignore. D'elle je conserve une image précise : en larmes, elle s'affaire au milieu des valises, des robes éparpillées avec mille autres petits objets. Ce qui, à la fois, me remplissait d'angoisse et me soulageait, puisque la bataille maritale se terminait. Mais je ne me rappelle pas comment j'ai appris, en 1930, je crois, que mes parents divorçaient pour de bon. La décision du juge de confier la fille à la mère et le garçon au père, pour arbitraire qu'elle soit, a eu l'effet non seulement de m'assigner un destin, mais aussi de le rendre irréversible. Comment ne pas prévoir que, chacun des parents revenant avec l'enfant dans sa famille, celui-ci en deviendrait le prisonnier ? Et que le divorce vécu comme une tache sur un blason déclencherait des hostilités ? Par la suite, les deux familles ne se saluaient plus, ne se parlaient plus et s'affrontaient comme deux tribus ennemies. Elles interdisaient à l'homme ou à

la femme divorcés de faire un pas vers l'autre, de se voir pour raviver la flamme de leur amour, même s'ils en avaient envie.

En tout cas, cette reprise de mes parents par leur famille respective fait que j'ai perdu ma mère et ma soeur son père. Perdu au sens strict du mot. Malgré ses larmes, et bien qu'elle eût consenti au divorce dans la tristesse et le désespoir, le fait est que, dans les années qui ont suivi, je n'ai vu ma mère que trois ou quatre fois. Notre lien s'est terminé par une éclipse profonde, une éclipse qui a duré tant qu'elle a vécu. Je dois confesser qu'elle ne m'a pas manqué, même si j'en ai parfois souffert. Elle ne m'a pas manqué parce que, encore tout jeune, j'étais déjà enclin à me méfier du désespoir. Puis les circonstances de l'histoire ont raccourci mon enfance et fait de moi un précipité d'adulte.

Cependant, aujourd'hui encore, je m'interroge : qui fut cette femme ? Quels ont été ses sentiments envers moi, pour qu'elle ne cherche jamais à me revoir ? Surtout lorsque je ne vivais plus avec mon père et avais quitté la Roumanie. Elle a gardé pour moi le visage de l'énigme. Il y a quelques années, j'ai fait part de ma perplexité à une personne qui l'avait connue vers la fin de sa vie. Sa réponse fut prompte : « Elle n'a aimé qu'elle-même. » Puis, se reprenant : « Elle ne s'est même pas aimée. C'est autre chose qu'elle aimait, sa sécurité et sa famille. Or, vous n'en faisiez pas partie. » Je sentis mon cœur déchiré, non par le regret, mais par l'absurdité du motif. La personne me demanda ensuite si je lui avais pardonné. La question me surprit. Être un fils quitté par sa mère ne vous incline certes pas à l'indulgence. Mais le ressentiment est un poison dont j'ai réussi, au cours du temps, à laver mon esprit et mon âme. Avec les années, ma mère m'est devenue une absence.

J'aurais pu quand même m'habituer à vivre avec ces faits. Mais ce qui me troublait le plus, c'est que ni mes parents, ni ma tante, personne n'a voulu me révéler la cause du divorce. Toutes mes recherches en ce sens sont demeurées vaines. Peut-être se sont-ils jetés dans les bras l'un de l'autre, trop jeunes à vingt ans, avec le rêve d'un amour triomphant de leurs faiblesses et résistant à toutes les vicissitudes de l'existence. Il arrive qu'on se marie par amour et qu'on divorce sur un malentendu, si personne ne nous retient sur la pente dangereuse. Je croirais volontiers que ce fut leur cas, si j'en juge par une conversation entendue lorsque j'avais vingt ans. Ma tante interrogeait son cousin : « Jean (c'est-à-dire mon père) aimait-

il sa femme ? - Beaucoup, répondit-il. Elle aussi l'aimait beaucoup, beaucoup plus qu'elle n'a jamais aimé aucun autre homme depuis. »

Ces propos ne m'ont pas vraiment surpris, car j'avais toujours su qu'ils se sont aimés. Mais même maintenant, même à la réflexion, je ne les vois que séparés. Au point que, de cette époque lointaine où ils furent mari et femme et où, avec ma soeur, nous formions une famille, je ne garde aucun souvenir précis. Pourtant j'ai dû avoir des jouets, un ours en peluche, j'ai dû courir dans la rue et me battre avec d'autres enfants. La main de ma mère a dû me caresser le visage, et mon père a dû passer la sienne dans mes cheveux. Ils m'ont probablement mis au lit, en me réchauffant avec une bassinoire, les soirs d'hiver. Et quand j'étais malade, ils m'ont apporté du lait et ont veillé, anxieux, jusque tard dans la nuit.

Or, de tout cela, je ne retrouve aucune trace dans ma mémoire, comme si l'éclatement de notre petite famille avait représenté une catastrophe ayant englouti tout ce qui l'avait précédée. Du moins c'est ainsi que j'ai regardé en arrière, luttant pour découvrir la vérité. Sans réussir. Jusqu'à ce que se rallument maintenant, à la surface de ma mémoire obscurcie, ces points lumineux - ma grand-mère, mon grand-père, leur maison, qui m'ont fait signe de l'autre rive.

Brusquement je me sens fatigué, je m'appuie au dossier de ma chaise et je ferme les yeux pour me demander : « Qu'est-ce qui a survécu de mes années d'enfance ? »

22 septembre 1978

Cela fait trois semaines que, pris par les séminaires, la lecture de documents, et aussi occupé à m'installer, je n'ai pas eu le temps de rédiger une seule ligne. À présent, je viens de relire cette liasse de notes, encore bien mince. Et je m'aperçois que ce qui m'a surtout empêché d'écrire, c'est que j'ai compris combien ces souvenirs étaient incertains. Je me sens comme un acrobate qui s'élanche sur son fil et voit, au-dessous de lui, des visages et des gestes mêlés dans ce gouffre qu'est la mémoire, sans parvenir à les distinguer. Si j'avais commencé à me remémorer il y a quelques années, quand ceux qui m'avaient connu dans l'enfance étaient encore là, cela m'aurait épargné des vaticinations sur le passé. Souhait illusoire, néan-

moins. Toutes les fois où j'ai tenté jadis de questionner mon père, j'ai ressenti la difficulté de lui en parler. Parce que, au lieu de me répondre, il s'irritait que je lui rappelle ce dont il n'avait pas envie de se souvenir. Il ne faisait aucune attention à moi, j'en suis sûr. Et se mettait à se justifier à ses propres yeux, me parlant comme si j'avais encore dix ans et ne comprenais rien au monde des adultes. C'est ce qu'il faisait depuis des années, pour mettre en ordre son passé, mais non pour y voir clair. Il y avait quelque chose de touchant à l'entendre parler des gloires familiales maintenant éteintes. Mon pauvre père était naturellement persuadé qu'il avait eu une jeunesse respectable, en tous points accordée au sens du devoir. Peut-être est-ce le sort réservé aux enfants de se brûler au désir de bonne conscience de leurs parents. Au fond, je regrettais de le voir ainsi. Personnellement, je le préférais tel qu'il avait été : avec ses mauvaises habitudes et ses abondantes trahisons, son inconsistance, si caractéristique et si malheureuse. Maintenant, il était trop tard pour changer quoi que ce fût : tout ce qu'il avait appris au cours de sa vie, c'était à suivre son plaisir d'abord et se le reprocher ensuite.

Il arrive quelquefois que, soudain, une lettre qu'on n'attendait plus arrive à destination, un échec que l'on croyait définitif se mue en réussite, une situation qui paraissait désespérée se dénoue. À cet instant-là, on s'aperçoit que tout n'est pas perdu. C'est la chance. Or, de cette sorte de chance, et uniquement de celle-ci, j'en ai eu beaucoup dans la vie. Après m'avoir apporté la confusion et l'incertitude de cette lointaine souvenance, Jérusalem m'a tendu une main secourable. Cela m'intriguait que je comprenne tant l'hébreu, et même que je le parle. Même si ma prononciation faisait rire et s'il me fallait la corriger constamment pour être compris. Mais cette langue m'était plus familière et intime que l'anglais. Des mots et des phrases entendus il y a fort longtemps sonnaient de nouveau à mes oreilles. Quelque chose d'étrange et de chaleureux semblait les baigner. L'hébreu rendait ma mémoire plus sûre d'elle-même, et l'univers parlant de mon enfance reprenait vie.

Cela s'est passé il y a plus de cinquante ans - des siècles, me semble-t-il. A l'époque de son divorce, mon père commença à s'inquiéter de sa situation financière. Élevé dans l'aisance qui avait été celle de son père, il s'attendait à jouir d'un revenu confortable. Mais l'entreprise familiale périclitait. Soit qu'il manquât d'esprit commercial, soit qu'il n'eût pas su se prémunir contre les défaillances de ses associés ou de ses débiteurs, grand-père n'avait pas assuré l'avenir de sa fille et de

son fils. En tout cas, ses affaires allaient de mal en pis. Bien sûr, je ne comprenais pas de quoi se plaignaient les grandes personnes : je ne souffrais pas de la faim, je ne manquais ni de vêtements ni de souliers, et je ne me sentais pas défavorisé par rapport aux autres enfants. Mais, en les entendant, sans savoir pourquoi, j'éprouvais un soulagement. L'espèce de soulagement qu'éprouvent les enfants lorsque quelqu'un meurt, ou qu'il y a une catastrophe, en espérant qu'ils seront dispensés d'aller à l'école, ou de se coucher à huit heures. Je m'imaginais, en effet, qu'il se produirait un événement qui changerait tout. Et qui m'arracherait au méli-mélo de sentiments et de relations confuses dans lequel j'étais plongé.

L'événement fut la crise de 1930 en Roumanie, consécutive au krach financier de la Bourse de New York. Elle se prolongeait et faisait d'innombrables victimes. Les gens n'arrivaient plus à subvenir à leurs besoins, et les avoirs de notre famille, accumulés par les générations précédentes, fondaient. Alors le ciel a commencé à s'écrouler sur la tête de mon père. Il avait l'air déprimé, égaré. Ainsi que je l'appris plus tard, sans trop y réfléchir il quitta Braïla, me laissant chez ses parents. Mais pas pour aller loin : à Kagoul (Cahoul en roumain), petite ville de Bessarabie, une région entre le Prut et le Dniestr que les Russes avaient rétrocédée aux Roumains en 1920.

Alors commença cette seconde phase de mon enfance. Pendant de longs mois d'attente et d'incertitude, mon père absent s'est transformé en une figure d'espérance. Celle-ci se réalisa le jour où, de retour, il m'a regardé gravement. Comme s'il découvrait pour la première fois qu'il avait un fils. A moins qu'il ne s'aperçût qu'il était père, ce qui n'a jamais cessé de le surprendre. Il y eut encore pas mal de conciliabules et de remue-ménage dans la maison des grands-parents avant que nos affaires soient emballées, et que mon père m'annonce brusquement qu'il était temps de partir pour ne pas manquer l'école. Pendant une bonne partie du voyage, j'avais l'impression d'être retenu par une force. Une force pareille à une ceinture de caoutchouc dont la tension croissait à mesure que le ruban s'étirait. Mais je ne voulais pas que cette tension le brise, risquant de me séparer de mon père. Quoi que ce fût que je laissais derrière moi, j'étais engagé dans une nouvelle vie avec lui, sans retour possible. Je pressentais que nous avions de belles années devant nous, et cela me faisait du bien de le penser. Elles furent peu nombreuses, hélas, mais mon pressentiment était juste.

On n'est jamais aussi pensif qu'en voyage. Et je voyageais à côté de mon père. Et j'étais heureux, ceci, je le sais comme si c'était hier. Au fur et à mesure que nous approchions de Kagoul, j'apprenais de lui combien la pluie, la chaleur, les trois fleuves -le Prut, le Dniestr et le Danube -, le sol fertile d'où jaillissait la vie, les champs labourés, le bétail lourd et lent donnaient à cette terre son éclat singulier. Les villages de paysans n'étaient jamais loin l'un de l'autre. Les habitations couvertes de joncs s'enfonçaient dans le sol, et les clôtures de ronces ou les palissades de bois qui les entouraient paraissaient somnoler, indifférentes à leurs voisines.

Lorsque nous entrâmes dans Kagoul, la curiosité des passants sembla un instant attirée, mais guère plus. La petite ville ne comportait que quelques rues, tracées sans idée préconçue, où s'alignaient des maisons pour la plupart avenantes, les unes entourées d'un jardinet, les autres au bord même de la chaussée. Je me trouvais dans un monde qui me parut plus ouvert qu'avant. Il s'étendait au loin, tout le long de la rue principale sur laquelle le soleil répandait des ondes de chaleur. Puis au bout la maison apparut. Elle se dressait un peu en retrait, bâtie en pierres gris-bleu, comprenant un rez-de-chaussée surmonté en partie par un étage. Dans la cour, il y avait une grange et dans un coin un tas de bûches fendues en prévision de l'hiver. L'herbe n'y poussait guère. Quelques poules y picoraient, trop fatiguées pour courir ou caqueter.

Mais d'abord mon père m'entraîna de l'autre côté de la chaussée sur un large chemin de terre battue. Qu'y avait-il là ? Un silo, un entrepôt, je ne saurais le dire. Un bâtiment de grandes dimensions, bordé sur toute sa longueur par une plateforme de bois à laquelle donnaient accès quelques marches aux deux extrémités. Même avant de franchir le grand portail, on se sentait enivré par l'odeur de la paille chaude et émerveillé par la poussière de grain dorée qui voletait alentour. Mon père voulait me montrer son lieu de travail. Immédiatement, je me sentis chez moi. Ce sentiment de ma propre personne, là, à côté de mon père, était tonique. Comme si j'avais la certitude que le ciel, en été, serait toujours bleu, le blé d'un vrai jaune d'or, et la chaleur du soleil, si pénible à supporter en ville, une bénédiction. Cet instant a tant compté pour moi ! Au point que j'en garde jusqu'à ce jour l'empreinte presque physique. Quand je repense à mon enfance, c'est la vision de cet entrepôt à blé aux reflets d'un beau marron chatoyant qui me revient en premier.

Ensuite nous sommes entrés dans la maison, où, à ma grande surprise, nous fûmes accueillis par une femme d'environ quarante ans - mais peut-être, à la manière des enfants, l'ai-je jugée plus âgée qu'elle ne l'était. Sans faire attention à mon étonnement, mon père me la présenta comme la gouvernante, venue de Bucarest afin de prendre soin de la maison et de moi. Je la regardai : elle avait une figure vive et pleine, de grands yeux mobiles, et les cheveux rassemblés en chignon. Soudain elle me tourna le dos comme si je n'existais pas et emporta mon bagage à l'intérieur. C'est un accueil que je n'ai jamais oublié. Ce jour-là, je crois, se fixa l'image de mon père avec une autre femme qui avait avec lui des rapports particuliers, mystérieux, très importants. Et peut-être est-ce la première fois que je me suis vu comme une personne - mais ceci est une autre affaire. Pendant un certain temps, j'observai la maisonnée qui comportait deux ou trois personnes. Elle avait déjà une vie domestique bien ordonnée où une niche avait été aménagée pour moi. Et mon désir d'y appartenir se trouva comblé aussitôt que j'entendis la gouvernante me dire, comme elle ne manquerait jamais de le faire, en m'invitant à goûter : « Je vous en prie. »

À partir de ce jour-là, je fus comme un enfant qui a reçu un jouet neuf, un jouet compliqué, et qui ne se lasse pas de jouer avec. Je cherchais à démonter les composantes de cette vie avec des personnes inconnues et même étrangères les unes aux autres, dans une intimité de tous les jours. Je les maniais avec précaution, pour voir comment elles s'emboîtaient, craignant que le jeu ne s'arrête si je faisais une gaffe. Mais ma crainte n'était pas fondée, je m'en aperçus bientôt. Il était tout naturel de passer une journée du matin au soir sans s'attendre à une telle catastrophe.

Les premiers temps, père se conduisit de façon exemplaire. Il semblait avoir décidé de se montrer hôte accompli et de me traiter en invité de marque dont il faut vaincre la réticence. Il a pris le temps de m'expliquer sa situation, de me parler de ses affaires, dont j'ai seulement compris qu'elles consistaient en exportation de céréales vers des pays étrangers. Ma présence chez lui signifiait, à ses propres yeux, qu'il avait été capable de résoudre seul les difficultés et de sortir de l'impasse. Pour montrer à ses parents, sur l'autre rive du fleuve, de quoi il était capable. Et le montrer à Kagoul où il était arrivé seul. Maintenant, on voyait qu'il avait un fils. Or, cela vous posait un homme dans une petite ville où, sans enfant, on est

moins qu'un romanichel. Avec le temps, j'ai saisi que cela me créait des obligations.

Ce fait en lui-même m'apporta un soupçon de sécurité et de paix. Oui, au début, je pensai à ma mère et ma petite soeur. Mais comme rien d'autre ne me manquait, à la longue elles ne me manquèrent pas non plus. C'est là que le bât blessait, encore que nul ne voulût le savoir ou en parler. Si j'évoque avec tant d'insistance ces premiers jours à Kagoul, c'est parce qu'ils ont toujours signifié pour moi la découverte silencieuse d'un lieu auquel je me suis senti d'emblée appartenir.

Pour autant que je m'en souviens, le moment le plus délicieux de la journée était le petit déjeuner. Mon père travaillait dur. Il se levait vers cinq ou six heures tous les matins. Il allait ouvrir l'entrepôt, négocier un chargement de blé ou s'assurer que les péniches qui devaient le transporter étaient disponibles. Quand il rentrait, vers huit heures, je l'attendais, déjà assis à table. Servi avec beaucoup de soin, il prenait un petit déjeuner copieux, comme c'est l'habitude de ceux que leur métier oblige à se lever à l'aube. Tout en buvant ma chicorée, je le regardais manger sans hâte et de grand appétit un bifteck imposant garni de légumes et boire du vin. Comme pour faire durer le plaisir il nous racontait, à moi et à la gouvernante qui lui donnait la réplique, qui il avait rencontré, tout ce qu'il avait fait, ou encore ce qu'il avait rêvé la nuit précédente. Et ce rituel pouvait bien durer une heure pendant laquelle nous célébrions le jour qui se levait, le soleil qui brillait déjà.

Si mon père voulait me donner une impression de force et se faire admirer, il a réussi. C'est sûr, puisque je prends plaisir à décrire comment il était ces matins-là. Mais, sauf au petit déjeuner, sa présence pendant le reste de la journée était imprévisible. Il rentrait souvent tard le soir, préoccupé, le visage marqué par une profonde fatigue. Après un dîner rapide, il annonçait : « Je crois que je vais m'endormir très vite. » S'il s'acharnait ainsi au travail, c'est qu'il voulait assurer la bonne marche de son entreprise. « Les temps sont difficiles », répétait-il. Ayant connu l'aisance dans sa jeunesse et s'étant même laissé aller à l'insouciance, dès que la crise s'est déclarée il s'est senti vulnérable aux atteintes de l'existence. L'idée qu'il pouvait déchoir dans la société le hantait plus que la peur de la pauvreté. Je l'ai appris seulement pendant la guerre, lorsqu'il eut une dépression nerveuse et m'en parla à coeur ouvert.

Tout autre est l'impression que j'éprouvai, la première fois où je pénétrai, à son côté, dans la cour de l'école. Elle était peut-être due à la haute taille de mon père, pas loin de deux mètres, à son port droit, à sa force, qui suscitaient l'admiration dans le regard des autres enfants. Une admiration que je ressentais pour moi-même, liée à moi-même, et qui me permit de surmonter la peur de l'inconnu. Je voyais en lui un protecteur ; lui, de son côté, voyait en moi un élément qui devait contribuer à accroître la respectabilité, encore fragile, dont il jouissait dans ce milieu étranger. Souci qu'il avait exprimé la veille en me demandant sur un ton ferme, souligné par la gouvernante, de bien me conduire à l'école et de promettre que je ne lui ferais pas honte. Que pouvais-je entendre d'autre, derrière ces paroles, qu'une menace voilée : si je ne répondais pas à son attente, il me renverrait Dieu sait où. Et je promis de lui obéir.

Me voici donc à l'école. Dans le grand bâtiment à l'ancienne m'attendaient des années de froidure, d'obscurité et d'austérité. La cour elle-même, si on peut l'appeler de ce nom, ne semblait nullement faite pour le jeu, la récréation. Le maître, un homme d'âge mûr, nous accueillit dans la salle de classe par un sourire las et impatient. Ce sourire s'adoucissait lorsque, chaque matin, il nous épelait les lettres inscrites en blanc sur le tableau noir. Il avait certainement le don de communiquer le secret des alphabets et de l'enseigner à chacun comme s'il l'apprenait en même temps que nous. J'ai oublié de préciser, à propos de ces lettres, qu'il s'agissait d'une école hébraïque, Tarbouth, telle qu'il en existait dans de nombreuses petites villes de Bessarabie. On y enseignait l'hébreu en plus des matières traditionnelles. Mon père m'y avait inscrit parce qu'il voulait simplement, comme la plupart des parents, m'épargner les vexations antisémites auxquelles les enfants étaient souvent en butte dans les établissements publics. J'ai rarement fréquenté ces derniers. La seule tentative sérieuse que j'aie faite pour y poursuivre mes études s'est soldée par une exclusion en bonne et due forme - il me faudra en parler plus loin.

L'école était pour moi un grand réconfort et devint bientôt ma seconde maison. Il ne m'a pas fallu longtemps pour m'habituer à la différence entre lettres hébraïques et lettres latines. Celles-ci m'étaient familières, car je les voyais tous les jours imprimées sur une page de livre ou de journal. Celles-là me rappelaient le livre de prières de mon grand-père, dans lequel il m'avait nommé et montré quelques caractères. Mais, faute de connaître la langue, c'était un processus laborieux de les apprendre, et notre maître s'épuisait à les seriner jusqu'à la lassitude ou la

colère. Dont nous nous réjouissions en toute innocence. Que nous sachions une lettre était pour lui une victoire et démontrait notre bonne foi. Et il n'avait pas tort.

Au début, ce fut une étrange sensation que d'apprendre un alphabet qui se lisait et s'écrivait de gauche à droite, et un autre qui allait de droite à gauche. La sensation de pouvoir, par la simple inversion du sens de parcours, faire naître des sons et des mots différents, de passer d'un monde à l'autre. Croyant, j'imagine, qu'en épelant laborieusement lettre après lettre, syllabe après syllabe, je devenais un initié. Et ce d'autant plus que, lorsque je commettais trop de fautes, le maître faisait siffler sa baguette au ras de mes oreilles, ou même l'abattait sur la paume ouverte, y imprimant un stigmate d'ignorance. C'est ainsi que je repense à cette période durant laquelle mon assiduité s'employa moins à acquérir la connaissance qu'à éviter la baguette. La respectueuse soumission à celle en qui le maître croyait comme à une auxiliaire nécessaire de l'éducation fit de ces années d'école des années arides. Il m'arrivait de flamber de rage et de ressentiment. J'aurais dû en retirer de l'aversion et de la méfiance envers l'école et ce qu'elle enseigne. Or, non seulement j'étais impatient d'y aller chaque matin, mais je m'y plaisais. Et quelle fierté de raconter à mon père, quand il avait le temps de m'écouter, ce que j'avais appris !

Du reste, à la maison, on suivait de près ce qui se passait à l'école. Imitant mon père, je me donnais de l'importance et parlais d'abondance, comme lui parlait de son travail. je trouvais un auditoire dans la mesure où l'automne s'avancait. Le crivatz, un vent froid venant de Russie, soufflait fort. Parfois la gouvernante, qui était assez cultivée et parlait même le français, reprenait la leçon de roumain ou d'arithmétique. Elle s'efforçait de calligraphier, en dirigeant ma plume, chacune des lettres de l'alphabet, ou de corriger mes erreurs de lecture. Elle me donnait seule la leçon, pour éviter que mon père ne s'irrite si je n'avançais pas assez vite ou n'avais pas fini à temps.

D'autres fois, c'était mon père qui la remplaçait pour l'hébreu. Il s'asseyait à la table et, le livre ou le cahier entre les mains, m'interrogeait sur un ton sévère. A la moindre faute ou marque d'inattention, il se fâchait et corrigeait mon erreur. Après quoi, comme pris de remords, il retrouvait son calme et faisait quelque commentaire sur la signification du texte et ma façon de l'apprendre. A cette époque déjà, j'avais compris qu'il cherchait à m'inculquer le sens de la discipline en me donnant ces leçons. A poser la première pierre d'une ambition de réussir qui

n'avait rien à voir avec la scolarité. « Ce n'est pas l'école qui fera de toi un homme », aimait-il à répéter.

La leçon terminée, il se mettait à me parler comme à un grand. Il me racontait comment son père lui avait enseigné l'alphabet hébreu en se servant de la Bible. Et il me disait aussi que l'on est gaspillé dans la vie si l'on est gâté et protégé par ses parents, si l'on n'a pas acquis l'habitude de l'effort et le désir de réussir mieux que les autres. On passe ensuite le reste de sa vie à le regretter. Je ne savais pas ce qu'il voulait m'entendre dire. Depuis lors, j'ai réfléchi aux raisons pour lesquelles il se sentait obligé de me parler ainsi. Après une crise ou un choc, lorsque les nerfs se détendent, on s'adapte à la situation nouvelle, afin de reprendre son équilibre. Après son divorce et l'arrivée de son fils à Kagoul, mon père devait passer par une phase analogue. Il me semble qu'au fond il craignait que je ne perturbe cet équilibre et ajoute à ses soucis par mes difficultés à l'école. N'ayant pas été préparé à son rôle de père, et encore moins à s'occuper seul d'un enfant, il en faisait trop. À ce moment-là, il devenait d'autant plus maladroit que, en tant qu'homme, mon éducation ne lui incombait pas. C'était là le rôle de la femme absente.

Bientôt le véritable hiver arriva. On se mit à grelotter à l'école. On avait les pieds et les mains gelés. Dans la classe, il faisait glacial. Le maître toussait et ne quittait pas son paletot. Nous l'imitions, emmitouflés et toussant à qui mieux mieux. La gelée blanche ourlait les branches de l'arbre de la cour, et partout c'était la haute neige. Le rythme de la vie s'était ralenti, on sortait de moins en moins. Je ne pouvais m'empêcher de me sentir bien seul. A cause des adultes qui s'affairaient dans la maison et parmi lesquels je me trouvais égaré. Ou le coeur serré pour l'amour que j'avais perdu, celui de ma mère, de ma soeur, de mes grands-parents ? Je ne saurais le dire. Mais je me sentais condamné à la solitude pour le reste de ma vie.

Voici un dernier souvenir de cet hiver. Je m'éveille dans la nuit. Tout autour de moi, au-dessus de moi, des bruits rampent, s'insinuent. Le vent de Russie siffle sur un ton suraigu et secoue portes et fenêtres comme s'il voulait les arracher de leurs gonds. Tout le monde paraît endormi. Je me lève et me dirige vers la chambre de mon père. La porte est ouverte et, à ma grande surprise, on n'entend dans le noir ni son souffle, ni le mouvement du corps dans le lit. Puis, juste au moment où je commence à m'affoler, j'entends des voix chuchoter. Par la porte entrouverte de la chambre de la gouvernante filtre un rai de lumière. Je crois voir une jambe

blanche et une chemise de nuit comme en arrêt. Il n'est pas difficile de deviner pourquoi le souvenir de cette nuit s'est gravé dans ma mémoire. Mais je n'eus le temps de penser à rien. Sans attendre, je retournai me coucher et sombrai dans un sommeil apaisé, comme écrasé de fatigue.

25 septembre 1978

Il y eut une époque où je croyais qu'un grand pan de ma vie s'était écroulé. A la place, un trou noir ou un mur aveugle. Des années et des années me paraissaient impossibles à retrouver. De quoi avais-je peur ? Je me mis à battre les buissons de la mémoire, espérant débusquer les souvenirs. C'est extraordinaire comme un enfant s'habitue vite à n'importe quoi sous le soleil. Avant la fin de ma septième année, le chapitre de ma vie, assombri par les disputes de mes parents et calciné par leur divorce, a bouclé sa boucle et s'est évanoui, comme sous l'effet d'un malin sortilège. Et chacun de ses épisodes est devenu de jour en jour plus étranger à la nouvelle existence de Kagoul. N'eussent été les misères que j'ai subies sans comprendre, et les excès de bonheur auprès de mes grands-parents, tout aurait été oublié de ce qui l'avait précédée.

Peu à peu, la brume des premiers jours se dissipait. Hommes et femmes autour de moi m'apparaissaient plus nettement. Faisant mieux connaissance avec la maison et la petite ville, je me rendis compte que la position de mon père était excentrique. Et moi, j'avais part à cette situation. Même un enfant le comprenait. En ce temps-là, on ne divorçait pas. Ou, si on le faisait, c'était un scandale, une indignité. Mon père ne l'ignorait pas. Il n'avait pas pris la peine de se cacher dans quelque écoinçon introuvable, mais s'était carrément installé dans un lieu exposé à la vue de tous. Évidemment, la gouvernante le savait. Elle semblait désireuse de me convaincre que les voisins, et surtout les voisines, ne prêtaient que peu d'attention à nos faits et gestes. Sa propre histoire m'était assez mal connue. Rapidement, elle s'était séparée de son mari, au grand dam de ses parents qui lui avaient donné beaucoup de frères et de soeurs, mais rien d'autre. Au cours des années suivantes, rien de mémorable ne lui était arrivé. Sinon cette migration d'une famille à l'autre. Elle évitait ainsi la honte d'un emploi subalterne et sauvait la face aux yeux des

siens. Le seul fait d'être appelée Madame palliait la solitude amère et l'intimité passagère de foyers provisoires.

Elle prêtait peu d'attention à cette société provinciale. Où, elle le savait bien, une gouvernante suscite à la foi curiosité jalouse envers la femme venue d'ailleurs et réserve à l'égard de la courtisane supposée. Mais j'observai que sa présence éveillait un trouble, une impression de coupable mystère et de mystification plus coupable encore. Une impression équivoque qui englobait notre maisonnée tout entière. Il en résultait tous les jours des incidents qu'elle supportait avec une sorte de candeur. Comme pour signifier : « Je me moque de ce que pensent les gens. » Quant à moi, je rougissais de honte à entendre les épithètes qu'on lui décochait, à voir les vexations qu'elle subissait. Parfois je ruminais des plans de vengeance terribles que, bien entendu, je ne pouvais pas exécuter.

La gouvernante régenteait notre petit monde d'une main énergique, en maîtresse de maison à qui l'on s'adressait pour toute chose. Cela me plaisait, car je comprenais que chacun d'entre nous avait sa place et que, lorsqu'il posait une question, il y avait quelqu'un pour lui répondre. Par ailleurs, elle n'était pas ma mère. Si je cassais une assiette, salissais ma chemise ou me battais avec les gamins du voisinage, elle pouvait bien me secouer comme un sac et me traiter de tous les noms, il lui était défendu de me taper dessus. Cela aussi me plaisait, car je me sentais à l'abri des violences et des humeurs mauvaises que je voyais si souvent s'abattre sur mes camarades. Quand elle rapportait mes forfaits à mon père, il me grondait, autant pour affirmer son autorité que pour me rappeler à mon devoir d'obéissance envers la gouvernante. Il lui arrivait de se mettre en colère et d'avoir envie de me battre, mais la correction aurait été tardive. Et il laissait tomber.

On a du mal à imaginer aujourd'hui le déluge de gifles et de coups de pied qui pouvait s'abattre chaque jour sur un enfant à cette époque-là. Or, je jouissais du privilège enviable, et envié par les autres, d'échapper, comme Noé, à ce déluge. Si, lors d'une visite chez des voisins, je commettais une sottise, ceux-ci ne manquaient pas de dire : « Que voulez-vous, cet enfant est intraitable. Son père ne le punit pas et, un jour ou l'autre, il tapera sur son père. » Ces bonnes âmes me calomniaient. Car il lui suffisait de me morigéner pour que je sois pris de panique, tremblant de peur d'être rejeté et chassé Dieu sait où. Il m'inspirait de la frayeur, mais je ne me souviens pas qu'il ait jamais levé la main sur moi, ni alors, ni plus tard. L'eût-il fait, j'aurais protesté, crié, mais cela m'aurait semblé parfaitement

naturel, et nécessaire à une bonne éducation. Par qui pouvais-je m'attendre à être puni, si ce n'est par lui ? Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Évidemment par coquetterie. Il y a une dose de grotesque et de négligence chez un homme qui bat un enfant devant une femme qu'il veut séduire. Et à qui il devra ensuite offrir des explications et des excuses. Ainsi je compris, alors et par la suite, qu'une présence féminine, comme la musique, adoucit les moeurs.

S'y ajoutait dans son esprit l'idée que ce n'était pas au père d'élever son fils au jour le jour. Il n'aurait pas su s'y prendre. C'est à la mère de le savoir, et de régler par le menu le quotidien de la vie, dans lequel j'étais inclus, sans qu'il ait à s'en soucier. La gouvernante partageait cette vue, qui assurait la dignité de son rôle. De son côté, elle avait suffisamment de bon sens pour me laisser la bride sur le cou afin d'éviter toute hostilité et rébellion éventuelle. Et je fus plutôt satisfait de pouvoir me créer ce monde à part qui fut le mien, et à l'intérieur duquel je jouissais d'une entière liberté. Il comprenait, certes, ma chambre et la cour de la maison. Mais il était beaucoup plus grand, car il englobait aussi la plate-forme de l'entrepôt et donc la rue qui y conduisait. Aucun autre enfant ne disposait d'un espace de jeux aussi vaste.

Jetant un coup d'oeil sur les profits que m'a apportés cet espace, je compte parmi les plus grands d'entre eux d'avoir pu y attirer mes camarades de classe et initier nos jeux. Porté au découragement, j'avais peur de rester sans amis, isolé dans la maison. La plateforme de l'entrepôt m'offrit une issue. Point n'était besoin d'invitation. Deux fois par semaine, ou plus, on s'y réunissait, assuré de trouver des partenaires pour livrer bataille et jouer sans interruption jusqu'au soir. Ce qui changeait l'entrepôt en une sorte de ruche. A nos cris et à nos disputes se mêlaient l'aboïement des chiens et le meuglement des bêtes. Jusqu'à ce que la gouvernante ou la mère d'un des écoliers interrompe le vacarme d'un geste énergique. Pour lequel, le soir venu, nous nous faisons gronder.

Je me souviens d'un de mes camarades, Itzik, qui était violent, maigre et beau, et un peu renfermé. Assis sur le banc derrière moi, il me piquait de la pointe de son crayon. Il se rapprocha de moi, je le découvris bientôt, pour fuir les scènes incessantes qui opposaient son père et sa mère dans une maison pleine d'enfants. Curieusement, il m'enviait d'avoir une chambre à moi, et aussi d'être accueilli, quand je rentrais de l'école, par cette gouvernante si polie qui le fascinait. Le garçon le plus audacieux que je connusse, David, hautain et ambitieux, mais aussi

querelleur qu'il est possible d'imaginer, venait souvent préparer ses devoirs chez nous. Toujours soucieux de perfection, il se faisait un monde de la moindre erreur d'addition ou faute de grammaire. C'était sa façon d'afficher une supériorité qui tardait à se manifester dans ses notes scolaires par rapport aux miennes. Il pouvait compter sur moi pour le laisser exprimer sa supériorité, sans que je cherche à le démentir en le mettant face à la réalité. De peur qu'il ne revienne plus chez nous, évidemment.

Nombreux étaient les garçons avec qui je traînais dans les rues et qui faisaient l'aller-retour entre ma maison et la leur. L'entrepôt les attirait, mais sans doute aussi tout ce qui faisait jaser la ville à notre sujet. Peut-être que, si je me souviens seulement de David et d'Itzik, c'est pour une raison bien triste. Par hasard, je les ai rencontrés, cinq ou six ans plus tard, quelques mois avant qu'ils ne soient déportés par les troupes roumaines, lorsqu'elles reprirent la Bessarabie aux Russes en 1941.

Notre vie obéissait au rythme des saisons. Chacune devait succéder à l'autre suivant un ordre bien établi, comme *Les Quatre Saisons* de Vivaldi, avec ses éléments, ses mélodies et ses lumières, ne laissant pas la moindre place à l'improvisation. Si l'une se prolongeait, ou si l'autre tardait à venir, c'était de mauvais augure. Les gens, les maisons d'habitude sereins devenaient maussades. Une sombre vague se creusait dans les âmes, à la pensée que la récolte serait mauvaise et que la musique que jouaient les insectes dans l'herbe annonçait la disette. On s'inquiétait du rythme et de la pulsation des bonnes et des mauvaises saisons. Cette inquiétude m'est restée, de même que la connaissance des signes permettant de les prévoir. Je me souviens de l'hiver en Bessarabie, long et glacial. La neige tombait sans arrêt pendant des jours et des nuits jusqu'à nous arriver parfois à l'épaule. Chaque année, on disait : « De mémoire d'homme, on n'a pas connu un hiver aussi froid », afin d'en supporter la rigueur. Nous portions des manteaux lourds, des bonnets de fourrure, des gants doublés.

Ce que j'ai peut-être vécu de plus extraordinaire dans mon enfance m'a été apporté par les ciels : le soleil se montrait et arrêta la neige. Nous avions des luges ; je me ruais dehors et me laissais glisser avec les autres enfants du sommet d'une des nombreuses petites collines. Tous ensemble, nous creusions de grands tas de neige pour les changer en tranchées de forteresse. Ou bien je faisais un bonhomme de neige qui serait ensuite consciencieusement bombardé par les autres. Et en moins de rien, ces jeux se transformaient en batailles à coups de boules

de neige. Éclats de rire, pleurs des « blessés » résonnaient à travers les rues et les champs enneigés. Je ne manquais pas une seule de ces batailles. Même si je risquais de me faire enguirlander par mon père quand je rentrais écorché. La gaieté et la lumière réverbérée par la surface blanche portaient au paroxysme l'atmosphère d'exubérance. Mais peu à peu la fatigue et le froid nous plongaient dans une sorte de torpeur. Chacun rentrait vite chez soi pour se faire dorloter.

Si, par hasard, on prenait froid et attrapait un bon rhume, c'était une excellente occasion de ne pas aller à l'école et de s'abandonner à la tendresse des femmes qui nous soignaient. Car il n'y a rien de plus merveilleux dans le monde d'un enfant que d'être malade et de voir l'angoisse que la maladie fait monter dans le cœur des parents. Elle les faisait se ressouvenir, particulièrement à ces moments-là, que la vie de leurs enfants n'était pas donnée une fois pour toutes, et qu'ils pouvaient les perdre comme ils en avaient déjà perdu d'autres. Ce qui adoucissait, un certain temps, leur attitude et leurs manières. En tout cas celles de mon père qui se montrait inquiet et même désesparé lorsque le médecin prenait ma température et regardait, le front soucieux, la colonne de mercure qui avait monté dans le tube. J'adorais être enrhumé ou grippé, car alors j'avais droit à ce qu'on me pose des ventouses. J'aimais les sentir s'enfoncer, chaudes, dans ma peau et, une fois retirées, toucher le petit renflement qu'elles laissaient sur mon dos et mes flancs. J'avais aussi plaisir à me voir servir la soupe épaisse de maïs à laquelle la croyance populaire prêtait un effet bénéfique sur les bronches. Des voisins profitaient de l'occasion pour venir prendre de mes nouvelles, m'apporter des décoctions souveraines contre la toux. La maison se remplissait d'une animation inhabituelle. Et je me préparais aux délices du sommeil, bercé par le murmure des femmes.

Le lendemain, en général, j'allais mieux. Mon père entra en disant : « Voilà ce qui arrive quand on joue trop longtemps dans le froid. » J'aurais préféré qu'il me demande : « Comment te sens-tu ? Ça va mieux ? » Mais il n'y arrivait pas. Pourtant, le dimanche suivant, et surtout si c'était jour de fête, j'avais droit à la plus exquise des promenades. Le vent soufflait, le soleil réchauffait l'air, d'une rare transparence. Les traîneaux glissaient en carillonnant, les cochers excitaient leurs chevaux en faisant siffler leur fouet. Et moi, assis entre mon père et la gouvernante, dans un de ces traîneaux, je regardais, par-dessus le plaid qui nous couvrait, les couleurs fraîches et fugitives de la neige sur la plaine. Le traîneau filait à toute allure, bondissant et penchant sur le côté par moments, au joyeux tintement

des grelots fixés au collier des chevaux. Peu de choses de ces jours lointains m'émeuvent encore autant que le concert de ces sublimes tintements argentins exécuté par les chevaux tournant la tête à gauche ou à droite, leurs sabots soulevant en l'air des paquets de neige. J'aurais aimé que la promenade ne finisse jamais.

Si la neige était l'élément de l'hiver, la poussière était l'élément du printemps et surtout de l'été. Il y en avait partout : dans les rues, les cours, les maisons, en l'air et sur les arbres, grise, beige, verdâtre. Et tourbillonnant autour de nous au moindre souffle de brise. Sa présence exprimait l'union de la terre et du feu qui s'annonçait à chaque printemps. Oui, je me rappelle la boue qui, dès la fonte des neiges, couvrait les vastes étendues de sol gras et noir. En même temps que les pousses d'herbe et les feuilles des arbres pointaient précautionneusement, comme se sachant attendues par chacun de nous, qui en suivait la progression. Dans les champs, les gens se déplaçaient lentement, avec difficulté. Nous aussi avions de la peine à marcher, la boue collait à nos chaussures ou débordait nos galoches. Et quand une charrette passait au galop, on était à peu près certain d'être aspergé des pieds à la tête de grumeaux de boue qui salissaient nos cartables, parfois même cahiers et livres. Pour cette raison, on ne pouvait jouer ni dans la rue, ni dans la cour de l'école. Je prenais le printemps en patience, jusqu'à ce que le sol commence à sécher. En l'absence de rues pavées et de trottoirs, la terre devenait pulvérisante. Si bien qu'une fois l'été venu, chaque enfant n'était que poussière.

Une saison glorieuse débutait pour moi. Avec quelle empathie je suivais des yeux le mouvement du soleil, j'observais la campagne pour la voir repasser du gris au vert et à des teintes dorées et flamboyantes. Et aussi avec quelle tendresse et reconnaissance, car il faisait de moi un seigneur. Mon entrepôt redevenait important. Ceux à qui j'accordais le privilège d'y être admis pouvaient y trouver les meilleures cachettes, la plus longue piste de course figurée par la plate-forme en bois, et de la poussière où se vautrer à cœur joie. Tous les jours, en sortant de classe, nous nous battions dans la partie de l'entrepôt qui était encore vide, ou dans la cour. Avec pour résultat fatal des genoux écorchés, un uniforme scolaire déchiré. Mais, de toutes ces escarmouches, de ces âpres batailles et de ces accidents, naquit entre nous une longue complicité. Et même, dirais-je, une fraternité, parce que nous avons souffert ensemble et défendu ensemble, contre les adultes, notre liberté de nous battre. A notre insu, nous apprenions à créer une société avec

sa hiérarchie et ses légendes. Je ne fus jamais rangé parmi les plus forts, ni n'ai remporté aucune victoire digne de figurer au palmarès. Mais comme la société se créait sur mon territoire, j'y occupais une place à part et j'apparaissais, dans nos légendes, comme un *deus ex machina*.

Naguère, on m'a demandé de raconter quelques jours heureux que j'avais vécus dans mon enfance, Sans hésiter, j'ai fait allusion à ces jours ensoleillés sur la plate-forme de l'entrepôt à Kagoul. J'ai revu cet enfant, ce garçon couvert de poussière, dans une petite ville d'une province lointaine, avec une curiosité détachée. Pourquoi, me demandai-je, était-il si heureux - mais d'abord, l'était-il ? J'essayai de regarder ma vie passée comme un autre l'aurait fait, et aussitôt je fus en proie à des émotions qui luttaient entre elles. Non, cet enfant n'était pas vraiment heureux. Ce dont il avait besoin, c'était d'amour. Il le connaissait surtout comme un mot, auquel aucune expérience authentique n'avait donné de contenu. Il n'était pas sûr d'en comprendre le sens. Ce petit cœur d'enfant affamé d'amour n'arrivait pas à être apaisé. Il survit en moi une image de lui, enflammé par les batailles et les jeux. Mais lorsque ceux-ci se terminaient, remontait en lui une onde de solitude et d'isolement. Le chant des oiseaux annonçait qu'il fallait se séparer pour la nuit. Ses camarades rentraient chez eux. Lui restait au centre du monde vide, comme un acteur sur la scène d'un théâtre que tous, comédiens et public, ont déserté. Sans personne qui l'attende. Voilà ce que je ressentais.

Il était beau, ce grand bourg au soleil couchant. Les habitants rentraient paisiblement chez eux, on entendait les boutiques en train de fermer, et le cri distant des paysans pressant leurs bêtes. La poussière semblait être retombée ou flotter au loin. Quelquefois, on avait envie de s'attarder. Tant qu'il restait de la clarté, nous jouions aux osselets, ou à d'autres jeux d'adresse. Ou bien nous nous amusions à imiter le porteur d'eau, le repasseur de couteaux et d'autres colporteurs, avec leurs gestes typiques et les annonces criées qui signalaient leur passage. David adorait le cocher. Nous montions avec lui dans une charrette délabrée et, fouettant des chevaux imaginaires, il nous dirigeait au trot vers la place, ou vers le Prut. Voyageurs immobiles, nous parcourions ainsi une longue distance, jusqu'à ce que sa mère vienne le chercher.

Les après-midi d'été, il nous arrivait d'aller jusqu'au Prut. C'était toute une expédition. Il fallait traverser des champs, s'aventurer dans des lieux mal connus. Cependant la contrée était paisible, les blés commençaient à dorer, des vaches

paissaient à côté. Enfin on savait la rivière proche quand on entendait, dans les roseaux, les oiseaux pousser un cri rageur, et qu'on sentait une odeur de végétation humide embaumer l'air. L'autre rive se signalait par des nuages de poussière fine et grise. Si on avait de la chance, on apercevait les péniches endormies, ha-lées par des chevaux ou peut-être des boeufs, qui allaient d'un pas lent sur les berges, comme abandonnés.

Les soirs d'été, à la lueur des étoiles et de toutes ces lampes au loin, je suivais en imagination le cours de la rivière s'insinuant dans les moindres recoins. Elle se frayait un chemin à travers la végétation épaisse et les bras changeants du delta du Danube. Et finissait par se perdre dans la mer Noire, et au-delà.

29 septembre 1978

Quand je passais trop de temps à jouer, mon père me répétait comme un avertissement que l'année scolaire allait se terminer. Mais j'avais bien autre chose en tête que la fin des classes ou les notes d'examen. De cette époque-là demeure dans ma mémoire un incident qui a duré pendant des mois. Plus tard décrit par mon père, le visage peiné : « Seigneur, c'était affreux, ce que tu as fait. » Ce message accompagnait une telle ressouvenance. Oh, c'était bien vrai. Je commençais seulement à comprendre combien les enfants peuvent être cruels, pusillanimes, délateurs. Ils ont l'instinct des plaies. Dès qu'ils en découvrent une, ils se jettent dessus pour l'agrandir, la faire saigner, l'empêcher de cicatriser. Le désir les ronge de trouver un souffre-douleur. Il y a chez les enfants un racisme de bonne foi, et je ne crois pas qu'il faille se contenter d'en rejeter la faute sur les parents. Mieux vaut examiner plus attentivement la nature humaine. Quoi qu'il en soit, mes camarades eurent la chance de trouver une telle plaie chez moi, la mère absente, la gouvernante chrétienne qui me désignait pour cible parfaite de leurs bousculades et méchancetés. Leurs rires ? Ils ne m'atteignaient pas. Leurs railleries ? Je ne les comprenais pas toujours. Mais lorsque leurs attaques se firent insultantes, du genre : « Ta mère t'a quitté », « Ton père vit avec sa domestique », « Vous mangez du porc », « On ne joue pas avec un bâtard », ma blessure s'ouvrit. Et avec elle la barrière de l'indignation.

Si ces enfants qui peinaient sur les bancs de l'école à côté de moi et venaient jouer dans mon entrepôt avaient su combien ils me blessaient, à quel point je contenais ma rage, ils auraient compris que je n'étais pas un bon souffre-douleur. J'étais pareil à eux, plein d'envies mauvaises et de petites épouvantes. S'il y avait eu une chance de chasser celles-ci en demandant à mon père de porter plainte auprès du directeur, je l'aurais fait. Mais cela aurait semé le malaise et envenimé les choses à l'école. Et d'abord on m'aurait traité de cafard. Alors, sans trop savoir comment, au lieu de m'épuiser en escarmouches quotidiennes, je décidai de faire un exemple, clair et net. Pour que chacun comprenne ce qui peut arriver, et sans que personne soit puni. Il était là, à portée de la main, assis devant moi en classe - un élève qui ne cessait de m'asticoter sur ma mère, ma gouvernante et le reste. Il me cherchait, comme on dit, avec une telle joie diabolique qu'elle le désignait pour servir d'exemple. Le jour où il vint en classe habillé de neuf, je fis basculer mon encrier sur son dos, d'un seul coup sec que personne ne vit. Ce geste dont on eût pu s'attendre qu'il suscitât une réaction violente nous fit tous, y compris le maître, rire aux larmes, comme la fameuse tarte à la crème des films comiques.

Pendant un bon moment, on ne parla que de cette affaire, car il y eut plainte, convocation des parents et demande de dédommagements financiers. Ces semaines-là, mes notes de conduite étaient en baisse, tandis que le soupçon de malveillance était en hausse. Alors seulement je commençai à me révolter contre l'injustice de mon père qui, soucieux de sa réputation en ville, me demandait de présenter des excuses. Cependant je m'en tins à la version de la maladresse sans rien céder ni aux uns ni aux autres. Et j'eus raison. Non seulement je ne fus pas puni, mais de plus, pour comble d'injustice, l'auréole laissée par la tache d'encre après nettoyage devint un stigmatisme comique. On la montrait du doigt en se moquant de mon camarade. Ce dont je m'abstins évidemment. J'eus cette auréole sous les yeux pendant des journées entières. Il y eut des épisodes de ce genre pendant toute mon enfance. Ils me paraissent maintenant pathétiques, insupportables - c'est mon impuissance d'alors que je ne peux pas supporter.

Mais pourquoi donc la mémoire a-t-elle conservé ce geste peu reluisant, alors qu'elle a effacé tant d'autres choses ? Que répondre, sinon que ce fut la première occasion où l'on voulut faire de moi un paria et me traiter en paria ? Ce n'est pas une situation simple ; par moments, on aimerait se laisser faire, entrer dans le jeu des persécuteurs. Mais quelque chose en nous-même résiste, qui se révolte et veut

lutter. Ce fut ma première révolte, ma première résistance dans une existence qui en a connu bon nombre d'autres. Si je ne vois aucun mal à être un paria, je n'accepte pas pour autant qu'un individu ou un groupe soit méprisé, exclu pour cette raison. C'est pour cela que je me souviens. Et le paria n'a pas cessé d'être un thème majeur de ma réflexion et dans mon oeuvre.

Un certain temps, le geste porta ; les insinuations malveillantes n'arrivèrent plus à mes oreilles. Les flatteurs et les trafiquants firent preuve de bonne volonté en me proposant de bonnes affaires dans nos petits commerces de boutons et d'osselets. Lorsque les remous furent apaisés, j'allai m'excuser auprès de ma victime et l'invitai à venir jouer avec notre bande. J'avais le coeur un peu lourd. Oui, c'est ça. Mon camarade était un froussard. Au cours de sa brève vie scolaire, il avait déjà été averti et même puni. De mon côté, je comptais sur une certaine impunité, parce que j'étais champion de cerf-volant et bon élève en hébreu et en arithmétique. Les leçons de langues et de math ne me parurent jamais difficiles, et j'aimais les examens dans ces matières. Les bonnes notes que j'y obtenais en compensaient de plus médiocres dans d'autres.

Quand j'y repense, c'est la passion pour la Bible dont je fus envahi dès ma première année d'école qui a éveillé mon amour pour une langue dont je connaissais les sons et la musique mais dont j'ignorais le sens. Le jour où le maître d'école nous montra la lettre « beith » et prononça en hébreu la phrase liminaire du Pentateuque : « Bereshit bara Elohim et hashamain ve et haaretz », puis la traduisit : « Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre », un nébuleux ensemble de bruits se métamorphosa en idée claire. Elle m'arracha, en quelque sorte, de ma place et me transporta dans un univers où Dieu, que je me figurais alors comme un très vieux grand-père, travaillait à son oeuvre. Pour connaître la suite de l'histoire, il ne me restait plus qu'à apprendre l'hébreu, et je m'y adonnai avec zèle.

Cet enthousiasme pour la Bible m'incita à demander à mon père de me faire donner des leçons particulières. Que Dieu ait pu créer le monde en six jours m'émerveillait. Mais c'étaient surtout les autres personnages et événements qui m'envoûtaient. Je brûlais d'en apprendre davantage à leur sujet. Le maître d'école à qui mon père m'adressa était grisonnant et adipeux. Il habitait une petite maison où je me rendais pour l'écouter lire, à la lumière d'une lampe à pétrole, les passages mystérieux de la Bible. Je m'ennuyais, sauf quand, détachant du livre ses yeux sur lesquels pendaient de lourdes paupières, il se mettait à commenter l'histoire

qu'il avait lue. C'était un véritable conteur. Et ma passion pour la Bible n'avait rien de surprenant. Petit enfant, on ne m'avait jamais conté d'histoires pleines de héros, de pauvres jeunes filles ou de rois, auxquels il arrivait des aventures extraordinaires. Je ne me souviens pas d'avoir possédé des livres d'images. Ou que mon père ou ma mère m'aient pris sur leurs genoux pour me les montrer. C'est pourquoi j'absorbai les images et les histoires de la Bible comme une terre assoiffée boit les gouttes d'eau.

Sortant de chez le maître d'école, je levais des yeux embués vers le ciel. Parmi les illuminations venues de la lune, je cherchais les rayons envoyés par Dieu pour se présenter à moi : « Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. » A ces instants-là, je croyais que Dieu était seul dans ce royaume onirique qui m'entourait comme une vapeur, et que sa volonté pouvait le dissoudre instantanément. Ah, mais non ! il avait contracté des obligations envers moi. Et sur le chemin du retour, je ne cessais de me rassurer avec les images et les histoires que j'avais recueillies. Dieu s'adressait aux enfants de ce temps-là dans les rêves et les pages du livre qui se transformaient immédiatement en une suite de visions. Surtout dans ma solitude, emplie de crainte et de détresse. Mais un autre garçon avait la même ferveur pour la Bible. Chaque fois que je le voyais, nous flâinions dans les rues couvertes de poussière - la flânerie est le seul sport que j'aie pratiqué assidûment - afin d'échanger nos rêveries et embraser notre colère ou notre admiration pour tel ou tel épisode de l'histoire sainte.

Seuls quelques-uns ont laissé des traces profondes et m'ont donné le goût des vérités hors du commun. Au lieu de commencer par « Il était une fois », c'est par « Dieu a tout créé, le ciel, la terre et les étoiles », que débutaient les rêveries. Qu'il ait tout créé selon sa volonté ancrée dans mon esprit l'idée de création, et mes yeux se dessillèrent. Je vis le jour, la nuit, les plantes, les champs se transfigurer en l'oeuvre de quelqu'un. J'éprouvai de la tendresse pour cette terre et de l'émerveillement pour le ciel. Comment il s'y était pris pour les engendrer si vite, je ne le comprenais pas - lui devait bien le savoir. J'avais aussi l'impression que Dieu me disait : « Le plus beau, tu ne le sais pas encore », et j'avais hâte de grandir pour l'apprendre. Ou peut-être pour l'imiter, lui, comme les bâtisseurs de Babel.

L'ennui est que la Bible renferme des histoires terribles. Ainsi celle d'Adam et Ève chassés du paradis. Ou celle d'Abraham obligé de sacrifier son fils. Il m'est difficile de dire ma peur et mon indignation en pensant au petit garçon que guette

la mort. Dieu avait-il le droit d'ordonner ce sacrifice ? J'en discutais avec mon camarade : c'était un déni de justice, un abus des grandes personnes à l'égard d'un enfant. Elles peuvent donc faire de nous ce qu'elles veulent ? Toutefois je ne peux penser à rien de plus cruel dans ma vie d'alors que ma déception quand j'appris comment Jacob avait obtenu la bénédiction de son père devenu aveugle, avec la complicité de sa mère. Pourquoi évoquais-je si souvent cette histoire dont j'apprenais des passages par coeur ? Des années plus tard, je savais réciter : « Jacob alla auprès de son père et, l'ayant tâté, Isaac dit : " Pour la voix c'est la voix de Jacob, mais les mains sont les mains d'Esäü. " Et il ne le connut que parce que ses mains avaient la semblance de l'aîné. » Je retournais ce passage dans ma tête, essayant de le transformer en une petite phrase innocente, mais sans succès. Comment diable peut-on être à la fois un des grands patriarches et un tricheur ? Cela ne tenait pas debout.

Le pire, c'est que je m'identifiais à la fois à Jacob et à Esäü, à l'usurpateur que j'aurais voulu être et à l'usurpé que je croyais être. Je m'imaginais revêtu de la peau des chevreux tués, m'avançant avec confiance vers le vieil Isaac, mes cheveux ébouriffés par le vent. Mais, pensant à Esäü, je me figurais revenant des champs à sa place, les larges pans de ses habits de peau flottant autour de mes cuisses, précédé par l'odeur du troupeau. Et le vieil Isaac de le flairer en murmurant : « L'odeur qui sort de mon fils est comme celle d'un champ plein de fleurs que le Seigneur a béni. » Tout en le sachant déshérité, je ne craignais pas d'être Esäü.

Ce que je voudrais savoir, même aujourd'hui, c'est d'où venait ce violent sentiment d'injustice. J'avais sept ans. Cette fusion de l'aîné et du cadet représentait ma propre situation dans la vie. Mais pourquoi étais-je plus révolté par l'injustice de la mère complice de son favori, Jacob, que par le père qui renie son aîné ? Je ne manquai pas de faire part à mon maître de mon soupçon : Isaac n'était pas aveugle, mais avait lâchement fait semblant de ne pas voir. Il me déclara, ce que je n'ai pas oublié : sans doute les mains que le vieillard touchait étaient bien celles d'Esäü, mais la voix qu'il entendait celle de Jacob. Pourquoi le maître d'école inventa-t-il cette innocente entente des deux frères ? Était-ce pour apaiser mon indignation excessive envers Isaac ? Ou parce qu'il sentait poindre un sentiment de haine envers la mère ? Non, c'était une abdication par laquelle il donnait son

consentement à l'injustice, car qui aime Dieu affirme par là même son droit de la commettre.

L'esprit de la Bible me tenait une constante compagnie. Elle exprime les choses de la vie sans fard, et rien de ce qui doit arriver aux humains n'y est masqué. Curieusement, elle ne m'a pas inculqué la crainte du péché ou du mal : hommes et femmes pèchent, trompent et commettent le meurtre sans retenue. David, tellement sacré et tellement profane, adresse des vers enflammés à Dieu et, dévoré de désir pour Bethsabée, fait tout ce que le Seigneur réprouve. L'histoire de Sodome et Gomorrhe, que nous avons lue très tôt, suspend toutes les règles de morale qu'on apprend et éveille délicieusement la curiosité pour l'autre côté des interdits. Il m'a fallu des années pour m'habituer à l'idée que la Bible n'est pas un de ces livres bien-pensants qui ne nous disent qu'une vérité, séparent les hommes en justes et en injustes, le grain de la vertu de l'ivraie du péché. Au contraire, comme tous les livres extraordinaires, elle nous enseigne sans cesse deux vérités à la fois. Les hommes peuvent faire partie des justes ou des injustes, et les patriarches ou les rois étaient sûrement des justes. Mais, comme tous les hommes vivants, ils ont connu la justice et l'injustice, la vertu et le péché, le bien et le mal : ces deux côtés sont le destin de chacun de nous. Un homme qui ignore l'un ou l'autre, pour ne pas l'avoir désiré ou vécu, est sans profondeur. Je l'ai seulement compris vers l'âge de quinze ans.

Jusqu'à-là, tous les personnages des récits que je lisais étaient bons ou méchants, faisaient soit ce qui est permis, soit ce qui est interdit. Et cela m'ennuyait. Je m'interrogeais : qu'est-ce que ces auteurs savent de la vie humaine ? C'est seulement après avoir lu Tolstoï et Proust, qui ne se perdent pas dans de tels contrastes, que j'ai commencé à réfléchir au pouvoir des récits bibliques. Le plus jubilant pour moi, dans l'enfance, fut celui de la sortie d'Égypte. Comme si j'avais été à bord d'un de ces navires surchargés, poursuivis par les armées du pharaon qui menaçaient de le couler. Mon anxiété éclatait quand, sous le coup de bâton magique de Moïse, la mer s'écartait pour laisser passer tout un peuple de fugitifs, auxquels il annonçait : « Dieu a ouvert la mer pour nous. » Une fois le dernier passé, je voyais la mer se refermer sur les assaillants et persécuteurs lancés à leur poursuite. Eh bien, je n'étais pas entièrement soulagé. Parce que je me réjouissais de les voir se noyer, chose interdite. Une idée que j'ai déterrée du passé : on nous enseignait à nous libérer sans nous venger.

Pendant près de trois ans, la Bible fut une source de lumière dans ma vie malmenée. C'est d'elle que mon imagination a tiré sa sève, comme d'autres enfants la tirent des contes de Perrault ou d'Andersen. S'y ajoute un fait dont je ne mesure pas l'importance, tout en sachant les conséquences. Je lisais et parlais deux langues. J'écrivais l'une de gauche à droite et l'autre de droite à gauche, le roumain avec assurance, l'hébreu avec hésitation. Chacune me donnait accès à un monde différent. La première à la vie ordinaire, la réalité concrète. La seconde au monde imaginaire. Ce qui a dû creuser un écart plus profond entre les deux que si j'avais pensé et rêvé dans une seule langue. Mais j'aime à croire qu'il en faudrait deux à chaque enfant : l'une pour le monde d'ici et la seconde pour le monde autre.

Entre-temps, j'étais tombé amoureux d'Ella, une robuste petite fille débordant de vie. Elle avait sept ans, c'était une brune aux yeux clairs, et, chose rare, toujours vêtue avec goût. Je l'avais vue apparaître devant l'entrepôt, là où commençaient les orties, car elle s'y était piquée. Nous étions devenus camarades de jeu, et complices aux yeux des autres enfants. C'est avec elle que j'ai échangé mes premiers baisers. Mais j'étais plus sensible au plaisir qu'Ella prenait à flâner avec moi. Elle me permettait de rêver tout haut sur la création du monde, le jardin d'Éden, sur les démêlés d'Isaac et de ses fils. Et je lui révélais les épisodes auxquels le maître d'école m'avait initié la veille. Je racontais, racontais. Elle aimait ça. Obscurément, je saisissais que l'amour que l'on porte à une femme, à un être cher, est en proportion de la qualité du rêve éveillé que l'on partage. Elle revenait de nos rendez-vous plus exaltée et fantasque. Sa mère la grondait pour la ramener à la réalité.

Il n'est guère étonnant, malgré tout, que les enfants ne fassent aucune différence entre la vie des êtres surnaturels et celle des humains. Ils acquiescent à ce qui arrive dans leur propre vie, non par manque de sens logique ou de sens de la réalité, mais parce qu'ils se croient immortels. Pour eux, l'éternité va de soi. C'est seulement en grandissant qu'ils s'aperçoivent du flux du temps. Alors il est trop tard, l'esprit est déjà largement façonné. Tant que l'on n'a pas perdu la conviction d'immortalité, on n'a aucune raison de ne pas se sentir de plain-pied avec les patriarches, les prophètes ou les rois. On prend part à leur vie, on les fait prendre part à la nôtre : entre immortels.

La mère d'Ella s'alarmait à juste titre des divagations de sa fille en ma compagnie. Mais elle n'était pas insensible à l'étrange fusion de nos deux âmes si diffé-

rentes. Je la trouvais séduisante, et moi, qui avais besoin d'affection, je tombai amoureux d'elle aussi. Elle se montrait prévenante à mon égard et me gavait de gâteaux. Avec le regard de la mère pour qui la preuve de l'aimer, c'est le manger. Ce qui m'encouragea à rechercher sa tendresse. Et même à lui faire jouer un rôle dans mes rêves, dont je l'entretenais, bien sûr. A cette époque, on ne voyait rien d'incongru à les raconter, de manière à ce que toute la maisonnée, et même le voisinage, puissent en profiter et les commenter. Comme s'il s'agissait d'une nouvelle intéressant chacun. C'est seulement avec la découverte de la psychanalyse que s'est effectué le passage de la propriété collective à la propriété individuelle des rêves, devenus un bien secret, à l'exemple d'un compte en banque.

1er octobre 1978

On comprend bien qu'en m'annexant aux personnages bibliques, en me transportant dans ces temps et ces lieux très anciens dont émanent leurs paroles, j'ai acquis un sentiment de profondeur et de durée. Et celui, plus fort, d'être incorporé dans un peuple qui a débuté, non pas à un moment historique daté, mais avec la création du monde, et qui finira avec lui. Vers l'âge de huit ans, je voulais me le figurer réuni au pied du mont Sinaï, toutes générations confondues. Je n'avais qu'à réciter à voix haute : « Vous vous trouvez aujourd'hui, tous tant que vous êtes, devant l'Éternel, votre Dieu ; les chefs de vos tribus, vos anciens et vos délégués, avec tous les hommes d'Israël... »

Depuis que j'ai commencé à rédiger ces notes, j'ai eu le temps de penser aux motifs de cette effusion. Tient-elle à ce que, dans la Bible, personne n'est seul ? Il n'y a aucun homme, même Moïse, qui soit seul et au-dessus de tous les hommes. Tel n'était pas mon cas : j'étais en danger d'être seul, même parmi les enfants. Et ce rapport direct avec Dieu, les patriarches et tous les autres personnages du Livre, dura un certain temps. Suffisamment pour laisser une empreinte sur mon caractère et, jusqu'à un certain point, un penchant mystique.

Sans doute je savais qu'un garçon de mon âge, habité par le Pentateuque à un degré passionnel qui inquiétait son père, aurait dû aimer les fêtes. Elles suivaient le rythme des saisons selon un calendrier immuable et nul, pas même un commu-

niste, ne pouvait se dispenser d'y participer. On les célébrait avec un grand souci du rituel, et avec plus de ferveur que les chrétiens les leurs, non parce que nous étions plus croyants, mais parce que nous étions plus vulnérables. Le sol de la Bessarabie était périodiquement secoué par l'onde sismique des pogroms. Le dernier, à Kichinev, ne datait alors que de trente ans. Ainsi, lorsque chaque famille réunissait les siens pour bénir un jour de fête et que toutes les familles se retrouvaient au temple pour prier, nous nous sentions vivre de manière palpable et nous nous rassurions à la pensée que le ciel tenait encore au-dessus de nos têtes. Nul ne se doutait, en levant les yeux vers l'œilleton divin, que, moins de dix ans plus tard, le ciel allait tomber, laissant peu de survivants.

Si je n'avais pas un amour immodéré pour les fêtes, c'est que, par comparaison avec la Bible où rien n'est fortuit, où chaque chose a sa raison, elles m'apparaissaient sans signification évidente. D'autant plus que leur observance se faisait dans un esprit de conformisme, sans l'effervescence que j'avais connue quand j'accompagnais mon grand-père. On était déjà moderne, c'est-à-dire moins religieux que superstitieux. On craignait plus les effets maléfiques du non-respect de la tradition qu'on n'espérait des effets bénéfiques en la respectant. Je faisais cependant une exception : la Pâque. C'était, dans l'année, un moment unique, à la fonte des neiges. Le soleil brillait dans un ciel printanier. Deux semaines à l'avance, on s'y préparait. Dans toutes les maisons, on rabotait le dessus des tables de bois, on nettoyait dans tous les recoins pour éliminer les plus infimes restes de pain, de farine et de nourriture qui s'y étaient incrustés au cours de l'année. On changeait de vaisselle, et des mets appropriés apparaissaient sur les tables. Ce qui ne manquait pas de provoquer quelque énervement, même chez nous où le zèle était moindre.

Quiconque s'est trouvé dans une communauté juive à la Pâque ne l'oubliera jamais. Le soir de la fête, mon père était désireux de montrer de quelle famille il descendait et de faire voir aux invités qu'il était digne de son père. Très consciencieusement, il inspectait les gobelets dans lesquels on servirait le vin, ainsi que les couverts. Et aussi le pain, azyme bien sûr, puis le raifort, les herbes amères et les autres ingrédients. Au fur et à mesure, l'atmosphère devenait plus chaude et plus dense. Jusqu'à ce que chacun se sente prêt pour le rite immémorial qui doit se dérouler exactement comme prévu, chaque chose mise à sa place. Depuis deux semaines, personne ne s'était plus soucié de nous, les enfants, on nous écartait

comme gêneurs, on nous envoyait jouer dehors ; c'est à peine si on nous donnait à manger. Mais ce soir-là venu, tout changeait. J'étais le plus jeune et, à ce titre, je devais poser les quatre questions sur le sens de la fête que nous célébrions.

Mon père entamait le rituel dans toute sa beauté, chantant la bénédiction du vin et psalmodiant le texte. Je ne sais plus dans quel ordre exact il divisait le pain azyme que nous trempions, mangeant du persil et des herbes amères pour nous remémorer la tristesse et le chagrin de l'exode. A partir du moment où il se lavait les mains, je commençais à être sur le qui-vive, comme un acteur guettant la réplique sur laquelle il doit entrer en scène. Jusqu'à ce qu'il m'interpelle : « A présent, tu peux poser les quatre questions. » Cela m'impressionnait tellement que j'énonçais les questions comme si elles étaient miennes : « Pourquoi cette nuit est-elle différente de toutes les autres nuits de l'année ? » Et je me sentais envahi par l'émotion quand il donnait la réponse : « Cette nuit est différente, parce que nous célébrons le moment le plus important de l'histoire de notre peuple. Cette nuit, nous célébrons sa sortie de l'esclavage vers la liberté. » Un frémissement passait à travers les mots hébreux, si précis et si beaux. Puis on continuait à chanter à l'unisson la suite des mélodies qui accompagnent le récit des souffrances et des nombreux miracles, dont le décompte ne finit jamais, grâce auxquels Dieu a prouvé sa clémence et sa prédilection pour la liberté, en même temps que sa colère envers le tyran, le pharaon.

Je connaissais l'histoire de l'exode jusque dans le plus infime détail. Mais, tout le temps que durait la lecture de la Haggadah, il me semblait que les lecteurs qui se relayaient répondaient seulement à ma question initiale. Le récit nous entraînait dans un voyage aux origines. Il nous apprenait, non pas comment naissent les enfants, mais comment naissent les enfants juifs qui eurent à souffrir de la dixième plaie d'Égypte, la mort des premiers-nés. Je suivais chaque mot de la Haggadah (chacun avait un livre devant lui), le texte le plus beau et le plus subversif qu'on ait jamais écrit. Les auteurs l'ont voulu ainsi, le choix des épisodes et des formules est délibéré. Ce n'est que par aveuglement qu'on pourrait échapper à sa description précise et à sa condamnation radicale de l'oppression. On se persuade, en l'écoutant, que la seule chose qui compte, c'est la dignité. Et l'homme a pour dignité de s'être émancipé de l'oppression. Chaque fois que les paroles de la Haggadah me revenaient à l'esprit, un frisson que je connaissais bien me parcourait de la tête aux pieds. Comme si ses répétitifs : « Souvenez-vous que vous étiez esclaves

ves en Égypte », et ses interdits : « Garde-toi bien alors d'oublier Yahvé qui t'a fait sortir d'Égypte, de la maison des esclaves », émanait le souffle brûlant du désert. Et si, par hasard, au cours de la lecture, quelqu'un était tenté de se bercer d'illusions, s'il croyait que le narrateur lui parlait du passé, alors une phrase inoubliable venait le rappeler à la réalité : « Qu'à chaque génération chacun se sente comme étant lui-même sorti d'Égypte. »

Je l'ai toujours fortement ressenti. Comment ces récits et ces chants se sont-ils gravés en chacun de nous ? Tous sont beaux sans exception jusqu'à la fin. Quand les hommes se levaient soudain tous ensemble pour chanter : « Un mouton, un mouton », que chacun connaissait depuis l'enfance, c'était la fin. La forte empreinte qu'avait eue la Pâque sur le petit garçon que j'étais persista, même quand je ne pratiquais plus. La Haggadah est un manifeste de liberté, dont chaque parole lue et psalmodiée exprime la force. Une fois apprise par coeur, elle s'inscrit dans le coeur et ne s'efface plus jamais. Il m'arrive même de me poser ses questions ou de glisser une de ses phrases dans la conversation. Plus tard, j'ai rencontré des communistes, des socialistes, qui avaient renié leur enfance juive. Mais je n'étais pas surpris de les entendre évoquer la soirée de Pâque. Chaque fois, une certaine nostalgie affleurait dans leur regard, même dans celui des plus endurcis qui ne voulaient plus rien savoir de leur tradition ou de leur famille. Il a bien de la chance, l'enfant, lorsqu'il garde des jours de fête de bons souvenirs qui vont en s'améliorant, comme le vin gagne du bouquet en prenant de l'âge. Ayant souvent changé de lieux et de camarades, je n'ai pas eu cette chance.

À la fin de Pâque, le printemps étincelait, la chaleur montait jusqu'à l'été torride. Puis venait l'automne, la saison la plus importante et la plus animée, dont dépendait la vie de toute l'année à venir. Il y avait foule au marché, dans les boutiques et dans les larges champs. Mon père était occupé du matin au soir, ce qui lui faisait espérer pouvoir un jour remonter la pente. Il n'était sûrement pas encore guéri de la peur qui le tenait, et cela se voyait le soir au dîner. Tantôt silencieux et tantôt parlant d'abondance, il laissait deviner à la fois son incertitude et son besoin de rassurer. Je le revois parfois, sortant pour se promener ou rendre visite à un voisin, moi à ses trousses. Les jours avaient raccourci, et les rues retournaient au silence après la rumeur de l'été. L'air plus frais était plein de senteurs de céréales et d'odeurs d'animaux.

On était à la veille du Grand Pardon. Il régnait une atmosphère de jeu, chacun voulant attraper le volatile destiné au sacrifice et qui sautillait, cherchant à s'enfuir. Ensuite, avec un brin de solennité, on tournait le coq autour de sa tête en récitant la formule des Expiations que chacun savait par coeur. Soit parce qu'elle s'était étourdie au cours du jeu, soit par curiosité, la gouvernante - puisse-t-elle reposer en paix, comme on disait chez nous -, qui accordait un soin extrême aux préparatifs de fête, décida ce jour-là d'accompagner avec moi les coqs jusqu'au lieu du sacrifice rituel. Nous attendions notre tour : le sacrificateur prenait le coq, lui arrachait les plumes du cou et le vidait de son sang, en même temps que des borborygmes s'échappaient de son gosier. A peine le coq avait-il laissé sortir le dernier que la gouvernante gisait évanouie à côté de moi. Pourtant, plus d'une fois je l'avais vue regarder impassible une domestique égorger une volaille chez des voisins chrétiens. La couleur de son visage ne changeait pas lorsque la pauvre créature décapitée continuait à remuer. J'étais embarrassé par ce grand corps de femme écroulé, la jupe en désordre, et que je ne savais comment secourir.

Par bonheur, elle reprit très vite ses esprits et, sur le chemin du retour, elle me demanda : « Tout ce sang ne vous fait-il pas peur ? » Et, je ne sais pourquoi, je lui répondis quelque chose comme : « Non, je n'ai pas peur, le coq a été béni. » Aujourd'hui encore, quand je pense à cette scène, j'ignore la cause de son évanouissement. Est-ce de se sentir étrangère au milieu des femmes et des enfants juifs ? Est-ce le rite d'une mise à mort qu'elle accomplissait d'ordinaire sans rite ? Ou, plus simplement, une façon d'annuler sa venue dans un lieu où elle n'aurait pas dû se trouver ? Quand nous racontâmes nerveusement à mon père ce qui s'était passé, il me gronda sans insister, en disant : « Je vais être encore une fois la risée de la ville. » Et il ajouta, en la regardant, avec une pincée de galanterie : « Les religions sont comme le lait et la viande, on ne doit pas les mélanger. » C'est drôle que cet incident soit resté si vif dans ma mémoire ! N'empêche que les préparatifs de la fête s'achevèrent à temps.

Après avoir prononcé les bénédictions et s'être assuré de la correction de ma tenue, mon père entra fièrement dans le temple. Il se frayait un chemin dans l'allée centrale jusqu'à son banc, cherchant à saluer et à être salué. Chacun agissait de même, de sorte que, pendant que les lèvres disaient la prière et que les corps se balançaient en cadence, les yeux, au lieu de se fermer vers l'extérieur pour s'ouvrir vers l'intérieur, ne cessaient de fureter et de jauger. Jusqu'au moment où le chantre

entonnait la déchirante lamentation du Kol Nidre. Des femmes en pleurs, et même des hommes au bord des larmes, tel mon père, l'écoutaient. Certes, le spectacle de la communauté rassemblée avait quelque chose de poignant, à la façon magique des premiers tableaux de Chagall. On le percevait au sortir de la fête, quand résonnait la corne de bélier. Le skoutchno, la mélancolie russe, s'infiltrait dans le sentiment d'une immémoriale gratitude. Comme nous avons dû paraître abandonnés et perdus, mêlant aux vies passées nos vies présentes. Après s'être souhaité une bonne année, la plupart des fidèles rentraient chez eux. Il ne restait que le rabbin et quelques vieillards pour se pencher sur un livre ancien, méditer la gloire divine.

Une année finie, la suivante commençait, presque identique. Je sais que mon père mit du temps à comprendre que je faisais vraiment partie de sa vie : au rythme des saisons. Il s'adoucit un peu. En se rendant compte aussi que nous étions seuls. Il y avait une partie de lui-même qui souffrait, une partie où je ne pouvais jamais l'atteindre et où il était toujours seul. Et, à l'extérieur, la crainte, l'appréhension de sa propre insuffisance. Maintenant que le crivatz recommençait à souffler, il restait plus souvent à la maison, pour faire sentir sa présence, et m'emmenait dans ses déplacements, comme le faisaient tous les pères avec leurs garçons. J'appris qu'il allait même rendre des visites pour me faire inviter, pour que je puisse me lier avec d'autres enfants et connaître l'intimité d'un foyer qu'il ne pouvait pas me donner. Il me jugeait insociable, donc sauvage et peu soigneux. C'est pourquoi on donna plus d'attention à l'état de mes chemises, de mes pantalons et de mes chaussures. Il examinait même les cadeaux destinés aux anniversaires et fêtes pour s'assurer qu'ils convenaient. Mais je n'ai jamais eu droit à une fête pour mon propre anniversaire.

Pour me sevrer de l'inquiétude et d'une nostalgie insidieuse, je me laissais subjugué par la terre bessarabienne. Elle m'apparaissait comme une île cernée par les fleuves et, plus loin, par la mer Noire. A peine sorti de Kagoul, on voyait qu'elle était généreuse, féconde et prodiguait des fleurs dès qu'on y semait une graine. Une terre noire, couverte de céréales, de tournesols, d'arbres fruitiers vigoureux, garante d'une réalité si riche. Ma vie s'est déroulée dans bien des endroits différents où j'ai passé plus de temps que là-bas. Cependant, lorsque j'écris ou que j'entends prononcer le mot terre, c'est à cette terre-là, c'est à la Bessarabie que je pense. Comme si elle était devenue le lieu naturel de mon corps, l'emplissant de ses

sensations, de ses odeurs et de ses bruissements. Je le rapporte pour qu'on sache que j'ai toujours eu une terre, et quelle elle était.

2 octobre 1978

Pendant des semaines, ce fut ici, à Jérusalem, une situation absurde. Chacun prédisait des attentats palestiniens, s'y attendait. Mais ils n'eurent pas lieu. Or, toutes les fois où je voulais me rendre dans le quartier arabe, il y avait quelqu'un pour me dire : « Pas aujourd'hui, il y a encore des risques là-bas. » Remarque superflue, car le visage de mon interlocuteur prouvait qu'à moins d'être inconscient, on connaissait le danger et cherchait à l'éviter. J'allai donc dans le quartier arménien qui jouxte le quartier arabe. Les commerçants somnolaient à l'ombre, sous l'auvent de toile de leurs étalages. Je longuai le pâté de maisons jusqu'au restaurant dont on m'avait donné l'adresse. Trouvant une place libre, je m'y installai. C'est un de ces endroits où, assis dans une obscurité relative, on attend que le temps passe. Et où il semble bien que rien n'arrive jamais, pas même l'oubli. Tout y respire la lenteur, la tristesse, le lointain. Des vieux restaient assis, penchés en avant, les mains sur 'Les genoux, sans se départir de leur détachement oriental. Ni s'intéresser encore aux mortels que happe et ronge encore le désir. Ils donnaient l'impression de vivre depuis toujours.

En écrivant ces notes, je suis toujours à l'affût de la moindre occasion qui réveille les souvenirs. Ces hommes me rappelaient Kagoul : les vieux assis sur des bancs en été, quand le soleil tape, en compagnie d'autres vieux. Là-bas, la seule chance dans la vie des gens, c'était de se répéter, de se corriger et de se figer aussi vite que possible. Certains que, heureux ou non, ils continueraient à être ce qu'ils étaient, comme leurs parents avant eux. Toutes leurs années fusionnées les unes dans les autres, plates et routinières. En tout cas jusqu'à ce que, devenus vieux, ils s'installent sur les bancs pour attendre, comme ces Arméniens, que leurs derniers contemporains aient disparu. Probablement avides d'observer cette expérience unique que leur offrait la nature.

Pendant toute notre enfance, on nous disait comme ils étaient heureux, et sages, et combien ils méritaient notre respect. J'y croyais. Et jugeais presque de mon

devoir de les imiter, rêvant d'un avenir où je serais comme eux. C'est le but que je voulais atteindre en grandissant. Eux aussi avaient été enfants, donc je me figurais que j'imitais leur enfance. Cela, je le croyais avant d'apprendre qu'un enfant pouvait dire que le roi est nu. Ou douter de la tradition et vouloir être différent de ses parents. Cet état d'esprit était si profondément ancré en moi que c'est seulement longtemps après avoir quitté Kagoul que j'ai compris à quel point il avait conditionné ma vie. Mais aussi combien je m'en étais éloigné, en révolte contre lui. Je disais pour plaisanter que je devrais dater ma naissance du divorce de mes parents. Certains ne prétendent-ils pas qu'une maladie grave les a mûris ? Simple plaisanterie ? N'importe, je ne suis pas sûr de comprendre à présent comment un enfant peut grandir dans une société qui ne grandit pas, ne change pas, où tout reste stagnant.

Pour mon père le fait de grandir était en rapport avec mon caractère timide et gauchement arrogant qui ne s'améliorait pas. Quand il me poussait à faire une bêtise ou à m'entêter, je n'étais plus assuré de l'impunité. Mon père ou le maître d'école me rendait à présent responsable : « Comment peux-tu croire que tu es excusé d'avance ? Maintenant, tu es grand ! » Et puis il y avait les mères et les soeurs de mes amis, s'exclamant, une lueur espiègle dans le regard : « Regarde ses yeux verts ! Touche comme sa peau est mate, on dirait un petit romanichel » Même si je portais encore des culottes courtes, elles m'entouraient les épaules de leurs bras pour me caresser. Ou bien m'attiraient vers elles pour me chuchoter quelque chose à l'oreille en m'embrassant. Parfois leurs mains qui semblaient devenues des mains de pianiste, se promenaient, curieuses, sur mon corps. Puis elles remontaient vers ma tête, caressantes, comme la voix qui disait : « Grandir ne signifie rien pour une mère. Un enfant est un enfant. » Et si on m'achetait des bonbons, ou m'offrait à goûter, je me sentais comme dans un songe, en train de redescendre l'escalier des âges.

Tout le monde ne peut pas grandir de la même façon ni pour les mêmes raisons. Faisant retour dans le passé, après tant d'années, à la recherche d'une explication, ce ne sont pas les remarques bénignes de mon père ou du maître d'école, ni ces caresses troubles, qui me viennent à l'esprit. Elles ne méritaient pas d'être évoquées. Les scènes que, par la suite, je n'ai jamais pu oublier quand je me rappelle à quel âge j'ai vraiment commencé à grandir, sont plutôt saugrenues. A six ou sept ans, j'avais une passion pour les collections de boutons et d'osselets. Et

quand je rencontrais un enfant qui la partageait, nous procédions à des trocs et devenions amis. Mes premières transactions furent non pas avec mes camarades, mais avec des enfants roumains. Après sept ans, cela devint plus difficile. Les refus de procéder à un troc se multiplièrent. Même s'ils aboutissaient, les trocs ne me procuraient pas un nouvel ami. C'est vrai que j'allais souvent relancer ces garçons, car je ne me consolais pas de l'insuccès de mes tentatives. Le plus troublant n'était pas le refus du troc devenu habituel, mais la rebuffade. Et je finissais par sentir l'injustice de l'échec, moi qui recherchais d'abord l'amitié et la voyais devenue impossible.

J'aurais néanmoins pu vivre avec ces faits. Mais je sentais de plus en plus nettement que le monde extérieur avait une frontière : et j'étais de l'autre côté. Je m'étonnais de toutes les occasions où chacun se tenait sur ses gardes, avait une façon de me désigner et de rester à distance. Les sourires méprisants des adultes, leur condescendance à peine voilée. Les papotages, les petits rires bêtes des jeunes filles quand je traversais la rue. Et toutes ces chicanes qui leur permettaient de se donner du bon temps aux dépens d'autrui. Je supportais tout sans pleurs ni grincements de dents - du reste, j'aurais été incapable de formuler un jugement là-dessus. Une tempête d'indignation me secouait. Il faut bien dire que là où règne un mépris perpétuel, peu de pensées nobles se mettent à briller.

Étant déjà un être social, prêt à dissimuler ce que j'apprenais de déplaisant, je n'en parlais ni à mon père ni, à plus forte raison, à la gouvernante. Tout juste à des enfants, mes amis les plus intimes. Mais je découvris bientôt que la frontière était partout. Parmi les lieux où je me trouve avec le plus de plaisir figurent les marchés, et c'est au marché qu'elle m'apparaissait le plus clairement. Quand se tenait le nôtre, le mardi ou le jeudi ? J'aimerais m'en souvenir. Les jours ordinaires, les marchands somnolaient dans leur boutique. Sur le pas de la porte, les femmes cuisinaient ragots, intrigues, calomnies, scénarios de mariage, jusqu'à l'heure de la lessive ou du repas. Elles régentaient Kagoul, changeant sa vie en roman-feuilleton. On ne se méfie jamais assez d'une petite ville qui dort, on est vite dévoré par ses chimères et ses passions. En comparaison, les grandes cités sont des déserts de l'imagination où le journal et la télévision suscitent un ennui bruyant.

Mais les jours de marché, le pouls de la ville s'accélérait et devenait fiévreux. En quelques heures, les Juifs devaient gagner leur pain pour toute la semaine. La plupart habitaient une maison de trois ou quatre pièces dont la première servait de

local commercial. On passait directement du logement à l'atelier ou à l'échoppe, et il n'y avait pas d'espace privé, à proprement parler. Les boutiques contenaient tous les articles possibles, destinés à satisfaire les besoins des paysans. Ceux-ci venaient en nombre vendre les produits de leur ferme et marchander outils ou objets plus raffinés avec l'argent gagné. Il y avait une grande cohue, un grand mouvement de chariots et de charrettes parmi les voitures bâchées, le long des étals couverts de marchandises en tous genres. Paysans et paysannes en habits de couleurs vives, parfois pieds nus, les bras chargés de paniers d'oeufs, de légumes, de volailles, se pressaient et se poursuivaient, criant et gesticulant après on ne sait quel client.

C'est là aussi, mais un peu à l'écart, que j'épiais, le plus souvent avec David, comment paysans et courtiers en terres ou en grains - auxquels se mêlait de temps en temps mon père - négociaient au milieu du vacarme assourdissant. Quand on arrivait à un compromis, une main topait dans l'autre pour conclure l'affaire. Le marché m'apparaissait comme un ballet de mains qui se touchent et se séparent, donnent et prennent. L'acheteur et surtout l'acheteuse dénouait le coin du mouchoir renfermant la somme due, deux coins au besoin, et, pendant que le vendeur comptait l'argent, comptait à mesure sur ses doigts.

Des rixes éclataient parfois. Se faisant menaçants, des paysans traitaient les marchands ambulants juifs de voleurs. D'abord alarmés, ceux-ci se contentaient de changer de place, comptant bien rester jusqu'au soir. Ainsi passaient les heures sur le marché. Quand je dis que j'y grandissais, c'est parce que je participais à ces deux collectivités dont les voix et les gestes se mêlaient, à ces deux mondes qui se palpaient. Mais qui, la nuit venue, allaient se séparer, bifurquer pour suivre chacun sa propre existence. Et c'était chaque fois pour nous une fragile victoire sur la peur.

Toute ma jeunesse s'est écoulée auprès des Roumains. A l'occasion, il leur est arrivé de m'aider. Deux ou trois sont devenus des amis. Mais, sauf circonstances exceptionnelles, nous ne nous mêlions pas. C'était une réalité inébranlable. On comprend aisément que je grandissais en même temps que je prenais conscience de la frontière, y reconnaissant la limite de ce que je pouvais devenir et faire. J'acceptais ainsi de vivre dans un monde restreint, enchâssé dans un monde plus vaste, en tous points différent du nôtre, et hostile. Cela nous paraissait naturel d'être réduits à notre propre vie sociale, de fréquenter une école à part ; c'était conforme

à la loi du pays. Par ailleurs, je n'ai jamais vu mon père être reçu au-delà de l'anti-chambre par le boyard, l'ancien hospodar ou le notable qu'il remerciait dix fois pour la grâce de l'avoir reçu. Et seul le mépris condescendant peint sur le visage lui répondait. Il faut être juif pour savoir ce qu'est ce mépris. Cela n'a rien à voir avec l'expérience, c'est une connaissance intuitive, transmise de génération en génération.

Et déjà je l'apprenais lorsque la gouvernante fréquentait les maisons de la bourgeoisie ou de l'administration locale, où ma présence aurait été déplacée. Il lui est cependant arrivé de m'emmener deux ou trois fois à une fête de village chez des paysans que nous connaissions bien. J'aimais le son entendu de loin, la cadence et la mélodie des chansons - musique stimulante et puissante, mais avec des accents résignés qui emplissaient mes oreilles de chagrin. Puis l'excitation que procuraient la danse et l'harmonie du mouvement des corps. Des enfants imitaient la danse des jeunes gens et des jeunes filles. Mais il flottait un vague interdit de me joindre à eux. Malgré cela, les rythmes de leurs musiques et de leurs danses se sont inscrits dans mon corps. Plus tard, quand j'ai quitté la Bessarabie, il m'est apparu que je devais à ces paysans, à côté du souci du local et du concret, la facilité que j'ai d'épouser le rythme d'une danse inconnue, dès que la mélodie s'épanouit à travers les muscles du corps.

Être à part - bon, c'est dans ce climat que nous vivions. Et je savais déjà que nous avions de la chance qu'il ne s'ensuive pas de mal. Personne n'aurait osé protester contre la frontière qui nous enclavait. On préférait se lamenter à haute voix sur le marasme des affaires, les temps durs, les faillites, pour ne pas inquiéter les enfants. Et seulement en aparté sur les tisons d'humiliation que l'on foulait à chaque pas. Chacun se tassait dans sa propre mémoire pour fuir le chagrin d'y penser. C'était une erreur, bien sûr. Puisque, à cause de cette fuite, nous les fils, nous nous sommes révoltés contre nos pères. Nous les avons traités de lâches et méprisés, eux qui n'avaient pas de plus cher désir que de nous épargner leurs souffrances. Cette révolte était à la base de l'aspiration au socialisme et au sionisme, lorsque l'adolescence pointait.

Et pourtant, s'il y avait eu une chance de passer seul d'un monde à l'autre, rien, je le sens, ne m'aurait incité à la tenter. Les menaces ? Je ne leur accordais aucun pouvoir. Le mépris, je le ressentais, mais pas au point d'en être atteint. Le mot Juif lancé de façon insultante ? Ce n'était pas une insulte pour moi. C'est un Juif qui

avait reçu les Tables de la Loi des mains du Dieu auquel chaque homme doit le respect. Il me tenait compagnie, et si je l'avais convoqué, il serait venu. Pour m'assurer que cette affaire d'insulte était autant la sienne que la mienne et que, le jour venu, il lui donnerait sa conclusion. Cette croyance m'assurait le droit d'exister le plus inaliénable que j'eusse connu dans ma vie encore courte.

3 octobre 1978

C'était un livre bien étrange que la Bible. Il parlait de guerres, de rois, de patriarches, de sacrifices et d'orgies. Je n'y comprenais pas grand-chose. Sauf sous la forme de rêves, où je me sens toujours chez moi. Une idée semblait pourtant revenir constamment dans presque tous les épisodes : toutes les passions des hommes et des femmes sont les manifestations d'une seule et unique passion. Une physicalité intense, telle était la vérité de l'amour que la Bible m'inculqua de bonne heure. Sans que je pense à mal ni que je sois indiscret, mon premier élan a été de poser des questions sur les filles de Loth ou la stérilité de Rachel. Obtenant pour toute réponse : « Attends d'avoir grandi », j'étais forcé de conclure que ces récits n'étaient pas pour les enfants.

Pourtant, étant petit, j'allais partout. Et j'étais parfois témoin de scènes qui n'étaient peut-être pas destinées à être vues par quiconque - à moins qu'une négligence à demi voulue n'eût pas tenu compte de ma présence. J'en observais, des choses ! Qu'était-ce donc ? Or, je sentais que cette interrogation avait une petite odeur de péché. Tout en pactisant avec l'idée qu'à mon âge, on ne devait rien savoir. Cela dura jusqu'à mes huit ans. À Kagoul, mon ignorance feinte pouvait s'instruire dans le grand livre de la nature, comme on disait au dix-huitième siècle. On y vivait à proximité des animaux, donc de la sexualité. Je voyais des chevaux essayant de copuler et, comme tous les enfants, j'étais gêné en apercevant, par hasard, deux chiens se monter dessus, mais, au lieu de les chasser à coups de pierres, je suivais leurs ébats. Le monde animal s'adonnait à la sexualité du matin au soir. Le coq y grimpait sur les poules, les mouches forniquaient sur la table de la salle à manger. Les chattes en chaleur miaulaient pendant des nuits entières à vous fendre le coeur, éveillant les passions les plus troubles.

Entre sept et neuf ans, la sexualité était un air qui tournait dans la tête, comme une ombre à la recherche de son corps. C'est ainsi que j'allais souvent, avec David et Itzik, épier en pleine campagne une jeune fille et un jeune homme qui s'embrassaient et finissaient par s'emmêler l'un à l'autre avec violence. En plein été, surtout, ces couples étaient nombreux et ne prenaient pas la peine de se cacher. On en parlait sans se gêner ni farder les mots. Immoralité ? Certes pas, dans un milieu où le mot pudeur était un aphorisme d'Église ou un néologisme bourgeois. Où la virginité était un mythe que l'on exhibait le jour du mariage, la fidélité sexuelle une convention, l'amour pur, une aspiration inépuisable mais peu pratique. Au grand soleil explosaient une voracité et une liberté érotiques, faisant fi de tous les interdits, tous les préjugés et toutes les barrières. A de tels moments, l'image de ce que j'avais vu se présentait à mon esprit, et je me prenais en pitié d'être condamné à la réclusion.

Ah oui, la chaleur était terrible, à rendre fou presque tout le monde, sans force pour travailler, réagir, marcher. Le calme de l'après-midi, l'absence de vent, le soleil incandescent, nous les enfants y voyions une calamité. Nos parents ne nous condamnaient pas seulement au repos, mais au sommeil forcé pendant au moins deux heures. En vain je priais, je plaçais, je pleurais même pour fléchir mon père ou la gouvernante, ils ne voulaient rien entendre. J'acceptais de m'étendre, mais ce sommeil surveillé était une torture. Je guettais les bruits de la maison, pour clore mes yeux et faire semblant de dormir dès que quelqu'un approchait. Sans cesser de contraindre mes bras à rester au-dessus du drap, comme on m'avait appris à le faire. C'est ainsi qu'il fallait dormir, m'expliquait-on, mais sans prononcer le mot de masturbation : à l'époque, ni les parents ni les maîtres d'école ne s'occupaient de nous instruire en matière sexuelle. Ce dont je ne me plaindrai pas, car j'ai pu ainsi faire mes propres découvertes.

Donc, un de ces après-midi-là, j'étais couché, feignant de dormir sans bouger. Quelque chose d'insolite se produisit. Au lieu que la porte de la chambre s'ouvrît doucement pour ne pas me réveiller, elle s'ouvrit et se referma brusquement. Surpris, je n'eus pas le temps de fermer les yeux pour avoir l'air de dormir. Oppressé, étourdi, je me demandais qui était entré. Et je vis dans la pénombre une jeune paysanne. Il me sembla la reconnaître, pour l'avoir vue au marché avec sa mère. Elle venait de temps en temps aider la gouvernante pour les gros travaux du ménage. Soudain elle s'approcha, mit ses bras autour de mon cou. Sa bouche s'empa-

ra de la mienne et l'immobilisa dans un chaud baiser. Sa bouche était vibrante. Quoique tétanisé par sa présence, mon sang bouillonnait, mes reins gonflèrent et ma respiration devint haletante.

La jeune fille se mit à me caresser avec timidité. Ses doigts se promènèrent autour de mes reins, effleurèrent doucement les cuisses, s'aventurèrent avec précaution jusqu'à mon sexe qu'ils contournèrent. C'est plus tard que ces impressions me revinrent à l'esprit. Sur le moment, comme je sentais mon corps s'abandonner, Lina (c'était son nom) retroussa sa jupe et m'étreignit tout entier. Elle prit ma main et l'installa sur ses seins fermes, tandis qu'un lent roulement de ses hanches denses et rondes se livrait à un enthousiasme contagieux. Brusquement, l'ardeur se calma, l'étreinte haletante se dénoua. Toute murmures et caresses, rassérénée, Lina se leva et sortit comme une ombre tranquille et gracieuse, après m'avoir fait jurer le secret. Promesse tenue jusqu'à ce jour. Non parce que je l'avais juré, mais pour garder intacte la sensation de sa présence.

Un long moment après le départ de Lina, je restai étendu. Il m'était égal qu'elle ne fût plus là, je crois. Et je n'éprouvais même pas l'envie de tirer au clair cette intrusion. Pour la première fois, je me sentais en possession de mon corps, consistant et vibrant. La question, je me la suis posée récemment, en lisant les mémoires de Moreno, le créateur du psychodrame, d'origine roumaine. Il relate une scène semblable, et déclare avoir fait l'amour. Ce ne fut pas mon cas, même si Lina a pu connaître l'orgasme. Mais la sexualité est une chose si compliquée. Pour moi, elle a toujours constitué moins un acte que le cheminement d'un corps à travers un autre corps.

À partir de ce jour, le sommeil de l'après-midi cessa d'être une torture. Baigné par des vagues d'images et de désirs, j'attendais que le miracle se reproduisît. Attente un peu folle, néanmoins comblée deux ou trois fois. Lina apparaissait, élancée et timide, près de la porte, apportant une odeur de soleil. Par un geste maladroitement prémédité, je me le rappelle, je l'attirais pour appuyer ma bouche contre sa bouche. Elle s'étendait sur le dos sans opposer la moindre résistance, et je pressais ardemment mon corps contre le sien. Incertain de ce qu'elle faisait et de ce que je devais faire, je laissais ma bouche vagabonder sur son corps et le palpais dans la confusion. Ma réserve d'audace épuisée, comme un soldat qui a brûlé sa dernière cartouche, je me rendais sans conditions à sa magie et à son exubérance.

Ah oui, souvenirs fous et trompeurs des soirs où j'invoquais Lina dont le visage, comme celui du chat de Cheshire, paraissait reculer à mesure qu'il s'approchait. Livré à l'angoisse - tout en peignant la scène sous les couleurs idylliques qu'elle avait -, je n'éprouvais pas un sentiment de faute, mais de bénédiction. Étrange situation que la mienne... Qu'un très jeune garçon soit séduit par une jeune fille, voire une domestique, n'avait rien d'extraordinaire à l'époque - Kafka en fait le point de départ de son roman, *L'Amérique*. Freud l'a constaté au début de ses recherches. Il a même été tenté de le prendre pour drapeau de sa théorie des névroses. C'était certainement un bon drapeau. Mais, par scrupule scientifique, il ne l'a pas hissé. D'autres l'ont fait sans scrupule, à tout hasard, avec succès. je ne puis prêter l'oreille à une telle philosophie, qui me semble une erreur tragique.

Je voudrais pouvoir expliquer la vie à Kagoul, dans ces étés des années trente. L'index pointé, comme on désigne, sur une vieille photographie, une rue, une maison, un visage familial. Mais il n'y a plus de traces. Sauf celles, intérieures, d'une communauté d'âmes qui allait s'éteindre sept ou huit ans plus tard, soufflée par la guerre. J'aurais par exemple pointé le doigt sur Ella. Elle me quittait de moins en moins pour ses poupées. Et j'en vins à l'entraîner dans ma chambre pour lui tenir des discours bizarres et niais sur les amours dans la Bible. Elle me souriait avec une admiration innocente et une confiance de petite fille. Une arrière-pensée avait mûri en moi durant ces interminables après-midi de sommeil forcé. J'imaginai sensuellement son corps, maintenant que je savais qu'elle en avait un. Donc je fermai les volets et je fis glisser son corsage. Elle se laissa faire, d'un mouvement gracieux d'oiseau dont le vent ébouriffe les plumes. En même temps, elle fixait sur moi un regard signifiant : « Qu'est-ce que tu es en train de faire ? » Et aussi : « Tu n'oseras pas » tandis que je lui donnais des baisers désordonnés auxquels elle répondit, me semble-t-il. C'est une des rares choses que je ressens dans mes souvenirs d'Ella : cette gaucherie de sa bouche.

La chose me serait sortie de la tête si elle n'avait pas eu une morale. Deux ou trois semaines plus tard, sa mère me dit, tout en préparant les tartines du goûter : « A ce qu'il paraît, tu es le fiancé de ma fille. » Et continuant, sur un ton mi-enjoué, mi-sévère : « Tu es un petit paysan. Un garçon juif ne doit pas traiter une jeune fille juive comme une schikse » (une jeune fille non juive). Si l'envie me prenait de faire glisser un corsage, ce ne devait pas être celui de ma fiancée.

Son ton aurait pu être celui du badinage. Mais je me sentais profondément remué, car j'avais déjà entendu des remarques de ce genre, sans les comprendre. Cette fois-ci, je soupçonnai qu'il s'agissait d'une règle de conduite. Les mots que la mère d'Ella laissait tomber renfermaient une menace. Je ne savais pas laquelle, mais je pressentais que j'allais devoir m'y plier. Étant donné mon caractère excessif et logique, J'ai dû lui demander quelle différence il y avait entre ce qu'un garçon pouvait faire avec les jeunes filles juives et avec celles qui ne l'étaient pas. Sans doute ne m'a-t-elle pas répondu. Certes, à cet âge, je ne pouvais encore connaître la force de cette règle. Quelques années plus tard, je m'aperçus que je l'avais intériorisée. Elle dictait mes choix et mes impulsions. D'ordinaire, j'évitais les premières comme si elles m'étaient interdites, et j'étais attiré par les secondes, comme si elles étaient les seules permises. En outre, j'ai découvert par la suite que nous n'en avons pas l'exclusivité. Au cours de mes voyages et en vivant dans plusieurs pays, la règle m'est apparue universelle. A tous les hommes, elle commande de faire l'ange avec les jeunes filles de leur groupe et de faire la bête avec celles d'un groupe différent. Plus que toute autre, elle exprime la quintessence de notre hérédité érotique.

Les événements personnels que je viens d'évoquer m'ont permis de discerner inconsciemment un fait. Ces deux mondes humains, distincts et hostiles, mais vivant intriqués depuis aussi longtemps que les Roumains et les Juifs - nombreux en Bessarabie - ne pouvaient pas échapper à une attraction mutuelle, ne pas fusionner. Comme toujours, les gens choisissent pour cela la voie la moins périlleuse, la moins visible et cependant essentielle. Il va sans dire que c'est la voie de l'amour. Furtif et caché, néanmoins, car franchir la frontière en plein jour expose à l'opprobre celui qui la transgresse. A ce propos, je me remémore le scandale qui a secoué notre petite ville cet été-là. Me laissant un souvenir très vif, comme s'il datait d'hier, car il est lié à mon existence.

Une jeune femme juive céda à l'attirance d'un officier en garnison. Fille d'un rabbin, elle entra dans mon imaginaire amoureux à son insu. En effet, le couple se donnait rendez-vous près de l'entrepôt. À la nuit tombante, de la fenêtre de ma chambre, je guettais leur arrivée. La clarté de la lune illuminait une belle chevelure rousse. La fille était d'une grande beauté. Puis venait l'uniforme. En tendant l'oreille, je captais leurs voix juvéniles. Parfois je voyais le léger châle s'entrouvrir. Elle montait allègrement les marches, comme soudée au corps de l'officier.

Je ressentais un trouble d'autant plus précis qu'à présent je connaissais le secret du désir qui les unissait. Des allées et venues de ce couple magnifique, notre petite communauté enregistrerait les moindres détails. Partout on le stigmatisait. La fille du rabbin a mal tourné, disait-on - avec la discrétion due à leur rang, pour ne pas aggraver la honte du vieux père, ni heurter les autorités militaires.

Azik et David frétilaient quand je les invitais à suivre l'entrée des amants dans la zone de lumières, puis leur disparition dans l'obscurité de l'entrepôt, embaumé par la chaude odeur du blé. Mais la rumeur était devenue si inflammable que je ne pouvais m'empêcher d'être en colère contre ceux qui persécutaient la belle jeune femme aux cheveux roux, mi-sorcière et mi-fée. À coup sûr, j'étais tombé amoureux d'elle et j'étais jaloux de l'officier. Je me laissais aller à la douce folie d'un roman qui avait la fille du rabbin pour héroïne. Elle y affrontait la honte et triomphait du malheur au bras d'un bel officier qui se battait pour elle. Et je servais la primeur de chaque épisode à la clique de garçons et de filles réunis sur les lieux mêmes où notre héroïne s'était faufilée la veille. L'odeur du blé nous grisait comme si c'était son parfum à elle. Sans malice, je contribuais à amplifier le scandale, en livrant à mon auditoire ce que j'avais vu de mon poste d'observation. Mes amis se dépêchaient de le rapporter à leurs parents curieux et intrigués. Le scandale attisait la crainte et réveillait les vieux démons, sans que personne songe à nous arrêter. Moi, c'était simplement la senteur de leur amour qui m'excitait, lorsque je pénétrais seul dans la pénombre de l'entrepôt. Elle s'est confondue dans ma mémoire sensorielle avec l'odeur chaude et dorée du blé. C'est probablement ma réminiscence la plus forte.

En ces heures de guet, je voyais ce qui m'apparaissait une version sublimée de ma propre expérience. Je comprenais que Lina, ni belle ni séduisante, n'était qu'une fraîche jeune fille au corps ferme. Elle me prodiguait les caresses, éveillait des désirs, elle ne m'aimait pas. Elle avait éprouvé une énigmatique curiosité des sens, et je m'étais trouvé là, au bon moment. Partagée entre l'attirance et la peur de ce que je représentais, ses hésitations étaient commandées par ce qu'elle ne pouvait se permettre, compte tenu de ma jeunesse et des conséquences terribles si on nous surprenait. Donc il m'était difficile de distinguer la fille du rabbin de Lina. Je les voyais pareilles, l'une subissant de la part des Juifs ce que l'autre aurait pu subir de la part des chrétiens, moins publiquement mais plus violemment. L'image de Lina a traversé ma mémoire quand j'ai lu un roman d'Appelfeld, Catherine. Il

éclaire admirablement la magie charnelle des rapports entre chrétiens et juifs, d'autant plus envoûtante qu'elle est cachée. Ainsi son héroïne, elle aussi originaire d'un village de Bessarabie, m'a paru une version romanesque de Lina. Ce qui m'a amené à imaginer la suite de la vie de Lina où elle est devenue veuve, puis a vieilli. Comme pour compléter mon souvenir interrompu.

Quant au vrai roman, il s'est dénoué comme on pouvait le prévoir. Un soir, la fille du rabbin ne revint plus à l'entrepôt. Ni le lendemain, ni le troisième soir. Et je cessai de les attendre en me disant : « Oui, je savais bien que leur amour finirait ainsi. » L'été se termina et je repris conscience de la réalité.

6 octobre 1978

Ce qui était à moi, ce à quoi j'appartenais, c'était l'école. Je me rappelle m'y être tenu de tout coeur, soulagé qu'elle ait finalement recommencé. Ainsi l'automne s'avancait, et ainsi se déroulait ma vie. Elles me reviennent maintenant avec les mêmes palpitations qu'elles me causèrent alors, les émotions qui m'ont submergé, le jour où on me demanda de rentrer à la maison parce que ma mère était là. Se souvenir est à la fois une punition et un pardon. Comme un coupable impénitent, on parie tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre.

Ce souvenir de ma mère arrivée à l'improviste chez nous est lourd à extraire de la vase du temps. Elle était assise devant moi, et mon coeur battait aussi fort que si j'avais été pris en faute d'oubli. Oui, je me rappelle ce que j'éprouvais successivement, y compris l'étonnement de sentir que tout ce qui s'était passé en été s'était évanoui et que je redevais un petit garçon. Mais pas trop petit pour comprendre qu'elle était venue se réconcilier avec mon père. Je pris possession d'elle, conscient de son intrusion et de mon hésitation à l'appeler « mère », mot que je n'avais pas prononcé depuis longtemps. Elle m'apparaissait aussi lumineuse qu'un enfant désire que sa mère soit.

Ensuite, quand elle sortait de sa chambre, fleurant son parfum habituel et venait quêter un baiser en tournant la joue, et qu'elle buvait du bout des lèvres son thé, je sus tout à coup que mon père et moi n'étions plus seuls. Elle ne se rendait pas compte de l'impression que cela pouvait faire sur un enfant, et quelles folles

espérances il pouvait nourrir. C'est de cela que j'avais le plus peur. J'aurais été soulagé de lui dire, si j'en avais été conscient, pourquoi je me sentais abandonné par elle. Et je serais même allé jusqu'à lui demander des assurances pour l'avenir. Elle mit son point d'honneur à faire semblant d'être chez elle. Je constatai bientôt combien il était agréable, et même exaltant, de pouvoir lui raconter ce que je faisais et ressentais, moi qui étais trop timide et habitué à me contenir devant mon père. Lui dire tant de choses : les enchantements de l'été, ce que j'apprenais à l'école, mes rêveries bibliques, mes amis, les jeux de l'hiver, les moments passés à la regretter, les barques sur le Prut... Bref, l'histoire de ma vie bien remplie dont elle avait été absente. Quand l'émotion me réduisait au silence, elle m'encourageait à continuer. Il lui plaisait, me disait ma mère, d'avoir un fils aussi intelligent et beau - j'appris par la suite qu'elle avait répété ces paroles, de retour à Galatzi. Puis elle me raconta, comme à une grande personne, qu'au cours d'une dispute, son frère s'était emporté. Il lui reprochait de vivre à sa charge et de ne pas se remarier. Cette scène l'avait décidée à venir à Kagoul pour tâcher de se réconcilier avec mon père. Je compris qu'elle m'invitait à le convaincre, puisque, selon ses dires, elle n'avait jamais voulu cette séparation. Mais je me bornai à prier le ciel qu'elle réussisse.

À plusieurs reprises, ma mère prononça le nom de ma soeur, Sylvie, comme s'il m'était familier, alors qu'il m'était étranger. Je buvais avec enthousiasme les descriptions qui sortaient de sa bouche ; et mon esprit galopait déjà pour rejoindre mes amis, leur annoncer que j'avais une petite soeur, la leur présenter. Mais je ne demandai pas pourquoi elle ne l'avait pas amenée, et ma mère n'en dit rien. C'est encore une de ces petites choses qui ont déterminé le cours de notre existence. Elle a ruiné sa cause d'avance en n'emmenant pas Sylvie à Kagoul, pour s'éviter les inconvénients du voyage. Et puis, venue seule, elle troublait mon père, cette jeune femme qu'il aimait encore sans doute, et qui cherchait à le séduire de nouveau. Venant avec ma soeur, elle l'aurait touché par la promesse d'un foyer ranimé et d'une sécurité à laquelle il aspirait, que seule une famille pouvait lui donner. Du moins c'est ce que j'ai pensé en voyant sa légère déception de ne pas voir sa fille - d'ailleurs il me l'avoua spontanément plus tard. Comme si chacun n'éveillait chez l'autre que l'image de l'amant, non celle de la mère ou du père. C'est bien ainsi qu'ils m'apparaissaient.

Je tenais à passer le plus de temps possible avec ma mère. Elle arborait la distinction d'une femme de trente ans, désireuse de plaire, tout en se gardant de la plus légère complaisance qui pût l'exposer aux médisances. J'admirais ses toilettes de ville. Elle portait souvent un tailleur et était coiffée d'une toque bien ajustée d'où tombait une voilette plus claire que sa peau mate. Était-ce pour pouvoir, lorsqu'elle retirait son chapeau, secouer sa chevelure qui, libérée, répandue sur son front, accentuait l'ovale de son visage ? À moins que la voilette ne servît à dissimuler ses sourires timides et les rides naissant autour de ses yeux - peut-être signe qu'elle venait de pleurer.

La petite ville s'habitua à ma mère comme elle s'était habituée à mon père et à sa maisonnée singulière. On ne nous avait jamais vus sortir autant. La beauté de l'automne et la curiosité des gens à son égard donnaient à ma mère l'espoir que, après tout, elle serait bien accueillie. Elle saisissait toutes les occasions de s'entendre dire « votre mari », de se faire dévorer des yeux. Elle répondait aux invitations et allait, avec moi, faire des courses, pour connaître les gens et se faire connaître. En peu de temps, ma mère avait déjà établi une certaine familiarité avec tout le monde. Ne manquant jamais de marquer un petit arrêt chez les commerçants, de glisser une pièce de monnaie dans la tirelire de métal laqué bleu ciel estampillée de l'étoile de David, placée à la caisse de chaque magasin pour recueillir les contributions à la construction de la Terre promise. Il y avait dans son zèle une chaleur et une sincérité qu'on portait à son crédit.

Mais les promenades du dimanche dans la rue principale où nous rencontrions les parents de mes amis, les relations d'affaires de mon père, étaient le clou de la semaine. Les trottoirs étaient jonchés de graines de tournesol que chacun croquait. On s'arrêtait pour des salutations, un échange de banalités. Mes parents auraient bien voulu donner l'impression d'un couple comme les autres. Mais mon père hésitait à dire « ma femme », et on les épiait avec la suspicion que l'on cultive en province.

Je profitais de la situation, prenant soin de rester entre mon père et ma mère, saisissant à l'occasion leurs deux mains en même temps. Sans me demander si ma joie durerait. Si j'avais des chances de les voir rester ensemble et veiller sur l'enfant en train de grandir. Non que je ne ressentisse en même temps une vague de tristesse, une bouffée de regret pour ce dont ils m'avaient si longtemps privé. Après tout, il s'agissait de mon bonheur perdu. Cela seul justifiait les sombres

idéations auxquelles je résistais le jour et me livrais le soir dans mon lit. Tout en essayant de les chasser, car j'imaginai que nous étions au seuil d'une nouvelle vie. D'ailleurs mes amis et leurs parents me regardaient d'un autre oeil. Jusque-là je n'étais qu'un garçon seul, tantôt avec son père, tantôt avec la gouvernante. A présent ils m'associaient à ma mère, m'apercevaient entre mes deux parents. Quand on me lançait des clins d'oeil entendus, j'étais aux anges.

Les fins d'après-midi étaient d'une stupéfiante beauté. Kagoul s'y montrait à son avantage, à l'heure où nous allions dîner avec des voisins dans le jardin, à vrai dire la cour, d'un restaurant situé non loin du Prut. Il ne faisait pas encore frais, et le ciel rayé de bandes écarlates, les épaisses frondaisons créaient une poésie insolite que je n'ai ressentie nulle part ailleurs. Tout cela est présent en moi. Il me suffit de fermer les yeux pour revoir le patron nous décrivant sa *saramoura*, poisson grillé et trempé dans du sel dilué dans un peu de vinaigre blanc avec des herbes et de l'ail, ou bien sa *ciorba* de brochet aux oignons et livèche, comme s'il ne parlait pas de nourritures mais d'êtres dignes de toute notre affection.

Il peut paraître ridicule de se rappeler des détails - ma mère prononçant le nom des plats comme si elle les dégustait déjà, ou les *tsirs* (des sprats) que nous mangions en hors-d'oeuvre, quand des événements plus importants ont coulé à pic dans ma mémoire. Mais j'y étais profondément intéressé, et ce sont ces moments-là, le coassement des grenouilles, le chœur des créatures peuplant l'étang, qui ont fixé en moi le souvenir de Kagoul. Nous aimions ces musiques ténues et rapides, les chants infiniment tristes des gitans qui nous aidaient à oublier le temps. Elles nous endormaient, nous les enfants, bien avant la fin du repas. Je ne me réveillais dans les bras de ma mère qu'en descendant de la calèche, pour me rendormir, la tête pleine des rumeurs de l'étang, jusqu'au matin. Le dimanche était passé, et j'attendais patiemment le suivant pour voir le miracle se reproduire.

Comme tout cela m'apparaît mièvre et désuet ! Ça sent les années trente, la poudre de riz et le chypre dans une province égarée de notre planète. A présent, il me semble n'avoir gardé de ma mère, de ses gestes, de son apparence, qu'une image démodée. Impossible de me la représenter autrement qu'à cette époque, en noir et blanc, coiffée comme Janet Mac Donald, Marlène Dietrich ou Viviane Romance à qui elle ressemblait vaguement. Mais je ne veux pas dissimuler ici qu'une bonne partie de mes affects sont mièvres, et nombre de mes goûts démodés.

Le génie de ma mère pour la vie sociale n'a pas suffi. Elle a dû se rendre compte tout à coup que rien ne se déroulerait comme elle l'espérait. Et pas son amour. Au début, tout avait semblé bien se passer. Elle s'enfermait avec mon père de longs moments, l'après-midi, tous deux heureux de redevenir amants. Vêtue d'un peignoir à fleurs, elle faisait la navette entre leurs deux chambres et parfois descendait me préparer mon goûter quand je rentrais de l'école. Cette harmonie physique était interrompue par des orages intimes. Je retrouvais ma mère désespérée, les yeux rouges. Et mon père tantôt irrité, tantôt abattu. Malgré leurs efforts pour tout masquer, des pleurs ou des voix en colère me parvenaient, d'une chambre ou de l'autre. La nuit, ils parlaient beaucoup. Il y avait des nuits où ils se laissaient aller à évoquer leurs torts respectifs, des nuits où ils parlaient sur un ton hargneux. Et il y avait des nuits où ils susurraient, apaisés, et c'étaient les nuits les plus vivantes de toutes. Celles où je pouvais dormir tranquille, sans avoir à guetter ce qu'ils se disaient.

J'écris cela avec autant de détachement que possible, bien que ce ne soit pas naturel. Sans doute ni mon père ni ma mère n'était disposé à céder. Chose plus grave, ils n'en avaient peut-être pas envie. Maintenant, j'essaie de concilier le point de vue des parents avec celui de l'enfant. Eux veulent que l'enfant prenne parti pour l'un contre l'autre, ou soit tenu en dehors. Et lui veut que les deux se rapprochent, en espérant être entendu. Étais-je inquiet d'être tenu à l'écart du drame fluctuant dont dépendait ma vie ? Assurément, mais l'école, les devoirs à faire et les leçons à apprendre, les jeux avec mes camarades, bref l'insignifiant ordinaire du jour m'occupait. Il me semblait rassurant de voir restaurée l'entente de façade entre ma mère et mon père, se faisant des sourires ou des amabilités pendant toute une soirée. J'avais besoin de me leurrer, et ils y parvenaient à la perfection.

Non que je fusse sur des charbons ardents à cause d'eux. Mais j'espérais que ma mère me témoignerait plus de franchise, et surtout plus de chaleur. J'attendais de l'amour. Il ne venait pas et il n'est jamais venu. Certes, les vieux mots d'amour ressuscitaient, des mots d'avant le divorce que je ne me rappelais plus. Mais s'adressaient-ils vraiment à moi, ou à elle-même qui revivait à travers eux ses émotions d'autrefois ? Malgré toutes ses démonstrations d'affection, je sentais qu'elle ne cherchait pas un regain d'intimité et de confiance avec moi. Elle ne le pouvait même pas. Toute son attention et toute son énergie étaient dirigées vers mon père. D'ailleurs, comme tout le monde à l'époque, elle tenait l'amour pour un

devoir qui allait de soi. On ne connaissait pas, en pratique, un amour sans qualificatif personnel, mais seulement un amour maternel, un amour filial, un amour fraternel. Chacun avait ses règles et se reconnaissait à sa mise en pratique. Ma mère, mon père aussi tenaient mon amour pour étant toujours là. Et même s'ils n'en faisaient rien, il leur suffisait, quand ils en avaient envie, de verser un peu d'huile dessus pour qu'il brûle d'une flamme plus vive. Ils devinaient que leur égoïsme me blessait et que je pouvais leur en vouloir de leur inattention. C'est ce qui arriva, sans que je m'en rende compte dans l'instant. Quand je le leur dis, bien plus tard, ils firent mine de ne pas comprendre de quoi je parlais. Chacun avait fait son devoir, et c'était ma faute si je ne le reconnaissais pas. Ce malentendu a dévasté la vie des enfants pendant des générations et lésé leur sens de la justice. En la matière, les parents étaient juge et partie.

Je ne pensais pas à tout cela : je me trouvais simplement en espérance devant ma mère, comme si un oracle devait sortir de ses lèvres. Elle, à son tour, devait en espérer un de mon père. Ainsi la vie à l'intérieur de la maison tournait au ralenti, alors que celle de l'extérieur s'accélérait. Mais elles tournaient en sens inverse ; car, si ceux qui s'habituèrent à voir notre famille réunie croyaient que les choses s'arrangeaient, pour nous, au contraire, au fur et à mesure que le séjour de ma mère se prolongeait, les choses allaient de mal en pis et la déception guettait. Ma mère découragée et mon père impatient, c'est tout ce que je me rappelle. Le contraste entre l'illusion d'entente projetée vers les autres et la réalité vécue de leurs dissensions est la seule explication que je trouve à la décision de nous rendre en excursion dans le delta du Danube. Il n'était qu'à quelques dizaines de kilomètres, alors que mon imagination le situait à des milliers. Un endroit de légende : je m'exaltais à penser que les eaux du fleuve pénétraient dans le limon, le changeant peu à peu en terre fertile et luxuriante. C'est ainsi que je me figurais le monde lorsque le déluge s'arrêta et que Noé sortit de l'arche.

Le plus étrange de ce qu'on m'avait raconté, c'était le méli-mélo de populations de pêcheurs et de cultivateurs qui vivaient là depuis des siècles. Parmi eux, les mystérieux Lipovens, des Russes qui, fuyant les persécutions des tsars, s'étaient réfugiés dans les méandres du Danube. Mais, quand nous atteignîmes les premiers bras du fleuve, près de Tulcea, un spectacle extraordinaire apparut, un camaïeu d'espèces nichant parmi les saules et les euphorbes à longue tige. Là se tenaient les pélicans et les cigognes. Il devait s'y trouver une bonne partie du cata-

logue des êtres vivants que Dieu confia à Noé, et dont des milliers d'insectes invisibles, infatigables, répétaient à l'unisson sur la même note les noms d'une voix stridente.

Je crois qu'après avoir navigué nous avons fait un bout de route en calèche, jusqu'à Sulina et Kilia, près de la frontière russe. Y avons-nous dormi ? Peut-être. Une chose est certaine : nous avons parcouru des canaux, vu des saules et des peupliers dominant le sous-bois de ronces et de tamaris, admiré les grands nymphéas jaunes non loin des landes basses et sablonneuses. Et nous qui étions nés dans cette région fûmes saisis de découvrir les longues barques des pêcheurs et leurs villages bâtis presque sur l'eau, aux maisons de torchis couvertes de roseaux. Aujourd'hui encore, quand on me sert de l'esturgeon, le souvenir des poissons rares tout frais pêchés que nous y mangeâmes me revient.

Le retour, je ne l'ai jamais oublié. Avant la fin de la semaine, ma mère prit la décision de repartir. Il me serait agréable, utile peut-être, d'indiquer ses raisons. Mais elle ne m'en donna aucune. Elle me demanda seulement : « Que feras-tu quand je serai partie ? » Agenouillée en face de moi, des larmes coulèrent sur ses joues et ses lèvres murmurèrent des mots sans suite. Pendant un long moment, elle me caressa le front et les joues, en pleurant. Puis je l'aidai à se relever, et elle parut tout à coup soulagée. Il y eut même une esquisse de sourire presque enfantin dans ses yeux. Je n'osai pas lui demander : « Pourquoi pars-tu ? » Aujourd'hui encore, j'ignore ce qu'elle aurait répondu. Elle n'ajouta rien, mais ce qui était dit était dit. Et ce fut le départ. Pendant longtemps, ses dernières paroles résonnèrent dans ma tête : « Jure-moi que tu viendras me voir. » En fait, l'échec de cette réconciliation fut pour moi comme un second divorce de mon père et de ma mère. Je n'avais pas assisté au premier, car j'étais trop petit. Celui-là m'en apporta la réalité définitive. Je m'arrête au milieu de cette phrase : désastre est un mot qui sonne creux. Il aurait pourtant mieux convenu. Mais il ne faut pas y céder, en luttant contre le sentiment qu'il évoque avant que le courage de lutter ne nous quitte. Ce que je fis d'ailleurs, non sans y réussir à peu près.

En un sens, je n'ai jamais revu ma mère. A partir de ces jours à Kagoul, elle s'était en quelque sorte éclipsée de ma vie, moi de la sienne. Ce ne fut pas sur le mode joyeux, certes, mais avec une franchise voisine du soulagement que mon père constata que nous restions ensemble pour longtemps. A la façon dont on dit : « Enfin seuls. » Il paraissait néanmoins démuné, misérable. Depuis l'enterrement

de grand-père, auquel nous avons assisté, grand-mère n'était pas en bonne santé. Comme c'était la morte-saison, il alla lui rendre visite, ainsi qu'à ma tante que je ne connaissais pas. En tout cas, après son retour, notre relation se modifia de façon subtile mais profonde. Auparavant, nous éprouvions de la difficulté à nous parler. Tous deux timides par nature, nous restions cois lorsque nous avions quelque chose à nous dire. Pendant les promenades du dimanche, nous marchions côte à côte, en silence.

Or, revenu de chez grand-mère, mon père devint prolix, comme pour exorciser ce que nous venions de vivre. Je découvrais en lui une veine sentimentale, et même une souffrance insoupçonnée. Mais pourquoi ? Que s'était-il passé ? Pendant des années, même dans sa vieillesse, il ne répondit jamais à mes questions, ne me donna aucune indication. Comme pour cacher quelque fêlure originelle qui devait m'être tenue secrète. Et il fallut du temps pour que l'échec de leur réconciliation se loge dans mon esprit, comme un cristal de mystère. Comme il sortait moins souvent, mon père se mit aussi à me raconter ses transactions. Il me décrivait les récoltes de l'année et comment on les avait chargées sur les péniches qui seraient convoyées jusqu'aux ports du Danube. Je dévorais tous ces détails, comme si je devais les retenir pour les utiliser plus tard. S'y mêlaient des confidences sur son enfance et sa jeunesse, ses voyages avec ses parents, ou ses déplacements en char attelé de boeufs à travers le Baragan, la très riche plaine roumaine. Çà et là surgissaient des allusions à ses frères morts, à leurs années d'école, dites les yeux baissés et le regard détourné. Quand il me confiait ainsi des épisodes de sa vie, il marquait toujours des pauses pendant lesquelles il s'absentait dans des pensées impénétrables.

Vinrent de nouveaux mois, des mois de neige et de grand froid. Des jours entiers passaient sans que nous sortions de la maison, assis sur une large banquette près du poêle, ou le dos collé à la céramique surchauffée. A mesure que le temps s'écoulait, les voisines épuisèrent leurs commentaires sur ma mère. Elles s'étaient mises à concocter des projets matrimoniaux pour mon père, un bon parti. Et concocter leur importait plus que réussir, maintenait leur vie en mouvement. Elles venaient, leurs maris derrière, bavarder des mêmes choses, ruminer les mêmes nostalgies, en buvant du thé à petites gorgées. On tombait d'accord : la vie de leurs pères et de leurs mères était plus facile. Les récoltes étaient plus abondantes, ils avaient l'oreille de Dieu et respectaient les croyances. Maintenant, tout avait

changé. « Vous ne croyez plus en Dieu », lançait quelqu'un sur un ton mi-goguenard, mi-pathétique. Et on lui répondait en chœur : « A coup sûr nous croyons en Dieu de tout coeur. » Mais on n'avait plus une foi intacte, rien que des éclairs de croyance.

Notre vie se poursuivit ainsi jusqu'aux abords du printemps. On savait qu'il était là quand arrivait Pourim. C'était un joyeux petit carnaval où l'on célébrait le retour de l'exil babylonien. Une fête surtout pour les enfants qui se répandaient dans les rues, costumés et masqués. On achetait dans les pâtisseries des gâteaux ayant la forme du roi Assuérus, d'Aman le détesté et de son plus jeune fils. C'était bon de croquer la tête d'Esther, mais je ne me souviens plus pourquoi. Tout cela accompagné du bruit des crécelles que nous faisons tourner pour effrayer tous les Aman du monde. Excités par la cohue et par l'odeur de cannelle, de safran et de chocolat des biscuits sortant du four, on envahissait les maisons en y mettant tout sens dessus dessous. Les parents abandonnaient le terrain aux enfants et aux adolescents. De leur côté, ils se réunissaient pour des parties de cartes ou une soirée de Pourim dont le produit serait versé à une oeuvre sioniste.

Cette année-là, David, Itzik et moi fûmes invités à une fête. Les filles, de deux ou trois ans plus âgées que nous, y étaient en majorité. Nous avons apporté des cadeaux, mangé des gâteaux, couru d'une pièce à l'autre, louant Esther et chassant Aman avec nos crécelles. Quoique ce ne fût pas encore de notre âge, nous avons pris part à des jeux impudiques auxquels les jeunes hôtes nous avaient conviés dans la salle de bains. Ils se seraient terminés en toute innocence, sinon sans plaisir, si les parents avaient respecté l'horaire prévu.

Cette fois, les parents rentrèrent trop tôt. Ce qu'ils virent dans la salle de bains déclencha les vocalises indignées des mères et les torrents d'imprécations des pères. Moins dans le but de condamner les actes que de sauver la face de leurs filles et la leur. On se demandait si la fin du monde était arrivée. Mais j'eus à peine le temps de penser aux filles de Loth que la mère d'une des hôtes, me désignant comme le coupable - en ce temps-là, ce ne pouvait être que la faute d'un garçon -, lança à la cantonade : « Tel père, tel fils ! » Sans doute s'attendait-elle que mon père, jusque-là calme et indifférent, me punisse. Je m'y attendais aussi, car je le savais prompt à me donner tort et soucieux des convenances. Or, à ma surprise, ma très grande surprise - c'est du reste pourquoi je raconte ce souvenir qui fait date -, il se tourna vers moi et se mit à rire jusqu'aux larmes, de tout son immense

corps, en disant : « C'est Pourim ! » Comme si tous n'attendaient que ça, on se mit à rire et nous nous séparâmes dans la bonne humeur.

Je m'aperçus ainsi que l'air qui circulait entre nous deux était plus respirable ; une bonne brise soufflait de lui à moi, agitant le feuillage de nos sentiments tourmentés. C'était un premier et discret avant-goût des années à venir. Ou plutôt de ce qu'elles auraient pu être. La page est tournée, pensai-je. Il me semblait évident que, désormais, j'allais emboîter le pas à mon père, et que le monde dans lequel il vivait deviendrait le mien. Pourtant, si j'avais tenu compte du moment où cette impression était née - Pourim est appelé la fête des Sorts - j'aurais dû interroger une pythonisse pour savoir ce qu'il fallait en espérer.

9 octobre 1978

« J'ai tellement de souvenirs et je ne me les rappelle pas », a dit un humoriste. A vrai dire, quand les souvenirs arrivent en foule, la mémoire leur applique la loi des foules : elle leur donne un chef. Elle procède à la manière d'un historien qui se trouve devant une masse d'écrivains, de penseurs ou d'artistes admirés par leurs contemporains, et dont les oeuvres furent, en leur temps, populaires et influentes. Il en choisit un pour génie éponyme, représentatif de tous les autres qu'il inclut dans son siècle : le siècle de Descartes, le siècle de Picasso, etc. Ou encore la mémoire imite les journalistes qui élisent dans un parti, une profession ou une nation une personnalité, emblème ou étoile de la foule anonyme. Pour des raisons d'encombrement, d'opportunité ou de technique, peu importe, l'individu isolé passe mieux que le groupe.

Beaucoup de sensations, de bribes d'événements, d'images photographiques m'assaillent. C'était à Bessarabasca, gare et village au milieu de la plaine, où nous venions d'arriver. Mon père tenait un entrepôt près de la gare. Il se montrait confiant, la terre était riche et le blé réputé. Il n'avait pas entièrement guéri de sa maladie chronique, l'anémie financière galopante. Sans doute était-ce la raison de notre déménagement. Je ne connaissais pas le monde des paysans au milieu duquel nous nous étions installés. Ils vivaient selon des coutumes que nous ne comprenions pas, mais que nous devions respecter pour ne pas nous couper d'eux. La

maison était située au centre du village, avec une cour assez petite, entourée d'une clôture branlante. L'herbe n'y poussait guère ; les poules prenaient des bains de poussière et s'ébrouaient en caquetant sous des arbres dont personne ne prenait soin.

Ce fut un choc après Kagoul de trouver cette atmosphère triste et désolée. J'étais assez grand maintenant pour comprendre combien la vie des paysans est rude. L'image du printemps m'est restée : une plaine où hommes et animaux se déplaçaient péniblement, les roues des charrettes embourbées jusqu'aux essieux. La terre grasse et molle débordait le pas des portes. C'était le temps des semailles et on travaillait aux champs de l'aube à la tombée de la nuit. Hommes, femmes, enfants, bêtes s'y mêlaient comme unis dans un même effort harassant contre un ennemi invisible. Avaient-ils fini de travailler aux champs, ils continuaient à la maison, après avoir dîné d'un peu de *mamaliga*, la polenta roumaine, et de ce qu'ils pouvaient y ajouter. Là, j'ai appris, c'est ce qui m'a le plus marqué, combien le paysan sait qu'il dépend de ses bêtes. Plus qu'elles ne dépendent de lui. S'il arrivait qu'une personne mourût, on la pleurait certes et on lui donnait un enterrement chrétien. Tout en se sentant soulagé, car il y avait une bouche de moins à nourrir. Mais si une bête crevait, c'était un désastre ; il fallait se restreindre en tout pour pouvoir en acheter une autre. J'ai aussi gardé intacte l'image de l'hiver. Les âtres étaient souvent éteints. Jeunes et vieux, hommes et femmes dormaient sur une sorte de poêle horizontal, et la famine rôdait alentour. Il neigeait, mais pas un peu. Au village, les habitants claquemurés dans les maisons se repliaient sur eux-mêmes. Et les seuls signes de vie étaient les volutes de fumées s'échappant des cheminées.

Les riches savent qu'un sou est un sou parce qu'ils en ont beaucoup, et les pauvres ne le savent pas parce qu'ils en ont peu. Être pauvre, c'était le lot des paysans. Une bonne partie de ce qu'ils gagnaient allait aux grands propriétaires qui vivaient à Bucarest ou à Paris, et aux commerçants, tel mon père, qui achetaient et vendaient les récoltes. Mais s'ils avaient quelques sous, ils les dépensaient vite. Dès le matin, on voyait des ivrognes à la porte de la taverne. Les jours de marché en hiver, les traîneaux revenaient surchargés de paysans, les grelots tintaient gaiement. Les éméchés beuglaient et leur brouhaha résonnait dans les rues. De sinistres bagarres éclataient périodiquement, s'éteignaient comme un feu de paille mouillé, laissant une odeur de menace. Mais quand il faisait beau, j'ai-

mais m'approcher des paysans, les écouter parler de leurs bêtes, de la croissance des céréales ou de la qualité des récoltes. Quel savoir minutieux et concret ! J'ai toujours admiré leur empirisme et leur scepticisme envers tout ce dont ils n'avaient pas d'expérience directe. Ils croyaient seulement à ce qu'ils avaient vu. Leur épistémologie avait pour principe, souvent réitéré : « Seul ce qui est dans la main n'est pas mensonge. » Empirisme et scepticisme qui ont laissé une empreinte sur moi.

Avec une autre, plus intime et plus forte, dont je me suis aperçu plus tard. Le paysan est toujours exposé au gel et à la sécheresse, à la mort des enfants et à celle des bêtes. Chrétien sans doute, mais avec un fonds païen commun à tous, la magie étant pour eux un recours contre les mauvais jours et une ressource pour les meilleurs. C'était la clé de voûte de leur monde plein de bons et de mauvais présages. Consoler les pauvres, guérir les malades, ramener l'amour infidèle, avoir de beaux enfants, assurer d'abondantes récoltes : la magie pouvait tout faire. Dans un tel village, chacun sait ce que l'autre a dans sa marmite. Je savais qu'ils pratiquaient la divination avec toutes sortes d'objets : haricots blancs, cailloux, marc de café. Pour les cas plus sérieux, exigeant la compétence d'un expert, il y avait les femmes tziganes qui campaient dans des terrains vagues avec maris et enfants, roulottes et sortilèges. Cela me permit d'acquérir aussi quelque rudiment de divination avant de me perfectionner par la suite chez ma tante.

Bien entendu, chacun était convaincu que rien n'arrive par hasard ; un sens cache un autre sens, un geste imprudent appelle un autre geste qui le répare. Chacun surveillait chacun, l'air de dire : « J'ai l'oeil sur toi », et les petits comme les grands devaient faire attention que ce soit le bon. Un fer à cheval trouvé par terre ? Il fallait le jeter par-dessus son épaule en faisant un vœu, car c'était bon signe. En allant accomplir une démarche d'importance, ou en se rendant à l'école, on ne sortait jamais du pied gauche : c'eût été de mauvais augure. Du matin au soir, on ne pouvait rien faire sans que quelqu'un se soucie des gestes heureux ou malheureux, fastes ou néfastes.

Quarante ans n'ont pas suffi à me déshabituer des signes bénéfiques ou maléfi-ques. Je suis resté vigilant. Je touche du bois pour conjurer le sort et, si je renverse du sel, j'en jette une pincée pardessus mon épaule gauche. La magie n'est pas propre au monde paysan, mais à coup sûr elle n'y était pas contestée, supposée avoir des effets pratiques sur le cours de la vie. Il me reste aussi quelques souve-

nirs de l'école primaire, non hébraïque, de ces premiers contacts avec une école où j'étais un *rara avis*. Mais ils m'ont moins affecté, comme si je pressentais que je n'y ferais pas long feu. J'en viens à ce que ma mémoire a élu comme le souvenir.

À les relire, les premières réflexions que j'ai notées me paraissent souvent énigmatiques. Que veut dire cette phrase de 1943 : « Bessarabie, âge de raison ? » Quel sens lui donnais-je en l'écrivant ? Maintenant que je regarde ces temps-là sans nostalgie, je comprends le pourquoi de la notation et combien elle est vraie. Dans les premières années de l'enfance, nous n'avons pas encore besoin de nous fabriquer des illusions, de nous évader dans le mensonge, sauf par jeu. Nous sommes bien trop occupés à déchiffrer les réalités qui s'offrent à foison. Chacune nous tient en haleine, on vit sur les charbons ardents de la curiosité. Ce sont aussi des années d'indépendance. Car, à part deux ou trois personnes, la mère, le père ou le maître d'école, les autres comptent à peine. Le peu qu'elles nous enseignent, comparé à ce que nous, enfants, apprenons les uns des autres, c'est toujours sous l'impulsion de nos questions. On dissèque chaque chose, chaque événement, par des « pourquoi » : pourquoi il neige, pourquoi le blé ne pousse pas en hiver, etc., qui irritent d'autant plus les adultes qu'ils ne peuvent pas s'y soustraire. Cependant il faut les juger avec indulgence. En effet, comme tout enfant, je savais que c'est une victoire plus haute de poser une question que de recevoir une réponse. Celle-ci est trop souvent machinale, d'une tartufferie visible, et trop banale en comparaison de l'illumination attendue. L'enfant est cartésien avant la lettre : « J'avance masqué. »

Pendant les années qui ont suivi le départ de ma mère, j'ai eu l'impression de sortir de l'âge de raison. C'était en 1935, et déjà rôdait l'air de la guerre. Ce qui nous entourait abdiquait toute logique, cohérence, devenu indifférent à la nécessité d'une réponse vraie. Interrogés sur ce qui se passait, les adultes répondaient à côté, ou se rabattaient sur des banalités défiant le bon sens. L'effet en était angoissant. Je comprenais mal ce qui justifiait chez eux le saignement de la raison qui n'apporte que du chagrin. Car ceux qui auraient dû être le plus attentifs aux événements d'Allemagne, ou à la guerre civile faisant rage en Roumanie, n'en parlaient pas, ou seulement de façon allusive, comme s'ils craignaient de provoquer le malheur. On se rassurait comme on pouvait, en tâchant de rester calme. Et on servait des images rassurantes aux enfants, même aux grands, en faisant taire la peur qui commençait à s'infiltrer.

Mon père avait une propension aiguë au souci. Il n'avait pas lu Heidegger, mais la Sorge tenait une large place dans son vocabulaire et sa philosophie de l'existence. Il était rarement content et mettait son point d'honneur à ne jamais se déclarer satisfait de son sort et de lui-même. Il partageait cette anxiété perpétuelle, si répandue parmi les Juifs, qui leur fait se demander : « Pourquoi être heureux quand on peut être malheureux ? » Dieu sait combien il dépistait de preuves de la précarité de toutes choses et de l'infortune qui allait s'abattre d'un instant à l'autre. Or, la menace qui nous guettait se précisait, et j'étais moi-même devenu un de ses signes. J'arrivais à l'âge où la scolarité obligatoire se termine. Il fallait prendre une décision pour la suite. Décider de mon avenir. Raconter les discussions, les heurts entre nous, les changements d'humeur, J'en suis bien incapable. Oui ! Presque sur le ton de la plainte, mon père ouvrait les fenêtres de son coeur pour me faire voir la place vide de la foi que son propre père ne lui avait pas transmise. Faute de quoi, il répétait les prières comme un perroquet, célébrait les fêtes pour faire comme tout le monde, mais sans la piété et la joie qu'il avait ressenties dans la maison de ses parents. Dieu le lui avait déjà fait payer et le lui ferait payer davantage. Et, pour mieux s'accabler, il insistait : « Je suis un *balagoula* » (un rustre), comme s'il lui manquait un supplément de grâce.

Puis il se remettait à m'expliquer toutes ses difficultés financières, les attribuant au fait d'avoir été choyé par ses parents. Avant de conclure invariablement : « Ils ne m'ont pas préparé à l'avenir en me faisant apprendre un métier. » Sa vie n'était qu'une série d'occasions manquées ; il s'était rabattu sur le commerce, faute d'avoir quelque chose dans les mains et ne sachant que faire de ses dix doigts. Alors son visage pâlisait, ses yeux flamboyaient et plaidaient. A aucun prix, il ne voulait répéter l'erreur de ses parents, donc je devais apprendre un métier. En cet instant même, je l'entends énoncer avec une profonde conviction qu'avoir une habileté spéciale est ce qui donne à l'homme nécessité et respect de soi. On est indispensable, on gagne sa vie. C'était devenu chez lui une idée fixe dont il ne voulait pas démordre. Et moi ?

Moi, c'était exactement le contraire. Mon plus cher désir était de devenir, comme lui et comme son père avant lui, un homme du blé. Il me semblait merveilleux de grandir à la campagne, de travailler au rythme des saisons, d'apprendre comment on fait pousser le maïs ou le tournesol, quelles sont les qualités d'une bonne terre et d'une bonne récolte. C'était leur vie à eux, pourquoi n'aurait-

elle pas été la mienne ? Je voyais mon existence se dérouler quelque part le long du Prut. Aujourd'hui encore, ce n'est pas seulement une perception immuable de ce qu'aurait dû être ma destinée, mais un sentiment de ce que j'étais appelé à devenir.

On voit à quel point nos idées divergeaient sur ce que je ferais à la fin de ma scolarité. J'avais beau lui demander ses raisons, mon père n'était pas disposé à m'en donner une seule. Tout juste réitérait-il ce qui lui était arrivé, et invoquait-il quelques exemples, sans plus. Ou il me disait : « Tu es têtu. » A bout de patience, il lançait, comme pour lui-même, l'argument suprême : « Si je meurs, tu auras au moins quelque chose en main. Il n'y aura personne pour s'occuper de toi. »

Je fus lent à comprendre qu'il voulait m'épargner ses déboires. Un enfant de dix ans peut-il déceler quelles intentions profondes se cachent derrière les révélations d'une autre enfance ? En particulier s'il s'agit de celle de son père ? Certes non. C'est bien plus tard seulement que je compris la réalité. Lui-même avait rêvé d'avoir un métier. Quand le régime communiste échangea les Juifs contre de l'argent, mon père émigra en Israël. Il avait déjà la cinquantaine, mais, enfin libéré des contraintes de son milieu et de son passé, il réalisa son rêve. Au lieu de se lancer dans les affaires ou de chercher un emploi, il apprit un métier : confectionner des rideaux. Quand je le revis, il était heureux comme il ne l'avait jamais été, et fier d'avoir réussi. Il m'apparut alors que nous nous étions querellés, quand j'avais dix ans, parce que je voulais être comme lui et que lui, au contraire, s'attendait que je devienne ce qu'il avait souhaité être sans pouvoir le devenir. C'est comme ça : les rêves non réalisés des parents sont ce qu'ils veulent transmettre de plus cher à leurs enfants. Je suis sûr que les frustrations de mon père font encore partie de moi. C'est l'exacte vérité.

Une fois de plus, les souvenirs se pressent en désordre. La nouvelle gouvernante écoutait attentivement ce qui se disait, mais c'était autre chose qui lui échappait. En attendant de l'avoir trouvé, elle s'occupait, soit à la cuisine, soit à nous apaiser en chantant. Iliana (Hélène) était un de ces êtres brouillés avec la réalité, mais en bons termes avec le surnaturel, s'il existe. Pour sa part, elle n'en doutait pas. Elle faisait partie de ces Grecs ottomanisés vivant dans la nostalgie d'une patrie qu'ils n'ont jamais connue, songeant à la grandeur de l'empire qui les avait déposés sur les rives du Danube et abandonnés là, en se retirant. Une belle femme vive et sensuelle qui atteignait la quarantaine. Elle était de taille moyenne

et sa chevelure abondante, toute en boucles, cachait à demi ses lunettes - à l'époque, c'était une disgrâce pour une femme d'en porter. Ses dents blanches se découvraient chaque fois qu'elle se gavait de pâtisseries orientales dont elle était friande et qui la mettaient de bonne humeur.

Iliana passait au moins autant de temps à se mettre en scène qu'à prendre soin de la maison. Elle jouait devant le petit public domestique tour à tour le rôle de la martyre et celui de l'odalisque, cherchant à se faire alternativement plaindre et admirer. C'était l'habituel verbiage des romans d'amours provinciales, assorti de plaintes sur la malchance qui avait frappé sa vie. Et son auditoire, notamment les voisines qu'elle fréquentait volontiers, lui manifestait sa sympathie et soupirait à l'unisson. Elle leur offrait la version grecque des frustrations dont elles-mêmes n'osaient présenter leur propre version, juive ou roumaine.

Une chose est certaine : elle m'aimait bien. Elle croyait avoir percé à jour mon caractère, et ma seule réaction était de me laisser faire. Iliana commença à m'apprendre le français et prenait plaisir à corriger ma prononciation, regarder mes devoirs et suivre ce qu'on faisait en classe. A moins qu'elle ne se livrât à des commentaires sur ma façon de me tenir, ou mes yeux, comme s'ils lui permettaient de lire dans mon âme. Elle les trouvait tantôt illuminés et distants, tantôt noyés de tristesse, tantôt encore pensifs et rusés. Ces commentaires m'embarrassaient beaucoup, surtout en présence d'autres personnes.

Si j'ai gardé d'elle un souvenir aussi précis, c'est qu'Iliana découvrit un jour ce quelque chose qui lui échappait. Malgré ses dehors indolents, elle se mit en tête de faire partager son idée à mon père. A nos discussions agitées succédèrent les conciliabules entre eux deux, lorsqu'ils étaient seuls. J'essayais de lui tirer les vers du nez quand elle me demandait : « Que vas-tu faire plus tard ? » Je savais que, d'une personne comme elle, secrète en définitive, il était impossible d'obtenir par une attaque directe la réponse qu'elle ne voulait pas me donner. Tout en étant certain que, petit à petit, elle finirait par influencer mon père. Je les entendais parler à voix basse et je priais mon dieu personnel d'accomplir un miracle et de me délivrer de l'inquiétude. Mon père luttait vaillamment contre le désavantage d'être un homme enclin à céder aux femmes ce qu'elles réclamaient, pour avoir la paix. Sa défaite s'ensuivit. Il semblait rassembler les derniers lambeaux de sa volonté quand il me dévoila son idée.

Il commença par un état des lieux, cherchant à me mettre dans la tête combien faire du commerce était difficile et précaire. Puis il se mit, ce qui était nouveau, à me parler avec déférence des études. Le mot fut prononcé en yiddish pour lui donner plus de chair et de poids. Il évoqua le respect dont les Juifs entourent les hommes instruits et le mépris dans lequel sont tenus les ignorants. Ceux-ci sont tout au plus tolérés, car il est écrit que « les drames n'arrivent au monde qu'à cause des ignorants ». Ses drames à lui ne venaient-ils pas de sa propre ignorance ? Un homme sans instruction, disait mon père, ressemble à celui qui traverse une frontière avec un faux passeport, tremblant d'être démasqué. Je connaissais ces arguments. Tout le monde les connaissait, il ne m'apprenait rien. Mais il me regardait attentivement, comme si c'était la première fois que je les entendais.

Au fond, il devait s'attendre à une résistance de ma part. Ce pourquoi il ajouta qu'Iliana l'avait assuré de deux choses : j'étais intelligent et je travaillais à l'école avec assiduité. Elle l'avait persuadé que je devais poursuivre mes études, même si cela prenait plusieurs années et qu'il dût faire des sacrifices. Ce n'était pas aussi précis dans son esprit, juste une idée qu'il n'avait pas eue mais à laquelle il s'était rallié, faute de mieux. Iliana l'avait libéré en lui ouvrant une porte de sortie. Et comme il la soupçonnait aussi de savoir lire l'avenir, cette idée le rassurait. Je n'ai pas répondu, ne comprenant pas ce que cela impliquait. Par la suite, je vis que mon père n'avait pas renoncé à son idée de me faire apprendre un métier. Dans l'immédiat, il me proposa le marché suivant. D'abord, j'irais au lycée. Si je réussissais, le moment venu, j'entrerais dans une école qui me préparerait à devenir ingénieur naval.

Je ressentis ce qu'on éprouve lorsqu'en passant dans une rue sombre d'une ville inconnue, on aperçoit deux ou trois fenêtres éclairées derrière lesquelles des gens parlent dans une langue qu'on ne comprend pas. Lycée, ingénieur naval - des notions toutes fraîches dont la réalité m'était à peu près aussi familière que l'autre face de la lune. Mais j'ai endossé sa suggestion comme s'il m'avait acheté un costume neuf pour les fêtes. Mon père aussi parut soulagé : me voir réagir ainsi lui avait enlevé un grand poids de dessus les épaules. Cette solution avait probablement surgi de son obsession à me voir pourvu d'un métier et des rêveries maritimes d'Iliana. Elle lut dans mes pensées. Peut-être aurais-je dû la remercier. Elle me dit : « Tu vois, maintenant tu pourras réaliser quelque chose. - Qu'est-ce qui vous le fait penser ? lui demandai-je. - Parce que c'est seulement maintenant que

tu vas commencer à vivre », fut sa réponse. A coup sûr je ne saisis pas sur-le-champ ce qu'elle voulait dire.

Ce fut tout. Les escarmouches avec mon père cessèrent. Et ma vie en fut révolutionnée. Il n'était pas alors courant qu'un enfant aille au lycée, puis à l'université. Iliana fit paraître la chose possible et mon père promit de m'y envoyer. Dans la caméra de ma mémoire, elle sourit. Et je me rappelle sa gourmandise, son visage et sa hâte mal dissimulée qui était peut-être l'ardeur de vivre. Elle, non, je n'aurais pas pu l'oublier.

Comme c'est étrange ! Il suffit parfois du vent léger d'une autre existence frôlant la vôtre, d'un regard qui capte quelques instants de plus un autre regard, pour que le cours de la vie change de lit. Causes infimes, aux effets extravagants, que l'on retire, en cherchant bien, du puits du temps. On se surprend alors à dire : pourquoi moi ? Pourquoi ceci m'arrive-t-il à moi ? stupéfait que l'on est devant l'extrême bonheur ou l'extrême malheur. Toute biographie est ciselée, pour une bonne part, par de telles causes infimes aux conséquences extravagantes qui, comme le démon de Maxwell, provoquent des événements qui n'auraient jamais dû se produire. Une telle cause fut l'existence d'Iliana qui traversa, avec fulgurance, la mienne et lui donna une impulsion inattendue. Quand j'obtins, en 1961, le doctorat ès lettres en Sorbonne, qui représentait pour mon père l'Everest des universités, il m'écrivit une lettre fort émue. Il y reconnaissait que c'était bien elle qui l'avait conjuré de me faire poursuivre mes études, en lui assurant que je ferais un jour « quelque chose de grand ». Cela l'avait incité à consentir des sacrifices financiers pendant si longtemps. Et même quand j'étais à Paris, il a continué à m'envoyer de l'argent sans me demander si j'en avais besoin.

Bientôt Iliana ne parvint plus à cacher son impatience de vivre dans un village. Elle n'avait pas les nerfs d'une gouvernante pour être à son aise partout. Elle se languissait de rentrer chez elle, et aussi de faire de nouvelles expériences qui, rien qu'à les raconter, lui donnaient la bougeotte. Elle sortit de notre vie.

11 octobre 1978

Que chacun voulût marier mon père n'était plus un secret, du moins pour moi. Bien sûr, j'aurais préféré qu'il ne se mariât pas. Mais le plus drôle, c'était ça : s'il existait un homme qui n'eût pas dû se faire du souci pour trouver une femme, c'était lui. Eh non ! Il écoutait les marieuses, allait aux rencontres qu'elles lui proposaient, et s'inquiétait de l'impression qu'il avait faite, comme un homme qui n'aurait connu que des refus. Sans jamais donner de suite. Peut-être juste pour ne pas décourager les bonnes volontés et montrer qu'il ne dépendait que d'elles qu'il rentrât dans le droit chemin. Oh, il savait ce que veut dire vivre dans une petite communauté. Pour faire respecter son quant à soi, il ne devait heurter personne, ni brouiller les apparences. Et puis la bonne vieille réunion de famille autour d'une table lui arrachait des soupirs d'envie. En tout cas, rentrant d'un dîner chez des voisins, surtout les jours de fête, il ne manquait jamais d'expliquer que c'est comme ça qu'il fallait vivre.

Voulait-il ou non se marier, je n'en sais rien, mais il le fit. Il n'annonça rien, ne bouscula personne ; mais, au retour d'un voyage, il m'annonça que nous allions partir très vite, pressé qu'il était de retrouver sa nouvelle épouse. On eut droit au récit de la façon dont il était tombé amoureux d'elle, dans une ville d'eaux, avant de connaître ma mère. Elle aussi avait divorcé, et on le congratulait, en voyant ses photographies, de ce qu'elle fût encore jeune et pût lui donner des enfants. N'empêche qu'on jasait méchamment, et malgré moi j'entendais des commentaires tels que : « Un divorcé épouse une divorcée, et voilà quatre pensées dans le lit. »

À l'évidence, il était fort content de retrouver sa belle-famille qui habitait la station climatique de Cîmpouloung en Boukovine. On disait que cette province était le jardin de la Roumanie. Annexée par les Austro-Hongrois, ils l'avaient aménagée à leur goût pendant deux siècles. Plus que les Roumains et les Ukrainiens, ce sont les Juifs qui ont aspiré la culture allemande. Ils s'étaient installés là, dit-on, avant tous les autres, avec les légions romaines. Mais la plupart, venus de la Galicie voisine, y avaient formé une enclave de Juifs occidentaux et une oasis de vie occidentale. Parlant la langue des Allemands qu'ils aimaient, ainsi que leur art et leur littérature.

Ce fut un nouveau déménagement. On ne faisait que déménager. Je n'avais rien contre. Nous possédions des vêtements, de la literie et pas grand-chose d'autre. Tout le long du trajet, nous avons eu le temps de savourer le contraste entre la Bessarabie et la Boukovine, en voyant venir à notre rencontre des jardins, des arbres aux majestueuses frondaisons, qui n'avaient certes pas poussé où et comme il leur semblait bon, puis de petits villages aux toits géométriques, de petites villes gaies aux rues bien alignées, des églises blanchies à la chaux, des monts en pente douce. A la couleur verte savamment déposée sur versants, champs et forêts s'ajoutaient les nuances de bleu ou de mauve des sapins, des chênes, des bouleaux, nous faisant oublier les masses de poussière grise laissées en Bessarabie.

Quand nous saluâmes la famille Javitz au grand complet, je la vis sur ce fond de carte postale composé dans ma tête par les images qui s'étaient succédé derrière les vitres du train. Ainsi accompagnés, nous entrâmes dans la maison qui allait désormais être la nôtre. A l'étage, les chambres ; en bas cuisine, salle à manger, salon aux rideaux brodés, mobilier bourgeois un peu lourd. Partout flottait une senteur d'ordre, même lorsque la brise du jardin touffu et clos, entrant par la fenêtre ouverte, ébouriffait les rideaux, soulevait les nappes repassées. Qui aurait pu prévoir, quelques semaines plus tôt, que je vivrais dans un endroit aussi civilisé ?

Ce mot s'appliquait aussi à Gousta, la femme qui a fait virer notre existence de cent quatre-vingts degrés. A notre arrivée, elle m'examina de pied en cap, comme un éleveur inspecte un cheval, sans rien omettre. Et j'ai encore devant les yeux son visage : joues rouges de santé, nez court, regard bleu, sourire froid. Grande et svelte, vêtue d'un tailleur bien coupé qui enveloppait son buste gonflé. Pas exactement une beauté, peut-être. Mais presque une sportive, aimant sentir le jeu de ses muscles en marchant, le flux purificateur de l'air pénétrer ses poumons.

La vie ordinaire prit le dessus. J'étais tout animé de l'espoir de trouver une nouvelle existence. Et essayais de me la faire aussi lisse que l'instabilité de mes sentiments me le permettait. Les premiers temps, ce ne fut pas facile : c'était un style de vie si différent de celui que nous avions jusque-là ! Mon père se levait plus tard, il se rendait au magasin de ses beaux-parents - un magasin de chaussures, je crois -, revenait déjeuner et rentrait le soir du magasin à heures fixes. Il s'en était remis à sa femme en ce qui concernait la vie sociale, et à ses beaux-parents en ce qui avait trait aux affaires. Il faut bien dire que ça marchait ainsi depuis longtemps, et il s'y adapta, en préservant toute la dignité compatible avec le fait

qu'il ne décidait plus rien tout seul. Tout au plus s'accordait-il un droit de regard sur les toilettes de Gousta et sur leur vie sociale. J'avais l'idée, erronée sans doute puisqu'elle ne tenait pas compte de leur amour, que le véritable avantage de sa situation n'était pas d'avoir une femme et de la respectabilité, mais de ne plus avoir à se lever aux aurores, ni à penser aux aléas des récoltes et du commerce des grains. Ma vie était calquée sur la sienne. Sauf qu'au lieu d'aller au magasin, j'allais au lycée, sous la tutelle de Gousta à qui il avait délégué ses soucis et son autorité domestiques.

Dans une maison où, depuis des lustres, rien ne s'improvise, on trouve un mélange bizarre d'ascétisme amer et de sécurité imaginaire. Rien n'était laissé au hasard : l'éducation, les jeux, les commissions en ville, les promenades du samedi, les fêtes religieuses, les dîners en famille le soir. Intelligente, Gousta n'ignorait pas le prix à payer pour garder un époux à son âge. Ni la nécessité de rafraîchir les couleurs pâlies d'un amour passé, d'irriguer de passion un mariage qui était d'abord de raison. Donc elle lâchait du lest.

Au début, je lui fus reconnaissant de sa sollicitude. Outre le temps pris pour m'inculquer les rudiments de l'allemand, elle se préoccupait chaque jour de ma tenue vestimentaire qui laissait à désirer : jamais auparavant, sauf les jours de fête, pantalons, chemises ou chaussures ne furent l'objet de tant de mises en question. Me trouvant trop maigre - je le suis resté jusqu'à trente ans passés - elle me gavait de Butterbrot (tartines beurrées), de laitages et de confitures, régime que l'on imposait alors aux enfants pour les prémunir contre la tuberculose. Elle avait sans cesse à la bouche la santé, ce qui est sain et malsain, car, malgré son physique et sa mentalité alémaniques, son âme était d'une mère juive. Et comme la mère d'Ella, elle se tracassait tout le temps, et la preuve de son amour était dans le manger. À tout problème physique, psychologique ou métaphysique, elle n'attribuait qu'une seule cause : on n'était pas assez nourri, et un seul remède : manger. On pourrait dire que Gousta appliquait à la lettre le fameux aphorisme de L'Opéra de quat' sous : d'abord vient la bouffe, ensuite vient la morale.

Mais j'étais armé de patience, et même d'une certaine curiosité, comme de cette passivité dite russe qui donne sa chance au temps. Quelqu'un finirait bien par se fatiguer un jour... En attendant, je regardais du bon côté des choses. Et du bon côté de Gousta qui m'avait préparé une petite chambre agréablement meublée. Pour la première fois - ce pour quoi je me souviens de cette chambre - une longue

étagère murale remplie de livres se trouvait devant mes yeux avant que je m'endorsse. Tout était fonctionnel, sans ornements, amical. Par la suite, je n'ai plus connu pareil luxe avant de venir à Paris. Le plaisir aurait été complet si je n'avais été astreint à une hygiène régulière et soumis à un contrôle de propreté. Pour vérifier que je m'étais bien lavé le cou et les oreilles. En Bessarabie, ce genre de contrôle s'exerçait à l'école. Ici c'était à la maison, et Gousta y apportait une rigueur particulière. Personne n'aurait pu lui ôter de la tête que la propreté est signe de Nettigkeit du caractère.

Cela se passait en 1935. La radio était déjà répandue, mais à Kagoul peu de gens possédaient un poste et on l'écoutait d'une oreille distraite. Tous partageaient la vieille méfiance paysanne devant les nouveautés - qui, après la guerre, s'est changée en crédulité paysanne devant tous les colifichets de la technique et de la mode. Or, à Cîmpouloung, un grand, un superbe poste trônait au salon. Gousta raffolait de la radio. Peu à peu, elle avait négligé son piano pour son poste qui la transportait de bonheur quand elle écoutait, en les fredonnant, les Schlager, des tubes viennois. Qu'essayait-elle de se rappeler, en chantant, le regard éperdu, les valse de Johann Strauss ? Sa griserie me contamina au point que je n'en ai pas oublié une seule. Transportée par sa passion, elle me fourrait devant le poste et tournait le bouton, juste pour le plaisir de prononcer avec fougue le nom des stations, Wien, Paris, Berlin. Elle paraissait alors se souvenir du côté trouble de son âge, de ses élans romanesques qui, chez les femmes allemandes, sont enfouis dans les fondations de leur roideur - comme ces enfants que l'on emmurait jadis vivants dans les ponts, pour les rendre plus solides.

Franchement, il n'y aurait eu aucune excuse à se le rappeler, si les ondes acoustiques venues de Berlin n'avaient diffusé des paroles marchant au pas : *Heil, heil, Sieg Heil !* Ensuite Hitler nous apostrophait. Sa voix s'élevait avec force, emplissant la pièce, criant avec rage contre les Juden. Son discours s'insinuait en moi. J'aurais compris bien plus de choses si j'avais mieux su l'allemand. Quelle tête, me demandais-je, peut bien avoir cet artiste inconnu ? Pour qui et pourquoi met-il en scène ces imprécations ? J'imaginai le théâtre immense, la marée humaine, le roulement des tambours et les milliers de bouches enthousiastes chantant *Deutschland über alles*. Ça me donnait le vertige. Comme hypnotisé, presque conquis, je me laissais entraîner par le déferlement de la foule, des phrases et de la musique. Mais pas pour longtemps. Et puisque la Bible était ma première référen-

ce, j'en vins à parler de lui en le surnommant le Pharaon d'Allemagne. Ce qui fut jugé ridicule et fit rire mon père, la famille Javitz et leurs amis.

À vrai dire, ils ne prenaient pas Hitler au sérieux et ne croyaient pas que ses menaces auraient la moindre chance d'être mises à exécution. Cela ne leur entrait pas dans la tête. Les Allemands étaient trop civilisés, la culture allemande, qui était aussi la leur, trop *hoch* pour le permettre. Or, étant un dictionnaire portatif de catastrophes, j'énumérais à Gousta tous les crimes du pharaon d'Égypte, les forfaits des tsars de Russie. Avec pour effet de l'énerver passablement. Inoubliable désormais, la voix de Hitler s'était gravée dans mon esprit. Même si, pour l'éviter, on n'écoutait plus que Radio Budapest, Paris ou Vienne. C'est donc en 1935 que Hitler entra dans ma vie.

Je faisais de mon mieux pour m'habituer à Cîmpouloung. Sans être certain de savoir pourquoi - pour faire plaisir à mon père ou être en bons termes avec tout le monde, afin qu'on me fiche la paix. Disons que ce n'était pas difficile. Et cela aurait marché, si Gousta avait eu un autre caractère. C'était une femme de son époque, déformée par les règles sociales et la discipline de l'époque. Elle voulait me les inculquer sans tenir compte de mon éducation antérieure ni de mes goûts. Il faut supposer qu'à ses yeux, j'étais soit un rustre des champs, soit un de ces Juifs de l'Est méprisés par les Juifs allemands, qu'il fallait mettre au pas. La discipline, exécration défaut, était inscrite non seulement dans le caractère de Gousta, mais aussi dans son éducation. Elle ne me pardonnait ni d'omettre « *Gnâdige Frau* » ou « *Küss die Hand* » en m'adressant à une dame, ni d'arriver en retard au dîner. Un soir, elle me lança même devant mon père : « Tu n'es pas le client d'un restaurant pour venir aux heures qui te conviennent et choisir les mets qui te plaisent. »

Peut-être ne s'en doutait-elle pas : jusque-là, j'avais toujours connu une certaine liberté. Ni les deux gouvernantes ni mon père ne portaient une horloge dans leur cœur ou un code de bonne conduite dans leur tête. Du reste, ils me jugeaient attentionné et bien élevé. En pareille situation de réprimande, mon sens de l'équité m'aurait poussé à la révolte. Mais là, ne pouvant plus guère compter sur mon père, je fus humilié sans voir comment me défendre. Et je devins la victime passive de Gousta. Tout en n'étant pas d'assez bonne étoffe pour qu'elle pût me retailler à sa guise et me plier selon ses règles. Dieu sait pourtant que je faisais des efforts. Mais son complexe de supériorité l'aveuglait. Et sa dureté ignorait, que, si l'on veut guérir une plaie, il vaut mieux ne pas la palper.

J'en vins donc à tout accepter, sauf deux choses. Elle exigeait que je l'appelle *Mutti*, le diminutif affectueux de mère en allemand. Et cela touchait à ma plaie. Non seulement je ne savais pas de quel nom l'appeler - à l'époque, un enfant n'appelait pas ses parents par leur prénom -, mais ce petit mot même me la rendait étrangère. Il était trop tard, *Mutti* n'évoquait rien de maternel, n'avait pas la tendresse de maman en roumain ni de *ima* en hébreu. Cette impossibilité langagière même rouvrait la plaie de la mère absente, qui pourtant n'était pas si loin. Gousta, je le savais bien, n'appartiendrait jamais au monde des mères selon le cœur. Peut-être le sentait-elle, furieuse d'entendre le *Mutti* réticent qui franchissait mes lèvres. Je raconte cela parce que le mot de mère m'est devenu, par la suite, un mot de chagrin.

12 octobre 1978

Mais le désastre vint de l'autre chose insupportable : les châtiments corporels. Quelles que soient les raisons qu'elle avait pour m'infliger une correction, je ne voyais pas ce qui lui donnait le droit de me frapper, et surtout de me gifler. Personne ne l'avait fait jusque-là, sauf le maître d'école qui pourtant me touchait pas au visage. Je me sentais humilié jusqu'à la moelle et m'en voulais d'accepter ses compresses froides sur ma joue rouge. Pourquoi une belle-mère est-elle aussi cruelle envers son beau-fils ? Que son comportement soit motivé par sa haine envers la première épouse de son mari n'a pas de sens. Une autre raison pourrait en être la déception : l'enfant qu'elle aurait désiré avoir avec le père n'aurait pas été cet enfant-là. Elle ne lui pardonne pas de n'être pas l'enfant de son désir, et moins encore de savoir qu'elle ne pourra jamais être la mère qu'il désire. C'est un désir devenu fou chez les gens qui se délectent de torturer des enfants sans défense, et même d'en pousser quelques-uns à devenir fous pour de bon.

Quand je me rappelle cette période où je me sentais fautif d'avoir provoqué sa colère et de cacher ses punitions à mon père, je ne trouve pas les mots pour dire convenablement le sentiment qui me vient. Il m'est néanmoins arrivé de me plaindre de ses gifles. Tirillé entre sa nouvelle femme et son fils, mon père répondait : « Il faut avoir de la patience », ou : « Nous sommes chez eux. » Somme toute, il se montrait aussi lâche que moi.

Il en fut ainsi pendant plusieurs mois. J'avais atteint, dans la patience, le point où l'on n'a plus qu'à s'en remettre au ciel. Après quoi on continue à vivre avec l'espoir qu'il déclencherà un événement où tout s'éclaircira. Cela se passa bien ainsi. Gousta aussi avait un fils, dont je ne me rappelle rien, ni le nom, ni le visage, ni le caractère. J'ai même oublié le lycée que nous avons pourtant dû fréquenter ensemble - y étions-nous dans la même classe ? Naturellement, elle lui marquait sa préférence et ne le quittait guère. Il nous arrivait pourtant d'être seuls. Échappant à sa surveillance, nous partions nous promener, ou bien nous nous cachions dans le jardin.

Un jour eut lieu un de ces épisodes mineurs qu'on n'oublie jamais. En nous cherchant, Gousta nous surprit dans les lieux d'aisance du jardin, à fumer une cigarette bourrée de soie de maïs - on apprenait à les faire à l'école. Elle entra dans une colère incontrôlable. Elle expectora tous les cris et toutes les insultes qui montaient dans sa bouche. Comme enivrée par sa propre violence, elle se mit à me gifler sans retenue, oubliant que son fils était de la partie. Dans son esprit, moi seul pouvais avoir eu cette idée et lui donner le mauvais exemple. Alors qu'il était visiblement complice. C'était brutal, injuste, et je n'y tins plus. La révolte qui couvait en moi contre Gousta éclata. La route des duretés et des privations d'amour avait été trop longue et n'aboutissait finalement que dans cette maison, chez cette femme. Je m'étais montré envers elle et mon père d'une crédulité d'autant plus absurde qu'on la décevait sans cesse. A cet instant-là, ma crédulité venait de s'évaporer. Ne me restait que l'indignation, et le sentiment d'être isolé dans cette famille où ce qui m'attendait allait être plus dur, si je me laissais faire.

Me reprenant en main, je refusai de parler à Gousta jusqu'à ce que mon père soit rentré. A lui, je dis alors tout ce que j'avais sur le coeur et qui s'était accumulé au cours des années. Son manque d'attention, sa façon de se décharger de ses devoirs sur d'autres, la difficulté de l'aborder en comparaison avec les pères d'autres garçons, son manque de tendresse. J'eus l'impression qu'une boule se dissolvait pendant que je parlais. Depuis longtemps, je la portais en moi sans me l'avouer ; sa présence ne m'avait été révélée que par la colère insensée de Gousta. Je ne réussis cependant pas à le convaincre que ça ne pouvait plus continuer ainsi. Sa seule réponse fut à peu près : « Tu ne vas pas chercher un peu loin ? » Il suffisait que je fasse des excuses à Gousta et qu'elle exprime des regrets pour qu'on n'en parle plus. Tout à coup, je vis que mon père était vulnérable. Pourquoi ? Parce

qu'il n'était plus maître de sa situation, parce qu'il dépendait de ses beaux-parents pour son revenu, de sa femme pour son confort, parce que...

Si toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, toutes ne sont pas non plus bonnes à taire. Et je lui dis qu'il minait la confiance que j'avais en lui. Il me démenageait d'un endroit à l'autre sans rien m'expliquer. Sans me protéger en prenant mon parti. Ni tenir réellement compte de ce que je désirais ou pouvais ressentir. Depuis la mort de grand-père et de grand-mère, je n'avais plus personne vers qui me tourner. Pas même ma mère et ma soeur, dont j'étais coupé. La peur de voir détruit mon équilibre intérieur si fragile et voler en éclats ce que j'avais échafaudé à grand-peine se fit jour. Gousta devait le soupçonner, elle comptait sur cette peur et devinait mes points faibles pour briser ce qui exprimait, à ses yeux, une résistance.

J'aurais dû pleurer ces jours-là, me prendre en pitié puisque personne ne me protégeait ni ne compatissait à mon sort. Il y a des moments où l'on se sent perdu dans le monde comme une aiguille dans une botte de foin, dont personne ne tient le fil. Ce fut un de ces moments. Il est bon d'espérer en quelqu'un quand l'espérance n'est pas chaque fois bafouée, et l'on consent à patienter si la patience vient d'elle-même. Mais cette fois, j'avais l'impression que ça ne servirait à rien. Que faisais-je donc là ? Faux parents et faux enfant, nous étions comme des acteurs qui, faute d'autres engagements, jouent ensemble une mauvaise pièce. Maintenant, tout à coup, je me sentais absolument seul dans une ville étrangère. Et, le pire de tout, sans personne pour me dire ce que je devais faire. Alors germa en moi l'idée de partir pour Galatzi où habitait la soeur de mon père, ou d'aller chez ma mère sans avertir personne. Je me répétais : « Maintenant, il faut m'en aller ». De toute évidence, l'amour entre mon père et Gousta n'était pas assez fort pour qu'ils m'y incluent. Peut-être, à travers moi, se vengeait-elle de ma mère, la femme qui lui avait pris l'homme qu'elle avait aimé dans sa jeunesse.

Quelle qu'en fût l'explication, et aucune n'était sans doute la bonne, ma fugue fut vite préparée. Une semaine au plus après ces événements, après avoir dit la prière du matin avec une grande ferveur et m'être habillé très correctement, je me mis en route vers la gare. Il me fallait quitter la ville avant que mon départ ne fût découvert. Tandis que je me demandais comment y parvenir, un déclic de liberté avait eu lieu : ma peur s'estompait petit à petit. Je me souviens avec précision que personne ne faisait attention au voyageur insolite. Les cheminots allaient et ve-

naient, des hommes chargeaient du bois, et j'écoutais les conversations des ivrognes habituels. Derrière la gare s'étendait une forêt dont j'explorai la lisière, dans l'éventualité de m'y cacher si j'apercevais une personne de connaissance, ou si je devais y passer la nuit. Le parfum de la terre et de la mousse humide me rassurait. S'ajoutant au plaisir de me sentir entièrement seul, parce que personne au monde ne savait à ce moment-là où je me trouvais.

Mais comment me rendre à Galatzi ? Comment prendre le train sans l'argent nécessaire ? La lumière du jour baissa. Soudain le découragement me vint. La gare s'était vidée et un train s'approchait dont j'apercevais les lumières. J'avais trop peur de passer la nuit dans les bois. L'idée me vint de monter dans un train de marchandises. Quelle qu'en fût la destination, il fallait que je le prenne pour m'éloigner à tout prix. Je m'adressai à un homme d'équipe et lui demandai s'il y avait un train de marchandises, et vers quelle heure. Il me répondit : « Les trains de marchandises sont pour les bêtes. » Sa réponse m'est restée en mémoire. Quatre ou cinq ans plus tard, il a dû voir qu'on y entassait des êtres humains.

Mais j'avais fait une erreur. L'homme a dû subodorer la fugue, avertir la police. Bientôt mon père vint me cueillir, après avoir passé la soirée en vaines recherches, dans la panique. Plus tard, dans ma chambre, je lui dis que je n'avais pas oublié l'heure de rentrer. Ni cédé à un accès de mauvaise humeur. Il comprit soudain ce qui s'était passé et prit conscience de cette chose inouïe : j'avais voulu m'enfuir de chez lui. Il se sentit à la fois malheureux et puni d'avoir un tel fils. Et prononça le mot de la fin : « Je voulais t'élever dans un milieu calme et propre. »

Un peu de temps s'écoula encore. J'évitais, dans la mesure du possible, de me trouver avec Gousta et son fils. Peu à peu mûrit la décision qu'après la fin de l'année scolaire, j'irais à Galatzi. Quand ce départ eut lieu, il fut pour mon père un sujet d'irritation. Non à cause de moi. Mais parce qu'il mettait au jour les failles d'un couple qui avait cru rallumer un amour inachevé, et se désagrégeait du dedans. Mon père retourna en Bessarabie et divorça pour la seconde fois.

Je suis las d'avoir tant écrit sur Gousta, d'avoir tant de souvenirs de la femme qui a fait de moi un paria. Elle a détourné mon père de la ligne de conduite qu'il s'était fixée envers moi et de la vie que nous partagions plutôt bien que mal. Elle n'a plus jamais été pareille après cette fugue. Quant aux événements qui ont marqué la vie de Gousta par la suite, je n'en ai rien su. Pendant la guerre, il nous arri-

vait à mon père et à moi d'y faire allusion, de nous demander ce qu'il était advenu des Javitz. Ont-ils été évacués vers la Roumanie ou déportés en Transnistrie ? Aucune nouvelle ne nous est parvenue d'eux. Quand la guerre se termina et que je me rendis dans des villes proches de Cîmpouloung, je tentai de glaner des informations. Mais je ne recueillis que des ouï-dire sur la violence et la confusion qui y avaient régné.

Pourquoi cherchais-je à apprendre quelque chose ? Par loyauté inconsciente, pour faire plaisir à mon père, et sûrement parce que j'éprouvais du remords. Rien n'a survécu de cette femme, si ce n'est le souvenir de notre brève parenté que nous n'avions voulue ni l'un ni l'autre. Je ne sais, mais j'aurais fait l'impossible pour l'entendre dire : « J'ai survécu. » La mort a dû la prendre au-delà du Dniestr. Sur ma demande, le rabbin de Bouhouschi a dit la prière rituelle, et toute ma rancœur s'évanouit quand il commença à réciter : « Que Son nom soit glorifié et sanctifié dans le monde qu'Il a créé selon Sa volonté », afin qu'elle reposât en paix dans sa dernière demeure.

Chronique des années égarées.
Récit autobiographique.

II

PERE ET FILS

13 octobre 1978

[Retour à la table des matières](#)

Les mémoires sont une conversation avec les morts. La lumière d'une fin de matinée baigne un mince coin de l'horizon lointain, broussailles mortes ou arbres étiques. Sur ce paysage informe se détachent le Mur des Lamentations et la touffe de bâtiments mal assortis qui l'entourent. Que se passe-t-il dans ma tête ? Pendant des années, j'ai souhaité ne pas penser au passé - à mes parents, en fait. Je m'efforçais de me créer une vie propre, ailleurs, auprès d'autres personnes avec qui je me sentais davantage en harmonie. Oserai-je le dire : *causa sui*, comme si j'avais été mon propre fils. Or, cette vie-là que j'ai menée comme on mène un cheval m'a conduit sur la terrasse où je me trouve. Ce n'est pas celle où l'on répétait, sans trop l'espérer : « Reviens avec miséricorde à Jérusalem la ville sainte, comme tu l'as promis. » Et j'y découvre les traces de ma propre existence qui, à l'instar du temple, a été brisée deux ou trois fois et que j'ai été forcé de rebâtir, sans savoir pourquoi.

J'ai essayé de comprendre mon père. Il aimait les femmes et en était aimé. A plusieurs reprises, il a tenté de fonder une famille, mais souffrait de s'y sentir dépaycé, à tout le moins. Dans son rôle de père, il se trouvait mal à l'aise. Embarrassé par ses sentiments, par la présence de son enfant même, il ne savait pas dire un

mot tendre ni donner une caresse, montrer de l'amour. Aux instants où j'aurais attendu qu'il se manifeste, je le voyais freiné dans son élan. Sa bouche restait close et il reprenait de la distance, le visage étonnamment sévère. Car c'était bien cela : dès que nous étions seuls, il se croyait obligé d'épouser une attitude, de s'en tenir aux règles et de me débiter des morceaux de morale convenue. Ou de s'adresser des critiques, des reproches, faisant de moi le procureur de sa conscience. C'était le monde à l'envers. Cependant il m'a rarement forcé à agir contre mon gré. En face de lui, j'étais toujours tendu, angoissé. Et n'avais qu'une pensée, encore à vingt ans : fuir sa présence. En le quittant, j'étais encore plus mal à l'aise. L'élan ou le contact auquel j'aspirais inconsciemment chaque fois ne s'était pas exprimé. De ce qui avait pu nous unir ne subsistait que l'écho de ces rencontres manquées. Il fut un mauvais, très mauvais père, mais un père fidèle jusqu'au bout.

Au lieu d'arriver à Galatzi seul, en fugueur, c'est donc accompagné par mon père que je descendis du train. Ce voyage, je l'appris plus tard, avait été une torture pour lui. Pendant tout le trajet, il n'avait pensé qu'à ce retour humiliant. En m'amenant chez sa soeur, il donnait la preuve de son échec. Même à soixante ans passés, les souvenirs de notre arrivée à Galatzi le peinaient encore. Au contraire, l'accueil prévenant, discret même, de Tanti Anna me rassura immédiatement. Grande, trompeusement maigre, la chevelure châtain foncé, d'une grande vivacité nerveuse, elle n'était pas jolie au sens habituel du terme. Son cou long, délicat, dont la peau se tendait chaque fois qu'elle tournait la tête, rappelait celui d'un oiseau sur le qui-vive. Elle n'était pas d'une féminité troublante, mais sa voix feutrée, hésitante, avait les inflexions caressantes d'une séduction étudiée. Cependant la première chose qui frappait chez elle, c'étaient ses yeux fouilleurs, encore que sans douceur. Des yeux en demi-teinte, si l'on peut dire, prompts à saisir intrigues et caractères. Ils avaient un regard d'Orient.

Devoir prendre en charge le fils de son frère ne l'enchantait visiblement pas. D'abord elle avait un fils, Pouïou, de quatre ans mon aîné, qu'elle aimait passionnément et dont la santé fragile exigeait toute son attention. Ensuite son mari venait de tomber gravement malade. C'était un homme affable, réservé et extrêmement soigné de sa personne. Dans sa jeunesse, il avait été l'homme de confiance d'un boyard, je crois, et ses manières restaient empreintes de courtoisie et d'un tact quelque peu démodé. Les médecins ne lui donnaient plus que trois ou quatre ans à vivre. Tanti Anna se montra pour lui la plus dévouée des infirmières. Il lui arrivait

de rester jour et nuit à son chevet quand il le fallait. Lorsque la fin approcha, elle le soigna avec une abnégation et un désespoir dont je fus ému. C'était une question de fierté, la volonté de garder intacte l'affection envers l'époux qu'elle s'était choisi.

Bref, n'être pas tout à fait le bienvenu chez Tanti Anna eut paradoxalement pour moi un aspect rassurant. Elle me prenait en pension, ce qui promettait une certaine indépendance, voire la paix. Quel réconfort de me libérer du fatras des sentiments, de la confusion des humeurs et des personnages, de toutes ces promesses non tenues. Plus de gouvernante ni de querelles conjugales, plus de pseudo-mère ou de semblant de famille réclamant une vigilance de tous les instants pour y être un bon fils. Je comptais, en effet, vivre comme en visite chez Tanti Anna, et me promis d'être digne de son hospitalité. Bien plus fine que mon père, elle le comprit. Elle n'a cherché ni à s'imposer ni à m'imposer une façon d'être. Peu à peu, je me suis rendu compte que son attitude ne traduisait pas un manque d'intérêt pour moi, mais qu'elle me témoignait ainsi sa confiance. Oui, c'est bien cela : au laisser-faire mâtiné d'autorité auquel j'étais habitué depuis l'enfance, elle a substitué un sens de la confiance qui m'obligeait sans me contraindre. Elle avait agi par instinct, mais aussi avec tact, parce qu'elle avait conscience de la précarité d'une existence dont elle connaissait l'histoire mieux que moi.

Certes, je pensais que mon séjour chez Tanti Anna serait de courte durée. Juste le temps d'une traversée du désert, jusqu'à ce que mon père me ramène sur la terre promise. Sur ce point, chacun s'est trompé du tout au tout. Anticipons : ce qui devait n'être qu'une solution provisoire a duré onze ans. J'ai vécu chez ma tante de 1936 à 1947, date à laquelle j'ai quitté la Roumanie.

Ainsi la vie chez Tanti Anna fut un de ces provisoires qui durent. Elle n'avait pas débuté sous les meilleurs auspices. Son mari malade ne pouvait plus travailler, leurs économies s'épuisaient, et c'est elle qui devait trouver un moyen d'existence. Cela entraînait un relatif isolement vis-à-vis du milieu social. On sortait peu et on recevait peu, n'étant guère disponibles pour autre chose que le quotidien. Allons, j'exagère. Notre existence ne s'en ressentait pas encore beaucoup, et l'appartement que nous occupions rue du Colonel-Boïla était spacieux, meublé à l'ancienne et confortable. La maison appartenait à un Grec très riche, et une partie en était louée à un couple chrétien qui gardait quelques moutons dans la cour de derrière. Si je m'en souviens, c'est parce que mon cousin s'amusait à taquiner la grosse cor-

ne d'une brebis, à bander les yeux de l'animal avant de le conduire devant l'arbre et de lui donner des coups de poing sur la tête. Mais la brebis, plus maligne que mon cousin, le reconnaissait et le pourchassait sur le terrain. Si bien qu'on nous défendit d'aller dans la cour. Et je regrettai que ce petit bout de terre qui me rappelait la campagne me fût désormais interdit.

Comme j'étais vorace de détails ! Je ne pouvais pas en obtenir assez dans ce quartier où voisinaient pêle-mêle Grecs, Arméniens, Turcs peut-être, restés à Galatzi après le déclin de l'Empire ottoman. Ma tante parlait le grec et connaissait des Grecs, ces hommes à la peau mate, jaunie, au regard lourd à demi souriant, ces piliers de café jouant aux cartes ou assis à longueur de journée devant la même petite tasse. Les mains se déplaçaient du jeu vers la tasse de café, de la tasse vers la cigarette, et ainsi sans fin. Avaient-ils une épouse, des enfants ? Probablement, même s'il était impossible d'associer femmes et enfants à ces hommes solitaires et détachés. Quand ils sortaient du café pour prendre l'air ou négocier des affaires, on les voyait arpenter les rues, les mains dans le dos, faisant rouler nerveusement le chapelet d'ambre, tantôt en criant, tantôt en chuchotant, ce qui accélérerait ou ralentissait le mouvement des grains. J'ai gardé une image aussi vivace de ces chorégraphies de chapelets que celle de la danse des petits pains dans La Ruée vers l'or de Chaplin.

Ma tante invitait à la maison certains de ces Grecs, pour affaires, je suppose. S'il faisait chaud, elle leur offrait de la confiture de roses avec un verre d'eau glacée qu'ils sirotaient. Mais ils préféraient le café turc - dans lequel, à l'occasion, elle leur lisait l'avenir - et les cigarettes parfumées. C'étaient de grands fumeurs, parlant d'abondance de tout, sauf d'eux-mêmes. Ainsi se paracheva en moi le stéréotype du Grec solitaire et célibataire, dont le propriétaire, qui habitait, je crois, dans la cour, était le parangon. Vieux garçon d'une quarantaine d'années, grand et maigre, le nez en bec d'oiseau, il vivait de ses loyers. Comme beaucoup de Grecs que j'ai connus, il avait un penchant pour l'errance et la rêverie, avec de longues torpeurs et de brusques initiatives. Un jour, j'ai coulé un regard dans son unique chambre, et j'ai reconnu les images pieuses et les objets sacrés de la chambre d'Iliana, mais qui donnaient à celle de l'homme l'austérité d'une cellule de moine.

Jusqu'alors, sauf exception, j'avais vécu isolé d'autres ethnies et religions. Du fait qu'elles étaient tellement différentes, il y eut au début à la fois appréhension et curiosité. Quand la curiosité prit le dessus, je fus plutôt satisfait de vivre au milieu

d'elles. Je ne voudrais pas surcharger ce récit. Mais je me rappelle distinctement m'être senti libéré du monde clos dans lequel j'avais vécu - et le plaisir que me donnaient le tintamarre des voix, le salmigondis des physionomies, des coutumes étrangères les unes aux autres. Me rendais-je compte qu'à la longue, cette proximité susciterait en moi des envies cosmopolites ?

En peu de temps, j'appris que, désormais, j'étais seul responsable de moi-même. Au point que je commençai à prendre au sérieux le lycée. Tanti Anna m'avait inscrit dans le même établissement que son fils. Elle m'avait aménagé un coin pour étudier, et surtout fait confectionner un bel uniforme kaki. Ce lycée juif n'avait rien de confessionnel. La plupart des familles y envoyaient leurs enfants - seuls ceux de la haute bourgeoisie fréquentaient le lycée d'État. J'ai été obligé de franchir une frontière invisible de mon caractère pour m'adapter à la discipline quasi militaire. Non seulement il fallait porter cet uniforme, mais aussi saluer dans la rue les professeurs connus et inconnus, et ne jamais sortir après huit heures du soir. Chacun de nous avait un numéro matricule et n'importe qui pouvait signaler l'infraction au proviseur. J'avais aussi conscience de devoir combler des lacunes en littérature roumaine, histoire et géographie, par un effort de mémoire auquel je n'étais pas habitué. De quoi occuper les soirées en sus des devoirs quotidiens. Malgré l'aide de Pouïou, je ne savais pas comment rattraper ce retard.

Mais je jouais le jeu. Peu à peu le jeune garçon maigrichon, noiraud, au visage allongé, le campagnard timide s'est mué en lycéen. Pendant des jours, des mois, ses yeux écarquillés fixèrent les professeurs se succédant dans la classe pour faire leur numéro. Il s'habitua à ces matinées vides où la pédanterie de l'un suffisait à rendre la classe morose et à nous dégoûter d'une matière qui, étudiée seul à la maison, avait paru riche et passionnante. Par bonheur, les surveillants, de jeunes étudiants démunis, montraient un tel enthousiasme quand ils nous faisaient répéter les leçons que cela changeait tout. Je me souviens du nom de l'un d'eux, Loupou, qui nous régala d'idées et d'auteurs soigneusement bannis du programme. Les autres ne nous apprenaient que ce que je savais déjà, et surtout à mémoriser dates, lieux, poèmes fades que j'oubliais sitôt l'examen passé. Parfois je me plaignais à Tanti Anna de ce patchwork d'heures, de matières disparates, de visages professoraux sans unité ni cohérence. Elle était bien d'accord avec moi. Combien différent avait été l'enseignement du maître d'école, s'évertuant à nous faire saisir la signification de ce qu'on lisait, et à nous révéler un univers inconnu. Mais, tout compte

fait, j'étais plus libre au lycée. Cela me laissait le temps de réfléchir, une fois dehors, pour compenser cette accumulation de connaissances plus ou moins intelligibles. Toujours est-il que les années de lycée passaient sans se faire remarquer, et que je passais d'une classe à l'autre sans me faire remarquer.

Les autres élèves ? Tout de suite, je fus la cible de leurs railleries, ma taille et mon teint de tzigane me valant maint surnom. Les surveillants n'étaient pas en reste, et même les gamins des rues. Chaque matin, en me rendant en classe, portant mon cartable soigneusement rempli, je savais qu'un élève frapperait dessus pour le faire tomber, en me lançant un de ces sobriquets que je serais incapable de traduire. J'essayais de me courber pour paraître moins grand, embarrassé par ce corps qui me rendait gauche et me donnait un complexe d'infériorité. Je finis par me croire laid, incapable de plaire aux filles qui faisaient des remarques sur mon passage. Quelle importance ? dira-t-on. Il m'a fallu près de vingt ans pour venir à bout de ce que je me figurais être une disgrâce.

Et puis mes pensées et mes habitudes changèrent. Sans le vouloir, j'abandonnai la Bible et les rituels. Ou plutôt ils m'abandonnèrent, faute d'une communauté qui me les fasse partager. Tanti Anna n'était pas pieuse. Elle ne croyait pas ni ne suivait les rites. De temps en temps, elle avait besoin d'être bercée par une musique ancienne. La parole et les cérémonies de la tradition la lui apportaient. Alors elle se souvenait du rituel des parents et célébrait une fête, tout en échappant à l'emprise de la religion.

Ce qui eut pour moi plus d'importance fut l'amitié de Molkho, un garçon sépharade. Un de ces bons élèves qui réussissent comme en se jouant dans toutes les matières. Il s'intéressait à la littérature et aux idées « hors de l'école », selon son expression. Tout en lui était pondéré, retenu, sauf le regard mobile, brûlant, et le mouvement nerveux des mains. Son teint brun, son corps élancé aux formes gracieuses, ses attaches fines mais robustes faisaient penser aux garçons peints par Goya ou Murillo. C'est à lui que je confiais mes soucis, mes rêveries et mes projets. Il savait écouter, chose rare même chez les adultes, restant silencieux, prêtant une oreille attentive aux débordements de mon imagination. Discret sur lui-même, observant une réserve due en partie à son caractère fier et farouche. Au cours de nos conversations, il aimait disséquer avec emphase ce qu'on nous avait appris en classe. Molkho préférait cependant évoquer ses propres lectures, pour prouver le sérieux de ses arguments. Et ce dans le but d'illustrer son leitmotiv : la science est

le fondement de la vie moderne. Nous devons, répétait-il - après son père, sans doute -, étudier la science. Les Juifs sont des génies scientifiques, cependant la majorité continue à ne pas tirer les conséquences de leurs idées. On est fier de dire : « Einstein est juif », mais après ça on va au temple. En ce siècle, de toute évidence, la science finira par occuper la place jusque-là dévolue à la religion. En souriant, il concluait sans indulgence qu'on ne pouvait plus croire, ni en la divinité ni en la religion.

Alors le désir a commencé à me tourmenter de mieux comprendre les matières dans lesquelles j'étais ignorant comme un novice. Je lui concédais tout. Mais je ne pouvais concevoir notre peuple sans les Tables de la Loi reçues sur le Sinaï. C'est pourquoi j'étais infatigable à discuter avec Molkho. Mon ami aurait abandonné la partie plus vite que moi. Cependant il a eu gain de cause. Ce sont ses arguments, ajoutés au changement de vie, qui ont fini par faire de moi un libre penseur. Tout en pratiquant de temps à autre, bien sûr.

À treize ans, comme tous les garçons, Molkho inclus, je fis ma communion, la Barmitzva, l'étape la plus importante de la vie d'un garçon qui passe à l'âge adulte. Je ne comprenais pas alors ce que je crois avoir été amené à comprendre par la suite : ce n'est pas parce que l'on devient athée que l'on devient agnostique. Il reste un certain lien essentiel avec ce qu'on a tenu pour sacré ou béni. Avec le temps, il perd sa force mais non son emprise psychique. Le rompre signifierait effacer son passé. En saisissant cet aspect des choses, chez moi et chez des amis, il m'est apparu que devenir athée dépend de nous, mais non devenir agnostique. Somme toute, celui qui a cru une fois dans sa vie n'en finit jamais avec cette question du croire.

Heureusement, il y avait le sport. Pour faire comme les autres et m'agréger à eux, je ne connaissais rien de mieux. Et cela me plaisait de courir après le ballon ou de le faire passer par-dessus le filet. Quand il faisait beau, nous sortions jouer, surtout au football et au handball, pour nous délasser des leçons et nous faire les muscles. J'étais surtout bon au football, car là je prenais ma revanche sur tous ces petits. La taille est un avantage, surtout au poste de demi-centre où j'excellais. Je m'y adonnais avec l'enthousiasme d'un néophyte, mais dire que j'étais devenu un sportif serait exagéré. Tanti Anna était contente de me voir sortir au grand air, m'amuser de tout cœur et me faire des amis. Contente, vraiment ? Elle avait peur des mauvaises rencontres, toujours possibles sur un terrain vague. En outre, elle

ne pouvait s'empêcher de remarquer qu'en jouant, j'abîmais mes chaussures, salissais ou déchirais mes vêtements. Et elle n'était pas assez riche pour m'en offrir des neufs. Mieux que les privations, ses remarques, faites en passant, exprimaient sa crainte de la pauvreté. Toujours est-il que l'idée de sport est, depuis, restée associée dans ma tête à celle de richesse.

J'abandonnais volontiers ces exercices, ainsi que les devoirs à faire, pour traîner avec des copains dans Galatzi. Je ne connaissais que les rues que je longeais pour aller à l'école. Ou celles, malpropres et sombres, du quartier du port ; par les portes jamais closes des tavernes, restaurants ou cafés s'échappaient des voix masculines stridentes. Plus loin, les mâts des cargos se détachaient sur l'eau dont la couleur variait avec les saisons. Toujours, quelque part, une sirène hurlait et gémissait. Çà et là, par les volets mi-clos des maisons filtraient des musiques geignardes. Quand les beaux jours revenaient, des femmes sortaient sur le pas des portes. L'une d'elles parfois m'interpellait familièrement : « Petit, tu viens ? » C'étaient là les mauvaises fréquentations qui alarmaient Tanti Anna et contre lesquelles, à mots couverts, elle me mettait en garde. Elle me croyait plus ingénu que je ne l'étais et je me figurais plus averti que j'aurais dû l'être. Vers l'âge de treize ans, je commençai à avoir la frousse. Non seulement à cause du terrible danger des maladies vénériennes, si répandues, mais parce que je devinais que ces corps de femmes, nus sous les peignoirs, étaient insensibilisés et usés.

À l'époque, l'éducation sexuelle était inexistante. Ou elle se faisait entre garçons, dans la cour du lycée. Partagés entre l'instinct et la peur, nous parlions de la syphilis, de la blennorragie, à éviter comme la peste, plus que du plaisir à attendre. La plupart n'avaient pas encore touché un corps de femme. Et pourtant ne rêvaient qu'à sa possession expéditive. Ce ne pouvait être que celui d'une prostituée. Il y en avait d'ailleurs une chez qui se rendaient les élèves du lycée. Chacun savait son nom, son adresse, ses habitudes. Un petit nombre de fois, j'y avais accompagné des camarades anxieux, par curiosité. Ils avaient beau insister pour que j'aille avec elle, je n'en voulais rien savoir. Tout le monde dit combien l'éducation sexuelle a changé depuis et quelle chance ont les adolescents d'aujourd'hui. Difficile à dire quand on sait que, en partie à cause du sida, la peur le dispute au plaisir en la matière.

Avec le passage du temps, je prenais de plus en plus l'habitude de flâner dans Galatzi - les fins d'après-midi étaient magiques. Le travail s'arrête, libérant ceux

qui étaient enfermés dans les boutiques, les ateliers, les bureaux. Dans ce suspens, le temps devient imprécis. Un murmure, une rumeur d'agitation et de désirs, se répand et flotte dans les rues. Il est merveilleux de s'y trouver, en ayant l'impression de n'aller nulle part, jusqu'à ce que pâlisse la lumière du jour et que la fatigue nous avertisse qu'il est l'heure de rentrer. On chantonne en marchant, ou bien on siffle en observant les innombrables visages des voyageurs du tramway, ou les femmes chargées de sacs d'épicerie, les hommes portant leur serviette et des cartons. Et surtout les jeunes femmes marchant bras dessus, bras dessous, chuchotant et lançant des œillades, qui coupent de leurs rires et de leurs robes colorées la monotonie du flux humain. Si je les avais effleurées une seule fois au cours d'une bousculade, la sensation se prolongeait toute la soirée, signe qu'une chose s'était passée entre nous.

Des attroupements entouraient les mendiants, particulièrement nombreux, les vendeurs et charlatans ambulants. Mais surtout les romanichels, bateleurs et jongleurs. Ils traînaient un ours apprivoisé, sans âge. L'animal muselé se dandinait, péniblement dressé sur ses courtes pattes de derrière, tordues et clownesques, affublées d'un pantalon retroussé. L'ours se balançait en avant et en arrière, imité avec énergie par l'homme pour mettre en relief la performance de l'animal. On restait agglutiné jusqu'à ce que l'ours danseur, soulagé, retombe sur ses quatre pattes et que l'homme ramasse la monnaie avec un sourire fatigué. Histoire sans importance, si ce n'est que la flânerie, l'attrait pour les attroupements ont marqué le style de ma vie. Je n'ai jamais pu y renoncer, voilà l'important. Depuis lors, je ne connais pas de liberté plus grande et heureuse que de me fondre, en compagnie d'une amie ou d'un ami, parmi les visages mobiles et vacants qui défilent sur une grande artère à la fin d'un après-midi. Que ce soit à Paris, à Rome ou à New York, j'aime à me retrouver dans les rues animées, parmi ceux qui n'ont rien à faire, nul endroit où s'arrêter. C'est seulement quand j'y suis obligé que je me rends dans d'autres villes, telle Los Angeles, aux rues désertes et sans rumeur de foule.

15 octobre 1978

C'est aussi dans les rues de Galatzi que j'ai rencontré, pour la première fois, l'antisémitisme. On ne pouvait vivre en Roumanie sans savoir qu'il existait. Jusque-là, cependant, nous vivions en petites communautés, relativement protégées de la suspicion et du danger qui nous entouraient. On oubliait les vapeurs de haine qui traînaient et le relent de violence empoisonnant l'atmosphère du pays. En Bessarabie, nous formions près du tiers de la population, et je n'avais pas souffert d'insultes ou d'attaques. Donc je ne connaissais les persécutions que par ouï-dire.

C'est déjà quelque chose. Peu de chose, en vérité, quand on songeait au passé, mais tout de même quelque chose. Rien de comparable avec ce qui m'arriva quand j'avais douze ou treize ans. Une bande de gamins me pourchassa à travers les ruelles du quartier du port. Je ne dus mon salut qu'à la chute de l'un d'eux, qui en fit dégringoler un autre sur le pavé. Cela se passait non loin de la grande rue qui menait à notre maison, en sorte qu'ils n'eurent pas le temps de me rattraper. Ils parurent étonnés que j'aie pu les distancer à la course. S'arrêtant net, l'un d'eux se mit à agiter un poing menaçant dans ma direction. « Sale youpin », cria-t-il plusieurs fois. Un épisode sans gravité, suivi d'autres qui me glacèrent de peur. Ainsi lorsqu'une bande de garçons plus grands que nous nous barrèrent la route, près de la sortie du lycée. Arrogants et sûrs d'eux, ils nous poursuivirent pour nous arracher nos cartables et les lancer comme des ballons. Si ma frayeur n'a pas exagéré l'incident, je crois que leurs voix étaient chargées d'une violence que j'avais rarement entendue. L'envie nous démangeait de riposter. Mais nous ne tombâmes pas dans le piège, essayant de nous dérober pour limiter les dégâts.

Parfois on nous jetait des projectiles, nous obligeant à changer de trottoir ou à éviter certains endroits. On ne pouvait pas grand-chose ; comme les policiers, les hooligans avaient besoin d'être à cinq, six ou sept pour s'en prendre à deux ou trois d'entre nous. Le plus humiliant n'était pas d'être agressé et de se sauver, mais d'être insulté : « Jidans » (youpins), « Vous avez tué Jésus-Christ. » Et autres injures apprises à l'école ou entendues chez leurs parents. Comment répliquer ? Sans un mot, on faisait demi-tour. Ou on passait son chemin, toute honte bue.

Or cela faisait peur. On ne voyait pas comment mettre fin à ces attaques surprise qui pouvaient avoir lieu n'importe où. On avait beau dire : « La prochaine fois, ça ne se passera pas comme ça », la fois suivante on oubliait sa résolution de se défendre. Quand j'y repense, il me paraît clair que ces éruptions, apparemment fortuites et imprévisibles, étaient concertées. A croire que cela aussi faisait partie de notre éducation, se laisser rouer de coups comme des chiens perdus. Qui nous avait appris à être patients ? Qui nous avait imposé l'attente de la violence en tant que patience sans limite ? Cette attitude passive ne paraissait ni juste ni saine, mais étrange, scandaleuse. D'autant plus qu'elle ne nous mettait pas à l'abri des persécutions, même de la part de gens qu'on côtoyait tous les jours. Ainsi, en face de la maison, se trouvait un kiosque où l'on achetait les journaux, car on n'avait pas de radio. Une fois, Pouïou, désirant connaître le résultat du match de football important disputé par l'équipe de Galatzi, s'y rendit pour acheter le journal local. Il y fut battu, agoni d'injures, et s'échappa à grand-peine. J'en avais l'esprit sens dessus dessous.

Il m'était encore difficile de comprendre pourquoi des garçons pareils à moi se conduisaient impunément avec tant de brutalité. Mais pourquoi nous en voulaient-ils ? Nous n'étions pas des étrangers. Du reste, ni les Grecs, ni les Turcs, ni les Arméniens ou autres n'étaient persécutés. Nous ne les provoquions pas. Nous ne nous en prenions ni à leur personne, ni à leur fortune. La plupart des Juifs étaient pauvres, luttant contre la misère. J'aurais assumé la responsabilité et endossé la faute : j'y étais prêt, eussé-je pu savoir laquelle. Cependant l'autre côté de mon esprit se demandait quelle prédisposition fatale les poussait à nous harceler, à nous terroriser. Et cela les soulageait ?

Curieux, à vrai dire, mais petit à petit j'en vins à croire qu'on ne glissait pas vers l'antisémitisme, on y naissait. Tant il paraissait normal d'être antisémite de père en fils. Au point que ne pas l'être devait passer aux yeux des autres pour une tare de naissance ou un défaut d'éducation. Le plus désagréable était de ne pas pouvoir réagir à la rage par la rage, à leur haine par la haine. Au lieu de rage ou de haine, il me venait un mélange d'apitoiement sur moi-même et d'amertume d'être en butte à une violence sans motif. C'étaient eux qui s'enivraient, et moi qui avais la gueule de bois !

Mon cousin et moi fréquentions le lycée juif parce qu'un autre établissement ne nous aurait pas accueillis à bras ouverts. Et pour éviter la chienlit antisémite.

Mais l'uniforme kaki, le numéro matricule cousu sur la manche, le ruban blanc entourant la casquette nous y exposaient encore davantage. Nous offrions à nos persécuteurs une cible facilement reconnaissable qui, autrement, aurait pu leur échapper. Au lieu de nous protéger, l'uniforme nous dénonçait. Comme si nous avions volontairement porté une étoile jaune. A plus de quarante ans de distance, Pouïou, qui vit aujourd'hui à Los Angeles, se souvient de l'effet produit par ce ruban et ce matricule blancs, à quelles avanies ils nous ont exposés. Tanti Anna ne s'alarmait pas outre mesure de ces violences qui n'avaient rien de nouveau sous le soleil. Sans doute pour nous rassurer. Son point de vue, de bon sens, pourrait se résumer ainsi : ne vous laissez entamer ni par les coups, ni par les insultes. Au contraire, montrez-leur l'indifférence de la caravane qui passe pendant que les chiens aboient. Heureusement, ces scènes n'avaient pas lieu tous les jours.

Dans ce que je viens d'écrire, quelque chose me trouble dont je n'avais pas encore pris conscience. Au cours des années de Galatzi, j'ai acquis le goût de la flânerie, je suis devenu adolescent. Mais j'ai aussi appris à être discriminé. Cette partie de mon « éducation » a eu plus d'importance que l'initiation à la sexualité. L'humiliation dans les rues et la résignation à la maison m'inculquaient la même patience, la même soumission. Et cette conscience dédoublée qui se regarde à travers le regard des autres, leur mépris et leurs persécutions. Ces autres à qui je ne pouvais dire comment ils apparaissaient dans mon regard, car ils ne me croyaient pas capable de porter un regard sur eux. La cause, il fallait la chercher dans leur passé, dans leur histoire. Moi aussi je faisais partie de la cause, puisque je ne leur ouvrais pas les yeux en ripostant pour sauvegarder un peu de la dignité perdue. Voilà donc ce qui changea dans ces premières années de lycée : la conscience jusque-là une de moi-même en tant que personne, de nous-mêmes en tant que groupe, se scinda. Elle subit la scission entre les deux âmes, les deux fidélités, les deux forces du Juif et du Roumain qu'il fallait être à la fois. Se sentir discriminé n'est pas se sentir humilié ou exclu, c'est être coupé en deux. Tout le mal est là.

Depuis mon arrivée à Galatzi, tant de choses avaient changé en moi et dans le monde alentour devenu menaçant et inaccessible. Auparavant, toutes mes pensées et tous mes affects étaient accaparés par le divorce de mes parents, mes relations avec mon père, le manque de vie familiale, bref, par le côté intimiste de la vie. Or, la guerre d'Espagne, l'antisémitisme, les événements dont bourdonnait la société m'obligèrent à prêter attention au monde extérieur. Ils m'interdisaient de rester

enfermé dans ma cellule psychique, à ressasser mes malheurs personnels. A coup sûr, j'ai dû attraper le virus politique à mon insu. Vers cette époque, Pouïou, ayant réfléchi à ces problèmes depuis longtemps, choisit la solution sioniste. Une tradition existait en Moldavie où s'étaient créées plusieurs organisations, avant même Herzl, et d'où des pionniers étaient partis pour la Palestine à la fin du XIXe siècle. Maintenant, elles étaient devenues populaires, les parents y envoyaient leurs enfants, les lycées étaient des pépinières d'enthousiastes, et même les rabbins faisaient de la propagande en leur faveur. Les rares fois où j'accompagnai Pouïou au siège de son organisation de jeunesse, une franche gaieté y régnait. Jeunes gens et jeunes filles donnaient la belle et captivante image de ceux qui ont un but auquel ils croient fermement. Tout, chez eux, m'étonnait, me plaisait, surtout leur confiance. Ils semblaient me dire : « Regarde ce qui se passe ! Nous avons bâti une digue pour arrêter le désespoir et la peur, pour ne plus osciller entre le cynisme et la résignation. » Leurs rêves d'adolescents les transportaient déjà sur cette terre promise à leurs ancêtres, défrichée par les pionniers. Mais je n'adhérai pas au sionisme.

Regardant en arrière, je vois maintenant que ce qui m'en empêcha, à l'automne 1937, fut la guerre d'Espagne. Elle enflamma mon imagination. En ces jours-là, les républicains incarnaient pour moi la lutte de tous les peuples contre un ennemi commun. Avec passion, je suivais les nouvelles du front, apprenant le nom des villes martyres aux sonorités neuves, Saragosse, Teruel. Bombardements, destructions, massacres m'indignaient. C'était un enfer au-dessus duquel flottaient les idéaux de l'humanité qui jouait là son destin. Je ne saurais dire jusqu'à quel point les républicains m'apparaissaient comme nos défenseurs contre les fascistes de la Garde de fer que l'on côtoyait dans la rue, et contre le Pharaon d'Allemagne. Aujourd'hui l'Espagne, demain le monde : on se rappelle les paroles de Hitler. Même sans les avoir entendues, je pressentais que, s'il triomphait, nous serions ses prisonniers et ses victimes. Tout comme je rêvais naguère aux épisodes de la Bible, à présent je rêvais à ceux de la guerre d'Espagne, et c'était une espèce de catharsis. Que dire d'elle, sinon qu'elle a été le virus d'une sensibilité politique et a façonné un vocabulaire d'idées pour les quelques années à venir ?

Le lycée m'inocula un autre virus : la lecture. C'était un véritable lazaret de malades du livre et, dans une mesure moindre, de poètes en herbe. Mon cousin, comme tous les grands élèves, écrivait des poèmes. Et les professeurs, au lieu de

chercher à nous en guérir, encourageaient ce virus impuni. Sans pourtant nous faire aimer des livres particuliers. La bibliothèque du lycée n'était pas riche. Molkho, dont le père avait une belle bibliothèque, me prêta des livres et je n'en manquais jamais. Je lisais à peu près tout avec la même attention. Ou plutôt inattention, ayant pris l'habitude, qui m'est restée, de sauter des chapitres entiers, impatient d'arriver plus vite à la fin. Ou de m'arrêter sur de toutes petites choses, égarant ainsi le fil du récit. Alors je me racontais les parties que je n'avais pas lues, pour pouvoir continuer. Le plus difficile étant d'inventer les dialogues. Le plus gênant, sinon le plus inquiétant aussi, car on se met à s'interpeller comme les gens qui parlent tout seuls dans la rue. Le danger de lire des romans gît dans leur séduction. Une fois commencés, j'étais incapable de les lâcher. Dans mon esprit, rien n'est plus mystérieux ni plus beau qu'inventer un récit. C'est pourquoi je suis de ceux qui admirent sincèrement un romancier et se laissent mener par son intrigue et ses personnages sans se poser de questions de forme.

La Bible avait, j'ai dit pourquoi, disparu de mon horizon - je continuais pourtant à la lire, même si la foi ne m'exaltait plus. J'en retrouvais l'écho dans l'univers fantastique où me plongeaient les vastes récits. Pour suivre des vies entières, m'identifier à de nouveaux personnages, les écouter exprimer des passions dans toute leur vigueur. Et ma préférence pour les romans-fleuves n'a jamais cessé. A l'époque, ceux de Karl May, de Sadoveano, de Walter Scott, de Zola. Tous leurs héros me paraissent simples et sincères. Entiers, pour ainsi dire. On le voit : rien que des classiques. Mes goûts n'ont pas beaucoup varié. J'ai beau faire : je n'arrive pas à lire un auteur qui invente une écriture sans inventer un récit. Il m'arrive de me demander quelle impression me feraient aujourd'hui la plupart de ces livres dont j'ai oublié le titre et l'auteur, et que je dégustais comme des truffes au chocolat. Ou bien je lisais des pièces, celles de Carragiale, un Ionesco avant la lettre, des poèmes, tels ceux, patriotiques, d'Alexandri dont la ritournelle des vers ne m'a pas quitté. Cela faisait sourire Tanti Anna qui avait d'autres soucis en tête que la grandeur de la nation et de la latinité. Elle devait penser qu'en matière de fibre patriotique, son neveu avait, comme on dit, trop peu pour vivre et trop pour mourir.

A douze ans, je fus opéré d'un phlegmon à la gorge. L'opération eut lieu dans un hôpital situé dans un quartier très éloigné. Ma tante, je crois, m'accompagna. Ensuite je dus y aller seul pendant des semaines, pour faire changer la mèche. Un

jour je fus attaqué par deux garçons et je me battis avec eux. Ce qui fit saigner la plaie, entraînant un risque d'infection. Je revois encore le médecin, un homme entre deux âges, au visage las, s'inquiéter et me soigner avec une douceur paternelle. Puis il me demanda de lui raconter ce qui s'était passé. Alors mon regard se porta sur son visage, tout à coup vulnérable. Devenu pensif, il restait simplement assis, comme absent. Nos regards se croisèrent. Il baissa les yeux et me laissa partir en ajoutant, d'une voix sourde, que je devais faire attention, car même les enfants étaient maintenant contre nous. Tout est resté gravé en moi. Et la cicatrice me le rappelle.

Ensuite, pendant plusieurs jours, je fis une sorte de retraite dans la maison. J'en avais pris l'habitude, chaque fois que m'envahissait la nostalgie ou l'anxiété. Ce repli me devenait alors nécessaire. Sans savoir pourquoi, je me laissai gagner doucement par l'idée d'écrire un roman-fleuve à la Sadoveano ou à la Walter Scott. Le titre, *La Mer Rouge*, m'est venu avant le sujet. C'est lui qui décida que ce roman, étalé sur une longue durée, relaterait, à travers les exils d'une famille, les persécutions subies au cours des générations. J'avais la vision d'un récit où l'histoire de nos persécutions se lirait comme celle des défaites successives des persécuteurs. Puisque chaque fois où, flambant de haine, ils avaient tenté de nous éliminer matériellement et spirituellement, ils avaient échoué. Chaque fois, une mer Rouge les avait engloutis dans le néant. L'idée du roman était sans doute une revanche sur la défaite que j'avais subie en allant chez le médecin. J'écrivis seulement les deux premiers chapitres qui eurent pour unique lecteur Isidore Isou. Mais ce n'était plus à Galatzi, car, l'année suivante, nous fûmes obligés de quitter la ville.

15 octobre 1978

Donc, quand j'ai eu douze ans ou à peu près, j'ai trouvé une chose qui a eu beaucoup d'importance dans ma vie : je devenais conteur. Je me racontais et me re-racontais de longues histoires, que je complétais facilement, en vue du roman à naître. Chaque épisode venait à sa place sans peine, dans la mesure où mon inexpérience le permettait. Ce batifolage entre réalités et rêveries m'aidait à oublier les tensions plus fortes qui se dissimulaient derrière la solitude et lui donnaient un

sens. Combien vivante était alors cette partie de ma vie ! Mais j'aurais dû imaginer un conte débutant ainsi : « Dieu se reposait une journée par semaine d'avoir créé le monde et une année par siècle d'avoir créé l'homme. Lucifer prenait alors les rênes, et chaque homme vivait sans que lui soit donné de faire le bien et d'empêcher les autres de payer pour le mal qu'il avait fait. Au XXe siècle, l'année de Lucifer tomba en 1938, etc. »

Toutes les fois que je pense à cette année 38, elle m'apparaît incompréhensible et interminable. Je ne me rappelle plus ni comment elle a commencé, ni comment elle a fini. En tout cas, nous quittâmes Galatzi. Cela s'était toujours passé ainsi : quand je suis parti de chez mes grands-parents, de Kagoul, de Bessarabescea, de Cîmpouloung, mon père était là. Il examinait mes bagages, préparait mon voyage, et son visage semblait indiquer qu'il m'offrait un cadeau extraordinaire. Ensuite il disparaissait pour des semaines ou des mois. Ce fut ainsi pour notre départ de Galatzi. A présent qu'il avait divorcé de Gousta, il circulait entre la Bessarabie et Bucarest pour gagner sa vie. Ses affaires s'étaient volatilisées. Et il menait l'existence, ô combien incertaine !, d'un courtier, travaillant tantôt pour les boyards, tantôt pour son propre compte en faisant commerce de tissus.

Selon toute probabilité, il trouvait de l'argent pour des emprunts qu'il remboursait de temps à autre afin de pouvoir en contracter de nouveaux. Constamment endetté, il négligeait ce qu'il était convenu de verser à sa soeur pour subvenir à mes besoins. Quand il faisait une halte à Galatzi, elle s'en plaignait. Ce m'était pénible à entendre, car je me sentais en dette envers elle. Lorsque enfant j'allais au cirque, le numéro que j'aimais par-dessus tout était celui du motocycliste qui tournait sur un mur vertical en bois dressé tout autour de l'arène, dans le bruit assourdissant du moteur, au milieu des craquements du bois et des cris des spectateurs aux yeux exorbités de peur. Or, quand je repense à ces années-là, mon père, par la vie qu'il menait, ses allées et venues, ses craintes, grimpait déjà, comme le motocycliste, sur ce mur de la mort que nous allions tous, peu à peu, devoir escalader, et tournait déjà à grande vitesse pour ne pas chuter. Ce n'était pas une fuite en avant, c'est l'avant qui nous fuyait, et il fallait le rattraper si l'on ne voulait pas s'écraser au sol.

Toutefois il y avait une différence entre les départs antérieurs et celui-ci. Les autres fois, j'avais quitté une maison et une ville en raison de divorces, querelles familiales, donc de motifs privés. A ce nouveau départ, il y avait une raison plus

commune, politique : l'ébauche d'un exode. Déjà le temps avait cessé de nous appartenir. La guerre civile rampante depuis un ou deux ans s'était intensifiée et se déversait partout comme l'huile ravivant les flammes. C'était une nouveauté. Oui, je prenais conscience de ce que ma vie n'était plus dirigée par ce qui se passait en moi ou avec mes proches, mais par des événements éloignés et les vicissitudes de l'histoire. Je m'explique.

Les chances de la Roumanie se sont accrues après la Première Guerre mondiale, quand la France et l'Angleterre victorieuses et les États neutres la récompensèrent en lui attribuant trois territoires : la Bessarabie prise sur la Russie, la Boukovicine sur l'Autriche et la Transylvanie sur la Hongrie. L'inclusion de ces provinces ajouta beaucoup de minorités ethniques - Hongrois, Ukrainiens, Turcs... -, assez considérables et irrédentistes à la Grande Roumanie. Avec en prime plus d'un demi-million de Juifs indésirables. A la conférence de Versailles sur la paix, les Alliés obligèrent la démocratie roumaine à accorder à ces Juifs la citoyenneté et les droits civiques. Ce qui suscita la résistance des libéraux, et déclencha, par contrecoup, une violente xénophobie, et en particulier l'antisémitisme.

J'essaie de me souvenir comment la Roumanie m'apparaissait alors. A l'extérieur : enclavée entre des pays inamicaux lui ayant cédé ces territoires au sud et à l'ouest, elle vivait entre les frontières dessinées par les Alliés pour qu'elle fasse partie du rempart contre la révolution bolchevique à l'est. Toutes nos menaces venaient de là, c'était une conviction répandue. On désignait ainsi clairement le danger qui guettait l'existence de la Roumanie, et on dénonçait à satiété le communisme, ennemi de la nation. On l'enseignait dans les écoles, l'écrivait dans les journaux, le prêchait dans les églises. Sans doute est-ce la raison non seulement pour laquelle est né le fascisme roumain, mais qui explique aussi pourquoi il fut le plus grand mouvement fasciste en Europe de l'Est. Tous ses mythes ont été fondés sur la lutte anticommuniste ; comme une lentille concentre les rayons du soleil et met le feu, un feu crépite dans la Roumanie des années trente.

À l'intérieur : une société coupée en deux que l'on disait régie par une constitution démocratique. Or, seule une fraction de chaque couche sociale jouissait du droit de vote et d'une certaine liberté. On vivait dans une démocratie d'importation qui n'était pas sous garantie, en tout cas pas pour les minorités ethniques, quelles qu'elles fussent. Certes, le pays était riche, extraordinairement fertile et industriel, et se posait en copie de l'Occident. Mais personne n'ignorait qu'il était dé-

sorganisé et administré selon les habitudes de corruption et d'arbitraire héritées de l'Empire ottoman dont il avait été une colonie. On achetait et vendait tout, jusque sur les marches du trône. Plus d'un demi-siècle après la proclamation de l'indépendance, la Roumanie restait un pays arriéré, paralysée par les traditions d'un autre âge. Le carcan d'un clergé tout-puissant limitait ses horizons intellectuels et sociaux, une bureaucratie incompétente entravait son économie, et sa vie politique étouffait sous le poids d'une monarchie affairiste, soutenue par les grandes familles. De Bucarest, capitale raffinée, gaie, cultivée, aux rues et cafés regorgeant de monde chaque soir, on ne pouvait ni le voir, ni le soupçonner. Les paysans, en particulier, étaient à la merci des grands propriétaires et des calamités naturelles, de la misère et de la maladie - ce qui, dans un pays agricole, touchait beaucoup de monde. S'il n'avait pas régné une certaine nonchalance, une joie de vivre favorisée par la générosité incroyable de la nature, ces injustices sans raison et sans espoir auraient été intolérables.

Tout ce que j'écris là, je m'en doute, ne parle pas en faveur de mon pays natal. Mais il ne servirait à rien de prétendre que la toile de fond sur laquelle se profilait la guerre civile était riante. Une guerre de vingt ans a opposé partis paysans et libéraux associés au roi d'une part, et le mouvement fasciste, la Garde de fer, d'autre part. Depuis sa fondation en 1927, celle-ci faisait ses mues sous nos yeux. En imitant Mussolini, elle avait converti et mobilisé des foules de paysans, bourgeois, prêtres, lycéens, ouvriers des grandes usines, étudiants musclés et intellectuels prestigieux. Je me rappelle une de ces foules. Je savais qu'elle devait défiler dans la rue, j'entendais les clameurs et ne pus m'empêcher de courir à la fenêtre. Rien ne se compare au chant saccadé, au hurlement prolongé, aux slogans criés d'une masse où chacun disparaît, n'est plus lui-même mais un simple élément du tout. Quelqu'un la haranguait. Il disait une phrase : on hurlait. Il disait une autre phrase : on hurlait de nouveau. Des hommes en uniforme couraient autour de la foule, portant des banderoles. Si je n'avais vu et entendu leurs chants hostiles et antisémites, je me serais laissé prendre par leur enthousiasme et l'excitation sonore des voix.

En fait, le mouvement fasciste a pris très vite, parce qu'il a su imposer une forme visible d'obéissance à un homme et à une idée unique forte et mythique. Les jeunes allaient vers lui pour s'embrigader, les vieux pour se conformer à l'esprit du temps. Il avait pour chef céleste l'archange Michel et pour chef terrestre

Codreano, un professeur de lycée auquel on vouait un culte et qu'on appelait capitaine, pour idée la croyance que l'on peut régénérer la nation, assurer sa supériorité et restaurer son unité originelle. Tout ce qui sommeillait chez les gens d'ardeur et de dignité, mais aussi de peur et de violence, se réveilla. Et trouva un langage pour s'exprimer. L'obsession de la dégénérescence, l'obsession du déclin de la nation, l'obsession de la fin de la chrétienté s'infiltrèrent dans la vie de tous les jours. Comme si le destin social et le destin personnel de chacun en dépendaient. Des métaphysiciens pâteux exaltaient les instincts, des mythomaniaques, les symbolismes archaïques, et les poètes, la nostalgie de la terre et de la mort. On célébrait le culte de l'inculture dans les journaux, et jusque dans les revues littéraires et les livres de classe. Avertissant, comme l'écrivait un intellectuel à l'époque, Mircea Eliade, que « si nous introduisons des hautes écoles, des bibliothèques, des milieux culturels, Dieu sait ce qui adviendra de notre être roumain ». Le jour où l'on révélera enfin toute la vérité sur le fascisme - un jour encore lointain -, l'humanité devra faire face à une imposture gigantesque. On vérifiera alors qu'il eut pour maîtres d'œuvre les intellectuels, les laboratoires d'idées, les universités, les Églises, les lycées et non les industriels ou les banquiers, pas plus que les déclassés, les chômeurs, les paysans, les masses populaires.

Ah oui, personne n'y comprenait grand-chose, j'en suis sûr. Moi tout le premier, qui l'avais tenté en achetant des journaux ou en lisant des livres. Sans doute étais-je trop jeune. Mais un univers syncrétique de mots, de fables, de rituels, de chants, de masses se formait, nous cernait, et on ne pouvait y échapper. Quand la fumée se dissipa et qu'on y vit plus clair, il ne restait plus qu'un cadre vide. La doctrine n'avait été qu'un tohu-bohu de mots et d'idées qui tenait de la vulgate religieuse, de la psychologie des foules en révolte, et de métaphysique d'arrière-salle de cafés. Mais était-ce bien cela ? Ou plutôt, n'était-ce que cela ? Du fond de ces idées et de ces mots surgissait la hantise des minorités hongroises, allemandes, russes, ukrainiennes, et surtout de la minorité juive, menaçant l'« être roumain » - dit le même écrivain.

On nous assignait une place à part. Car si les Hongrois s'opposaient aux Roumains ou les Allemands aux Ukrainiens et ainsi de Suite, tout le monde comme un seul homme se retournait contre nous. Dans un sens, ce qui me revient et résonne encore, c'est une rumeur effervescente, une écume de noms. Dont le nôtre - celui de Juif - s'entendait, non pas une fois mais cent fois par jour, et non pas à propos

d'une chose particulière, mais de tout. Discours, chants tonitruants des légionnaires le répétaient à satiété. Les journaux aussi. La rue aussi. Créant une atmosphère empoisonnée. Il me reste aussi que je ne comprenais pas - ni mes camarades de lycée - comment les légionnaires avaient réussi à se convaincre et à convaincre que le problème national était un problème juif Bref, qu'il n'y en avait pas d'autre. Et finalement que, si nous disparaissions, le capitalisme, la pauvreté, le bolchevisme, le déclin de la nation trouveraient leur remède et leur antidote. On ne parlait que de nous, comme si nous étions l'ombilic du monde ! C'était donc cela ! Chacun se sent frère du peuple au milieu duquel il vit. Même discriminé, il participe à la vie du pays dans l'amour commun de la patrie. Ai-je pu donner l'impression que je vivais totalement coupé des Roumains, sans rien de commun avec eux ? Ce serait trop simple.

Il faut imaginer ce que représente vivre dans un pays où les antisémites vitupèrent les capitalistes, les intellectuels et les artistes modernes, etc. Ceux-ci ne sont, en définitive, que des Juifs omniprésents cachés sous d'autres étiquettes. Ou des enjuivés, tel le roi Carol lui-même qui avait depuis toujours une maîtresse juive. Si la raison ne s'émoissait pas, on ne trouvait dans ce fatras rien d'humain ou de logique ; seulement une machine folle dont le piston vous briserait si vous aviez la malchance d'être sur son chemin. Peu lui importait que ce fût vous ou un autre. Aussi me demandais-je si les antisémites ne souffraient pas d'une sorte de démence, s'ils n'étaient pas des malades, atteints d'hallucinations et de paludisme racistes. Ce qui passait à mes yeux pour un symptôme de maladie n'était pas leur violence, leur obsession à notre sujet, mais leur manie de nous voir partout sous tant de déguisements. En réalité, nous étions leurs doubles, de jour comme de nuit, qui les persécutaient et dont ils ne pouvaient se libérer.

Il faut croire que l'idée de ce symptôme m'a poursuivi. Et je fus heureux lorsque il y a quelques années, collaborant au dictionnaire Larousse de psychologie, je le trouvai décrit comme un trouble grave d'identification, caractérisé par l'illusion des sosies, sous le nom de syndrome de Fregoli. Le patient croit que son persécuteur se cache sous le vêtement et l'apparence de diverses personnes familières, en passant de l'une à l'autre - à l'instar de l'illusionniste Fregoli qui se transformait en un grand nombre de personnages. Voilà ce que nous étions pour eux : des Fregoli en chair et en os.

Malgré tout, le Juif n'est pas. Il est continuellement en train de se faire, toujours menacé et se remettant toujours en question. Pourquoi ai-je raconté tout cela ? Parce que cela mérite qu'on y réfléchisse, même aujourd'hui. Le racisme n'est pas une affaire de préjugés, il consiste à prendre des êtres pour des illusions vivantes, des sosies. Je ne mets aucune complaisance à le raconter. Quand je repense à cette période, seuls m'effraient ces orages de fantasmagories. Par le trompeux enthousiasme qu'ils soulevaient, et les sanglants réveils qu'ils annonçaient.

L'heure de la guerre civile, la vraie guerre sans merci et sans compromis, avait sonné quand Hitler était venu au pouvoir. Poussés par des forces qui n'étaient pas seulement de droite, appuyés par les autorités militaires et ecclésiastiques, les gardes de fer étaient prêts à s'insurger contre le roi. Mais, face à la résistance d'un régime qu'ils croyaient en pleine déconfiture, ils se tournèrent vers l'Allemagne nazie. Du jour au lendemain, pourrait-on dire, ils troquèrent leurs chemises vertes - qu'ils portaient comme les fascistes italiens leurs chemises noires - contre des uniformes paramilitaires à la Hitler. La marche des légionnaires de la Garde de fer ressemblait de plus en plus à la marche des nazis. Leurs chefs en manteaux de cuir, avec ceinturons, baudriers et bottes, imitaient de mieux en mieux les chefs des sections d'assaut hitlériennes - cherchant, en bons imitateurs, à être plus vrais que les vrais. Je ne fais pas oeuvre de savant en recherchant toutes les causes : en la matière, plus l'explication est longue, plus elle est erronée.

Donc, à cause de cette nazification, la guerre civile et larvée prit à partir de 1936 un tour sanglant. Aucun pouvoir n'était en mesure de la contenir. Impossible d'écrire sans passion quand on pense à la quantité de mépris et de haine qui s'est déversée. « Qui n'est pas pour nous est contre nous » : de nouveau le credo, enraciné dans la bonne foi des croyants et tueurs. Outre les masses descendant dans la rue, il y eut une série continue d'assassinats : les légionnaires assassinaient les partisans du roi, et le roi faisait tuer des légionnaires. Une scène : les légionnaires font irruption dans un hôpital, tirent douze balles sur leur victime, la découpent en petits morceaux au vu de tous, médecins et infirmières. Puis ils se mettent au garde-à-vous et font le salut romain en chantant l'hymne de la Garde de fer. Une autre scène : les corps de deux légionnaires, Motza et Marin, tués dans la guerre d'Espagne, furent ramenés à Bucarest. On leur fit des funérailles nationales, rassemblant des centaines de milliers de personnes. Le clergé y participa sur l'ordre du patriarche de l'Église orthodoxe. Ensuite les corps furent déposés dans un train

qui parcourut tout le pays. A chaque arrêt, on réunit des foules et on leur demande de jurer de sacrifier, pour les venger, le bien qui commençait à être le moins précieux, la vie.

Une autre scène encore : le roi fait étrangler quatorze légionnaires - dont le chef de la Garde de fer, dans la prison de Jilava. Une prison terrible, selon Pouïou qui y a séjourné pendant la guerre. Ce fut le signal d'un bain de sang : le roi ordonna de tuer les légionnaires de la Garde des petites villes et des villages. Selon des rumeurs parvenues à Galatzi, on exposait leurs corps pendant des jours entiers, pour l'exemple. Un fait : aux élections de 1937, le parti socialiste recueillit un pour cent des voix, et le parti communiste encore moins. Une croisade était dirigée contre un parti inexistant. Or, précisément parce qu'on ne pouvait combattre des communistes abstraits, on les combattait sous l'espèce de Juifs, bien concrets, eux.

Là où coule le sang qui n'a pas le temps de sécher, on ne raisonne pas, on surenchérit. Pour décrire le climat de cette époque, des vers de Yeats me reviennent à l'esprit :

Tournant et tournant en cercle toujours plus large,
Le faucon ne peut entendre le fauconnier,
Les choses se désagrègent ; le centre tient.
L'anarchie pure et simple est lâchée sur le monde,
La marée de sang est lâchée, et partout
La cérémonie de l'innocence est noyée.

Situation étrange ! Il était sans cesse question de nous, comme si nous étions le motif de cette guerre civile. Nous restions à l'écart. De loin, cela ressemblait à un jeu de massacre sur un stand de foire sanglante. Dès qu'une terreur légionnaire faisait descendre quelques têtes de généraux et de ministres, une terreur monarchiste abattait quelques têtes de la Garde de fer. En 1937 et 1938, personne ne voyait ce qui pourrait arrêter ce jeu si brutalement commencé. Avec les conséquences qu'il entraînait pour tout le monde. A l'automne 1937, je me rendis en Bessarabie où mon père séjournait pour quelques semaines. L'atmosphère n'y était plus ni si calme ni si insouciant. Tout comme à Galatzi, chacun s'attendait à des bouleversements sociaux à brève échéance. Les plus vieux avaient de vifs souve-

nirs des humiliations et persécutions subies dans le passé. Pour eux, les campagnes racistes des nazis n'étaient que les plus récents des orages qu'ils avaient successivement essuyés, et non un nouveau départ de l'histoire. Mon père disait : « Ne t'en fais pas, ça passera pour nous. Mais pour eux, ce n'est qu'un commencement. » Et il ne se laissait pas intimider. Faisant la part de ma précocité qu'il ressentait, j'en suis certain, comme une maladie qui devait me donner l'air de juger ces consolations bien énigmatiques. Aussi n'appréciait-il pas que je lui reproche de prendre la situation trop à la légère. Là se creusait un fossé entre les générations. Nous, les jeunes, nous dévorions les journaux, nous écoutions attentivement la radio. Les rumeurs sensationnelles trouvaient des oreilles complaisantes et des bouches empressées à les colporter.

En vain essayait-on de penser à autre chose. Études, emploi, métier passaient au second plan. Quand les « Frères de Croix », les lycéens fascistes, se manifestaient, Molkho disait : « Ils ont comme l'obsession de la mort. » On lui répliquait : « Tu débloques » avec une ironie anxieuse. En fait, nous jugions, mes camarades et moi, notre situation plus enviable que celle de nos aînés. Tout faisait événement, le moindre incident éveillait notre curiosité. Impatients de voir quelque chose arriver... Oui, mais quoi ? Personne n'en avait la moindre idée. Et on se mettait à attendre, comme les générations précédant la nôtre, que « d'une main forte et d'un bras tendu, Dieu nous sauve », comme nous le récitions chaque année pour commémorer la sortie d'Égypte. À défaut de Dieu, le bras du roi Carol, de la France ou de l'Angleterre ferait l'affaire.

Comme toujours dans les situations historiques, personne n'a la moindre idée de ce qui se passe. L'histoire traite les hommes sans pitié. Mais d'abord, elle leur bande les yeux. En leur faisant croire que le pire n'est pas pour eux. Cependant, nous n'échappions pas au pressentiment que la guerre civile, après avoir frappé les autres, se retournerait contre nous. Même après qu'un demi-siècle s'est écoulé, je ressens encore la tension presque insupportable qui s'est emparée du pays, cette année-là. Avant, on ne croyait qu'à moitié aux persécutions sporadiques commises par les moines de la haine. Après, on ne pouvait plus rester sourd aux récits qui circulaient sur leurs menaces et exactions de plus en plus fréquentes. Comme les loups rôdant autour des bergeries, les légionnaires faisaient des descentes sur les communautés juives des villages et des petites villes. A leur suite, le peuple de moutons de Panurge déguisés en loups les imitait et leur prêtait main-forte. Cha-

cun se savait enfermé dans un cercle vicieux : l'audace et la brutalité des persécuteurs accroissent la passivité et la crainte des persécutés, ce qui contribue à accroître l'audace et la brutalité. Les récits d'un voyageur ou d'un voisin qui avait des parents dans une de ces bourgades ou un de ces villages assombrissaient l'existence. Chacun tremblait pour soi et pour sa propre famille. Mais que pouvait-on faire pour briser ce cercle vicieux séculaire ?

Peut-être ai-je brouillé, sans le vouloir, les temps et les événements, rapporté à Galatzi ce que j'avais vécu en Bessarabie, ou l'inverse. Mais c'était un chaos d'hommes et d'idées auquel rien ne m'avait préparé. D'une date, je suis absolument certain : décembre 1937. Les mauvais coups viennent toujours d'où on ne les attend pas. On redoutait que les gardes de fer nous frappent les premiers, en promulguant des lois raciales à notre rencontre. Pas du tout, ce fut le roi Carol. Il cherchait à gagner la manche dans cette guerre intestine, en sciant la branche sur laquelle les fascistes, devenus nazis, étaient assis. La branche, c'était nous. En guise de cadeau de nouvel an au peuple roumain, il installa, entre Noël et la Saint-Sylvestre, le premier gouvernement roumain antisémite déclaré. Avec à sa tête le poète de l'unité nationale, Goga, et le patriarche des antisémites roumains, Cuza. Et pour mission de décalquer en roumain les lois raciales allemandes. La seule issue qu'avaient trouvée les hommes d'État pour remédier aux convulsions d'un pays qui se désagrégeait, c'était d'ouvrir la saison de la chasse aux Juifs. Ils s'activèrent rapidement et, en janvier 38, énoncèrent les lois : saisies d'entreprises, privations d'emplois et d'éducation. Et perte de la citoyenneté pour plus de la moitié d'entre nous.

Cette loi ramena mon père dare-dare. Je le revois assis là, un homme trahi. Tout ce qu'il avait craint depuis des années devenait vrai. Il n'avait pas besoin d'expliquer quoi que ce fût, l'histoire se chargeait de l'expliquer à sa place. Je l'entends, maussade et chicaneur, disséquer cette loi stipulant qui était Juif roumain et qui, Juif étranger. Distinction absurde, car nous étions tous des citoyens précaires, ne jouissant que des seuls droits qu'on daignait nous accorder, ou nous vendre. La force du souvenir tient à la frénésie avec laquelle mon père entreprit de dénicher les documents attestant que nous avions fait souche dans une des provinces roumaines depuis trois générations, je crois. Il n'était ni simple ni facile de réunir les papiers relatifs à son père, son grand-père et son bisaïeul, aucun ne s'étant soucié de laisser ce genre de preuve. Mon père s'acharnait à les obtenir, parce qu'il crai-

gnait d'être privé de sa qualité de Roumain, lui qui la considérait comme une partie inaliénable de son héritage. Et plus encore parce qu'il se sentait responsable vis-à-vis de ses ancêtres, s'il échouait à établir leurs droits. Le pire étant, ce qui le dépassait, qu'il puisse être autre chose qu'un Roumain authentique. Un étranger ? Mais d'où ?

Combien de temps a duré cet accès de fièvre généalogique, je n'en ai plus la moindre idée. Toutefois, ce qui s'est passé alors me paraît bien plus mystérieux, voire insensé. N'importe qui voyait que cette révision de la nationalité n'avait pas la moindre portée réelle. Cependant ceux qui purent rassembler les documents et se dire roumains furent en proie à un excès de patriotisme et d'orgueil. Fiers d'une ancienneté déniée à ceux qui n'étaient pas là depuis trois générations, ils s'illusionnaient d'une fausse sécurité. Leurs prétentions, leurs privilèges les mettaient, croyaient-ils, à l'abri d'une persécution qui, en réalité, n'épargnait personne. Certes, je ne peux parler que de mon père et des pères de mes amis. Ils ne faisaient pas exception. Le mien avait l'air soulagé et rajeuni. Et tout content de m'expliquer comment nous étions roumains depuis trois générations. Reste qu'il y avait quelque chose d'embarrassant et de pitoyable dans cet orgueil à faire partie d'une nation qui ne voulait pas de nous.

16 octobre 1978

Nous retrouvant dans ces circonstances, mon père et moi nous sentions de nouveau proches. Les moments que nous passâmes ensemble furent parmi les meilleurs. Réconciliés que nous étions avec le passé, les péripéties de son second mariage oubliées. Les choses allaient donc s'arranger ? Le croire, c'était imaginer que cela dépendait seulement de nous. Or, à l'intérieur du pays, la paix était loin d'être rétablie. Les partis conclurent nombre de compromis dont aucun ne fut viable. Cela ne pouvait durer, se disait-on. Mais on s'apercevait un peu tard que la Roumanie s'était engagée sur une route semée d'embûches. La société avait besoin d'être raccommodée et l'on se demandait qui céderait le premier. Eh bien, tout s'effondra en même temps. Le roi Carol démissionna le gouvernement du patriarche et du poète après avoir signé les lois raciales en janvier 39, suspendu la constitution en février, et mis tous les partis politiques hors la loi. Il instaura une dicta-

ture personnelle avec parti unique, uniforme bleu et salut martial emprunté à Franco ou à Mussolini. Il abandonna l'alliance traditionnelle de la Roumanie avec la France et l'Angleterre, pour se tourner vers l'Allemagne, lui donnant plein accès aux immenses ressources de pétrole qu'elle convoitait. Et nous étions devenus la clef de voûte, les otages symboliques de cette guerre civile.

Peut-être est-ce à ce genre de dilemme que pensait Rabbi Loeb en écrivant « La route qui traverse la vie est comme le tranchant d'un rasoir : l'enfer d'un côté, l'enfer de l'autre. » Nous étions sur le fil du rasoir et notre route nous conduisait, comme toujours, vers l'exode. Il n'y eut pas de panique, ou de Juifs fuyant la Roumanie. Rien qu'une lente évacuation. Les premiers à s'y engager furent ceux qui habitaient les plus petites villes et les villages où la tension atteignait un seuil critique. Ils cherchèrent à se mettre à l'abri dans les grandes villes de la tempête qui approchait. Ensuite ceux qui habitaient les villes moyennes comme Galatzi ou Braïla cherchèrent refuge dans la capitale. Là, comme ailleurs, voisins et amis se regroupaient pour s'entraider et retrouver leurs habitudes. Ainsi oubliait-on les menaces, en espérant que le temps en atténuerait la gravité et qu'un jour on regagnerait son chez soi. Et le temps faisait son oeuvre, mais pas celle qu'on attendait.

Entraînés dans ce mouvement, les membres de ma famille montaient à Bucarest. Ils comptaient y trouver plus facilement du travail, mieux gagner leur vie. Supposant, par ailleurs, que les persécutions éventuelles y seraient moins violentes qu'en province, non seulement parce que les autorités de l'État contrôlaient mieux la capitale, mais aussi parce que les sévices seraient plus difficiles à cacher aux yeux du monde. Donc, au début de l'été, je crois, Tanti Anna suivit à Bucarest ses cousins et leurs enfants que je ne connaissais pas. Elle déménagea avec son fils sans que je fusse du voyage. Sans doute séjournais-je auprès de mon père en Bessarabie où il maintenait des relations d'amitié et d'affaires. Nous y avions encore de proches parents, dont ma tante Ernestine que j'aimais bien.

Quand je rejoignis Tanti Anna et Pouïou, ils portaient le deuil. Mon oncle était mort. A Galatzi ou à Bucarest ? Je ne sais plus, mais je me souviens de l'avoir vu proche de l'agonie. Sa fin a dû être insupportable pour Tanti Anna. Je la revois, abattue et résignée, tremblant pour son fils, observant les progrès d'une maladie qui avait brisé ses rêves de jeune fille et lui avait volé ses années de jeune femme. Ne lui laissant que l'amertume de pleurer son malheur. Je finis par deviner que le nom de la maladie ne devait pas être prononcé. Ma tante était prisonnière du se-

cret qu'il fallait garder. Et qui dissimulait aussi la déception enfouie dans son cœur.

Je ne pouvais prendre part à ce deuil. A coup sûr, la vie est plus longue que nos deuils. En me disant : « Voilà, bon, c'est fini », Tanti Anna n'avait-elle pas exprimé, à son insu, que la mort de son mari la libérait ? Pouvait-elle refaire sa vie, à quarante ans passés ? Est-ce pour cela qu'elle était venue à Bucarest ? Je fus surpris, plus tard, que ni son fils, ni son père ne se le soient demandé. Ils ne voulaient pas voir que Tanti Anna n'était pas veuve de son mari mais d'elle-même, veillant le souvenir de ses belles années mortes.

C'était une étonnante bonne femme, Tanti Anna. A vivre chez elle à Bucarest, il m'apparut bientôt que nous avions plus en commun que je ne le soupçonnais. Elle avait pas mal bataillé, et se montrait parfois batailleuse quand elle parlait aux gens en les regardant droit dans les yeux. Certains l'aimaient, les autres l'appréciaient quand même. Je ne la comprenais pas toujours, ne voyant qu'un paquet d'os ficelé dans une robe-sac, un visage marqué par l'âge, deux phares au regard solitaire, presque éteint. Elle se montrait sous son meilleur jour dans les situations d'adversité, comme si c'étaient les seules qu'elle eût fini par maîtriser. Stupéfiant, quand on pense à la vie élégante et aisée qu'elle avait menée, jeune fille adulée par son père, jeune femme choyée par son mari.

Maintenant Tanti Anna commençait une nouvelle existence, avec deux adolescents sur les bras. Avec le peu d'argent liquide qui lui restait et l'aide de ses cousins, elle essayait de monter une affaire. Chose malaisée, en ces temps de pénurie et d'insécurité. Mon père lui faisait des versements irréguliers, et elle le lui reprocha pendant des années. Sans métier, sans relations, elle ne pouvait que restreindre ses dépenses et chercher, dans l'angoisse, un gagne-pain occasionnel. Comment n'avais-je pas aperçu plus tôt les rides qui avaient envahi le tour de ses yeux, et une certaine alarme dans son regard ? Elle ne se plaignait pas de sa situation, mais était parfois abattue. Elle avait besoin d'une présence, c'est ce qui lui manqua le plus au cours des années suivantes.

Sans doute par économie, Tanti Anna avait loué un appartement modeste - d'immigrés, pourrait-on dire - dans l'enceinte d'une église. Meublé d'un assortiment disparate d'armoires anciennes, de tables et de chaises ordinaires, on y sentait une odeur de vieux bois et de chaleur emprisonnée. Ce qui restait de peinture

s'écaillait. L'église était située calea Vacaresti, l'avenue principale du quartier juif. Ça ne m'enchantait pas, craignant d'être enfermé dans un ghetto avec tous les gens venus d'ailleurs comme nous. Un inconvénient que j'oubliai vite. Il y en avait de plus grands, tel l'air irrespirable, dehors comme dedans. On était les uns sur les autres, ballotté par la foule sur les trottoirs. Et au début je ne pouvais pas dormir, les tramways circulant tard dans la nuit ferrailaient de manière insupportable. Oh, l'ensemble n'avait rien de désagréable, mais ce n'était pas le genre d'endroit où l'on aime vivre quand on a passé son enfance au rythme des saisons à la campagne et dans de petites villes.

Je ne connaissais pas Bucarest. Je n'avais rien lu sur la ville avant d'y venir, et personne ne m'en avait parlé. Cependant je l'imaginai déjà en descendant du train. Piquetée de lumières, parcourue de bruits stridents, avec des immeubles disséminés d'une hauteur à étourdir les provinciaux. La gare m'accueillit avec toute l'agitation, tout le mystère d'une capitale balkanique. Bucarest avait la réputation d'être la « ville de la joie », et c'est bien une atmosphère d'insouciance et de gaieté qui me happa dès le début. N'ayant rien de particulier à faire, je flânai souvent dans le quartier. Dans les rues alentour, chaque jour paraissait un jour de foire, pagaille et embrouillamini orientaux. Les piles de marchandises s'entassaient jusqu'au plafond des magasins. Les vendeuses avaient des gestes fatigués, les chalands faisaient du lèche-vitrine. Je humais les effluves des nourritures exposées, les relents de la viande en train de griller et l'odeur âcre de transpiration et de parfum bon marché des corps qui me frôlaient. Les rues grouillaient de badauds, de passants boulimiques, d'enfants faisant les courses, de chiens errants. Le galimatias des voix frappait mon oreille habituée au parler régulier et chanté, ou au grésillement de la pluie et de la neige. Aucun effort d'urbanisme n'avait été fait pour embellir les rues, où les maisons avaient poussé comme des champignons, à une époque déjà lointaine. Plus loin se dressaient d'autres maisons, enfouies dans des ruelles tristes, aux murs délabrés ; derrière elles, au loin, d'immenses terrains vagues. Tout au long de la calea Dudesti, au coeur de la partie la plus démunie du quartier, il n'y avait que des corridors de misère et des panneaux sombres couvrant les fenêtres sans vitres. Seul un Dickens de ces années-là aurait pu décrire la silhouette malingre des enfants, les pâtés de maisons sans éclairage, et les yeux vides des hommes debout à la porte d'un bistrot.

J'allais passer le temps chez les cousins les plus pauvres de la famille, un couple dont je n'ai pas oublié le nom, Chelly et Jacques Finkelstein. Ils restaient à longueur de journée penchés sur leurs machines à coudre, les yeux rougis par la conjonctivite et la mauvaise lumière. Ils ne sortaient que pour livrer l'ouvrage terminé et en reprendre d'autres. En attendant, sans trop y croire, que la fortune leur échoie. Et c'est ce qui arriva quand, obligés de quitter la Roumanie, ils se retrouvèrent en Californie - le dernier miracle auquel on se serait attendu en pénétrant dans leur logement étouffant et sombre, en les voyant rivés à leurs machines, depuis toujours et pour toujours. Ces deux cousins et un oncle Aurel, tour à tour magicien et commerçant sur les foires, sont les seuls membres de la famille que je connaissais alors.

« J'ai des souvenirs de villes comme on a des souvenirs d'amours », écrivait Valery Larbaud. Les plus beaux sont ceux de l'amour qui naît. Franchissant, intimidé, les frontières invisibles de notre quartier, je m'aventurais seul dans les larges avenues du centre de Bucarest. La capitale était encore celle que dépeint Morand dans Bucarest, que je viens seulement de lire. A dix minutes de marche de chez nous, je découvrais un monde éblouissant : vitrines et façades, chaussures, mollets bien tournés et chevilles fines des femmes, klaxons des automobiles, musique s'échappant par la porte des restaurants et des cafés. Chaque fois que je m'avançais sur la calea Victoria, la plus belle avenue de Bucarest, jusqu'à la hauteur du palais royal et de l'Athénée Palace, c'est le ballet des chapeaux qui se levaient, des messieurs qui s'inclinaient pour baiser les mains offertes des dames qui m'attirait. Je me croyais aux premières loges d'un théâtre où l'on jouait des scènes ésotériques de la vie bourgeoise élégante et raffinée.

C'est donc cela, me disais-je, un peu abasourdi par les ondées de gaieté et la tranquillité des gens lisant les journaux dans les cafés. Cette vie avait l'air d'un roman mal construit. Nous nous trouvions au sommet d'un volcan qui pouvait faire éruption d'un instant à l'autre. Et sur les trottoirs déambulait, indifférente, une foule de promeneurs, de noctambules aux yeux cernés, de bourgeois qui s'épiaient en se saluant cérémonieusement. Ayant toujours vécu en état de crise, je ne comprenais pas leur calme. Une chose est certaine : ces premières incursions dans la ville me laissaient une impression de beauté à éclipses, de rues volubiles, de sourires étourdissants. Souvenir de l'avenue menant au parc de Cismigiu. Splendeur dramatique de ce parc, en particulier le soir, quand les teintes vermil-

lon, carmin, violet et rouge bourgogne des fleurs se mariaient dans une lumière poudreuse. Je m'y réfugiais pour une heure ou deux, scrutant ses poches d'ombre, contemplant les arbres séculaires, avant de regagner, en un quart d'heure, le quartier et la maison.

C'est mon père qui me fit découvrir les belles demeures et, près du somptueux boulevard Bratiano, les villas Art nouveau. Il était en relations d'affaires avec un boyard qui habitait à côté de l'une d'elles. En l'attendant, j'eus le loisir d'admirer et de tomber amoureux de cette savante harmonie de lignes et de matières, venue d'Occident. Pendant la guerre, je reprenais le chemin de ces villas pour y chercher un apaisement et la preuve que Paris existe. Aujourd'hui encore, quand je passe devant un immeuble Art nouveau, cette sensation s'illumine un long instant, puis s'éteint, heureuse. Mais une grande ville est un puzzle de villes qui nous habitent plus que nous ne les habitons. Voilà pourquoi nous croyons ne jamais la connaître. Et de Bucarest je ne connais que ce périmètre, arpente les toutes premières semaines, et dont je ne suis pas sorti, jusqu'au départ définitif

17 octobre 1978

Ma vie était, à cette époque, extrêmement décousue. Depuis plusieurs années, j'avais navigué d'une ville à l'autre, d'une école à l'autre. Autant d'obstacles à mes études. Je connaissais des instants de désarroi total, de désespoir complet. Le temps passait, et rien n'arrivait de ce qu'on s'attendait à voir arriver. Ces promenades avivaient en moi un sentiment d'urgence : ne pas céder à la panique, précisément à cause des menaces qui planaient au-dessus de nos têtes. Et de notre effilochure intérieure, malgré les apparences. Mon père inquiet se demandait ce que j'allais faire. Que deviendrais-je : avocat, professeur, fonctionnaire ? Aucun de ces rôles ne me plaisait. Le fils de Tanti Anna, renonçant au lycée, s'était inscrit dans une école de mécanique ou d'électricité. Devais-je suivre son exemple ? Évidemment. Pour m'en persuader, mon père réitérait à la cantonade ses anciens propos sur l'avantage d'avoir un métier, tourmenté qu'il était par le pressentiment d'une guerre imminente et la conviction que c'était son devoir de me prémunir contre les incertitudes des temps.

Moi je voulais poursuivre mes études au lycée, si déraisonnable que ce fût. Si J'avais acquis quelque chose à Galatzi, c'était bien cette certitude. Tanti Anna la partageait, doutant par ailleurs que je fusse bon à autre chose. En un tel moment, je ne pouvais me permettre une querelle avec mon père, aussi malvenue que futile. Mais la situation s'éclaircit quand je lui rappelai le projet d'Iliana dont nous étions convenus. Il était temps de faire une démarche concrète qui me mènerait à devenir ingénieur naval. Mon père ne pouvait rien objecter à ce compromis et m'inscrivit dans un lycée industriel. Le seul fait d'avoir pris une décision me rassurait : de nouveau, je me sentais être quelque part.

Elle ne rassurait pas ma tante. L'idée même que je travaille en atelier lui paraissait saugrenue : elle m'avait vu couper du bois et tenir un marteau. Comme tout le monde, elle ne me supposait aucune aptitude au travail manuel : j'étais si maladroit que je ne pouvais planter un clou sans m'ensanglanter les doigts. Mais ce qui l'inquiétait le plus était l'antisémitisme des élèves et des professeurs. Pourquoi s'exposer aux brimades que l'on venait de fuir ? Elle craignait qu'on ne me blesse dans un atelier équipé d'outils et de machines, et ne camoufle l'agression en accident.

Moins pessimiste qu'elle sur mes chances de réussite, je partageais néanmoins ses craintes. Mais pourquoi ne pas l'avouer ? Les situations de défi, me poussant à faire ce pour quoi je suis jugé inapte, m'ont toujours attiré. Marque de courage ? Certes non. Plutôt curiosité malade de voir où elles mènent, en allant jusqu'au bout. Comme un raisonnement mathématique qui a du piquant lorsqu'on le pousse jusqu'à l'absurde. Je me disais in petto qu'il serait moins grave d'échouer que de ne pas oser.

Je me rendis au lycée sans savoir ce qui m'attendait. Être dans une nouvelle classe est toujours à la fois paralysant et un peu mélancolique. Mais que dire d'une classe où l'on a tout à redouter, en voyant qu'on y est le seul Juif ? Pas le seul, en fait. Au début, je me sentais si dépaysé que je ne remarquai pas que Sciacchi et un autre garçon dont le nom m'échappe l'étaient aussi. Notre trio paraissait bizarre et déplacé, les autres élèves se connaissant déjà. Malgré un effort pour nous séparer et les mauvaises manières employées pour ne pas rester ensemble, chacun des trois était attiré vers les deux autres par une affection qu'il lui déplaisait d'extérioriser.

Notre vie au lycée ne débutait pas sous les meilleurs auspices. On avait l'impression de flotter parmi les autres élèves, sans existence réelle pour eux. Ils se conduisaient comme s'ils savaient tout de nos caractères, de nos habitudes et de nos familles. Ou comme si nous étions des fantômes, habillés de vestes trop longues, portant des chapeaux garnis de pompons au lieu de casquettes, au visage élastique. Je lisais un doute dans leur regard : étions-nous pour eux des clowns à la Charlot, ou des monstres à la Frankenstein, un gros succès au cinéma à l'époque ? Quelques bousculades, des remarques malveillantes et rusées me firent prendre conscience de ce qu'il valait mieux rester anonyme.

J'avais imaginé que nous serions confrontés à toutes sortes de pièges et d'obstacles. Mais pas une fois je n'avais pensé qu'on puisse nous reconnaître sans nous connaître. Nous traiter comme on traite les célébrités. Dans la rue, on se retourne sur leur passage, on les regarde pour avoir vu leur visage en caricature ou en photographie. On se sent le droit de les interpeller, de leur dire ce qu'on pense d'elles, de les insulter si ça se trouve. A quoi bon vouloir nous justifier, dire que nous sommes des garçons comme les autres ? Chacun en a tellement lu ou entendu qu'il pourrait jaser à plaisir sur les dessous cachés de nos maisons et de nos vies. Nous avons même de nombreux imitateurs de nos façons de parler et de marcher pour faire rire à nos dépens. Sous ce rapport, les Roumains avaient gâté notre grande modestie. Nous voulions étudier incognito, sans qu'on chuchote : « Tiens, tu as vu ce Juif ? » comme on chuchote : « Tiens, tu as vu Marlon Brando ? » Bref, nous souhaitions rester aussi anonymes, invisibles qu'un quidam. Le plus déroutant, dans l'effort que faisait notre trio pour y parvenir, était le manque de réciprocité : si les autres élèves nous trouvaient différents d'eux, nous ne les trouvions pas très différents de nous.

18 octobre 1978

C'était l'automne. Je me rappelle la chaleur qui pesait sur nous, les longues journées à transpirer, les nuits sans air. La plupart des élèves n'avaient pas d'opinion arrêtée sur les questions raciales, ou du moins pas tout le temps. Et il ne servait à rien de leur expliquer que nous avions quelque chose de commun : les vieux professeurs qui nous jugeaient et le programme dont il fallait avaler une tranche

chaque jour. Assis ensemble sur les bancs, tandis que le tableau noir se couvrait de mots et de signes, et que l'enseignant se promenait entre les rangs, interrogeant l'un ou l'autre, nous partagions cette connaissance et ce qu'elle signifiait pour notre vie. Elle était maintenant celle de nous tous et nul ne pouvait s'en dissocier.

Mais il y avait autre chose : les préjugés des professeurs les faisaient s'attendre à l'excellence intellectuelle de notre trio. En éveil, presque stimulé par cette attente, je m'appliquai à couper court à leurs gloses sur un échec éventuel. Je fis tant et si bien pour décevoir leur Schadenfreude que ma situation devint curieusement enviable. Non seulement lorsque, interrogé au tableau ou à mon banc, les autres élèves m'écoutaient avec autant d'attention que le professeur. Mais en outre je leur rendais service. S'ils avaient la chance, certains matins, que je sois interrogé le premier par le maître acharné, les suivants se voyaient octroyer des notes plus généreuses, afin que les chrétiens ne souffrent pas de la comparaison avec un israélite. Ou si, de temps en temps, je marquais par une hésitation qu'un problème était trop difficile, une question trop complexe, il arrivait à l'enseignant de lui substituer un problème plus facile, une question plus simple, au soulagement général.

Ainsi avions-nous conclu un accord tacite, notre premier accord, qui nous rendait solidaires et, à l'occasion, cordiaux. Mais j'étais déçu de constater que ce n'était pas de mes efforts que je retirais l'assurance d'un rapprochement. Quand je me décourageais, Tanti Anna me disait : « Ne te laisse pas effrayer, ça finira par marcher. Tu dois être patient, c'est tout. »

Il y eut, certes, des moments pénibles. Mais le plus surprenant est que Sciacchi et moi, nous n'hésitions pas à porter plainte. Et à attendre réparation des professeurs ou des surveillants qui ne faisaient rien pour nous éviter les avanies. Il n'y avait rien de personnel dans ces plaintes : simple affaire de justice. Si je me suis fait des amis parmi ces fils d'artisans, de bourgeois ou d'ingénieurs, c'est que, ayant vécu à la campagne, j'ai pu leur raconter la vie dans le delta, les hivers de Bessarabie, l'année de calamités naturelles où chacun subsistait à la limite de la famine. Sans que je m'en rende compte, mes récits touchaient une fibre très sensible chez eux, pour qui tout ce qui venait du monde paysan avait le cachet de l'authentique. Ce n'est pas ma voix qu'ils écoutaient, mais une voix qui aurait pu être celle d'un frère ou d'un cousin, créant une intimité confiante.

Tel est le paradoxe : les gens commencent par vous mépriser, vous jugeant étranger à leur monde. Tout à coup ils découvrent que vous avez pris le risque d'habiter autrement ce monde qui leur appartient, mais auquel ils ne se sentent plus admis à participer. Et ils vous sont reconnaissants de leur en ouvrir les portes, comblant leur nostalgie. J'exagère ? Non, je m'éloigne. Je voulais simplement décrire mes difficultés au cours de ces premiers mois à Bucarest, et au lycée industriel, dans la nouvelle existence qui débutait. Et où tout dépendait de l'issue de mes études. Elle ne s'annonçait pas trop mal, une fois dépassés les premiers tâtonnements agacés et désordonnés en territoire inconnu.

Au début, les résultats furent aléatoires. On ne peut en vouloir au professeur qui, exaspéré, le visage crispé de colère, posait sur moi son regard agressif pour que ses paroles me pénètrent jusqu'à la moelle : « Tu n'arriveras jamais à rien dans la vie. » Je ressentais chacun de ses mots comme une épée tranchant les fils ténus qui me liaient à cette nouvelle existence. Transi, je me réfugiais au fond de ma peur. Un sentiment que je connus de nouveau plus tard, à mon arrivée à Paris. Mon premier emploi fut coupeur de vêtements dans un atelier de confection, rue des Gravilliers. De temps en temps, le patron, M. Krause, se tournait vers moi, pâle et furieux. Et me disait que j'étais un immigré incapable qui n'arriverait jamais à rien.

Ces expressions ne condamnent pas nos faiblesses. Elles cherchent à désarmer, en nous humiliant, nos forces. Quand je souffrais par trop d'entendre dénoncer l'inutilité de mes efforts, je me plaignais à Dorée, dont je parlerai un peu plus loin. Elle savait me reconforter dans ces accès de découragement. Ainsi je persévérais avec confiance, limant des bouts de ferraille ou les assemblant sous la direction du moniteur. Ce travail, en apparence facile et point ennuyeux, se révèle exaspérant pour qui manque d'habitude. J'en sortais recru de fatigue, ne serait-ce qu'à cause de la station debout. Certes, je n'avais pas la force et les aptitudes de la plupart des élèves, anciens dans le lycée. J'avais cependant à leur prouver quelque chose, j'imagine, à obtenir leur respect. Ce fut un motif suffisant pour composer avec la fatigue et les déficiences, afin de rattraper mes camarades. Vers le mois de novembre, le professeur parlait de mes progrès en termes encourageants. Je ne nierai pas que je m'en sentis flatté, même si, une fois mes efforts reconnus, ces progrès ne pouvaient rester que limités.

Tout au long de cet étrange automne 39, le travail intense et harassant, du matin au soir, fut une bénédiction. Il me fit jongler avec l'anxiété, me banda les yeux aux événements du monde extérieur, et me procura un bonheur somme toute physique. Alentour, on n'apercevait que des visages d'inquiétude. La guerre avait commencé, si terrible que la pensée en était insupportable. On lisait avidement le plus de journaux possible. Les plus recherchés étant ceux où les titres menaçants, en caractères énormes, assombrissaient la une. Aux actualités cinématographiques, l'Europe semblait enflammée d'agitation, minée par la plus profonde tristesse. Les wagons sont bondés, dans les villages de grands feux sont allumés. Devenus des pèlerins itinérants, les paysans quittent la charrue. Tous les champs flamboient. Partout des troupes allemandes et italiennes paradent, sourient, crient victoire. Rumeurs et commentaires tonitruants ponctuent les événements. Comme si chacun avait besoin, pour bien finir sa journée, de son plein de nouvelles alarmantes. Tanti Anna et Pouïou m'incluaient de temps à autre dans leurs conversations. Ce qu'on peut faire de mieux, quand tout va mal, c'est de s'effrayer, et alors la peur est bénie.

Le lycée offrait une meilleure caisse de résonance, où l'on était assuré de faire salle comble en vidant son sac de mauvaises nouvelles en désordre. Ou d'histoires drôles qu'on présentait, l'air de dire : « Tu vas rigoler », mais qui étaient rarement marrantes. La Roumanie était le pays des calembours, mais pas celui du Witz. Ces histoires stimulaient une effervescence propre à se faire des amis. Jamais je n'ai pu m'en passer. Je ne saurais vivre sans l'amitié de quelqu'un, le plaisir qu'elle me procure. Guère facile dans un milieu pareil. Mais je me souviens clairement de deux de ces amitiés, qui ont perduré après mon expulsion du lycée et la fin de la guerre. Elles offrent un tel contraste que je suis enclin à penser que chacune exprimait déjà un aspect de ma personne qui s'est précisé depuis. Sans doute est-ce le motif qui les a sauvées de l'oubli.

J'ai d'abord fait la connaissance de Grégoire, grâce au dessin technique. C'était le jour où chaque lycéen se précipitait pour acheter crayons, règles et papier. En attendant de prendre possession de nos biens, nous échangeâmes quelques mots sur notre absence d'intérêt pour le dessin. Et en vîmes à parler de mots croisés, dont nous étions tous deux fervents. C'était un garçon de haute taille, avec de grandes mains et de grands pieds. Ses manières étaient d'une bonne famille, avec quelque chose de léger et d'agréable. Toujours vêtu d'habits propres, il avait mê-

me un pardessus en pure laine. La passion cruciverbiste nous rapprocha. Par ailleurs, Grégoire ne m'adressait la parole qu'à propos de choses circonstanciées, un film qu'il venait de voir, un exercice donné en cours, et toujours sur un ton distant. Il donnait l'impression d'éviter un contact prolongé. A d'autres moments, il lançait à la cantonade des remarques à sous-entendus antisémites, en les accompagnant de clins d'oeil ironiques, pour s'assurer qu'il était entendu.

Un jour, je n'y tins plus. Comme nous passions en même temps la porte de la salle de classe, je l'interpellai en bafouillant de colère. Il ne dit rien, se contentant de me regarder avec un bref sourire. Ce même jour, à la fin des cours, il me prit par le bras et se lança dans un monologue sur les mots croisés, en guise d'excuse. Grégoire était de ces garçons qui ne passent pas à côté des choses simples de la vie et se couchent chaque soir avec la certitude que le lit est un porte-bonheur. Il devait appartenir à une famille de militaires et de fonctionnaires, où l'héritage vient naturellement compléter la solde ou le traitement pour assurer une vie aisée, mais simple. Du moins, c'est ce que je déduisis après la guerre, quand il me présenta une de ses cousines, fille d'un officier supérieur, avec laquelle je devins intime et qui me parla des parents de Grégoire.

Au début, je prêtais à Grégoire toutes sortes d'intentions, ne comprenant pas la valeur que j'avais soudainement acquise à ses yeux. L'idée m'effleura que c'était à cause de la taille ; dans une classe, elle peut isoler deux élèves au point qu'ils cherchent mutuellement à se rapprocher. Je ne m'attendais pas à découvrir que c'était à cause de la curiosité qui le dévorait à l'égard des Juifs. Le folklore antisémite lui en avait tant appris que, maintenant qu'il en avait un sous la main, il pouvait vérifier ce qu'il en était. Sous prétexte de mots croisés, bien entendu.

D'autres fois, un mot déclenchait une discussion faussement théologique sur le thème : « Pourquoi avez-vous tué le Christ ? » Je m'apercevais alors que Grégoire possédait, dans la lanterne magique de son esprit, des diapositives de notre histoire qu'il me projetait pour savoir si elles étaient authentiques ou non. Pour toute réponse, j'essayais de le désarçonner en répliquant : « Pourquoi vous, avez-vous tué le Christ ? » Je lui exposai une prétendue tradition fort ancienne, selon laquelle Jésus avait été condamné par le grand-prêtre sur l'injonction de Dieu qui lui demandait de le sacrifier, comme Abraham son fils Isaac, afin de démontrer aux Romains la grandeur de Yahvé : voyant un de ses fils ressusciter, ils se convertiraient en masse. Tout se passa comme prévu, sauf que le Christ, pendant le sup-

plice de la croix, eut l'extraordinaire vision de ce que seraient ses disciples et ses fidèles. Il pria Dieu de le laisser mourir. Car, de toute façon, il mourrait de la main des chrétiens qui seraient pires que les Romains. Son vœu fut exaucé. En condamnant le Christ, les Juifs ont participé à l'action divine, mais ce sont les futurs chrétiens qui l'ont privé de la vie éternelle.

Incertain de mes réactions, Grégoire se tenait coi pendant quelques jours. Puis nous parlions de filles. N'en connaissant aucune, je l'écoutais, mi-ravi, mi-envieux. Jusqu'à ce que le naturel, un instant chassé, revînt chez lui au galop. Et il recommençait avec son folklore. Je devais le considérer d'un œil ennuyé et absent, sans mot dire, m'étant rendu compte que toute réaction ne faisait qu'apporter de l'eau au moulin de ses préjugés. Il était déçu. Et faisait penser à un garçon que sa mère prend d'habitude dans son lit quand il a des frayeurs nocturnes, et qui se voit refuser cette faveur. Mais cela ne durait pas. Grégoire venait m'entourer les épaules de son bras, en jurant que nous devons rester amis. Je pouvais compter sur lui. Et lui sur moi.

Le lycée se trouvait dans un quartier de Bucarest assez éloigné du mien. Je m'y rendais à pied et faisais de plus en plus souvent la dernière partie du chemin avec un garçon très brun, bâti comme on suppose que doit l'être un vrai ouvrier. Nous nous sommes, pour ainsi dire, flairés à l'atelier. C'était une personnalité, et les élèves lui parlaient avec respect, comme à un aîné. Il y avait quelque chose de mûr dans son regard, de pondéré dans ses gestes, de lent et de pédagogique dans le débit de sa voix. Je m'approchai de lui pour l'avoir entendu faire une allusion à l'évacuation des troupes républicaines de Barcelone et au pacte germano-soviétique.

Dans le lycée, on ne parlait pas de politique, sinon officielle et plutôt à droite, et ses paroles détonnaient. On aurait dit qu'il attendait un geste de moi, tant son accueil fut chaleureux. Et complice. Crâciun, dont le nom signifie Noël en roumain, était tel qu'il paraissait : sérieux, réfléchi, maître de soi jusque dans ses émotions. Si l'une d'elles le prenait au dépourvu, il rougissait jusqu'à la racine des cheveux. De même qu'un médecin vous frappe le dos et la poitrine pour vérifier l'état de vos poumons, Crâciun avait l'air de frapper sur la tête de chacun pour voir ce qu'il y avait dedans. Beaucoup d'élèves se méfiaient de lui, sachant peut-être pourquoi il le faisait. Je ne le découvris que pendant la guerre.

Nous allions parfois dans le pare Cismigiu, ou dans une brasserie proche, Gambrinus, pour nous tenir compagnie, rire des blagues qui circulaient, et surtout commenter les nouvelles des journaux ou de la radio. On avait l'impression que notre monde se densifiait. Peuples, villes, événements extérieurs jouaient maintenant dans celui-ci, devenaient intérieurs. De les partager leur conférait la réalité vivante du chez soi. Cela commençait comme cela devait commencer. Les Allemands envahissaient les Pays-Bas, la Belgique. Ils étaient maintenant en France. Penchés sur une petite carte d'Europe, émus de pitié, portés par un sentiment naturel à courir au secours du peuple français, nous débattions pour savoir qui se lancerait dans la bagarre afin de le sauver.

Crâciun n'avait pas une grande famille, ni beaucoup d'amis ; sur ce point, sa situation était pareille à la mienne. Très prude, parlant rarement de filles, c'est la littérature qui égrisait nos conversations. Mais une littérature sérieuse, où Zola trônait avec majesté. Il m'était agréable de pénétrer dans son univers, de m'imprégner de paysages et de noms français, à un moment où la France se trouvait à la merci des Allemands. Et je crois que ces lectures nous donnaient à tous deux une joie sincère et profonde. A ce moment-là, je sentis que les oeuvres de Zola, pour l'immense majorité des lecteurs, hurlaient pour réclamer justice. Et que c'est ce qu'ils avaient envie d'entendre. C'est la même envie qui nous avait poussés l'un vers l'autre, Crâciun et moi. Cette amitié a duré et s'est resserrée pendant la guerre, où nous avons mis notre liberté en jeu. Plus exactement jusqu'en 43, date à laquelle il fut mobilisé et envoyé sur le front russe.

Tels étaient les deux amis, dont l'image s'est un peu brouillée à la longue, comme toutes les bonnes images du passé. J'avais été chanceux de les rencontrer. Leur présence et le travail me rassuraient. Heureusement, le lycée en exigeait beaucoup pour répondre au défi qu'à mon insu j'avais choisi. Même au bord de la défaillance physique, je me sentais confiant, doutant tout au plus de ma résistance. Les crises de découragement se raréfiaient. Pas à pas, je désarmais les inquiétudes de Tanti Anna et le scepticisme, sinon les chicanes des professeurs attentifs à mes faux pas. En ce décembre 39, avec le froid me vint la certitude que je terminerais l'année scolaire avec des notes élevées. Quitte à continuer à travailler comme un forçat, je poursuivrais donc ces études sans dévier de la ligne fixée. Comment aurais-je pu savoir que le temps m'était déjà compté ? Et que, dans quelques mois, tout cela serait fini, et pour toujours ?

Je ne suis resté qu'une seule année au lycée industriel. La Seconde Guerre mondiale commençait quand j'y suis entré et la France était tombée quand j'en fus chassé. Le certificat scolaire mentionne que j'ai été admis dans la classe supérieure, et rayé de la liste des élèves. Mais voilà : on ne dit pas pourquoi.

20 octobre 1978

Hier fut une journée merveilleuse. Rafaële, notre mentor à la Fondation Van Leer, nous avait invités. C'était la fête où l'on célèbre la montée des tribus vers le Temple de Jérusalem, qui avait lieu autrefois chaque automne. Plus de vingt kilomètres à pied, mêlé à des milliers, des dizaines de milliers de personnes de toutes les nationalités, même des Japonais en costumes folkloriques, des civils et des militaires. Nous avons marché dans un désordre insouciant et joyeux. Le soleil illuminait la route. Il fait si bon vivre, en de tels moments. Aujourd'hui, après une pareille journée, je me repose.

Ai-je dit que l'automne 39 était beau ? Tanti Anna et Pouïou étaient occupés, et encore sous le choc du décès qui venait de les endeuiller. Je me trouvais seul dans un paysage étrange, sans amis. Ce n'est pas la solitude, mais l'isolement auquel je n'étais pas habitué. A cette époque, mon père apparaissait parfois à Bucarest pour un temps, puis disparaissait pendant des mois entiers. Lors d'un de ses retours, il me reçut dans l'appartement d'une femme chez qui il demeurait à l'occasion. Ou bien m'envoya-t-il chez elle pour lui dire que ses affaires le retenaient en ville ? Ainsi fis-je la connaissance de Dorée - disons que c'était son nom - et je fus séduit par la gaieté, la chaleur de son accueil, l'odeur féminine de son appartement, la couleur ensoleillée des tapis sur le parquet et des tissus jetés sur la table. J'y retournai - parce que sa demeure était plus vivifiante que la nôtre, parce qu'on y respirait plus librement ? Ou parce que je pouvais tout dire à Dorée, sans être jugé et sans que cela portât à conséquence ? Peu importe la véritable cause ; j'aimais aller chez elle pour me trouver dans son atmosphère, me faire régaler de petits plats, et tout simplement pour échapper à l'isolement. Mes rapports avec elle, légers, souriants, m'enchantaient. Et un jour j'allai jusqu'à évoquer avec mon père la possibilité de venir habiter chez elle. Il n'y entra pas de ruse, sinon celle, transparente, qu'il prenait pour le désir de vivre dans son orbite.

Grand dadais de quatorze ans, je ne comprenais pas grand-chose à ce qui se passait entre les hommes et les femmes. Je croyais que tout n'était qu'attouchements charnels ou ces spasmes rapides dont parlaient les garçons qui avaient déjà franchi la porte d'un bordel. Et pourtant, quand j'allais chez Dorée, tout mon corps se tendait, se préparait à ce qui allait se passer. A cet âge, le désir est une façon de poser une question à laquelle on n'attend pas de réponse claire. Celle-ci vint un après-midi ensoleillé, au cours d'une longue absence de mon père. Je me suis trouvé seul avec Dorée dans la pièce remplie d'ombre. Elle s'approcha de moi, et je fus troublé, tandis que mon genou avait déjà trouvé à se loger entre ses genoux à elle. Et voici qu'elle entrouvrit à demi ses lèvres charnues, bien dessinées, d'où s'échappa une sorte de soupir léger, de souffle gourmand. Un sursaut de pudeur me fit fermer les yeux. Curieusement, la pudeur peut s'avérer un puissant aphrodisiaque - peut-être le seul. J'avais à peine conscience de la nature de ma situation. Je doutais presque d'y être, tandis que je me sentais enveloppé par sa voix profonde, à la lenteur très musicale, susurrant des mots. Nous sommes restés ainsi pendant un temps qui parut long. Puis soudain nous nous sommes enlacés, elle m'accueillit, et ce fut l'éblouissement. Est-ce parce que, au moment de commettre une faute irréparable, on est plus exalté, que la sentir ployer sous moi me donnait l'envie de crier et de rire ? Elle avait laissé glisser sa tête sur ma poitrine, pendant que mes yeux, maintenant grands ouverts, cherchaient à percer l'ombre qui couvrait son corps.

Quand elle se tourne vers ce jour inoublié, mon imagination est de nouveau tout embrasée par la senteur de fleurs et la légère odeur de son corps. Dorée me fit le don du plaisir d'amour pour tout le reste de ma vie. Ainsi elle m'a évité l'accueil des tâtonnements, la maladresse des adolescents qui gribouillent avec leur corps, cherchant à inventer le plaisir qui exige tant de délicatesse et tant d'art. Et, comme pour tout art, rien ne remplace une longue initiation. Je ne me sentais pas coupable. Ce qui s'était passé ne m'inspirait ni remords ni gêne. Rien que le sentiment d'invraisemblance, que cela m'arrivât à moi et fût si exquis.

Longtemps après - vingt ans environ - ayant lu des livres de psychanalyse et entendu parler de ces choses, j'appris que je portais une charge de culpabilité, parce que c'était, en quelque sorte, une relation incestueuse. Je n'ose pas me lancer dans des conjectures. C'est peut-être un fait : si la mère est absente, la prohibition touchant aux femmes du père n'a la valeur ni d'un avertissement concret, ni d'une

règle qui s'applique à tout instant. Elles ne m'étaient certes pas permises, mais pas non plus explicitement interdites. Pas plus que les jeunes filles de ma famille ou de ma communauté, dont tous les jeunes gens avaient une sacrée peur. Ou peut-être - autre hypothèse - comme dans la horde primitive de Freud, je remplaçais le père absent, en même temps que je lui prenais, si on peut dire, une de ses femmes ? Mais j'ai du mal à croire que ce fut le cas. Je n'ai pas hésité un seul instant, alors que j'aurais dû craindre qu'il puisse l'apprendre, et de déchaîner sa colère. Ou étais-je tout simplement un être sans retenue, immoral ?

Je pose cette question uniquement par acquit de conscience et pour ne négliger aucune supposition. Car je suis bien persuadé qu'en queue du misérable cortège de raisons dont nous avons besoin pour justifier les quelques plaisirs que nous arrachons à la vie, viennent les moeurs. Au fond, il n'était pas rare, en ces temps-là, qu'un adolescent fût introduit à l'amour par une femme jeune, voire de sa famille. Le désir vient de la nature, le plaisir ressortit à l'art. Et *ars longa est*. Ce n'était pas une mauvaise coutume pour s'initier à tâtons au monde des mystères.

Le fait demeure, c'est arrivé. J'étais sûr que Dorée ne m'inviterait plus jamais. Je me trompais. Je retournai souvent chez elle pendant les mois suivants. Il faut qu'elle ait eu une nature ardente et téméraire pour conduire et tenir secrète pareille liaison. J'aimais aller la surprendre de bonne heure, sur le chemin du lycée. Elle émergeait du sommeil, toute chaude, et à tâtons m'attirait contre elle. Après, elle me faisait partir en murmurant : « Tu es un peu en retard. » Je m'élançais dehors tout joyeux, en chantonnant, et franchissais la porte du lycée empli du secret que je tenais chaud en moi. Cette oasis que Dorée avait inventée, je l'ai habitée longtemps, et la gratitude du souvenir demeure.

Tout cela se passait pendant que l'année 39 fondait sur nous avec la rapidité d'un aigle s'abattant sur sa proie. A peine m'étais-je rendu compte des rousseurs de l'automne finissant. Les journées suivantes, sous le soleil glacé, me parurent les plus courtes de ma vie. Je m'efforçais d'être à la maison, quand il n'y faisait pas trop froid, pour ne pas donner à Tanti Anna le sentiment que j'étais un simple pensionnaire. Je travaillais dans la salle à manger, et bavardais avec elle et mon cousin. Elle avait ses tâches domestiques à remplir et nous l'aidions si besoin était. Elle se fatiguait plus vite qu'avant et avait parfois l'air désemparé. Le soir, sa réserve faiblissait, elle parlait plus volontiers, avouait ses tracas. Et d'abord ses soucis d'argent, car nous étions presque devenus pauvres.

Pendant ces conversations, Tanti Anna manifestait une vive curiosité que je ne lui avais pas connue jusque-là, pour les années que j'avais passées avec mon père. Depuis quelque temps déjà, elle cherchait à reconstituer son itinéraire et semblait, par instants, désireuse de connaître le domaine indistinct de ses affaires et de sa vie privée. Lui-même venait rarement chez nous, à présent. Elle le complimentait sur sa santé, ou sur la qualité des tissus de ses vêtements. Mon père riait, tout content. Comme s'il ne remarquait pas le contraste entre sa tenue et la robe de Tanti Anna, son dénuement. À vrai dire, je comprenais mal les relations entre la soeur et le frère, le dévouement de l'une et le manque d'attention, qui commençait à s'étendre à moi, de l'autre. Mais cela n'effleurait pas mon père. Perdue dans ses pensées, Tanti Anna paraissait écouter ce qui se disait en elle, un dialogue intérieur qui ne s'interrompait pas. On aurait dit qu'elle attendait quelque chose de ces conciliabules privés. Ou de ce que je pouvais lui apprendre sur ma mère, Iliana, Gousta, et même Dorée qu'elle n'avait jamais vue. Cet intérêt la rajeunissait, la faisait ressembler à une jeune femme friande de commérages. C'est ainsi que Tanti Anna m'intriguait. Il fallait que je pense qu'elle faisait son devoir en me donnant un toit. Il fallait que je le pense mais je n'y ai pas réussi. Un jour, je lui en demanderai l'explication, me disais-je, inquiet de la voir épuiser ses forces et l'entendant se plaindre de ce que son frère ne l'aidait pas.

Or, en 1939, on vivait plusieurs vies à la fois. On ne savait où donner de la tête. Plongé dans mes souvenirs, je m'aperçois combien nous avons de mal à prendre conscience que la guerre, tel un vilain cancer, avait soudain proliféré. Avant même qu'on ait eu le temps de s'y habituer, la Pologne s'effondra. Des troupes polonaises s'étaient réfugiées en Roumanie, on croisait même des officiers dans la rue. Une fois de plus, les Allemands forçaient l'Europe à se battre, et chacun allait souffrir. Depuis septembre, la carte se couvrait de taches brunes qui s'approchaient de la frontière. La guerre se déroulait au loin, mais l'armée hitlérienne s'avavançait vers notre pays. Il se trouvait brutalement coupé de l'Occident, cet Occident qui l'avait façonné, qui, la veille encore, était son appui, certes vacillant, ébranlé mais réel et puissant. Il se retirait, la France et l'Angleterre en tête, comme un fantôme au chant du coq. Les flux et les reflux de la guerre civile suivaient maintenant les flux et les reflux de la guerre mondiale. Les deux guerres commençaient à fusionner en une seule. La Roumanie mobilisait ses réservistes et

massait ses troupes à la frontière. Sans grande volonté, sans illusion, alors que les gardes de fer ne cachaient plus que la tournure de la guerre avait dépassé leurs espérances. Ils guettaient le moment propice pour tirer la corde d'étrangleur que l'histoire enroulait autour du pays.

Mais dans cet hiver du monde, la plus grande partie de la population entraînait en lévitation. Elle planait sur la vague d'illusions placides, convaincue que la Roumanie, s'étant déclarée neutre, passerait à travers les mailles du filet. À l'époque, je ne l'ai pas oublié, on se grisait d'une boisson forte, l'insouciance. On étouffait sa crainte en s'absorbant dans ce qui paraissait l'essentiel : les préparatifs de Noël.

Qu'allais-je bien pouvoir faire pendant les congés scolaires ? Grégoire restait à Bucarest et, au fil des jours de plus en plus voilés d'obscurité, il ne parlait que des vacances avec une impatience croissante. Comme s'il ne pouvait plus attendre de rendre visite à des parents, de les retrouver au raout par lequel ils célèbreraient la naissance du Christ, et de sortir dans des endroits à la mode. La veille de la sortie des classes, il m'invita était-ce dans un café, ou dans un pâtisserie en renom sur la calea Victoria ? Quand je l'y retrouvai, quelques jours plus tard, il me parut être un familier de l'endroit. Le décor qui alliait le confort bourgeois à une simplicité très chic mettait en relief son charme bon enfant. À dix-sept ans - c'était un des plus âgés de la classe - quelque chose de canaille pointait déjà dans sa façon mi-souriante, mi-méprisante de se pencher pour saluer des personnes de sa connaissance, à travers la fumée dense des cigarettes tournant autour des têtes. Courtoisie et ironie se mélangeaient plaisamment dans le ton sur lequel il prononçait une formule de politesse, désireux de s'attirer les bonnes grâces de ses amis. Et il parlait la bouche pleine de superlatifs.

De même, dans sa manière de raconter sa vie de famille, de décrire ses soeurs et ses frères. Et par-dessus tout sa mère, dessinant le portrait d'une femme adorée au-delà de tout superlatif. Me questionnant sur ma mère, Grégoire ne se rendit pas compte de mon embarras. Mais, parce que le silence lui plaisait, il continua sur son sujet préféré, les filles. C'était comme si une soupape intérieure s'était ouverte, laissant jaillir les rêveries des sens et du coeur, muets jusque-là. Et, à mesure, ses gestes et ses regards se modulaient pour communiquer une joie tendre aux jeunes femmes en conversation animée, assises sur la banquette voisine. Celles-ci m'apparaissaient comme les habitantes inaccessibles d'une autre planète. Leurs visages contemplés jusqu'ici de l'extérieur, je les voyais à présent de l'intérieur, éclairés

par l'avidité, tout entiers vivacité et séduction. S'apercevant de mon air rembruni et absent, Grégoire s'avança jusqu'à la flatterie, en m'assurant que je devais leur plaire.

Quand je me remémore ce lointain après-midi, un frisson de nostalgie et de perplexité me parcourt. S'il m'a laissé une image aussi précise, c'est que mon ami, émoustillé par le défilé des évocations de jeunes femmes qui le faisaient rêver, m'annonça qu'il m'emmenait chez les prostituées : « Ne t'inquiète pas, je t'expliquerai comment faire - ce n'est pas aussi compliqué qu'on l'imagine. » Il était hors de question que je mette les pieds dans un bordel. Aucun prétexte n'avait l'air de le convaincre. Par faiblesse, par curiosité, je le suivis dans une maison qu'il devait connaître. Discrète. Dans le salon tapissé de velours, des femmes en robe-fourreau, au milieu d'un nuage de fumée et de parfum. Très vite, Grégoire eut fait son choix et, jusqu'à son retour, je restai là sans rien faire de précis. Il me semblait avoir été témoin d'un rite exotique, dont on sort dégrisé et muet.

Le couloir qu'avait traversé notre amitié pendant ces quelques heures m'a perturbé. Au lieu de rentrer à la maison, j'errai un long moment dans la foule des rues. Phrases, mots, images entrevus passaient et repassaient dans ma tête, de plus en plus personnels et fragiles. L'étaient-ils ? Tout au long de l'après-midi, il m'apparut certain que la distance me séparant de cette vie-là ne se réduirait jamais. Son art, fait de légèreté, d'ironie et de politesse, ne me séduisait pas. A aucun instant toutefois, je ne m'étais senti dépaysé dans cette atmosphère de surface, fébrile et frelatée. Ce n'était pas la découverte d'un élément inconnu, mais la redécouverte d'un élément déjà présent en moi. Le devais-je à l'influence lointaine des gouvernantes qui en parlaient, et parfois le mettaient en scène ? Ou peut-être à quelque chose de plus soutenu ? A sans cesse migrer d'une maison à l'autre, d'une ville à l'autre, on s'habitue à ne pas creuser sous les apparences, à ne pas s'engager vis-à-vis des autres dans le sérieux de l'existence. Seuls sont familiers le superficiel ou le solitaire.

21 octobre 1978

Trois années ont été décisives dans ma vie : 1932, 1939 et 1947. Elles arrivaient comme n'importe quelle autre année. Et puis un souffle de désolation, comme un vent du désert, arrachait les parements d'une existence fragile pour la mettre en pièces. Chaque fois, il m'a fallu en reconstituer une autre au moyen de ce que j'avais sous la main. Avec le même zèle que si elle devait durer. Mais l'année 1939 fut à part. Comment rendre palpable cette véritable tornade de sentiments et d'événements qui semblait devoir tout emporter sans que je puisse lui résister ? Une année d'ondes de choc qui se succédaient à la frontière de deux époques, l'une qui n'en finissait pas de finir, alors que se profilait déjà l'autre.

Noël fut un temps d'accalmie. J'en garde deux souvenirs. D'abord la débauche de lecture, à laquelle aucun texte imprimé ne résiste. On lit ce qu'on choisit, et puis ce qu'on ne choisit pas, juste pour continuer à lire. J'enfonçais mes yeux dans les livres et commençais à habiter ce monde comme une bibliothèque molo-chienne, qui n'était pas un ensemble classé et ordonné, mais un amalgame, un pot-pourri de noms et de titres. Voilà le matériau qui entrait dans mon esprit et finit par le transformer, Bouvard ou Pécuchet ! N'importe comment, je me mis à lire Kropotkine, Dobrogeano-Gherea (un marxiste roumain), Adler, Iorga, peut-être Trotski. En vérité, je les pensais plus que je ne les lisais, pour identifier ce qui n'allait pas dans ma vie et ce qu'ils avaient à en dire. A la manière d'un hypochondriaque qui cherche, dans les ouvrages de médecine, l'explication de ses symptômes. Le matin, je restais au lit sans tendre l'oreille aux bruits sourds du monde qui s'infiltraient dans la chambre, avec l'air glacial, sous la porte, à travers les vitres, par les conduits de cheminée. En rêvant aux vastes fresques que Zola, puis Rebreno ou Sadoveano, génies insociables, peignaient des tics moraux et des misères ataviques de la société bourgeoise, voire paysanne. Et je me levais vers midi, en quête d'un peu de chaleur, après une nuit passée à grelotter.

Ce qui n'est pas sans rapport avec mon deuxième souvenir. Après la fin de la guerre d'Espagne, en mars 39, les spéculations les plus folles envahirent mon esprit. Pourquoi avais-je la certitude qu'elle n'était pas terminée et allait continuer chez nous ? La meilleure façon de suivre les événements était de tenir un journal,

de rédiger une espèce de chronique. Non que j'en eusse envie. Mais je ne voyais pas d'autre façon de porter le deuil de la république espagnole. (Je note cela au fil des souvenirs sans m'y arrêter. Ni m'étonner que les émotions et les actes d'un adolescent aient pu être à ce point inflexibles par ce qui se passait à l'autre bout de l'Europe.) Il s'agissait juste de consigner les événements, de découper les articles de journaux, de noter des commentaires - tâche bien ennuyeuse à l'âge que j'avais. Cependant, chaque fois que j'éprouvais le besoin d'une compagnie, une page ou deux s'ajoutaient au journal. C'est à peu près ce que je suis en train de faire en ce moment. Toutefois je me demande : que font ceux qui, tard dans la vie, entreprennent un récit autobiographique ? Sommes-nous en quête du passé, cherchant le Graal de notre mémoire sans lequel aucune vie n'a de valeur, comme je le faisais pour ce Graal que mon père représentait dans la mienne ? Ou bien accomplissons-nous, sans le savoir, un devoir religieux, rendant compte de nos actes et de nos pensées destinés au jugement de l'au-delà ?

Bientôt ce journal resta en souffrance. A Noël, j'y transvasai le contenu de ce qui aurait dû être le roman projeté à Galatzi : La Mer Rouge. Peu à peu l'histoire devint autre. J'imaginai mieux la suite de l'intrigue. Elle avait pour cadre le sud de l'Espagne. Mon héros, venu d'un lointain désert, habiterait une grande cité. Il y recevrait une mission dont naîtraient aventures et drames auxquels serait mêlé le peuple. A l'instant de l'humiliation et de la crise, celui-ci viendrait vers le héros et serait sauvé.

C'est lorsque je vis comment la guerre d'Espagne avait culminé et la façon dont les assassins s'y étaient comportés que l'idée me vint de donner plus de relief à ce que le rituel de la Pâque laisse dans l'ombre. À Galatzi, c'était dans la répétition de l'exode, du peuple libéré, que se cristallisait l'âme du roman. Mon nouveau livre parlerait d'éveil. Mais je compris pourquoi, à chaque étape de l'exode, le peuple reprochait à Moïse d'avoir dû sortir d'Égypte. Il était libéré, mais, orphelin des chaînes de l'esclavage, en ressentait la panique. La terre des esclaves est pleine, fécondée par les crues du Nil ; celle des hommes libres est le désert. L'image que je voyais était celle d'un peuple qui avance vers sa liberté à reculons. Elle est restée la mienne depuis.

Pour la première fois, j'écrivais. Je passais des heures sur ce roman que - comme d'autres livres - je n'ai jamais terminé. Chaque page remplie me faisait désirer en commencer une autre, rien que pour sentir naître les phrases et voir les

images se révéler dans des mots - en fait c'étaient les mots de la Bible qui suscitaient mes images. Ou pour le plaisir d'entendre la plume crisser sur la page blanche. Je n'y mettais cependant aucun calcul ni aucun art. Écrire créait une tension physique, une attitude du corps, une substance circulant entre soi et la table, m'y fixant. Sans intervention de ma part, les mots se passaient le relais, se contaminaient, comme à la recherche de ce qu'on ne peut pas atteindre, l'expression unique et juste. Car je croyais que c'est la beauté d'un texte qui passe, non sa vérité. Une seule question me tenait en haleine : l'écriture donne-t-elle une prise de possession de soi-même, une catharsis pour le coeur angoissé, avide de vivre ?

Au cours des temps qui ont suivi, l'écriture est devenue une chance pour faire face aux abandons de l'existence - les fuites de mon père, les souffrances de la guerre, l'exil. Et elle m'a occupé totalement. Si je n'avais pris l'habitude d'interpeller Dieu et les cieux, auxquels je contais mes déceptions d'enfant, aurais-je écrit ? Peut-être pas, car je n'aurais pas eu confiance dans le pouvoir des mots et des images à refaire mon univers chaque fois qu'il se défaisait. Aux moments où je sentais monter une solitude sans remède, j'avais recours à eux. Comme s'ils me disaient : « Le moment de périr n'est pas encore venu, il faut montrer que l'on est. »

Les fêtes passées, un des garçons de notre trio me fit la surprise de m'inviter chez lui. J'y suis allé, à coup sûr : sa figure s'encadre dans un grand salon cossu, drapé de tapis, embelli d'objets que ses parents avaient rapportés de leurs voyages. Mais il est le seul de sa famille que mon souvenir me représente. Et la musique ? J'ai la certitude d'avoir ressenti là l'emprise d'une musique classique pour piano. Parce que ce fut la première fois. J'étais heureux de ces sons qui adoucissaient la solitude comme les caresses d'une main. Jusque-là, cette musique n'était pas pour moi. Elle résonnait dans un autre monde, cultivé et plein de délicatesse, dont l'accès m'était refusé.

Nous sommes allés au cinéma et avons fait de longues marches, émaillées de conversations dolentes. Elles m'apprirent que mon camarade avait toujours été solitaire - ce qui me parut incroyable. Lorsque je lui fis remarquer qu'il vivait avec les siens, entouré de visages familiers, il eut un sourire ironique. Qui l'eût cru ? Par bribes, il m'avoua qu'il m'enviait de ne pas vivre sous la tutelle de parents, de ne pas avoir de soeur et de frère sans cesse à le juger et le blesser. Ma réponse fut qu'il ne connaissait pas son bonheur. Il ignorait ce que c'est d'être privé de parents,

de soeurs, de vivre dans l'intimité crissante de visages étrangers. Mais il ne m'entendait pas, rêvant à voix haute au jour où, ses études terminées, il pourrait s'évader de sa famille. Une lueur différente s'allumait dans ses yeux, comme s'il désirait préserver le secret de cette rupture, non dans sa tête mais dans son coeur. Et ces bribes de confession m'avaient plongé dans une longue méditation.

On n'entendait même plus les rumeurs de la ville, la voix des cochers se criant l'un à l'autre des voeux de bonne année, le claquement des fouets et le roulement des voitures sur le pavé. Les dernières rafales de neige tombaient sur l'année 39. J'avais l'impression que le peu de jours qui nous séparaient de l'an 40 ne finiraient jamais. C'est d'un coeur impatient que je retournai au lycée. Afin de me rassurer : l'année nouvelle, malgré les présages inquiétants, ne différerait pas de l'année écoulée.

23 octobre 1978

Tout Juif doit ajouter cinq mille ans à son âge, par souci d'exactitude. Quel singulier chemin que celui d'hier menant à Massada ! Je ne sais si c'est dû à la majesté du site ou à chaque minute passée sous le soleil immobile du désert, mais il était difficile de ne pas voir surgir des visions. Le dessin de la ville au sommet de la colline est demeuré intact. La perspective que l'on a de la plaine n'a en rien changé depuis l'époque où ses défenseurs se sont jetés dans la fournaise de la mort. Aveuglés par cette idée unique : la mort vaut mieux que l'esclavage et la persécution. Et les ruines abandonnées, vides et ouvertes sur le ciel, les herbes folles jaillies dans l'interstice des pierres, semblent encore défier les campements des légions guettant leur proie. Au-delà de ces campements fondus dans le désert, le vide à l'infini. Je ne sais si ces miens ancêtres ont songé aux conséquences de leur acte, s'ils ont pressenti que leur sang laisserait une tache indélébile. En ce lieu, il y a bien longtemps, des yeux se sont ajoutés à ceux qui, depuis des millénaires, nous regardent, et nous nous souvenons du nom de la ville et de ses défenseurs. Heureusement, je ne prête plus la même attention aux récits de la Bible. Mais, de la mer Morte à Gomorrhe et à Massada, J'ai vécu un enchantement mêlé de tristesse, pensant à la nuque raide de ce peuple, à l'entêtement de son histoire. Inséparable de la mienne.

Enfin vint l'année 1940. Et avec elle une grande inquiétude qui prit le pays en tenaille. Oui, c'est avant tout l'année où je fus exclu du lycée. Cela dut se passer en été. Ensuite, pendant des semaines oppressantes, je n'avais de cœur à rien. Je restais dans l'ombre de la fenêtre, en proie à l'incertitude d'un événement qui se répétait. Chaque fois que je m'engageais dans une voie, l'événement survenait sous une forme ou une autre, barrant la route devenue impasse, remettant l'avenir en question. A quoi bon m'être inscrit dans ce lycée, avoir fourni tant d'efforts, à quoi bon, me demandais-je du matin au soir. Et à quoi croire dorénavant ?

En vain j'essaie de me remémorer cet événement. Je relis, posé sur la table, le certificat délivré par le lycée industriel en octobre 40. On y déchiffre encore des notes excellentes en allemand, roumain et mathématiques, de bonnes notes en physique, dessin spécial et travaux pratiques. Que d'énergie et d'acharnement elles ont coûtés au jeune garçon dont la photographie est collée sur le certificat. La casquette de lycéen sur la tête, il me regarde, timide, souriant à peine. Il ne voit cependant pas le tampon infamant « juif » apposé en haut du papier jauni, ni la mention « promu dans la classe supérieure » en bas. Moi qui les vois à sa place, je me dis, ému : dans une vie à laquelle rien n'est épargné, les choses les plus incroyables sont possibles.

À la vérité, les souvenirs qu'évoque ce document cynique sont flous. J'ai tenté de chasser de ma mémoire tout ce qui se rapporte à cette exclusion. J'ai ressenti comme une espèce de fièvre à la pensée qu'on m'avait trompé et que je m'étais trompé en choisissant ce lycée. Tout l'édifice que j'avais péniblement élevé à force de craintes, d'imagination, d'obscur ambitions, n'était qu'un château en Espagne. Je me rappelle seulement que les tourments et les doutes qui me taraudaient étaient traversés par l'hésitation à paraître devant les autres. Cela ressemblait à de la honte. C'est bien de cela qu'il s'agit : : perte de confiance en soi-même et dans le destin que l'on s'est choisi. Une confiance que je n'ai jamais entièrement retrouvée depuis.

À mesure que les semaines passaient, mots et lois exprimaient avec plus de vigueur ce qui a toujours indigné les hommes : une responsabilité qu'il fallait assumer d'un seul coup. Ce que l'homme le plus posé supporte de la part de sa conscience, le révolte et le panique si l'incrimination est formulée du dehors, non à cause de ce qu'il a fait, mais pour ce qu'il est, en raison de son appartenance à une communauté. Il s'entend accuser, juger, exclure pour une prétendue faute commi-

se par d'autres hommes en d'autres temps et en d'autres lieux. Soit que les uns aient tué le Christ ou que d'autres soient devenus communistes, ou riches. Peu importe. Non que je refusasse de partager le sort de ma communauté. Mais cette étrange idée de responsabilité collective, si neuve et si menaçante, me déroutait. On voulait m'imputer cinq mille ans d'histoire et me juger là-dessus - mais comment ? En même temps, cette idée m'angoissait. Tout était sens dessus dessous, contre toute logique.

Comment réagir ? Y consentir, en mon âme et conscience, signifiait reconnaître aux autres le droit de me persécuter et de m'exclure pour une faute que nul n'avait commise, qu'on ne pouvait donc effacer, pas plus qu'on ne pouvait s'en repentir. Cela participait au jeu de la vengeance aveugle que jouent les peuples : les nôtres sont innocents, les vôtres sont coupables. Avec une restriction : nous n'étions pas un peuple, mais une collectivité, parmi d'autres, de ce peuple roumain et de cette terre roumaine qui étaient autant les nôtres. Et voilà qu'on nous obligeait à consentir à des lois qui faisaient de nous des hors-la-loi ! J'en ai conçu une méfiance profonde envers les lois et les institutions. Une tendance à éviter d'en faire partie. Malgré les efforts faits par la suite pour la combattre, une trace de délinquance subsiste dans mon caractère et mes actes. Comme une marque laissée par ces années vécues à l'ombre d'une responsabilité collective à laquelle je ne me suis pas habitué.

Plus de cinquante ans se sont enfuis depuis la cérémonie où je fus exclu du lycée et où se concrétisa l'idée de cette responsabilité. Une éternité ! Je sais seulement qu'après la dislocation des rangs, Grégoire, se ressaisissant, revint vers moi, non sans jeter un coup d'oeil alentour, et commença à parler sur un ton ironique, rusé. J'eus peur de lui répondre, le supposant déjà de l'autre côté, celui qui m'était interdit. Toute explication n'aurait fait qu'aggraver les choses. Puisque la question même : pourquoi suis-je frappé ? m'aurait entraîné dans un labyrinthe dont on ne sort plus. Et que pouvait-on expliquer alors ? Cependant la véritable conversation avec Grégoire se poursuivait dans nos regards. Au bout d'un moment, je lui serrai la main, il serra la mienne, chaleureusement. Nous restions là à nous serrer la main, comme si nous nous quittions pour aller à la guerre. En un sens, c'était vrai, et nous le savions.

Sur le chemin du retour, Crâciun me rejoignit. « Maintenant, il faut tenir », répétait-il de sa voix discrète. Nous marchions, il parlait et affirmait des choses in-

croyables alors. Sur l'imbécillité politique des professeurs, la poltronnerie des élèves, sur le fascisme, sur les impérialismes français et anglais qui livraient la Roumanie aux Allemands, et ainsi de suite. Ses propos dangereux, incendiaires, avaient une résonance familière. Les lançait-il par mégarde, sous le coup de l'émotion ? Ou bien contenaient-ils un message à déchiffrer, un mot de passe pour se reconnaître ? Il m'apparut insupportable d'être dans l'obligation de ne pas pouvoir me confier. Et pourtant j'avais besoin de me confier à quelqu'un, de raconter comment je vivais les événements de cette journée, de trouver une oreille attentive - qui était là. Mais je laissai Crâciun continuer à parler comme s'il était sûr qu'un fil secret nous unissait. Nous arrivâmes à la hauteur de ma maison. En nous séparant, mon ami eut un grand sourire complice et me dit que nous nous verrions bientôt. Il avait raison.

Ces paroles ont scellé notre amitié, j'en suis convaincu. Même si j'ai gardé le silence, au lieu de reconnaître ce fil secret. Voici comment il s'est noué. Pendant l'été 40, le train de l'histoire courait à vive allure. Mais la vie de chacun semblait s'être immobilisée, en attente des épreuves qui le fixeraient sur son sort. Les affaires de mon père l'amenaient à retourner en Bessarabie, et je l'y rejoignais surtout pendant les vacances. J'avais plaisir à respirer une atmosphère qui gardait son charme. Bolgrad, Reni en face de Galatzi sur l'autre rive du Danube, ces noms n'évoquent plus aucune image. Et j'aurais douté d'y avoir jamais mis les pieds si le nom d'une famille, Tsoudik, n'était demeuré à ce point vivant que je me la rappelle comme si je ne l'avais pas perdue. Les Tsoudik étaient nombreux, et mon père qui se sentait chez eux comme chez lui y allait deux ou trois fois par semaine. C'étaient des gens qui avaient bon coeur et bon caractère et savaient recevoir avec beaucoup de tact et de chaleur. Ils semblaient vivre de la conversation, de la musique, ou des histoires racontées pour incliner l'humeur vers la tristesse ou la gaieté, selon le moment. Leur vie véritable s'épanouissait à table où ils manifestaient, tout en n'étant pas riches, la générosité, le caractère expansif des Russes.

Les jeunes gens tournaient autour des jeunes filles de la maison - étaient-elles deux ? - qui les plaisaient. L'été, on s'amusait, on se jouait des tours. Il en avait toujours été ainsi, et cela ne pouvait pas ne pas continuer. Personne n'aurait usé d'un langage inconvenant avec ces jeunes filles. Les parents n'avaient pas besoin de les surveiller. Les apparences de la liberté étaient sauvées, nul ne songeant à en profiter, fût-ce par jeu. L'aînée se nommait Esther, elle devait avoir dix-neuf ou

vingt ans en 40. Elle était très mince dans sa robe de crêpe de Chine rose, ses cheveux blonds comme le blé ou la soie de maïs étaient vivants, et sa large bouche délicate, sérieuse. Elle faisait sur tous l'effet d'une personnalité. Ayant mûri très vite, son physique et son intelligence étaient plutôt d'une jeune femme que d'une jeune fille.

Ses yeux bleus, presque violets lorsqu'elle était gaie, m'attiraient et je recherchais sa compagnie. Nous nous prêtions les quelques livres que nous possédions, mais je n'osais pas aller plus loin. Pourtant sa présence changeait tout : ma vie ne se déroulait plus de l'aube au crépuscule, mais d'une visite aux Tsoudik jusqu'à une autre. Elle aimait accompagner ses amis qui chantaient des chants russes et yiddish, si beaux et émouvants. A chacun sa nostalgie. La mienne, la plus lancinante, la plus irrésistible, est une chanson yiddish. N'importe laquelle, pourvu qu'elle ait suffisamment de poésie amère pour m'arracher les larmes du cœur. Tout le malheur et la gravité d'une douleur sans horizon, sans espoir, s'y montrent dans une nudité extrême. Faisant une entaille dans la mémoire affective si profonde qu'aucun baume magique ne saurait l'apaiser, si ce n'est une autre chanson qui l'entaille plus profondément encore. On peut écouter pendant des soirées entières leur mélodie lente et sombre. Mais cette sensation a disparu avec le monde qui l'a créée.

Esther décida de m'apprendre le tango. Plusieurs fois, elle me donna des leçons l'après-midi, en y mettant la solennité avec laquelle on accomplit un rite. Les choses sont plus faciles à dire lorsqu'on n'est pas obligé de se regarder dans les yeux. Bientôt j'eus envie de lui raconter des épisodes de ma vie. Simplement. Avec elle, je n'avais pas peur de les évoquer ni de me dévoiler tel que je croyais être : un enfant qui se perdait sans cesse dans cet assaut et cette confusion des sentiments. Je ne l'avais pas fait jusque-là et je le fis rarement par la suite. Puis nous restâmes silencieux, sous l'hypnose des battements de la pendule.

C'est seulement quand elle me jugea bon danseur qu'elle m'accepta pour partenaire habituel. La musique était sensuelle, forte, dans ces soirées tièdes. Je peux avouer en toute impunité qu'Esther prenait, je crois, un plaisir physique subtil à notre intimité. Sans donner l'impression que les égarements et les discrètes caresses offensaient la pudeur. Âgé de quinze ans, j'étais en dessous du seuil de surveillance de ses parents. Elle semblait délivrée de la nervosité, de l'irritation que j'observais souvent chez elle. Alors elle rejetait les épaules en arrière, comme pour

se dégager, ou inclinait la tête pour que le visage de son danseur ne frôlât pas le sien.

Il arriva même certains soirs que, dans la partie la plus sombre du jardin, sous un ciel orangé, des mots brûlants jaillirent de nos bouches, dévorées par une fièvre de sincérité. Et, sans que nous le voulions, elles finirent par un certain abandon, livrés que nous étions aux excitations de la jeunesse. Esther fredonnait à mon oreille le refrain du Cantique des Cantiques : « Je vous en prie, filles de Jérusalem, ne réveillez pas la bien-aimée avant qu'elle ne se réveille. » Nous oscillions lentement, harmonieusement, comme les tiges de blé sous la brise. Esther est toujours associée dans mon souvenir au tango et aux vers du Cantique des Cantiques. Mais aussi aux dernières lueurs de la Bessarabie.

Je passe par-dessus les années au cours desquelles le trop-plein d'émotion de ces soirs-là s'est évaporé. Combien de fois ai-je pensé à ces jeunes réunis pour s'amuser chez les Tsoudik ou dans une autre famille, et qui ne sont plus là ? C'est seulement quand la guerre l'a rendue impossible que j'ai compris que notre véritable passion était de discuter sur la société, la religion ou l'histoire. On se promenait des heures entières dans les rues, et le soir on parlait longuement des mêmes choses. D'une maison à l'autre se poursuivaient d'interminables controverses, sincères, véhémentes, que rien ne semblait pouvoir interrompre. Il importait à chacun de savoir enfin lequel, du sionisme et du communisme, exprimait la vérité et qui, des sionistes et des communistes, l'emporterait.

Les premiers formaient une masse visible, les seconds une minorité invisible, secrète même. Les uns étaient satisfaits d'être juifs et entendaient le rester. Comment, demandaient-ils, une minorité comme la nôtre pourrait-elle continuer à vivre au sein d'une majorité qui la persécute, et endurer cet exil permanent ? Dans cette question, chacun entendait l'écho d'une menace et voyait la réponse ultime sur l'horloge qui sonne les heures de l'histoire. Il faut bien être chez soi quelque part, disaient les sionistes. Puisque nous avons une terre qui nous attend, autant partir et habiter ce pays qui nous habite depuis des millénaires. Ils voulaient davantage : guérir de la maladie de la diaspora afin de devenir semblables aux autres hommes. Beaucoup de gens partageaient leurs raisons économiques et hygiéniques de débarrasser le peuple juif de son excès de marchands, d'artisans ou d'intellectuels. Et, toujours avec la force des passions anciennes, se préparer à se changer en laboureurs, cultivateurs, maçons et enfin en guerriers.

Les seconds, je veux dire les communistes, ne se résignaient pas à faire partie d'une communauté à laquelle les circonstances les avaient condamnés. Ils aspiraient à quelque chose de plus élevé, de meilleur : la disparition de toutes les nations et classes. Ils méprisaient les millénaristes de l'histoire sainte - qu'allait-on y chercher ? -, convaincus qu'ils étaient de faire leur histoire à domicile, en Roumanie. Hors la révolution, point de salut. Les travailleurs de toutes les religions et nations devront s'unir, C'est le sens de l'histoire. Ils le feront, parce que Marx l'a dit, parce que les paysans et les prolétaires ont besoin de pain ; et, pour en avoir, ils débarrasseront la société des dictateurs et des exploités.

On dévorait leurs formules, ainsi que leurs imprécations contre les mensonges de la religion et la mentalité du ghetto. Rares étaient ceux qui les combattaient sur le fond, car on était convaincu d'avance que la science était de leur côté. Les plus doués des communistes faisaient entrer un air frais de raison et de liberté dans ce milieu confiné, enclin aux obscurités du sentiment. Ils se précipitaient dans cette aventure de la révolution sans s'occuper de savoir si les paysans et les ouvriers les suivraient. Aujourd'hui où l'ère des dictateurs fascistes appartient à l'histoire, où la liberté de la presse et des partis va de soi, les gens ont du mal à comprendre quelle force de conviction, quel dédain de sa propre sécurité il fallait avoir en Roumanie pour s'exprimer de la sorte. Certes, le danger était en lui-même, pour nombre de jeunes gens et de jeunes filles, un stimulant à l'action et au sacrifice, au nom d'une foi. Mais ce qui échappait de plus en plus aux communistes avec chaque mois qui passait, c'est que le peuple de paysans et d'ouvriers ne voyait en eux que des Juifs. Malentendu ironique, puisque les communistes condamnaient tout ce qui était juif et surtout sioniste, dont ils annonçaient la mort du haut de leur science.

Il y avait toujours eu et il y aura toujours, dans les communautés juives, des divisions les opposant furieusement les unes aux autres, sur lesquelles chaque génération verse de l'huile pour en attiser le brasier. Déjà Ezéchiel affirme que Dieu lui aurait confié : « Les enfants d'Israël sont une nation rebelle qui s'est rebellée contre moi. » Cela ne fit qu'empirer quand ils abandonnèrent la religion de leurs ancêtres, en même temps que se multipliaient les religions. Qu'étaient-elles d'autre, toutes ces mouvances politiques, tellement en marge de la réalité ? Des religions déguisées, avec leurs bibles - Le Capital -, leurs prophètes - Herzl ou Marx -, leurs temples et leur fanatisme. Chacun adorait un dieu absent et ne se consolait pas de son absence. Et tout le monde était contre tout le monde, sionis-

tes, communistes, orthodoxes, ranimant par de violentes querelles, qui traversaient les familles, les petites villes, les villages, la scission entre les Israéliens et les Judéens, dont la Bible s'est faite l'écho pour l'éternité. Mais il n'y a sans doute jamais eu une génération comme celle-ci. Elle se voulait d'une autre trempe, faite d'hommes libérés de tout ce qui existait avant eux, ayant pour mission d'allumer l'étincelle d'un homme nouveau au bûcher de l'ancien, réduit en cendres.

À l'apogée de leurs passions contraires, quelque chose faisait pourtant taire les querelles entre ces jeunes et communier les uns et les autres : leur violente hostilité, leur exécration envers la génération précédente, celle de leurs parents. J'avais peine à comprendre pourquoi ces jeunes gens et ces jeunes filles semblaient n'avoir de pire ennemi à clouer au pilori que leurs pères et leurs mères. Dans leur conscience, ivres d'amertume, les premiers accusaient les seconds de s'être laissé ronger par la rouille des siècles passés en exil. De s'être laissé charrier d'humiliation en humiliation, sans protester, avec le sourire peiné et résigné des victimes. Fuyant d'un endroit à l'autre, glissant sur la terre comme si elle leur était étrangère et incompréhensible. Tout cela devait arriver, répondaient les pères. Tout cela arrivera encore : le monde est-il autre chose que méchanceté et impiété ?

Pour les sionistes, les parents étaient malades, dégénérés, veules, privés de tout ce qui donne au corps sa force, à l'homme sa santé, et au peuple sa vitalité. Plus sévères encore, les communistes voyaient en leurs pères et mères des bourgeois, des capitalistes, des instruments dociles des classes exploiteuses, des ennemis du prolétariat et de la révolution. Malgré la différence de vocabulaire, la honte, sinon l'épouvante de ressembler à leurs parents était la même des deux côtés. Si la société roumaine était divisée à la verticale, selon la classe et la richesse, la société juive l'était surtout à l'horizontale, en générations. Ainsi chaque famille était une poudrière de frustrations et de ressentiments. Quelque chose d'irréparable dissociait la nouvelle génération de l'ancienne, lui interdisant de combler son manque à vivre, de créer son monde propre sans faire table rase du monde existant. Ce qui était le plus court chemin vers une réussite exceptionnelle, ou un désastre complet. La lutte plus âpre et sans merci étant celle qui dressait les fils contre les pères. Ils ne toléraient plus d'être les Isaac que les Abraham sacrifient à la tradition - persuadés, au contraire, que les Abraham doivent être sacrifiés par les Isaac à la modernité. En toute franchise, il faut reconnaître que cette lutte a eu pour effet d'affaiblir la résistance des communautés, de miner leur solidarité à la

veille d'une grande épreuve. Quiconque réfléchit sait que, même sans celle-ci, la lutte des générations aurait accompli son oeuvre. A plus ou moins longue échéance, les communautés d'Europe de l'Est étaient vouées à perdre, en s'assimilant, ce qui constituait depuis des siècles leur raison d'être.

Dans une large mesure, Freud est le penseur de cette lutte des générations. Il eut le génie de transformer une sociologie particulière en une psychologie universelle. C'est justement au cours de ces disputes que jeunes gens et jeunes filles défaisaient et refaisaient leur roman familial. Entre chien et loup, les sionistes se dépeignaient comme les descendants de la grande lignée des Maccabées et des paysans de Galilée, que l'exil avait fait naître par accident dans le lit de tailleurs ou de boutiquiers. Et les communistes choisissaient leurs ancêtres parmi les prolétaires, les oncles ou les cousins pauvres, afin d'effacer le stigmate d'une naissance respectable et d'une famille aisée. Quand ils ne faisaient pas comme s'ils n'avaient pas eu de famille du tout.

Le meurtre du père était une occupation quotidienne. Même si on n'écrivait pas ou n'avait pas lu la lettre de Kafka à son père, on en répétait les paroles graves, cinglantes, martelées. Sans laisser au coupable la moindre chance de se défendre ou de se repentir. Freud n'est pas le seul enfant juif à avoir méprisé son père pour l'avoir vu ramasser son chapeau qu'un gentil avait jeté à terre. Ni le premier à souhaiter avoir pour père celui qui avait le droit de faire tomber le chapeau impunément. Lorsque, à la fin de sa vie, il s'y reprend à trois fois pour montrer que Moïse est égyptien et non juif, il commet moins un sacrilège, comme il le craignait, qu'il ne réalise un désir. Celui d'une génération qui aurait souhaité avoir un père « égyptien ».

Rétrospectivement, c'est avec une émotion intense que je me souviens des scènes où pères et mères étaient aux prises avec l'inimitié de leurs enfants. Ceux-là étaient prêts à tout supporter, à soutenir leurs fils et leurs filles en danger, menacés de prison ou d'autres condamnations. Même s'ils n'obtenaient en retour que mépris et hostilité. Ils ont tout accepté pour préserver le lien que leur avaient confié leurs propres parents. Ultime héroïsme d'une génération raillée pour sa lâcheté, tournée en dérision pour sa sentimentalité et sa fidélité, disparue dans la grande nuit des exterminations. I.B. Singer est l'unique romancier qui a su parler de cet héroïsme, ce que je suis incapable de faire.

25 octobre 1978

Eh bien, dans la famille Tsoudik aussi, on franchissait les palissades du toril en agitant les questions politiques. Au début, certes, seule me fut sensible l'harmonie entre parents et enfants, le souci des conventions des uns et le respect des bienséances des autres. Puis je perçus vite une tension vive, un nuage de propos sulfureux, dès que les conversations portaient sur la guerre civile, l'émigration en Palestine, et même les livres et les études. Alors les oppositions respectives s'avaient et déclenchaient des scènes violentes. Elles se poursuivaient longtemps, tandis qu'Esther ou sa mère couraient d'un combattant à l'autre pour expliquer, apaiser, réconcilier. Et je trouvais singulier qu'on se réconciliât toujours sur le dos des parents, leur imputant des fautes tragiques qu'ils auraient commises. De même qu'en France les adversaires politiques se réconcilient contre le gouvernement en place et communient dans leur mépris de l'État.

Puis je compris que ce n'était pas si singulier. Les parents mettaient leur grain de sel sur les blessures des jeunes, effrayés de les voir aller trop loin, risquer leur liberté en échangeant des brochures clandestines et soulevant des questions que l'on a peur de soulever en public. Tout ce qu'ils désiraient, c'était voir les enfants rester là pour s'amuser et danser pendant quelques heures, et puis rentrer chez eux, sans que le toit leur tombe sur la tête. La bonne vieille réunion de famille autour d'une table bien garnie ressemblait à une trêve entre deux armées en guerre, dans un champ semé de mines. Du moins la voyais-je ainsi cet été-là.

Été unique, tel qu'il n'y en eut jamais avant, et qu'il n'y en aurait jamais après. Le jour, J'étais avec des camarades, ou j'accompagnais mon père comme par le passé. En fin d'après-midi, le plus souvent, je rejoignais les jeunes réunis chez les Tsoudik ou ailleurs. Ce qui surnage plus particulièrement dans mes souvenirs de l'été 40 est la vision d'Esther embarrassée et anxieuse de me présenter à un de ses amis. Toute réflexion faite, j'aimerais qu'un autre prenne la plume à ma place pour relater cet entretien. Un inconnu impatient qui me demanderait : « Et ensuite ? » Formulant les questions à poser et ne me laissant que l'obligation d'y répondre. Cela pourrait débiter ainsi :

- T'es-tu trouvé en Bessarabie au début de l'été 40, quand l'Europe a changé de maître ?

- Sans doute. Dans le brouillard qui recouvre cette période, je n'aperçois clairement que mon père, de profil, assis sur une véranda, et les champs de blé à l'horizon.

- Et l'événement dont tu n'as pas encore parlé ?

- Ce jour-là, chez les Tsoudik, j'ai trouvé Esther en compagnie d'un homme un peu plus âgé qu'elle. L'idée me vint qu'ils étaient amants, tant je les sentais complices et intimes.

- Avoue que cela te déplaisait.

- Cette idée ternissait son image de délicieuse pureté.

- Es-tu resté avec eux ?

- Comme toujours aux moments de grande anxiété, j'étais paralysé par la timidité. J'aurais voulu me cacher. En même temps, je n'avais qu'un désir : faire connaissance avec l'ami d'Esther.

- Donc, tu es resté ?

- Oui, et nous avons longuement parlé des événements de Roumanie, de la chute de Paris, de la guerre.

- Une conversation banale, ordinaire ?

- Seulement en apparence. Il suffisait que la situation politique entrât dans nos propos pour que sa voix se fît moins accommodante et surtout moins égale. On y entendait un léger son métallique d'autorité et d'impatience. Dans ses yeux passait le regard d'un homme habitué à avoir raison. Un communiste, pensai-je.

- Était-il l'amant d'Esther ?

- Nullement, me répondit-elle quand je le lui demandai. Elle ajouta qu'il était de sa famille, un garçon extrêmement sérieux qui ne vivait que pour la politique. Je compris alors que cette rencontre n'était pas fortuite. Ce qu'en un sens elle confirma, en m'annonçant que son ami voulait me connaître, causer avec moi et qu'elle avait même fixé un rendez-vous pour que nous nous revoyions seul à seul.

Aujourd'hui encore, je ne sais comment j'ai pu me douter, aussi vite, de ce qu'il en était.

- Vous vous êtes donc revus ?

- Oui, mais l'étrange est que cette seconde entrevue me paraît superflue. Cependant nous avons quelque chose à nous dire. Cet homme pouvait me poser des questions prenant leur source dans des conversations entre jeunes gens et jeunes filles. Montrant qu'Esther lui aurait répété des propos que j'y avais tenus. Je me disais qu'il pouvait aller au diable, que ça ne le regardait pas. Peut-être aussi, pensai-je bien plus tard, après des années, quand cela n'avait plus d'importance, désirais-je qu'il me questionnât. Car je pressentais que tel était l'objet de notre rencontre. Et j'aurais pu répondre à ses questions sans qu'il me les posât. Ni lui ni moi ne sûmes dire les mots qu'il fallait dire. Les mots étaient superflus. Lui, quand il me proposa, sur un ton lent et calculé, d'entrer au parti communiste. Moi, en l'arrêtant sur-le-champ pour l'assurer qu'il n'était pas tombé sur un héros. Il prenait même un gros risque : je n'avais ni le goût des menées clandestines, ni le courage d'affronter la police qui faisait la chasse aux communistes. Il poursuivit sur le même ton, comme s'il n'avait rien entendu, son exposé des raisons pour lesquelles il fallait rejoindre le parti communiste. Sans montrer ni impatience, ni agacement, restant assis, les mains sur les genoux, Kappa me demanda une réponse ferme. J'avais l'esprit tellement remué par ce qui venait de m'arriver que, afin de m'habituer à ma personnalité nouvelle et voir si elle pouvait plonger dans l'élément tout neuf de la politique, j'en oubliai sa présence.

- Qui est ce Kappa ?

- Évidemment, il ne s'appelait pas Kappa. Son nom était Micha ce jour-là. Par la suite, à chaque rencontre, il changeait de nom. Ignorant lequel était le vrai, je l'ai baptisé d'une lettre grecque. Elle convenait mieux que Micha à son air jovialement secret.

- En somme, tu ne sais rien d'autre de Kappa ?

- A cette époque, je ne savais presque rien. Il était ce qu'on appelait dans cette partie de l'Europe un révolutionnaire professionnel. Fils d'artisans pauvres, il avait été éduqué par son frère, lui aussi communiste, passant des nuits entières à lire Marx et Lénine. Discipliné comme un soldat, aussi fanatique qu'un hassid, la seule chose sacro-sainte pour lui était le parti. Déjà corpulent, il était cependant fort

agile. Et ses yeux bruns, sous le front légèrement dégarni, auraient éclairé une physionomie anonyme, sans cette énergie combative que dégageait sa personne. Dans les années trente, lorsque sa carrière débuta, les meilleurs cadres du parti se trouvaient en Bessarabie. Après la signature du pacte germano-soviétique, on décida en très haut lieu de transférer les meilleurs dans l'« ancienne » Roumanie, pour y renforcer le parti, et d'en recruter de nouveaux. Dans l'atmosphère inquiète, fébrile de l'époque, cela devenait plus facile. Il était donc amené à recruter des partisans. Voilà la raison de notre entretien.

- Quelle fut ta réponse ?

- Je ne l'ai pas fait attendre longtemps. Dans la joie que chacun de nous renfermait en soi, il y avait la certitude que j'avais fait le bon choix. Restait à régler la question de nos futures rencontres. Kappa finit par me dire, en clignant joyeusement les deux yeux, que nous nous reverrions à Bucarest. On pourrait supposer que nous nous parlâmes seul à seul pendant toute une soirée. Mais, cet été-là, on ne cessait d'aller et venir pour prendre des nouvelles. Chacun se mêlait à la bribe de conversation qu'il avait saisie et donnait son avis sans qu'on le lui demande. C'est Esther qui conclut l'entretien en nous serrant la main à tous deux : « Maintenant, vous êtes associés. » Qu'ai-je ressenti au départ de Kappa ? Je ne sais. Dès ce moment, et pendant cinq ans, envers et contre toutes les apparences, un lien invisible nous a attachés l'un à l'autre. Il fut le visage énigmatique d'un parti sans visage. Je me souviens, par contre, comment ses yeux devinrent transparents quand, avant de partir, il m'avertit : « Tiens-toi sur tes gardes et juge lucidement les gens. »

- C'est donc vrai que vous étiez tous communistes ?

- Pas du tout. Nous formions une collectivité d'environ huit cent mille âmes. Et il y avait en tout et pour tout huit cents communistes en Roumanie.

- Parmi les communistes, les Juifs étaient en majorité ?

- Oui, mais le dire n'est qu'une partie du problème. Savoir pourquoi est l'autre. D'abord ils étaient des citoyens roumains et, en tant que tels, en droit de prendre une position politique, de se battre pour elle. Ils combattirent plus durement le judaïsme que le fascisme avant la Seconde Guerre mondiale et quand ils prirent le pouvoir. Ensuite, la société juive vivait dans un semi-apartheid. Quels qu'aient été les gouvernements successifs, ils exerçaient sur elle un contrôle d'ensemble mais

non de détail et de près. A l'intérieur de cette société, il n'y avait aucune autorité ni aucun groupe qui aurait essayé de la mettre dans sa poche. Les riches avaient intérêt à se faire oublier, à éviter qu'on fasse des vagues, et les rabbins à ne pas intervenir, trop occupés à étudier et à faire vivre femme et enfants. Ce n'étaient pas les théocrates arrogants et orthodoxes que vous voyez aujourd'hui en Israël ou en Amérique. Donc il régnait une liberté extravagante sur le plan politique et intellectuel. Personne n'exerçait de censure, ni ne pouvait empêcher idées et livres de circuler.

Il s'ensuivit une floraison curieuse de partis, de mouvements culturels, dont les communistes. Ceux-ci ne craignaient rien, car personne ne les dénonçait, ni ne les empêchait de diffuser leur littérature, ni ne les obligeait à se réfugier dans la clandestinité - mais qu'est-ce qui n'était pas clandestin alors ? Tout reposait sur la solidarité, telle qu'elle joue entre les résidents d'un camp de prisonniers ou de défense. La persécution d'une partie atteignait l'ensemble. En bref, voici le paradoxe : nous avons moins de droits, mais plus de libertés ; les autres avaient plus de droits, mais moins de libertés. Ainsi le parti était illégal en Roumanie, et les Roumains prenaient un plus grand risque immédiat à s'y affilier.

Tout cela revient à constater ceci : si le gouvernement n'avait pas pris des mesures plus draconiennes envers les communistes qu'envers les fascistes, si l'autorité religieuse ne les avait pas traqués, si la société n'avait pas exercé son conformisme, les communistes n'auraient-ils pas été bien plus nombreux parmi les ouvriers et les intellectuels roumains, comme ils le furent chez les Français et les Italiens ? Il me suffit de poser cette question simplement pour vous laisser le plaisir d'y répondre. C'était rageant, intolérable d'entendre dire, du matin au soir, les Juifs sont communistes, comme si c'était dans leur religion ou dans leurs gènes. On en oubliait de se demander, à l'époque, pourquoi les autres ne l'étaient pas, ou si peu.

Maintenant, c'est une autre histoire. Cela peut paraître drôle, j'en ai conscience. Mais personne ne voit que le dadaïsme, après la Première Guerre mondiale, et le lettrisme, après la Seconde, sont nés au sein de cette liberté en circuit fermé. Dans cette société précaire où si peu de choses étaient vraiment sûres, le seul recours pour ne pas s'asphyxier était de multiplier follement les signes de ses désirs absurdes et de ses espoirs insensés. Le communisme en était un, parmi tant d'au-

tres. Le lettrisme aussi, et j'en parlerai, car il a un rapport encore plus étroit avec ma vie.

Peu après l'entretien avec Kappa, on apprit que Staline avait adressé un ultimatum au roi Carol, lui enjoignant d'évacuer la Bessarabie et le nord de la Boukoutine dans les trois jours. Qui aurait deviné, en cette fin juin, si je ne me trompe, que les tambours de la guerre battaient déjà pour nous ? Certes, toute l'Europe y était déjà engagée jusqu'au cou - les Balkans et la Roumanie en particulier faisant exception. J'inclinerais à dire que, même sous la menace, elle vivait comme si la paix lui était garantie. Ne me demandez pas pourquoi, je n'en sais rien, j'étais trop jeune - mais tout le monde alentour vivait comme si c'était vrai. On en oubliait le pacte de 1939 entre Hitler et Staline qui attribuait ces provinces à la Russie, lesquelles sont restées dans son orbite depuis lors. A l'annonce de cet ultimatum, les bruits les plus fantaisistes circulèrent, à propos des communistes arrêtés et des mesures de sécurité renforcées à la frontière. Les uns se préparaient à la guerre, les autres à l'occupation. Enfin le doute fut levé : le roi céda.

Tout était clair. Mais qu'allions-nous faire ? Partir ou rester ? Je le sus bientôt quand mon père m'appela dans sa chambre. Pâle comme un mort, sans doute après une nuit d'insomnie où il avait dû envisager toutes les possibilités. Le ton sur lequel il laissa tomber sa sentence m'inquiéta : « Nous allons rentrer à Bucarest. » Il parla de ses affaires, des erreurs qu'il avait commises dans ses calculs, du peu qui lui restait. Du pacte entre Hitler et Staline. De l'éventualité que celui-ci sacrifie les Juifs pour obtenir d'autres avantages de celui-là. Et de la peur de tout perdre sous un régime communiste. Dans ses paroles transparaissait une certaine ruse. Car il savait qu'un vide se creusait en moi à l'idée de quitter la Bessarabie pour toujours. Que se passerait-il si cela tournait mal ? Si Hitler occupait le reste du pays et y instaurait un régime nazi ? Retourner à Bucarest signifiait se fourrer dans la gueule du loup. Alors que l'on pouvait être sauvé si l'on attendait en Bessarabie la vie radieuse promise par le pays de la révolution. A tout le moins, avoir la certitude de vivre en hommes libres.

Voilà ce dont je tentai d'abord de le persuader. Puis je me mis à l'implorer. Comment dire ? Tout glissait sur lui. Je lui rappelai ses amis qui, faisant le raisonnement inverse, avaient décidé de rester. De même qu'une de mes tantes, Ernestine, et tous ceux qui venaient en Bessarabie pour se mettre à l'abri. Même la perspective d'une guerre en Roumanie ne parvenait pas à l'ébranler. Alors j'ouvris

la vanne des reproches trop longtemps étranglés : ses mariages, sa veulerie pendant mon enfance, ses fuites, sa négligence présente et la sécheresse de son amour. Je l'accusai même de ne pas céder à la prière que, par amour, je lui faisais de rester en Bessarabie. Les mots « je t'aime », « tu aimes », il les avait bannis de notre vocabulaire : comment aurait-il pu les entendre ? C'est ce qui a disparu en moi, avec l'âge, et a mis du temps à renaître : l'amour.

Quelque chose se termina lorsque ces reproches tombèrent sur lui de tout leur poids. Sa seule parade fut l'abattement. Il paraissait accablé, affolé en écoutant mes paroles, au point d'éveiller en moi une sorte de compassion. Il se leva et resta debout, comme s'il n'avait plus la volonté de se battre. Quelques heures plus tard, il me dit qu'il fallait retourner à Bucarest au plus vite. Sinon, nous serions coupés, retenus ici par les troupes soviétiques. Et comme je n'avais que lui, après quelques soubresauts, je cédai.

La dernière nuit, avant notre départ... Les Tsoudik nous offrirent un dîner d'adieu. Ils avaient choisi de rester. Il y a quelque chose d'obscur dans le souvenir que j'ai gardé de cette nuit. Nous eûmes un de ces dîners à la russe, épicé de générosité, où les flammes d'amour lèchent les visages, les ondes de mots s'entrechoquent, et où la gaieté des convives n'est que l'excès de leur tristesse. J'avais le sentiment que chacun voulait déchiffrer, entre les yeux qui riaient et les coeurs qui pleuraient, le signe de son destin : condamné ou sauvé. En buvant, et comme pour chasser toute pensée néfaste, on jurait de se revoir et de ne jamais s'oublier. Vers minuit, on se mit à chanter des mélodies yiddish et russes, dont chaque vers creusait un sillon de nostalgie dans les regards égarés on ne sait où. L'impression de chevaucher, comme dans une toile de Chagall, au-dessus des toits de la petite ville, disposait chacun à la tendresse. Je me souviens : j'ai dansé avec Esther le même *tango nocturno* jusqu'à l'aube. Ses premiers vers, en allemand, « *Erinnerst Du Dich eininal an einen Tango nocturno, der war unsere Liebe* », se sont gravés dans ma mémoire. Ils ajoutaient une splendeur déchirante à la nuit claire d'été.

Il y a des moments particulièrement propices à la séparation. Quand la lumière de la nuit laisse assez d'ombre pour cacher la tristesse, et que celle du jour l'entoure déjà de formes et de couleurs vives. Je ressens de la peine à évoquer cette séparation, comme si chacun avait le pressentiment que nous nous séparions pour toujours. « Malgré le poids du ciel » - Esther aimait citer ces vers de Bialik - « et le souffle brûlant du vent, nous nous enfouirons dans la tempête ». Qui aurait pu

prévoir, cette nuit-là, que, dans un peu plus d'un an, elle serait assassinée avec les siens par les troupes roumaines et allemandes ? Cela s'est passé il y a si longtemps. Tout à coup je sens, comme jamais auparavant, le côté étrange, irréel, de la poignée de souvenirs laissée, avec les corps des Tsoudik, dans la terre de Bessarabie. Ce nom même sonne bizarrement. J'ai oublié mes adieux, probablement déchirants, aux champs de blé, aux tournesols, aux entrepôts à céréales, et à la musique des grenouilles surgissant de partout. Tout, sauf ce dernier vers d'Ovide exilé près du delta du Danube : « Je suis écartelé ; il me semble que c'est mon corps que je laisse derrière moi, un corps rompu, déchiré. »

Sommes-nous partis de Reni ou de Bolgrad ? Je ne sais plus. Ma mémoire n'a enregistré qu'un brouhaha d'hommes, de femmes, d'enfants quittant leurs foyers, évanouis au loin, dans l'air saturé de poussière. C'est cela, être fugitif.

26 octobre 1978

Le départ de Bessarabie - fin juin ? - m'apparaît bien plus lourd de conséquences pour moi qu'il n'aurait dû l'être. C'était la rupture, puis la défaite face à mon père. Elle a creusé une frontière avec tout ce que j'avais vécu auparavant, aussi infranchissable que celle qui, vers six ans, m'a coupé d'un grand pan de mon passé devenu inexistant. Une vie, puis une autre vie, c'est cela ma vie. De retour à Bucarest, j'ai tenté de sortir de la mélancolie en me consacrant à de petites occupations domestiques. Je sortais peu, je lisais peu, épiant le passage des heures, la pensée vide. Je me disais alors, tout à fait objectivement, comme si j'observais l'histoire d'un autre : « Tu as perdu le nord ! » Surpris, un peu terrifié à l'idée de ne pas savoir quoi faire, de ne rien voir devant moi. Comme si je fixais un écran blanc après ou avant un film. C'était un étrange, un splendide été.

Pendant ces jours-là, il régnait une grande fébrilité, le roi ayant amnistié les gardes de fer dont le chef avait pu rentrer d'Allemagne, et nommé l'un d'eux ministre. Ils ne tardèrent pas à promulguer des lois raciales plus dures, décrétant que les Juifs sont une race, non une religion. Donc même une conversion au christianisme ne les sauverait pas. Mais, quand on se sent seul, on ferme portes et fenêtres pour converser avec ses ombres. C'est à peine si je prenais note de ce qu'en

disaient Tanti Anna et Pouïou, et je m'en alarmais encore moins. Fatalisme ? Abandon ? « C'est un garçon sans importance collective, c'est tout juste un individu », écrit quelque part Céline. La phrase m'a touché quand je l'ai lue, car elle décrit parfaitement ce que j'éprouvais alors, dans cet isolement volontaire.

Mais cette année-là, l'Allemagne ne faisait plus dans la dentelle. La plus grande partie de l'Europe était sa captive, chaque jour un autre pays tombait en servitude et était rayé de la carte. Soudain elle convoqua les Italiens, puis les Hongrois et les Bulgares à Vienne fin août. Aux Hongrois, elle offrit le nord-ouest de la Transylvanie, le berceau de la nation, le coeur de la patrie. Aux Bulgares, une tranche de la province le long de la mer Noire. Pour les milliers de personnes, y compris moi, rassemblées dans les rues et toutes celles qui écoutaient les événements à la radio, ce diktat signifiait la fin de la Grande Roumanie. Une éventualité que nul n'avait jamais envisagée. Sans en prendre conscience, on avait habité un rêve plus grand que nous. Ce furent des heures de tristesse et de deuil, je m'en souviens pour les avoir partagées. Les Roumains étaient mis au défi de sacrifier leur vie pour défendre les frontières historiques.

Il y eut des gens pour croire qu'une Roumanie unie pourrait faire face à ses ennemis, et aurait même pu faire face à la Russie. Si elle était restée ferme, les autres pays des Balkans se seraient joints à elle, Hitler lui-même aurait hésité à maintenir sous le joug une Roumanie récalcitrante, pour éviter d'ouvrir un nouveau front, pourvu qu'elle lui donnât le pétrole dont il avait besoin. Mais la guerre civile avait divisé la nation, paralysé l'État, laissant les hommes passifs, sans volonté. N'ayant peut-être plus l'énergie de lutter, une nouvelle lutte les trouvait nécessairement en plein désarroi, masses en attente d'un ordre. Il y a un moment où le calcul doit céder devant le choix entre la vie et la mort. Et le gouvernement, au lieu de choisir, continua de calculer et les ordres furent, une fois encore, de céder.

J'étais paniqué, certain qu'après l'avoir humiliée et amputée, les Allemands occuperaient pour de bon ce qui restait de la Roumanie. Une fois de plus, il s'avérait que la menace vague des étrangers, des communistes et, par essence, des Juifs contre l'unité du pays n'était qu'une méchante songerie. Ce furent au contraire les gardes de fer, les patriotes à tous crins qui accomplirent, sans états d'âme, ce dont ils accusaient les autres. Car la Roumanie était devenue un *torso*. Pour faire oublier la chirurgie qui l'avait amputée, il fallait donner au peuple une haute dose de morphine politique. On l'avait sous la main, toute prête : nous, les Juifs. Nous

fûmes accusés d'avoir fait voler le pays en éclats, comme si, au lieu qu'il soit démembré par les nazis du dedans et du dehors, nous l'avions trahi. Afin de le prouver, les gardes de fer attisèrent l'un après l'autre les foyers des intimidations, des persécutions et des assassinats. Certes, de tout temps, les hommes ont porté le même jugement sur la vie : elle ne vaut rien. Mais c'était un jugement empreint de lassitude, de doute, de *taedium vitae*. Pour les nazis roumains, il avait un sens positif, énergique : haine contre la vie, mépris des vivants. Tout ce qui offrait prétexte à ne pas tuer devint pour eux criminel. Et en commettant le crime, ils croyaient sortir triomphants de cette sale histoire.

Tout fut fait, et bien fait, en peu de temps. Par une belle soirée du début de septembre 40, on était dehors. Les uns pour s'inquiéter, le roi Carol venant d'abdiquer. Les autres pour savourer leur victoire, car son fils Michel, encore très jeune, allait lui succéder. Mais on ne pouvait en rester là. Il ne fallut qu'une semaine à la Garde de fer, le bras politique, et à l'année, promue bras militaire des Allemands, pour s'adjuger le pouvoir. L'État national-socialiste était instauré avec, pour dictateur, le général Antonesco. Se vengeant du passé, il appela le peuple à aller dans les églises, à blasphémer le roi déchu et ses partisans pour avoir déshonoré la nation. Certes, je ne prévoyais rien de bon pour l'avenir. Et je n'étais pas aveugle, je voyais comment, en peu de temps, on pouvait tourner une page d'histoire et faire passer un pays du « le roi est mort ! » au « vive le roi ! ». Leçon à la fois extraordinaire et angoissante.

De juin à septembre, presque tout ce que le peuple roumain avait gagné depuis la Première Guerre mondiale fut perdu. Pendant cette période, je commençai à rédiger discrètement des notes sur les événements, et j'avais quelques idées en tête. A Bucarest, on liquidait l'une après l'autre les institutions existantes. Une pluie de décrets tomba qui nous ôtait les droits que nous croyions encore avoir et même ceux que nous n'avions pas. « Je vois ce que c'est, disait Tanti Anna quand je lui apprenais ces nouvelles, c'est toujours la même chose : du sang, du tohubohu roumain, la peur vague d'on ne sait quoi. - Jamais de la vie, lui répondais-je ironiquement. Tout cela montre qu'ils nous respectent et que nous devons, comme les rois, ne pas mourir dans un lit. » Tanti Anna cependant gardait son sang-froid. Elle faisait son travail, rendait chaque jour visite à ses clients, recevait parfois la famille et tenait la maison comme d'habitude. Mon père ne se montrait pas.

Pouïou et moi, nous nous occupions à troquer des rumeurs et des blagues amères glanées çà et là.

En octobre, le moral remonta quelque peu. Tanti Anna décida qu'il fallait m'inscrire dans une école professionnelle, Le Marteau. Ne rien faire commençait à perdre son charme. L'école dépendait d'une organisation, l'ORT, qui existe toujours. Le hasard voulut qu'elle m'aide, même à Paris, à gagner ma vie. Pendant un an, j'y fus employé à encaisser des cotisations. Les adhérents habitaient un peu partout, et comme je me rendais chez eux à pied, j'appris à connaître de nombreux quartiers de la ville. Que de fois j'ai potassé mes cours dans le métro de Belleville, où il faisait chaud en hiver !

M'inscrire dans cette école était une solution d'attente, pensions-nous. Je n'oublierais pas l'acquis et, quand la situation s'améliorerait, je retournerais au lycée industriel. « Dans quelques mois, tu rattraperas ton retard. Tu ferais mieux de suivre les mêmes classes de mécanicien-ajusteur », disait ma tante. En somme, je revenais à mon point de départ. Ou plutôt à celui de mon père qui tenait tellement à ce que j'apprenne un métier. Ainsi s'achevait cette saga insensée que je vivais depuis l'âge de six ans : la vie en Bessarabie, Iliana, Gousta, la fugue, Galatzi, le lycée et le reste. Il était pénible de verrouiller ce passé. Mais, comme tant de fois, je rassemblai les débris épars de ma volonté pour m'adapter à cette école. Ciel, que c'était dur. Il fallait traverser chaque jour le quartier de la misère Calea Duesti. Les bâtiments délabrés, situés à proximité d'un grand terrain de sport, si je me souviens bien, manquaient de confort. Je rentrais à la maison éreinté, les muscles douloureux, le cerveau dans le brouillard, et m'écroulais dans mon lit, à peine le dîner terminé. Ma constitution physique se rebellait. Je bataillais contre moi-même - en vain. Il y eut des soirs où, blotti dans mon lit, la tête enfouie sous l'oreiller, je me mettais à pleurer de détresse comme un petit enfant. Et je pensais que le seul moyen de l'éviter serait de disparaître.

Bon, j'ai tenu le coup. Je ne me rappelle pas comment j'ai supporté ces journées interminables, les subissant comme un châtement où la souffrance physique allait de pair avec l'injustice morale. Et cependant, d'avoir passé par cette école m'a épargné un travail plus rude pendant la guerre. En définitive, c'est la seule chose qui compte.

C'est à ce point qu'Isidore Isou entre dans mon histoire. A l'époque, je n'avais pas encore conscience de ne pouvoir vivre sans une passion absorbante ou une amitié. Quand l'une ou l'autre me faisait défaut, j'inventais une nouvelle passion, je cherchais un ami, sans délai. Sinon, j'étais anxieux, hypocondriaque, ne sachant que faire de mon temps et de mon corps. Donc il m'arrivait de passer des fins d'après-midi à traîner, maussade et vacant. Ou d'aller chez Dorée pour la regarder travailler, écouter son commentaire ininterrompu des soucis de l'heure. Comme une rame de proue, posée inactive sur le rebord d'un canot.

De temps en temps, je rencontrais dans le voisinage un garçon qui faisait penser à une autre rame, posée de la même façon. Au physique, il avait quelque chose d'alourdi, de douillet. Son allure était celle de la province, les pieds bien posés sur la terre qu'il foulait d'une démarche de canard pressé. Son visage allongé aux joues roses n'avait pas de contours nets, et ses lèvres étaient pincées quand il ne souriait pas. Ce qui lui arrivait rarement, car il était d'humeur fort joviale. La force de son regard précis captivait. Isou donnait l'impression d'être réfléchi, sûr de lui, grâce à son menton énergique. D'évidence, nous avons quelque chose en commun et, ayant fait connaissance, nous fûmes désormais deux à flâner ensemble. Presque tous les jours, me semble-t-il à présent. Cela dura pendant les mauvaises années de la guerre jusqu'à son départ pour Paris.

Sa famille était venue de province comme la mienne, et pour des motifs semblables. Il appartenait comme moi à cette génération des Schliemazel, des fils en révolte permanente contre leur père. Le sien, homme robuste et coléreux, le battait comme plâtre en l'injuriant. Sa mère le défendait et le consolait. Sa soeur, sa cadette, le vénérait. Une famille aimante - cela aussi, peut-être, m'avait attiré vers lui.

Une amitié extravagante, sans doute, et le mot suffit à peine pour décrire cette très longue intimité entre deux sentimentaux inaffectueux. En tout cas, un bout d'existence partagée. Elle a compté plus que toute autre amitié jusqu'à mes vingt ans. Maintenant elle m'apparaît toujours aussi surprenante qu'alors. Isou a infléchi le cours de ma vie, voilà l'important. Au début de notre rencontre, chacun cherchait seulement une oreille qui l'écoute, mais avant tout cherchait à s'écouter soi-même. Lui, pour expliquer qu'il était un génie et pour quelle raison il jugeait l'époque propice à ses chefs-d'oeuvre futurs. Il disait y consacrer ses jours et ses nuits pour se maintenir à flot dans l'écriture et la lecture. Ce qui le tracassait était

de savoir si, oui ou non, il était le plus grand génie que la terre eût porté. Un jour, il s'en disait absolument certain. Le lendemain, il hésitait et demandait un secours, une confirmation. Quant à moi, j'avais besoin d'une oreille complaisante où déverser le récit de la vie que j'avais improvisée dans les cinq dernières années. Ou les idées que j'avais recueillies sur le papier. Pour la première fois, je laissais mon cœur s'ouvrir. Je prenais pour témoin un garçon de mon âge dont j'attendais de la sympathie. De temps à autre, Isou se montrait impatient ou perplexe. Mais, en général, il jouait la maturité, en profitant de son avantage, celui d'avoir toujours vécu dans une famille très unie à laquelle il vouait un culte.

Nous arpentions la ville, nous allions nous asseoir dans un jardin public, parlant livres et idées. Ses lectures avaient moins le caractère d'une aventure de l'esprit que d'une recherche systématique, une investigation entêtée de certains sujets précis. Au rebours des miennes, encore tâtonnantes et ludiques. Par moments, j'étais persuadé qu'il bluffait en faisant allusion à ses oeuvres. Et qu'il avait une vue plus perçante que la mienne de ce qu'il nommait son cabotinage. Mais si c'était moi qui le disais, il se fâchait. Plusieurs fois, je fus sur le point d'abandonner cette amitié, malgré mon attachement. Chacun ne voit que les défauts de l'autre. Isou agissait par moments comme un fou, mais du moins avait le courage de s'exposer. C'était son geste poétique, et il redoutait presque d'être pris pour le bon garçon qu'il était, au fond. Moi, à en croire ses reproches, je me conduisais avec trop de prudence, de sagesse - moi qui craignais la violence des rêves incessants qui m'habitaient. En réalité, lui était moins fou qu'on ne le jugeait, et moi plus fou que je ne le laissais paraître.

Un jour, il prit les cahiers qui contenaient le début de mon roman. S'ensuivit une âpre discussion sur l'écriture et les auteurs de mon Panthéon, Zola et Tolstoï. C'est surtout en tant que créateurs d'univers et consciences morales qu'ils me paraissaient admirables, bouleversants. Je croyais en eux comme on croit en des prophètes auxquels on souhaite ressembler. Ce fut un choc dont je me souviens quand Isou brocarda leurs grands sentiments et les jugea incurablement désuets. Puis il passa de la démolition acharnée de mes chapitres à une dissection esthétique, la seule préoccupation qui comptât à ses yeux. Ses paroles m'emplirent de malaise. Tout en secouant mon inattention à l'écriture proprement dite. En faisant lire à mon ami les chapitres de *La Mer Rouge*, je m'attendais à l'entendre dire froidement que nous n'étions plus du même bord. Et qu'il serait inutile de conti-

nuer à nous voir. A ma surprise extrême, c'est à partir de ce moment-là que les questions de l'art et de la pensée devinrent la source vivante de notre relation. Il avait ses visions, comme j'avais les miennes, mais nous avons besoin l'un de l'autre. Lorsque je lui en fis la remarque, Isou répliqua qu'il m'était indispensable.

28 octobre 1978

Par ondes successives, l'atmosphère de Bucarest se chargeait d'électricité malsaine. On en venait à soupçonner que la façade du nouvel ordre ne cachait que nihilisme et chaos politique. Si je voulais résumer en peu de mots cette atmosphère, ce serait par ces deux-là : exactions et assassinats. Une dictature ? Pas même : l'anarchie. Pour s'enrichir d'abord, se venger ensuite et achever les ennemis d'hier. Il arrivait à Isou de se sentir personnellement menacé par ces signes, et l'idée que la mort, par hasard ou à dessein, puisse le faucher avant qu'il ait eu le temps d'achever son oeuvre, l'épouvantait. A travers la peur d'Isou, je ressentais physiquement la mienne. Cette émotion-là, cette peur insidieuse, nous a aussi unis pendant des années. J'y reviendrai.

Qu'allait-il se passer maintenant ? Alliée des Allemands, la Roumanie était dans la guerre qu'ils propageaient dans les Balkans. Mais elle n'était pas en guerre, car on ne l'attaquait pas et ses troupes ne combattaient sur aucun front. Notre existence anormalement normale se poursuivait. Autour, tout fermentait, poussait et montait en violence. On s'y résignait d'un côté. De l'autre, on se faisait des illusions, espérant peut-être être sauvés avant que ne se referme la parenthèse de cette étrange trêve. Rien ne dépendait plus de nos désirs ni de nos calculs. Comme si nous étions des bûches charriées par le courant, sans aucune prise sur la force qui les entraînait.

À vrai dire, ce n'était pas si simple. J'allais sur mes seize ans, un âge où la vie ne traîne pas. L'âge où la jeunesse s'arrête et où la maturité commence, sans transition. Un âge aussi nimbé de gloire que la vieillesse. On se reconnaît la force d'attaquer le mur qui nous sépare du secret de la vraie vie : celle qu'on ne connaîtra qu'une seule fois avant de mourir, mais pour toujours. Résistant à l'apathie et à la peur croissante, je mettais à profit le temps qui nous était mesuré pour lire de

nouveau, enthousiaste et vorace. Cependant je braconnais moins dans la forêt des livres et du papier imprimé. Pour la première fois, je me laissais charmer par les auteurs français contemporains dont Isou me prêtait les romans. Et me plongeais dans la lecture de brochures politiques que j'avais, jusque-là, parcourues au hasard.

Avec Isou et d'autres garçons dont j'avais fait la connaissance, je vivais dans un état de haute tension cérébrale et de discussions sans fin. Aurions-nous assez de temps ? Isou s'en alarmait au point qu'un jour il m'intima l'ordre de ne plus retourner à l'école. Lui-même avait abandonné le lycée. Aurais-je mieux fait de l'écouter ? Mais lui vivait chez ses parents qui toléraient - pas toujours, bien sûr - l'excès et la fougue qu'il mettait à écrire et lire. Tandis que, pour moi, aller en classe était une manière de gagner ma vie, d'acheter ma liberté en rendant à César ce qui est à César. Oui, c'était cela, et bien d'autres choses encore que le temps voue au silence.

Les feuilles tombèrent, le ciel glaça. Vinrent l'hiver, le froid, les fortes neiges. C'était curieux de se dire, en ces moments où tout basculait, qu'on avait atteint une sorte d'équilibre, un nouveau sens de vivre. Toute cette évolution intérieure paraissait tellement absurde et si logique, en ce monde-là. Était-elle due aux circonstances, ou au fait que je m'étais éloigné de mon père, le laissant en quelque sorte s'éclipser de mon existence ? Je ne me souciais pas de ne plus le voir, même si dans ma tête je faisais des conjectures sur ses raisons. Aucune n'était assez forte pour justifier son abandon. Tanti Anna en était consternée, ne sachant comment donner plaisante figure à ce fait déplaisant : « Se pouvait-il que successivement ma mère, puis mon père m'aient quitté ? » disais-je en plaisantant, pour détendre l'atmosphère. Un jour de fin décembre, je l'aperçus en manteau de fourrure, coiffé d'une toque assortie, de bonne humeur. Au cours de son bref arrêt, il ne sembla pas remarquer mes genoux bleus, mon manteau trop léger pour ce froid à pierre fendre. Il écouta ce que je lui disais sans me témoigner la moindre affection, puis s'en alla dans la foule, lui insouciant et moi grelottant. Comme si c'était hier, je nous vois debout à un carrefour de la calea Vacaresti. Quand je rentrai, brisé de rage impuissante, j'en fis le récit à Tanti Anna. Je sanglotais et répétais : « Je ne veux plus d'un tel père. Il ne l'est plus. » Elle m'écouta, le front légèrement plissé et le regard ailleurs. Nous devions être assis autour d'une table. Elle a lentement tourné la tête et s'est levée pour s'éloigner. Non sans avoir fait cette réflexion

étrange : « Ce n'est pas à toi, ni à ton père, que j'ai fait une promesse, mais à grand-père, que son âme soit en paix, et je la tiendrai. »

Ainsi j'eus pour la première fois la certitude qu'elle me garderait, quoi qu'il advînt. Après tant d'adieux, il était réconfortant de ne plus avoir à prendre congé. Et elle me garda auprès d'elle jusqu'à la fin de la guerre, et même après. Sept ans ! Le plus long répit que j'eusse jamais connu. Pendant lequel je ne me suis plus laissé consumer par les feux follets du roman familial. Il vient un temps pour tout, la vie n'est pas pressée, hélas ! Ainsi se termina mon année 1940.

Chronique des années égarées.
Récit autobiographique.

III

GUERRE ET DESTIN

20 novembre 1978

[Retour à la table des matières](#)

C'était l'heure habituelle du retour à la maison. Avant de descendre, je ne manquai pas de jeter un coup d'oeil sur les notes en désordre. En revoyant l'image absente de ceux avec lesquels, ici à Jérusalem, j'avais échangé des histoires interminables et familières sur la guerre, comme on échange des livres, et dont j'ai rapporté quelques fragments. Pourquoi les redisons-nous sans cesse ? Pourquoi avons-nous fait de l'innocent et de la victime un idéal qui est aux antipodes de ce que nous sommes normalement ? Les mêmes événements - déportation, quête d'un refuge, disparition d'enfants et de parents - reviennent dans ces histoires. Les mêmes idées tournent sur elles-mêmes, sombres miroirs d'années égarées. Je croyais les avoir toutes entendues et qu'aucune ne pourrait plus me surprendre. Mais celui qui a connu les extrémités de la vie doit toujours s'attendre à rencontrer une vie extrême.

En bas, j'échangeai quelques mots avec le gardien de nuit de la Fondation Van Leer. Un homme plutôt maigre, visage long et effilé, regard vif tapi sous des paupières lourdes. Évoquant l'hiver proche, il dit que ce n'était rien en comparaison du froid rigoureux et des orages de neige dans les Carpates. Sur ce même ton de la

banalité, je lui répondis que j'aimais l'air tonique et le manteau blanc des montagnes roumaines. Le gardien braqua sur moi des yeux inexpressifs, puis tout à coup se mit à me raconter en roumain son étrange destin.

Son existence avait débuté en Transylvanie, simplement, dans un village où son père possédait un moulin. Ne pouvant lui succéder, le jeune homme décida, avec quelques bons amis, après son service militaire, de devenir gendarme. Ils avaient nourriture et habillement, salaire et logement assurés. Ils possédaient les qualités physiques et le sens de la discipline, si nécessaires aux dévouements militaires. Bon gendarme, le gardien n'avait connu, à l'entendre, la liberté et les excès de la jeunesse qu'à travers des passions qui ne gênent personne : la bonne chair et les amours de garnison. Sur la photo qu'il me montra, il avait fière allure en uniforme à côté de ses camarades et de son commandant. En 40 - ainsi se poursuivait son récit -, ils craignirent d'être exclus de la gendarmerie par les lois raciales. Mais leur commandant les avait défendus, et ils mirent un peu du leur pour passer à travers. Ce premier pas les plaça de bonne foi dans une singulière situation, lorsqu'en juillet 41 ils accompagnèrent les troupes allemandes et roumaines allant conquérir la Russie.

J'avais du mal à imaginer ces gendarmes juifs au milieu de cette armée qui déportait ou exécutait des communautés entières. A toutes les questions que je lui posai à ce sujet, l'homme me répondit posément comment il avait vécu dans les villes détruites. Il décrivit les marches sous la canonnade et le crépitement des mitrailleuses qui fauchaient de toutes parts. Quand à ce qui se passait quand les troupes entraient dans une ville, il ne pouvait rien en dire. Les gendarmes les suivaient pour faire régner l'ordre dans ce capharnaüm de civils et de militaires au milieu des destructions. Il avait l'expression placide d'un retraité de longue date. Ou bien ses remords s'étaient éteints, ou bien son coeur s'était endurci. Il ne dit rien de ce qu'il ressentait quand Allemands et Roumains assassinaient des populations, massacraient des hommes, des femmes, des enfants juifs. Comme si cela n'avait aucun rapport avec les épisodes de sa vie de soldat. Et cependant il avait vu des corps entassés, des femmes et des enfants, des vieillards qui hurlaient près de leurs maisons calcinées.

Je n'avais jamais entendu parler aussi calmement de ces terreurs du passé, c'est pourquoi j'insistai : « Et les déportations en Boukovine et en Bessarabie, quand les troupes roumaines y sont entrées ? » Je crois qu'il s'attendait à cette question

car, avant que j'aie fini de la poser, il me jura sur la tombe de ses parents qu'il n'y avait pas participé, ni son bataillon, ni son commandant. Et le gardien se mit à évoquer, comme se parlant à lui-même, le soir d'octobre, je crois, où ils étaient entrés à Odessa. Le ciel était clair et, aux rayons du soleil d'automne, ils avaient vu les maisons éventrées du quartier du port et des cadavres, des cadavres, mêlés à des corps gémissants. Puis quelques femmes et enfants hallucinés. Le pire était le sang qui n'avait pas encore séché sur les murs, courant dans les rigoles, entre les pavés, comme la liqueur des vies qui n'étaient plus. « Notre coeur saignait, répétait le gardien, et nous avons donné à manger aux rescapés. » Comme s'il s'agissait d'un remède infaillible aux malheurs de l'homme.

Au cours des quatre années de guerre, il avait suivi son bonhomme de chemin, avançant en grade, et était resté un certain temps en Crimée. Mais cet homme déjà âgé hésitait encore, trente ans après, à exorciser les horreurs qu'il avait connues, à incriminer ses supérieurs, sinon sur le ton plaintif de la compassion pour lui-même : « J'ai été riche en malheurs. » Le plus extraordinaire étant le fait que rien ne lui fut épargné. Après la guerre, il ne trouva plus personne de sa famille, qui avait été exterminée. Sauf un vieil oncle revenu des camps en même temps que lui rentrait de l'armée, près de Cluj. Il reprit le moulin de son père et resta quelques années au village où il devint même un personnage important de l'administration communiste locale. Tout en parlant, le gendarme jouait avec sa photographie de guerre qu'il gardait sur lui. Il était venu en Israël pour rester dans sa communauté qui avait émigré, plutôt que d'en être séparé une seconde fois.

Je me glissai vers la porte, troublé par cette histoire extraordinaire d'un homme qui ne l'était pas. Dans la rue me revint à l'esprit, comme une secousse, ce vers que Paul récitait il y a bien longtemps, dans une brasserie à la pointe de l'île Saint-Louis où nous nous retrouvions parfois le soir : « *Es kommt ein Mensch aus dent Grabe.* »

À force d'y réfléchir, cette histoire raviva dans mon esprit le climat de l'époque lointaine. Comme si la loi des séries entraînait des catastrophes sans précédent, il y eut à l'automne 40 un grave tremblement de terre à Bucarest. Puis l'apparition de soldats allemands en uniforme *feldgrau* dans les rues. Enfin la terreur des gardes de fer qui exécutèrent plus de soixante personnalités éminentes, appartenant à l'histoire de la Roumanie, dans les cellules de la prison. Cela ne modifiait pas seulement l'état d'esprit de la population, mais aussi l'aspect extérieur de la

ville. Tantôt elle ressemblait à une caserne peuplée d'uniformes civils et militaires, tantôt à un stade où se succédaient réunions de masse et rituels de célébration du nouvel État. Je revois la photo des deux fùhrers de l'époque, le général Antonesco et Horia Sima, côte à côte, le chef de la Garde de fer, en chemise du parti nazi roumain, exhortant la foule du haut d'une estrade et faisant le salut romain.

J'ai oublié beaucoup de choses, mais pas un jour de l'hiver 40-41 ne m'est sorti de la mémoire. Tanti Anna était soucieuse et épuisée, le regard envahi par une tristesse inconnue, une expression mélancolique ne quittant plus son visage. Il aurait fallu faire des provisions de nourriture, de bois, de vêtements comme les autres hivers. Mais les moyens avaient fondu en ces jours de pénurie et de pauvreté naissante - sujet qu'elle abordait avec résignation. Sa vie n'était pas facile. Tanti Anna était obligée de trimer pour gagner un peu d'argent. Elle allait aux foires, et même de maison en maison pour vendre sa marchandise sans s'accorder de répit. Elle faisait mille choses pour que nous ayons un toit sur la tête et pour sauver la face. Quand je la voyais épuisée, je lui disais : « Repose-toi, tu as de l'asthme. » Tanti Anna avait un mouvement de lassitude en me répondant : « J'allais faire des cures quand j'étais riche. Mais les pauvres gens qui sont accablés de travail et de soucis n'ont pas le temps de s'occuper de leur santé. »

Pour l'en décharger, Pouïou cherchait, lui aussi, à gagner sa vie comme il le pouvait, tout en vivant son grand amour que sa mère désapprouvait. A l'école, mes camarades et moi suivions les cours comme si de rien n'était, conscients que se préparait on ne savait quoi d'inéluctable que tout le monde, comme engourdi, attendait. Mû par l'instinct d'obstination des êtres vivants, qui empêche de perdre pied et de devenir fou d'angoisse, chacun se concentrait sur ses petites habitudes, son travail, ses menus soucis. Bref, le quotidien nous sauvait.

Ce 20 janvier 41, un soleil timide éclairait l'agitation ordinaire des maisons et des rues. Je venais de réparer une bielle de voiture, et le maître me fit des compliments. Il avait surveillé le travail de près. Je revois l'atelier, cette bielle et les outils utilisés pour fondre le métal, car ce fut la dernière fois. Rentrant à la maison, après avoir traîné un peu avec les camarades comme d'habitude, je trouve Tanti Anna grave d'inquiétude. Il semble que c'était hier. Je ne peux chasser l'image de son visage tiré, livide, comme fardé de poussière. Puis j'entends sa voix. A quoi m'exhorte-t-elle ? Et ces yeux, élargis par l'angoisse, qui fixent la

fenêtre ? Je veux m'excuser de mon retard, mais sa physionomie alarmée me l'interdit.

La peur n'est venue que plus tard. Pouïou était sorti comme d'habitude, afin d'aller dire la prière pour son père mort. Presque tout de suite, il était revenu, pâle et agité. Sa démarche était celle d'un homme que l'on a saisi aux épaules et aidé à faire demi-tour pour quitter une scène terrible avant qu'il ne se trouve mal. Sur le chemin du temple Malpin, un mendiant l'avait arrêté et averti : « N'entrez pas, les légionnaires sont à l'intérieur. » Pouïou ne se l'était pas fait dire deux fois. Ce qui lui épargna la torture que subirent quelques centaines de personnes pendant trois jours.

À mesure que la soirée avançait, et elle avançait lentement, la présence de hooligans et de fascistes commença à s'ébruiter. Chacun s'efforçait de paraître calme, indifférent et presque objectif. En même temps, les gens partaient à la recherche, qui de son fils ou de sa fille, qui de son mari ou de sa femme, et s'enfermaient avec eux dans leur maison. Sans oublier pourtant de bien fermer portes et fenêtres et de ne laisser entrer personne. « Ça va mal finir », disait-on depuis un certain temps. Désesparé comme des enfants devant un événement inconnu, nul n'avait le cœur de réfléchir à ce qui se passait et on n'y comprenait rien. Par superstition, on évitait de donner un nom à cet événement, jusqu'à ce que quelqu'un prononce la phrase fatidique : « C'est l'heure du pogrom qui a sonné pour nous. »

Ce mot, que l'on ne connaissait que par ouï-dire, s'engouffra dans nos esprits comme un soufflet de forge, attisant des images de foules déchaînées, en furie. La voix des siècles retentit dans chacun. La nuit venue, le mot poursuivit son chemin dans ma tête, l'emplissant des récits du pogrom de Kichinev que j'avais entendus dans mon enfance, et de scènes de persécution lues dans des romans, de menaces de mort proférées à la radio, des avertissements des Tsoudik quant aux dangers qui nous attendaient dans la Roumanie occupée par les Allemands, et enfin de la querelle avec mon père avant notre départ de Bessarabie. Toute la nuit, chaque image entraînait une autre de ces jours de folie, vision de cauchemar dépourvue de réalité. Le lendemain matin, épuisé et néanmoins soulagé, je crus pouvoir retrouver la vie de tous les jours. Comme si, avec les images, avait disparu ce qui les avait suscitées la veille. Une sorte de trêve dans le harcèlement du temps.

Mais il n'y eut pas de trêve ce jour-là. Je n'aurais jamais cru qu'on allumerait des incendies dans la calea Vacaresti, que des hommes s'introduiraient dans les maisons pour molester les habitants, ou les blesser par des coups de feu. Un pogrom, c'était donc cela ! Il y avait la peur, la peur impuissante devant la violence que l'on voyait devenir de plus en plus irrésistible. Et il y avait le dégoût pour cette violence de lâches. Alors se produisit un fait qui garde aujourd'hui encore son mystère. Tandis que je m'efforçais de lire - c'est ma première réaction devant l'anxiété - Tanti Anna me rappela qu'il fallait faire les courses. Bientôt, un peu de calme étant revenu, elle enchaîna en disant que, ayant l'air roumain, je pourrais descendre dans la rue sans trop de risques. Je n'ai pas un grand courage physique et l'idée de me trouver seul parmi des gens inconnus et hostiles, dans une rue dominée par la toute-puissance du chaos, me faisait peur. Mais l'esprit de défi venait à la rescousse, et la curiosité faisait le reste. Pourtant j'avais eu tort d'être curieux. Ce fut une épreuve inoubliable, bouleversante. Ce que j'ai vu a brouillé pour toujours la vision que j'avais des hommes. Jusque-là, ils m'apparaissaient lumineux, rayonnant de créativité prodigieuse. J'ai beau m'efforcer de retrouver cette vision, ma confiance en eux, première, solide, n'est plus là.

Combien de temps suis-je resté sur le trottoir devant chez nous, je l'ignore. La maison d'en face n'a plus une vitre intacte, les volets pendent. Je descends l'avenue : au coin, tout le premier étage d'une maison a été saccagé. On dirait que, de ses fenêtres comme d'autant d'yeux, la peur me regarde. Les boutiques sont grossièrement barricadées, dans l'attente d'une nouvelle vague de terreur. Et il y a peu de passants dans ce quartier désert. L'avenue elle-même, à peu près vide, offre le spectacle de sa pauvreté. Plus bas, vers la calea Duesti, la place du marché n'est plus animée.

Soudain, au coin d'une rue, apparaît un groupe d'hommes semblant jaillir du sol. La foule défile au milieu de l'avenue, en corps compact, brandissant des masques, certains hommes en uniforme. D'autres groupes passent avant de se fondre dans le remous des épaules et des têtes, une vraie fourmilière de visages, des hommes d'âge mûr, des étudiants, des ouvriers des grandes usines, même des lycéens en uniforme. Je regarde, essayant de rester à l'écart. Mais, happé par le cortège, il faut avancer. Personne ne semble orchestrer ce mouvement de corps qui s'entrecroisent, les uns marchant, les autres courant vers un but invisible, de bouches qui s'ouvrent pour acclamer ensemble, chanter, huer. Pendant un moment, on

chante les hymnes fascistes, on crie les mêmes slogans : « Vive Horia Sima ! » « Mort aux Juifs ! » Et on braille en chœur le refrain obsédant : « Car les youpins et les voleurs nous ont toujours sucé le sang. »

Quand le flot humain eut atteint la calea Moshilor voisine, une bousculade s'ensuivit. La marche se dérégla et s'interrompit, certains se ruèrent pour rejoindre une autre foule déjà occupée à piller. Des informateurs bénévoles indiquaient aux pillards où se trouvaient les maisons et les magasins juifs. C'était un spectacle que celui de cette horde humaine compacte qui déferlait ! On sentait un désordre violent qui s'était déclenché en elle, on se disait : « Ça vient. » La colère et la peur m'envahirent. Il y eut un instant de flottement dont je profitai pour m'échapper. Mais, un peu plus loin, des pierres se mirent à voler, des bâtons s'abattirent sur les rares passants au milieu d'un vacarme terrifiant. On entendait le crissement des pas fuyant sur les pavés gelés, ceux des gardes de fer envahissant les cours, prenant les magasins d'assaut. Toute la rue sentait le feu. Un hurlement approbateur accompagnait chacune de ces prouesses. Je sentais la haine monter en moi envers ces milliers d'individus giclant comme autant d'étincelles de violence et de destruction. Ce premier jour du pogrom, il y eut quinze morts, paraît-il, et de nombreux blessés.

Hâtant le pas à travers un passage ouvert dans la foule, je remontai vers la maison après avoir fait les courses. Des badauds, réfugiés dans une encoignure, me désignèrent un jeune homme courant à perdre haleine qui s'effondra en sanglotant. Par chance, la pharmacie que tenait un Roumain en bas de la maison d'Isou était ouverte. J'y accompagnai le blessé pour qu'il reçoive les premiers soins. Si je m'en souviens, c'est à cause de la réflexion du pharmacien : « Pourquoi se sont-ils tellement monté la tête ? Ils déraisonnent ! »

L'après-midi, j'ai dû me remettre à lire. Jamais je ne me serais attendu à voir tout ça. Pourtant je l'avais vu. Hors de ce vacarme indescriptible, des débris en feu, j'avais déterré une vérité : celle d'une autre humanité, d'une humanité inhumaine. Elle se montrait sans le moindre fard au cours de cette fête infâme - une fête populaire, joyeuse, cruelle. Cela s'accordait mal avec ce que j'avais appris. Fort mal. Il me faudrait en trouver l'explication un jour.

Tanti Anna qui ne cessait de me questionner sur un ton irrité, anxieux, m'en demandait une. Tout ce que j'avais vu s'était imprimé sous mes paupières, mais je

n'avais pas de mots pour le décrire. Elle ne comprenait pas qu'aucune autorité ni aucune force de police ne se soit manifestée pour arrêter les scènes de pillage et les incendies. Et pourtant c'était facile à comprendre. Tout bonnement, on avait donné licence à ces ouvriers, étudiants, lycéens et même bourgeois de former des bandes qu'aiguillonnaient des indicateurs vers les maisons et les commerces à saccager, vers les personnes à enlever et tuer. Sur de nombreux hommes, la possibilité de commettre impunément un crime agit comme un jour de vacances. Le seul fait d'opérer une descente sur notre quartier équivalait à la permission de se laisser aller sans retenue aux penchants de leur nature.

Je ne crois pas que beaucoup d'entre nous aient dormi, la nuit suivante. Mille chagrins devaient raviver dans l'esprit les tempêtes de peur et de désolation. En triant les images de l'horrible fête, j'ai dû m'assoupir vers le matin. Quand je redescendis et que j'aperçus les signes de destruction alentour, je crus avoir la vision d'une catastrophe en cours. Au confluent de plusieurs artères importantes du quartier, les bâtiments semblaient soufflés par une explosion. Plusieurs avaient des murs noircis. De la fumée continuait à s'échapper par les fenêtres et les vitrines des magasins. Et la cohorte des maraudeurs poursuivait ses rapines, au milieu des passants marchant tête baissée. Je suivis un groupe excité qui se dirigeait vers la calea Dudesti et J'atteignis la partie la plus étendue et la plus pauvre du quartier où demeuraient nos cousins, particulièrement sombre et misérable en hiver. Les gens se glissaient le long des trottoirs pour éviter les hooligans. On croyait entendre une pétarade de marteaux, suivie par le fracas du verre brisé. De vagues marchandises passaient de main en main, des objets étaient jetés à terre avec bruit et foulés aux pieds par les pillards furieux qui ne savaient pas quoi en faire. A leurs slogans et chants haineux au loin se mêlaient les lamentations, les voix apeurées de femmes et d'enfants tout près. Ici et là, un corps battu gisait sur le trottoir. Et je me souviens : un vieil homme qu'on jetait en bas du perron d'une maison, le paysage brun sale fumant, l'extase peinte sur le visage des fascistes, l'allégresse obscène et candide de la foule. Et les gens que l'on poussait ou bousculait comme des condamnés vers une prison invisible.

J'avais peine à admettre que cela ne faisait que répéter ce qui s'était passé pour d'autres générations et devait fatalement se passer pour la nôtre. Comme si toute une destinée à laquelle on ne croyait pas vous happait. Et vous vous regardez vous-même et les autres accomplir un ancien rituel inconnu. Ça n'a plus rien à

faire avec votre vie personnelle. Vous ne le maîtrisez plus et, tant qu'il est lancé sur son erre, vous aurez beau vouloir l'arrêter, vous n'empêcherez rien.

Plusieurs fois, j'eus envie d'aller vers ces jeunes gens qui passaient en criant et de leur dire : « Je ne suis pas roumain, j'en ai seulement l'air. » Comme pour me purifier de cette ressemblance, ma peau et mes cheveux sombres rappelant la noirceur de leur humanité. Terrible erreur : nous n'avions rien en commun. Mais j'étais trop effrayé pour les provoquer de la sorte. Aussi j'aidais, en passant, un commerçant qui s'affairait à remettre en place une porte ou une fenêtre dégoncée, ramassait ce qu'il pouvait sauver. Ou je m'arrêtais à côté d'un artisan dont l'échoppe brûlait sous ses yeux. Partout on entendait parler de maisons incendiées, de familles qui avaient dû s'enfuir. Ou que leurs voisins roumains, associés en affaires ou amis de bistrot qui se connaissaient de longue date, avaient cachées. Il y en eut, bien sûr, Pour faire le geste simple d'aider leur prochain en détresse. Mais pas assez pour arrêter la foule ou empêcher de nombreux indicateurs de lui désigner les cibles auxquelles elle pouvait s'en prendre. A quelques pas de chez nous, les deux temples, les plus beaux de la ville, avaient sûrement été dévastés et l'intérieur réduit en cendres. Mais je n'osai pas m'en approcher. Des centaines de personnes y furent piégées et avaient été emmenées par les fascistes dès le premier jour, et on ne savait plus rien d'elles.

Et puis Isou ne s'était pas manifesté. Le deuxième jour, je montai chez lui - ou chez des voisins ? - et découvris au salon sa mère et sa soeur Clarisse, défaites, en larmes. Aussitôt je compris que le malheur était dans l'air. Seule la jeune fille, peut-être soulagée de me voir, eut la force de me dire qu'Isou n'était pas rentré depuis la veille. Elle m'accorda quelques secondes pour encaisser la nouvelle, avant d'ajouter que son père le cherchait partout. Ce partout, je le compris, incluait la morgue. Ce qu'il y a de plus triste dans la vie, je l'appris à cet instant-là, de plus dur à supporter, c'est de savoir qu'une personne aimée est dans la souffrance. Savoir qu'on ne peut rien faire pour elle, parce qu'on ne peut rien faire pour soi. Cela aurait pu arriver à Pouïou, si le mendiant ne l'avait pas averti. Cela aurait pu m'arriver à moi. Mais quoi : mourir ? Je me répétais le mot plusieurs fois, sans réussir à me convaincre de sa réalité.

Ce sont des événements que l'on ne peut pas se remémorer. Parfois je me sens aussi vieux que si j'avais vécu trop longtemps. Ce fut le sentiment qui prédomina pendant les trois jours où les foules avaient assiégé notre quartier, humé l'air de la

mort, et nous avaient tenus prisonniers de notre panique. La dernière nuit fut terrible, on entendait les incessantes détonations des armes à feu dans l'échange nourri qui opposait l'armée aux gardes de fer, à quelques rues de chez nous. Quand il se termina, on vit qu'une grande partie du quartier était en ruine. Et on apprit des atrocités qui auraient paru incroyables si certains d'entre nous n'en avaient pas été témoins. Plus de quatre-vingts personnes avaient été fusillées dans la forêt de Jilava. D'autres furent amenées à l'abattoir proche de chez nous, où on les fit passer par toutes les étapes de l'abattage des animaux. Puis les corps décapités furent suspendus à des crochets avec l'inscription « viande cachère ». Tanti Anna connaissait bien cet abattoir où elle allait acheter de la viande, plus fraîche qu'ailleurs.

Et puis tant et tant de choses se sont passées - dont j'ai vu certaines sans que je puisse les relater. Car, comme l'a écrit Hannah Arendt, ce fut « un pogrom qui, par l'horreur absolue, n'a pas son pareil dans tout ce qu'on a rapporté d'atrocités ». A l'intérieur de certaines limites, un pogrom débranche pour longtemps les nerfs de la vie. Il ruine la confiance en une existence normale, et même dans la sensation d'habiter son corps. On a beau passer en revue dans sa tête les idées sur la guerre et la violence, le corps se révolte devant la logique du massacre. Hors de notre conscience, notre corps vit. Il mène sa vie secrète, se défend contre la peur de la mort à chaque instant sans que nous le sachions. Il communique avec les autres corps par des signaux mystérieux pour s'allier contre leurs ennemis communs.

Donc c'est le corps qui m'avertit qu'atrocités et meurtres sont les signes du temps de l'irréversible. La nausée qui ne me quitta pas pendant quelques semaines ressemblait à un avertissement -en un sens, ce fut un bienfait et je le reçus comme tel. Récemment, j'ai lu une phrase de Fernando Pessoa qui décrit à la perfection l'état où je me trouve chaque fois que je repense à ce pogrom : « J'ai envie de crier dans ma tête. Je voudrais arrêter, écraser, briser ce disque impossible qui résonne au fond de moi, étranger à moi-même et bourreau intangible. » Mais il n'y a rien à faire pour arrêter le disque. Car l'important est le mécanisme. Et le mécanisme, je le crains, ne s'arrête qu'avec la vie. Comme je l'observe chez mon ami Chiva qui a vécu, à Iassy, une épreuve analogue.

Si je fus heureux de revoir Isou ? Oui, mon coeur bondissait de joie en l'écoutant parler de la chance qu'il avait eue d'en réchapper vivant. Il avait été arrêté,

puis conduit au quartier général de la Garde de fer. Là, ses gardiens l'avaient d'abord frappé copieusement avec des matraques de caoutchouc comme pour le faire éclater. Ensuite, on l'avait torturé et sermonné sur les méfaits des Juifs qui propagent la syphilis, la prostitution, la pédérastie et autres plaies d'Égypte. Tout cela au milieu du tapage et de la confusion des gens qui cavalaient en tous sens et s'égosillaient à hurler. Il passa la nuit avec trente autres personnes, enfermés dans un petit réduit, sûrs que, d'un moment à l'autre, on les ferait monter dans un camion pour les transporter à l'endroit où on les fusillerait. Chaque fois que la porte s'ouvrait, Isou se figurait qu'on venait le chercher. Il ne tenait plus sur ses jambes quand, s'apercevant qu'il n'était plus gardé par personne, ni menacé par personne, il se retrouva avec les autres au milieu de la nuit dans la rue, à peine vêtu. Certains otages avaient été emmenés on ne savait où, avant d'être relâchés précipitamment. Isou racontait et racontait pour se rassurer et rassurer les siens. Mais la hantise d'avoir été frappé au point de ne plus y voir clair, d'avoir été plongé dans l'odeur insoutenable d'urine et de sueur, humilié par n'importe qui, se lisait dans ses yeux myopes. Avoir été si près de la mort fit remonter dans son corps une sève de frayeur qui ne s'est jamais apaisée. Par la suite, et même à Paris, il me donnait l'impression que sa maladresse physique, son désarroi intérieur remontaient à ces journées sordides.

Parler de l'indicible pendant des heures est le fait d'amis et de funambules. Aussi nous livrâmes-nous à cet exercice de façon débridée, comme si ces épreuves avaient resserré notre intimité. Je me rappelle qu'en rentrant, après avoir éteint la lampe, recroquevillé dans mon lit, j'eus envie de pleurer. D'abord je voyais défiler ma jeunesse, les scènes du passé sur lesquelles je m'apitoyais. Ensuite, j'essayais d'imaginer des scènes de ma vie future : aucune ne m'apparaissait. Cette nuit-là, les larmes qui, d'habitude, s'arrêtaient à la lisière des paupières, se mirent à ruisseler sur mon visage, et leur goût salé eut un effet balsamique.

Ces jours de pogrom eurent pour cause la lutte que se livraient les factions qui se partageaient le pouvoir. Hitler avait d'abord mis fin à l'indépendance de la Roumanie en soumettant le roi Carol à sa volonté politique. Puis il avait diminué le pays en l'amputant des provinces qu'il avait distribuées aux pays voisins. Enfin il commençait à l'occuper. En janvier, il envoya son Gauleiter, et songeait à enrôler la Roumanie dans la guerre qu'il préparait contre la Russie. C'est au cours de ses conciliabules avec Hitler que le général Antonesco reçut un appui contre Ho-

ria Sima et ses proches. Il leur tendit un piège en les laissant s'enfermer dans le fanatisme et la violence meurtrière. Mais, pour les enfoncer davantage, il leur permit de s'enivrer du pouvoir et de se défouler sur notre compte. Se divertir, en somme, pendant qu'avec l'aval des Allemands il prenait ses dispositions pour les étrangler. Les troupes du général prirent en traîtres ces alliés sanglants et les suivirent avec un calme sournois, avant de commencer à tirer sans merci. Cette brève épopée, chant du cygne d'une branche des nazis roumains qui avaient mis longtemps à gagner la faveur des foules, resta une affaire isolée. Les légionnaires croyaient n'avoir plus rien à craindre, tout leur étant permis. Le pogrom fut leur dernier « héroïsme », avant qu'ils ne disparaissent dans les prisons roumaines et les camps allemands.

Tout se passa si vite qu'il aurait été difficile de dire si, oui ou non, la crise était terminée. On s'habitue à tout, à la pluie, au froid, à la misère des autres, à sa propre misère. Mais à ça ? Le visage de Tanti Anna me revient. Elle avait maigri en si peu de temps. Ses traits s'étaient creusés, et ses yeux vieilliss semblent dire : « Vous avez vu, on n'échappe pas à son destin. » Et on n'y échappa pas. Avant qu'on ait eu le temps de se remettre et de panser les blessures, le dictateur, enfin seul, montra ce qu'il avait dans la tête. Il n'allait pas nous déporter, ou pas encore. En revanche, il nous astreignait à des travaux forcés. Donc, moins de deux semaines après la catastrophe, Pouïou fut envoyé dans un camp de travail à Fierbintz, hors de Bucarest. Et moi, encore trop jeune, assigné aux corvées de déneigement.

22 novembre 1978

Et maintenant le destin bascule. Vers le milieu de ce siècle, oui, de ce siècle !, nous sommes une quarantaine de gamins et d'adolescents, de douze à dix-sept ans, qui nous trouvons dans la rue à six heures du matin. Nous attendons, sous les persiennes fermées. Il gèle. Le froid est insoutenable, le ciel couvert de nuages que chasse un vent affilé comme un rasoir. Encore engourdis de sommeil, on nous fait mettre en rangs. Un militaire vient passer en revue vêtements, pelles, balais. Dans mon idée, l'armée c'était une marche à pied, une caserne, des uniformes, des officiers, la guerre. Jusqu'au moment où un sergent (je suppose) se met à crier des ordres et rit en se frottant les mains. Il se promène de gauche à droite, et à un

moment donné s'immobilise devant le premier de la rangée. Moi. Et ordonne à voix haute : « Toi, tu seras leur chef ! » Cela me fait froid dans le dos.

Tout s'est passé si vite. Difficile de dire ce que j'avais commencé à balbutier quand il ajouta - « Fais attention, tu es sous mes ordres. » L'instant d'après, nous marchions sans parler. Nous arrivâmes dans une rue. Je me rappelle que chacun s'en vit attribuer une portion dont il devait déblayer la neige. Sauf moi. Un peu de honte se mêlait à ma surprise - en fait, j'étais terrorisé. Non seulement parce que je devais suivre ce sous-officier, mais à cause de ma timidité, de mon manque d'habitude des groupes. J'avais toujours vécu seul, ou avec un ou deux amis. Être chef n'avait rien à voir avec la force physique, l'adresse ou l'endurance - je ne possédais aucune de ces qualités. Rien de tel dans le choix du rôle qui m'était échu, mais une simple affaire de taille : j'étais le plus grand, donc aisément repérable dans ces matins blafards où nous étions à peine réveillés.

Ainsi débuta mon initiation aux années de guerre. C'est mon corps qui décida, pour une grande part, ce que j'allais être pendant quatre ans. Il n'y a pas longtemps que je lui ai pardonné de m'avoir forcé à lui obéir et d'avoir pratiquement déterminé ce que je suis aujourd'hui, mon caractère et même ma façon de me conduire avec les autres. Pour cette raison, je parle de lui, une fois de plus, à la troisième personne. C'est lui qui fut choisi, lui qui, profitant des avantages de la taille, m'imposa sa volonté. A quoi bon prétendre le contraire ? Je ne puis taire mon corps, acteur principal, en écrivant l'histoire de ma vie.

Janvier et février furent des mois de froid intense. Sous le ciel de fer, notre groupe ne voyait pas le soleil pendant des semaines entières, se demandant s'il ne s'était pas consumé. Même lorsqu'il paraissait, sa faible lumière ne réussissait pas à chauffer nos pieds et nos mains. Si vous n'en avez pas fait l'expérience, vous ne pouvez imaginer ce que c'est de se lever à cinq heures du matin et, armé d'un balai ou d'une pelle, de se rendre dans une rue ou sur une place pour y travailler dans le froid jusqu'au soir. Au milieu de gens qui mènent une vie normale, allant et venant, bavardant et s'attardant parfois à nous regarder. Pendant trois semaines, huit à dix heures d'affilée, je fus à guetter la moindre défaillance de mon équipe, ou une faiblesse passagère d'un de ces garçons, faiblesse que je dissimulais en travaillant à sa place. Je le fis consciencieusement, comme les autres, avec la passivité végétative de celui que l'on force à faire quelque chose sans qu'il sache pourquoi ni comment. Mais plein d'appréhension, la journée finie, de me retrouver

parmi des adultes méticuleux et posés dans les tramways. Sachant d'où nous venions, ils nous évitaient, l'air aussi dégoûté que si nous étions sales et puants. Même si c'était vrai, cela ne justifiait pas leur mépris blessant. Chaque soir, en entrant dans ma chambre, je regardais les livres et les cahiers. Mais il me restait tout juste la force de dormir.

Au cours de ces semaines, j'avais tenu bon. La période de neige terminée, on nous renverrait là d'où nous étions venus : à l'école, me figurais-je. Maintenant que j'y repense, cela m'apparaît stupide. Et le matin où onze garçons et moi reçûmes l'ordre de rejoindre une autre unité militaire, ma première réaction fut de pester et de maudire ma malchance. Donc le travail forcé allait continuer. Il faisait encore nuit quand nous arrivâmes dans une grande cour au centre de Bucarest. Une cinquantaine de soldats s'y trouvaient déjà et un adjudant les passait en revue. Nous nous glissâmes au bout de la rangée, dans l'obscurité glaciale de février. Ensuite, je me rappelle l'arrivée et la voix de l'officier sans visage. Une voix de vieux fumeur : on croyait entendre parler une machine qui, par instants, se mettait à cogner et à grincer. L'officier s'arrêta, nous regarda et murmura presque, à l'adresse de l'adjudant : « Ce sont les artisans », avant de continuer à donner des instructions.

Dans le noir, je me mis à faire des conjectures. Il avait la cinquantaine, il était de taille moyenne. Voûté, on l'aurait dit cassé, et d'une nervosité peu courante. Une cigarette ne quittait pas ses lèvres avant que la suivante ne la remplace. Il haussait et baissait sans cesse l'épaule, les yeux presque toujours rivés au sol. J'ai oublié quelle était sa tenue, mais pas le cordon du monocle qu'il dirigea vers moi, en disant à l'adjudant, de sa voix éraillée : « C'est lui qui sera le chef des artisans. » Et, avant de disparaître dans son bureau, il lança : « Les Juifs doivent travailler comme tout le monde. Le carnet de présence leur sera délivré à la fin de la journée. » Nous étions en 41. Cet ordre résonnait comme une menace. Si je le ressentais avec autant de force, c'est parce qu'il m'obligeait à prendre en charge un groupe de garçons inconnus pour effectuer une tâche inconnue.

Ce fut un des matins mémorables de ma vie. La scène a dansé bien des fois devant mes yeux. J'eus furieusement envie de courir après l'officier pour lui expliquer que je me sentais incapable d'assumer une telle responsabilité. Mais je n'en fis rien. Déjà il avait fallu se mettre en rangs et suivre les soldats qui s'étaient ébranlés d'un pas mal cadencé. Nous arrivâmes à un terre-plein entre deux rues.

L'adjudant se mit à décrire les abris aériens avec une volubilité telle que j'en fus presque séduit. Il en parlait avec tant d'intérêt que je ne compris pas tout de suite ce qu'il voulait dire, quand il enchaîna, sur un ton de commandement : « Il faut creuser trois mètres cubes par jour et par personne. » Il ne me fallut pas longtemps pour apprendre que c'était une quantité énorme.

Nous commençâmes à sept heures précises. Chacun fit de son mieux. Cependant nous n'avions pas l'habitude du travail de force : manier les bûches pour creuser des tranchées, enfoncer les étais de bois, entamer le sol glacé, rejeter la terre sur un tas à l'extérieur de la tranchée exigeait un grand effort. Les premières semaines furent très pénibles. Il ne se passait guère de jour sans que l'un de nous s'écroulât, épuisé. Nos muscles nous faisaient mal, nous avions l'esprit brouillé, notre corps refusait d'obéir. Le soir, nous étions si barbouillés de sueur et de terre que nous ressemblions à une bande de mendiants tragi-comiques. Nous rentrions chez nous honteux, accablés par le sentiment de notre impuissance et de notre faiblesse.

Le travail sur les chantiers - il y en avait deux ou trois - avançait très lentement. Si nous avions été plus robustes, nous serions venus à bout des trois mètres cubes quotidiens. Mais ce labeur dépassait nos forces. L'adjudant me réprimandait parce que je n'arrivais pas à obtenir le rendement exigé. Pour lui, nous étions des matériaux léthargiques, récalcitrants, difficiles à déplacer. Les soldats aussi récriminaient. Contre ces jeunes gens de la ville, contre ces Juifs sur lesquels ils déchargeaient une partie de leur animosité. Ils saisissaient la moindre occasion de miner ce qui nous restait de confiance par quelque bousculade ou moquerie antisémite. Peut-être comprenaient-ils qu'on nous avait envoyés là non pour travailler, mais pour nous punir.

En vérité, j'étais dépassé par les événements. L'ordre du lieutenant m'avait pris au dépourvu, ignorant que j'étais de ce que suppose commander ou être commandé. De nouveau ma haute taille m'avait qualifié pour la fonction de chef aux yeux des militaires. Je voulais bien croire qu'ils avaient raison. Mais elle m'avait depuis toujours causé des ennuis, de la gêne, en me valant surnoms et moqueries à l'école, dans la rue, et même l'hostilité déclarée de garçons qui m'évitaient pour ce motif. Au point que je cherchais à la dissimuler et serais certainement devenu voûté si mon père et Tanti Anna ne m'avaient obligé à me tenir droit. Pendant des nuits entières, je fus dévoré d'inquiétude. Ma taille allait certainement me valoir de

nouveaux ennuis au travail forcé. Comment, me demandais-je, un être aussi craintif, timide, solitaire, peut-il se montrer à la hauteur de pareille responsabilité, commander à des garçons de son âge, ou les défendre jour après jour contre leurs tourmenteurs ? Tanti Anna mit cette inquiétude sur le compte de l'épuisement et de la nourriture insuffisante. Et fit de son mieux, la pauvre, pour me réconforter.

Vint la dernière tempête de l'hiver. Le lendemain, je m'en souviens, le ciel s'éclaircit peu à peu et la neige se mit à fondre. Nous commençâmes à travailler avant le lever du soleil. La vieille neige, dans les crevasses, ressemblait à une étendue de glace trompeuse, dure en surface, mais alimentée par d'invisibles filets d'eau. Dès que cette surface fut rompue, le désastre s'ensuivit : la tranchée devint un marais impraticable où l'on ne pouvait plus creuser. L'adjudant s'approcha et injuria les garçons pendant plusieurs minutes, au point que la peur les empêcha de saisir ses paroles. Découragé par cette stupidité, il secoua la tête et s'en alla, en me disant : « J'ai pitié de vous. » Je ne perdis guère de temps à répliquer : « Il ne faut surtout pas avoir pitié de nous. » Puis nous commençâmes à réparer les dégâts.

Cette nuit-là, dans ma tête, il y eut aussi comme une débâcle. Tout un paquet d'émotions capricieuses et de pensées vagues se rompit. Du fait qu'on s'inquiète pour soi et pour les autres, on devient réel. C'était là une situation exceptionnellement dangereuse à conquérir. Sans espoir de voir tout rentrer dans l'ordre un jour prochain où nous nous réveillerions comme d'un mauvais rêve. Il n'y avait pas d'échappatoire : je devais me soumettre aux conditions extérieures, donc composer avec cette taille qui me dictait ce qu'il fallait être. Je m'y appliquai avec d'autant plus de zèle que je n'avais pas le choix si je voulais survivre. Après tant d'années, je me demande quelle sorte de personne je serais devenu s'il n'y avait pas eu cette affaire de chefferie. Et ce qui serait advenu si je n'avais pas tenu bon. Or chaque vie est pleine de ces miracles silencieux. Mais d'abord, quelle fièvre !

Mars était arrivé, les jours allongeaient. Les premières heures de la matinée étaient empreintes d'une clarté si intense que la lumière emplissait la cour où nous étions rassemblés à partir de six heures. Le lieutenant arrivait, à peine réveillé, nerveux comme d'habitude, et son regard parcourait le bataillon déjà mis en rangs. Au bout, tout au bout, l'équipe des artisans, les outils à la main. Il nous voyait enfin. Sinon, pourquoi aurait-il eu cet air surpris et amusé, comme s'il découvrait un spectacle inattendu ? Moi aussi, je le découvrais : la cinquantaine, grisonnant, le teint olivâtre. Un beau visage, des pommettes saillantes, le nez mince, intelli-

gent, mobile, mais souvent agité de convulsions. Des yeux bleus opaques, vifs comme ceux d'un oiseau. Un noceur ! On l'imaginait en smoking, sur le parquet d'un cabaret, à danser le charleston comme un personnage de Fitzgerald, jouissant de sa seconde jeunesse. C'est en uniforme qu'il paraissait déguisé, et sa démarche militaire avait quelque chose d'emprunté. D'ailleurs ce n'était pas un officier de carrière, mais un réserviste, et riche, de toute évidence. L'essentiel était son nom grec, Christodoulo, dont je lus et relus les lettres, comme on interroge le marc de café pour y déchiffrer un présage.

Un air printanier soufflait. Mes yeux s'habituèrent à la lumière du jour qu'ils n'avaient, pour ainsi dire, pas vue depuis deux mois. Sans bien savoir pourquoi, j'examinais le lieutenant qui venait plus souvent sur le chantier. Et me rendis compte que cette corvée l'assommait, l'obligeant à quitter, chaque matin, un lit douillet et une maison confortable. Ce pour quoi il se déchargeait de tout sur l'adjudant. Au contraire, celui-ci était ravi d'avoir été affecté à cette unité et d'en assumer le commandement. Construire des abris aériens dans la capitale était moins astreignant pour lui et pour les soldats que les longues marches, l'exercice interminable et les inspections inopinées sur un terrain de manoeuvres. Lequel d'entre eux aurait voulu être muté ailleurs, sous les ordres d'un officier plus zélé ? Aujourd'hui, quand je me rappelle comment je les perçus, ce printemps-là, il me paraît insensé d'avoir éprouvé pareille terreur pendant l'hiver.

La première fois où j'osai entrer, sans être convoqué, dans le bureau du lieutenant, il me sembla n'avoir jamais vu un être aussi fragile. Assis sur sa chaise, le dos voûté, le monocle pendant, on ne pouvait avoir avec lui de contact visuel, à cause du regard absent et las qu'il affectait. A l'âge que j'avais, je ne savais pas encore ce que c'est que l'âge. S'apercevant de ma présence, il se leva, surpris d'être dérangé, et me dévisagea sans mot dire. Ce matin-là, j'avais résolu de laisser enfin échapper ce que je ruminais depuis des semaines. Au lieu de traîner derrière les mots, je me lançai à toute allure dans une explication de ce que nous étions : des adolescents qui débutaient à peine dans leur métier. Nous avons beau faire de notre mieux, creuser trois mètres cubes tous les jours dépassait nos forces.

Curieux, la loquacité qui m'avait saisi, face à cet homme. Mais, plus je parlais, plus je me faisais l'effet de n'être qu'un grand enfant. Peut-être me rappelait-il les seuls adultes auprès desquels j'avais réclamé quelque chose : mon père et le maître d'école à Kagoul. Au fond, c'est parce que je l'assimilais à l'un et à l'autre que

je me sentais en sécurité avec lui. Son regard venait à moi de très loin, et, sans m'en rendre compte, j'adoptai le ton émotif sur lequel je m'adressais à mon père ou au maître d'école, à la fois revendicatif et obéissant. C'est ainsi que se présente la scène dans mon souvenir.

Le lieutenant eut une moue embarrassée. Le monocle entre les doigts, après avoir déclaré que les Juifs n'étaient jamais contents, il me demanda ce que je voulais. Pris au dépourvu, je lui répondis que, puisqu'il m'avait confié la responsabilité de l'équipe d'artisans, il fallait que je puisse l'exercer, afin d'éviter des frictions sur les chantiers. Et d'abord fixer notre propre norme de rendement, en faisant de notre mieux. Je l'assurai qu'il n'y aurait pas de tire-au-flanc. De sa voix éraillée, comme si les mots s'évadaient de sa trachée, le lieutenant me rappela que nous étions sous l'autorité de l'armée. Ce fut tout ce que j'obtins pour réponse. A quelques jours de là, au cours d'une de ses visites de chantier, il me donna satisfaction. Peu après, il accepta aussi de signer les carnets de présence et de me les confier pour être distribués à la fin de la journée. Ainsi notre équipe devenait presque autonome. Ce fut mon Austerlitz !

Nous respirions mieux, et la cohésion de notre groupe s'améliora. Chaque matin, j'allais rendre compte du travail de la veille, faire signer les carnets, et je restais même à bavarder avec le lieutenant et l'adjutant. Sans me figurer que cela deviendrait, à la longue, le cadre et le rituel de nos existences - en fait, jusqu'à la fin du travail forcé. La tempête s'était calmée, laissant dans mon cœur des lambeaux de nuages. Au cours des semaines et des mois qui suivirent, telle fut ma vie : tôt levé et parti de bonne heure, de longues journées sur les chantiers pour faire respecter les accords conclus, grâce à une vigilance de chaque instant. En fin d'après-midi, je rentrais à la maison. Trop absorbé pour prendre de la distance vis-à-vis de moi-même et envisager l'avenir. L'avenir était un temps que je ne conjuguais plus. Chaque soir, après le dîner, ma seule envie était de m'écrouler sur mon lit et de dormir. Les garçons avaient beau me faire confiance, le travail restait dur. Isou exprima le désir d'entrer dans notre équipe, et son père l'y fit transférer, moyennant finances. Du temps s'était écoulé depuis les jours du pogrom. Devenus lucides, nous voyions mieux que notre intérêt était de nous tenir droits, et d'alléger notre âme de ses peurs.

2 décembre 1978

On était en mars 41. Après le pogrom, nous avons emménagé dans un nouvel appartement, rue Sfanta Vineri - rue du Vendredi saint ! - plus modeste et plus proche du centre. Pour des raisons d'économie, certes, mais aussi pour quitter un voisinage qui ne nous avait pas porté bonheur. Y étant seul avec ma tante, j'ai pu disposer d'une chambre à moi, qui m'avait manqué jusque-là. A l'époque, c'était un luxe, et toute ma façon de vivre en a été changée. Des masses d'événements se passaient ou se préparaient. Mais nous ne les percevions pas dans leur ensemble et n'en tenions pas compte. Quoi qu'il en soit, le travail forcé nous avait plongés dans une détresse matérielle et morale. En quelques mois, des milliers de jeunes avaient perdu leur jeunesse. Leur visage ne portait plus de trace de l'enfance. Il était devenu grave comme si une vérité insupportable les avait visités. Tout annonçait une vie différente, mais comment s'y préparer, puisqu'on ne savait pas à quoi, sauf à une détresse plus grande encore ? Quand j'en parlais avec Tanti Anna dont le fils était éloigné par le travail forcé, ses yeux enfouis dans les orbites étaient l'image de la consternation et de la tristesse.

Aujourd'hui encore, le rouge de l'embarras me monte au front quand je me rappelle que, dans ce désert d'espérance, le travail forcé m'était devenu un refuge. J'éprouvais le sentiment de n'être nulle part et de n'être rien - et cela même me rassurait. De nouvelles lois raciales furent édictées, fin mars : je ne leur prêtais guère d'attention. Moins, en tout cas, que le lieutenant qui les commentait avec l'adjudant dans une joyeuse cordialité. Mais cela me contrariait qu'il se laissât aller à un ton vulgaire pour faire peuple et afficher sa fidélité militaire au régime. Le courage vient à certains avec moins d'efforts qu'à d'autres. La lâcheté, tout le monde en a. Et lui ? Je craignais que l'officier qui avait fait preuve de tolérance en mainte circonstance ne cédât à l'antisémite zélé qu'il portait en lui. Par ailleurs, dans la tension de mes nerfs, j'avais besoin de lui faire savoir et lui dis donc comment je voyais notre situation. Sa réplique m'est restée en mémoire : « On ne peut rien faire pour vous, les Juifs. Vous êtes poursuivis depuis trop longtemps par le mal. Mais au moins vous avez gardé une ambition de grandeur que nous, les Grecs, n'avons plus du tout. »

Plus tard, je compris que je n'aurais pas dû m'inquiéter. Il avait l'esprit absorbé par tout autre chose et nous laissait seuls nous accoutumer aux nouvelles conditions, à nos misères particulières. Et les garçons de l'équipe avaient dû le pressentir qui, par de petits signes, m'entouraient de leur confiance, voire de leur affection. Cela guérissait mon extrême timidité et mes craintes exagérées. Il apparut petit à petit que j'étais plus adroit que je ne le pensais. Comment m'y étais-je pris, je n'en sais rien. A la longue, je saisis que j'avais en moi une patience qui est une forme de courage et de sincérité. C'est à elle qu'on risque de renoncer en premier. Après cet abandon, tous les autres sont faciles.

Mais à la maison les soucis s'aggravaient. Venu pour un bref congé, Pouïou décida de ne plus retourner au camp de travail en province. Arrêté et condamné à trois mois de détention, mon cousin fut envoyé à la sinistre prison de Jilava. Pour toute nourriture, il recevait midi et soir une gamelle d'eau colorée avec un peu de pain dedans. La nuit, il était dévoré par les poux. Affamés, lui et ses compagnons mangeaient des pommes de terre crues. Sa fiancée et Tanti Anna lui rendaient visite pour lui apporter de modestes colis. Il en sortit malade. A peine remis, on l'affecta de nouveau au travail forcé, mais cette fois à Bucarest. Je me souviens que Tanti Anna en fut soulagée au point de paraître gaie, car la santé de son fils était le souci de sa vie.

Ce printemps-là, j'étais fatigué de moi-même. Fatigué de penser à ma taille et aux remblais de terre, fatigué de ne plus lire. En un sens, c'était trop facile de se laisser abrutir par les longues journées de rude travail. On en vient au point où on cesse de s'indigner, de s'intéresser au macrocosme, à force de rabâcher les mêmes idées dans un microcosme étriqué. J'avais besoin d'un grain de certitude et de pureté. Par chance, des écrits de la Kabbale, ou un livre traitant de la Kabbale, me tombèrent entre les mains. Me grisant de ce texte merveilleux qui paraissait exhiler un souffle brûlant, j'avais l'impression de glisser le long de la spirale des mots inspirés, des images énigmatiques. Des rais de pensées furetaient à travers les pages, comme s'ils cherchaient à me transporter dans un autre univers, qu'il ne dépendait que de moi de faire exister. Étranges livres que ceux où l'on sent défiler, derrière les beautés du texte, de mystérieuses lumières et des formules inexplicables. A moins que ne manquassent la tranquillité d'esprit, la patience de m'intéresser plus étroitement à l'expérience puissante et authentique pour en déchiffrer les arcanes.

Ainsi débuta le mois de juin. Les jours s'écoulaient lentement à Bucarest. Les informations tombaient : ce qui s'était passé dans la Yougoslavie occupée par les Allemands, d'étranges rumeurs à propos des soldats recevant une affectation aux frontières. A cette date, toute la ville se préparait pour l'été. Depuis des mois que durait l'attente, on perdait le sens de l'urgence et de l'événement. Subitement, une fin d'après-midi où je me plongeais dans ma lecture de la Kabbale, se répandit la nouvelle de l'ordre donné à l'armée roumaine de franchir le Prut et de libérer la Bessarabie et la Boukovine, aux côtés de l'armée allemande. La surprise fut complète, on ne s'attendait pas à entrer en guerre. Ni que, ce jour ensoleillé, elle prendrait un tournant décisif, puisque notre armée s'attaquait à la Russie soviétique. Il n'existe rien de semblable au passage de la paix à la guerre : désormais, l'homme sait qu'il ne s'appartient plus, étant devenu un simple atome du tourbillon qui va l'entraîner. Le sang bat dans la tête, le temps s'immobilise et le monde vacille. Je me sentais vide tandis que, l'oreille collée à la radio, je suivais l'avance de l'année qui, sur l'autre rive du Prut, foulait déjà cette terre que j'aimais tant.

La clameur des discours patriotiques s'enflait et retombait pour s'enfler encore et retomber à la cadence des musiques militaires. D'un bout à l'autre, chaque accent suffisait à inspirer la frayeur : la guerre ! Et la foule - toujours à la radio - paraissait excitée comme si, sevrée d'actions d'éclat, elle avait soif de batailles et de victoires. Soudain tout avait changé : l'air, le ton ; on ne savait plus comment penser ni précisément comment réagir. D'où, peut-être, le calme stupéfait que l'on pouvait ressentir. Une énorme crevasse s'ouvrait en dessous de l'existence. Et nul ne pouvait dire quand on reverrait la lumière.

Les jours suivants, ce furent l'exaltation, l'euphorie. Selon les stratèges improvisés, les troupes déferlaient vers le Dniestr et, en quelques semaines, allaient reprendre les provinces roumaines. La guerre se conclurait par une victoire à brève échéance. J'éprouvais un frisson de patriotisme, tout aussi vite réprimé par mon inquiétude bien plus forte : qu'advierait-il de notre famille et de nos amis restés là-bas, exposés à la vengeance des Allemands ? Les journaux étaient avares d'informations. Rien ne laissait supposer des violences, des drames. Mais l'amalgame des Juifs aux communistes, que l'on lisait et entendait partout, donnait la fièvre à nos pensées muettes. On avait beau avoir l'habitude de cet amalgame : du fait de la guerre, être juif relevait désormais de la haute trahison.

La guerre me plaisait chaque jour de moins en moins. Il devenait clair qu'elle se poursuivrait au-delà des provinces roumaines jusqu'à la conquête de la Russie. Je passai une bonne partie de mes soirées à réécrire dans ma tête Guerre et Paix de Tolstoï. Le génie irrégulier des Russes les a souvent égarés dans l'histoire, mais pas dans la géographie. Attribuant à Staline le rôle de Koutousov, je lui fis retirer ses troupes jusqu'à l'Oural, d'où elles reviendraient dans deux ans, victorieuses d'un Hitler en déroute. C'était là une étrange réassurance, alors que l'Armée rouge glissait sur la pente des défaites. Mais j'étais porté à lui accorder beaucoup de crédit, me bouchant les oreilles pour ne rien entendre de ce qui aurait pu la troubler.

J'aurais continué, si les rumeurs parvenues sur le pogrom, fin juin 41, dans la ville ensanglantée d'Iassy, n'étaient devenues une certitude. Aucune horreur de cette guerre ne fut plus gratuite, ni plus brutale. Tandis que les colonnes de soldats chassaient les troupes russes des rives du Prut, dans les rues de la grande cité moldave se déclenchait, sur l'ordre du dictateur Antonesco, une chasse à l'homme. On pillait des maisons, des gens furent exécutés dans la cour des commissariats de police ; d'autres entassés dans des trains pour des voyages sans but, mourant de soif, étouffant de chaleur. Puis on apprit que ce carnaval de sang avait été orchestré par l'armée et soutenu par la population jubilante qui l'acclamait et participait à l'hallali. Le chiffre que l'on disait de plusieurs milliers de morts me glaça et me donna la nausée. Ainsi que cette nouvelle lue dans les journaux : quelques centaines de judéo-communistes avaient été exécutés à Iassy pour avoir donné l'asile à des espions soviétiques et tué des soldats roumains. Le genre de mensonges officiels qu'on reconnaît comme tels en consultant son cœur pour y lire la vérité - car, en temps de désastre, c'est là qu'elle se tient.

De tout ce que j'avais pressenti, j'eus plus tard confirmation par mon vieil ami Chiva, qui vécut de terribles jours à Iassy. Et, c'est le pire, chaque année, à la fin juin, il en commémore le souvenir par un accès de mélancolie ou quelque maladie. Ce n'est que tout récemment, en écrivant ces notes, que j'ai eu le courage de lire Kaput. Curzio Malaparte, à l'époque correspondant de guerre italien et témoin oculaire, en rend compte. Je lui emprunte quelques phrases : « Des hordes de juifs, poursuivis par des soldats et des habitants enragés armés de couteaux et de barres de mine, fuyaient dans les rues ; des groupes de policiers enfonçaient les portes des maisons avec la crosse de leurs fusils ; des fenêtres s'ouvraient brusquement et des femmes échevelées, en chemise de nuit, apparaissaient, hurlant,

levant les bras en l'air ; certaines se jetaient par la fenêtre et leur visage heurtait l'asphalte avec un cognement sourd. Des escadrons de soldats lançaient des grenades à main dans les caves où beaucoup de gens avaient en vain cherché la sécurité... Là où le massacre avait été le plus intense, le pied glissait dans le sang ; partout le tribut hystérique et féroce du pogrom emplissait les maisons et les rues de coups de feu, de pleurs, de cris terribles et de rires cruels. »

Ainsi la guerre contre la Russie débuta par une guerre contre les Juifs. Et le pogrom d'Iassy fut la première victoire de l'armée roumaine, et la seule qui n'ait pas été payée, effacée par une défaite ultérieure. Ce ne fut pas un officier subalterne, mais le chef des armées, le maréchal Antonesco en personne, qui l'ordonna. Plusieurs fois, à titre d'exercice moral, je me suis efforcé de retracer ses motifs. L'homme sortait de l'obscurité de l'année, de la solitude politique, enivré non seulement par sa prétendue mission, mais aussi par la grandeur même de la position qu'il occupait. Son éclat l'aveuglait. Rien d'étonnant, donc, qu'il ait cherché à flatter les Allemands et à leur montrer que la branche militaire du national-socialisme pouvait oeuvrer à l'instar de la branche politique à Bucarest, en plus efficace. Et que Hitler avait eu raison de le préférer à Horia Sima pour mobiliser le peuple dans le même but commun.

À moins que, du fond archaïque, inconscient de sa nature, n'ait surgi la figure du croisé, la guerre contre les Russes transfigurée en croisade anti-judéo-bolchevique. Et comme les croisés du Moyen Age, avant d'aller libérer la Terre sainte des mains des incroyants, lui aussi commençait par des rapines et des massacres de Juifs, fasciné par la vision d'un crépuscule éblouissant de sang. Ce motif archaïque n'avait rien d'incroyable.

Enfin, il connaissait la nature humaine. Et si tous les hommes politiques, y compris ceux de l'opposition, ne l'avaient pas suivi jusqu'au bord du Dniestr, la frontière de la Grande Roumanie, ils auraient pu ensuite l'arrêter. Mais Antonesco était engagé sans réserve aux côtés de Hitler et de Mussolini. Sa fidélité, il l'avait déclaré, « n'était pas une attitude politique, mais un état de conscience ». C'est donc peut-être parce qu'il connaissait la nature humaine en général, qu'il pensa tenir en main l'année et les partis, et les empêcher de lui retirer leur soutien en les mouillant dans un crime. Ainsi le pogrom d'Iassy et d'autres qui en furent la suite logique liaient les mains à tout un chacun et assuraient l'unité d'exécution dans cette guerre qui devait durer plus de trois ans et faire plus d'un demi-million de

morts sous les houles neigeuses de la steppe russe. Quant à nous, l'avertissement que nous adressait le général en ordonnant le pogrom d'Iassy était clair : « Je suis le maître, et ne croyez surtout pas que, les gardes de fer disparus, vous êtes tirés de l'affaire nazie. » Et le faible resta entre les mains du faible et du lâche. Mais assez sur ce sujet.

Mes propres craintes prirent une tournure bizarre. Une obsession s'insinua : nous sommes à la merci des militaires, un jour ou l'autre, la violence éclatera sur les chantiers. J'étais à l'affût des signes et de l'incident le plus banal. Donc je demandai à l'équipe un effort plus soutenu, une attention constante à ce que chacun disait et faisait. C'est seulement à la fin de la journée, les carnets de présence distribués, que je me sentais soulagé, en sécurité jusqu'au lendemain. Le lieutenant, avec lequel je cherchais à avoir des contacts, ne paraissait pas remarquer mon inquiétude. Ce n'était pas son genre de s'intéresser aux états d'âme des autres. Chaque matin, il se dirigeait vers son bureau, du même pas pressé et nerveux, pour expédier les affaires courantes. Un de ces matins-là, je risquai une allusion à ce qui m'obsédait. Quelque part, en lui-même, il le savait. L'éclair brillant au fond de l'oeil auquel était fixé le monocle et le durcissement des mâchoires indiquaient la réaction : « Pourquoi vient-il pleurer dans mon gilet ? » Je fus d'autant plus étonné lorsque, quelques jours plus tard, il lança, après avoir signé les carnets de présence : « Nous avons tous nos rendez-vous avec la vie. » Était-ce la réponse à mon inquiétude ?

Tant de choses avaient eu lieu, le pogrom, le début de la guerre, le travail forcé - que je ne pensais plus à Kappa. J'avais presque oublié notre accord de Bessarabie lorsqu'il me contacta, fin juillet ou début août. Exactement de la manière dont il me l'avait annoncé, en me disant qu'il faudrait donner un nouvel élan au parti communiste pendant la guerre. On en est là. Il se conduisait en homme qui en sait long, maître de ses intentions et de ses sentiments. Un coup de pistolet tiré contre son visage ne l'aurait même pas fait ciller. N'ayant confiance en personne qu'en lui-même, il ne craignait ni pour sa vie, ni pour sa capacité de résister à un coup dur. Il était évident pour Kappa que j'attendais ses instructions. Aussi parut-il surpris que je lui demande de m'expliquer pourquoi l'Armée rouge se retirait, et ce qui se publiait sur le parti communiste. Ses yeux restèrent fixes et son visage ne changea pas de couleur un seul instant. Sa réponse fut que chacun en ce moment devait faire son devoir, au lieu de s'attarder sur les défauts du parti. De mê-

me, il ne perdit pas sa couleur lorsque je lui fis le récit de ce qui s'était passé depuis notre rencontre en Bessarabie, ou lui posai des questions sur Esther et les Tsoudik. Pour lui, tout ce qui arrivait était dans la logique fasciste, et il s'abstint du moindre commentaire personnel. Il me regardait avec le sourire placide de celui qui refuse de s'apitoyer sur l'inévitable. Ce langage sec, cette attitude dépourvue de flamme, j'allais souvent les rencontrer par la suite chez les communistes bon teint.

Ainsi la *némésis* vint. Je ne me souviens ni comment, ni pourquoi nous nous sommes trouvés un soir chez mon camarade de lycée Crâciun à Bragadirou, la fabrique de bière sur une hauteur de Bucarest, près du Patriarcat, où mon ami vivait avec sa mère veuve. La vue de cette femme digne, discrète et modestement vêtue, m'impressionnait toujours. Entre elle et son fils, il y avait une entente tacite, un amour qui ne s'exprimait pas, mais transparaisait dans le moindre geste. Dans le buffet de chêne sculpté de fleurs, elle prit de petits verres pour nous servir un alcool frais à boire. Par la suite, chaque fois que j'ai pensé à Crâciun, j'ai revu cette salle à manger, et sa mère droite et silencieuse qui se retirait, sachant qu'une réunion se tenait là.

Adhérer au parti communiste n'était pas, comme aujourd'hui, une simple décision à prendre. Ce geste mettait en danger non seulement celui qui le faisait, mais tous les siens. Le parti comptait à peine quelques centaines de membres. Ses leaders étaient en prison. En outre, les ouvriers roumains y représentaient une infime minorité. Et pour Crâciun le risque était d'autant plus grand que son milieu l'aurait renié en cas de malheur. Mais nous n'y pensions pas le moins du monde, lorsque Kappa nous informa que nous allions former, avec une fille et un autre garçon, une cellule. Il nous expliqua comment procéder pour que nos réunions restent secrètes et nos activités, clandestines. Nous ne devions pas chercher à connaître l'identité d'autres camarades ou de nos éventuels contacts.

Ce n'est pas sans appréhension que je participai à la vie de notre cellule. J'ai oublié de qui nous recevions nos instructions, et à qui nous transmettions les résultats de nos actions. Était-ce Crâciun ? Il n'était jamais aussi heureux que lorsqu'on le chargeait d'une délicate mission de confiance. Notre situation présentait de nombreux dangers, alors que toute activité politique semblait inutile dans un pays consentant et trop bien tenu en main. Sans doute ai-je pensé que, tôt ou tard, j'aurais à subir des épreuves plus graves. D'en avoir volontairement pris le risque

m'apportait un peu de dignité, donnait un sens à ce qui, sans cela, ressemblait trop à la fatalité. Je ne m'attarderai ni sur la vie clandestine de notre cellule, ni sur notre action. Nous n'avons fait que ce qu'on nous demandait de faire, sans excès de risque, ni héroïsme.

De la sincérité : c'est la seule qualité que je revendique pour notre cellule, du début à la fin. Il faut de la sincérité pour accomplir une action que l'on n'a pas décidée, pour avoir confiance dans la capacité du parti à peser les dangers auxquels il nous expose. La splendeur de la cause, la terreur des effets, tel est le choix auquel on peut être confronté. Mais je n'avais pas à faire ce choix, car les mêmes effets auraient pu se produire de mille façons. Les risques ? A l'époque, je n'y ai jamais songé. Ni même aux dégâts que j'aurais pu causer dans la vie de Tanti Anna et de Pouïou. C'est seulement après la guerre que j'éprouvai une peur rétrospective. Et je fus stupéfait de mon inconscience. Maintenant encore, je m'étonne que tant d'événements de notre existence personnelle se déroulent de manière aussi discrète, suscitent aussi peu de réflexion. Les derniers jours d'été étaient beaux, doux, les soirées d'une agréable fraîcheur. Peu à peu les inquiétudes du travail sur les chantiers diminuaient. Pas d'un seul coup, ni en entier, mais je me tracassais moins.

5 décembre 1978

L'automne fut froid et humide. Je n'oubliais pas que c'était toujours la guerre, bon sang, ses horreurs et sa sauvagerie. L'une après l'autre, les villes étaient perdues par l'Armée rouge, et nul n'osait penser où cela s'arrêterait. Chaque fleuve vers lequel se retiraient les troupes du maréchal Boudienny, le héros moustachu de la révolution à la tête de la cavalerie cosaque et tartare, devait être le dernier. Mais, après le Dniestr, puis le Dniepr, puis le Bug et enfin le Don, l'espoir d'un sursaut de l'Armée rouge s'amenuisait. Chacune de ses défaites, je la ressentais comme mienne ou nôtre, et ne pouvais l'interpréter comme un simple fait de hasard. La peur faisait palpiter mon coeur, oppressait mes poumons quand j'apprenais que les troupes allemandes et roumaines avançaient en tenailles dans le territoire russe. En octobre, Odessa, le berceau de la famille, tomba. Dans la vaste géographie évoquée par le mouvement des armées, devenue un lit fluvial, il n'y

avait plus de place pour la révolution. La vision était celle du monde d'avant 1917. A ce moment-là, plus rien de cette guerre ne me parut réel. J'étais entièrement seul, dans l'étrange paysage d'une mémoire que je ne pouvais partager ni avec Pouïou, ni avec Isou, et à peine avec mon père. Lui, je le voyais si peu. Il me manquait. Je ne comprenais guère son attitude, mélange d'indifférence et d'insincérité. Trente ans après seulement, j'appris par mon cousin qu'il avait souffert d'une dépression nerveuse au début de la guerre.

En septembre ou octobre, la rumeur courait que les déportations avaient commencé en Boukovine et en Bessarabie. Le dictateur Antonesco avait déjà annoncé la « purification ethnique » - c'étaient ses mots - de ces provinces. Au besoin à l'aide de mitrailleuses, sans pitié. Peu lui importait que l'histoire jugeât que les Roumains étaient des barbares, du moment qu'ils se conduisaient en tant que tels. Comme Nestor dans l'Iliade, il avait lancé : « Tuons les hommes ! » La haine et la soif de vengeance se drapaient maintenant dans les plis de l'amour de la patrie. Soldats et officiers firent leur devoir avec zèle. En Bessarabie, à Kichinev, on renouvela l'exploit d'Iassy, en massacrant plus de dix mille personnes - le second pogrom dans cette ville en un demi-siècle. Partout, dans les bourgades, les villages, les meurtres ne cessèrent pas durant des semaines. Que d'hommes laborieux, merveilleux, dont les familles luttaient depuis des siècles avec la terre pour lui arracher leur subsistance, disparurent ! Et, selon des témoins, leurs dépouilles furent jetées ensemble dans des tombes creusées à la hâte.

Ceux qui en réchappèrent, après avoir enduré la soif et la faim, furent condamnés à la déportation. En chemin, on les avait torturés, battus à mort, outragés jusqu'au fond de leur sensibilité humaine. Tandis que les plus enragés de leurs voisins satisfaisaient sur eux de basses rancunes et les dépouillaient de leurs dernières possessions. Chacun avait trouvé une femme, un enfant, un vieillard pour assouvir son désir avec un entrain féroce. Les jeunes enfants surtout, épouvantés, s'enfuyaient dans les bois, s'aplatissaient dans les fossés, se cachaient derrière les meubles ou sous un banc. Des milliers d'entre eux ont erré ensuite pendant des mois, des années. Que signifiait pour eux survivre, après cela ? Était-ce une question de vie et de mort, alors que la mort était leur seule amie ? Simplement revoir une mère ou un père que les grands prédateurs leur avaient enlevés.

Les récits de ces massacres et de ces déportations - de Boukovine, on rapporta des scènes analogues - allaient au-delà de ce qu'une oreille humaine peut suppor-

ter. Les paroles lépreuses qui les décrivent, les justifications qui tentent de combler le vide des coeurs par un motif humain ajoutent à leur aspect hallucinant. Plus il y a d'horreur, moins on croit que cette horreur puisse exister. En effet, il y a le monde dont la guerre fait partie, et il y a l'immonde. Ce n'est pas la même chose d'être considéré comme un ennemi et comme une proie. Dans le premier cas, le monde est encore un monde ; on demeure maître de ses sentiments ou de ses actes, on peut attester de son humanité. Dans le second cas, rien de tout cela ne compte plus. On n'est plus qu'un corps, et n'importe qui peut le détruire, en user suivant son bon plaisir.

Et c'est un immonde que le gouvernement créa en Transnistrie - un nom qui lui fut spécialement donné. Y furent exilés ceux qui restèrent en vie. On leur refusa l'eau, la nourriture, le savon, les vêtements, des abris suffisants, des soins médicaux. Contraints de se rendre à marches forcées dans des endroits éloignés, des milliers d'entre eux moururent d'épuisement ou de maladie. On met couramment sur le compte des Allemands toutes les atrocités et tous les crimes de la Seconde Guerre mondiale. Ils s'y sont taillé la part du lion. Mais, s'ils ont servi de modèle, ils ont aussi servi de prétexte à ceux qui brûlaient d'assouvir leurs haines et leurs passions de meurtre. Sans doute les exécutants ont-ils tous une tache de sang indélébile sur les mains, une marque d'infamie sur leur conscience nationale. Un oncle du côté de ma mère m'a raconté, après la guerre, les souffrances provoquées par les longues marches, les carences et les paralysies dues à la nourriture distribuée dans les camps de Transnistrie. Lui-même croyait en avoir réchappé parce que, par religion, il s'abstenait de consommer la plupart des aliments.

Toujours est-il que les Allemands eux-mêmes demandèrent aux Roumains de mettre provisoirement un terme à ces atrocités sauvages. Se réservant sans doute de les recommencer sur le mode « civilisé » plus tard. Mais, en peu de temps, le gouvernement avait prouvé qu'on pouvait détruire des communautés, exterminer des populations, sans soulever de protestations ni à l'intérieur du pays ni à l'extérieur. Comme une expérience en réelle grandeur qui facilitait à Hitler la découverte d'une solution finale. Elle fut, semble-t-il, la première du genre, et réussie.

Ainsi se passa l'année 41. Très rapidement, l'excès d'alarme et de peurs me donna une sorte de fièvre. La mémoire ne trouvait pas de repos. Elle travaillait sans relâche, tournait à vide. Des bribes de souvenirs s'y pourchassaient à toute vitesse : de l'entrepôt de Kagoul aux champs de blé, des rives du Prut aux poussière-

res de mon enfance. Le tourbillon qui me tourmentait s'arrêtait à Esther. Cela m'affaissait le coeur de penser à elle comme à une personne qui n'était plus là. D'abandonner l'espoir, que j'avais gardé, de la retrouver. Le jour, évidemment, je n'avais pas le temps de penser à elle. Mais la nuit... En rêve, Esther m'apparaissait souillée, dans la maison de ses parents qui n'était plus que cendres. Je la voyais meurtrie, couverte de sang, absolument inerte. Seule la magie du *tango nocturno* que nous avons dansé ensemble, la nuit précédant mon départ de Bessarabie, faisait descendre en moi un bien-être apaisant. J'étais là, respirant à peine. Toutes les images que j'avais emportées d'elle et gardées dans le secret de mon coeur défilaient. Même aujourd'hui, je les revois nettement, et ses yeux, par-dessus les lumières, me regardent en face. Lorsque vint le froid de décembre et que je n'eus plus la force de rêver, je poursuivis cette danse interminable avec Esther en écrivant un très long poème rythmé par ce tango que je n'ai jamais oublié. Deux fragments ont traversé l'Europe avec moi, et à Paris, je les ai traduits en français, lors du passage par le sombre tunnel d'une dépression.

L'idée ne m'était jamais venue que le récit d'une vie puisse devenir le rappel de cette vie. Je n'avais pas prévu qu'il me faudrait affronter de nouveau les émotions et les pensées qui m'avaient naguère rempli de détresse. Et encore moins que les questions auxquelles je n'avais pas eu de réponse se rallumeraient pour en réclamer une. Qu'était-il arrivé à mes amis d'enfance ? Qu'était-il arrivé à Esther ? A un moment, il me parut possible qu'elle et sa famille, comme ma tante Ernestine ou le fils d'une soeur de ma mère, Dora, aient pu se réfugier en Russie soviétique, échappant ainsi à la déportation. Mais il est plus vraisemblable, en l'absence d'indices, qu'ils aient disparu dans les boues et les cendres de Bessarabie. Et comme tous ceux qui ont souffert une grande douleur, une grande perte, je demeure lié à eux par le plus profond des liens, celui d'une communauté de chagrins.

Cet hiver-là, je n'aspirais qu'à dormir, ma seule joie, mon seul apaisement. J'avais beau me reprocher comme une trahison cette envie de sommeil, cette envie de vivre - ou son contraire, ce désir que tout soit fini, au bout de la succession des naufrages survenus depuis janvier, flux et reflux des dangers, pertes d'êtres chers, rémissions éphémères. Ce serait, espérais-je, la fin de ma vie. Je ne verrais plus la suite de la guerre, et les ultimes amertumes me seraient épargnées. Tant de fois, aux sombres moments de l'existence, ce désir m'est venu, priant le soir que le réveil ne me dérange plus le matin. Mais l'audace m'a manqué de le réaliser, de

même qu'en cette année où il avait surgi, si violent. Ce qui m'a arrêté, c'est cette mienne conviction, chevillée au corps, que les autres paieraient pour leurs méfaits. Qu'aucun peuple ne peut éviter que l'abcès de ses crimes ne mûrisse et crève. Il y a toujours une mer Rouge qui se referme sur les bourreaux, loin de leur pays et de leur foyer. De le croire me consolait, et me faisait souhaiter être encore là pour le voir.

C'est maintenant décembre comme en ce temps-là, et je suis à Jérusalem. La nuit vient, éclairée par la lune du désert. L'envie de rafraîchir mes souvenirs m'a ramené auprès du gardien de la Fondation Van Leer. Je le trouve en compagnie d'un homme de son âge, un ex-déporté sans doute. Ils parlent naturellement des jours anciens. Quand j'interviens avec mon récit de la Bessarabie, ils s'empresent de me consoler, sur le ton mélodramatique si familier aux Roumains. Je m'abstiens de tout commentaire. Comme s'il lisait dans mes pensées, le gardien dit : « Je sais que j'ai eu tort. Mais je n'ai pas eu le courage de faire face aux balles. Même le jour où, à Odessa, un soldat m'a crié : " On les a eus ! " et où j'ai fait oui, en détournant la tête, au lieu de tout laisser et de m'enfuir. » Je l'interromps brutalement : « Vous auriez réussi à vous faire tuer, c'est tout. » Et son compagnon ajoute, comme beaucoup de Roumains : « Mais nous avons eu la chance de survivre. »

C'est une phrase qui me heurte chaque fois que je l'entends. Elle sonne comme un désir de résignation, une aspiration à l'oubli. Tout autant me heurtent, dans les livres consacrés au génocide, le laxisme et l'inattention portée aux crimes historiques que furent la chaîne des pogroms et des déportations en Roumanie. Si on prend pour terme de comparaison l'extermination de tous les hommes, femmes, et surtout des enfants - donc Auschwitz - oui, c'est vrai, il y eut beaucoup de survivants dans mon pays. Mais si on pense que personne n'aurait dû être tué, le rôle d'un État, de sa police et de son armée étant de protéger la vie de ses ressortissants, alors la destruction, au vu et au su de tout le monde, de deux à trois cents mille êtres vivants, est tragiquement énorme. Mesurer l'étendue d'un mal est difficile. L'historien commettrait une grossière erreur en s'y livrant. Toute discussion portant sur une différence de nombres dénote une défaillance de la fibre morale.

Plusieurs fois, pendant les années de guerre, je me souviens d'avoir pensé : si je survivis, ce sera parce que mon pays n'a pu décider dans quel sens tomber vers le mal. J'étais frappé par le fait que, dans une civilisation comme la nôtre, qui a pris

l'habitude de massacrer des êtres humains, il a occupé un rang honorable, compte tenu de ses moyens. Mais, parce qu'il n'est pas allé jusqu'au bout, peut-on dire que le mal s'est changé en bien ? On a naturellement tendance à le penser, pour faire la paix avec soi-même et donner une signification à ce qui n'est qu'un concours de circonstances. « Après un tel savoir, quel pardon ? » A ce vers de T. S. Eliot, il n'y a rien à ajouter.

En rentrant, après cette dernière conversation avec le gardien, je notai un memento : « Ne te lamente pas à outrance, dans ces notes, sur ce qui s'est passé en 1941. Tu ne fais qu'aggraver ta mélancolie. » Maintenant, le soleil ne tarderait plus à se coucher. Penché sur la balustrade, je tournai mes regards au loin vers l'Orient, par-delà la Dormition et le mont Sion. Qu'essayais-je de me rappeler ? Ma détresse à Bucarest en décembre 41. Je n'avais personne à qui parler à coeur ouvert de ces lieux et de ces années d'enfance dans le désastre. La panique avec laquelle avait commencé l'année était toujours en moi, contenue, comme l'eau arrêtée par un barrage. Mais en profondeur elle circule par les vannes ouvertes et se répand. Quand, par la suite, ont afflué les mauvaises nouvelles et les mauvais présages, la panique a débordé sans que je puisse la contenir. Même aujourd'hui, je revois très nettement arriver l'automne et l'hiver endeuillés. J'avais envie de porter le deuil du monde béni de mes premières années d'école, de mes premiers émois amoureux, de mes rêveries bibliques, devenu à jamais une terre couverte de cendres et de sang. Je m'affligeais pour moi-même aussi, en découvrant que je n'en avais pas d'autre. Et la mélancolie ombrageuse vint. Depuis, elle appartient au cours régulier de mon existence. Toujours elle revient, j'ignore pourquoi, et ravive en moi-même le cycle de la panique et du deuil que j'ai vécu cette année-là. Elle a sans doute d'autres causes, mais une seule date anniversaire : une froide nuit d'hiver bleuisant derrière les carreaux.

10 décembre 1978

En 1942, il aurait pu arriver n'importe quoi. Parce qu'il ne se passa rien, ce fut l'année la plus intérieure et la plus terrible de la guerre. Étrange constat, si l'on pense aux millions d'êtres précipités vivants dans le brasier qui s'alluma cette année-là. Je me suis rappelé mon état d'esprit d'alors en lisant « L'Holocauste sur

terre », une nouvelle de Nathaniel Hawthorne. Peut-être fus-je attiré par le titre du récit. Les hommes qui ont atteint un degré de progrès dépassant celui des siècles antérieurs allument un bûcher, livrent aux flammes toutes les constitutions politiques, les reliques des religions, les emblèmes des empires et les grands livres, dont ceux de Shakespeare et la Bible. Afin de laisser la voie libre aux générations futures. Avec quelques autres vérités, j'avais découvert que l'holocauste serait dicté, non par un instinct archaïque et barbare, mais par la propension de l'homme moderne à faire table rase de tous les vestiges du passé pour accoucher de l'avenir. Sur ce sujet, Milton a tout dit : « Qui brûle un livre brûle un homme. »

Mais pourquoi ce conte m'avait-il tellement impressionné ? Parce que je pouvais, en quelque sorte, m'identifier au narrateur. Pendant la guerre, j'étais le spectateur de la lutte à mort qui faisait rage : une destruction par le feu dont les flammes tantôt se rapprochaient et tantôt s'éloignaient. Quand elles s'éloignaient, j'oubliais presque qu'elles pouvaient m'atteindre. Quand elles se rapprochaient, je prenais conscience de ce qui se dissimulait derrière elles. Quelque chose de terrifiant qui pouvait me happer à l'improviste et me précipiter dans l'amas humain destiné à alimenter ce bûcher. Oui, je me rappelle les émotions qui m'envahissaient alors, et surtout cette contraction intérieure, cette tétanie qui me tenait recroquevillé dans l'obscurité d'une appréhension que je ne pouvais nommer et dont je ne voulais pas connaître la raison. Tout comme un malade à l'hôpital, attendant le verdict du médecin. Et qui aimerait rester pelotonné dans l'attente, ne rien savoir et continuer son existence sans bouger, à l'abri de son ignorance.

1942 est dans ma vie une année dont je déteste me souvenir. Elle débuta par l'hiver le plus triste et le plus misérable. Il y avait la faim, d'abord une intruse qui grondait et vous rongait, et ensuite une drogue, une hébétude endormant la souffrance dont la conscience persistait néanmoins. Certes, je ne mourais pas de faim, mais il était rare que je ne me sentisse pas affamé pendant la journée. Heureusement, j'étais en assez bonne santé pour le supporter et rêver de pain frais comme d'une friandise. On cachait son dénuement, bien sûr, mais il devenait plus visible à mesure que la situation se détériorait. Chacun savait ce qu'exprimaient les visages émaciés, les yeux hagards : pas assez à manger. Ma tante s'inquiétait souvent, car j'étais devenu d'une maigreur effrayante et j'avais peu de forces. La fatigue du travail forcé sapait mon courage et l'envie même de faire face aux privations. Mais que pouvait Tantî Anna, quand l'argent nécessaire pour acheter nourriture,

vêtements, chaussures, bois, savon se raréfiait ? Elle puisait dans ses réserves et glissait plus avant dans la pauvreté, comme la plupart d'entre nous.

Il y avait surtout la peur, la peur impuissante, désespérée devant une fatalité que l'on croyait toujours plus inexorable. Innombrables étaient les raisons d'avoir peur - mais, pour avoir peur, a-t-on besoin de raisons ? Tout était si confus, étouffé par manque d'espoir comme par un manque d'oxygène. Et plus que le reste, la pensée que cette manière d'exister était elle-même irréaliste, factice : il suffisait au dictateur de remuer le petit doigt, et nous disparaîtrions comme une bouffée de fumée. De temps en temps, je faisais mine de m'intéresser à ce que je faisais, au déroulement de la guerre, à un livre. Il fallait bien se donner l'impression de vivre, fût-ce au jour le jour. Mais j'en revenais sans cesse à cette appréhension qui me rendait indifférent à presque tout. Ou plutôt elle revenait en moi comme la seule réalité qui comptât. Et la peur isole. Aucun homme ne peut dissimuler longtemps ses peurs. Comment nommer le sentiment bizarre qui me faisait éviter les autres ? De la honte, ou plutôt de l'aversion de devoir subir leurs peurs en leur avouant la mienne ? Car la promiscuité molle de ceux qui se consolent dans leurs peurs est aussi insupportable, parce que pitoyable, que la promiscuité de ceux qui se consolent dans leurs échecs et leurs misères. Ma sensibilité s'y opposait, et mon respect des autres.

Depuis mon enfance, je n'avais pas connu pareille solitude. Je me sentais totalement étranger au monde. Un monde impitoyable où, pensais-je, un secret était caché. Sa beauté était toujours visible dans les trouées de lumière, dans les poches d'ombre du rêve éveillé de l'âme égarée dans ce désert. J'attendais avec impatience le soir pour pouvoir faire ce rêve, à la nuit tombante. Une habitude qui m'est restée, quand, irrité par les voix, perdu dans l'agitation sociale, je rentre à la maison, excédé jusqu'à l'assombrissement après une journée longue et stérile.

Rétrécissant l'horizon de la vie, la pénurie et la peur finissaient par susciter des illusions extravagantes. Mais elles me maintenaient à flot, si bien que je ne les remettais pas en question. Tout le monde, à l'époque, se berçait de fantaisies ou de superstitions. Elles comportaient des variantes mais chacun croyait, inconsciemment, qu'il pourrait conjurer le sort et augmenter ses chances d'échapper au pire en obéissant aux autorités, en observant des rites, des règles. Certaines étaient manifestes dans mon groupe. Ainsi les garçons tenaient à arriver à l'heure au travail forcé, les cahiers de présence étaient impeccables et on veillait à garder les

outils propres. Bien que personne n'imposât une telle ponctualité ni un protocole strict de travail.

Il en allait de même du respect des lois raciales. Bien sûr, on y était contraint. Mais on se montrait loyal. On ne prenait le risque de les transgresser que s'il le fallait absolument. La sensation humaine commune de se sentir à sa place dans un arrangement cohérent des choses restait tenace. Même si on en doutait, on ne pouvait s'empêcher de croire au précepte traditionnel : si on fait tout correctement, selon les règles et les lois, on sera sauf. Ces illusions avaient quelque chose d'enfantin, de magique. Mais vouloir regarder en face la réalité de la situation la rendait seulement plus dure. Cette attitude peut paraître choquante, puisqu'elle nous faisait fuir la raison et la logique. Seulement il ne s'agissait pas de rester logique, il s'agissait de rester en vie. Nous voulions passer au travers du malheur et de la persécution, comme un soldat au travers de la mitraille, ignorant d'où peut venir la balle fatale. D'un autre côté, ces croyances illusoire augmentaient la contraction intérieure, la tétanie. Et mon état d'âme en fut affecté pendant un certain temps. Elle se ranime chaque fois qu'une carence grave ou une maladie menace ma vie. L'ayant éprouvée, je comprends pourquoi les gens ne se révoltent pas, même dans un cas extrême de pauvreté, de privation de liberté ou de menace sur leur existence.

Quand je décris mes propres réactions, je décris en même temps le parcours d'un jeune homme de ma génération. Un aspect des choses qui m'importe plus, au fond, que les péripéties de ma propre existence. Bien que celle-ci fût devenue anormale, elle gardait une certaine apparence de continuité. En février, il fit si froid que le courage me manqua d'aller aux réunions de cellule. Le plus souvent, je me trouvais une excuse, trop épuisé pour penser au parti. Ou parce que je voyais mal comment cette résistance minuscule pouvait être un grain de sable capable d'enrayer l'énorme machine militaire qui avait envahi les steppes russes. Là-bas, dans les villes inconnues dont nous apprenions à prononcer les noms, on jetait des millions d'hommes dans le feu des combats. Là-bas se jouait le sort de chacun de nous. L'Armée rouge avait-elle pris peur ? Craignait-elle la révolte ? Comme tout le monde, je tournais et retournais ces questions en la voyant se replier sans armes ni bagages sous les pires tempêtes de neige qu'on ait jamais connues. Retraite inattendue et lamentable qui brisait les certitudes, accroissait l'effroi parmi la population russe et au-delà. On guettait les étincelles de sa révol-

te. On n'obtenait que les images de sa soumission, parfois enthousiaste, au vainqueur.

Et pourtant il ne m'entraînait pas dans la tête que l'Armée rouge puisse être défaite, que se renverse le sens de l'histoire annoncé par les livres. Sans doute parce qu'il m'était impossible d'imaginer notre propre disparition dans un brouillard opaque. Je connaissais des moments de désespoir en apprenant ces désastreuses nouvelles, et il devait en être de même pour mes camarades. Il s'en fallut d'un cheveu que je ne quitte la cellule : les autres faisaient comme si de rien n'était, continuant à juger infaillibles les héroïques maréchaux prolétaires et moustachus. Jamais je ne fus si éloigné du parti que cet hiver-là où je me sentais amer, vide, furieux contre moi-même et contre sa froide réserve face aux malheurs de l'existence humaine, aux souffrances de ceux à qui il demandait tant et donnait si peu. Ces sursauts de révolte étaient rares et brefs. La loyauté reprenait le dessus, le couvercle de la discipline et de l'idéologie se refermait d'un seul coup. Et j'oubliais mes rébellions.

Crâciun y fut pour beaucoup. En ce milieu de l'hiver, nos rencontres devinrent plus fréquentes et plus chaleureuses. Une vive intimité était née entre nous. Nous n'étions plus, comme avant la guerre, de jeunes élèves appliqués et ingénus, ne pensant qu'à leurs études. Il avait changé - en mieux ? Son visage aux mâchoires volontaires s'était durci, ses yeux de velours sombre avaient un regard triste et un air de défi. Cependant, de toute sa personne émanaient toujours la sérénité et la droiture. En sa présence, j'oubliais le monde pitoyable et embrouillé dans lequel je vivais. Enthousiaste quand on parlait de la révolution et de l'aspiration des peuples à la liberté, mon ami était convaincu que, malgré les revers de l'Armée rouge, paysans et ouvriers afflueraient dans les rangs des partisans. Et il multipliait par cinq ou dix leur nombre réel, selon le degré auquel il voulait attiser sa propre ferveur.

Remarquant mon visage hâve et ma maigreur, il s'inquiétait de ma santé. Et suivait avec compassion le récit que je lui faisais de ma vie. Mais le sourire qui flottait sur ses lèvres à certains moments et ses yeux se resserrant en étroit sillon ironique laissaient passer un soupçon d'incrédulité à propos de tel ou tel épisode. Il ne doutait pas de mes paroles. Simplement il ne saisissait pas le mécanisme du drame qui se déroulait sous ses yeux, à une demi-heure de marche de son quartier.

Peut-être n'y avait-il pas prêté attention, aux jours du pogrom et de la promulgation des lois raciales. Maintenant, il découvrait la perversion fasciste.

À cette occasion, j'appris combien il est difficile de faire partager une expérience particulière à celui qui ne veut la voir qu'en termes généraux. J'appris surtout combien il est blessant, combien on se sent aliéné, lorsqu'une expérience vécue comme unique, qui nous a personnellement atteint, nous est renvoyée à titre d'exemple. Seule une expérience partagée a du prix. L'explication qu'en donne l'autre ressemble à un refus, une marque d'indifférence. Plus tard, je sus que la plupart des communistes eurent la même attitude face aux souffrances de tant d'hommes. Et leur vision de l'holocauste en a été faussée pour toujours. J'ai compris que celui qui se glisse dans le lit d'une doctrine est un homme et celui qui en sort est une idée. Puisque notre communauté était une idée pour Crâciun, les meurtres et les persécutions n'étaient pas des crimes envers des hommes, des femmes et des enfants, mais les conséquences les plus logiques du monde, qu'il fallait accepter, même si on devait s'en indigner.

Donc, disais-je, nous redevînmes amis. Nos conversations, naguère réticentes, se firent franches. Il y avait de l'émotion entre nous, de la chaleur. Ce n'était pas tant son amitié que m'accordait Crâciun, c'est une amitié qu'il demandait pour lui-même, pour prix de l'écart qu'il commettait en ayant une relation personnelle hors de son milieu, de sa classe et, qui sait ?, en plus de sa mère. Mais il s'ouvrait rarement sur elle, ou sur son enfance, lorsque son père vivait encore.

Je n'ai jamais senti chez personne comme chez lui, de manière tangible, ce qu'est un communiste. Le parti était le numéro un de sa vie, et il s'y identifiait entièrement. Ce que je n'aurais pu faire, je le savais et il le savait. Ce pour quoi Crâciun mettait encore plus de chaleur à l'évoquer, comme s'il craignait que je fusse seulement le complice d'une cause interdite, sans être convaincu que c'était la plus haute. Lecteur infatigable de brochures communistes, mon ami y puisait ses connaissances en économie et en philosophie. Il pouvait en parler sans cesse au cours de nos promenades le long de la Dimbovitza - bien sûr en fin de semaine - avec une passion néophyte et joyeuse. Sans jamais y mêler son expérience personnelle, comme nous le faisons, Isou et moi. Il exprimait ainsi sa liberté et sa jeunesse dans l'audace de ces lectures interdites.

Lui, aussi, assurément, eut ses moments de doute et d'abattement. Quand le parti était venu le tirer de son sommeil, il avait cru que tous les ouvriers en étaient. A présent, il ne s'expliquait pas leur absence, sa propre hésitation à leur en parler, alors qu'il vivait parmi eux. Plus sévère à leur égard que je ne me serais permis de l'être, il les traitait de paysans craintifs et ignorants. Je calmais son irritation en lui rappelant que les patrons les tenaient sous leur coupe, que la police les terrorisait - ce qui n'était pas faux. Il ne leur restait qu'à brûler leur conscience de classe dans le feu de l'alcool, ou à l'enterrer dans le terreau de la religion. Peu nombreuses étaient cependant les occasions où mon ami se libérait ainsi, en me dévoilant une facette du monde ouvrier auquel il appartenait.

Mais, au-dessus du parti, il mettait sa mère. C'est au poids qu'il faisait peser sur elle que pensait Crâciun en évoquant parfois les risques de la clandestinité. Quand il me racontait qu'elle avait fait ceci ou cela, on aurait dit un murmure du coeur qui s'épanchait en un sourire attendri, presque enfantin. Les rares fois où, bravant les règles de prudence, je montai chez lui à Bragadirou, m'apportèrent de brefs moments de paix et de calme. Soit qu'il l'aidât dans ses tâches domestiques, soit qu'il écoutât le récit de sa journée, les bras croisés sur la table, les émotions et les paroles de sa mère se réfléchissaient sur le visage de mon ami. Cette harmonie était leur façon de vivre. En leur présence, je ne pensais plus à la peur de ne plus pouvoir aller chez eux parce qu'on m'aurait emprisonné ou déporté, ni à l'autre peur, encore plus douloureuse, qu'en ce cas je serais seul, sans personne qui m'accompagne, ni ma mère, ni mon père.

13 décembre 1978

La colonie du Pharaon ! Quand je pense la Roumanie, les mêmes images surgissent : les péniches glissant avec nonchalance sur l'eau des fleuves, le soleil torride qui brûle la plaine couverte d'épis de blé, de fleurs de tournesol, et de cette herbe touffue dont le bétail se régale du matin au soir. Les maisons des petites villes et des villages sont posées le long des chemins et des rues envahis de poussière l'été, lovées sous un épais matelas de neige l'hiver. Quand vint la guerre, d'un jour à l'autre le pays s'emplit d'uniformes, de patriotes guettant l'occasion de faire l'histoire. Sous une apparence de rigueur et d'ordre, il se disloquait et perdait

de son indépendance, revenant au grand galop vers la servitude qui avait été la sienne pendant des siècles. Maintenant, c'est devant Hitler, le Pharaon d'Allemagne, qu'il s'humiliait, payant le tribut en blé et en bétail, envoyant ses fils combattre pour la gloire de l'empire. Ce n'était plus l'Empire ottoman du temps de mes ancêtres, mais l'empire nazi, et ce serait ensuite l'empire soviétique.

Plus voyante était la propagande qu'on faisait à Hitler : les adjectifs hyperboliques accouplés au nom du Pharaon, le mensonge à outrance, tout le vocabulaire à la fois servile et rusé de ses auxiliaires. Comment mener une vie droite dans un pays où tout conspirait à la rendre tordue ? L'envie fébrile de quitter le pays si rien de plus grave ne nous en empêchait a pris naissance au cours de cette année 42.

En tout cas, la guerre continuait. Aux actualités cinématographiques, j'étais déjà habitué à voir les machines qui fauchaient des villes entières sur leur passage. Elles les traversaient en rugissant, évitant à peine les averses de gravats et les éclats de vitres qui se brisaient parmi les flammes. Dans les rues de localités désertées par leurs habitants, les soldats se prélassaient au soleil printanier sans le moindre signe d'angoisse ou de détresse devant la mort. Leurs colonnes avançaient, pressées, brûlant tout derrière elles, ne laissant rien à manger, nul endroit où s'abriter pour dormir. Invincibles ! Comme si la notion de défaite était abolie. En même temps, bizarrement, ces machines paraissaient sortir de l'écran et marcher sur nous. Chaque ville envahie au loin nous encerclait de près. L'exode des populations sur les routes, femmes hagardes, enfants éparpillés, vieillards traînants nous fixaient sur l'image - et on croyait se reconnaître au miroir de leurs yeux souffrants. Combien de temps encore pourrions-nous préserver cette existence précaire, déjà plus tout à fait réelle ? On l'ignorait. Mais j'observais la nervosité, l'effervescence, je n'ose dire la résistance croissante. Sionistes et communistes se manifestaient. L'ancien chef de la communauté protestait auprès du dictateur toutes les fois qu'une nouvelle persécution se préparait. Ce qui obligeait Antonesco à un peu plus de retenue, l'amenait à louvoyer. Ne serait-ce que pour nous extorquer les sommes colossales dont il avait besoin pour financer sa guerre de Russie. Se réservant la possibilité de se débarrasser ensuite de nous. On le savait, et les documents l'attestent.

Bref, l'inquiétude habitait chacun, y compris les plus résignés. Est-ce avant ou après le printemps que ma vie prit une nouvelle tournure ? Quand j'avais fait la connaissance d'Isou, il avait essayé de m'écraser de son savoir et de ses livres. Il y

avait en lui une sorte de fureur, de permanent bouillonnement. Même quand il souriait, il avait l'air tourmenté, comme s'il se bagarrait avec un adversaire. Mais je me gardais de le heurter, et un mot d'amitié m'aurait touché. Il se peut que l'inquiétude diffuse ait libéré en lui un attachement qu'il ne voulait pas reconnaître. Mais nous n'avions pas le choix : soit nous confier l'un à l'autre, soit rester chacun avec sa peur muette et sa tétanie intérieure. « Pour nous garder en vie », lui ai-je dit un jour. Et il me sembla que cette franchise m'avait donné un avantage, car elle nous aidait à garder bon moral, à croire qu'un jour le monde retrouverait sa saveur.

Je mentionne ces détails pour montrer la similitude de ce que nous avons tous deux vécu, les circonstances qui ont contribué à resserrer notre amitié. Un mot que nous n'avons jamais prononcé. L'ironie de l'observation ne m'échappe pas. Elle sert à mieux décrire la belle lucidité d'une relation où ce mot aurait passé pour un signe de faiblesse, synonyme, qui sait, de féminité. Ce qu'Isou confirme à sa manière dans les dernières lignes de son autobiographie. Après avoir écrit que mon visage est le blason de Bucarest qu'il quitte pour toujours, il ajoute cet aveu : « Peut-être ne suis-je pas aussi dur que je le parais, mais les hommes sont toujours ce qu'ils s'efforcent d'être. » Vraiment ? Se défendre de ses sentiments enseigne aussi à s'illusionner. On s'habitue à avoir sur les lèvres l'opposé de ce qu'on a dans le cœur. A l'époque, je connaissais déjà cette illusion d'Isou et ne m'en souciais pas. Laissons cela.

Ce dont je me souviens mieux est qu'ensemble nous avons noué d'autres amitiés. Qui sait si, sans ce besoin de se resserrer, d'affronter les mêmes problèmes tous les jours, de trouver le réconfort d'une vie partagée, elles auraient duré ? Mais, sous la pression des circonstances, nous avons formé un groupe, comme si nous étions une famille, comme si nous ne devions jamais nous quitter. D'ailleurs nous ne nous sommes pas quittés, tant que nous avons vécu en Roumanie. Lorsque, plus de vingt ans après, j'ai vu *I Vitelloni*, le film de Fellini, l'image de ce que nous avons été reprit des couleurs et se fixa. Ce qui aurait pu passer pour une affabulation était vrai. Comme les *Vitelloni*, nous vivions sur le bord d'une société dont le sens nous indifférait et qui ne voulait pas de nous. Le peu d'argent que nous avions était mis en commun - on ne se souciait pas d'en gagner. On rêvait ensemble des rêves inénarrables.

Quoi de plus incertain que la chance de survivre, d'avoir un avenir ? Un presque rien empêchait ce doute de nous miner : l'obstination qui se fortifiait en nous quand nous étions ensemble, et s'évanouissait quand chacun reprenait sa solitude. On ne se lassait donc pas de se voir, de parler pendant des heures, à la manière des inquiets et des angoissés : des thèmes d'un livre, des soucis personnels de l'un ou de l'autre. Vigilants, comme si un instant ou deux d'inattention pouvaient tout jeter par terre. Il aurait fallu une grande perspicacité pour voir ce qu'il y avait là-dessous : crainte de se séparer, amitié d'hommes jeunes, idéalisme provincial. Mais s'il était une chose que nous avions en quantité limitée à l'époque, c'est bien cette perspicacité.

Nous étions quatre. Il y avait Isou, déjà presque écrivain. Il avait en chantier des pièces de théâtre et un roman dont il annonçait que ce serait un chef-d'oeuvre. Des poèmes aussi, dont il se laissa convaincre de ne rien publier. Isou se vantait de sa naïveté. Seulement auprès de ceux qui ne le connaissaient pas et pouvaient ainsi se moquer, sans qu'il eût à les contredire, de son air de génie. C'était sa malice, car il ne s'en donnait pas l'air, il avait la conviction d'en être un. Et nous le savions.

Il y avait Eddy, un fils de bonne famille, comme on dit – une maladie de jeunesse dont il avait assez vite guéri. Si vite même qu'il avait pu se libérer de l'emprise de son milieu pour se consacrer à sa passion : le cinéma. Il était grand, finement bâti et se montrait discret. Qui sait ce qui se passait en lui, quand il restait là, un absent, à nous écouter ? Mais, en tête à tête, il était prodigue d'idées sur le cinéma et les livres d'histoire qui le subjuguait. D'autres fois, un voile tombait, et on avait l'impression d'être face à sa solitude, de ne s'adresser qu'à elle. J'aurais aimé mieux le connaître. Et je voudrais l'avoir mieux aimé, comme lui nous aimait et nous admirait.

Harry Pantzer, enfin, n'était pas vraiment grand, mais d'une belle nature. Il y avait de la sauvagerie dans ses os, une intensité à laquelle on résistait difficilement. Il avait un nez fort, de hautes pommettes et, me semble-t-il, une grande moustache mobile, des yeux sombres à l'expression à la fois rude et ferme. Cependant sa voix était mélodieuse et apaisante. Maintenant que je l'évoque, je crois que Harry aurait pu aller n'importe où et réussir, quoi qu'il eût entrepris, même s'il lui était impossible d'être heureux. Les seuls moments où il paraissait heureux, c'est quand il se trouvait dans l'aura d'une femme. Mais il n'y restait pas long-

temps, fuyant l'amour naissant parce qu'il craignait la violence du sentiment et sa propre jalousie qui englobait les hommes et les femmes. Ne trouvant pas les mots pour exprimer ce qu'il portait en lui, il usait de ceux qui décrivaient seulement les actes. Ce fut notre professeur ès séductions. D'autres garçons firent partie du groupe, à un moment ou un autre - « Gueule cassée » était le surnom de l'un d'entre eux, à cause de ses dents, - mais seuls ces trois-là m'ont laissé un souvenir.

Aujourd'hui encore, je m'étonne : qu'est-ce qui nous a rapprochés, tous les quatre, si longtemps ? La guerre, évidemment. Et d'être des provinciaux chassés vers Bucarest par les vagues de la guerre civile, de nouveaux venus en marge de la vie de la capitale. Ensuite les désillusions que nous éprouvions vis-à-vis de nos pères. Harry et Isou l'avouaient sans retenue, même si chacun restait attaché au sien. Ils me faisaient penser à job qu'un Dieu aveugle punit pour son attachement même, en ignorant la souffrance qu'il lui inflige. Quand Isou clamait : « Je vais être le plus grand personnage de mon siècle », c'est à son père qu'il s'adressait, à la fois obéissant et vengeur. Eddy ne paraissait pas à l'aise avec son père et se sentait en permanence coupable et redevable à son égard. Il aurait payé cher pour le voir plus digne devant sa mère et ne plus devoir le mépriser. Mais il n'osait jamais le montrer. Quant au mien...

Les mères de mes amis ne m'ont pas laissé un souvenir très net, sauf celle d'Isou qui a reporté sur lui toute sa passion amoureuse. C'est elle qui lui a insufflé l'énergie, la confiance sans bornes en lui-même qui me manque, la seule chose que j'enviais à mon ami. Comme toutes les mères juives (Romain Gary en parle très bien dans *Les Racines du ciel*), elle attendait en retour plus encore que n'exigeait le père. Avec un éclat dans les yeux que donnent seuls l'amour et la phtisie, elle signifiait à Isou que son oeuvre, dans quelque domaine que ce fût, devait être unique. Il ne suffisait pas qu'il écrivit des livres, il devait écrire une bible sur une pierre d'éternité. La discrétion d'Eddy me paraît avoir au moins cette raison, qu'il s'en jugeait incapable. Et je me demande si la sollicitude de Tanti Anna qui, malgré le lourd fardeau qu'elle assumait, m'a empêché d'exercer un métier afin que je puisse poursuivre mes études, ne dissimulait pas le même message impératif. A moins que celui d'une mère absente, dont l'image ressemblait alors à celle que je me faisais de la mère d'Isou, n'ait été plus impératif encore.

Ces choses se sont passées il y a bien des années. En esprit, je nous revois tous les quatre, sans ancrage, sans avenir. A propos de notre amitié : on croit, en géné-

ral, que l'amitié passionnée entre garçons a une tonalité homosexuelle. Celle-ci a pu être une barrière entre nous, empêchant une intimité trop chaude de s'installer. Plus d'une fois, j'ai noté cet évitement physique. Ce n'est tout de même pas la seule explication. J'ai évoqué successivement jusqu'ici tous les garçons avec qui je me suis lié d'amitié, en cherchant à me rappeler ceux auxquels m'ont attaché les sentiments les plus intenses. A y regarder de près, ces amitiés se détachent surtout faute de sentiments analogues envers des jeunes filles. Il était malaisé, voire exclu, d'avoir une amitié avec elles. Ou bien elles y voyaient une tentative d'oubli de leur féminité, ou bien les autres la jugeaient suspecte et insincère. Qu'une femme propose son amitié à un homme, c'est une défaite ; qu'un homme la propose à une femme, c'est une insulte.

De nos jours, ces conventions qui m'ont si fortement imprégné sont devenues périmées, peut-être incompréhensibles. C'est pourquoi j'essaie de m'expliquer, malgré sa part d'inexpliqué, le caractère de notre amitié elle-même. Et puis, allons droit au but : elle était passionnée, mais austère. On vivait à l'époque comme s'il y avait urgence. On se refusait le divertissement, le gaspillage de l'existence et, à la limite, le plaisir. Nous prenions tout au sérieux : gens, livres, idées, événements et, bien sûr, nos rêves. Cela nous rapprochait plus étroitement encore, c'est ce qui comptait le plus. Je répète ce que j'ai déjà dit : la contraction intérieure, la tétanie, voilà ce qui nous rendait sévères envers nous-mêmes, impatients avec les autres, et vigilants, de peur que quelque chose nous tombât dessus sans qu'on y fût préparé.

Et, comme si cela ne suffisait pas, nous agissions à la façon des gens qui croient que se conduire de la manière la plus noble, la plus élevée dans l'ordre spirituel, leur épargnera le désastre imminent. Cette croyance comportait une belle assurance, le sentiment d'un destin qui nous entraînait avec lui, mais dont nous nous rendrions maîtres par la pureté et l'ascétisme qui tiennent lieu de prière. Cela allait presque jusqu'à la chasteté volontaire. Je me hâte d'ajouter que je ne commets aucune indiscretion, lui-même ayant écrit à ce sujet, si j'évoque l'amour d'Isou pour I. G., une femme qu'il ne m'a jamais présentée, mais dont je connaissais le moindre battement de coeur et le moindre mouvement du corps infirme. Tout en elle enivrait mon ami, d'abord la maladie, cet aimant pour un être sain, puis le goût des livres, et la liberté d'une conversation qui aurait pu être celle d'une amante, s'il avait été plus délié et elle moins corsetée par son éducation.

Quand Isou me faisait le récit de ce qui, en un sens, était une liaison, j'avais l'impression que la jeune fille semblait attendre une déclaration de sa part, et avait parfois l'air de la solliciter. Ceci me frappa d'autant plus qu'il me raconta qu'à certains moments elle était absolument indifférente, et à d'autres lui imposait des lectures ou des conventions bizarres, comme pour le provoquer ou le mettre à l'épreuve. Il me demanda ce qu'il fallait en penser. Mais je ne saurais dire pourquoi puisque'il n'allait pas au-delà d'un amour platonique - j'encourageai Isou à convaincre son amie de se suicider. Du suicide, en général, je pensais alors, et je pense un peu moins aujourd'hui, qu'il est la mort naturelle d'un être humain. Isou fit part à I. G. de ma suggestion. Elle l'accueillit, semble-t-il, par un silence étrange, comme si elle y avait elle-même songé.

Mon tour vint ensuite. Dans les limbes incertains préluant à ma rencontre avec Édith, ce fut elle, j'en demeure convaincu, qui esquissa les premiers pas. Je prenais plaisir à guetter son passage dans la rue, et tout ce que je désirais, c'était nourrir mes rêveries. Un jour, j'osai lui adresser la parole. Elle m'examina sans surprise, mais à la dérobée, et fut si amicale qu'une brise de gratitude s'envola vers elle. Édith devait avoir dix-sept ou dix-huit ans. Son visage ne restait pas un instant immobile. Elle s'exprimait avec la même nervosité qu'elle se déplaçait, ou qu'elle levait et baissait ses yeux d'un saphir ombré, habités par une légère fièvre. Quand nous nous promenions, c'est surtout elle qui parlait, et j'étais heureux de l'écouter, de la sentir vivre à côté de moi. J'ai toujours aimé écouter une voix féminine. Édith avait décidé que j'étais son amoureux. Le fait que je la respectais, comme on disait alors, la fortifiait dans cette conviction et l'excitait. Peut-être que si mon état d'esprit n'avait pas été ascétique, je l'aurais livrée à son propre désir.

Ce qui s'est passé entre elle et moi est en grande partie oublié. Je me souviens cependant que nos rendez-vous se faisaient, au fur et à mesure, plus passionnés et plus réservés. Il était clair que je n'osais pas de gestes intimes, et il n'est pas sûr que je le souhaitais. Édith m'invita deux ou trois fois chez elle. Plus exactement, c'est sa mère qui m'invita. Elle était au courant de nos relations capricieuses. Mais la conversation porta surtout sur la politique et les romans. Je me rappelle que la mère d'Édith me prêta *Marina di Veza* de Huxley que je gardai longtemps et relus plusieurs fois pendant la guerre. J'avais ingénument pensé que cet amour tout de rêverie, d'imagination, sans exclusive, sans les sortilèges du plaisir et les secrètes promesses d'avenir, pourrait durer. Ainsi qu'on le verra, je m'étais trompé. Je

n'étais pas destiné à rester très longtemps dans la vie d'Édith, et elle disparut de la mienne, sans que je sache à quel moment.

15 décembre 1978

Je parle trop légèrement de cet amour. Sans pouvoir me défaire d'un regret superstitieux pour tout ce que j'aurais pu vivre et me suis interdit. Moi qui, dans chaque femme, dans chaque amour nouveau, espérais trouver le « Sésame, ouvre-toi ! », la clé magique ouvrant les portes de la solitude sur un horizon nouveau dont je ne soupçonnais pas ce qu'il serait. Ce ne fut donc pas sans tristesse que je laissai celui-ci s'étioler, par ascèse, croyais-je, par orgueil et léthargie du cœur en vérité. D'ailleurs, tout allait de travers pour moi. Je fus malade - une pleurésie ? - pendant deux ou trois semaines. Il m'était pénible de causer de nouveaux soucis à Tanti Anna qui en avait déjà tellement. Lorsque je me rétablis, ce que le médecin attribua à ma nature simple et robuste, je gardai un certain temps une sensation de fragilité et d'insécurité physique que je n'avais jamais connue. J'eus des nuits d'insomnie où je pensai à ma situation, qui n'avait rien d'enviable. Tout ce que je désirais était de voir mes amis, passer plus de temps avec eux pour agiter des idées, parler de livres, et justifier la déclaration que je leur avais faite dès le début, ma passion pour l'écriture. Or, j'étais le seul à avoir des horaires contraignants, à être accaparé par le travail forcé. Les autres, dont les parents avaient une situation plus aisée, s'étaient arrangés pour disposer d'une plus grande liberté. Il faut croire que j'ai mis ce temps à profit pour prendre certaines résolutions, à commencer par la principale : tenter une sortie du travail forcé, sans savoir comment. Je n'avais ni argent ni relations. Cependant ces deux années m'avaient donné, je ne sais comment, un savoir-faire social. J'ignore de quelle façon il se conciliait avec mon comportement maladroit et toutes mes naïvetés.

Il faut rendre cette justice à Tanti Anna : elle avait de la suite dans les idées. Quand on nous exclut de toutes les écoles, la communauté ouvrit pour les élèves de condition modeste un lycée, Cultura, place Rossetti, près de chez nous. Lycée est un bien grand mot pour ces locaux et cet enseignement de fortune - mais, à se trouver assis sur les bancs à côtés d'autres jeunes, on pouvait se prendre pour un élève. Ma tante m'y inscrivit dès 1941, sans qu'on m'y voie souvent. Mais il me

parut que ce ne serait pas mauvais d'y traîner de temps en temps. Ce n'est pas de cette façon que l'on apprend quelque chose d'utile pour la suite. Cela pourrait seulement justifier des absences du chantier, et je me mis à chercher comment aborder le lieutenant. J'y réussis. Mais pas du premier coup. Ironie du sort, c'est lui qui m'en fournit l'occasion. Ne me trouvant pas sur les chantiers, au cours d'une de ses visites, il me convoqua pour le lendemain après le rapport. Cet ordre souleva de l'anxiété chez les garçons de l'équipe qui n'en attendaient rien de bon.

Je me trouvai à l'heure dans son bureau. Après avoir longuement parlé de la défense antiaérienne, des devoirs qui nous incombent en temps de guerre, il entra dans le vif du sujet. Apparemment, je m'absentais pendant les heures de travail, et je ne tenais pas les artisans en main. Il l'avait constaté lui-même et attendait une explication.

Je revois la scène comme si c'était hier. Le lieutenant était appuyé contre le mur, monocle en main, l'oeil irrité. L'émotion me paralysait. La réponse que je lui fis d'abord fut celle à laquelle il se serait le moins attendu. Au lieu de me défendre, je lui donnai raison. Prenant possession de son silence, je décidai de saisir l'occasion. L'assurant que j'avais parfaitement conscience de mon audace, ce que je voulais lui dire allant à l'encontre des règles. S'il m'arrivait de m'absenter, lui expliquai-je, c'était pour suivre les cours du lycée, feuilleter un livre que la fatigue m'empêchait de lire. je n'avais d'autre choix que d'en prendre le risque. J'avais été un très bon élève. Et quand le lycée industriel me chassa, et que je dus m'efforcer de devenir mécanicien, tout ce que j'avais appris sembla s'envoler hors de ma tête. Par ailleurs, nous étions à bout de ressources et de forces. Deux ou trois garçons n'avaient rien, mais alors rien pour vivre. J'eus même la témérité de lui dire que bien des fois, sur le chantier, nous regardions avec envie les soldats manger leurs rations. Sommes-nous aux antipodes de l'humain pour qu'ils ne nous aient jamais offert même un morceau de pain ? Le travail s'en ressentait peut-être. Faute de repos et de moral, à coup sûr, non pas de discipline et de bonne volonté. Il m'en rendait responsable, et parce que j'étais du même avis, je ne pouvais faire appel à son indulgence.

Je m'arrêtai de parler. Cependant l'idée à laquelle j'avais si souvent pensé envahit mon esprit. Pour moi, elle valait la peine de prendre un nouveau risque. Sans y être invité, je rompis le silence dans lequel j'avais puisé le courage de faire cette sortie à l'encontre des usages. Et priai le lieutenant de nous accorder des demi-

journées, soit pour gagner notre vie, soit pour poursuivre nos études. Je pouvais lui donner ma parole d'honneur que nous serions disciplinés et accomplirions notre tâche, s'il nous était permis d'avoir un peu de temps libre selon des modalités convenues.

Le lieutenant m'écoutait, le menton enfoncé dans son cou, et je sentais qu'il me regardait avec une grande acuité, même si je ne le voyais pas. Il semblait embarrassé, agacé. Ayant ajusté son monocle pour la deuxième ou la troisième fois, il finit par m'interpeller : ne voyais-je pas que je m'adressais à un supérieur ? À peine avait-il prononcé ces mots, cependant, que, se redressant de toute sa stature, il acquiesça de sa voix gutturale à ma demande. Non sans m'avertir que je serais responsable de tout abus en la matière et de tout relâchement de la discipline. S'il s'en produisait, il avait le bras assez long pour me faire muter dans un camp de travail en province, dont personne ne pourrait me faire sortir.

Je le remerciai, les larmes aux yeux. Cette scène qui me parut infiniment longue, tous mes nerfs en alerte, fiévreux, se déroula en un temps très bref. Ai-je l'air de lui donner trop d'importance ? Elle fut pour moi capitale. Ce jour-là, j'ai entrevu qu'à l'intérieur de la prison visible du travail forcé, je pouvais me créer un espace de liberté. Il y avait longtemps que je ne m'étais senti aussi détendu quand je regagnai le chantier. A cette heure, les garçons devaient travailler, se demandant avec inquiétude quels nouveaux ennuis se préparaient. Je leur ai fait part de l'accord conclu avec le lieutenant. Je me souviens de leur gratitude, de la brève lueur d'espoir dans leurs yeux. Ils me firent fête, et je ressentis du plaisir à voir que, pour eux, j'étais brave et capable. Nous avions un garçon nommé Sandou, ouvert, de bonne humeur, même avec ceux qui lui faisaient grise mine. Ce fut le premier qui eut sa demi-journée de congé. Et le lendemain il revint avec un superbe gâteau que nous partageâmes avec les soldats.

Vers la fin du travail forcé, le lieutenant me demanda si je me souvenais de cette matinée. Avec joie, je lui offris les mots de gratitude thésaurisés depuis. En ajoutant simplement que j'avais trouvé ma voie pendant la guerre, grâce à cette liberté qu'il me confiait. Mais, de son monocle, il arrêta l'effusion : « Vous êtes si jeune, si sérieux, si beau. C'est splendide ! » Rien que ça ! Que lui répondre ? D'ailleurs avec ces mots il me congédia et je quittai son bureau. Il devait avoir soixante ans. Connaissant à présent les morsures de la vieillesse, je devine ce qu'il a dû ressentir.

Je n'avais pas réfléchi à ce que j'allais faire de ce temps subitement disponible. Il y a dans ma destinée, ou peut-être dans mon caractère, une tendance non pas à fuir le monde, mais à me réfugier entre quatre murs quand la vie tombe dans un trou noir. La chambre que je partageais avec Pouïou - il n'y venait que pour dormir - a beaucoup signifié pour moi. A maints égards, ce fut la plus habitée de toutes les chambres où j'ai vécu. Là, j'ai ressenti pour la première fois un désir d'emprisonnement volontaire. Là, pour la première fois, naquit le grand rêve : étudier ; vivre au milieu de livres qui me soient comme une terre natale. J'y ai aussi contracté une maladie chronique, la claustrophilie. C'est-à-dire faire place au monde dans une chambre pour voir comment le parfaire et observer le changement qui survient en vous. Récemment, j'ai demandé à mon cousin s'il se rappelait ce que je faisais pendant cette année de la guerre : « Tu étudiais », fut sa réponse. Exagérée, mais non fausse.

Les amis ne me laissaient pas m'enfermer longtemps. Non seulement parce qu'ils voulaient me faire plaisir, mais aussi parce que nous avions tant en commun, toutes sortes de sujets de discussions, même futiles. On se chamaillait à propos d'un livre ou d'un film. On regardait avec pitié, voire avec mépris, l'écrivain déjà « vieux » chez qui travaillait Isou, et son protecteur. Toujours survenait quelque événement propre à nous inquiéter et à nous ramener à une réalité dure à admettre. Ainsi l'été mûrissait, ainsi vivions-nous. Une façon de vivre qui en vaut une autre. Et celui qui a vécu un moment au sein d'un groupe a tendance à croire que c'est la seule façon. Il suffit que quelqu'un propose quelque chose de neuf pour que tous les autres suivent.

Le changement est intervenu à propos de la langue française. Puisque Isou et moi nous nous intéressions à la chose littéraire, c'était prévisible. En outre, d'une part cette langue était obligatoire au lycée, d'autre part Paris s'installait dans notre imagination. Donc il fallait apprendre le français de manière systématique. Cet été-là nous jeta dans une période de zèle et d'effervescence qui ne me laissait pas de repos. Je commençai par remarquer des ressemblances entre mots français et mots roumains. Le dictionnaire me servait à compléter mon vocabulaire. Si bizarre que cela paraisse, avec les verbes complètement inconjugués et en confondant masculin et féminin, il n'était pas déplaisant de lire.

Bientôt pourtant, je compris que cela ne m'amènerait nulle part ; et je conçus de l'intérêt pour la grammaire et le style, non pas en me servant de manuels pour les étudier, mais en examinant les textes des grands auteurs. Cela fit merveille, en me donnant une relative maîtrise du français. Et m'encouragea à l'écrire et le parler pour m'initier à ses correspondances secrètes. En abordant les rivages d'une nouvelle langue, on a depuis longtemps inscrit ses émotions premières, ses perceptions et ses sonorités dans la substance de sa langue maternelle. Ses mots et ses expériences sont une harmonie que rien ne peut briser, une musique que rien ne peut assourdir. De sorte que les mots d'une autre langue se présentent comme des vernis nouveaux recouvrant l'ancien, une mince couche de couleur inconnue superposée à une couleur fixée de longue date. Et l'initiation, semblable à l'initiation à une religion, débute lorsqu'on s'éblouit de sa beauté, lorsque les émotions premières, les perceptions prennent un air de nouveauté et qu'on les fait siennes pour la première fois. Alors les secrets des mots innombrables viennent vous habiter et le prodige de leur univers vous saisit.

Mon initiation alla vite, sans que je le cherche. Peut-être parce que chacun de nous le voulait, peut-être parce que le français m'était indispensable comme l'air et la lumière. Je n'avais pas connu pareille hâte, pareil plaisir gnostique qui métamorphose les choses du verbe en choses du coeur, depuis les jours lointains où j'apprenais l'hébreu. Étonnant ! Pour la deuxième fois, une langue faisait irruption dans ma vie, comme un bon génie qui créait une distance entre moi et la réalité présente. Et d'abord un peu de durée, fugitivement, avant que je n'aie perdu le sens de la durée. Il en fut ainsi, en effet. Si j'ai pu tenir pendant la guerre, c'est en grande partie grâce au français, une langue vraie, loyale, sans mystique.

27 décembre 1978

La lumière s'atténua de nouveau. Les bougies répandaient leurs cercles sur la table mise pour la veille du Sabbath. Je me trouvais à Haïfa, chez un ami de mon père qui lui avait souvent rendu visite à l'hôpital, dans les derniers jours de sa vie. Mon père parlait de son fils étudiant à Paris, et se faisait décrire la Sorbonne et Montparnasse, des quartiers où j'avais habité. Ensuite l'homme d'un certain âge se mit, comme chacun, à me parler de sa propre vie. A son arrivée en Palestine, dans

les années 40, tout ce qui l'entourait était encore un désert. Il avait vécu plusieurs années sous la tente, redoutant les serpents, à proximité d'un village, avant d'ouvrir un petit commerce de tissus. Arrivé en France à l'âge de vingt-cinq ans pour faire sa médecine, il n'aurait jamais imaginé que le reste de son existence se passerait dans ce coin du monde. Parfois il pensait à ce qu'il serait devenu s'il était resté en France - ou s'il y était retourné après la guerre. Peut-être serait-il mort, comme d'autres Polonais, dans un camp de concentration. Ou alors, ses études terminées, il aurait ouvert un cabinet à la République ou à l'Étoile.

« C'est donc ici que vous avez atterri », lui dis-je en écho, pensant à la nécessité que nous éprouvons, nous qui avons traversé les épreuves de la guerre et parcouru l'Europe, d'inventer des vies possibles. A supposer que les choses se soient passées autrement qu'elles ne se sont passées. Comme si les vies que nous aurions pu avoir nous manquaient, celle que nous avons nous étant seulement prêtée à titre précaire. Le vieil homme redressa les épaules et continua : « Vous direz peut-être que j'ai manqué de cran. Pourtant, quand je repense à ma jeunesse, à l'école hébraïque et à la Bible que je lisais avec mon père, je suis sûr que j'aspirais à vivre dans ce coin du monde. » Dans son coeur, il se sentait fier d'avoir pu réaliser, en venant en Israël, l'illusion la plus intime de sa jeunesse.

Quand je l'eus quitté, je me suis enfermé dans ma chambre d'hôtel en attendant l'heure du départ. Le bateau pour Venise et, après le jour de l'an, le train pour Paris. Il fait sombre, pourtant je n'ai pas allumé la lumière. J'écris lentement dans l'obscurité, pensant à toutes les vies ébréchées que la marée des persécutions en Europe a déposées sur ce visage. Père, mère, Tanti Anna sont venus mourir ici. Sont venus aussi ma soeur, ses enfants, mon cousin et d'autres parents plus éloignés, voyageurs de l'exil. Ils ont tout laissé pour s'enfuir, sans regarder en arrière. C'est sans doute ce qui leur donne cet « air de famille », ce même visage de réfugiés, et comme une lucidité taciturne au sein du pays le plus improbable, le plus fou. Quand nos ancêtres sont arrivés de Russie dans les villages et les villes le long du Danube, il n'y avait ni Roumanie, ni Israël. Comptaient-ils s'y établir pour deux ou trois générations seulement ? Certainement pas. Les uns après les autres, ils se sont installés dans ce nouveau mode d'existence, au milieu de ce peuple dont ils ont parlé la langue et adopté les coutumes. Ils avaient mis toute leur âme et tout leur cœur à travailler, à faire de la terre d'exil leur terre natale, leur patrie.

Réalité ou illusion ? Où était la différence qui, malgré leur effort rude et soutenu, a révoqué leurs descendants de cette terre où ils étaient nés, les dispersant aux quatre coins du monde ? Ce que leurs bisaïeux, aïeux et parents prenaient pour un foyer durable s'est avéré lieu de passage, halte dans la longue histoire de l'exode. Désormais, il ne reste plus aucun des nôtres en Roumanie, nulle trace de notre présence, comme si nous n'y avions jamais vécu. Tout ce que saura le pays, ce que les gens sauront, est qu'un petit groupe d'hommes et de femmes, « pas comme les autres », a tenté de s'y établir, puis en a été chassé. Et que, partis ailleurs, ils ont entrepris de s'y installer de nouveau « pour toujours ». En ce qui me concerne, c'est chose bien probable. C'est à Paris, où je retourne, que j'ai lutté et que je me suis tiré d'affaire au cours des dures années qui ont suivi mon propre exil. J'y ai connu bien des années de profonde solitude, pendant et après mes études. J'y ai été époux et père de famille, j'y ai créé des amitiés chères, et des oeuvres. Je me suis attaché à des quartiers de la ville, comme je n'avais jamais été lié à aucun environnement depuis mon enfance. Tout cela parce que j'ai fait un serment dont il me faut, à présent, relater les circonstances et la teneur.

Oui, bien sûr, l'été 42 qui venait de se terminer ne ressemblait pas au précédent. Mais Bucarest n'en était pas pour autant redevenu plus calme, plus serein. En automne, une rumeur atteignit nos rues : des déportations avaient eu lieu en Pologne et en Tchécoslovaquie. Murmures incertains dont rien ne prouvait qu'ils fussent fondés, ni qu'on dût s'alarmer chez nous. L'effet de ces bruits se faisait pourtant sentir dans une anxiété continue et silencieuse. On paraissait y puiser la conviction qu'on n'échapperait pas à des dispositions plus brutales encore. On apprenait aussi qu'un décret ordonnait le port de l'étoile jaune. Ou que nous passerions sous l'autorité des Allemands et serions ensuite convoyés jusqu'à Belzec, en Pologne. Je crois que la presse avait même révélé les détails de l'accord conclu par le gouvernement roumain. Personne ne lui opposait de démenti catégorique. On savait la présence, dans la capitale, d'émissaires de Hitler. Pour de bonnes raisons, on voyait qu'il avait à la fois l'intention de resserrer son emprise sur la Roumanie, et de mettre en oeuvre sa solution finale. Tous ces bruits étaient les grondements annonciateurs de l'orage imminent. La déportation était une idée neuve en Europe, vague mais toute-puissante. Le seul contenu que je lui donnais se rapportait à l'avertissement de Dante à l'entrée de l'Enfer : « Vous qui entrez ici, laissez toute espérance. »

Nous étions cependant pris dans l'enchaînement de la vie qui s'écoule imperceptiblement à l'écart du sens général de l'histoire. A partir d'un certain seuil de gravité et de désarroi, on devient insensible aux nouvelles les plus alarmantes. Ce fut mon cas, je l'avoue, un peu moins celui d'Eddy et d'Isou. Isou et moi fûmes en froid à ce moment-là. Je n'irai pas jusqu'à en chercher la raison dans une opposition d'idées. L'amitié entre hommes est un vaccin contre l'inimitié, l'amour avec une femme un vaccin contre la jalousie. Une telle amitié n'est jamais simple, aisée à préserver. J'avais déjà eu l'ambition d'écrire un essai sur le cycle passionnel de l'amitié qui, suivant sa pente, va trop loin. Elle peut varier de la sympathie à la dévotion, à l'amour, au risque pour chacun de s'y perdre, de fusionner si bien que l'on n'est plus deux. L'inimitié ou la rivalité l'arrête sur cette pente, contrecarre ses élans et la fait reculer.

Tôt ou tard, l'amitié commence à nous manquer. Les amis ne nous répondent plus comme ils le devraient. Ou, plus naturellement, on ne peut pas se passer de leur compagnie. Pour une raison simple : avec eux, point n'est besoin d'explication. Ils savent tout. Nous pouvons être amnésiques, car ils ont la mémoire longue, et se rappellent même ce que nous voudrions oublier. On ne saurait d'ailleurs vivre sans elle, la vraie solitude n'est pas possible sans amitié. Et les grandes amitiés ne se nouent qu'entre les êtres solitaires.

En tout cas, voilà : que j'aie aimé Isou, qu'il ait été mon ami, à côté de Crâciun, ce sont des certitudes. Il y avait en lui un frisson vital si fort qu'on le voulait toujours plus gourmand de sa gloire future, certain que c'est ainsi seulement qu'il pourrait être davantage lui-même avec nous. Créer était, pour notre petit cercle, le premier acte de foi et une des forces qui nous rapprochaient tant. J'avais deux convictions : d'abord, on ne peut pas être créateur dans tous les domaines ; ensuite, on ne maîtrise pas la création par un acte de volonté ou une méthode. La méthode nous indique plus ou moins vers quoi on se dirige. Elle supprime cependant le saut dans l'imprévisible, l'aventure. Or, Isou était d'un avis diamétralement opposé. Je ne pus me retenir de lui exposer mon opinion, à la lecture de sa première oeuvre - une pièce, je crois - qui devait être l'illustration de sa méthode et signifiait tant pour nous. Mes remarques mécontentèrent mon ami, ou le *daimon* qui l'assurait avoir commis un chef-d'oeuvre.

Nous eûmes, un peu plus tard, la même discussion impossible, quand il me confia l'idée de son roman. Sans doute étais-je trop obtus ou trop conservateur

pour le comprendre. Et j'eus la mauvaise idée de lui objecter qu'on ne pouvait pas davantage révolutionner le roman que la tragédie, tout au plus en créer de nouvelles variantes. Chacune doit raconter une histoire qui empoigne le lecteur, faire naître des héros et mettre en scène le temps. Le romancier est le conteur et le prophète de son époque. Joyce qu'Isou entendait surpasser en fut un, comme Tolstoï ou Zola.

Mais qui admettrait la justesse d'une telle critique, s'agissant de son oeuvre, écrite à la vie à la mort ? Que faire, pourtant ? Isou, je le voyais seulement poète, et me souviens d'avoir lu ses poèmes avec enthousiasme. Même si, depuis 1938, je ne voulais plus lire ni écouter des poètes. Peut-être la poésie dit-elle ce que nous ne pouvons pas dire. Mais, comme une source d'eau infectée par la typhoïde, elle était devenue une source d'images et de mots infectée par le fascisme, à laquelle je ne voulais plus boire. Cela peut ressembler à de la poésie, cela peut avoir été de la poésie chez Eminesco et Alexandri, mais cela s'est changé en autre chose, mythe, propagande. Ce n'est qu'un sermon de mort sur les lèvres fardées de sang d'un poète. Ce qui n'avait rien de surprenant, vu le nombre de poètes dévots de la Garde de fer - et le plus grand d'entre eux ayant édicté les lois raciales. Isou fut heureux en m'écoutant. Dans cette révolte, nous pouvions communier.

Octobre finissait. Je fus à la fois soulagé et surpris lorsque Isou m'appela, comme sous le coup de l'urgence. Il m'accueillit par des paroles chaleureuses, je répondis de même. Et voici qu'il m'exposa la situation qui nous laissait peu d'illusions. Quelque chose de grave se préparait. Mon attention éveillée, je compris vite qu'il pressentait des épreuves cruelles à brève échéance. C'est à la mort que pensait Isou, sans le dire. Que lui répondre, sinon que nous pouvons lire dans la pensée de ceux qui pensent, mais pas dans celle des nazis. Or, la contagion de la peur avait repris. Isou supputait le temps qui le séparait de la fin. Il se tourmentait à l'idée qu'il n'aurait pas le temps d'accomplir son oeuvre. Elle le pressait d'écrire et de lire fébrilement, de peur que la déportation ne le surprenne avant qu'il ait achevé. On peut trouver son souci puénil. C'est cependant une anxiété évidente pour qui met la tâche à accomplir au-dessus de tout le reste. Au point que, pour lui, la vie n'est que la condition de la réaliser. Ce qui la rend plus vulnérable.

Ne sachant pas où il voulait en venir, je lui ai rappelé, en plaisantant à moitié, que, selon les pythagoriciens, il y a trois manières de devenir meilleur, la troisième étant de mourir. Ah, non ! ce qui lui importait n'était pas de devenir meilleur,

mais immortel. Comme il est difficile de couper à la mort, l'idée la plus naturelle à l'homme est la postérité. Or, les hommes étant plus nombreux que les chances de postérité, chacun cherche à être unique. Isou ne voulait pas confier ses chances, son nom au hasard. Est-il étrange que j'aie éprouvé une commotion ? Désormais, il me communiquerait toutes ses idées et me ferait lire ses écrits, à charge de les divulguer, de les publier sous son nom, s'il venait à disparaître. C'était, je m'en souviens fort bien, comme s'il m'annonçait que, le pacte une fois conclu, la fin s'ensuivrait. Je n'aurais jamais cru que nous appliquerions ce contrat de postérité. Nous le fîmes pourtant. Le pacte eut une influence certaine sur notre amitié qui en fut gâtée comme un fruit piqué par une guêpe. Dans l'immédiat, Isou retrouva son exubérance naturelle, la confiance que je désirais par-dessus tout lui voir conserver.

Peu après, un jour où j'échangeais des livres avec Eddy, il commença à me dire que, pendant toute sa jeunesse, il avait rêvé d'une originalité discrète. Dans sa tête, il avait essayé de griffonner les linéaments d'une pensée personnelle et sans prétention. Avait-il deviné, ou bien Isou s'était-il trahi ? Je me rappelle que, sous le voile de l'ironie, Eddy me proposa un autre contrat de postérité. Il souhaitait me voir donner son nom à un personnage de *La Mer Rouge*, si je le terminais. Sur-tout, il me demandait de lui promettre de réciter la prière des morts, s'il venait à disparaître. Nous sommes allés au cinéma pour sceller ce pacte oral. J'évoque avec tendresse ces contrats de postérité, tout en me demandant si nos esprits divaguaient. Mais enfin, pourquoi mes amis croyaient-ils que je leur survivrais ? Aucune des explications que j'ai pu trouver ne m'a convaincu. C'est justement ce qui a conféré à ce souvenir, au cours du temps, son caractère *unheimlich*.

Une autre souvenir de cet automne, assez vague. Kappa fut dépêché à Vapniarka, en Transnistrie, pour aider plusieurs communistes de Bucarest qui y avaient été déportés. Sans doute y parvint-il par la corruption, à moins que ce ne fût par un réseau clandestin. Cela me paraît étrange qu'il ait eu besoin de mon assistance. La misère de vivre et les détresses aperçues du côté de Moghilev, qui servait de gare de triage aux déportations, lui avaient élargi le cœur. A un certain degré de souffrance, l'esprit de doctrine et de parti est une torture, une armure qui comprime le cœur. Nicolas de Cuse disait que, du fini à l'infini, il n'y a nulle proportion. De l'humain à l'inhumain non plus. Ce pourquoi on n'a pas de mots pour

en parler, ni de larmes pour s'en affliger. Mots et larmes sont choses exclusivement humaines.

Dans les mois suivants, les armées rouges se replièrent toujours plus loin vers la Volga. Parfois ce mouvement semblait faire partie d'une action défensive contre les divisions allemandes et roumaines du maréchal von Paulus. A d'autres moments, lorsque ces divisions se livraient à des incursions sur les arrières russes et essayaient de les encercler, la marche vers la Volga ressemblait à une retraite, une de plus. Comme aucun de nous ne connaissait la géographie de la Russie, il était impossible de dire où cela s'arrêterait.

On était en plein hiver, la neige tombait à gros flocons. J'étais rarement à la maison dans la journée. Le soir, je m'enfermais le plus souvent dans ma chambre, pour écrire des notes ou lire. Dans ce sanctuaire, je ne me sentais pas seul, les livres me tenaient compagnie. Ce ne sont pas des êtres humains, mais ils ont quelque chose de meilleur. Ils savent nous toucher, nous prendre dans leurs bras, nous dire ce que nous avons envie d'entendre. Il est rare qu'on ne tombe pas sur le livre dont on a justement besoin à ce moment-là, sans l'avoir cherché, comme un ami inconnu. Mes idées n'étaient pas si claires. Je me rappelle en avoir pris conscience, mais cela n'avait guère d'importance. Les semaines qui ont suivi les promesses que j'avais faites à Isou et à Eddy ont été difficiles pour moi. Eux aussi appréhendaient ce qu'on n'osait nommer et à quoi on ne peut se résigner. Chacun doit une mort à la nature, il ne la doit pas à un homme. Celui-ci nous prend une vie qu'il ne nous a pas donnée. A l'instar de mes amis, moi aussi je voulais m'engager par une promesse. Mais laquelle, à qui ? Voilà qui était loin d'être clair.

Ce dut être au cours d'une de ces réflexions qu'Ananké, la nécessité, qui même en Grèce n'a pas de visage, en prit un pour moi. La guerre a simplifié les choses. Mon père s'était éclipsé. Et le temps qui a passé avait rendu incompatible la vocation qu'il m'avait assignée et ce que les circonstances ont fait de moi. Dès que je le compris, je me suis, en quelque sorte, juré que, si j'en réchappais, je deviendrais un homme d'étude. Cette promesse faite en échange de la vie sauve ne m'impressionnait pas seulement parce qu'elle m'imposait un devoir. Elle me donnait un autre sentiment, plus obscur, celui d'avoir été appelé, choisi. Rien d'étonnant s'il en venait à m'inspirer une terreur sacrée.

C'est sans aucun scrupule que j'ai introduit le mot homme d'étude dans mon vocabulaire. Car, de cette manière seulement, il m'a été possible de déchiffrer la figure composite, mais sublime, qui s'est dessinée dans mon esprit. Chacun la voit sans doute autrement. Pour moi, elle était souvent celle de l'artisan Spinoza, polissant des lentilles dans son échoppe, tout en poursuivant un dialogue inachevé avec les grands penseurs des siècles passés. Et s'interrompant de temps en temps pour noter ses propres réflexions. A cette vision se superposait, bien entendu, celle de Marx. Je le voyais occuper tous les jours sa place dans la bibliothèque du British Museum, encerclé, détenu par des myriades de livres. Il les lisait avec une hâte fébrile, oubliant sa propre misère et sa souffrance physique, pris tout entier par la recherche d'une solution à l'énigme de notre histoire. Il y avait enfin, je ne sais pourquoi, Einstein. Je l'imaginai flânant, tandis que son cerveau lisait les équations portées sur la grande partition musicale de la nature. Et retournant vers un grand tableau noir où il les inscrivait.

À mon insu, leurs images se mêlaient et se combinaient, tous trois semblant appartenir à une même famille d'hommes pour lesquels l'étude est chose sacrée, aussi salvatrice que la prière. L'homme d'étude ne demande rien. Il essaie simplement de créer quelque chose, sans mesurer ses efforts ni céder devant les difficultés. J'étais persuadé que cette figure composite se réaliserait un jour, non que j'en eusse le génie, mais parce que j'en avais la vocation. Et il fallait s'y préparer. Pour celui qui est né dans une famille juive, long est le chemin à parcourir. Il connaît les détours de la persécution, l'aiguillon d'une histoire jalonnée de tant de grands noms et de grands livres, bien des luttes avec soi-même, sa propre intimidation, le désespoir sous toutes ses formes. Sans l'avoir cherché, il devient un ascète qui s'enfonce des clous dans la chair. La sérénité de l'étude est une vertu pour ceux qui n'ont jamais dû quitter leur maison, me figurais-je. C'est une vieille vertu, une vertu d'homme cultivé. A mes amis et à moi, elle était inaccessible. Nous ne connaissions qu'une vertu : l'obstination.

Évidemment, je lisais alors d'une façon paresseuse et songeuse, dans une espèce de vertige. Rêvant au moment où, devenu homme d'étude, je m'y consacrais du matin à la tombée de la nuit. Exactement vingt ans plus tard, à l'Institute for Advanced Study de Princeton, cette vision, telle qu'elle m'était apparue, devint pour la première fois réalité. Mon bureau se trouvait dans le bâtiment de physique. Je croisais les assistants d'Einstein, m'étonnant de voir combien simple et

naturel est le bonheur que j'avais cherché à travers mille embûches et détours. Ensuite, pendant toutes les années où j'ai travaillé à mon Essai sur l'histoire humaine de la nature, à la Bibliothèque nationale de Paris, j'ai savouré au quotidien ma revanche sur le temps. Passer toutes mes journées dans la salle de lecture, abrité silencieusement par ces livres qui sont eux-mêmes à l'abri du monde et du temps, me procurait la sensation exacte de ce que je recherchais dans ma chambre perdue de Bucarest. Dans cette chambre où, pour des raisons désormais sans importance, une vocation a pris naissance. Dès que je l'ai entr'aperçue, elle m'a entièrement confisqué. En faisant cette promesse, au cas où j'aurais la vie sauve, j'abdiquais, par là même, toute liberté de choix, renonçant à envisager une voie différente. Me suis-je approché du but que j'espérais atteindre ? Sans doute pas. Du moins ai-je essayé. J'ai fait tout mon possible.

Il me manquait cependant un maître pour me guider en me faisant part des connaissances qui l'avaient enthousiasmé, et de celles qu'il rejetait. Ce n'est pas du besoin d'un maître à penser, mais d'un maître à apprendre, que je parlais à mes amis. Eux ne jugeaient pas que ce fût indispensable, même si chacun se proposait d'en être un. Plus tard, à Paris, je n'ai eu de cesse avant de trouver un maître, Alexandre Koyré. Il avait tous les traits de la figure composite de naguère. Sans doute est-ce la raison qui me l'a fait choisir, et j'ai suivi son enseignement jusqu'à sa mort. Avant cela, beaucoup de choses me sont arrivées. Le chemin, simple et droit pour tant d'autres, je ne l'ai pas parcouru d'une seule traite.

Mais assez parlé de ces promesses et rêveries. C'était le début de décembre, et on devinait une certaine hésitation sur la marche à suivre. Allait-on livrer les Juifs aux Allemands qui commençaient à remplir les camps de concentration, ou en vendrait-on plusieurs dizaines de milliers qui seraient envoyés en Palestine ? Aucun indice ne venait étayer cette proposition extravagante. « Malheureusement, disait Tanti Anna, les Allemands ne nous laisseront jamais partir. » Mais on s'accrochait à chaque fêtu d'espoir. Et s'il y avait eu du vrai dans cette rumeur ? Certains cherchaient à louer des rafiots pour quitter la colonie du Pharaon. Les plus ardents seraient partis, même à pied, à supposer que la chose fût possible. Récemment, j'ai repensé à ce qui nous tenaillait, quand mon cousin Pouïou m'a avoué : « Pendant la guerre, on était tout le temps dans la peur. J'avais peur de tout. » Chacun était prêt à donner tout ce qu'il avait et à tenter sa chance, s'il y avait la moindre possibilité de quitter le pays. Le régime national et socialiste ne

parvint pas à échanger les Juifs contre de l'argent, parce que les Anglais avaient fermé la Palestine à l'immigration juive. Dix ans plus tard, le régime socialiste et national y réussit, quand la Palestine devint indépendante. Cela prouve qu'il ne faut jamais désespérer de la continuité de l'histoire.

À l'Est, la guerre se poursuivait. Le gel avait durci la boue des routes russes et la force armée gigantesque des troupes allemandes et roumaines commandée par von Paulus tentait en vain de faire une percée jusqu'à la Volga. Le bruit courait que des corps d'armée roumains entiers avaient été anéantis, tandis que des dizaines de milliers de soldats s'étaient rendus. Dans les lettres arrivées du front et entre les lignes des journaux, on lisait la préoccupation. Le soir, je m'enfermais dans la chambre, à la fois pour penser aux événements et pour songer à ce que pourrait être ma nouvelle existence, encore invisible. Toutes mes craintes et incertitudes de l'avenir s'estompaient. Je n'avais qu'une envie, rester entre ces quatre murs, bien étanches, comme dans une cachette aménagée au coeur d'une forêt, que nul ne saurait découvrir. J'avais faim de solitude. Être seul s'avérait une expérience bénie. Je ne ressentais ni vide, ni ennui. Je poursuivais un dialogue intérieur, j'inventais des histoires, je les rêvais. Comme sous l'aiguillon d'un besoin supérieur d'exercer mes facultés, de sentir mon esprit vivre. Il y a toujours un soupçon d'euphorie, une nuance d'hallucination chez le solitaire qui sait l'être depuis l'enfance. Mais, cet hiver-là, je ne me retirais pas dans la solitude, j'y étais. Je voulais croire qu'en lisant, en méditant pendant des heures, comme d'autres prient - le souffle court, plein d'angoisse -, le destin à la fin m'épargnerait.

Ce que j'ai vécu ainsi est commun à tous ceux dont l'existence se déroule, à un moment crucial, dans une prison choisie aussi bien qu'imposée. Privés des droits humains les plus élémentaires et de toutes les libertés, sauf celle de végéter, clandestinement, dans un autre monde. Une prison plus facile à supporter pour un adulte qui a sa vie derrière lui que pour un jeune qui n'a pas sa vie devant lui. Sur ces entrefaites, le véritable hiver arriva. Il me semble, quand je regarde en arrière, que ces derniers jours de l'année furent parmi les plus silencieux de ma vie. Je n'attendais rien et ne désirais qu'une chose : les savoir passés.

Chronique des années égarées.
Récit autobiographique.

IV

LE TEMPS DES ANAMORPHOSES

5 avril 1994

[Retour à la table des matières](#)

À Paris, la chambre d'Isou donne sur la rue Saint-André-des-Arts. Au-dehors, la lumière jeune, comme du blé nouveau, d'un après-midi de printemps. Les objets sont rares, le lit jonché de papiers. En voyant mon ami se tenir dans l'angle du fond, je comprends pourquoi il y a si peu de lumière. Elle fatigue ses yeux gonflés. Après bien des années, nous voici, lui et moi, l'un près de l'autre. Je pourrais les compter sur les deux mains, les fois où nous nous sommes rencontrés à Paris. En montant l'escalier, j'ai cru que nous retrouverions, puisqu'il m'avait téléphoné, un brin de l'enthousiasme qui fut le nôtre. Il ne dit rien. J'entame comme autrefois une conversation à propos de ses livres : que sont ses manuscrits récents ? De quand datent ses derniers titres ? La chaleur renaît. Il prend sur le lit des textes photocopiés concernant une nouvelle psychologie, une nouvelle médecine, et m'invite à les lire d'urgence. Je veux me souvenir de lui comme il s'est vu lui-même dans un de ses récits. Il y décrit la méthode qui lui permettra de créer dans toutes les sciences et tous les arts, s'assurant l'immortalité.

Mais il ne m'en laisse pas le temps. Et, malgré les précautions qu'il prend pour ne pas devenir trop personnel, on évoque le départ de Bucarest, son voyage en Italie avec Harry, le mien avec Freddy, ou le cinquième membre de notre groupe, venu plus tard, Maké. Nous retrouvons les heures passées, nous nous reprenons à songer à notre amitié, sans que le mot soit prononcé. Mais il ne peut se soustraire à l'équivoque des sentiments. On a ce passé en commun ; chacun est le détenteur d'une bonne partie de la mémoire de l'autre, et il faut s'en assurer. Son regard et sa voix s'avivent, cela me frappe. Puis nous restons un long moment sans rien dire. Un peu anxieux, d'ailleurs. Ce n'est pas la première fois que nous nous trouvons dans une telle situation. Résignés à nous tenir chacun sur son quant-à-soi, bêtement, pour ne pas laisser l'intimité du passé faire irruption dans notre présent où elle serait déplacée. Isou s'aperçoit que mon regard parcourt l'entrée de l'appartement, la pièce où nous sommes assis. Non pour les juger, comme il l'appréhende. Au contraire, je pense combien il est resté fidèle à l'espace fermé, aux murs nus et bleutés, à ce quelque chose d'ascétique et de dépouillé de notre jeunesse, de pauvre aussi. J'ai très envie de le lui dire, ne sachant comment il le prendra, puisqu'il est malade. Le simple fait de ce silence est extraordinaire, à mon sens. Et plus il dure, plus il nous ramène à nous-mêmes, à ce que nous ressentons sans avoir besoin de l'exprimer. Lorsqu'il prend fin, plus rien n'est à dire.

C'est un jour de semaine. Néanmoins, je n'ai aucun scrupule, en sortant, à marcher vers la Seine pour préserver, pendant de longues heures, l'atmosphère de la chambre. Elle pourrait être la mienne, elle l'a été d'une certaine façon. Isou n'a même pas le téléphone. Ainsi je me suis trouvé, à la fin de l'après-midi, face aux souvenirs qui avaient de nouveau visité ma mémoire. Les maisons de notre quartier à Bucarest, les foules auxquelles nous nous mêlions dans la rue, à la fin de la guerre, la revue que nous avons publiée, les jeunes qui sont venus vers nous et, parmi ces images, les visages des miens. Les détails des errances m'assaillirent dans toute leur netteté. Les visages de ceux dont j'avais la nostalgie surgirent avec force devant moi. Et ces années de travail forcé, de froid et de peur, de tétanie, où l'on ne sait pas si les jours qui suivent vont se ressembler. Le présent devenu invisible, le futur impensable et le passé superflu. A vrai dire, c'est la condition de chaque homme, mais c'est seulement à de telles époques qu'on y pense - sans y penser. La vie la plus affreuse de toutes est encore une vie.

Voilà ce que je me dis en reprenant ce récit après une pause de seize ans. En parler à Isou, comme j'en avais envie ? Je devinais sa réponse : « Ces histoires n'intéressent plus personne. Les gens sont blasés. » Ça, je n'en sais rien. Je crois tout simplement que les histoires sont collectives, tandis que le destin est individuel. Il m'est arrivé de regretter le mien, bien qu'il fût à la fois pervers et généreux. Mais je n'en ai pas d'autre, à travers lequel saisir quelles passions m'ont ravagé, quelles aventures et quelles épreuves m'ont fait grisonner, quel tissu de souvenirs j'ai accumulé pour les gaspiller, le moment venu. La mémoire, panier percé, dit Char - elle retient tout de même certaines choses. Mais trêve de réflexions.

En 1943, j'avais fini par perdre la notion du temps. Depuis la fugue de Cîmpoulong, les années avaient été sinueuses, longues à vivre. Et des années à venir, on ignorait si elles seraient longues ou courtes. Et d'abord si elles seraient. C'était l'hiver, et l'hiver et la neige m'avaient toujours excité. Mais avec la pénurie, le froid sur le chantier, au lycée, à la maison, la neige et l'hiver avaient perdu de leur magie. D'avance, je savourais le moment de disparaître dans ma pièce nue. Pascal a dit qu'on trouve le bonheur entre les murs de notre chambre. Il a oublié de préciser si c'est dans la compagnie exclusive de soi-même. En tout cas, je ne l'ai pas cherché, enfoncé dans un livre, suivant les mots et les images fortuits que je notais sur une page de cahier d'écolier, ou m'abandonnant à la paresse. Que de soirées de la vie s'y sont passées avec pour seul désir de la voir finir ! Je suppose que beaucoup de jeunes aujourd'hui, en particulier mes étudiants, jugeraient cette façon de vivre insensée, ridicule, et surtout passagère. Hélas, non ! Tant d'eau a coulé sous les ponts depuis, et cette façon de vivre reste la mienne. Elle a même empiré, c'est pourquoi j'en parle.

Ainsi débuta le mois de février. Les jours coulaient lentement à Bucarest qui bataillait avec le vent d'hiver s'abattant sur elle de l'est et des grandes plaines. Et bataillant aussi avec les nouvelles : le maréchal von Paulus se rendit, après un siège de Stalingrad qui avait duré plus de quatre mois. Il n'avait pas réussi à franchir les lignes de défense de la Volga. Plus de cent mille prisonniers, je crois, étaient entre les mains des Russes. Il y en avait de toutes nationalités, dont un grand nombre de Roumains. Le grondement de la presse et de la radio ne parvenait pas à couvrir entièrement celui des armées en retraite, ni des charretées de blessés rentrant du front à flot continu. Les nouvelles, même fragmentaires et

inexactes, ont un gigantesque pouvoir de pénétration, et quelque chose finit par transpirer.

À propos de ces colonnes de prisonniers, mal vêtus et mal chaussés, criant « Plus de guerre, on veut rentrer à la maison, fini Hitler ! », des bruits vagues et incomplets circulaient en ville. Et même si Crâciun les exagérait dans les réunions de cellule, d'autres sources en apportèrent confirmation. A preuve, les cercles de fonctionnaires et d'officiers, craignant qu'on ne puisse leur réclamer des comptes un jour. Chacun tâtait sa casaque pour voir comment la retourner et se demandait comment sauver sa peau. Comme tous les colonisés dont le maître donne des signes de faiblesse, des hommes politiques s'interrogeaient : ne devaient-ils pas s'en chercher un nouveau ? Fidèles à la devise, *Ubi dux, ibi patria*, ils obéissaient à Antonesco et aux Allemands, tout en regardant par-dessus l'épaule du côté des Alliés. On entendait même des voix qui prenaient notre défense et proposaient de rapatrier les déportés de Transnistrie. Une telle attitude donnait à leurs adversaires toute latitude pour déclarer que les juifs cherchent toujours à profiter de la faiblesse du pays, et qu'il était hors de question de céder.

Le calme qui, par temps de brouillard historique, est particulièrement plat, nous permettait, à mes amis et moi, de nous réunir souvent. On vivait entre parenthèses, comme un malade en attente du diagnostic : on m'opère ou pas ? Désespérés, comme la plupart, nous avions pourtant une espèce de pressentiment qu'on serait épargnés. Alors que rien n'était moins sûr. Lorsque Crâciun me demanda sur quoi se fondait ce pressentiment, ma réponse fut que l'histoire du peuple allemand est celle des batailles gagnées et des guerres perdues. Enfin, c'était pure imagination, sinon fatuité de ma part : j'étais certain que la Volga était leur mer Rouge. Une conviction que je gardai pour moi.

6 avril 1994

Cet hiver-là, je sentis monter en moi une fièvre de religiosité. Une envie me vint de raconter des histoires à mes compagnons de travail et de froid. Je leur narrai, sous une forme à peine romancée, les batailles homériques livrées sur les quelques centaines de mètres séparant les bords de la Volga de Stalingrad. Avec

assez de vivacité pour suggérer un espoir, et de discrétion pour ne pas insinuer qu'on se réjouissait du malheur des colonnes de prisonniers, serpentant sur les routes de la steppe, ou des morts gisant au fond des combes. Plus souvent, je me suis servi de la Bible. Je me souviens de ce récit. Lorsque les Romains détruisirent le Temple et nous dispersèrent, la maîtresse de Dieu, la Chekinah, le quitta pour nous accompagner en exil. Dieu resta donc seul. Ne comprenant pas pourquoi cela lui arrivait, ni pour quelle raison son peuple ne l'aimait plus, il fit venir le roi Salomon, qui était aimé de ses nombreuses épouses et de son peuple, pour être consolé. Salomon raconta à Dieu qu'un de ses courtisans, dans un moment de colère, avait ordonné à un père et à un fils de se battre. Celui des deux qui tuerait l'autre aurait la vie sauve, leur promit-il. Le père donne à son fils le sabre pour le tuer : ainsi pourra-t-il vivre et honorer sa mémoire. Le fils ayant refusé, ils vont devant le roi Salomon et lui demandent de les départager. Salomon conseille au père de tuer son fils par charité. Dieu s'en étonne. Le roi s'explique. De toute manière, l'un ou l'autre commettrait un sacrilège. Mais le père souffrirait moins du remords que le fils qui a encore de longues années devant lui. Après l'avoir écouté, le père et le fils se tuent en même temps, montrant la pitié qu'ils ont l'un pour l'autre. Et le roi Salomon dit au courtisan : « Tu vois, les hommes ont de la pitié lorsque leur dieu n'en a pas. »

Dieu comprit alors pourquoi la Chekinah l'avait quitté et était partie en exil avec le peuple sur lequel lui-même s'était vengé, le bannissant dans un monde de persécutions et de chagrins. C'est la solitude de Dieu qui est la cause du mal sur terre, pense le roi Salomon. Tout en s'éloignant, il murmurait : « Un cercle invisible est tracé autour de toi, que l'amour ne peut franchir. Mais aussi longtemps que tu ne feras pas revenir la Chekinah d'exil, il y aura du sang et des souffrances sur terre. » En réalité, j'avais entrelacé plusieurs histoires que j'avais entendu raconter, dont celle de la Chekinah, si répandue parmi les hassidim. Ces récits, émouvants ou insolites, je les faisais au lycée, ou après le travail forcé. Et mes compagnons repartaient, réconfortés, vers leur maison pleine de frères et de soeurs. démunie de tout le reste.

Cet hiver-là, j'avais aussi lu un livre à propos de Flavius Josèphe et de sa fameuse Guerre des Juifs. Le peu de détails que j'y avais trouvés révélaient un personnage fascinant. Il représentait, à mes yeux, l'homme qui, au moment de l'épreuve, avait choisi de regarder le monde en face. Un monde ni beau, ni hospi-

talier, le seul pourtant que Dieu nous ait donné. En réfléchissant à Flavius Josèphe, à notre époque si semblable à la sienne, j'ai songé à écrire une chronique portant le même titre. Chronique et histoire, mon livre brasserait les problèmes religieux, sociaux et politiques de notre situation sans issue. Se faire tuer héroïquement est exclu. Donc pas de combat. Pour ceux qui ont un courage et une conscience morale inflexibles, reste le suicide collectif : Massada.

Le fil conducteur de ma chronique était simple. Il paraît incroyable que Hitler ait déclaré la guerre à tout l'univers, et que le peuple allemand l'ait élu pour la défaite du seul ennemi qui comptait : les Juifs. La première manche de la guerre une fois gagnée, le succès rassembla naturellement d'autres peuples et d'autres chefs autour de lui. Par exemple ceux qui avaient été naguère dévoués aux Anglais et aux Français. Comprenant qu'ils n'avaient plus de protecteur, ils avaient dû se chercher un autre allié. Comme par hasard, ce fut Hitler. C'était leur dernier recours. Ils s'imaginaient qu'en se mettant à son service, ils grandiraient avec lui dans l'histoire. En gage d'allégeance, ils lui livraient les seuls ennemis qu'il traquait, sur lesquels le peuple allemand pourrait se venger.

Mais, une fois qu'ils eurent occupé l'Europe tout entière, les nazis décrochèrent de la guerre militaire et politique. Ils étaient disponibles pour la guerre mythique, la seule qui leur importât, contre le seul peuple qui les empêchât de se sentir exister : nous. En d'autres termes, tout se passait comme si, à partir de ce moment, il n'importait plus guère à Hitler que les armées allemandes combattent sans but, s'enfoncent dans le déshonneur, guerroient contre les populations civiles avec encore plus de férocité qu'avant. Ils avaient perdu le contact avec le monde. Sinon, ils auraient envisagé la situation plus objectivement après Tobrouk et Stalingrad, en voyant les premières lueurs de la défaite. Mais ils n'en avaient cure. On les avait appelés, choisis pour une autre guerre. Ils continueraient à tracer un cercle autour de nous, le resserrant, nous repoussant peu à peu vers le cœur de la terre allemande, sur un espace limité, sans échappatoire possible. Ce n'était plus : Si tu veux la paix, prépare la guerre. Mais : Si tu veux la vie, prépare la mort.

Une larme devait prier dans mes yeux quand je préparais des notes, ou racontais à mes compagnons ces déplacements, ces lieux de Pologne, d'Autriche, de Tchécoslovaquie dont je ne connaissais que les noms, mêlant leurs paysages à ceux de Bessarabie et de Boukovine. Et les scènes d'exode à celles de déportation en Transnistrie. Puis, regardant les pages du cahier, je voyais ces énormes foules

d'hommes, de femmes et d'enfants. Et, suivant le fil, j'imaginai que, dans l'impossibilité où nous serions de fuir ou de livrer bataille, notre seule ressource serait la résistance ultime, Massada. Il y en eut un dans l'Antiquité, puis au Moyen Âge, pourquoi pas un nouveau maintenant ? Peut-être un Flavius Josèphe resterait-il en vie pour décrire cette lutte qui se terminerait, comme la première, par une victoire sur nous-mêmes et notre infini destin.

Bien sûr, cette chronique n'était qu'une suite de brouillons, et ne fut achevée que dans ma tête. En 1946, je m'en suis ressouvenu plus d'une fois, puisque cette guerre des Juifs continuait en catimini, notamment en Allemagne où j'ai vécu auprès des survivants des camps de concentration. Sous un certain angle, Auschwitz et Dachau sont les plus grandes défaites que le peuple allemand se soit infligées à lui-même dans cette guerre. Des villes ont été *ausradiert*, des millions d'Allemands sont morts, non pour défendre leur terre, mais pour dissimuler un secret, l'autre guerre.

C'est chose étrange que la guerre - cette inexplicable invention d'une violence sans merci pour un dessein futile. Le plus qu'on en puisse attendre est une gloire - qui s'en va vite - pour soi-même, et une moisson de haines inguérissables. On lutte pour la mort, dans l'espoir qu'elle sera moins terne et moins longue à venir, loin de toute réalité humaine, de tout labeur, de toute fécondité, sans grande envie d'héroïsme, sans peur de la lâcheté. Quand la guerre se termine, nul ne la comprend plus. On ne sait plus si elle en valait la peine, quand on se réveille dans la grisaille écoeurante des ruines erratiques. Si telle est la guerre, alors l'homme est une plus grande énigme que nous ne le supposons. Peut-être qu'elle est un instant de vérité. Mais aussi éphémère qu'une particule de matière qui se crée et se détruit à la vitesse de la lumière.

De l'hiver 42-43, je conserve la sensation d'avoir vécu dans un état second. Une saison en extase. Cherchant à expulser le moindre grain de réel, tout ce qui pouvait rétablir en moi la logique. Je ne pouvais m'empêcher de penser à toutes sortes de choses que, d'ordinaire, on ne se soucie pas d'imaginer. Il s'était créé une sorte d'intimité vivante entre les histoires que je me racontais ou racontais à mes compagnons, et l'existence de tous les jours. Je ne vais pas remplir des pages à expliquer à quel point je régressais vers mon passé, mon enfance, en inventant des histoires ou en écoutant celles des autres, comme en rêve. Et pourtant je n'avais qu'un seul désir : oublier le passé et brûler tous les ponts derrière moi. Les années

avaient fui, pleines de drames inutiles, de méditations, de passions inassouvies. Il est vrai que je n'avais pas encore dix-huit ans. Si seulement je n'étais pas aussi craintif et aussi vulnérable !

9 avril 1994

Ces histoires étaient une rêverie à haute voix que rien ne pouvait arrêter. Mais on s'en fatigue. Dans un sens, conter est trop facile. Il vient un point où, à force de s'écouter dire les mêmes choses, de rouvrir les mêmes blessures, le plaisir s'ameuise. La vraie raison est ailleurs. Ce qui cause cette fatigue est que nos histoires sont à moitié dans le vrai et à moitié dans l'erreur. On en arrive à préférer le silence.

Le printemps fut en avance, cette année-là. A la mi-mars, les fleurs bourgeonnaient entre les flaques de boue séchée. C'était bon d'être dehors. L'engourdissement de l'hiver prit fin. Il fit place, je m'en souviens, à une activité énergique, aussi bien dans la cellule du parti que dans le travail à accomplir chaque jour. Le soir, épuisé, je n'avais plus guère envie de penser à autre chose. Ce qui me faisait du bien ou, du moins, chassait mon inquiétude. Me laissant dévorer par les choses extérieures, je ne pouvais plus donner autant d'attention à mes problèmes intérieurs. Il m'arrivait de me sentir presque heureux de vivre, oubliant de craindre ou d'espérer.

Édith aussi revint avec le printemps, sans un mot pour justifier sa longue éclipse. Mais celle qui revint était une autre Édith, mûrie et grave. Se sentait-elle désœuvrée, solitaire ? Au début, je n'osai pas l'interroger, prendre sur moi de parler de ce qui nous attendait au bout de cet amour. Tout de même, je m'enhardis un jour à lui demander si sa mère était au courant de nos rencontres. Sa réponse me stupéfia : « Elle te trouve trop beau pour m'en priver. » Je ne m'étais jamais vu ainsi et la regardai, embarrassé. Mais je lisais dans ses yeux cet éloignement que causent l'incertitude et la curiosité, et ensuite un effort pour se rassurer. D'elle, à cette époque, je garde une série d'images fixes, comme d'un film muet, ayant chacune sa légende : Édith sur calea Victoria, Édith sur le quai de la Dimbovitza,

Édith devant son immeuble, Édith m'embrassant, Édith me tendant un livre ou en reprenant un.

Je me souviens : cela commença par *Le Grand Meaulnes*, le premier roman français lu sans dictionnaire. Qu'il était captivant, ce monde plein d'enfants ! Je ressentais une grande joie et un grand soulagement à découvrir l'incertitude des émotions, la fraîcheur de sentiments virginaux absents de ma propre enfance. Si ce ne sont ceux d'une adolescence nictitante, cet âge qui m'avait filé entre les doigts. Les yeux embués de larmes, je me voyais à l'image de Meaulnes, banni comme lui de son enfance et de son pays natal. Tous deux nous avons eu notre royaume : lui son domaine, moi l'entrepôt. Cependant il avait eu cette enfance merveilleuse, ce bonheur venu si tôt qu'il avait empêché l'érosion de l'âme enfantine par le temps. Est-ce mieux ainsi ? Nous souffririons trop de ces premières amours, inaccessibles, qui, même quand elles ont perdu leur force, laissent une trace pour la vie. La folle pureté de l'histoire racontée par Alain-Fournier a suscité la violence d'un regret qui en a brouillé pour moi l'intrigue.

À la même époque, je continuais à lire les surréalistes. Leur surenchère de provocation et de génie m'épatait. En imaginant qu'ils se livraient à ces loufoqueries, ces gaffes bourgeoises, avec d'autant plus d'ennui qu'au fond ils s'en balançaient royalement. Mais je n'étais pas encore capable d'adopter une attitude face à leur réalisme magique, alors qu'en Roumanie, il nous étouffait à petit feu. Des années plus tard, seulement, j'eus l'intuition de ce qu'était vraiment le surréalisme que j'avais mal supporté jusque-là.

J'étais encore trop novice, je ne savais pas lire pour de vrai. Je vouais un culte à Maupassant pour une qualité immédiate, grisante, qu'il semblait être seul à posséder. Celle d'aimer les êtres, quels qu'ils soient, et de tout savoir sur le désir, sans rien cacher de sa terrible science. Nommez-moi un meilleur conteur que lui. Il nous fait venir l'eau de la vie à la bouche, avec ses minutieuses notations de chaque sensation de bruit, d'odeur, de goût, qui diffèrent selon le personnage ou la circonstance. Tous ses jugements sont consciemment empiriques, à la Hume, si bien que le lecteur croit voir l'action se dérouler et entendre les paroles prononcées. Qu'il existe à profusion des gens ordinaires, comme ceux qu'il décrit, menant une vie terne, sans relief, ne doit pas nous étonner ou nous affliger, semble suggérer Maupassant. Mais comme il les aime et les méprise tour à tour !

Mes réactions, il est vrai, étaient au premier degré : je croyais m'initier aux Français, à leur vie sociale, à leur conversation bourgeoise et même à un style particulier de plaisanteries et taquineries sournoises. Je m'enchantais du fait même que je ne comprenais rien aux secrets de *Bel-Ami* ou *Jeanne Delamare*, comme on se laisse éblouir par les secrets d'autres milieux. Le regard d'une lucidité impitoyable porté par Maupassant sur les deux sexes et sur l'amour qui fait gigoter les pauvres pantins humains eut sur moi un effet roboratif. Il m'encourageait à me laver de mes rêveries, de ma sentimentalité foisonnante. Oui, comment y arriver ? J'avais beau le relire, je ne savais pas.

Eddy me suggéra de lire *Madame Bovary*, persuadé que cette lecture me guérirait de mon culte de Tolstoï et Zola. Je ne me le fis pas dire deux fois. Mais, hélas, ma lecture se déroula dans un état d'irritation croissante et je l'achevai comme un devoir conjugal. A l'aune de la passion, la pauvre Emma se jetant tête baissée dans des liaisons disparates et navrantes qui la laissaient sur une désillusion, m'a ennuyé de la première à la dernière ligne. A l'aune de l'écriture, le roman est sublime, et je m'en suis récité des expressions et des phrases pour mieux m'imprégner de cette langue. Quel dommage que cette oeuvre immense me soit restée extérieure ! En revanche, l'acide sévérité de *Bouvard et Pécuchet* m'a captivé : ce roman véhicule une dose d'humanité naïve et ardente et des malles de savoirs de sens commun, habilement dissimulés. Je le découvris par hasard et pressai Eddy de le lire. Non sans ajouter que nous étions de la famille des protagonistes. Et plus tard ils m'ont servi de prototypes pour une théorie du sens commun.

Je ne sais pas... mais il me semble que je lisais certains livres comme un touriste compulse les guides de voyage, ou comme un provincial s'informe des potins de la capitale pour se tenir au courant des moeurs, et savoir quelle réponse donner si on lui demande : « Alors, quoi de neuf à Paris ? » Le romantisme mondain et l'intelligence parisienne avaient un éclat insoutenable. Les pièces de Giraudoux, mettant en scène des héros sans tragédie, les mystères élégants de Morand ou les chorégraphies stylisées de Cocteau et de Valéry Larbaud se rejoignaient en un tableau chatoyant qui, pour moi, voulait dire Paris. L'ironie de Morand faisait partie de son charme, de son prestige. Mais on se trouve sur un pied de fausse intimité avec ses Parisiens, et d'abord avec ses Parisiennes, et cela importe. Érotisme et badinage, ferveur de bon goût, sensualité libérée et monnayée en vanités ne pou-

vaient que m'éblouir en ces saisons de vacillements et de frustrations permanentes.

J'admirais ces hommes à la fois tortueux et raffinés, évoluant dans ce Paris lointain où la langue la plus belle, l'intuition la plus aiguë célébraient l'art de vivre. Une partie de moi-même s'identifiait aux sophistes misogynes des romans français, où j'inclus *La Chute* et *L'Étranger*. Dont l'ennui, à certains moments de l'amour, nous apporte la seule assurance que leur mécanique est plaquée sur du vivant. Sa contrepartie plus terre à terre me donnait à penser que ces personnages parlent davantage de l'amour qu'ils font qu'ils ne font l'amour dont ils parlent. Tout en étant possédé par la douce certitude que ces femmes sans pesanteur dont chacune vit, avec une franchise admirable où le sérieux n'a pas de place, étant signe de bêtise ou de mauvaise foi, ces femmes existent. C'est seulement bien des années plus tard que la légèreté de la Française ou de la Parisienne m'a paru un article de propagande dont les étrangers subissaient le charme, non sans indulgence.

Je n'ai pas réussi à aimer Gide dont le culte pour les choses de l'esprit et l'œuvre surintelligente et trop préméditée me dépassait. En dehors, peut-être, des Caves du Vatican. Il a pourtant fait de mes amis et de moi des adeptes de l'acte gratuit, que nous mêmes en pratique un peu plus tard, volant des livres dans les librairies ou voyageant en tramway sans billet.

Les écrits de Paul Valéry étaient terriblement en vogue. Ses minces volumes brochés eurent droit à une place d'honneur sur ma table. Un écrivain aussi universel qu'ingénieux ressemble à ces saltimbanques sur une corde, l'un vêtu de sombre, l'autre de clair. De même ses œuvres, l'une parée de vers et l'autre de prose, me tenaient dans un équilibre sans cesse compromis au fur et à mesure qu'elles m'entraînaient. Je ne me souviens pas d'avoir admiré le penseur. En revanche, j'ai lu et relu la poésie de Valéry : la sensibilité subitement exaltée lui donnait des ailes. Notamment au *Cimetière marin*, dont le dernier vers : « Le vent se lève, il faut tenter de vivre », est devenu, pour des raisons évidentes, une devise. Noble, je l'aurais fait graver sur mon écusson, tant ces mots figurent l'expérience et le sens de ma vie.

L'histoire de France, je l'ai apprise chez Balzac et Roger Martin du Gard, et la sociologie chez Proust. Il n'y a rien que j'oserais dire à propos du génie de Balzac.

Si grand qu'il soit, il m'a souvent déconcerté, presque autant que les deux cents pages sur Napoléon qui découronnent, à la fin, Guerre et Paix. Pourtant j'étais possédé par sa fureur intellectuelle et physique, son appétit omnivore et omnicauteur. A cette époque, je m'empresse de l'ajouter, je ne connaissais que trois ou quatre de ses romans, *Le Lys dans la vallée*, *Les Illusions perdues*, *Eugénie Grandet*, et peut-être *Le Père Goriot*. Ils m'ont entraîné dans le labyrinthe de la religion, de la morale et de l'économie bourgeoises. Tous m'ont fait connaître la France avec ses haines, ses contrastes et sa complication. Sa mue qui a débuté à la Révolution m'a été révélée de la façon la plus insolente, la plus détaillée et vraisemblable. J'aperçus que la France de la Révolution, tant idéalisée - d'un côté le peuple, de l'autre le roi - ne fut qu'un champ de batailles, le théâtre d'une lutte des classes prodigieuse qui s'étendit sur plusieurs générations sans aucune issue apparente. Un scandale pour moi ! Pareil à celui de découvrir, quelques années plus tard, que la famille de Corrèze qui m'avait pris comme précepteur était royaliste. Comment peut-on être royaliste en France ? demandais-je, ébahi. Dans mon idée, la Révolution avait fait de tous les Français des républicains.

Avant de lire Balzac, je n'avais jamais pensé au peuple de cette façon. Ni à la guerre civile que nous venions de traverser comme faisant partie d'une guerre plus vaste d'ambitions et de religions, quasi illimitées. Oui, un peuple habité par des fantômes obstinés, régi par leur impitoyable mémoire, je ne l'imaginais pas. Ni la Révolution comme le sursaut d'un peuple qui s'éveille tous les cent ou deux cents ans et retourne ensuite à sa somnolence et à ses maîtres. Cette vision cosmique de la Révolution, dont Balzac est l'ennemi amoureux et le Danton littéraire, où conduit-elle ? Quelle est sa finalité véritable ? On aurait pu croire que j'allais tirer des enseignements importants, en me posant ces questions à propos de la révolution bolchevique qui faisait mystère : avait-elle connu une Restauration ? Pourquoi n'avait-elle pas produit son Balzac ? Il n'en fut rien. Et il s'en fallut d'un cheveu qu'elles ne déclenchent la zizanie avec Crâciun. A son avis, nous avons des questions infiniment plus importantes à nous poser. Mais ces déchaînements d'une énergie historique ne m'eussent pas aussi profondément, aussi intimement touché, si je n'avais discerné, chez Balzac, cette pensée obsédante enfouie en nous, inavouable comme la pudeur. Celle que les œuvres dévorent leurs créateurs, comme les révolutions leurs fils. Si nous célébrons ces génies à l'égal de héros, c'est parce que leur drame est authentique et réel dès l'instant où leur plume touche le papier.

Ceux qui connaissent *Les Thibault* de Roger Martin du Gard, histoire d'une famille qui reflète l'histoire de la France, comprendront le caractère social de mes intérêts à cette époque. Rien d'aussi puissamment véridique que les scènes d'une vie sombre et bourgeoise, celles de l'éducation d'Antoine et de Jacques dont les destins, en apparence similaires, les séparent. Rien de plus intelligent que la description de la montée du socialisme et du nationalisme au début du siècle, dont la basse continue accompagne tout du long l'histoire des personnages. La fine psychologie de l'auteur m'a fait saisir combien la Première Guerre mondiale a exténué et tailladé la France, au point que son abandon dans la Seconde apparaisse, sinon inévitable, du moins logique. J'en venais à croire qu'une révolution eût mieux valu pour elle que vingt années d'agonie pour les uns, de convalescence pour les autres : la Belle Époque, à tout prendre, que *Les Thibault* représentent sur le mode de la mesure, de la fatalité de l'intelligence et du décorum français. Je vécus avec cette saga, ou en elle, six mois au moins jusqu'à m'approprier sa vaste fresque historique.

Enfin Proust. J'essaie de me souvenir à quel point j'avais alors conscience du sublime de ce que je lisais. Me rendais-je compte que c'était un prosateur exceptionnel ? Je me rappelle qu'il m'enchantait, sa société étant tellement hors norme. A travers les quatre ou cinq volumes dont je disposais, j'ai suivi l'ascension du Juif enrichi Swann dans les cercles du boulevard Saint-Germain, les manœuvres de la fille d'une courtisane, Odette, pour épouser un noble, tandis qu'au terme d'une sinieuse carrière la bourgeoise et arriviste Mme Verdurin devient princesse de Guermantes. Le dîner chez la princesse de Guermantes s'est gravé en moi dès la première lecture. Et je m'émerveillais de voir les familles aristocratiques digérer adroitement les individus qu'elles avaient méprisés, et se laisser grignoter par la bourgeoisie avec une désinvolte nonchalance. La mémoire de Proust est si féconde, son intellect si mobile, sa curiosité à ce point étendue qu'on entre dans les salons, à sa suite, comme dans une caverne d'Ali Baba de l'humanité où ne manquent aucun personnage archétypal, aucun cérémonial significatif, aucun geste historique. Observateur réflexif, tendant à une vision exhaustive, Proust s'est pourvu lui-même d'une sociologie générale, dresse un tableau social complet. Et une société aristocratique, de même qu'une société archaïque, est assurément plus formaliste, plus pittoresque, plus flatteuse pour le romancier que toute autre, parce qu'elle s'exhibe avec ardeur et complaisance dans ses politesses.

On devine chez Proust une authentique compassion pour la triste futilité de certains de ses personnages, du temps qui languit dans les interstices de l'existence. Entre tous les écrivains que je lisais, Proust est le seul à avoir touché en moi une fibre inconnue, le seul auquel je me sois livré sans réserve. Même s'il me coûta le plus d'efforts, à cause de ses phrases extrêmement longues à dénouer. La Bible m'avait enseigné que la vie s'écoule sur plusieurs plans, et la Recherche m'a appris qu'on a plusieurs vies, dont aucune ne se déroule selon ce qu'on avait prévu et convenu d'avance. J'y découvris, de la sorte, le processus rituel et sans cesse renouvelé dans la bonne société : les êtres méprisés et rejetés poursuivent leur ascension, tandis que les héritiers titrés et respectés entament leur descente. Naguère, dans un article de *Social Research*, publié à New York, j'ai osé me servir des observations faites par Proust pour expliquer les escalades et désescalades si exemplaires de la modernité.

Tous ces écrivains m'ont appris l'histoire de France et la sociologie des Français. J'étais fort attaché à ma conviction originelle que les belles et nobles images de leurs livres doivent être vraies. Par une soirée parfaite du divin printemps de Paris, longeant la Seine sous la grande ombre de Notre-Dame, j'eus longtemps l'impression de les poursuivre et de les reconnaître. Toutes mes brouilles avec la ville s'arrangeaient, comme les brouilles des amoureux sur les berges, avant qu'elles ne deviennent des autoroutes.

Lisais-je ? Peut-être pas au sens propre du terme. J'entrais dans un roman comme dans un film ou une pièce de théâtre, pour y vivre un moment plus ou moins long. Insensiblement, j'habitais ces romans, non comme des oeuvres de fiction, mais comme des oeuvres de vérité. Lecture de plaisir, si on veut. Quand aujourd'hui je me rappelle cet état d'esprit et mes réactions de cette époque, je les juge naïfs, au premier degré, sans distance. Mais, pour garder une distance, il faut être sûr de sa vie. Certes, entre-temps, j'ai acquis le plaisir de lire. Je suis chez moi dans la langue française. Et j'ai relu la plupart de ces romans, certains avec passion, et une partie d'entre eux avec le regret qu'ils soient devenus, pour moi, illisibles. Mon jugement a beau avoir changé, cet état d'esprit et ces réactions premières, élémentaires mêmes, ne m'ont pas entièrement déserté.

Vers le début de l'été, je n'étais pas en bonne santé. Une ou deux fois, je m'étais évanoui. Le médecin attribua mon état à la fatigue, peut-être à l'anémie, car j'avais poussé trop vite. Tanti Anna fut d'avis que je devais dormir plus long-

temps, interrompre mes lectures nocturnes. Après tout, pourquoi cette frénésie ? Rien ne pressait. Elle commença à soigner particulièrement ma nourriture, lorsqu'elle en avait les moyens, et consacra plus de temps à ma chambre et à mes vêtements. Elle avait plus de cinquante ans et cela lui demanda beaucoup d'efforts. Cet été-là, Pouïou avait épousé une jeune fille que Tanti Anna refusa de recevoir chez elle. Parce qu'elle n'appartenait pas à un bon milieu social. La guerre, sa quasi-pauvreté, son amour de mère, rien de cela ne comptait en regard du passé, du rang social imaginaire de sa famille. Je le lui fis observer. En vain. Car, pour elle, renoncer à la place dans la société qu'elle estimait avoir reçue en héritage, c'était ôter toute signification à sa vie. Autant se laisser couler. Désormais, je m'abstins de parler de la jeune femme, de ce mariage qui éloignait mon cousin de la maison.

10 avril 1994

C'est à cette même époque que j'ai découvert quelque chose dont je ne fus pas particulièrement fier : mon caractère s'était endurci. Avant, je n'avais pas de secrets pour mes amis et compagnons. Je ne savais pas dire non, j'évitais d'être en froid ou en conflit avec quiconque. C'était si simple de me laisser aller à toutes mes émotions, sympathie, amitié, et de me réconcilier si quelqu'un m'avait froissé. Même quand je me sentais blessé, j'enfermais la chose en moi-même. Je ne connaissais alors ni la guerre, ni l'activité clandestine. Dans tout ce qui comporte un risque, j'ai senti combien il est aisé de se trahir. J'ai commencé à mesurer mes paroles et mes gestes, à me fermer. Un instinct m'avertissait qu'il valait mieux ne plus me laisser surprendre en défaut d'égoïsme. « Faciles à détruire sont les tendres », dit Hölderlin.

Ensuite le travail forcé m'a contraint à refréner mes élans, à m'imposer une discipline. Certes un sentiment de solidarité me liait à mes compagnons. Nous partagions les mêmes peurs et, à l'occasion, les mêmes brimades. Mais des accrocs étaient inévitables. Surtout au début où je n'avais pas droit à une marge d'erreur. Je me trouvais obligé de tenir un langage ferme, d'imposer des décisions qui, justes ou non, me paraissaient nécessaires. Il me fallait passer par-dessus mes sentiments et ceux des autres. J'acquis ainsi une certaine indifférence aux humeurs du lieutenant, aux vexations des soldats ou de l'adjudant. Je croyais que ce ne se-

rait pas difficile. Il m'a fallu surmonter des doutes et des regrets, ne plus être ce qu'on appelle une bonne pâte. Ne venant pas du coeur, ce changement me tourmentait au plus profond. Rien ne m'y avait préparé, et je ne savais pas si j'agissais bien ou mal. Mais la Bible elle-même dit quelque part : « Ne sois pas juste à l'excès. » A plus forte raison envers qui ne l'est pas.

Au cours de ce beau printemps, je ne me souviens plus du mois, j'ai revu Grégoire, mon ancien camarade du lycée industriel, pour la deuxième ou la troisième fois depuis le début de la guerre. Je me rappelle avoir alors pris conscience de mon endurcissement. Il était toujours aimable et joyeux. Mais, de temps à autre, avec une feinte nonchalance, il lançait des regards non exempts de perfidie. Il me parla en termes chaleureux des Allemands qu'il connaissait, sa famille tenant à ne pas se couper de son milieu. Il en était venu à mépriser les Français et les Anglais que leurs défaites diminuaient à ses yeux. Sous la véhémence de ses jugements et de ses diatribes contre la démocratie, le communisme, les Alliés, perçait une ironie amère. Elle les atténuait, certes, mais empoisonnait l'atmosphère entre nous. S'attendait-il à m'entendre protester, tâcher de le persuader qu'il se trompait ? Mais je voulais être son ami, pas son complice, ni son confesseur. Naguère, j'aurais cédé aux tendres sentiments d'amitié et de reconnaissance. J'aurais cherché à ses jugements péremptaires de bonnes excuses dans le ressentiment, la déception passionnée à l'égard des Français et des Anglais que sa famille et lui avaient vénérés. Cette fois, je passai outre et choisis de ne plus le revoir. Finies les compromissions, finis les états d'âme. Cette transformation n'est pas ce qui m'est arrivé de mieux, je l'avoue. Elle m'a apporté solitude et regrets. En lot de consolation, elle m'a offert une certaine liberté vis-à-vis des gens et des situations qui nous enchaînent par les bons sentiments pour de mauvaises raisons.

Malheureusement ce n'était pas toujours aussi simple. Dans ces jours-là, j'ai oublié la date exacte, il nous est arrivé une affaire minable de bout en bout et qui aurait pu mal finir pour nous. Au cours des deux années qui avaient suivi le pogrom, un réseau de solidarité s'était créé. On organisait des écoles pour les enfants et les adolescents, on distribuait nourriture et vêtements aux plus démunis ; chacun s'efforçait d'aider sa famille, ses voisins. La majorité d'entre nous n'avait aucune possibilité de gagner sa vie, de se soustraire au travail forcé, de soutenir les enfants dans leur insécurité quotidienne. D'autres s'épuisaient à préserver les apparences d'une existence décente et inchangée, sinon confortable. En même

temps, comme des herbes sauvages résistent aux intempéries et aux pesticides en trouvant de nouveaux moyens d'attaque, se mirent à pousser les gros, intermédiaires et spéculateurs d'un genre inédit, qui savaient s'adapter au marché noir et profiter des misères de la guerre. Quelques-uns eurent assez d'ambition et d'astuce pour faire de la corruption un négoce fructueux. Cela marchait toujours de la même façon : ils versaient des pots-de-vin à un fonctionnaire du milieu de l'échelle qui répercutait la manne vers le haut et vers le bas. Ces intermédiaires devinrent ainsi les nouveaux riches, dont la richesse éclatait dans l'insolence et l'embonpoint. Et le spectacle de la vie précaire et du dénuement des autres n'avait aucun effet sur leur hédonisme naturel.

L'un d'entre eux se nommait Goldberg. Malgré notre discrétion et la promesse faite au lieutenant, le bruit avait dû se répandre que la compagnie du lieutenant Christodoulo abritait une bande de jeunes jouissant d'une certaine liberté au travail forcé. Fait plus intéressant encore, leur chef - moi - avait une responsabilité en ce qui concernait la présence et le rendement. Voilà ce dont me fit part M. Goldberg, dans un couloir d'une administration militaire, je crois, où je fus convoqué un après-midi. Il était aussi grand que mon père, solide et bien habillé. En arpentant le couloir à grands pas, il m'expliqua qu'il n'était pas juste que des jeunes gens disposent de temps libre, quand des hommes mariés, ayant des enfants à leur charge, trimaient du matin au soir. Et, avec un peu de compassion et l'indispensable larme dans la voix, il ajouta que nous devions nous aider les uns les autres. Ayant péroré une demi-heure sur un ton paternel, il conclut que nous devions être mutés, mais que, grâce à ses relations, il ferait quelque chose pour moi.

Un moment, j'ai vacillé, peut-être intimidé, à coup sûr coupable. En admettant tacitement qu'il avait raison et disposait des moyens pour parvenir à ses fins. J'étais sur le point de dire au revoir et de m'en aller quand j'éprouvai un serrement de cœur. Si nous étions mutés, ma vie, mes livres, mon projet d'étudier, plus rien n'aurait de sens. Il me parut évident que je ne devais pas laisser un inconnu les réduire en cendres parce qu'il avait flairé une bonne affaire : vendre nos places à des individus de son espèce et en tirer un bénéfice substantiel. Lorsque M. Goldberg me demanda mon accord en écarquillant les yeux et levant les sourcils, j'hésitais encore sur la réponse à faire. Fort heureusement, je m'endurcis au point de ne plus me laisser affecter par ce qu'il disait, et répliquai à peu près : « Dommage

que vous ayez pris tant de peine. Mais la décision ne m'appartient pas. Je vais en référer au lieutenant. »

Pendant les heures qui ont suivi, je me suis remémoré la fable que le maître nous racontait à l'école. Dans une belle forêt qui pousse heureuse, on voit arriver un jour un solide bûcheron portant une hache de métal. Les jeunes arbres frissonnent de peur et se lamentent sur leur fin prochaine. Leurs aînés les rassurent en leur disant qu'ils n'ont rien à craindre du bûcheron, tant qu'aucun d'eux ne l'aidera. Quelques mois plus tard, le bûcheron revient ; mais cette fois sa hache de métal a un manche en bois. Ce que voyant, les vieux arbres prennent peur et crient : « C'est notre fin à tous ! » Je racontai la fable aux garçons de l'équipe, après leur avoir relaté mon entretien avec M. Goldberg. Je leur expliquai que, maintenant que l'un des nôtres s'en mêlait, la situation devenait grave. Du jour où j'étais devenu leur chef, j'avais toujours eu le souci de les obliger à s'obliger à tenir leur engagement. Pour éviter les caprices, les leurs ou les miens. Mais j'avais aussi pris soin de ne pas leur laisser croire que je pouvais faire ce que je ne pouvais pas.

Tout bien réfléchi, je ne pouvais faire l'économie d'une démarche auprès du lieutenant. Par chance, je ne le trouvai pas au bureau. Le sergent vit que l'affaire était urgente et lui téléphona. Il me fit venir chez lui. C'était la première fois et je me sentais horriblement intimidé. Sa maison, au fond d'un jardin plein de fleurs, était très belle. Une femme de haute taille ouvrit la porte d'un bureau en m'invitant à attendre. Elle avait déjà laissé sa jeunesse derrière elle, mais non sa beauté. Je l'entendis me décrire en riant à une autre voix de femme qui chantait. Cette joyeuse atmosphère féminine me rassurait. J'avais dû interrompre la sieste du lieutenant. Il resta très silencieux en m'écoutant lui rendre compte de la situation. Je le fis sur un ton détaché, évitant toute supplication inutile qui aurait pu sous-entendre qu'il avait touché un pot-de-vin. Alors il me regarda attentivement, l'air surpris. Tout était si sordide, si ridicule dans cette affaire que j'eus honte. Ses questions me montrèrent qu'il en avait eu vent, sans y attacher la moindre importance.

Une fois de plus, je vis se dessiner sur son visage cette moue de lassitude hautaine et d'impatience polie devant une contrariété qui l'ennuyait. Je compris que M. Goldberg et moi-même, nous nous étions trompés en supposant qu'il tremperait dans une telle affaire. Pour des quantités de raisons. La principale étant qu'il se suffisait à lui-même, satisfait de la vie qu'il menait et de la position qu'il oc-

cupait dans la société. C'était un de ces hommes qui arborent leur nom, leur fortune, comme un titre de noblesse, décidé à les faire respecter, à l'instar des biens reçus à la naissance. Il eût été en dessous de son rang, de sa condition, de les compromettre par des combines douteuses, fomentées par ses inférieurs.

Peut-être devrais-je appeler son attitude du mépris. Mais ce n'est pas l'impression exacte que me donna ce jour-là le lieutenant quand il se leva et me dit que c'étaient des gens qui ne réfléchissaient pas à ce qu'ils faisaient et ne prenaient pas garde à son honneur d'officier. Sur ces paroles, dites d'un ton affable, il se retira, en me confiant à ses deux jeunes femmes - la seconde était une fort jolie blonde, très spontanée - qui m'offrirent des rafraîchissements et des confitures dans le patio de la maison. Leurs mouvements avaient quelque chose de discret, d'alan-gui, comme si elles vivaient dans un monde à part, d'une soumission consentie. Elles se montrèrent charmantes et émoustillées par la présence d'un étranger. Il me parut que je les divertissais et je répondis à leurs questions de façon à les intriguer. Elles m'invitèrent à revenir, quand je les remerciai de leur accueil, ce qui me parut de bon augure. En espérant qu'une fois encore, la roue de la fortune ne s'était pas arrêtée sur le mauvais numéro.

La seconde fois que je vis M. Goldberg, ce fut dans le couloir de la même administration. Le lieutenant sortit du bureau de je ne sais quel officier, le monocle bien enfoncé, et, sans aucun préambule, me donna des instructions avant de s'en aller. Je retournai annoncer à l'équipe que si, au lieu de ne s'occuper que de la hache, les arbres de la fable s'étaient occupés du bûcheron, ils en auraient peut-être tiré une autre morale.

Quel homme étrange, ce lieutenant ! Dans mon enfance, j'avais cru pouvoir compter sur quelqu'un, me laisser conduire par la main, protégé des embûches de la vie. Après le départ de Bessarabie, et surtout depuis le travail forcé, on m'avait lâché : apprends à marcher seul ! Sans personne sur qui s'appuyer, ni père, ni maître d'école, ni vraie famille. La rencontre fortuite de cet homme m'avait apporté un appui sûr et digne de confiance. Pourquoi ? Cela n'aurait servi à rien de le questionner. Il aurait répondu, ennuyé et condescendant, en rajustant son monocle, que ces affaires de bien et de mal se règlent au ciel. Et j'ai souvent essayé de comprendre : ma véritable chance n'avait-elle pas été que le lieutenant aime les femmes ? Il m'apparut sous un autre jour, les deux ou trois fois où je fus reçu chez lui. Entraîné par la spontanéité et la gaieté de ses deux femmes, il esquissait un geste

de sympathie, avant de disparaître. Pour elles, je représentais quelque chose d'exotique, et il me laissait de manière presque affectueuse entre les mains de leur curiosité passionnée. Or, il est rare qu'un homme aimant les femmes soit rigide et insensible. Il s'autorise un geste imprévu et même généreux, pour goûter la joie de séduire, ou se faire plaisir.

Il faut pourtant remarquer que le lieutenant n'avait pas de fils. Et plus d'une fois je suis entré en relations avec de tels hommes - Daniel Lagache, me semble-t-il, et même Georges Friedmann vers la fin de sa vie - qui ont vu en moi un fils sans père, ce que ma solitude exprimait. C'est pourquoi ils m'ont apporté leur soutien et une forme d'attachement. Illusion ? Peut-être, mais du domaine du vraisemblable. Tout cela appartient à une autre vie, dont le mystère reste entier. Qui était cet homme ? Pour cette raison, sans doute, son souvenir reste intact. Le lieutenant a gravé dans mon esprit la conviction que chaque individu choisit sa valeur propre. Il n'est pas nécessaire d'être un saint ou un homme de grands principes pour ne pas trahir son prochain et agir en juste.

Après ma visite au lieutenant, Édith fut heureuse de me voir si détendu et disponible. Pour m'avoir tout à elle, elle m'entraîna dans le flot bruyant de la foule de Bucarest qui s'écoule en tous sens. Partout des gens assis à la terrasse des cafés, des enfants s'agglutinant comme des fourmis ivres près des stands où l'on vend des sucreries, des beignets, de la limonade. Édith accordait une oreille distraite à mes redites sur les mystères du lieutenant, et se moquait de la métaphysique dont j'auréolais ses gestes. Pourquoi me serais-je attendu qu'un vieux Grec qui avait trois fois mon âge et de surcroît *pouratz* (seigneur) déboutonne sa vie pour satisfaire aux curiosités tortueuses d'un artisan ne sachant pas se tenir à sa place ? Je l'aurais embrassée pour tant de clairvoyance. Quant aux deux jeunes femmes, sa bouche chaste et resserrée trouva plus facile de prononcer le mot de harem que celui d'érotisme, afin de décrire la discrétion et l'intimité de cette maison.

Je la trouvais belle quand l'émotion jouait avec ses sens et ses rêveries. J'aurais beaucoup à dire de l'amour. Je ne puis le faire qu'à demi-mot, par pudeur sans doute. Mais aussi parce qu'il est difficile de choisir les mots justes pour montrer combien on brûle, combien on souffre quand on est en manque. L'amour est trop hasardeux et beau, il nous cause parfois des douleurs si cruelles, des exaltations si fortes, que le souvenir n'est plus celui de l'amour mais de la maladie ou de la guérison. Un jour où elle semblait heureuse de notre intimité retrouvée, Édith me

demanda à brûle-pourpoint ce que nous allions devenir. Sans préciser si elle voulait dire elle et moi, ou bien tout le monde. Je lui répondis que les belles histoires se terminent toujours par : « Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. » Elle se rembrunit jusqu'aux larmes, se dressa sur la pointe des pieds, mit la main sur ma nuque et m'embrassa tendrement, après avoir murmuré : « Quel enfant tu es ! » Édith avait obtenu la réponse qu'elle attendait et rayait la question d'un trait. Peut-être parce que ma réponse exprimait le présent d'un amour où elle m'appartenait, et son mot de compassion, un futur auquel je n'appartenais plus. Les amoureux n'ont pas besoin de bourreau pour ces petits chefs-d'oeuvre de torture.

11 avril 1994

Cette nuit, je n'ai pas pu dormir. A quoi se ramènent, en fin de compte, tous ces épisodes ? me suis-je demandé, en me tournant et me retournant dans mon lit. Inutile de dire que mon moral était au plus bas. Ce qui m'a tenu éveillé n'est pourtant pas cette litanie qui ne rime pas à grand-chose. Mais l'ordre même des épisodes, la date à laquelle chacun a eu lieu, voilà ce qui m'échappe. J'aurais aimé savoir quand mon ami Crâciun fut mobilisé : avant ou après le débarquement des Alliés en Italie ? Lorsqu'il reçut sa feuille de route pour rejoindre son régiment, ce fut le choc. L'orage provoque dans une forêt des bruits étranges. Par moments, le vent fait le bruit d'un choeur d'enfants qui gémissent. Les branches cassées grondent comme des êtres humains. Rattrapé par le vent d'orage de la guerre, Crâciun ressemblait à une de ces branches cassées. Pour beaucoup de jeunes, la guerre, comme la femme, était alors un test de virilité. Mais pas pour lui. Toute une facette de sa personnalité me demeurait inconnue. Mon ami était aimable et sérieux. Mais je ne crois pas lui avoir posé la question : « Que feras-tu si tu es mobilisé ? » La question était largement dans l'air. Et s'il n'avait pas parlé en termes sévères de la présence de l'année roumaine aux côtés des Allemands, je n'aurais pas su qu'il y pensait. Quand nous parlions de la guerre, ce n'était pas exactement de la même.

Moi, j'y voyais un monde porté à détruire et persécuter. Lui, un ensemble de champs de bataille sur lesquels s'affrontent des millions d'hommes. Mon ami aussi était patriote. Et la question ne se serait pas posée avec acuité dans n'importe quelle autre guerre, contre n'importe quelle nation. Or, on l'appelait à se battre contre

l'Armée rouge, contre les soldats du communisme. Quand les actualités du cinéma montraient les ruines des villes russes, il disait : « Un jour, la guerre sera finie et quelqu'un devra payer. ». Il avait une telle confiance dans la victoire de l'Union soviétique ! J'avais grande envie de lui demander : « Alors, comment pourras-tu combattre contre elle ? »

La guerre, mais pas seulement elle, m'a appris que la lâcheté, fille du bon sens, est chose fort répandue. Le drame naît si, au moment crucial, nous faisons ce que nous dicte notre conscience. Si elle autorise l'individu à se taire et se mentir à lui-même, elle l'excuse aussi quand il devrait se lever et parler. Le lâche est celui qui se dit : « Je peux me taire », et se donne le droit de ne pas tendre la main à l'homme tombé à terre.

J'avais arpenté avec Crâciun le parc sans insister, ni cherché à l'influencer dans un sens ou un autre. En tout cas, je m'en serais voulu de lui suggérer que ce serait une lâcheté de se battre contre l'Armée rouge, s'il pensait que c'était mal agir. Ce dut être de la télépathie, car le plan auquel mon ami avait dû réfléchir longuement était simple et net. Il ne pouvait se cacher et n'avait pas non plus l'intention de se soustraire au service armé. C'eût été désastreux pour lui et sa mère. Toutefois, à la première occasion favorable, il désertait. Abasourdi, pour tout commentaire, je lui dis qu'en apprenant les sentences de mort des tribunaux militaires, le vieux Tolstoï s'était écrié « Il ne faut pas se taire ! »

L'essence du courage, le caractère, le caractère exprimé et assumé, voilà ce qu'a toujours représenté Crâciun dans mon esprit. Sa décision prise, il se demandait seulement ce qui valait le mieux : se laisser faire prisonnier, ou s'enfuir avec d'autres recrues qu'il aurait converties à son projet ? Dans les jours précédant son départ, nous ne pouvions que nous dévisager sans en parler. Admettons que ce fut sous l'influence de l'émotion. Nous étions devenus plus proches que nous ne voulions ou ne pouvions l'exprimer.

Au cours des deux années suivantes, j'ai souvent pensé à Crâciun, en me demandant s'il avait déserté ou s'il avait disparu dans le feu des combats. A cause de son départ, notre cellule périclita et je n'eus plus personne avec qui parler de lui. Mieux valait douter du pire et garder l'esprit ouvert. C'est donc lui que la guerre soumit aux plus grandes épreuves. Et elle en a fait un autre homme, elle lui a fa-

çonné un destin neuf Il est à l'honneur de mon ami de ne pas s'être laissé gagner par la haine chauvine des uns et la lâcheté des autres. Crâciun déserta et finit par rejoindre l'Armée rouge. Par la suite, il fut enrôlé dans la division Tudor Vladimiresco, composée de prisonniers roumains, et combattit contre les Allemands jusqu'à la victoire. Tout cela, je l'appris à son retour après la guerre, quand nous nous sommes revus. J'en parlerai.

14 avril 1994

J'étais à mille lieues de penser que le débarquement en Italie avait eu une influence sur mon état d'esprit. Certes, je suivais passionnément les avancées de la ligne de front et apprenais gravement le nom de chaque ville ou village, libéré du côté de Naples ou de Foggia. Je ne doutais pas de la victoire des Alliés. Or, une fois le vainqueur connu, quand on est à languir dans sa chambre au lieu de se battre sur le terrain, on a la conviction que la guerre est terminée. Ou le sera sous peu. Ces remarques pour expliquer que le débarquement, couplé avec le départ de Crâciun, provoqua une prise de conscience.

Jusque-là, sauf en une seule occasion, je n'avais pas réfléchi que les jours passaient sans que je fasse grand-chose. Alors je me morigénais : « Tu as dix-huit ans ! Quand donc te mettras-tu au travail ? Combien de mois gaspilleras-tu dans des lectures désordonnées et à ruminer des questions de famille ou d'amitié ? » En chaque homme, il y a un côté Sisyphe qui monte et démonte les fragments de sa vie pour colmater la fuite du temps, et un côté Faust qui n'a qu'une hâte, signer le pacte avec le diable, pour jouir de la vie et de son propre pouvoir créateur. Ces deux côtés débattaient en moi, me laissant le sentiment désagréable que quelque chose m'empêchait de trancher entre eux. Peut-être la lassitude de toutes ces années qui, depuis 1938, m'avaient projeté dans l'oeil du cyclone. Mais il ne fallait pas que j'abandonne, avant de les avoir mises à l'essai, la vocation que je m'étais choisie et les études qui parlaient si fort à mon imagination. D'autant plus qu'en ces derniers mois de 1943, je croyais être prêt à me tracer un parcours. Je ne sais pas combien de fois j'ai partagé avec mes amis ces rêves fantastiques de livres à venir, cette vision d'une aventure mentale dans une communauté humaine qui

sache les apprécier. Tous ces rêves semblaient s'être entassés dans mon esprit comme dans une malle aux trésors. Et il m'incombait d'en révéler le contenu.

Alors je me mis à écrire de brefs essais. Leur origine est complexe. Certaines personnes manifestent, depuis leur plus tendre enfance, une curiosité insatiable pour les plantes, le déploiement des feuilles à partir des bourgeons, l'éclosion lente des pétales de fleurs qui se colorent de jour en jour, l'infinie variété de leurs senteurs. D'autres ne se lassent pas d'observer le fonctionnement des machines, l'articulation de leurs parties et la manière dont elles s'emboîtent. De longue date, même si elle ne remonte pas à l'enfance, ma curiosité s'est portée vers les créations des hommes. J'étais rempli d'admiration naïve et de perplexité quand on me racontait une histoire, quand j'écoutais une chanson naissant sur une estrade, ou lisais un poème. Mon étonnement allait jusqu'à l'anxiété : comment un être humain avait-il pu inventer cela ? Et plus tard, en écoutant un concerto de Mozart ou en lisant un livre d'Einstein sur l'évolution de la physique, la même interrogation surgissait : comment cette musique ou cette pensée étaient-elles nées en eux ? Je veux croire qu'elle faisait écho à la question que j'ai dû me poser inconsciemment en apprenant à lire la Bible : mais comment Dieu a-t-il créé le monde ? Ou à celle que j'aurais dû, mais n'ai pas pu poser à mes parents : comment naissent les enfants ? En effet, c'est bien la même. Je fais état de ces filiations psychiques, car cette interrogation est aussi vivante en moi aujourd'hui qu'alors.

Le thème de la création court à travers ce premier essai, comme à travers tout ce que j'ai écrit depuis. Il a motivé mes lectures de philosophie et de sciences après mon exclusion du lycée industriel. Au début, comme je n'y étais pas préparé, elles avaient logé un capharnaüm dans ma tête. J'ai cependant compté pour un triomphe de pouvoir les faire. En commençant, bien évidemment, par Descartes dont je lus et relus le Discours de la méthode. Était-ce pour la beauté de la composition, ou la force de la pensée ? D'abord parce que enfermé dans son poêle, comme moi dans ma chambre, il m'adressait la parole et répondait aux questions imaginaires que je lui posais.

Le lourd système de Hegel exigea de moi une application plus grande, comme je cherchais à retrouver, parmi ses cohortes d'idées, celles qui pouvaient m'apporter un éclaircissement direct. Il y a, dans le système du philosophe allemand, un enchaînement impérieux et indiscutable qui exige une espèce de vertu romaine pour être suivi de l'entrée jusqu'à la sortie. Ce n'est pas une question de style. Le

sien est admirable et spirituel. Mais ce récitatif, cette valse à trois temps de la dialectique, devenait vite un piège dans lequel je ne voulais pas tomber. A plus forte raison, je n'arrivais pas à croire qu'il y eût sur terre de l'inconnu et de l'imprévisible, donc de la création, pour une histoire qui laissait l'impression que tout est, dès l'origine, fixé. Certes, en ce temps-là, je ne me permettais pas de juger, mais j'avais beau faire, rien n'était plus étranger à mon esprit que cette raison qui ruse mais ne crée pas. J'attendais d'elle quelque chose de plus, quelque chose que je ne parvenais pas, moi, à exprimer, mais que je trouvais, en un sens, dans la science. D'où mon embarras, rien ne me semblant plus loin du marxisme que cette vision hégélienne de l'histoire. Pourtant, en bon membre du parti, j'aurais dû y croire sans discussion. Inutile de dire que je n'y ai jamais réussi.

Comme, dans une pièce dont on ouvre la fenêtre, l'air et la lumière du dehors font irruption, ainsi Nietzsche éclaira mon champ de vision. Les expériences du monde extérieur, les idées d'usage courant, les images ordinaires reçurent un sens frais. C'était la fin de mon confort, de mes paresse intellectuelles. Non pas que ses livres, et en particulier Zarathoustra, aient changé le cours de ma vie. Mais l'amour prodigieux du réel, la liberté déchirante de Nietzsche parlant de la connaissance, des émotions humaines, aux limites du soutenable, ont donné un sens à mes intuitions, un but à mes espérances, une raison à ma question. Quand j'émergeais du naufrage de mes préjugés et de mes perceptions, je me sentais aussitôt prêt à nourrir de nouveaux pressentiments et former de nouvelles images. J'avais pleine confiance en Nietzsche, qui m'apparut comme le philosophe dont le thème était justement la création. Et je fus heureux de le voir abordé noir sur blanc, fouillé à partir de toutes les sources d'inspiration d'un grand penseur.

Les Pensées de Pascal s'étaient trouvées tout à fait par hasard sur ma table. La première fois que je les ai lues, je me suis dit : « Quelle ambition démesurée de vouloir tout penser, tout embrasser, tout exprimer. » Ma lecture se fit par à-coups. Bientôt le charme de ce petit livre fragile me retint. Il a des surprises, des inspirations, des expressions qui se suivent comme un récit perpétuel. Il me semblait qu'on ne pouvait associer la philosophie et la science de façon aussi profonde et simple, dire les choses les plus graves avec une telle fraîcheur. Et pourtant... Dans tout ce qui est français, ce que je préfère maintenant, c'est l'esprit de maturité de Pascal, qui est aussi celui de Proust et de Matisse, et leur vigueur pudique à l'égard de choses aussi emphatiques que la sensibilité humaine ou notre salut.

Sans qu'ils se laissent absorber par les menus soucis de leur métier de penseur ou d'artiste, cet enchaînement des détails de leur vie qui ne regardent personne. Quoi qu'il en soit, grâce à l'heureux accident par lequel Les Pensées vinrent sur ma table, je découvris la phrase : « Croire est important », qui, pour ainsi dire, me cloua. Peut-on vivre de la raison ? Et si ce n'est pas possible, on ne saurait ni agir ni créer sans le soutien du croire, qui donne à la pensée scientifique, comme à toute autre, son souffle extraordinaire. J'étais bien déterminé à poursuivre cette analyse. Ainsi la croyance qui met le feu aux idées et aux mots est devenue le second thème de mon travail. Je devrais me hâter d'ajouter que là se trouve l'origine de mon intérêt pour la psychologie sociale. La mélodie tonique des Pensées m'a accompagné au cours de ces années d'éveil de l'intellect et de la personnalité qui furent aussi, hélas, de graves années de crise.

Un seul autre penseur a eu plus d'importance pour moi, m'inspirant une admiration sans bornes : Spinoza. Sévère et distant, il est venu à ma rencontre avec sa pure ferveur, sa mystérieuse clarté. Les oeuvres nous parlent de bien des façons : la sienne me parle par son affirmation de la vie, d'une vérité trop universelle pour qu'il soit possible de la découper en domaines séparés, ou de lui résister. Je sentais, par toutes les fibres de mon être, sa vision de la nature. Et, à chaque pas de L'Éthique, elle gagnait en force et en signification.

Il faut endurer toute une vie, parfois ennuyeuse et stérile, pour connaître quelques mois, quelques années de fécondité. Or, ma dix-neuvième année est une de ces années fécondes. Sans aucun signe visible ni raison apparente, quelque chose a éclaté. Comme si j'avais attendu ces soirées de la fin de l'été et de l'automne 43 pour qu'arrive à ma conscience ce qui devait me préoccuper tout le reste de ma vie. Pourtant aucune des idées, aucune des phrases écrites alors ne valait une minute de peine, ni ne méritait d'être remémorée. Encore moins d'être publiée.

Pour faire simple, je parlais de l'idée de deux « impulsions » originelles : à côté de la religion, l'art. L'une exclut l'homme de la nature par les dieux, les rituels ; l'autre l'y inclut par les oeuvres, le travail de la terre et de la matière, ou les pratiques de la médecine. Au lieu de s'ouvrir sur la science, l'évolution et la sécularisation de la religion n'ont fait que préparer, à notre époque, le règne des mythes. Mais, de manière générale, ce sont les nazis qui, amalgamant religion, poésie, folklore, ont le mieux réussi, en faisant des mythes un levier de pouvoir et en amenant les peuples à les croire. Si bien qu'en exaltant le regard crépusculaire jeté

sur un monde maudit, ils ont sacré le profane et profané, en le sécularisant, le monde béni, sacré. On faisait semblant de n'en rien savoir. Mais leur mythopoétique était une version moderne de la religion, et leur parti, de l'Église.

Je voulais absolument comprendre comment déchirer le voile jeté sur la représentation de la société et de l'homme, si répandue à l'époque. Afin de contraindre les gens à prendre conscience de la lutte contre les formes religieuses et mythiques associées. Leur en faire saisir la tyrannie, agir contre leur irrationalité. En un sens, contre le mal. En fait, ce qui différencie l'avant et l'après de la venue du fascisme au pouvoir est essentiellement qu'autrefois, chacun dissimulait à sa manière ce qu'il avait de mauvais. Dorénavant tout le monde a la même manière de dissimuler ce qu'il a de bon - et, à force, il ne lui reste plus rien. On attribuait alors à la science le pouvoir d'atteindre ce but en dévoilant la vérité des croyances archaïques, l'inexistence de Dieu, ou en instillant dans les esprits l'habitude du doute et de la raison. En tout cas, un marxiste en était convaincu. Je ne l'étais pas, pour ma part, puisque les nazis faisaient même de l'art, de la science - la biologie et la médecine - une partie de leurs mythes.

N'importe, mon idée était que seule l'éthique pourrait à la fois satisfaire à l'impulsion qu'exprimait la religion, et faire une percée à travers le voile des mythes. En ce qu'elle s'adresse à chaque individu plutôt qu'à la collectivité, qu'elle regarde l'homme en tant que *causa sui* et l'inclut dans la nature. Tant que cette inclusion ne se fera pas, pensais-je, nous resterons aux mains de l'illusion. Sans être original, mon raisonnement n'était pas entièrement inutile. Il m'a appris à penser un ensemble de problèmes, à prendre une attitude critique. Avec le temps les sciences de l'homme ont remplacé l'éthique, mais je suis resté fidèle à cette attitude, qui se concrétisait alors dans l'aphorisme de Dostoïevski : « Ne jamais se mentir à soi-même. »

Sur le thème de la nature et de la création, j'ai écrit un autre essai. A mon insu, la vision biocratique dominante pendant ma jeunesse a joué un rôle dans ma manière d'aborder ce thème. D'un côté, je remarquais une propension à glorifier la terre, la sauvagerie des paysans, les promenades à la campagne et la vie organique. Bref, une nature sans artifice ni humanité. De l'autre, le racisme préconisait l'élimination des êtres inférieurs, à l'héritage génétique défectueux, sur la base de la sélection naturelle. Ce que j'appelais l'animalisation de l'homme, ne connaissant pas le terme d'eugénisme, signifiait le droit de donner la mort. La destruction bio-

logique était l'élément propre à la pensée raciste touchant la nature humaine. Il y eut, je l'admets, des instants où je fus tenté de faire passer la mort pour un mystère, le plus inscrutable, le plus émouvant qui soit. Mais ce n'était pas un de ces moments-là.

Je crois me souvenir d'un de mes points de départ. La science est la forme moderne de l'« impulsion » artistique. C'est une sorte d'art, si l'on songe à la merveilleuse inventivité des mathématiques et de la physique, à l'extraordinaire de leurs idées de l'univers et de leurs découvertes matérielles. L'autre point de départ est que la science a été contaminée par la religion. Au lieu d'inclure l'homme dans la nature, elle prétend l'en exclure. C'est une de ses illusions, un de ses dangers. Tout simplement parce que, au lieu de s'affirmer comme un *ars vivendi*, elle se laisse assimiler à un *ars moriendi*. Ainsi a pris soudain un sens presque charnel une opposition rencontrée chez notre divin artisan, Spinoza. Tels furent les points de départ de mon essai.

Une nature sauvage, première, ni ne signifie, ni ne nous enseigne rien. Pas plus qu'une nature distante, dans laquelle nous ne reconnaissons pas notre art de vivre et de faire. Il n'est pas souhaitable que la science devienne un paravent qui cache l'homme, ce n'est pas souhaitable pour la science elle-même. Elle doit au contraire admettre, comme tout art, qu'elle l'inclut dans les pulsations du monde, mais à une échelle plus vaste. Il est au cœur de l'invention, don universel : en sont issues, au cours des siècles, les créations stupéfiantes de la recherche et les connaissances du monde. Somme toute, dans la cornue où prend naissance une force de la nature, il y a toujours une force de création humaine. Si celle-ci n'était pas une partie intégrante de celle-là, tout serait mécanique vide ou alchimie létale.

Il y a une histoire de cette création, dès l'instant où l'homme est une force active, plastique. Et la nature elle-même résulte de son *ars vivendi*, de son entendement et de sa sensibilité, combinés à ceux des autres êtres vivants d'abord, et ensuite aux qualités des autres énergies matérielles. L'histoire humaine de la nature devient donc celle de l'homme, non seulement parce que rien ne peut se faire ni se comprendre sans lui, mais en outre parce qu'il se peut que l'histoire de notre planète soit unique. Ici la science offrait une voie royale pour comprendre notre création de nature, justement parce qu'elle la niait. Autant que je me rappelle, j'ai essayé d'en trouver des exemples. De montrer que l'art et la science manifestent notre création de nature aux deux extrémités de son histoire. A l'une, nous avons

suivi un chemin prescrit, contraints par le corps et la tradition. A l'autre, nous avons acquis la latitude de « choisir » la nature que nous cherchons. Ce qui expliquerait l'extravagante inventivité des sciences : leurs folles conjectures, pensées impensables, espaces inimaginables, ou matières inexistantes sont autant d'alternatives dans l'univers. En comparaison, l'art, malgré ruptures et révolutions, n'a jamais connu de nouveautés aussi absolues, d'audaces aussi extrêmes.

J'ai failli hurler de joie en écrivant les dernières lignes, oubliées bien sûr, de cet essai. Quelles qu'aient pu être ses limitations, il n'est pas resté un accès de fièvre. Il serait téméraire d'affirmer que ces idées développent telle ou telle idée de Nietzsche, Pascal ou Spinoza, car elles sont indignes d'eux. Ces penseurs m'ont fourni une incitation plutôt qu'un éveil. Grâce à eux, penser a cessé de m'intimider. C'est cela qui m'a entièrement transformé. Il ne s'agit ni de talent, ni de valeur, mais du fait que, pour la première fois, j'ai saisi ce qu'est une idée, qui est dotée de vie. Une idée qui absorbe mon être dans le sien. Et me fait vivre en elle, ou à côté d'elle.

Je puis dire que cette idée m'a accompagné pendant plusieurs décennies. En 1945, après la guerre, j'ai envoyé une partie de cet essai sous forme d'article à une revue suisse qui l'a refusé. Cette idée est la raison principale de ma venue à Paris. Là, j'ai choisi pour maître Alexandre Koyré dont l'esprit rayonnant m'a fait pénétrer dans la philosophie et l'histoire de la science. Lorsque les circonstances l'ont permis, grâce à lui, j'ai pu reprendre l'essai qui a donné naissance à tout un livre. Avec une émotion d'autant plus intense que je l'écrivais, j'y ai fait allusion, dans le bâtiment même de Princeton où avait travaillé Einstein. Voilà ce qui rend notre vie décevante, ou merveilleuse : des choses sont possibles mais n'arrivent jamais. Et des choses jugées impossibles arrivent.

Quelle force m'a poussé à écrire ces essais à ce moment-là, je l'ignore. Elle fut irrésistible. Je me lançais dans le travail comme jamais auparavant, jubilant, parce qu'il m'assurait une direction et une liberté. Il y a quelque chose d'impertinent dans la façon dont mots et idées s'associent et se tournent vers celui qui écrit en disant : « Viens, on y va ! » J'étais fier de voir mes amis suivre la progression de ces essais, comme s'ils craignaient que je ne me détourne de mon but. Lorsque j'eus fini, le fait d'en discuter avec eux parut bien augurer de leur propre avenir. Il y eut des réticences. A propos de l'écriture, en particulier, et mes amis avaient raison. J'avais cru qu'écrire vient naturellement à chacun. Je n'avais pas pensé qu'il

fallait y donner une attention expresse. Mais avoir fait quelque chose apaisait notre angoisse de dilettantes ou notre crainte, plus réelle, de rester des touche-à-tout, des originaux peut-être intéressants, mais qui ne font rien. Cet automne-là, j'étais certain que nous serions jugés sur cette force obscure qui était en nous, comme un désir dont on garde pour soi tout le secret.

16 avril 1994

Je m'étonnais d'avoir écrit tant de pages, de m'être pris de passion pour ces idées. J'aurais voulu que cette bataille contre la solitude ne finisse jamais. C'est dans ces heures que survinrent mes rencontres les plus incongrues. Pourtant ce n'est pas un hasard si je me souvins des fragments de la Kabbale qui allaient m'offrir, en revanche, une somptueuse ivresse de solitude et une incursion dans la poésie aux conséquences fâcheuses. Deux ou trois semaines après avoir fini le deuxième essai, je commençai à réfléchir aux allusions que fait la Kabbale à ce qu'il y a de neuf, d'inouï et d'artistique dans la création de l'univers. Des vérités de ce genre laissent les gens indifférents. Mais j'avais besoin de mettre en moi de l'ordre et du calme, et ces beaux passages avec leur combinaison de l'exceptionnel et de l'ordinaire, du profond et du trivial, m'apaisaient. J'y trouvai aussi une idée essentielle qui me saisit par sa hardiesse. Selon la tradition, dans les grands livres, sont sacrés non seulement les mots, mais aussi les lettres qui les composent. De plus, les outils de Dieu lorsqu'il créa l'univers furent ces lettres mêmes, et non les mots qu'elles forment. Enfin, comme chacun sait, l'hébreu distingue dans l'écriture les consonnes des voyelles qui ne sont pas des lettres, au sens plein. Comme une armée derrière le roi, dit le Zohar, les mélodies et les accents des voyelles font cortège aux consonnes. Sans quoi, celles-ci seraient imprononçables. Ainsi la combinaison des lettres fait naître le pouvoir sans limites des mots, le concert magique des phrases. Elle suscite l'extase religieuse des fidèles qui monte vers les cieux.

Ayant moi-même expérimenté l'ivresse que procurent la récitation et la chorégraphie des lettres hébraïques, je résolus d'écrire un autre essai sur la grammaire artistique. J'y désignais les arts comme un travail sur la lumière et les sons, leurs éléments fondamentaux. D'un côté, les arts muets - peinture, architecture, sculptu-

re et danse - tirent leur force des effets lumineux. En regard, tous les autres arts, poétiques en somme, tirent leurs effets des sons et des signes, de leurs combinaisons sans fin. Celles-ci sont destinées à être entendues comme une prière, un conte, une musique, bien plus qu'à être lues dans une solitude immobile. Je me disais que l'idée d'une écriture qui intronise la lettre à la place du mot, le son à la place du sens, apporterait un antidote à la littérature nationaliste et folklorique qui a perverti le langage. Par une sorte d'ascèse, on décaperait la langue de la souillure mythique.

Il me semblait avoir retrouvé une modeste vérité, tout en la sachant une de celles que l'on range dans les archives de sa jeunesse. Comme à l'accoutumée, J'en ai fait part à mes amis qui l'ont écoutée sans réaction particulière, sauf Isou. Je ne me doutais guère que cette petite vérité devait fissurer pour toujours notre amitié. Sa vocation était la poésie, il est poète avant tout. Il passait de longues heures à ciseler ses vers, à capter les images qui punctuaient leurs rimes, tout en y prenant de moins en moins de plaisir. Mais comment dire ? Isou savait, aussi bien que moi, que ses vers se coulaient dans un moule trop convenu pour qu'une musicalité passionnée s'en dégage, nous émeuve au premier souffle. Il invitait mes commentaires et les acceptait sans maugréer, car, dans son for intérieur, il se détachait lentement d'une poésie qui n'avait pas répondu à ses espérances. Quand je lui annonçai mon intention d'écrire cet essai, je croyais que cela nous rapprocherait davantage sur cet îlot de la pensée et de l'art où nous nous tenions.

Mais notre juvénile contrat de postérité m'était sorti de la tête. Isou se crut confirmé dans la crainte qu'il manifestait de temps à autre, que j'étais en train de devenir écrivain. C'est un fait que, jusque-là, sauf en de rares occasions, je ne m'y étais pas essayé. L'idée lui venait maintenant qu'en touchant à la poésie, je devenais son rival et m'approprierais ses écrits, s'il mourait. Il faut le supposer puisque, saisi par la fureur, mon ami m'accusa d'empiéter sur son domaine. Il alla jusqu'à déclarer que je n'avais pas le moindre talent ni aucun espoir d'accomplir une oeuvre. Le mieux qui puisse encore m'arriver serait de devenir son disciple. Disciple de qui ? demandai-je, abasourdi et consterné. Au début, il avait gardé un certain optimisme à mon sujet, pourvu que je suive sa méthode de création dans tous les arts et les sciences ; désormais il avait perdu cette illusion. Je répliquai qu'il avait beau avoir du génie, ce dont je n'avais aucune raison de douter, il lui était impossible de maîtriser tous les talents nécessaires pour être le premier dans tous les

genres, poésie, roman, théâtre, philosophie et le reste. Je pensais alors, et n'ai pas changé d'avis, qu'une méthode pouvait être une impasse, un leurre sur cette voie de la création qu'un homme passe sa vie à chercher. Mais le discours que me tint Isou à propos de cet inoffensif essai était tellement incongru. tellement disproportionné, qu'il me fit rire -et je m'en allai.

Ce n'est pas son jugement sur une oeuvre à venir qui me troublait le plus, la confiance en moi-même et dans la vie me faisait défaut de toute façon. Pas plus que de voir mon ami combattre mes tentatives d'écrire par des remarques ad hominem, sur lesquelles il y aurait eu beaucoup à dire. Non, l'inquiétant était que je lui accordais ma confiance sans arrière-pensée, alors qu'il calculait la sienne, selon l'humeur du moment. Donc qu'il ne se perdait jamais de vue, tandis que moi je me perdais de vue. Ce qui n'a jamais rien rapporté de bon à personne. Une chose était pourtant certain : en aucun cas je ne devais laisser cette amitié qui me désarmait devenir pour lui une arme. Aussi je pris mes distances.

Isou est un coeur noble, généreux au repos, âpre et calculateur en mouvement. Pour cette raison, ce qu'il enfermait de meilleur en lui demeurait invisible et inaccessible. Par ailleurs, il était dans sa nature d'alors de se fatiguer vite chaque fois que je me tenais éloigné. Et il aurait fait à peu près n'importe quoi en échange d'une marque d'approbation ou de réconciliation. Pourvu qu'on ne lui demandât pas trop de réciprocité. Ainsi avons-nous agi pour ramener la paix. Celle-ci une fois rétablie, il me proposa un extraordinaire marché qu'il appelle, aujourd'hui encore, notre « alliance de Bucarest ». Il me demanda de lui écrire une lettre par laquelle je reconnaissais sa supériorité touchant la littérature et la poésie. Et l'assurais en même temps qu'à l'avenir je ne m'intéresserais qu'à la science et à l'éthique. C'était beau de pouvoir se dire, en regardant en avant, « demain, nous tracerons une ligne blanche sur le territoire de l'esprit », et de parvenir chacun à régir sa part. Je lui fis toutefois remarquer que cette lettre n'avait aucune valeur pratique. Il semblait désappointé que je ne voulusse pas me lier par elle. Je finis par deviner sa raison. Isou cherchait à se garantir qu'au cas où il mourrait, je ne m'attribuerais pas ses poèmes, pièces et autres oeuvres à venir. Et j'écrivis la lettre. Il ne m'en coûtait rien, car je n'avais pas l'intention de devenir écrivain. Aujourd'hui encore, je ne suis pas sûr que mes observations sur le langage ont un rapport au lettrisme. Mais, après cette lettre, je ne pouvais plus venir à lui le coeur sur la main. On parlait de plus en plus des autres, pour ne pas parler de soi. Je l'en

voyais impuissant, et désolé. Il cherchait alors un exutoire dans une effusion de sentiments, l'humilité ou un impossible pardon.

Cela se passait vers la fin du dernier été de guerre, si mes souvenirs sont exacts, et nous avions tous besoin de mettre entre parenthèses nos fâcheries. Cette lettre de renoncement dérisoire a versé de l'amertume dans mon âme. Elle est demeurée dans la mémoire, alors que des joies et des chagrins plus grands se sont effacés. Elle a même laissé, qui sait ?, une trace indélébile, à supposer que j'en aie respecté les termes, inconsciemment, puisque je me suis consacré à la philosophie des sciences et aux sciences de l'homme, sans me lancer dans une oeuvre littéraire. Je voulus croire que les sentiments d'Isou à mon égard se modifieraient à la longue. En particulier lorsque, à Paris, il me proposa de renouer ce qu'il appelait notre alliance de Bucarest. En réalité, ses sentiments n'avaient jamais varié, pas plus que ma désamitié. Je préférais garder le souvenir de sa générosité, de sa confiance enfantine dans notre aventure intellectuelle et humaine, qui est restée intacte depuis cette époque lointaine où nous fûmes, malgré tout, inséparables.

Cependant, j'ai lu récemment son récit autobiographique de 1947. Isou rapporte une anecdote que j'avais oubliée. Ceci se passa lors d'une partie de canotage sur le lac de Herastrau, à Bucarest. Ni lui ni moi ne savions nager. Confiant dans son étoile, mon ami entra dans l'eau, fit des mouvements désordonnés et se retrouva au milieu du lac, criant et gesticulant. Je me demandais comment le secourir, étant paniqué moi-même et ne voyant personne pour m'aider. Je réussis cependant à le tirer du lac, au risque de me noyer avec lui. Depuis, il n'a cessé de croire que j'avais hésité, parce que sa mort m'aurait assuré la possession de ses manuscrits et de ses idées. Bref, que j'avais voulu lui voler sa gloire. Lorsque après qu'il eut ressassé cela pendant des mois, je lui dis mon regret de l'avoir sauvé, son horrible soupçon lui parut justifié.

Il est vrai, les années m'ont porté toujours plus loin de lui. Toutes les questions que je lui poserais maintenant sont vouées à demeurer désespérément sans réponse. Ses écrits auraient été intenses, lumineux et mieux déchiffrables, comme sa personne, si elle n'avait pas été barrée par ces années terribles, l'épreuve du pogrom et ses exils. J'ai toujours vu en lui une nature de poète, ses premiers vers m'atteignent comme un jet d'eau vive. Cela ne m'aurait pas surpris qu'à Paris il s'enferme dans sa chambre pour écrire avec fureur, comme Lautréamont que nous

admirions, ses Chants de Maldoror. Et puis, n'ayant plus rien voulu dire à personne, il aurait disparu pour toujours.

Lui-même a effacé toute trace de ce que fut notre vie, peut-être parce qu'il la savait incommunicable. Aurais-je dû ne pas en parler ? Mais les souvenirs se présentent selon leur bon plaisir. On ne peut ni les clouer, ni les refermer comme une blessure. Lorsque je me remémore mon amitié avec Isou et mon amitié avec Crâciun, deux garçons aux antipodes l'un de l'autre, j'y trouve toujours quelque chose de plus, qui s'est certainement révélé en écrivant ce récit. A présent je sais que chacun a représenté un des deux styles d'amis qui se sont répétés tout au long de mon existence.

D'un côté, les acrobates, ceux qui se sentent prédestinés à s'aventurer dans les hauts lieux de l'esprit ou sur les terres inoccupées de l'imagination. Ils ont la vanité des jeunes - quel que soit leur âge - qui puise son énergie dans leur croyance en un destin exceptionnel. Quelle fougue ils mettent à accomplir ce que la vie leur aurait prétendument promis ! Et de projeter, de manigancer sans cesse pour s'assurer l'admiration, l'approbation nécessaires à leur réussite à venir. L'amitié dont ils ont un besoin brûlant doit témoigner de leur solitude hors du commun, de leur pouvoir de séduction, mais aussi supporter leur narcissisme. Après avoir évolué au niveau du sol, ils sont certains qu'une fois arrivés au faîte, dans la lumière des projecteurs, personne ne les atteindra et ils n'auront plus besoin de personne. Ils ne connaissent alors plus d'amis, mais seulement d'anciens amis. Si j'avais mieux réfléchi, j'aurais compris que cette sorte d'amis à la fois cherchaient mon amitié les jours de pluie et n'en voulaient plus les jours de soleil. Mais j'étais sensible à l'angoisse qui les habitait. Ils s'en libèrent d'ailleurs en infligeant une blessure à l'ami devenu un témoin devant lequel on ne peut pas se mentir. Ce que j'ai parfois supporté, notamment de la part d'Isou, en pensant aux Proverbes : « Les blessures faites par un ami sont preuve d'affection. »

De l'autre côté, j'ai connu l'amitié des dompteurs, faite d'affinités morales, de sympathie profonde. Elle satisfait à la recherche d'une passerelle, d'un maillon manquant entre son monde et le monde des autres. Ce sont des dompteurs de leur propre nature qui ne se lient jamais pour un motif contingent, jamais sans émotion de part et d'autre, ni sans idéal partagé. Trop indifférent aux frivolités de la société, ou trop timide pour les chercher, chacun attend de l'ami une confiance et une authenticité qu'il ne peut trouver seul, pas plus que le croyant en quête d'une foi.

Je n'avais pas compris comment Crâciun et moi-même avions appris d'emblée à être aussi sûrs l'un de l'autre. L'image que j'avais de lui, garçon franc et droit qui a flairé la mauvaise odeur des mythes fascistes, et choisit son camp jusqu'au bout, ne s'est révélée qu'après.

Il faut supposer que chacune de ces amitiés en appelle à une pulsion de mon caractère. Sinon, j'aurais choisi entre elles. Chaque fois que j'ai décidé de le faire, l'impossibilité m'en est apparue. Cela m'a obligé à une certaine duplicité. Je ne pouvais être l'ami des acrobates sans mentir aux dompteurs, qui voyaient en moi une personne austère et rassurante. Ni rester l'ami des dompteurs sans trahir les acrobates à qui je donnais une illusion d'aisance et d'habileté. J'en avais souffert depuis ce lointain été où j'en pris conscience. Si j'avais cru avoir une chance de réussir, j'aurais présenté Isou à Crâciun, au lieu de cacher à chacun l'existence de l'autre. Mais ni à l'époque, ni plus tard, je n'en fus capable. Dans ma vie riche en amitiés, chacune appartenait à un monde exclusif, et même secret. Il est singulier, quand j'y repense, que je n'aie jamais admis leur incompatibilité. Pas plus qu'il n'y eut de remède à la séparation de mes parents, qui est sans doute le refrain de mes amitiés autant que de mes amours. A moins que la vérité ne soit inscrite dans le signe du Zodiaque sous lequel je suis né : les Gémeaux.

1er juin 1994

Dans la nuit, les hommes sont égaux. Ayant tous le même génie du rêve, ils voient des paysages enchanteurs, dignes de Matisse ou de Van Gogh, des villes et des cathédrales d'une parfaite beauté. Ils inventent des intrigues subtiles et une foule de personnages que même Proust leur envierait. Innombrables sont les images, les idées, les dialogues qui naissent et se répercutent sous les voûtes du sommeil. Seule une minorité de privilégiés réussit à capter ces chefs-d'oeuvre et à répéter le miracle en plein jour. Les autres, pour la plupart, se fient à la mémoire des songes. Par la nuit et le rêve, le sentiment d'égalité se perpétue dans le monde.

Pendant les premières semaines du rude hiver 43-44, les rêves me procuraient une forme indéfinie de vie, à l'abri des vitres givrées. Ils me rappelaient les lointains paysages de l'enfance, la neige pure qui tombait dès le matin et redoublait

vers le soir, ensevelissant presque la petite ville. Elle enveloppait les rues et les champs de son fourreau d'hermine. On eût dit que la nature entière, emparessée par le froid, voulait se recueillir. Ovide, qui fut exilé dans cette région, l'a noté il y a deux mille ans : « La neige recouvre tout : ni soleil ni pluie ne parviennent à dissoudre le linceul que le Borée durcit et rend éternel. »

En ce mois de janvier, les troupes soviétiques approchaient de la Bessarabie. Il semblait fou d'imaginer les événements actionnés par une manivelle qui les déroulait à l'envers, les amenant à finir là où ils avaient commence. Comme dans les contes où les eaux remontent à leur source, les chaumières se changent en châteaux, je voyais les lieux de victoire des Allemands devenir les lieux de leurs défaites, les armées resurgir de terre là où elles avaient été englouties. Et si, dans un mois ou deux, elles atteignaient Kagoul ? Cîmpoulong ? Trois ans de génie militaire stérile, de triomphes sans lendemain, et de morts par millions - dont un demi-million de Roumains - se désagrégeaient en accablant l'époque d'une arithmétique inhumaine.

L'Italie a retrouvé la liberté, tandis que Mussolini et ses fascistes se sont réfugiés dans la peau de chagrin de la république de Salo. Comment ont-ils réussi à obnubiler l'Europe par le plus sombre des mythes ? Et instauré la dictature de l'espoir, dupant des peuples entiers en leur instillant le désir de la mort ? Ou bien était-ce l'erreur annoncée depuis longtemps par Maimonide : « La pensée de l'homme est limitée, et toutes les pensées ne peuvent atteindre la vérité objective. Si chacun d'entre nous courait après les pensées de son cœur (les prenant pour la vérité), il détruirait le monde. » Je cite de mémoire. Mais je me rappelle ces ruminations pour les avoir consignées, de manière allusive bien entendu, dans un petit essai au titre facétieux : « Toute vérité n'est pas bonne à vivre », destiné au cours de religion. Il me valut une très bonne note et je l'ai conservé un moment.

Un bonheur ne venant jamais seul, à ce moment-là, la France releva la tête. Les Français n'auraient jamais dû se laisser hypnotiser par le Pharaon d'Allemagne, ni donner le mauvais exemple de la contre-révolution de Vichy. Voilà qu'ils commençaient à résister. Qu'ils combattent les Allemands en Afrique et en Italie était dans l'ordre des choses. Je me les figurais intelligents et héroïques, redevenus eux-mêmes, soulevés par une âme nouvelle. Même si, curieusement, m'attiraient chez eux cette vanité et cette ironie sèche, cynique, mises en exergue dans leurs romans et leurs films. Masques d'une timidité incurable, je le découvris plus tard.

Le peu d'empressement que mettaient les Russes à avancer, loin de m'inquiéter, me rassurait. Il était l'occasion de réflexions vagues sur la stratégie et la révolution. Ainsi, ils semblaient agir méthodiquement et se déployer de façon inexorable : pouvait-on y voir l'effet d'une science, d'une conduite bien calculée, afin d'aguerrir les générations nouvelles à des missions plus hautes ? Dans cet esprit, je voyais la tache de l'Armée rouge s'élargir peu à peu, grignoter les terres martyrisées, brûler les racines du fascisme au fur et à mesure qu'elle progressait. Enfin, je me repentai d'avoir douté d'elle et de sa volonté d'accomplir jusqu'au bout le travail de l'histoire : la révolution. Je lui vouais une admiration mystique. Oui, je me souviens de cette foi. Elle peut étonner aujourd'hui. Si je la taisais, on ne comprendrait pas qui je suis.

Pouvait-on accueillir comme une bonne nouvelle tant de souffrances et de destructions, dont cette fois les Allemands étaient les premières victimes ? C'était néanmoins réconfortant de penser que, sur les étendues de neige, le Pharaon d'Allemagne aurait pu déchiffrer les paroles écrites avec le sang de ses soldats - celles mêmes qu'un autre conquérant lut sur les murs : « Mané, Théquel, Phares. Comptés sont les jours de ton règne. Tu as été pesé sur la balance et trouvé trop léger. Ton empire sera partagé et donné aux Mèdes et aux Perses. » Les Perses avaient déjà commencé à saisir leur part. En janvier, l'Armée rouge occupait la Boukovie et la Bessarabie. Des scènes d'autrefois peuplèrent mes nuits d'insomnie : l'entrée à l'école, la venue de ma mère, le blé entassé dans l'entrepôt, les soirées de Pâque chez mon père, la séparation d'avec les Tsoudik, et tant d'autres. J'étais bouleversé à l'idée de revoir ces lieux qui m'étaient si chers. Mais dont, sous la morsure de la nostalgie, je savais ne plus faire partie. Les journaux mentionnaient déjà des heurts avec l'Armée rouge à nos frontières. Leur franchissement semblait inévitable, mais ne se fit pas tout de suite. Les Russes s'arrêtèrent à Iassy pour se refaire une santé. Quelle idée baroque ! Comme s'ils nous disaient : « Attendez un instant, nous allons rapprocher les arrières, les lignes d'approvisionnement, et après avoir soufflé un peu, nous viendrons. » Des mois d'attente, qu'il ne fallait pas prendre à la lettre, auraient pu être mieux employés.

Cette courte éclaircie me permit de fréquenter plus régulièrement le lycée - un bien grand mot pour désigner les quelques salles de classe où se donnaient les cours officiels, n'ayant de valeur que pour les élèves qui y assistaient. Je n'y tenais pas tellement, n'imaginant pas qu'ils me mèneraient à quelque chose. Mais j'avais

fait une sorte de pari de Pascal. Quoi qu'il y eût peu de chances que je poursuive mes études, il ne m'en coûtait rien de faire comme si. Je me suis bien conduit, avec sagesse. C'est pourquoi je suis devenu un universitaire. Donc le pari se mua en sagesse. Plus tard, celle-ci devait m'apparaître très noble, car, longtemps après, je finis par me persuader que j'en avais fait le choix, alors que j'avais laissé aux probabilités le soin d'en décider.

Ainsi je retournai au lycée et m'obligeai à y être présent aux heures fixées, à préparer les leçons et à me soumettre à une discipline. Car il n'est pas douteux que j'avais perdu la main. Je suivais mal en mathématiques et pris conscience de mon retard dans les matières littéraires et en philosophie. Je m'appliquai avec beaucoup de persévérance, personne au lycée ne pouvant espérer combler ses lacunes par les méthodes courantes. Il fallait y mettre tout son cœur et, docile, je plongeai dans les manuels sommaires et insipides avec le même zèle que si c'étaient des chefs-d'œuvre. La partie la plus oubliée et la plus tenace de moi-même renaissait. D'ex-élève, je devenais un élève surprenant et redoutable. Les leçons de sciences et de religion étaient les plus claires et les plus stimulantes. Dans les autres matières, les professeurs essayaient, tant bien que mal, à la fois de nous laisser la bride sur le cou et de se montrer exigeants. N'ignorant pas notre situation ni les expériences que nous avons vécues, ils ne se faisaient d'illusions ni sur le lycée, ni sur leur propre travail. Ils s'efforçaient de concilier le programme des études avec la nécessité de faire de l'établissement un lieu de sympathie, plus agréable que la rue. De la pédagogie d'avant-garde, si l'on veut.

C'était le cas du professeur de philo, et surtout du professeur de français, dont la crainte d'être privé d'élèves se lisait sur le visage. Jeune encore, plutôt corpulent, le cheveu rare, la gourmandise avait dû être son péché mignon. A la vérité je l'aimais bien, et il me fallut peu de temps pour me mettre au niveau. J'avais beaucoup lu, en désordre, les écrivains modernes, mais ne connaissais pas les classiques, tous ces grands auteurs qui m'intimidaient sans me captiver. Le professeur m'aïda à surmonter ma réticence. D'ailleurs il dissertait fort subtilement, de façon très personnelle, sur tous les écrivains. Mais son instinct et sa passion, je crois m'en souvenir, allaient aux immenses classiques français et allemands. Il y avait en lui quelque chose de pathétique et de pitoyable, entre l'ambition de devenir, lui aussi, un de ces grands écrivains, et une sorte de paresse à faire autre chose que parler d'eux. Je devrais me rappeler son nom, parce que ce fut lui qui, avec Tanti

Anna, me conjura l'année suivante de me présenter au baccalauréat. Mes connaissances me paraissaient trop disparates et lacunaires pour affronter un examen. Je n'étais qu'un rapin de livres, auquel manquait le soutien de la discipline et du savoir-faire qu'instille une scolarité normale. Mais lui n'en avait cure et m'y força presque.

Malgré ce retour au lycée, ou à cause de lui, je persévèrai dans mes études personnelles. Cet hiver-là, j'essayai de me frayer un chemin dans l'oeuvre de Marx. Pour avoir accès au *Capital*, il fallait être aguerri à la philosophie, rompu à l'économie. Ce n'était pas mon cas. Usant à tour de rôle de la théorie et de la prophétie, sa spécialité, Marx vous faisait tout de même avancer dans son propylée. Il savait peupler le monde visible de prolétaires et de capitalistes, de hauts-fourneaux et de marchandises, de luttes de classes qui s'intensifiaient en un crescendo décrit avec jubilation. Complété par ce que j'avais retenu de Balzac et Zola, cela évoquait une aventure cosmique. Je commençai donc à voir la société en tant qu'économie, et l'industrie ou les mines anglaises me devinrent aussi familières que les péniches glissant sur le Prut. Même à l'époque, je savais que Marx n'est pas un grand écrivain. Ses phrases rendent le son râpeux des herbes rêches, et ses raisonnements ont un ton de gris sur gris. Mieux écrit, *Le Capital* aurait pu être une oeuvre d'illumination spirituelle, l'expression d'une attitude forte et harmonieuse envers la vie, à laquelle chacun aurait eu accès. Comme aux livres de Freud et de Darwin, par exemple. Lorsque j'eus l'ingénuité de parler de ce problème d'écriture à un camarade de cellule, il me jugea sacrilège. Alors que c'est précisément la raison pour laquelle la plupart des communistes ne sont pas allés dans *Le Capital* plus loin que la préface. Et ils retenaient seulement sa fameuse tirade : « L'humanité ne se pose que les problèmes qu'elle peut résoudre. » Or, cette confiance naïve, surprenante chez un si puissant génie, a ruiné l'esprit de finesse de ceux qui l'ont avalée avec respect, comme une hostie de vérité.

Mon esprit respirait plus librement quand il inhalait les nouvelles théories physiques et géométriques. En marge des leçons de physique, J'ai dû lire deux ou trois ouvrages de vulgarisation plus ou moins bien faits, sautant de la théorie de la relativité à la mécanique des quanta et à la géométrie non euclidienne. Les relations d'incertitude de Heisenberg furent une révélation. D'avoir été découvertes l'année de ma naissance leur conférait une signification particulière. J'aimais louver dans le labyrinthe de ces théories. Elles dessinaient une mystérieuse cons-

tellation de messages émanant d'un nouvel univers. Mais aussi les signes d'une création, sur l'autre versant de l'histoire vécue. Au-delà de la guerre.

Deux ou trois mois passèrent ainsi. La vie à la maison changeait d'aspect. Je me rappelle qu'il commença à être question d'un troisième mariage de mon père. Apparemment, Tanti Anna eut vent de ses projets. Elle lui reprocha furieusement de me laisser seul et de se désintéresser de mon avenir. Par ailleurs, après de longues hésitations, mon cousin choisit de s'installer avec sa femme. Si cela n'avait tenu qu'à lui, il aurait cherché un compromis, trouvé le moyen de réunir son épouse et sa mère sous le même toit. Tanti Anna le laissa partir sans s'y opposer, ni se réconcilier avec sa bru, se fermant ainsi la porte de leur maison.

Ce changement simplifiait mon existence. Pourquoi ma tante l'avait-elle accepté ? C'était une femme trop discrète pour me confier son secret, et trop intelligente pour ne pas se l'avouer. Maintenant qu'elle n'avait plus à se soucier que de nous deux, elle s'occupait davantage de la maison et se préoccupait beaucoup de moi. Un jour, elle s'inquiétait de me voir si fatigué et craignait pour ma santé. Un autre jour, elle trouvait que je ne sortais pas assez avec mes amis. Son goût pour la coquetterie renaissait lorsqu'elle veillait à la couleur de ma chemise, au pli de mon pantalon. Elle me demandait si j'avais assez d'argent de poche. Elle se faisait même rusée pour se tenir au courant de mes lectures, de mes intérêts et de mes distractions. J'ai vécu seul avec Tanti Anna depuis le départ de mon cousin jusqu'en août 47, quand j'ai quitté la Roumanie. Pendant ces années délicates et importantes, elle fut à elle seule ma famille. Son souvenir, plus que tout autre, me fait sentir ce qu'il y a de bénéfique dans la reconnaissance.

8 juin 1994

Guerre et Paix continuait. Cette année-là, sur la grande plaine russe, se préparait un de ces beaux hivers, soleil radieux, gelées cruelles, blizzard. L'armée en retraite se déplaçait péniblement, harcelée par les partisans et encerclée par les divisions russes. Tolstoï prétend que personne ne fait l'histoire ; on ne la voit pas plus qu'on ne voit l'énergie du soleil se transformer en chaleur. Mais lorsque les chefs et les peuples font l'histoire, on la voit, et alors les guerres comme les révo-

lutions durent des mois, des années, et elles sont terribles. En 1943, les Koutou-zov rouges poussaient leur avantage sur tous les fronts. Mais, en face, il n'y avait pas de Napoléon sachant admettre leurs défaites, évitant de détruire ce qui restait des villes et des villages, d'infliger d'ultimes souffrances aux populations civiles et à leurs propres soldats. Je m'en suis tiré, à la fin des fins. Mais j'en ai conservé pour toujours l'impression que l'homme n'a jamais été autant outragé qu'au cours de cette guerre, et qu'un peuple s'est rarement montré aussi grand dans l'épreuve que le peuple russe. Il n'est pas difficile de deviner ce qu'il serait advenu de nous si les Russes n'avaient pas tenu bon.

Les soldats allemands et roumains en retraite supportaient, même mal équipés, le froid glacial et les tornades de neige qui s'abattaient sur eux dans les plaines entre la Bessarabie, Odessa et Rostov. Mais les soldats italiens, habitués à un climat plus méridional, en pâtissaient. Beaucoup avaient les pieds gelés, faute de chaussures adaptées. Chez d'autres, les cartilages atteints par le froid, les lobes des oreilles se détachaient. Nombre de ces soldats mouraient lentement dans le blanc et le silence des neiges. Tout cela, je l'appris de mon père qui ne s'était guère manifesté au cours de ces années. Presque avec affection, il me décrivit la situation des soldats italiens, et la transaction qu'il avait mise sur pied avec un boyard : vendre à l'armée des peaux de mouton pour vêtir ces soldats plus chaudement. Mais il s'était aperçu que les officiers d'intendance italiens ne parlaient ni le roumain, ni l'allemand. Il avait donc pensé que je pourrais lui servir d'interprète. Impossible, lui disais-je, je n'ai jamais parlé le français, le vocabulaire usuel me manque. En vain. Peu après, content de lui, avec un sourire commercial, il me présenta à ses interlocuteurs comme son fils et interprète. Si je trouvais le courage de parler, ce fut à cause des mots qui se pressaient avant que je sache que j'allais les prononcer. Rien d'aussi surprenant que d'entendre sortir de sa bouche des mots entrés par les yeux, de composer des phrases qu'on n'a lues dans aucun livre. La moitié d'entre eux s'égarait, mais l'autre moitié déménageait du vocabulaire de Morand, Gide ou Proust, pour s'installer dans celui d'une transaction où il était question de prix et de peaux de mouton. Ils s'animèrent d'une vie propre, au point que j'eus envie de parler d'abondance, comme si cette première occasion devait être la dernière. Après cela, tout est magie. Ou créativité du langage, selon Chomsky.

Plus tard, cet hiver-là, on apprit que certains déportés allaient être rapatriés de Transnistrie. Ce qui laissait espérer que d'autres le seraient aussi. On ne savait pas, du moins Kappa à qui j'en avais parlé ne savait pas, si ce rapatriement annonçait la fin des menaces qui pesaient sur nous. A moins que ce ne fût une manoeuvre de diversion qui permettrait aux Allemands en retraite de liquider des déportés. Vainqueurs ou vaincus, ils obéissaient à la même routine. Comme s'ils avaient perdu l'habitude d'épargner des vies humaines, les leurs et celles des autres. Ne sachant que penser de tout cela, je n'en pensai rien.

Pourtant un espoir mystérieux me soulevait : les années terribles étaient en train de boucler leur boucle, et commençaient à s'éloigner à toute vitesse. Était-ce à cause des retrouvailles naissantes avec mon père ? Ou de l'élan renouvelé avec mes Vitteloni ? Les amis de notre adolescence sont les seuls que nous aurons jamais. Peut-être parce que ce sont les seuls qui ne calculent pas encore, n'étant pas prisonniers de leurs intérêts, ou ne spéculant pas sur les avantages à attendre des autres. Et leur amitié dépend tout entière de celui à qui elle est destinée : seul le don de soi-même a de la valeur. C'est sans doute pourquoi nos rivalités et nos fréquentes querelles se terminaient par des excuses et des pardons, d'une chaleur inattendue, pareille à celle du soleil après une période de frimas.

Le monde chaotique et insensé que je venais de traverser m'apparut soudain irrévocablement étranger. Je me rappelle avoir, vers Noël, éprouvé une brusque envie de faire une balade dans le quartier où j'habitais et où je n'avais plus flâné depuis janvier 41. Un ami devait m'accompagner, mais lequel ? Nous marchions sans parler. Dans un lieu si délaissé, dont les murs paraissaient aussi mal en point que les visages des passants, tout ce qu'on aurait pu dire aurait sonné faux, pédant ou sentimental. Nous arrivâmes ainsi près de l'ancienne école de métiers « Le Marteau ». Toute existence contenue dans les maisons se recroqueville davantage, dès que le soir tombe sur les vieux plâtras humides, les briques qui se délitent, le bois vermoulu. Je revis l'emplacement où nous avions joué au football, l'endroit où j'avais réparé pour la dernière fois une bielle avant de partir au travail forcé.

Le lieu était aussi calme qu'un cimetière, aussi désert que le terrain d'une usine désaffectée. Nous sommes revenus vers la Calea Vacaresti par des ruelles sombres et malpropres, gorgées de pauvreté. En atteignant l'avenue populeuse et en passant devant les petites épiceries, l'immeuble où nous avons habité, nous avons croisé beaucoup de femmes pauvrement vêtues, négligées, à la mauvaise mine, le

visage enflé par les privations. Les unes portaient un gros châle de laine, les autres un mince manteau élimé, toutes se pressaient pour échapper au froid. Je fus frappé par le teint terreux, couleur vert-de-gris, des jeunes, comme s'ils étaient pris par une maladie de poitrine. Il y en avait aussi qui respiraient encore la santé, dont la présence embellissait la foule, rompait sa grisaille, et la rajeunissait. La lumière déclinante versait une sorte de magie sur le mouvement de la rue et me mettait en communion avec les passants, l'état d'âme des habitants du quartier. Mes humeurs se dissipèrent et je me dis : « Pourquoi pas, après tout ? Pourquoi pas ? », sentant renaître cette énergie, cet air de cousinage, cette sociabilité que je partageais avec eux. Cela me semblait un gage d'espérances lointaines et chaleureuses. Le quartier m'attirait de nouveau.

Des hommes et des enfants endimanchés - c'est drôle à dire - marchaient solennellement, l'air concentré et silencieux. Nous nous sommes dit qu'il y avait un service au temple. Je les suivis avec mon ami dans une rue à l'écart. Certes, à cette époque, j'avais déjà oublié nombre de rituels - ma vie avait trouvé un sens qui ne les incluait pas. Mais retourner dans un lieu consacré, non par hasard, mais selon le destin, m'émut. Il suffit d'un rien pour qu'un événement ait le même pouvoir qu'une image dans les mains d'un enfant. Le pouvoir d'enchanter ce que voient les yeux, ou d'arrêter les larmes. Entré dans la salle, j'y ai ressenti non la peine, non le divin, mais la paix enclose dans les murs mêmes, l'arche enfermant les rouleaux de la Loi et les coeurs qui prient. Ce peu de paix de quand j'étais jeune garçon qu'il me plait de me rappeler. Le bonheur de la promenade se prolongea et je revins chez moi, heureux de voir que le quartier, un bras mort du fleuve de la vie pendant toutes ces années, s'éveillait.

J'étais un jeune homme mûri trop vite. Cependant la ténacité dont j'avais fait preuve me laissait espérer que les traces de la peur et la fatigue de ces trois années s'effaceraient. Non, je n'étais pas au bout du rouleau. La chance aidant, je connaîtrais de nouveau quelques joies et me réconcilieraient avec le monde. C'est cette ténacité qui me rendait cher à Tanti Anna. Elle disait trouver dans le sang-froid de mes gestes, dans les intonations de ma voix, dans mon humeur morose, quelque chose qui lui rappelait son père. Quand je me rebiffais, disait-elle, j'avais la sévérité de toute sa famille.

Il neigeait, Noël, était déjà là, et je pensais à ce qu'avait écrit Bergson : la nature enseigne aux femmes à oublier les douleurs de l'accouchement afin qu'elles

veillent accoucher de nouveau. J'essayais de croire qu'il en serait de même pour les hommes qui ont connu des épreuves terribles. Par la fenêtre, je regardais danser les flocons de neige que le vent poussait contre la vitre, où ils s'écrasaient comme des phalènes se brûlant aux réverbères en été. Ils tourbillonnaient toujours plus rapides, et je croyais voir se succéder, fractionnés en petits intervalles de temps, heureux, malheureux, heureux, malheureux, chaque heure et chaque jour qui me séparaient de la fin de l'année.

18 juin 1994

Je connais peu de mémoires qui m'aient autant touché que ceux de Klaus Mann. Peut-être parce que certaines de ses errances et certains de ses élans politiques ressemblent aux miens. Il ne fait cependant aucune allusion, dans le cours de son récit, ni ne nous laisse soupçonner la faille psychique qui a précédé son suicide. Moi non plus, je n'aime pas parler de la faille qui s'est annoncée en cette fin d'hiver 44. En général, je croyais très peu à la vie et l'admirais encore moins. Si la vie me semblait une plaine dont le pittoresque, au jour le jour, divertit de tant de sacrifices inutiles et de vains espoirs, la mort était une montagne qu'il fallait avoir le courage de gravir. Mieux vaut ne pas insister sur cette tentation, toujours latente, d'un ultime malheur ou bonheur. N'étant pas un grand poète, tout sonne faux de ce que je pourrais écrire sur l'extraordinaire résistance du corps aux forces supérieures de l'âme, brûlant de le rendre à la poussière.

C'est le sort de l'homme qui ne saisit de sa vie que les soucis et les difficultés. Elle était neuve pour moi, la douce tiédeur du corps qui se confie au désir de mourir comme à son seul ami. Et neuve aussi, ma violente rébellion, si souvent revécue par la suite, contre l'image de ma propre fin. Obnubilé par les persécutions, les épreuves, les ruptures, je ne comptais plus sur de miraculeuses retrouvailles avec la vie et un monde en devenir. Comme si le mal et la destruction étaient les seules parties réelles de moi-même, et qu'inconsciemment je redoutasse de les perdre.

C'était le troisième mois de l'année. L'hiver ralliait ses dernières forces et, après avoir grelotté toute la nuit, je passais d'interminables journées, emmitouflé,

attendant le soleil, un peu de chaleur. En parfaissant l'art de prendre les choses comme elles viennent, un art indispensable à l'otage ou au prisonnier. Un matin, nous fûmes réveillés par le grondement des avions et le fracas de la défense anti-aérienne. Des fenêtres s'ouvraient, des postes de radio braillaient, des enfants hurlaient. Des gens bavards et gesticulants désignaient le ciel. Une joie inquiète les animait. Des bombardiers américains traversaient le ciel de la ville, pendant que des obus de mortier explosaient au loin. Le ululement des sirènes d'alerte ordonnait aux habitants d'aller dans les abris. Mais personne ne voulait se priver du spectacle de ces grands oiseaux, taches de lumière dans le ciel, hirondelles annonçant le printemps. Quand les sirènes sonnèrent la fin de l'alerte, les rues reprurent leur physionomie coutumière. Une foule nombreuse s'y pressait, chacun cherchant les siens dans l'effervescence revenue.

On s'y habitua comme à des rendez-vous quotidiens : les bombardiers emplissaient le ciel deux fois par jour, à heures fixes, comme s'ils livraient des bombes à l'usine, les Américains venant le matin, les Anglais le soir. Consciencieusement et sans se soucier de la défense antiaérienne, ils lâchaient des bombes incendiaires sur les gares, les forêts où les Allemands avaient camouflé leurs équipements. Et même sur le centre de Bucarest près du bureau de mon père. Il y eut des morts, et des dégâts visibles. Les gens avaient peur, mais n'avaient pas pris le pli de courir vers les abris. Chaque lâcher de bombes résonnait comme un carillon de cloches promettant la fin prochaine de la guerre. Les gens âgés tentaient de calmer les plus jeunes : « Ne soyez pas si impatients. Ce n'est pas la fin de la guerre. Les Allemands sont toujours là. »

Pour un jeune, les choses arrivent lentement ; pour un vieux, elles passent vite. Mais pourquoi les Russes faisaient-ils traîner les choses en longueur ? Les uns disaient que les Allemands et les Roumains avaient brutalement stoppé leur offensive. Les autres, que l'Armée rouge était prise sur d'autres fronts et que l'offensive reprendrait à la faveur d'un élan général. Une troisième version circulait : les Russes avaient demandé aux dirigeants roumains de changer de camp, afin d'éviter une défaite certaine. Sous leurs atermoiements, les trahisons et les signaux de détresse lancés à la fois aux Alliés et aux Allemands, on percevait la démission de gens ondoyants. Plus tard, je compris qu'ils n'étaient que des hommes sans qualités. Seules les circonstances avaient mis entre leurs mains le sort d'un peuple auquel ils cachaient ses responsabilités.

La Roumanie ressemblait à un navire qui va au naufrage : et il en sera ce qu'il en sera. Le peu de sécurité qui nous restait fut chaviré par la rumeur que les Juifs de Bucarest seraient envoyés pour des travaux forcés à proximité du front, sur la ligne Focsani-Galatzi, où s'étaient repliées les troupes roumaines. Servirions-nous d'otages, de boucliers humains ? On chercha de nouveau le moyen de s'enfuir, n'importe où. Les uns partirent pour la Palestine. D'autres, comme mon père, se procurèrent des faux papiers, afin d'obtenir un visa pour l'Amérique latine. Il m'acheta un certificat de baptême catholique, je crois, daté de ma naissance. Documents officiels et lois n'avaient d'ailleurs pas grande signification pour moi. Et en eurent encore moins à cette époque où le gouvernement m'apparut un agent malveillant, sans le moindre égard pour les personnes. Les lois normales ne s'appliquaient pas à nous, et celles qui s'appliquaient étaient contre nous. Être honnête ou tricher, avoir de vrais ou de faux papiers, revenait au même. De toute façon, on était soumis au régime de l'arbitraire, et ceux-là mêmes qui faisaient les lois ne les respectaient pas. Peur de l'autorité, dissimulation ou indifférence à la loi étaient des attitudes courantes, quasi traditionnelles. C'est bien plus tard seulement, en France, que le sens de la loi m'apparut et que je sus ce qu'est un gouvernement. Trop tard, sans doute, pour éliminer ce qui avait contaminé mon caractère et mon cerveau.

Toujours est-il que l'Armée rouge prolongeait sa pause à trois ou quatre jours de marche de la capitale. Patiemment, les avions labouraient le ciel, martelant un message : la guerre vous a rattrapés. Je n'en avais reçu que des échos lointains, des notions abstraites, capitonées d'émotions. Soudain la guerre était là, on l'entendait, on la voyait presque. Comme un hypocondriaque qui frémit chaque fois qu'il entend parler d'une maladie, quand elle me tomba dessus, je ne savais que faire, comment réagir. D'abord j'avais peur. Rien ne nous menaçait directement, mais nous avions l'impression d'être assis sur un baril de poudre. Je parle de moi qui redoutais, non pas de voir l'Armée rouge rapprocher la zone des combats, mais de subir les éventuelles représailles ou les déportations imposées par les Allemands. A l'époque, on commençait à peine à prendre la mesure de leurs atrocités. Nous avions entendu parler des horreurs perpétrées en Russie, et appris que, dans les autres pays de l'Europe de l'Est, de nombreuses personnes avaient été déportées. Il est vrai que, fermés sur nous-mêmes, nous ne prêtions pas toujours attention à ces nouvelles, ou les jugions exagérées. En 1944 encore, les déporta-

tions de Transylvanie vers les camps de concentration passèrent à peu près inaperçues.

Il y a là un phénomène troublant de psychologie collective : les hommes ne supportent pas de penser tout le temps au pire. La guerre a poussé au paroxysme cette tendance qui, en temps de paix, s'exprime par la formule : le pire est réservé aux autres. En même temps, il fallait se tenir prêt à n'importe quoi. Les défaites allemandes, loin d'éloigner le danger, le décuplaient. « C'est à ce moment-là », observe dans *Kaput* Malaparte qui en a une connaissance de première main, « que l'Allemand devient mauvais. Je me repentai d'être chrétien, je rougissais d'être chrétien ».

En même temps, je humais un air de liberté. Quelque chose comme une fringale de vie, le désir d'être pareil aux autres jeunes gens, ceux qui n'avaient pas traversé les épreuves que j'avais subies. Ce que je pensais alors, je me le rappelle distinctement. Avant la guerre - j'étais très jeune -, mes attitudes, mes sentiments et même mes postures étaient ceux d'un enfant qui se prépare à devenir une proie. Et j'en fus une, réfugié à Bucarest, victime d'exclusions raciales et du travail forcé. Mon ami Chiva s'en souvient aussi : « Enfants, on nous a déjà éduqués à recevoir des coups sans les rendre, à tourner contre nous la colère qui aurait dû nous dresser contre ceux qui nous humiliaient et nous réduisaient à l'impuissance. » Puis, jusqu'au milieu de l'année 43, je fus promu avec les autres au rang d'otage. Toute notre existence dépendait d'un sordide marchandage : vies humaines contre finances. Être otage déséquilibrait les âmes, y ménageant, à côté de la peur, la place de la servilité. A la fin de l'hiver débuta une nouvelle phase qui donnait le vertige. Nous étions maintenant des prisonniers en liberté surveillée. C'était extraordinaire de pouvoir redresser l'échine, relever la tête, faire un projet d'avenir. Tout en se tenant prêt à n'importe quoi. Seigneur, j'avais été à tel point sevré de liberté que je ne cessais de me demander : quand te sentiras-tu libre ? Quand te relâcheront-ils ? Et que feras-tu alors ? Tu n'as toujours pas pris de décision ?

Ces questions, nous nous les posions tous ensemble, mes amis et moi. Nous ne tenions plus en place, agités par des désirs contradictoires. Dans cette existence volatile, on se livrait à des théâtreries où chacun jouait un rôle pour les autres, son public. Cela nous procurait les émotions et le plaisir que procure la scène à qui prend le théâtre pour la réalité. Admirateurs de Pirandello, chacun se mettait à tour de rôle dans la peau d'un personnage et dans celle de l'auteur. La pudeur et la

peur du ridicule ne nous empêchaient pas de partager une quête spirituelle. Nous rapprochaient la volonté de connaître, le besoin de brasser des idées, le désir de créer. Bref, nous voulions nous forger une personnalité. Nous tenions la culture en trop haute estime pour nous contenter de prendre sans rendre. Chacun se voyait y contribuer. Et même si nous n'avions pas eu de véritable éducation, ni ne vivions dans un milieu cultivé, nous avons reçu « ce plus d'éducation » dont parle Thackeray, « que ne donnent ni les livres, ni les années, mais que certains hommes acquièrent en l'apprenant en silence de l'adversité ». C'était de la folie, ne le savions-nous pas ? Mais je touche là à quelque chose de précieux, d'intime, que j'ai jadis partagé avec mes *Vitelloni*. Je n'en ai jamais retrouvé l'équivalent, unique par l'intensité de la sincérité intellectuelle.

Donc nous nous posions la question : que ferions-nous quand nous serions libres, enfin libres ? Le départ était naturellement la solution préférée. Eddy disait son désir de partir très loin, pour toujours. Comment faire sa vie d'adulte - c'étaient ses paroles - dans un pays qui nous a exposés à tant de malveillance et de haine, d'humiliations et de dangers ? Quel avenir avions-nous dans cette Roumanie qui s'émiettait et s'effritait moralement à vue d'œil ? Grand consommateur de livres et de films, Eddy avait une excellente intelligence. Sa ténacité, sa finesse faisaient merveille dans nos discussions. Il lui manquait cependant, avec un sens de l'urgence, la force d'une passion. « Je suis un anachronisme, disait-il à peu près. Je vois des fantômes qui habitent avec moi dans la maison de mes parents. Je crois aux livres et aux films et aux idées. Mes parents ne cessent de me dire que ce sont des lubies de jeunesse. Sans que j'aie le courage de leur répondre que je les place au-dessus de tout. Quelle blague ! Quelle hypocrisie ! » Il était décidé à faire ses preuves n'importe où - peut-être en partant pour Paris dès que possible. Et il partit sans avertir personne.

Harry aussi parlait de départ, mais pour où ? Tantôt c'était Paris, afin de suivre Isou, et tantôt l'Amérique. Il voulait faire fortune et affirmait avoir une méthode nouvelle pour gagner de l'argent. A l'écouter, on aurait dit que tous les continents l'attendaient avec impatience. Quant à Isou, il n'avait aucun doute sur sa destination, persuadé que la prose et la poésie nées de sa plume lui ouvriraient les portes de l'aristocratie littéraire et artistique de Paris. Il s'y voyait arriver comme Tristan Tzara après la Première Guerre mondiale - mais pour annoncer la mort du dadaïsme et du surréalisme. Isou était certain que le mouvement qu'il allait déclen-

cher ferait de lui le successeur d'André Breton et, comme celui-ci, le pape de la culture et des arts après la Seconde Guerre mondiale.

Moi, je pensais rester. Les essais que j'avais écrits n'étaient que des pierres d'attente. Ils m'avaient permis de ne pas céder au découragement. Être un homme d'étude, même si j'entrevois la substance et la ligne à suivre - celle qu'en fait j'ai suivie - n'était pas incompatible avec la poursuite d'un but social et politique. Au contraire, une oeuvre de ce genre a presque toujours un caractère confidentiel, elle n'entraîne pas les hommes, si elle ne s'inscrit pas dans un mouvement de conscience et d'histoire. Pour ma part, je comprenais parfaitement Eddy, Harry, Isou et l'ambition qui inspirait leur candidature à devenir de grands hommes. Mais je connaissais mon engagement. Et j'étais presque heureux, anticipant le grand frisson d'une révolution à laquelle je prendrais part. Il fallait bien que je montre, moi aussi, qui j'étais.

Tout cela appartient au passé, à l'histoire, et cependant se répète, j'en suis sûr, génération après génération. Certes, comme mes amis, j'avais envie de partir. Pas seulement pour m'évader d'un pays qui ne voulait pas de nous. Mais parce que au cours de ces années j'avais découvert, dans les livres et dans nos conversations, ce que sont une pensée et une culture supérieures. J'étais pareil à Adam qui a mordu au fruit de l'arbre de la connaissance. J'avais goûté au fruit de l'arbre Europe - Paris, capitale du monde -, moi, un simple provincial. Il faut avoir connu la tyrannie des préjugés et des croyances traditionnelles, la morne désolation des villes et des capitales sans envergure, pour saisir à quel point on s'y sent diminué, tiré en arrière par un milieu que le talent ou l'originalité dérangent. Et Harry, Isou, Eddy avaient mordu au même fruit. Partir, c'était d'abord et surtout quitter le cercle d'une culture provinciale et montrer ce qu'ils étaient en Europe, là où se fait l'histoire des hommes et des idées. J'ai temporisé, sans m'en rendre compte, en refusant de suivre mes amis. Même si je l'ai regretté. Souvent je ris de moi-même parce que à la fin je les ai imités, j'ai fini par où j'aurais dû commencer : aller à Paris. Après un détour qui leur a été épargné. Faste ou néfaste, je ne saurais le dire.

20 juin 1994

J'éprouvais une grande admiration pour les maréchaux et les généraux de Staline. Bien qu'ayant fort mal commencé, maintenant ils faisaient la guerre comme il faut la faire. C'est pourquoi je trouvais qu'il y a vraiment un sens de l'histoire dans le fait qu'ils aient encerclé les Allemands quand ceux-ci se croyaient vainqueurs et en sécurité. Mais tout cela se passait en dehors de nous qui étions persuadés que les bouleversements politiques ne seraient pas pour tout de suite. En attendant, on n'était pas libre de vivre comme on le voulait et avoir une trop grande confiance dans une chose aussi dangereuse que l'avenir faisait peur. Une idée mûrissait en mes amis et moi : transformer cette vie tétanisée, inarticulée, en simulant une vie de bohèmes. Sans doute nos lectures ont-elles embelli la périlleuse envie de connaître de près des situations et des personnages dont nous discutons souvent. Que j'étais donc écervelé, ridicule et romantique ! J'entends Tanti Anna le dire avec ses mots à elle. Peu importe. Je n'ai rien fait d'exceptionnel, mais cela en avait l'air : se livrer à des excès est une sorte de conquête. D'autant plus qu'ils avaient une sorte de caution littéraire : tout acte gratuit n'est-il pas, selon Gide, perception de la liberté ? En accomplissant un tel acte, chacun pouvait se croire l'émule de Lafcadio, le héros des Caves du Vatican.

Aussi peu doué que possible pour la fraude ou le larcin, je me risquai néanmoins, comme les autres, à entrer dans une salle de cinéma sans billet, à voler dans une librairie un livre désigné, aussi curieux que fier de réussir. Mais Harry et Isou remportaient de plus grands succès dans ce domaine et en tiraient un meilleur effet littéraire. Tant et si bien qu'ils ne parlaient plus d'acte gratuit, mais de la quête d'aventure, à titre d'expérience fondamentale. Par essence individuelle, elle serait un projet d'initiative dans la vie. Chacun, selon ses forces, la courtoise, cette figure du risque indispensable, qui est aussi l'imprévisible. D'ailleurs, comme j'ai pu m'en apercevoir au cours des mois suivants, pour mes amis l'aventure fut, intellectuellement, une alternative à la révolution qui comporte de trop grandes violences, et à la révolte intérieure, pure ascèse ou folie.

Ils s'y plongèrent donc, bohème oblige, en s'associant à une bande de mauvais garçons. Bif, leur chef, à en croire ce qu'il racontait, aurait tâté de la prison, écrit

un journal en captivité, et se préparait à une geste littéraire. Comme s'il avait déniché son Saint Genet, Isou louait sa dureté et son mépris, narrait sa propre initiation dans cette bande, et parait leurs méfaits d'une aura métaphysique. Mais, à entendre Harry, le seul d'entre nous à avoir gardé les pieds sur terre, on aurait aussi bien conclu que ces mauvais garçons étaient mythomanes. Bif en particulier, qui semblait un de ces hommes fermés à la bonté, ouverts à la cruauté. Et trouvait une sorte de soulagement à se vanter de sa syphilis, de la défloration d'une vierge et de ses prouesses supposées d'écriture. Je ne parvins guère à ouvrir les yeux de mes amis sur le sordide de ce garçon des faubourgs, ni à savoir ce qu'ils trouvaient de merveilleux dans le geste désespéré d'un voleur ou d'un violeur qui se vante de son désespoir.

Seulement voilà : des affinités existaient et, comme eux, j'étais attiré par la poésie de la déchéance et les malfrats déguisés en faux bohèmes. C'était la faute à Carco dont j'avais lu les romans en état d'hypnose, mon corps à Bucarest et ma tête sur la butte Montmartre. Je ne résistais pas à l'incantation des mots qui embellit les plaies des hommes et des femmes voués à une dissolution lente et au ratage de leur vie. Je m'identifiais au rapin que la pauvreté ou l'exil glisse parmi les apaches et les filles, dans la lumière blafarde des réverbères de Paris. Et je m'accouais, en imagination, au comptoir d'un café pour contempler dans la glace le visage de ces personnages aux noms suggestifs, Lulu, Geisha, le Balafre, ravagés par le vice et l'absinthe. Dès mon arrivée à Paris, je suis allé les chercher dans le paysage humide et bitumineux du Montmartre de Carco. Je n'ai jamais pu relire ses romans, comme si leur âme avait expiré.

Ils me donnèrent envie de voir ces mauvais garçons en chair et en os, de me comporter en vrai bohème. Je pénétrai dans leur repaire par une porte de derrière et les trouvai attablés dans une salle poussiéreuse et sombre. Je fis de mon mieux pour entrer dans leur conversation et me montrer amical. Mais, après m'avoir observé, ils me tombèrent dessus sans crier gare. Heureusement, Isou retrouva le premier ses esprits et m'arracha à leurs mains. Je battis en retraite, écrasé par l'absurdité de l'aventure. Isou était furieux et ruminait sa colère, moi j'avais mal par tout le corps comme si on m'avait brisé les os. Enfin, je crois avoir laissé tomber : « Tu es fou », et Isou dit : « Je te demande pardon. » Franchement, ce fut dérisoire - il fallait s'y attendre. Mais je n'en ai pas eu de regrets. La scène me parut risible. Et eut un effet radical. Elle m'a guéri pour toujours de l'idolâtrie envers l'aventure

mâtinée de délinquance. J'avais été fasciné par la vision d'une pauvreté sublime et d'un non moins sublime amalgame de l'artiste et du criminel. J'ai compris alors ce qui sépare nos idées livresques, dont nous faisons nos masques et bergamasques, d'une réalité fort prosaïque. En quel mois était-ce donc ? Sans doute en avril, dont T. S. Eliot affirme :

Avril est le plus cruel des mois, il engendre
Des lilas qui jaillissent de la terre, il mêle
Souvenance et désir.

Je me rappelle le soleil, les longues promenades sur les boulevards et dans les jardins de Cismigiu. En rentrant, j'essayais de lire, d'écrire. Sans énergie, dans une atmosphère tendue, faite d'inquiétude et d'excitation, où tout pouvait arriver. Même l'idée de poursuivre les études au lycée était insupportable, car il aurait fallu faire abstraction de l'ombre que projetait la guerre, physiquement si proche, sur notre existence quotidienne. Je dois aussi raconter les premières incursions dans la comédie amoureuse de Bucarest. Non que le spectacle des garçons se retournant sur les filles avec des regards de séducteurs et des mines d'amants consommés soit inoubliable. Mais il est intimement lié à l'histoire de notre amitié ; c'est par elle que j'ai été initié à devenir un homme.

J'en parlerais plus à mon aise si je pouvais me mettre dans la peau d'un de ces conteurs viennois ou russes, installé au milieu d'un cercle d'amis intimes qui l'écoutent avec une attention affectueuse. Et commencer par ces mots : « Si je vous raconte cette histoire, mes chers amis, ce n'est pas qu'elle révèle quelque bizarrerie psychologique susceptible de vous intriguer. Mais d'abord je voudrais éviter un malentendu. Je n'ai pas du tout l'intention de me vanter de mes aventures de jeunesse, de cette légèreté qui me touche, tout simplement. Elle date du moment où la femme, être émouvant, magnifique et intermittent, s'est changée en élément indispensable à la vie, comme l'oxygène ou le soleil. Non, mon seul souci est d'être sincère en narrant les faits, en me présentant tel que j'étais. »

Harry était le seul de nous quatre à avoir le tempérament qui assure le succès d'une passade ou d'une liaison durable. Serveuses de restaurant ou jeunes filles de bonne famille, il attirait toutes les femmes. Était-ce à cause d'un mélange infailli-

ble de tendresse et de robustesse auquel aucune ne résistait ? Il paraissait ne jamais garder la mesure, tantôt les grisant d'œillades et de mots brûlants, tantôt les pressant avec une violence qui lui durcissait le visage et lui donnait l'air presque méchant. Quelque chose de sauvage et de primesautier conférait à ses insistances une éloquence fanatique.

Harry me fit prendre conscience du piège dans lequel, garçons et filles, nous étions tous pris. Des tabous - la pure jeune fille, la femme de sa propre religion ou classe, etc. - à éviter. L'unique liberté étant celle, réprouvée, des amours ancillaires, vénales, anonymes. Soucieuses de respectabilité, les familles avaient fait du bordel, ce lieu d'agonies secrètes et solitaires, une annexe du foyer. Aimer une jeune fille vierge et faire l'amour avec une prostituée, voilà la ligne à suivre. Ce n'était pas une partie de plaisir, ni de désir, mais de convenance. C'est aussi Harry qui m'a tiré de ce cercle vertueux avant qu'il ne se referme sur moi. Il m'entraîna dans cet espace anonyme où flânaient les jeunes filles, deux à deux ou en petits groupes, se livrant à un badinage espiègle ou affectueux. Le mal de la pudeur les affectait moins. Elles étaient plus accessibles, plus personnelles. Si l'amour n'était pas libre, le plaisir, lui, l'était. Oserai-je l'avouer ? Je me souviens encore qu'au sortir de trois ans de continence, mes sens réagirent avec une acuité décuplée.

Cette course ou chasse excitante, stimulante, quelque peu inquiétante, portait un nom : accrocher. Aujourd'hui, elle en porte un autre : draguer. Je regardais toujours d'un air étonné et un peu envieux les étranges manoeuvres de Harry - et plus tard d'Isou - qui visaient la séduction, ce nœud coulant du désir d'un homme se resserrant sur une femme inconnue. Je n'étais pas puritain, loin de là. Mais il y avait dans ce jeu insolite je ne sais quelle fureur secrète. Au lieu de se donner, la jeune femme suivait un rituel de la capitulation. Soupçonnant la pensée qu'elle inspirait à l'homme à l'instant du triomphe, elle murmurait : « Ne crois pas que je fais ça avec tout le monde. » Mon coeur se serrait quand j'entendais cela. J'ai compris que le principe de la séduction était de conquérir sans courir le risque de devenir amoureux. C'est ce que prêchaient Harry et Isou. Assurément, cela leur permettait de rester à distance d'une de ces passions asservissantes que l'on cache par orgueil viril. Un peu comme dans l'art dont l'artiste garde la maîtrise en dépouillant la forme du contenu. Ce qui n'est pas une petite affaire !

Se sentir à la fois chasseur et chassé dans cette volière de songeries n'était pas désagréable. Ayant puisé dans les romans français nos images de la femme et de

l'amour, nous fîmes de la comédie amoureuse une aventure plus littéraire que sensuelle. Aux scènes de boulevards bucarestois s'entretissaient celles des boulevards parisiens. Et notre bande s'appropriait le vocabulaire d'un Morand et d'un Montherlant pour donner à nos moeurs incertaines un lustre certain. Cela s'est passé il y a longtemps, j'aurais pu l'oublier. Mais quelque temps après mon arrivée à Paris, en 1948, je trouvai nos déambulations consignées dans *La Mécanique des femmes*, qu'Isou venait de publier. Et peut-être aussi ce jour-là me suis-je vu moi-même comme un personnage, mais ceci est une autre histoire. Voici ce qu'il écrit afin de prouver l'efficacité de sa méthode de séduction : « Quoique assez laid, mon ami [c'est-à-dire moi] accrochait aussi bien que moi. Il faisait le maquereau, rendait envieux les beaux types qui ne savaient pas comment se manoeuvrer. » La trace encore fraîche de nos aventures de naguère y subsistait. Je n'en croyais pas mes yeux : notre comédie qui confinait à la farce, à la clownerie, au cirque de province, était montée jusqu'à la capitale. Et en français, s'il vous plaît !

J'ai de la peine à retracer clairement les événements et les sentiments qui ont emplis cette brève et confuse période. Il me revient seulement que j'ai eu pas mal d'occasions dont ma timidité m'a empêché de profiter. Cela, je me le rappelle. Que je fusse beau ou laid aux yeux des autres, je ne me sentais pas capable d'user de leurs manoeuvres de séduction et de me penser comme un séducteur. Très vite, j'ai saisi que mon incapacité à briser le silence, à regarder une femme autrement qu'à la dérobée, à suivre le rythme frivole ou enjoué de mes amis quand nous « accrochions » ensemble, passait pour de l'arrogance. Je devais ressembler au héros des films de Tati, égaré et dissonant, embarrassé de sa haute taille qui impressionnait les jeunes femmes ou suscitait leurs rires. Isou me trouvait laid parce que je me conduisais comme si je l'étais. De plus, la timidité intimide. Dès que j'ouvrais la bouche, je rougissais et bafouillais, émettant des sons d'une voix basse et tendue à craquer. J'aurais peut-être mieux fait de le prendre du côté comique. C'était si peu amusant ou si gênant que la demoiselle à qui j'étais censé faire la cour m'évitait.

Ma patience devant l'échec se serait épuisée, et j'aurais sans doute abandonné. Mais, je me rappelle, lorsque l'érotisme fit irruption, ce fut un véritable Trafalgar du désir. Et je compris à quel point j'avais manqué de lucidité. Si je surmontais ma timidité et exprimais mes désirs, je mâchais les mots et herborisais les sentiments trop et trop longtemps pour ne pas lasser. Et si je tentais de la dissimuler en

temporisant lorsque, bravant sa pudeur, une jeune femme s'enhardissait à exprimer ses propres sentiments, ma gaucherie brouillait tout. Le froissement d'amour-propre d'une femme qui se croit refusée par timidité est bien plus grave que celui d'une femme que l'on offense par brutalité et muflerie. En matière de désir aussi est vrai le proverbe : ne remets pas à demain ce que tu peux faire aujourd'hui. N'étant pas aveugle, j'observais que les plus perspicaces ou les plus entreprenantes discernaient mon talon d'Achille. Seulement, voilà : au lieu de le cacher par vanité ou de feindre qu'il n'existait pas, j'aurais mieux fait de l'exposer.

Abandonnant donc l'idée que tout dépend d'une chasse permanente je penchais pour une attitude rappelant celle du cultivateur qui veille attentivement à la croissance des plantes, soigne celles qu'il aime, extirpe celles qu'il n'aime pas. Et persévère dans ses efforts, même s'il n'est pas certain de réussir. La récolte ne dépend pas de son seul désir. Ce choix convenait à mon psychisme et à mon expérience antérieure. De la patience ? Sans aucun doute. Il en faut en amour autant qu'en amitié. De la captation, plutôt, comme on dit *captatio benevolentiae*. Ainsi nommais-je en mon for intérieur la tentative d'abolir la distance et de me placer au point exact d'où je fixais les yeux d'une femme dont le regard, à travers moi, paraissait contempler un objet indéfinissable. Puis j'essayais de faire naître en elle la fraîcheur d'une curiosité pour ce que j'étais. Et même si ce n'était que l'illusion d'attendre de l'amour plus que ce qu'on en attend. Cette timidité en somme n'incommodait pas, prolongeant le temps de choix et de liberté.

Je dois dire que l'émotion érotique, ce sont toujours un regard ou une démarche qui me l'ont donnée. Sans doute ne suis-je pas le seul. Mais je parle de ce qui établissait une synchronie, m'arrêtant en quelque sorte et me retenant auprès d'une jeune femme, non sans gaucherie et presque en silence. Recueillant en silence cette ombre de sourire condescendant que s'attirent d'habitude les timides, ou la moue ironique qu'esquisse une personne à se voir désirée par une autre qui n'est pas assez intrépide pour laisser parler son propre désir. Eût-elle même fait les premiers pas, et cela est arrivé, rien n'aurait changé. Je n'en aurais pas moins continué à guetter d'autres signes et pris mon mal en patience. Tous mes efforts tendaient à ce qu'elle me sentît présent et sût discerner les palpitations, sous mon apparence discrète et réservée. J'avais un grand talent pour lui faire comprendre que j'étais présent pour elle, que je l'avais distinguée et ne m'adressais qu'à elle. Cela pouvait durer des semaines pendant lesquelles, comme on dit, je collais au

terrain, avançant quand elle avançait, reculant quand elle reculait. Sans projet ni intention arrêtée. Je ne résistais pas au plaisir de vivre dans l'imagination d'une femme, en évitant une conquête calculée ou avouée.

Lentement, et parfois malicieusement, j'observais son désir suscité par le mien, et qui trébuchait sur lui jusqu'à s'y plier entièrement. Et parce qu'elle avait triomphé d'elle-même et de ce qu'elle croyait hésitation ou indifférence de ma part, cela l'embellissait. Son corps devenait plus tendre et frémissant, elle s'avouait rayonnante et dispose. Si bien qu'au moment où elle se figurait avoir vaincu mon indécision, c'était une tout autre femme. Une fois, dans la brasserie Gambrinus je crois, assis à côté d'une jeune femme avec qui j'avais établi cette intimité complice, tout ce dont je me vis capable fut de réciter le fameux vers de Rimbaud : « A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles », auquel elle ne comprit rien. Mais tout le reste lui parut lumineux.

J'éprouvais un merveilleux soulagement au moment de l'harmonie - le gué de la timidité franchi - et quand la captation provoquait en nous un nouveau coup de foudre. Mes sentiments devenaient brusquement intenses, presque désagréablement impérieux et troubles. Ensuite, tout était parfaitement naturel dans les circonstances. Elle oubliait que je ne lui avais pas fait la cour à proprement parler, ni adressé de déclarations. Puisque j'avais agi en sorte que la jeune femme soit marquée de mon empreinte, désirant qu'elle-même fût telle que j'imaginai qu'elle devait être : non pas l'objet de mon désir, mais mon œuvre, en quelque sorte. « Al-lons, allons, vous étiez comme les autres, un don Juan ou un Casanova de province », dirait un des convives au conteur russe ou viennois. Celui-ci répliquerait qu'il s'est plutôt pris pour un Pygmalion. Pygmalion n'est-il pas le Doppelgänger, bien plus redoutable, de don Juan ? Justement parce qu'il se sert du temps, de l'emprise que le futur exerce sur le présent, pour pénétrer dans la complexion d'une jeune femme, la marquer comme on marque un papier d'une encre invisible qui garde tous les secrets.

Bien entendu, j'étais toujours secret en ce qui touche à l'amour, et j'ai continué à l'être toute ma vie. En fait, l'impression d'Isou que j'étais « maquereau » avait une autre origine. Lorsqu'ils avaient épuisé le répertoire des aventures légères, la plupart des garçons de notre âge voulaient confirmer leur virtuosité auprès de jeunes femmes ou de femmes de « bonne » réputation. Le chapelet de leurs vertus leur brûlait les doigts et piquait leur orgueil. Cependant ils n'osaient pas s'y frotter.

Or, doutant de ma facilité d'« accrocher » n'importe qui ou n'importe où, il me fallait rechercher celles qui avaient de l'amour en réserve. Ma timidité leur semblait une délicatesse, mes temporisations une politesse. Je m'approchais de ces « présidentes » - ainsi les nommais-je, par référence à la présidente de Tourvel des Liaisons dangereuses - sans idée préconçue ni précipitation. Ayant besoin de se dominer, elles souffraient d'un excès de solitude, et il ne leur restait alors que la jalousie, le sentiment de la désillusion. Étant, je le devinai alors et le compris mieux par la suite, les plus inaccessibles par souci de réputation, elles étaient aussi les plus disponibles. Qu'elles aient fait le vide, ou que les hommes se soient tenus à l'écart par crainte de l'échec, la voie était libre.

Il m'est souvent apparu qu'être présent auprès de ces femmes et capter leur curiosité suffisait à éveiller leur imagination qui allait au-devant de moi, et même une certaine indignation de ne pas être courtisées. « Comment se fait-il qu'il ne me désire pas ? Ou ne profite pas de mes faiblesses ? » Comme les jaloux qui voient tout là où il n'y a rien à voir, et ne voient rien là où tout se montre, elles prenaient l'initiative. A croire que j'étais un fruit défendu qu'on cherche tout en l'évitant, sachant bien qu'on y mordra tôt ou tard. Il y a quelque chose d'émouvant et de légèrement pervers à suivre la métamorphose d'une jeune femme qui se met à vouloir, avec la ferveur d'une convertie, ce dont elle s'est toujours gardée. Il est beau de voir sa vertu, si on peut encore employer le mot, devenir un brasier ardent de volupté qu'on n'aurait pas soupçonné chez elle. Et se jeter dans le plaisir avec une adresse et une liberté qui feraient rougir une femme plus légère.

Me voyant en compagnie de ces « présidentes », mes amis croyaient à mes succès irréfutables. J'en connaissais moins qu'eux, et ma fidélité comportait une dose de paresse. Pourquoi se donner tant de peine à séduire une femme, si c'est pour la quitter le lendemain ? Je n'étais pas un séducteur. Malgré les apparences, j'étais toujours amoureux d'Édith et ma vie aurait suivi un tout autre cours si j'avais pu l'épouser. Les enfants de parents divorcés rêvent de morale, de monogamie, d'une famille solide. Tandis qu'elle, cédant aux instances de sa mère, convoitait un mari aisé et une existence confortable, sans extravagance ni peur. La guerre finie, Édith fit ce qu'on appelle un beau mariage pour s'installer, tout en affirmant m'aimer encore.

Et moi, de mon côté, je l'avais quittée pour l'univers des femmes. Tout paraissait si merveilleusement concerté pour que j'y trouve la chaleur, l'amour et même

un peu de cette compassion qui m'avait été refusée. Parce que j'avais fait cette magnifique découverte : j'adorais les femmes, j'aimais leur présence, leur odeur, leur bavardage, leurs sentiments, tout et tout. Tenu par la main-courante du désir, j'apercevais en moi, imprévue, une envie de plaisir. Événement si considérable pour moi, au regard de mon passé, que je ne puis l'enfourer dans le silence. Le plaisir aigu de penser à elles, l'émoi d'un regard saisi au vol, l'inflexion d'une voix, la surprise d'imaginer tous les effets de volupté, différents pour chacune. Je ne me sentais plus livré aux aléas d'une existence aride et froide. Au cours des années, il m'est apparu plus clairement pourquoi la femme est le temps de l'homme. Elle donne une forme à la contingence de sa vie, et peut-être de la vie en général. A partir de ces jours, je ressentais un merveilleux bonheur à penser que, comme Adam le jour où Dieu lui fit présent d'Ève, je ne serais plus seul.

Ma mémoire a noté tout cela en détail. Cet été-là, je me suis senti homme et j'ai compris quel homme j'étais. Ce fut le dernier, avant longtemps, où j'ai pu m'adonner à la simple tâche de vivre. Peut-être est-ce la raison pour laquelle je n'ai pas beaucoup changé depuis. Le passé se transforme à l'intérieur de nous-mêmes, à mesure que nous le mettons de nouveau à nu, dans une confiance de soi à soi. Le temps de le faire m'avait toujours manqué. Maintenant, c'est fait.

25 juin 1944

Les rues parallèles qui débouchent sur la calea Victoria auraient pu être un quartier de Paris ou de Vienne transplanté à Bucarest. Les immeubles qui se répondent de part et d'autre de la chaussée, les portails cossus et de bon goût, les boutiques et les restaurants de classe prennent un air sévère et inabordable. C'est là, en plein été, que je vis Marthe se glisser en chantant, venant de l'avenue, un de ces airs que l'on écoute au déclin d'une soirée de fête. Je n'aurais pas dû l'aborder, ne voulant rien modifier à mon mode de vie, toujours replié dans l'attente du dénouement. Toutefois, à l'inertie de mon existence pratique s'opposait ma vie sensuelle. Et, en fin de compte, la révolution qui s'est faite en moi par suite des circonstances que je viens de rapporter me décida à me rapprocher de sa haute silhouette. Son visage n'était pas ce qu'on peut appeler beau, mais sa bouche charnue, un peu mordue, ses yeux marron piqués de vert disparaissant sous la masse

des cheveux lui donnaient un attrait intense et sauvage. Du moins est-ce ainsi que je la vois aujourd'hui.

Elle m'invita à venir la voir après l'avoir prévenue par téléphone. Cousine provinciale d'une bonne famille, elle habitait au centre de Bucarest dans un bel immeuble bourgeois. Sauf au milieu de la journée, elle était toujours libre et menait une existence solitaire. La chance qui nous échet, c'est qu'elle disposait d'une grande chambre au bout d'un couloir. On y entrait le soir, on en sortait le matin sur la pointe des pieds, en évitant de faire craquer les parquets. Une chambre qui devint une sorte de repaire, où nous passâmes pas mal de temps. L'histoire de Marthe était celle de toute parente pauvre, discrète et obéissante, autant que fière et assoiffée de liberté. On sentait chez elle le regret d'une vie différente : elle s'habillait avec recherche, aimait aller dans un café ou un restaurant, appréciait la bonne chère. Une de ces femmes qui à la fois ne s'effraient de rien et ont peur des hommes. C'est justement l'indépendance et l'affolement qui la faisaient tomber dans leurs bras.

Le plus souvent, lorsque nous passions une soirée ensemble, Marthe allumait le poste de radio pour écouter les nouvelles. Ensuite elle coupait le son. Curieuse de mon existence, elle ne se lassait pas, les mains jointes sur les genoux, de m'entendre la lui narrer. Elle avait manifestement du mal à croire qu'elle avait pour amant un être si fantasque. Mon histoire lui semblait relever d'une étourderie. Pourtant, quand Marthe me sentait triste et solitaire, elle s'efforçait de me consoler. Elle racontait, l'air à la fois intime et étrange, des souvenirs de Transylvanie, où elle était née. Ou bien, la porte de sa chambre verrouillée, elle appliquait le baume des sensations les plus exquises qu'un homme puisse rêver en amour. Elle avait un sens oriental du lit. Tous les amis auxquels je l'ai présentée étaient troublés par sa *vox corporis*, alanguie et traînante. Mais elle se rétractait dès qu'elle entendait un mot déplacé, une allusion salace que sa présence suscitait chez les hommes. Et puis Marthe était passionnée de magie et de superstition. Elle croyait au mauvais oeil, au pouvoir des charmes et des signes. A propos de ce que je lui racontais, ou si elle me voyait triste, elle posait la main sur un objet approprié ou conjurait le sort en prononçant la formule idoine. Tout le monde a des superstitions, mais mon amie était un cas extrême.

Dans une parfaite immobilité, elle m'écoutait lui rendre compte de ce qui se passait dans le monde - il s'en passait, des choses ! - et je voyais qu'elle me suivait

avec une grande pénétration. Sur ce, elle murmurait une formule consacrée, ou se livrait à une prédiction ésotérique qui lui servait, pour ainsi dire, d'explication. Son attitude m'agaçait. Autant que m'amusait sa satisfaction de croire qu'elle voyait infiniment mieux l'avenir que moi. D'ailleurs, même si elle m'avait interrogé là-dessus, je ne me serais pas montré à la hauteur, tant notre situation paraissait indéchiffrable. Les Allemands étaient toujours là. Ils pouvaient à chaque instant déclencher des massacres : *der Tod ist ein Meister aus Deutschland sein Auge ist blau*, « la mort est un maître venu d'Allemagne à l'œil bleu », écrivit Celan, « il habite notre maison et ne te rate pas », *er trifft dich genau*. Impossible de prédire si ça aurait lieu à l'improviste ou au cours de combats de rue, sous prétexte que les Russes approchaient, ainsi que cela s'est passé ailleurs. Peu importait, le résultat serait le même.

De tout l'été, pas un instant je n'essayai de maîtriser cette angoisse qui me pressait et me quittait à l'allure imposée par les événements, si bien que je ne vivais pas tout à fait et ne parvenais à me concentrer sur rien. Pas même à rassembler l'énergie de lire un livre, d'ordonner deux idées. Très haut dans le ciel, plus rares, les avions anglais et américains grondaient. Au début, ils m'emplissaient de surexcitation, bientôt remplacée par une lassitude inquiète. La moitié de mon énergie s'épuisait en visions pour répondre à la question : comment cette désespérante guerre de positions finira-t-elle ? Et l'autre moitié à guetter les signes de la vague politique qui, à l'heure inéluctable, m'entraînerait dans son sillage.

Donc, au cours de cet été, la réalité mordit de nouveau sur moi. Les Alliés avaient débarqué sur les côtes normandes et chacun hissait de petits drapeaux tricolores dans son cœur. Sous le calme officiel se discernait une certaine agitation. Tout le monde se doutait que la situation militaire était désespérée et qu'il serait impossible de résister sur la ligne allant de Focsani à Galatzi, là où l'on avait voulu nous envoyer. Fin juin, « quelque chose » était dans l'air dans le monde politique. Les quatre partis d'opposition, dont le mien, s'étaient coalisés en un Bloc démocratique. Peu à peu, l'espérance enfouie durant ces années de honte renaissait. Mais la rumeur d'armistice était prématurée. La grande machine de la guerre continuait à tourner sur place, comme une meule. Les combats se poursuivaient sur terre et dans les airs, au ralenti. Le maréchal Antonesco paraissait déterminé à rester l'allié de Hitler jusqu'au bout. L'écho de mouvements de résistance nous parvenait, dont on mesurait mal l'importance. Mais la Roumanie n'est pas

la Serbie, la France, la Pologne ou, étrangement, l'Italie. Il n'y avait que chez nous que rien ne bougeait, ou presque.

Les gens ne manifestaient que leur mauvaise humeur, ou leur inquiétude. Ils ne pensaient pas à se révolter. D'autant que le nouveau Bloc démocratique n'ambitionnait pas de les y faire penser. Une seule chose changea : désormais nous fûmes tous, y compris les Roumains, des prisonniers libres, hésitant au seuil de la liberté. Ainsi laissaient-ils passer une dernière chance de faire leur propre histoire. Dans son journal, datant de la Première Guerre mondiale, notant des événements similaires, Stefan Zweig écrit : « Que n'a-t-on appris sur la psychologie des masses. Mais à quel prix, à quel prix ! » Je pourrais écrire la même chose.

Quand je me sentais solitaire et désolé, je me risquais jusque chez Marthe. Pour apaiser ma détresse et tromper l'impatience, je lui déroulais un feuilleton ayant pour héros don Quichotte, dont voici le résumé. Étant un Juif apostasié, le célèbre chevalier fut chassé par le roi de Castille et se réfugia à la cour du roi de Bohême où il mourut. Le Rabbi Loew qui pratiquait la magie noire façonna alors un automate, le Golem, avec lequel il prit la route de l'Espagne. Tandis que le vrai don Quichotte reposait dans le fameux cimetière de Prague, le faux, accompagné de rabbi Loew dont les anges changèrent le nom en Sancho Pança, suivit les routes dangereuses et traversa les villes mises à sac. Alors seulement commencèrent les aventures de don Quichotte en quête de son peuple exilé et dispersé, aussi dénuées de sens et tragiquement comiques que la vie de ce peuple lui-même. Ces aventures, consignées sur deux ou trois rouleaux, lui dis-je, sont arrivées de façon mystérieuse dans le temple de rabbi Loew à Prague - les manuscrits arabes dont Cervantès a eu connaissance n'étant que des copies truquées. Je n'ai jamais oublié cette histoire naïve où j'avais inclus beaucoup de moi-même et de ma vie. Marthe, qui croyait aux maléfices et aux sortilèges, la suivait comme un enfant.

Jadis, on pleurait. Que de fois j'ai vu femmes, hommes, jeunes et vieux s'épancher en un chœur de larmes de bonheur lors d'une naissance ou d'un mariage, ou de larmes de malheur en apprenant un décès, une mauvaise nouvelle, les menues tragédies de tous les jours, et au temple, pendant les prières et les bénédictions. On eût dit que les yeux étaient faits pour pleurer autant que pour voir, et c'était une malédiction de ne plus avoir de larmes. Le passage d'une civilisation avec à une civilisation sans larmes les interdit d'abord aux hommes, puis aux femmes, même aux enfants. Ce détail exprime à sa façon que l'humanité fait des

progrès à rebours, car les larmes sont, comme la langue et le travail, chose éminemment humaine. *L'homo lacrimans* est en voie de disparition.

Les yeux d'Eddy avec qui je me trouvais et les miens se mouillèrent lorsque nous apprîmes la révolte de Varsovie, au début d'août. J'avais le coeur chaviré de joie, et serré d'angoisse, ne sachant ce que signifiait cette insurrection. Les jours suivants, le chagrin devint plus personnel, quand furent connus les destructions et les massacres dont se glorifiait l'armée allemande. Les dangers qui menacent les autres peuples, les tragédies qui les frappent laissent plutôt indifférent celui qui se sent en sécurité, quand elles ne le rendent pas euphorique. C'est mon amer secret de ne pas être capable de partager ce genre d'indifférence ou d'euphorie. D'ailleurs, si les Russes n'approchaient pas, la même chose pouvait advenir à Bucarest, qu'il y eût ou non révolte. Ce n'était pas sorcier d'en provoquer ou d'en inventer une. Malgré l'effort que je faisais pour rester objectif, cette révolte m'inspirait une vague tristesse. Sur la rive de la Vistule, l'Armée rouge s'était immobilisée sans intervenir. Tandis qu'un pareil crime se perpétrait de l'autre côté du fleuve, sans aucune pitié pour les Polonais, si souvent humiliés et sacrifiés. Varsovie allait vers sa destruction. Ce qui avait commencé avec le ghetto finissait avec la ville. Que pouvait-on dire - ce pourquoi je me refusais à en parler avec Tanti Anna ou mes amis - de ces peuples qui avaient prosterné leur honneur aux pieds de leurs assassins, regardé sans broncher flamber les pâtés de maisons et exterminer les femmes, les vieux et les enfants juifs ?

Je pensais que, si les Polonais s'étaient révoltés l'année précédente, quelle que fût l'issue, les insurgés auraient eu les honneurs de la bataille. Ils seraient haussés au pinacle de l'histoire des grandes causes qui font un peuple grand. Mais en ce mois d'août 44, ils livraient une bataille pour l'honneur - trop tard pour que la postérité y vît autre chose qu'un suicide. Ce furent des jours de grand chagrin de constater la froide dureté des Russes. A quoi tout cela nous conduisait-il ?

L'attente reprit. Des signes reçus du parti laissaient pressentir qu'elle ne serait plus très longue. Mais nous lisons dans Zarathoustra : « Le pouvoir se tient sur des jambes tordues. » Quelles que fussent les intentions des partis du Bloc démocratique roumain, la loi des privilèges opérait à leur détriment. Considérant qu'au début de ce même mois d'août, je crois, le maréchal Antonesco rendit visite à Hitler pour l'assurer de la loyauté de la Roumanie, on pouvait dire que la situation

était pétrifiée. Au milieu de la passivité générale, on ne voyait pas qui aurait le courage de rompre l'alliance du pays avec l'Allemagne.

28 juin 1994

Aussi la surprise fut totale quand, le soir du 23 août, le roi proclama l'armistice avec les Russes et que le dictateur local fut mis en état d'arrestation. Le roi Michel fit une révolution de palais et s'entoura pour gouverner de généraux de sa cour. Rappelant les chefs politiques que son père, le roi Carol, avait chassés, il remplaça une aile de l'élite dominante par une autre. Les partisans des Alliés arrivèrent, ceux des Allemands se retirèrent en bon ordre. Je n'ajouterai rien, sauf un mot pour dire qu'il sauva ainsi, pour peu de temps, son trône et la dignité forlignée du pays.

L'été était dans sa plénitude, les nuits brûlantes. L'armistice coïncida avec la libération de Paris. Quel heureux augure ! Il provoqua une explosion de joie. Si la mémoire ne me trahit pas, je me précipitai ce soir-là avec Eddy et Isou vers la place du Palais-Royal. Jamais auparavant il n'y avait eu une telle affluence sur la calea Victoria. Des femmes poussaient des cris, des hommes se pressaient. Comme le géant échappé de la bouteille du pauvre pêcheur dans le conte de Sindbad le marin, la foule sortie des cours et des maisons se répandit dans toute la ville. La cohue nous entraînait plus qu'on ne marchait. Dans l'atmosphère surchauffée nous parvenaient des chants, des slogans, des gloussements et des rires, une profusion de sons et d'odeurs - des orchestres improvisés ? - mêlés aux appels de personnes cherchant à retrouver leurs proches. Une foule nombreuse, impatiente, se dandinait sur le trottoir. Des gens pleuraient de bonheur, s'interpellaient. On se croyait dans un théâtre où l'on a vendu deux fois plus de billets que la salle ne contient de places. Il me semblait voir Bucarest pour la première fois. Ce tumulte qui m'enchantait réveillait en moi l'image d'une kermesse paysanne et de fêtes révolutionnaires.

L'euphorie qui avait débuté avec la soudaineté et la gaieté d'un orage d'été fut de courte durée. Très bientôt, l'inquiétude et la déception nous mirent les nerfs en pelote. Les rues se vidèrent rapidement. La foule, une vraie fourmilière de visages

préoccupés, s'était dispersée dans les cours et les maisons. Le hasard voulut que cette nuit-là me trouvât chez Marthe. Elle me gronda affectueusement : « Qu'as-tu donc à tant t'inquiéter ? Nous mourrons tous. Y a-t-il la moindre raison que ce soit aujourd'hui plutôt que demain ? » Quand, à l'aube, les Allemands passèrent à l'attaque, c'est elle qui se réveilla en sueur. Le bruit des explosions suivit immédiatement le passage des avions. Des vitres se brisaient avec fracas, on entendait des sanglots, une débandade. Marthe m'entraîna jusqu'à un vaste abri antiaérien, dans les caves d'un immeuble voisin qui devait se situer près de la rue Berthelot.

Mis à part des bandes de galopins courant en tous sens, dans le dédale du sous-sol, une vingtaine de personnes s'y trouvaient déjà. Elles étaient descendues avec matelas, couvertures et des vivres en abondance. Dieu sait comment Marthe se débrouilla pour assurer notre confort en nous installant dans un réduit pour nous seuls. Ses gestes trahissaient un profond désarroi, du désespoir, à l'instar d'une personne qui s'est fourvoyée dans une aventure inexplicable. Un vent de peur balayait tout l'abri, où l'on était assourdi par l'explosion des bombes, et peut-être la riposte de la défense anti-aérienne. Aux heures d'accalmie, pourtant, régnait une drôle d'atmosphère, presque enjouée. La plupart des abrités essayaient de somnoler. Des femmes s'interpellaient, des hommes passaient, obséquieux, en s'excusant de déranger. Certains se réunissaient pour jouer à des jeux de société. Tandis que la susurrations constante des jeunes filles retirées avec leurs amoureux dans les recoins obscurs répandait un brin d'allégresse. Tout le monde profitait du désordre ambiant. Au bout de la première journée, un semblant de vie souterraine s'était organisé, ni calme, ni agité.

Pendant trois jours, les Stukas pilonnèrent Bucarest, descendant en piqué avec des sifflements, jetant leurs bombes, mitraillant les passants dans les rues. Ceux qui s'aventuraient dehors rapportaient des nouvelles qui arrachaient aux vieilles dames plaintes et soupirs. Le bruit courait, mais il était faux, que des fourgons pleins de soldats allemands roulaient en direction du centre de la ville. Apparemment, ils n'étaient pas résignés à abandonner la partie. Je craignais que les policiers, comme naguère la Garde de fer, ne fusillent les détenus politiques, ou ne se mettent à rechercher la fantomatique garde civile créée par le parti pendant la guerre, et bien des horreurs de ce genre. Je me hâte de dire que ce fut à Bucarest le bombardement le plus dévastateur de toute la guerre. Tant qu'il dura, nous vécûmes dans ce grand abri, Marthe et moi, à paniquer et à nous aimer.

Le 26 août, les bombardiers alliés revinrent et chassèrent les Allemands. Nous sortîmes sains et saufs à la lumière du jour. Mais non sans un brin de regret, il faut le reconnaître, que cela eût duré si peu. Nous avons pris nos habitudes et nos plaisirs sans penser à personne ni à rien. C'est le paradoxe des catastrophes d'être parfois des moments privilégiés où l'on se sent libre et seul entre ciel et terre. D'autres retrouvaient la réalité qui les avait préoccupés pendant ces trois jours et qu'ils craignaient. Comme chaque fois que l'on change de maître, on ne sait pas où l'on va. J'avais surpris, dans l'abri, des chuchotements à propos de pillages, de bombardements, de toutes ces atrocités des communistes. Ces gens se trouvaient dans un joli pétrin, ayant sans doute occupé des postes en vue, profité des lois raciales. Point n'était besoin d'être fin politique ou stratège pour deviner d'où le vent allait souffler, une fois les Allemands partis. Dans cette conjoncture, ces hommes et ces femmes, avec leurs goûts de luxe et de sophistication, avaient connu un court répit, le calme qui précède la tempête. Maintenant ils remontaient chez eux sans savoir ce qui les attendait.

Je fis un saut chez Tanti Anna pour m'assurer qu'elle n'avait pas souffert et que la maison était toujours debout. Il me paraît singulier, à présent, que je n'aie jamais un instant douté de la déconfiture des Allemands, pas un instant cessé de savourer par avance l'arrivée des Alliés. Mais je priais le ciel que ce fût vite. Le temps nécessaire pour que les vingt divisions roumaines qui avaient combattu les Russes se retournent et combattent à leurs côtés les Allemands, leurs ex-frères d'armes. Ce ne fut pas simple, mais ce fut rapide.

Le 30 août, dans les rues d'un faubourg longeant la Dimbovitza, je me mis à courir à perdre haleine à leur rencontre. J'allais enfin voir, admirer les soldats de la révolution. Eddy et Isou étaient venus me chercher. Nous nous tenions là, tous trois excités, fascinés, n'en croyant pas nos yeux. Nous-mêmes, en vie ! Je me rappelle exactement ce jour. Non pas de l'extérieur : un jeune homme au visage empourpré par l'émotion, marchant lentement avec ses amis dans une large rue, allant à une cérémonie. Mais de l'intérieur, ce que je ressentais : bouleversé et triste. Cela ne me changeait guère, puisque j'éprouvais ces sentiments depuis toujours. Or, aujourd'hui, après toutes ces longues années, c'était la fin. Pas de doute là-dessus. La page était tournée. On s'était attendu à une catastrophe sans précédent. Elle n'avait pas eu lieu. L'appréhension qui me hantait ces derniers mois se dissipait. Et j'aurais pu me demander, comme le personnage de Joyce : « Étaient-

elles aussi possibles, ces choses, considérant qu'elles ne furent jamais ? Ou bien n'y avait-il de possible que ce qui vient de se passer ? »

Puis nous entendîmes le pas sourd de l'avant-garde des colonnes soviétiques. On s'approcha, guidé par les accents d'une marche militaire, triste et lasse, que nous apportait le vent ébouriffant les feuillages. Mon cœur manqua un battement à la pensée des fleuves et des plaines qu'elles avaient traversés, pareilles à ceux que mon enfance avait traversés. Il y eut dans mon âme une plainte tzigane. Elle s'éteignit quand je vis les premiers soldats russes avancer vers nous - je m'étonne que nous ne nous soyons pas écartés. Ils avançaient sur la chaussée, gravement, massés, en chantant, le pas lourd de fatigue, la main sur le fusil. Quelques pas à peine me séparaient encore de la liberté, une fraction de seconde, plus rien. Et je sus de tout mon corps que c'était fini, vraiment fini.

Oui, je chancelais quand arriva à ma hauteur la première rangée de soldats qui nous regardaient. Vêtus de vareuses, coiffés d'un béret décoré d'un insigne, la faucille et le marteau, ils ne ressemblaient pas aux soldats que j'avais vus auparavant. C'était moins que l'enthousiasme et plus que l'enthousiasme quand ils passèrent devant moi. C'était l'abandon à l'ivresse de cette proximité de l'héroïsme collectif, les milliers de bras qui se balançaient au rythme de la marche, les visages aux yeux creusés de statues grecques. Comme si je n'avais aspiré jour et nuit qu'à cet instant où le fleuve de l'histoire déferlerait dans ma vie. Il y avait du désordre et de la dissonance dans le flot nourri des soldats. Pour moi, ce n'était pas une armée, mais le corps vivant des peuples qui avançait, c'était la révolution qui entraînait d'un même souffle dans la ville. Je ne cache pas que, pénétré par la mélodie des milliers de voix qu'accompagnait le bruit sourd des pas, c'est les larmes aux yeux que j'entendis *La Marseillaise* et *L'Internationale* retentir dans l'espace intérieur. Une sorte d'audace me vint, je m'approchai de ces soldats pour leur parler. Et même si je ne reçus en retour qu'un sourire ou un hochement de tête, ce fut néanmoins une réponse, de celles qu'on retient dans son cœur.

Aujourd'hui, je sais que ce fut une illusion fugace. Mais alors, il me semblait que notre pays s'ouvrait de nouveau sur le monde, dans le bonheur de la confiance retrouvée en la vie. Les pas s'éloignèrent, les voix s'éloignèrent. Physiquement à bout, je m'écroulai sur une chaise de la taverne la plus proche. Je pensais : et maintenant ? Il me restait seulement l'avenir. Faut-il recommencer de zéro ? Comment, avec qui ? C'était cela, la vraie question, c'était cela, la vraie épreuve :

rentrer chez soi, commencer une existence normale. Dès le lendemain de ce jour inoublié, je devrais songer à une vie inconnue, celle de n'importe quel homme dans la société, avec les siens. Des années et des années plus tard, à New York, j'ai raconté cette dernière soirée, en expliquant pourquoi je m'étais senti sauvé, mais non libéré. Pour tout commentaire, un ami récita ces vers de Walt Whitman :

C'est donc ça la vie : voici ce qui est venu à la surface
Après tant de souffrances et de convulsions
Que c'est curieux ! Que c'est vrai !

Tanti Anna m'attendait à la maison. Les autres jours, elle était occupée, ou fatiguée, mais pas ce soir. Comme elle n'avait pu suivre de près les événements, je lui fis un compte rendu de ce que j'avais vu et compris. Un sourire résigné flottait sur ses lèvres minces au dessin strict. Je songeai brusquement que je n'avais jamais été capable de comprendre ce qui la tourmentait : était-ce son fils ? Souffrait-elle de mes absences ? Quand même j'aurais aimé lui raconter tous ces jours où elle ne me voyait pas souvent, ce n'était guère possible. Elle m'écoutait, me lançant parfois un regard furtif. Soudain, tout simplement, comme se disent les choses extraordinaires, elle me toucha le bras et prononça ces mots : « Essaie de devenir quelqu'un de bien. » Et je vis combien sa main avait vieilli.

Chronique des années égarées.
Récit autobiographique.

V

ERRANCES, ESPÉRANCES

5 juillet 1994

[Retour à la table des matières](#)

Je connaissais la guerre, j'avais oublié la paix. J'avais cependant des excuses. Avant que j'aie eu le temps de comprendre ce qu'elle était, vers mes dix ans, la paix s'éloigna. Or, voilà, à partir du soir où j'avais remarqué la main vieillie de Tanti Anna, dans cette chambre calme et modeste, je me sentis pressé. Dieu, je déteste avoir à raconter ce qui suit. Je ne pouvais détacher les yeux de cette main. J'y voyais gravées toutes ces années pendant lesquelles ma tante avait lutté pour que nous ayons un toit sur la tête. Dans l'escalier, elle n'arrivait pas à reprendre son souffle. J'estimai que c'était mon tour d'aller travailler. Et je le fis.

C'était au début de l'automne 44. Je me suis fait embaucher, avec un ancien camarade du travail forcé, dans une usine métallurgique à Bucarest. Sur le papier, nous avons les qualifications requises - ajusteurs, fraiseurs, soudeurs - et tout semblait marcher comme sur des roulettes. J'allais gagner ma vie, et aussi être en contact avec le monde ouvrier. Très tôt le matin, on entrait à l'usine parmi le flot d'hommes et de femmes qui se pressait, muet, par le portail ouvert sur un assemblage de bâtiments qui n'était pas sans beauté. Rien n'assombrissait mon humeur avant que j'arrive à l'atelier et qu'une sirène ébranle de son mugissement strident mes nerfs encore ensommeillés. Lui succédaient le bourdonnement monotone des

moteurs, le cliquetis des chaînes, le grincement des étaux, dont le mien, accompagnés par un ébranlement souterrain des murs et des établis. Au fur et à mesure que la journée avançait, l'air se chargeait de poussières fines, de fumée et d'un curieux arôme d'huile et de sueur que la chaleur distillait.

Un monde totalement étranger. Mais je compris vite comment échapper à sa monotonie, profiter du va-et-vient des ouvriers pour me ménager des pauses. Errer d'un atelier à l'autre en déjouant la surveillance du contremaître. Sauf dans les courtes heures où le travail battait son plein, une vie sociale animée se déroulait. Chacun prenait son temps pour manger un morceau, fumer une cigarette, tailler une bavette avec un copain pendant que la sueur séchait. Désirant être mieux payé, je demandai et obtins un poste à la soudure électrique. Il me plaisait de porter le masque protecteur, pareil au heaume d'un chevalier du Moyen Age, et de voir les plaques de métal illuminées d'éclairs intermittents. Ou de suivre le mouvement des gerbes de flammes jaune-bleu sortant du chalumeau. A intervalles réguliers, je me reposais en buvant du lait. Un temps que je mettais à profit pour me promener du côté des toilettes ou bavarder avec mon camarade. Ce qui mettait hors de lui le contremaître, trouvant que j'abusais de la situation. Je m'en souviens, car ces instants de répit m'aidaient à supporter la longue journée. Aujourd'hui encore se mêle au souvenir de l'usine, pendant l'équipe de nuit, le grondement des laminoirs pliant les immenses tôles d'acier. Ça me faisait l'effet de me trouver à minuit dans une gare où roulent au ralenti les locomotives traînant de lourds convois de marchandises, ou des wagons pleins de voyageurs endormis. Deux ou trois fois depuis, il m'est arrivé de travailler en usine. Et j'ai évité les laminoirs, d'où les ouvriers sortaient vannés et de méchante humeur.

Au bout de deux ou trois semaines, les ouvriers de l'atelier ont vu que nous tenions bon. Je me suis joint à eux pour aller manger ou boire un coup après le travail. Certes, ils sentaient que je n'appartenais pas à leur monde, faute de cette endurance et de cette solidité physique qui se dégageaient de chacun d'eux. Me manquaient aussi ces gestes plutôt lents et mesurés qu'on admire chez les paysans. Ils devaient penser - avaient-ils tort ? - que ce travail était pour moi une tocade. Un vieil ouvrier, un des rares communistes de l'usine, m'en fit un jour la remarque : « Tu ne sors pas comme nous de la classe ouvrière. Nous combattons le même ennemi, mais moi je le connais de père en fils. Toi pas. » De toute façon, les ouvriers syndiqués ou communistes étaient discrets, et les autres faisaient leur

boulot, sans ambition ni projet. Plutôt satisfaits de la vie qu'ils menaient, du travail, de la nourriture et de leurs femmes à la maison sur lesquelles ils se déchargeaient des soucis domestiques et familiaux. Une chose est certaine : mon camarade et moi, des étrangers en somme, ne pouvions compter sur leur soutien, encore moins sur leur bienveillance. Non qu'ils fussent hostiles, mais enchâssés qu'ils étaient dans leur monde à eux et fermés à la compassion.

Les femmes, car il y en avait dans l'usine, c'était autre chose. Elles avaient plus de curiosité que les hommes. A l'affût de tout ce qui est exotique, sort de l'ordinaire, elles nous considéraient avec surprise, remarquant notre fragilité. Et notre pudeur. Elles voyaient que nous les traitions avec plus d'égards et les écoutions poliment quand elles se livraient à des confidences sur leur vie. Et aussi quand les apercevant courbées, agenouillées, la jupe relevée sur les cuisses, nous ne passions pas la main jusqu'au brasier. Pas plus que nous ne prononcions de ces paroles rudes qu'elles subissaient à longueur de jour et d'année. Il me semblait que nous alimentions les rêveries embusquées derrière leurs yeux fatigués, dans leurs corps déformés par le travail et une vigilance incessante contre la brutalité. Elles nous défendaient, au besoin, quand une bagarre risquait d'éclater dans l'atelier. Sans parler des petits gestes et des complicités qui adoucissent la vie, au milieu du labeur épuisant, même si les hommes en faisaient des gorges chaudes.

C'était donc ça, l'usine. Je n'étais pas enclin à idéaliser les ouvriers, ne cherchant pas à les convertir en politique, seulement à devenir l'un d'eux. Deux ou trois m'ont tout de même invité dans leur maison en bas de la ville, et nous avons gardé des relations épisodiques jusqu'à mon départ. Mais il était trop tôt ou trop tard pour que je partage l'aridité d'une condition humaine assumée comme une fatalité sans remède. Ce je ne sais quoi qui perdure, comme la fatigue et la rancœur dont on ne se débarrasse jamais.

Qu'importe, n'est-ce pas, de fatiguer son corps si l'on arrive à gagner sa vie ? C'est dans ma chambre que Tanti Anna vint un soir dresser le bilan. Tout de suite elle monta sur ses grands chevaux en m'accusant de me laisser aller, de ne rentrer à la maison que pour manger et dormir. Elle n'appréciait pas que je travaille en usine. Se redressant, comme pour une *hora de la verdad*, le moment le plus haut de la corrida, elle planta la première banderille en remarquant, sur un ton ironique, que la guerre était finie. Sauf pour moi qui allais travailler à l'usine comme naguère sur le chantier, sous prétexte de gagner notre vie. Il n'y avait jamais eu de

comptes entre nous, continua-t-elle, en posant la seconde banderille, mais elle devait m'acheter une nourriture plus substantielle, s'occuper davantage de la lessive : bref, l'addition était vite faite. A l'en croire, je lui coûtai plus d'argent que je n'en rapportais à la maison. « Et puis, ajouta-t-elle, tu es au bout du rouleau. Ce n'est pas pour toi. »

Avant que la surprise m'ait permis de lui répondre, Tanti Anna me signifia, en clair, qu'elle avait pensé que, la guerre finie, je préparerais le baccalauréat. Elle me parla des choses que nous avons eu la chance de ne pas connaître, de ce que nous avons enduré, et de son énergie vitale à ce point diminuée qu'elle avait de la peine à marcher. Pourtant elle persévérait comme par le passé, mais ne voulait pas que ses efforts ne servent à rien. « Tu es jeune », me dit-elle à plusieurs reprises, comme épuisée. Elle se retira quand je lui eus fermement promis de quitter l'usine.

7 juillet 1994

Tout autre est l'histoire de ma première publication. Avant même que je quitte l'usine, mes amis et moi nous étions lancés dans une aventure en laquelle chacun avait besoin de croire. Pendant quatre ans, nous avons tout mis sens dessus dessous dans notre esprit - croyances, habitudes de pensée, goûts littéraires. Convaincus de surcroît que nos idées, développées dans nos essais, tranchaient par leur originalité. Maintenant, il fallait prendre pied dans le réel, justifier la confiance qu'on s'était faite à soi-même et les uns aux autres, même à défaut d'un lien qui donnerait à ces tentatives éparses une unité. Ce qui est sûr, c'est qu'on voulait créer un effet de surprise et donner une voix à la génération issue du creuset de la guerre. Cette publication, je dois l'appeler une revue, faute d'un terme plus modeste, mais c'est bien sous cette forme que nous nous proposons de présenter au public ce que nous avons engrangé de projets et d'espérances, feux follets dans le désert. Nous n'avions pas le premier sou, personne ne nous connaissait, nous ne disposions pas de relations pour obtenir le visa de la censure. Malgré toutes les mises en garde, cela devait marcher. « Le tout est d'être mûr », dit Hamlet - phrase en soi d'une indicible résignation.

Toujours est-il qu'Isou, Eddy et moi nous sommes allés trouver un écrivain influent pour lui demander son appui. En commençant justement par cette citation, je déballai les années d'élan que nous ne voulions pas perdre, et les idées jusque-là mises dans un tiroir. Bien sûr, je savais que beaucoup de jeunes venaient le voir, lui soumettaient leurs manuscrits - de futurs adversaires qui, le moment venu, lui raviraient sa place. Ce n'était pas notre cas, l'assurai-je. Nous n'avions pas l'intention de rester à Bucarest. « Je sais, fit-il, bien des jeunes me disent ça. » Je l'interrompis. Qu'il nous regarde, et il verrait que nous ne voulions pas fonder une revue pour réussir. C'est parce que nous ne pouvions pas faire autrement. Un démon nous habitait, qui voulait faire entendre sa voix. La revue serait le terreau sur lequel pousseraient les talents, petits ou grands, d'une génération barrée par l'histoire. Cela venait du cœur, mais manquait d'originalité. Et l'écrivain n'eut pas de mal à aligner des vérités : « Vous n'avez rien publié, vous n'appartenez pas à un milieu littéraire » - d'ailleurs, à quel milieu appartenions-nous ?

Voici, pensai-je avec une étrange ivresse, le moment de lui rappeler, mille exemples à l'appui, que la science et l'art se développent à l'écart, dans l'isolement et l'opposition, l'humiliation et la persécution, dans la révolte et la méprise. Je le dis, sans manquer d'ajouter qu'en appuyant notre génération, qui, comme toute nouvelle génération, venait d'un milieu anonyme et ennuyeux, il aurait la nouvelle génération - les jeunes - de son côté. Depuis longtemps, le nom et la physionomie de cet écrivain me sont sortis de la mémoire. Mais pas sa nervosité, quand il m'interrompit : « Comment m'appuyer sur vous ? Vous ne connaissez rien au vrai monde de la culture, vous vivez loin de ceux qui s'endorment et se réveillent avec une oeuvre dans l'esprit et en font leur vie. Où auriez-vous pu apprendre la valeur de ce qui est beau, noble ? »

L'automne d'une âme ayant parlé, je restai sans réplique. Mais, dans la suite de la conversation, Isou reprit habilement l'argument. Si, dit-il, nous sommes à l'extérieur de ce monde, plutôt dans sa fosse, c'est que nous créerons notre culture destinée à détrôner celle qui est en train d'expirer. Et, sans doute amusé, l'écrivain nous donna la lettre d'appui. Nous redescendîmes de chez lui dans une exaltation quasi érotique, transportés du plaisir de jouer un bon tour à l'ordre social. Eddy et Harry avancèrent les frais du premier numéro. Quel titre porterait la revue ? Je me souviens d'avoir proposé Da qui, en roumain comme en russe, signifie oui. Politesse envers la censure, trait d'union entre deux langues et deux pays. Et clin d'oeil

au public, de la part d'une avant-garde qui dit non au dadaïsme né, comme notre mouvement, à la fin d'une guerre terrible. Un autre suggéra le titre porte-drapeau de Génération 944. Je ne sais plus lequel fut choisi.

La revue sortant de l'imprimerie eut pour moi l'odeur du pain frais sortant du four au petit matin. Quatre pages : comme si l'on récupérait le message confié à une bouteille à la mer. Revue bizarre, délirante, parsemée de coquilles comme le visage d'un adolescent de points noirs. Mais elle avait du nerf et des griffes, cette chimère qui ne tenait compte de personne. A commencer par le lecteur. Si je me souviens du contenu ? A coup sûr, en première page, un article sur le verbisme - rebaptisé lettrisme par Isou à Paris - exposait cette poésie qui prend les lettres à la lettre, afin d'en combiner les sons en un texte phonétique et musical. Point n'est besoin de comprendre une langue pour succomber au rythme du poème qui est tout.

Et, en quatrième page, je crois, mon article annonçant une autre « révolution » - il faut mettre des guillemets - celle de la « lumiéro-peinture ». Drôle de nom, n'est-ce pas ? Voici mon idée. Peut-on construire des tableaux ayant la lumière pour matériau et non pour milieu où baignent formes et couleurs ? Avec des pincesaux de lumière en place des pinceaux de couleurs, on obtiendrait des effets analogues, rien qu'en variant la longueur des rayons lumineux et la distance entre eux. Décharges électriques et effets fluorescents rendraient vivant le mouvement des formes et leur force d'expression. Peindre deviendrait plus simple et attrayant, supprimant le côté boursoufflé et chargé de la peinture telle que je l'imaginai alors. Et plus productif, car un tableau serait plusieurs, selon qu'on le regarderait le jour ou la nuit. J'avais même une vague idée de l'analyse électromagnétique par laquelle un peintre, combinant atomes et photons, calligraphierait des pictogrammes analogues aux idéogrammes. Un tel tableau exercerait la même magie que le feu. Essayez donc de détourner les yeux d'un feu devant lequel vous êtes assis. L'irrésistible attrait de ce qui se passe dans la flamme vous captive.

C'était le versant technique de la « lumiéro-peinture ». Le versant spirituel prolongeait les réflexions que m'avait inspirées la lecture de la Kabbale. J'en avais retenu la conception que les débris d'une lumière primordiale sont encore éparpillés sous forme d'étincelles dans la matière. Et j'en déduisis que l'une des plus belles tâches de la peinture serait de libérer ces étincelles du cœur de la matière pour les rapprocher du cœur de l'homme. Ce serait beau, unique, de créer un symbo-

lisme exprimant des valeurs contemporaines ! Tout comme la Kabbale exprime la sagesse par l'union des sept couleurs, Dieu par l'union de la lumière blanche et de la lumière bleue, et ainsi de suite. Un livre sur les champs magnétiques et un autre sur les tubes de Crookes m'avaient donné l'idée de cette peinture physique en place de la peinture chimique. Cet article me serait sorti de l'esprit si, dans les années 60, je n'avais pas vu au musée d'Art moderne de New York des oeuvres dont j'ai aussitôt pensé : « Tiens, c'est de la lumiéro-peinture ! » Comme toujours, la réalité est moins simple que l'idée, aussi sa réussite n'en est-elle que plus éclatante.

Les quatre pages de notre revue avaient quelque chose d'improvisé et de sympathique. Elles proclamaient le mépris envers le réalisme gélatineux et folklorique qui engluait les cerveaux et les idées un peu partout. Et envers la complaisance à ce qu'il y a de plus superficiel dans l'art, de plus squelettique dans la pensée. C'était avant tout une superbe provocation qui déchaîna la fureur. Des intellectuels - les plus intelligents et les plus doués, disait-on - qui attendaient de voir d'où soufflait le vent de Paris ou de Moscou, plutôt que d'user de la liberté nouvelle pour créer du neuf. Ils s'indignaient que des incultes - oui, on nous traita d'incultes ! - et des sans-nom, des zéros, osassent se proclamer les hérauts de la nouvelle génération, rôle qu'ils se réservaient. C'est par le petit bout de la lorgnette qu'ils regardèrent cette terra infirma de quatre pages. Voici le scénario que ma mémoire a gardé de ces événements.

1re séquence : les auteurs-éditeurs - c'est-à-dire nous - sortent une revue sans tenir compte des lecteurs ou ne supposant pas qu'il y en aura.

2e séquence : à la surprise générale, le premier numéro est vite épuisé.

3e séquence : des comptes rendus enthousiastes paraissent dans les journaux. À côté d'autres, nettement hostiles, tel celui publié dans le premier numéro du journal officiel du parti communiste.

4e séquence : jours de gloire ! Bientôt ma modestie est mise à rude épreuve. Des gens me félicitent, en me disant que notre revue est intelligente. Il nous arrive, à mes amis et moi, attablés dans un restaurant, qu'on vienne nous parler et solliciter des autographes. Isou est aux anges. Cette séquence est brouillée. La revue a-t-elle paru fin 44 ou début 45 ? Je sais que je n'avais pas encore passé le baccalauréat quand l'association des étudiants progressistes - j'appris alors qu'Isou

avait été sympathisant des communistes pendant une partie de la guerre - nous sollicita de collaborer avec eux. Une preuve supplémentaire de reconnaissance.

5e (et dernière) séquence : on prépare le second numéro de la revue, c'est logique. Pourquoi donc n'est-il pas sorti ? Le diffuseur de journaux a disparu avec l'argent, comme se le rappelle Isou. Pour le remplacer, une quête parmi les amis aurait suffi. A la vérité, ce fut la censure alliée, donc soviétique, qui interdit la parution. Le nouveau secrétaire des Jeunesses communistes, lui, était pour la revue et nous proposa de coopérer. Tant l'idée de Génération 944 trouvait un écho. Mais la critique publiée dans l'organe du parti communiste, qui émanait de ces milieux intellectuels, valait condamnation. Un obscur fonctionnaire sans états d'âme en fut l'exécuteur.

J'aurais dû y voir le signe d'une future liberté, mais ne soupçonnai rien de tel. Surprise, regret, j'en éprouvais. Nous vivions beaucoup en imagination. N'empêche, chacun croyait que la fête complice que représentait la parution de la revue allait durer. Elle donnerait de l'éclat à notre amitié, née dans la grisaille des jours de danger. Mais il y a dans l'échec quelque chose qui m'attire. Est-ce un sentiment de vigilance ou de tension que j'éprouve, face à un monde en tension avec moi ? Je devenais un organisme plus complexe. Tout m'affectait de façon plus dense, plus réflexive. La revue avait sans doute été un coup d'épée dans l'eau. Mais de l'avoir donné m'a aidé à franchir la barrière invisible qui sépare la vie privée de la vie publique. Je ne cessais de m'étonner de ce que mes amis et moi avions réussi à faire. Quoi qu'il en soit, personne ne pleura sa disparition. Des intellectuels, plus soucieux de confort que de liberté, furent même soulagés qu'on cessât d'en parler. Notre revue fut la première à mourir, mais non la dernière à s'éteindre dans un silence mat.

10 juillet 1994

Je m'étonnais d'avoir publié un article sur la peinture, de m'être pris de passion pour la revue, d'avoir écrit quelques essais, tout en préparant le baccalauréat. Je repris langue à des fins politiques avec d'anciens camarades perdus de vue. Cet hiver-là, je le laissai passer sans histoires. Le seul souvenir que je garde de la fin

44 est une rencontre avec Grégoire dans un des meetings si nombreux de l'époque. Nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre. C'était drôle de l'entendre blaguer l'ancien régime. En parsemant son vocabulaire des mots paix, liberté, démocratie, révolution, devenus mots de passe. A le voir, on n'aurait jamais deviné que la politique était naguère le cadet de ses soucis. A présent il s'en nourrissait au jour le jour, se préoccupait du nouveau régime autant que de son propre avenir.

Le voici donc, tout guilleret, un jeune homme confiant et qui me fit rire, perpétuant le rite obscur du jeune garçon : ouvrir sa braguette presque en public pour ajuster les pans de sa chemise. D'après ses confidences, et à le voir au milieu de ses nouveaux amis qu'il me présenta, son avenir paraissait assuré. Sa famille était apparentée à un général proche du gouvernement qui avait signé l'armistice avec les Russes. Et il faisait maintenant partie d'un cercle de démocrates associé au pouvoir. Cela devait lui ouvrir une carrière ou lui en avait ouvert une - dans la police, présumai-je - qui flattait son amour-propre. D'un autre côté, j'avais couvé mon petit roman : Grégoire était un de ces malins qui retombent toujours sur leurs pieds, en Roumanie. Avant de me quitter, il m'invita à passer la nuit de la Saint-Sylvestre, qui promettait d'être joyeuse, chez une de ses cousines.

Je n'étais jamais allé à une telle fête, ni à d'autres d'ailleurs ; comment fallait-il s'habiller, se comporter ? Tanti Anna le savait. Elle s'occupa de ma tenue - costume, cravate, chapeau et le reste - de sorte que je ne détonnai pas trop au milieu des invités.

La bourgeoisie élégante et instruite recevait : officiers, intellectuels, fonctionnaires se mêlaient à de simples civils égarés, dans mon genre. Ils représentaient la nouvelle couche de jeunes qui, avec le soutien de leurs parents, accédaient à des fonctions respectées. Tout s'était déroulé rapidement et sans heurts pour eux depuis l'armistice. Ils ne parlaient pas de leur carrière, mais tous leurs propos tournaient autour d'elle. Une sorte de superstition leur murmurait qu'elle allait débiter à coup sûr. À condition de l'attendre patiemment. Et ils attendaient, avec l'insouciance et l'aisance joyeuse des gagnants.

L'hôtesse s'était prénommée Gigi d'après l'héroïne de Colette. Ses cheveux courts, coupés à la garçonne, étaient du jaune des blés mûrs. Aussi naturels que son visage à l'ovale parfait qui, avec sa bouche fine, toute de résolution, lui donnait l'air distant, laconique. Elle vint vers moi en souriant, et avant que j'aie pu

dire quoi que ce soit, me souhaita une bonne année. Je restai coi, ne sachant pas me présenter, ni même comment formuler des vœux. Je balbutiai les miens à la mode de Bessarabie. Déjà Gigi avait passé par le chas de mon désir et ne l'ignorait pas.

Je me sentais dépossédé de moi-même par ce décor, cette musique, cette confiance de chacun en son étoile de nouvel an. Je bus modérément, car je ne savais pas boire, et dansai beaucoup car j'aimais danser et j'étais très bon danseur. C'était d'ailleurs le seul moyen de ne pas rester dans mon coin, de surmonter le sentiment de ne pas être à ma place, étranger au cercle de ces jeunes hommes et jeunes femmes. Malgré leur amabilité, il m'était pénible de soutenir une conversation, surtout quand elle portait sur la guerre. « Quoi, me disais-je, on revendique déjà l'héroïsme pour n'avoir rien fait, et on s'enorgueillit de ne pas s'être compromis avec les nazis ? Ceux-là n'ont cependant pris aucun risque. » Ces jeunes avaient sans cesse à la bouche les mots de héros, de résistance, importés de France. Même s'ils ignoraient la vie que l'on met en jeu, non comme le torero dans l'arène, mais comme le mineur qui avance dans une soufrière, bravant le danger en silence. En Roumanie, il n'y avait pas eu cette résistance-là, ils l'inventaient. J'aurais pu leur raconter d'autres histoires sur la guerre, cette nuit-là, au milieu de l'ivresse naissante qui cachait la tristesse et ne laissait voir que l'excitation de m'être trouvé dans la main droite du destin. Mais j'étais heureux, immensément heureux d'être là, de voir l'année s'enfuir sur l'autre rive du fleuve de la vie dont elle ne reviendrait jamais. Il était grand temps qu'elle finisse. Et je croyais commencer un autre voyage : chaque fois qu'un départ se préparait, je devais d'abord rencontrer une femme.

Discrète, Gigi allait de l'un à l'autre, attentive à ce que nul invité ne se sente à l'écart, à ce que sa fête ne tourne pas à la beuverie ou à l'orgie. Et dansait pour changer la fatigue en plaisir. C'est ainsi qu'elle s'occupait de moi. J'étais surpris et anxieux qu'elle ne s'aperçoive de la vérité quant à mon côté mondain. Son port de tête, son dos évoquaient une certaine rigueur à peine perceptible, sans rien perdre de leur grâce ni de leur souplesse. Nous avons dansé entre les tables couvertes d'assiettes utilisées et de bouteilles vides. Gigi devait cependant ressentir de la fatigue, car elle me dit qu'elle préférait parler. Elle s'était enroulée en chien de fusil sur un canapé, couverte d'un châle, et nous avons parlé. Notre conversation ressemblait pourtant à notre danse. A un instant d'épuisement, elle dit : « Et si on

se revoyait l'année prochaine ? » Était-ce me congédier ou m'inviter ? Ironie ou timidité, je répondis : « Oh, l'année prochaine à Jérusalem ! » Gigi éclata de rire. Pas trop. Juste assez pour que j'emporte cette nuit-là, en la quittant, ce que je voulais bien d'elle.

Tanti Anna, que je trouvai encore éveillée, voulut tout savoir de la soirée et je la lui racontai en détail. Je sentais que nous rangions 44 dans les archives du passé, afin de ne plus y revenir. C'est la seule chose que je me rappelle de ce lendemain de fête, tissé de confidences, de solitude et de l'inguérissable tristesse qui croît sur les ruines des années égarées.

14 juillet 1994

En 1945, la guerre contre l'Allemagne n'était pas encore terminée en Europe. Et je ne me doutais pas que j'aurais encore trois ans à jeter par la fenêtre. Cette année-là, un malstrom m'emportait. La liberté est la liberté, n'est-ce pas ? J'étais libre, je le ressentais dans chacune des fibres de mon être. C'était à prévoir. « Il faut chercher le bonheur entre les murs de notre chambre », dit Pascal. Comment le pourrait-on si elle s'est changée en enclos fœtal ? En une prison où l'on ne respire que les fumées de l'imagination ? Notre angoisse, nos désirs se font si ardents que s'en évader semble un mirage. Ce n'est pas un hasard si je me laissais accaparer par une vie sociale dense et incessante. Chaque fois que je m'obligeais à demeurer dans ma chambre, portes et fenêtres s'envolaient. Quelqu'un venait me voir et n'avait aucune peine à m'entraîner ailleurs. Je ne me reconnaissais pas mais m'habituai vite à une existence en mouvement.

Il y eut cependant une exception avant le baccalauréat. A la faveur de l'hiver, je restai entre mes quatre murs, par à-coups, disons-le, et surtout tard le soir. Donc, de nouveau, ivresse de lecture et bruissement régulier des pages tournées. Depuis des années, je n'avais plus rien appris systématiquement, c'était dur de m'y remettre. Il m'arrivait de me coucher à l'aube, désarmé par une équation qui me brouillait le cerveau. Ou épuisé par les phrases d'un philosophe. Son livre me tombait des mains et le contenu s'effaçait de ma tête. Au réveil, bourrelé de remords, je me hâtais de rattraper le temps concédé au sommeil. Mais je n'ai jamais

pu travailler le matin. Quelquefois le professeur de français et celui de mathématiques m'apportaient leur concours bénévole. Ils poursuivaient ainsi leur mission d'enseigner que, peu de mois auparavant, on aurait pu juger insensée, inutile. Et ils en étaient fiers.

Vinrent le dégel, puis le soleil de printemps. Et un matin de mars ou d'avril, je me trouvai devant un jury d'examineurs inconnus. Ils passèrent en revue ma biographie - Qu'avez-vous fait jusqu'ici ? Que voulez-vous faire après ? - et mon savoir. De temps à autre, souriant et perplexe, un examinateur se penchait et me tirait de la difficulté par un mouvement encourageant des sourcils et du menton. L'angoisse me quitta. Et je me laissai guider par le ballet des sourcils (« Je n'ai pas un coeur de pierre ») et des mentons (« Que faire ? »). Tout au plaisir causé par l'étrange jeu nouveau qui se jouait là.

Le jury, étonné sans doute qu'un garçon sorti du bois de la guerre maîtrisât aussi bien la langue et la littérature françaises, excusa les lacunes et m'accorda la note maximum. La même chose se répéta dans d'autres matières où j'obtins certaines notes exceptionnelles et d'autres indispensables. Grâce soient rendues à mes professeurs de français et de mathématiques, présents à l'examen ! Avant même d'avoir regardé la liste affichée, je lus sur leur visage que j'étais reçu premier au baccalauréat scientifique. Ils me saisirent par les bras, soulagés. Eux aussi venaient de passer le bac, l'examen qu'ils attendaient pour couronner et clore cette période sombre et misérable de leur vie d'enseignants parias. Ainsi des miracles ont lieu parfois. Peut-être suffit-il d'avoir le courage de les vouloir. On se sépara sur des promesses, des sourires, des énigmes. Nous ne nous revîmes jamais. Mais leur souvenir est inséparable de ces beaux jours de printemps.

Bien entendu, je me précipitai à la maison, le coeur dilaté par un sentiment indéfinissable. Tout concourait à ma gloire, depuis le grand privilège d'avoir gagné mon pari de Pascal jusqu'à la découverte que je venais de faire : mes lectures et mes réflexions du temps de guerre n'étaient pas une imposture. Tanti Anna eut sa part de gloire : j'étais le premier bachelier de la famille, ce qui la rendit fière et émue. Ce jour-là, ses yeux semblaient embués d'une lueur fuligineuse et regardaient, comme à la flamme d'une bougie, une image lointaine qui m'était invisible. Comme si elle voulait la graver dans sa tête, ou la rapporter à mon père qui n'était pas là. Dans un soudain élan, je lui promis de tenter ma chance à l'université. Avant tout parce que je la voyais au bord des larmes. Tanti Anna dut en parler

autour d'elle. Il n'y a pas si longtemps, j'ai demandé à ma cousine Ella qui enseigne le français à San Francisco quelques renseignements sur Tanti Anna et moi, comment j'étais à l'époque. Elle était alors âgée de seize ans. « Tu étais très beau, m'écrivit-elle, les cheveux noirs épais et courts, des yeux d'une beauté verte étrange et effrayante à la fois... je me sentais mal à l'aise devant ton érudition et ton penchant à étudier - ton talent génial aux mathématiques, aux sciences, où j'étais toujours faible. » Elle n'habitait pas Bucarest à ce moment-là et ne pouvait m'attribuer ces qualités que parce que ma tante avait répandu le bruit de mon succès, en forçant le trait.

Le sang-froid n'est pas mon fort. Et lorsque, maladroit et passablement inquiet, je pénétraï dans les bureaux de l'université, l'impression d'être traité en gêneur m'irrita. Cependant mon air entêté et timide eut raison de l'inertie des fonctionnaires. Étudiant, je me faisais l'effet d'un adolescent qui étrenne fièrement son premier pantalon long et se promène dans la rue pour que tout le monde l'admire. Le cœur me battait dans la gorge, tellement j'étais troublé de me trouver parmi ces jeunes gens et jeunes filles déjà installés dans leur rôle d'étudiants. Avec l'impression de ne pas mériter d'être là, faute d'avoir suivi des études régulières. Et d'avoir usurpé mon titre de bachelier, ce qui semait les germes de l'anxiété et du doute quant à la valeur de mes études. Mais vers quelle discipline allais-je me diriger ? Rien ne m'attirait spécialement - la philosophie, peut-être, mais je supposais que je manquais de la disponibilité et des capacités nécessaires. D'ailleurs les cours avaient déjà commencé. Je rôdais de l'un à l'autre, espérant que quelqu'un, quelque chose m'accrocherait. C'est finalement la sociologie qui me retint. A cause des essais rédigés l'année d'avant ? Ou de la discordance qui me donnait du fil à retordre, entre la société telle que Marx la voyait au télescope, et celle que Proust apercevait au microscope, dense et concentrée ? Ma situation, quand j'essayais de capter une vision précise de la société, rappelait celle d'un voyageur se déplaçant dans un train qui roule à toute vitesse, et qui est ballotté d'un côté du couloir à l'autre.

Le professeur qui embobinait et désembobinait les théories en renom ne semblait pas se soucier de tels items de curiosité. Bachelier frais émoulu, la tête pleine mais pas faite comme il faut, je n'osais pas le questionner. La voix du caractère chuchotait : « Vas-y, sois impertinent ! » Et celle de mon père : « Prudence, que feras-tu plus tard ? » Mais toute cette sociologie me rebutait et j'abandonnai bien-

tôt, sans passer d'examen. Je choisissais à ma guise, errant d'un cours à l'autre selon mon inclination. S'inscrire n'était pas difficile, et tout aussi facile de trouver une bonne raison d'esquiver l'examen. Ainsi ai-je commencé en diverses matières - sociologie, droit, ingénierie même, en souvenir d'Iliana - et je n'ai fini en aucune. Je m'exprime en métaphores, car je fus un étudiant métaphorique. Pendant les deux années qui ont suivi le baccalauréat, l'université ne fut qu'une façade, un prétexte, à l'occasion un style de vie. Alors que j'aurais aimé apprendre et y trouver le même bonheur que je ressentais à étudier seul. En vérité, j'avais d'autres occupations.

15 juillet 1994

Il en va toujours ainsi chez moi. Après un événement grave ou une crise, le premier choc passé, quand les nerfs se décrispent, je m'installe dans un nouvel équilibre et je me figure avoir écarté toute possibilité de surprise ou d'alarme. Cela se passa de cette façon après la parution de la revue, mon succès au baccalauréat, et quand je m'inscrivis à l'université. Je croyais bien avoir fini avec ce qui m'avait agité autrefois, au gré de ces errances familiales et de ces rêves juvéniles, désormais périmés. Mais une chose est certaine : une histoire qui s'achève toujours en cache une autre qui attend justement ce moment de quiétude et d'équilibre pour surgir dans une pénombre aux couleurs de la saison. Dans tout cela, il n'y a aucun ordre, aucune logique prévisible. Je sais maintenant dans quelle confusion m'avait jeté la nouvelle de l'arrivée de ma mère à Bucarest. Tout mon calme m'abandonna, et mon image d'avenir s'éparpilla, comme si plus rien n'était fixé ni décidé, comme si tout ce qui était survenu depuis son départ pouvait être de nouveau effacé.

Ce qui me restait d'elle, j'aurais pu l'écrire d'une traite, juste le temps que l'encre sèche sur le papier. Fort peu, donc. Décontenancé et contrarié, j'essayais de battre le rappel des souvenirs, d'imaginer ce qu'avait été la vie de ma mère pendant ces années de malchance et ce qu'elle pensait de moi. Avait-elle seulement pensé à moi ? Et avec qui avait-elle parlé de moi ? Les images refusaient de surgir, les émotions s'agitaient en désordre - et pourtant, combien de fois n'avais-je pas rêvé à la femme au grand coeur, à la douce mère ramenée par un geste magi-

que ? Et combien de fois je me suis senti humilié et abattu de ne pas savoir si ce geste se ferait, je préfère ne pas m'en souvenir. On s'efforce de trouver un sens aux déchirements du passé, et rien n'est plus triste que d'en arriver à se demander si, après tant d'années, nous pourrions nous sentir encore mère et fils. Je n'espérais pas le mot amour, tout en ne cessant d'y penser. Le plus facile à saisir pour mon cœur, et le plus difficile à prononcer pour mes lèvres. Car, bien souvent, ce n'est pas du manque d'amour de ma mère que je souffrais, mais son absence me glaçait. N'ayant personne à qui parler d'elle, je ne parlais de ma mère qu'à moi-même. Passant en revue tous mes souvenirs d'elle et cherchant une excuse à son éloignement, à son silence. La guerre ? Mais des trains circulaient entre Galatzi où elle habitait et Bucarest, les lettres arrivaient à destination. Un rien, un signe, aurait suffi pour me calmer. Je supposais qu'elle ne m'aimait pas. Et moi, savais-je si je l'aimais encore ? Cela, hélas, est si lointain qu'il ne m'en vient presque plus d'écho. Sauf cette question que je n'ai jamais cessé de me poser : comment ai-je pu vivre tant d'années sans amour ? A la longue, j'y vis une prédestination.

Ce n'est pas dans un tel état d'esprit qu'on revoit sa mère au bout de douze ans, et de telles idées empêchent de s'endormir, à supposer qu'on veuille s'endormir. Et plus la date que je m'étais fixée pour aller la voir approchait, plus ces souvenirs et ces réflexions reculaient devant des sensations nouvelles faites de curiosité et de crainte d'une intrusion dans ma vie que je redoutais. Les longues journées d'attente prirent fin. La femme que j'eus en face de moi ne me parut pas aussi bouleversée que je l'étais. Quelque chose de démodé aussi bien dans ses vêtements que dans sa beauté la distinguait et je reconnus bientôt son teint mat, ses yeux marron brillants et gais. C'était ma mère. Ma mère qui m'annonçait qu'elle ouvrait un bureau de tabac et espérait attirer des clients de la meilleure société. Elle ne savait pas si je fumais, mais m'offrit, ainsi qu'à Pouïou que j'avais emmené, deux boîtes noires de cigarettes dont j'ai retenu l'emballage et la marque, Hellas Papastratou. Ma mère me dit encore qu'elle se sentait en pleine chance. Je continuais à la regarder intensément. Nous touchions à l'instant longuement attendu et je devinai qu'elle aussi commençait à me reconnaître. Soudain tout changea, quand elle me caressa en m'appelant du diminutif oublié depuis l'enfance. Et puis les questions ! Elle passait vite de l'une à l'autre, de sorte qu'il n'était pas facile de lui répondre, car c'était chaque fois à une question différente de celle qu'elle venait de poser. Cela me déconcertait autant que sa désinvolture, son aisance et le charme de sa

voix. Heureusement Pouïou était là, le flot de larmes contenu en moi fut arrêté par l'écluse des paupières. Chaleureuse, vitale, presque insouciante, elle se conduisait en mère prodigue, retrouvant son fils comme si elle était partie la veille. Lorsque je lui dis : « Franchement je ne croyais pas que tu reviendrais jamais », elle répondit à peu près : « Chaque chose en son temps... tout vient à point à qui sait attendre. » Des paroles tellement inattendues qu'elles ont fait fuir la magie. Son visage aussitôt se détendit en un rire. Sans cesser de causer, elle tira de son sac une poignée de billets de banque avec lesquels je devais m'acheter je ne sais plus quoi qui devait bien m'aller. Elle m'invita à revenir une autre fois pour le lui montrer - je l'aurais fait de toute façon.

Je n'ai jamais oublié le détail de ces retrouvailles, le sentiment de tâtonnement, peut-être de gêne, avec lequel nous nous découvriions. Je voulais savoir à tout prix ce qui s'était passé autrefois, pourquoi elle ne m'avait pas cherché. A notre seconde rencontre, ma mère semblait ne pas comprendre et dire, au contraire, comme mon père : « Je ne sais pas ce que tu veux, explique-toi. » De là, il n'y avait qu'un pas pour s'évader vers des considérations générales sur les devoirs des enfants envers les parents. A traits rapides, elle dépeignait l'existence d'une femme qui ne s'était pas remariée, chargée d'une fille, avec des accents de fatalisme bizarrement teintés d'amertume. Elle parlait d'autres gens qui avaient eu plus ou moins de chance - le mot roumain *noroc* revint souvent dans la conversation - mais sans paraître nourrir de ressentiment envers le destin qui ne s'était pas montré généreux avec elle. Je continuai donc à lui raconter comment j'avais vécu, à lui exprimer ce qui m'avait tourmenté, afin de l'amener à me dire pourquoi elle m'avait délaissé. De longue date, j'avais abandonné tout espoir d'obtenir de mes parents des réponses à mes questions. Néanmoins celles-ci ne me laissaient pas en paix. Ma mère me regardait avec étonnement, cherchant à lire sur mon visage ce que je voulais. Mais elle avait beau avoir devant elle un jeune homme de vingt ans, c'est le gamin de sept ans qu'elle voyait et c'est à lui qu'elle s'adressait. Ne se doutait-elle pas de la détresse dans laquelle je vivais depuis l'enfance ? Son sourire était si franc, si désarmant !

Elle finit tout de même par parler. Elle se plaignit de mon père, entré dans sa vie quand elle était toute jeune. Elle lui avait toujours pardonné ses absences et ses écarts de conduite. Elle s'était privée de beaucoup de choses, s'occupant des bébés venus l'un après l'autre, cherchant des excuses à sa honte. Le mariage s'était

défait par la légèreté de son mari. Comment aurait-elle pu vivre toute seule ? Elle est donc retournée dans sa famille, n'ayant qu'un seul désir : brûler tous les ponts derrière elle. Je ressentais comme une envie de me faire pardonner - mais quoi ? D'être le fils de mon père, d'avoir vécu chez lui, de l'avoir trahie, elle ? Je présume qu'elle avait ses intuitions, ses soupçons, et d'abord ses certitudes. Sa jeunesse était sauve, elle n'avait rien à regretter. Tout cela me nouait l'estomac. Par moments, j'avais l'impression qu'il suffisait d'un peu de patience pour que naisse entre nous une certaine intimité, effaçant les marques de son absence. Et comme j'adore les histoires que je connais, je lui fis raconter deux ou trois fois sa venue à Kagoul, le voyage dans le delta du Danube et d'autres menus événements que nous avons partagés. Il y en avait si peu. Elle se montrait attentive, et parfois attendrie au rappel empreint de charme et de nostalgie d'une autre existence.

Par ailleurs, de nombreux signes me firent comprendre que, sauf en ces moments trop rares, la flamme de l'amour maternel manquait d'ardeur chez elle. Je m'étais souvent demandé pourquoi elle ne s'était pas manifestée : j'eus brusquement l'intuition de la vérité. Si, depuis son divorce, elle avait été étroitement liée à sa famille, à ses soeurs et à son frère qui en était le gardien, elle ne l'était pas moins maintenant. A une différence près : ma mère et moi vivions désormais dans la même ville et elle pouvait me voir de temps en temps. Elle se tenait prudemment sur la réserve, afin de ne pas détruire les bases de son existence en maintenant le contact avec notre famille - je veux dire celle de mon père. Oui, ce fut le divorce de deux familles et pas seulement celui d'un homme et d'une femme. Leur hostilité sacrifiait tout le reste, fût-ce le bonheur des enfants dont ils étaient responsables. J'avais peine à croire que cela durât depuis quinze ans déjà, sans que les épreuves que nous avons traversées y changent rien. Peut-être, me dis-je, n'y a-t-il qu'une seule réponse à toutes les questions que j'ai posées à ma mère : je suis son fils, mais de l'autre côté de la barrière familiale. Il était trop tard - ou c'est moi qui avais la sensation du « trop tard » - pour franchir cette barrière qui la retenait. Pour sauter la barrière, il aurait fallu avoir une personnalité différente, plus déliée des règles et des conventions sociales.

Pourtant c'était déjà quelque chose que de me tenir à côté de ma mère et de me plaindre à coeur ouvert de son absence et de son indifférence. Elle s'en étonnait et me traitait avec compassion car, soit dit en passant, pour ma mère, comme pour mon père, les enfants aiment leurs parents et les parents aiment leurs enfants par

nature : c'est un devoir. Bien entendu, ni l'un ni l'autre ne comprenaient que je le soupçonne d'avoir manqué d'amour. Je le dis franchement à ma mère. Ma sincérité la surprit. Elle attendait de son fils un amour de raison, comme il y a des mariages de raison. Oui, de moi, qui avais espéré l'émotion qui coupe le souffle, la réconciliation des larmes, le flot chaleureux qui guérit l'immense peine. Cette soif d'exaltation lui paraissait contraire à son éducation, à son bon équilibre, due à une imagination excessive. Je devinai qu'elle voulait bien me garder, à condition d'éviter toute intimité qui l'obligeât à modifier sa vie. Ainsi fut ma mère à chacune de nos rencontres. Sans cesser d'être affectueuse, elle m'accueillait en visiteur. Cela explique que nous ne nous sommes jamais vraiment retrouvés, et que le mal qui m'avait été fait n'a pas guéri.

Enfin je fis la connaissance de Sylvie, ma petite soeur de seize ans, presque aussi grande que moi. Une très belle fleur, au teint clair, avec un long cou et un front dégagé. Ses yeux bleus, à l'expression réservée, son allure provinciale laissaient deviner qu'elle se sentait à part. Son sourire et une certaine gaucherie, outre son physique, la faisaient ressembler à mon père plus qu'à moi. C'est dire qu'elle m'inspira une vive perplexité. Je ne m'attendais pas à cette grâce féminine qui faisait penser aux jeunes filles aristocratiques des récits de Stefan Zweig. En réalité, il y avait dans mon esprit un cadre vide, avec deux étiquettes : ma mère, ma soeur. Maintenant il fallait y placer leur portrait. Je ne savais pas comment réduire ce que notre intimité avait d'étrange, comment nouer une relation sortant de l'ordinaire qui nous unirait précisément, nous deux. Sylvie me dit qu'elle n'était pas heureuse, elle aurait voulu se marier et avoir une vie à elle. J'en devinai les raisons plus qu'elle ne les formula. Puis le silence revint entre ma soeur et moi, le silence d'un constat : aucun de nous n'appartenait à l'histoire de l'autre. Seul un fil, rouge comme une marque de blessure, la traversait. Il était mince, mais c'était la seule chose que nous pouvions reconnaître : nous étions frère et soeur. Non que cela fût inévitable. Mais nos parents n'avaient pas pris soin d'entretenir une petite flammèche d'affection que nous aurions pu attiser en une flamme d'amour pour nous réchauffer le coeur. Une vérité me trottait dans la tête : ces deux femmes, la plus mûre et la plus jeune, étaient ma mère et ma soeur. Mais le jeune homme en face d'elles n'était pas exactement le fils ou le frère. En changeant de ville, il avait changé de famille.

J'en pris conscience au cours d'une fête chez mon oncle maternel. Je les revois, remuants et nombreux, les soeurs, leurs maris et leurs enfants, allant et venant, s'interpellant comme des pigeons sur une grande pelouse. Les uns me croisaient sans savoir qui j'étais, surpris de voir un inconnu. On me confondit même avec le fiancé de ma soeur, invité lui aussi. D'autres s'écriaient, avec diverses intonations : « Voilà le fils de Lottie ! » Tout avait été concerté pour que la fête fût gaie, quand je l'étais si peu. J'eus envie de les quitter, mais jugeai préférable de ne pas pincer cette discorde pour le moment. Mon oncle, le chef de la famille, ne cachait pas son irritation. A me trouver là, il voyait rouge et ne pouvait contenir sa rage envers mon père. Le mariage de sa soeur, il le jugeait une erreur. La pâleur de son front et du pourtour de ses yeux exprimait avec une violence contenue jusqu'à quel point il le condamnait. Étrangement, je partageais sa condamnation, mais ne désirais pas savoir ce qui avait remué le fond de vase des deux familles. Ni la braise éteinte qu'il valait mieux laisser se consumer en paix. Ne voulant pas rester muet, me faire mettre un mouchoir sur la bouche, faute d'être mis dehors, je lui racontai avec calme, réflexion, presque avec détachement, comment s'était déroulée ma vie depuis l'âge de sept ans, où j'en étais de mes études, ma surprise de retrouver ma mère et ma soeur. M'écoutant sans me sourire, à plusieurs reprises il ébaucha une réponse. Mais, profondément gêné, il ne dit rien. J'ai eu l'impression qu'il rompait définitivement avec moi. Cette histoire était éteinte, il ne servait à rien de la ranimer. Ce qu'il ne fit pas de façon brutale, par des mots provocants, mais par une attitude distante et inflexible. Au point de me faire presque oublier que j'étais venu là avec ma mère et avais rencontré ma soeur.

Qu'avais-je besoin de me débattre ainsi ? Où était-il écrit que nous allions rétablir ce dont les années avaient effacé jusqu'à la trace ? Quand on ne supporte pas les choses devenues insupportables, il y a deux façons de réagir : ou bien on ferme les yeux sur la réalité, ou bien on renonce. Faute d'espoir, et de peur de connaître une tout autre souffrance, sans chance de la maîtriser, je renonçai. Persuadé que les conditions inhérentes à l'amour que je désirais tant seraient remplies quand je fonderais ma propre famille. En quoi je me trompais. Même quand je me suis marié, ni ma mère ni ma soeur ne témoignèrent de l'envie de se rapprocher de moi, pour regagner ce temps que nous avons gaspillé. Cela m'a blessé, et je le suis encore. Pouvait-il en être autrement ?

En ce printemps-là, je subis un séisme de l'âme dont le souvenir ne repaît jamais sans que le regard se brouille. Le plus navrant était le sentiment que, pendant toutes ces années, je rêvais d'une chose qu'aucun raisonnement, aucune force de volonté ne pouvait redresser. Et je m'inquiétais : « Qui m'aime ? A qui pourrais-je dire : " Tu m'as aimé depuis le premier jour ? " » Si, enfermé dans ma chambre, je n'ai pas cédé aux élancements de la tristesse, c'est que je négociais ma résignation : « Qu'il en soit ainsi. Je ne chercherai plus en vain les consolations des autres, qui, arrivant trop tard, m'atteignent comme un mal. Je me résignerai à n'avoir jamais eu vraiment de parents, de maison à moi. Je vivrai seul, sans chercher à savoir pourquoi, et mourrai seul, sans personne qui me pleure et porte mon deuil. »

Je me souviens aussi qu'au plus fort de ce combat - il dura des semaines -, où le vainqueur se sent chaque fois un peu plus vaincu, j'ai regretté de ne pas avoir une vocation d'écrivain. Certes pas pour mettre la tristesse en prose ou en vers, mais pour accéder à un autre ordre de vérité. J'ai gardé de ce séisme la sensation de quelque chose de désagréable et d'humiliant, un échec secret. Il ne m'a pas empêché de revoir ma mère, mais avec plus de modération et de retenue. Oui, c'est ce que j'aurais dû faire dès le début et que je n'ai pas fait, obnubilé par sa présence. Assurément, elle ne voulait pas me faire de mal, mais elle a délibérément voulu m'empêcher d'entrer à nouveau dans sa vie. Cela a assombri, rétréci le champ de nos relations. On ne peut parler de ces choses-là que discrètement. Oh, je crois qu'en vérité elle a voulu fuir ce fils si différent de l'enfant qu'elle avait eu, ou de celui qu'elle aurait voulu avoir. Sa vie de femme encore jeune ne faisait que commencer. De tout cela à ceci : elle était faite du même tissu narcissique que mon père, seulement plus douce, charmante et gaie. Elle était extrêmement sensible aux éléments impalpables de la séduction et, là où elle se trouvait, une complicité naissait entre elle-même et ce qui l'entourait. A cet égard, au moins, mes parents furent un couple parfait. Avant de revoir ma mère, ce printemps-là, pendant les années d'adolescence, je fus habité par le mystère de notre séparation et de son silence. Après mon départ de Bucarest, un autre mystère l'a remplacé : comment se fait-il qu'elle n'ait pas essayé de maintenir le lien que nous avions renoué ? Pourquoi, jusqu'à sa mort, ne m'a-t-elle jamais écrit ? C'est comme si ma naissance avait été un accident, le peu d'années pendant lesquelles nous formions une famille, un autre accident. Et ces retrouvailles de Bucarest, une illusion qui

s'est dissipée : loin du coeur, loin des yeux. N'est-ce pas un peu l'histoire de ma vie ?

17 juillet 1994

Seule la mauvaise littérature partage les hommes en deux camps - les réalistes et les rêveurs, l'unique différence entre eux étant que les premiers croient à leurs rêves, tandis que les seconds doutent des leurs. Il faut manquer totalement d'imagination pour ne pas être tantôt l'un, tantôt l'autre. Ce printemps-là, je suis passé dans le camp des réalistes. Quand, à peine adolescent, j'étais entré au parti, ce geste avait quelque chose de romantique, de presque héroïque, en comparaison du passage à l'organisation et à la hiérarchie de l'heure présente. Les perspectives de pouvoir et les autres avantages ont mis fin à l'improvisation. Crâciun, des camarades, moi-même avions animé la cellule, atome d'un réseau mouvant et inconnu, aux jours de péril et d'actions hasardeuses. Réunions clandestines chez des inconnus, remise de messages, diffusion de tracts n'étaient pas sans danger. La nuit, je rêvais de révolution, de l'avènement d'une société paradisiaque.

Depuis l'armistice, ce qui me frappait était que, davantage qu'une doctrine, le communisme était une année, presque une Église. A vingt ans, j'ignorais à quel point ce fut dangereux et combien ce fut remarquable. Ce changement me paraissait extra-ordinaire et j'y réfléchissais souvent. Il m'était arrivé de regretter le romantisme et l'improvisation d'avant. Mais je devais me plier aux circonstances : réaliste, donc, pour ce motif. Et pour un autre, non moins surprenant. Depuis mon arrivée à Bucarest, je vivais au-delà de la périphérie de la société. Même sans tenir compte de l'état de demi-citoyen, puis d'exclu, qui fut le mien, j'appartenais à une constellation de parias et de démunis, ne voyant cette société qu'à travers des lunettes de papier. Maintenant, à cause de la revue et, le cas échéant, du parti, ses portes et ses placards s'ouvraient devant moi. Certes, je n'étais pas devenu un des acteurs importants qui occupent le devant de la scène, mais je me savais suffisamment proche du centre pour saisir du regard et entendre ce qui s'y passait. Comme, au théâtre, un habitué du poulailler qui se trouve propulsé au premier rang des fauteuils d'orchestre. Voyant ce changement d'un oeil ingénu, je ne pou-

vais y croire : se pouvait-il que personnages et décors m'apparaissent d'un seul coup dans une lumière aussi crue ? Mais passons.

À l'origine, ce n'était pas ce que je cherchais dans le parti. A une époque où nous étions persécutés, pauvres et provinciaux, quand le manque de liberté et d'assise populaire, censé être le sien, n'était même pas regretté ; quand la hiérarchie y était négligée et l'expression politique presque impossible, il avait le moyen de recruter des adhérents, d'être lui-même, d'exprimer des idées universelles. Voilà ce qui faisait sa grandeur. A la déclaration de l'armistice, j'attendais que la paix s'ensuive, sans heurts. C'est nimbée de gloire que l'Armée rouge était entrée à Bucarest. En peu de mois, rudesse, dénuement, grisaille devinrent notre lot. Dans ce pays qui ne savait plus à quel saint, c'est-à-dire à quelle puissance alliée se vouer, on commençait à sentir sa misère et celle des autres, son impuissance. Seuls y échappaient, comme toujours, les riches et les débrouillards du marché noir. Plus encore que par la pénurie et la cherté des prix, les gens étaient rongés par l'amertume et l'insécurité qui leur faisaient voir, sous les libérateurs d'aujourd'hui, les occupants de demain. On murmurait que les Juifs étaient de mèche avec les Russes, puisqu'ils les avaient fait venir en Roumanie. Tout cela était ridicule, vieux, usé. Cette renaissance de l'antisémitisme (qui, à vrai dire, n'était ni mort ni assoupi) dans la vie nationale gênait. Comment y remédier, puisqu'il rendait service à tant de monde ? De toutes les passions populaires, il demeurait la seule intacte. Les partis libéraux le laissaient s'épanouir en sous-main. Le parti communiste s'abstint de le combattre pour ne pas irriter le peuple.

Du reste, on assistait déjà au prélude d'une autre guerre, politique celle-là. En janvier et février, je fus tiré de la maison pour aller à des réunions et des manifestations. Elles attiraient surtout les jeunes, parfois des ouvriers les suivaient avec fatalisme. Mes sentiments me poussaient à partager tantôt avec la masse les protestations contre la misère, tantôt à me laisser guider par le parti que soutenait la Russie, ce dont on ne soufflait mot entre nous. Il en va ainsi quand on espère de grands bouleversements. L'issue était en vue, inévitable, pensais-je. A l'idée d'une révolution à laquelle je prendrais part un jour, l'enthousiasme me soulevait, plus que la révolte contre l'injustice et la pénurie. Personnellement, je n'avais rien à perdre et tout à gagner. J'étudierais, je participerais à une lutte historique, une vie nouvelle commencerait : les livres ne l'annonçaient-ils pas ?

Bientôt cependant j'acquis la certitude que quelque chose ne tournait pas rond. En particulier la lutte contre le fascisme, dans laquelle on s'était lancé, la main sur le coeur, dégénérait sans transition en lutte pour faire virer les fascistes au rouge et les récupérer. Pendant ce temps, les grandes puissances louvoyaient et trompaient, gardant un masque de sphinx, mais de sphinx sans mystère : censées veiller ensemble sur le retour de la démocratie en Roumanie, elles laissaient à un général soviétique et au sinistre procureur des procès de Moscou, Vychinski, les mains libres. Officiellement, chacun se réclamait de l'unité des démocrates. Mais il était clair que les deux partis, les libéraux et les communistes, passaient en revue leurs alliés et comptaient leurs partisans pour savoir qui se trouverait, au moment crucial, d'un côté ou de l'autre. Les partis libéraux, plus populaires, et ayant une confiance inébranlable dans les Français et les Anglais, leurs protecteurs de toujours, se berçaient de l'illusion que le temps travaillait pour eux. C'était leur talon d'Achille, ne pas compter sur eux-mêmes.

Profitant de la prépondérance des Russes, le parti communiste, sorti de vingt ans de clandestinité avec moins de mille membres - chiffre fort modeste dans un pays de vingt millions d'habitants -, se requinquait avec les cadres venus de l'Union soviétique et de nouveaux membres qu'il recrutait à tour de bras. Il tablait sur l'hypothèse que les gens se rallieraient au parti par cynisme politique ; rechignant devant l'héroïsme et la peur, ils verraient qu'ils avaient tout avantage à se mettre du côté du plus fort. Ou bien l'émotion des manifestations de masse emporterait leur adhésion. Quant aux personnes plus instruites, elles seraient séduites par l'atmosphère de clandestinité du parti. Donc les communistes agissaient par intimidation tous azimuts contre les hésitants et les opposants. Les harcèlements dans la rue et la déstabilisation des gouvernements annonçaient une guerre civile larvée, qui s'est poursuivie jusqu'en 48, fort différente de celle des années 30. On se souvenait des Allemands qui y étaient intervenus de manière chirurgicale. Rien de plus biscornu, de plus feutré que la manière dont les Russes faisaient alterner menaces et promesses, ultimatums et sollicitations fraternelles. J'admirais l'habileté avec laquelle ils lâchaient puis resserraient les rênes de ce pays qui se croyait protégé au moment où il devenait un protectorat soviétique.

La différence essentielle entre les deux guerres civiles venait de ce que les gardes de fer s'appuyaient sur une base populaire de paysans, jeunes, militaires et prêtres, et avaient la terreur pour moyen d'action politique. Quant au parti com-

muniste, difficile de se faire des illusions : il était dépourvu d'assise, même dans les classes opprimées et pauvres. Si la guerre civile avait été pour les gardes de fer un moyen de conquérir le pouvoir, pour les communistes c'était un moyen de se créer cette assise parmi les paysans et les ouvriers, de légitimer un pouvoir qui lui était en quelque sorte assuré. Toujours est-il qu'on croisait, dans les réunions et les manifestations, d'anciens fonctionnaires et militants fascistes qui tranchaient par leur zèle et leur parler arrogant. Ce n'était pas le dessus du panier, bien sûr, mais justement, à cause de leur peu de valeur, on pouvait mettre à toutes les sauces ces nouveaux communistes, attirés par une conception autoritaire de la société et patriotique de la nation.

Et là le parti commit l'erreur fatale qui allait compromettre tout son avenir. Il prit la révolution sociale pour une révolution nationale. Tout se déroula suivant un schéma parfaitement logique. Dans les années 30, la Garde de fer avait choisi les Juifs pour clef de voûte et le judéo-communisme pour slogan à tout faire. A l'époque, les Juifs tenaient le rôle d'ennemi du dieu moderne, la nation. Puis celui de dieux de l'ennemi moderne, le bolchevisme. Dans les années 40, on vit en eux une tache de naissance qu'il fallait cacher, ou une anomalie qu'on devait normaliser. Les gardes de fer voulaient éliminer les Juifs, les communistes s'éliminer en tant que Juifs. L'exemple venant de haut, on roumanisa le parti, en changeant, pour commencer, les noms à consonance juive en noms à consonance roumaine. Quel camouflet infligé à ceux qui avaient passé leur vie à lutter pour la fraternité et la justice ! Des esprits facétieux s'empressaient de les ridiculiser en leur demandant : « Voyons, quel est votre vrai nom ? »

L'exemple venait de haut, disais-je. Gheorgiu-Dej, homme honnête et de souche roumaine, fut choisi comme secrétaire général du parti sur ordre de Staline. Plutôt que la Pasionaria roumaine, Anna Pauker, symbole du communisme aux yeux de tous, mais juive. Et cependant la seule chose qu'Anna Pauker aurait trouvée plus répugnante que d'être taxée de sociale-démocrate eût été qu'on évoquât son origine. Il est curieux de penser que tous ces gens se révoltaient contre l'humiliation des autres nations ou cultures, et restaient insensibles à la leur propre et à celle de la « chair de leur chair ».

Pour achever le tableau, se déclencha l'épidémie du culte de Staline, le second Pharaon de l'histoire moderne. Transformer l'homme ! Ceux qui parlaient ainsi en avaient sûrement vu de toutes les couleurs. Mais l'homme, ils n'ont jamais su ce

que c'était de près. Le transformer, c'était le changer en stalinien. Et les exfascistes s'y entendaient mieux que les communistes. Par aventure, je n'éprouvais ni admiration pour Staline, ni engouement pour son culte. Au contraire, ma sympathie personnelle allait à Roosevelt et je fus très secoué d'apprendre sa mort en avril. Les portraits de Lénine et de Staline se faisaient pendant aux murs des salles et lors des défilés. Je trouvais risible qu'on ait momifié le premier, chose que j'appris alors. Et que nous ayons fait du second un sujet de vénération, poteau indicateur de l'histoire. Rien de moins ! Impossible d'ouvrir un journal, d'assister à une réunion, sans qu'on prononce son nom et qu'on lui envoie un télégramme. On parlait de marxisme et de science tout en se conduisant comme les rabbins et les fidèles qui glissent un billet de vœux dans les interstices des pierres du Mur des Lamentations. Dieu avait plus de chances de lire ces billets que Staline ces télégrammes, tant on lui en adressait. On criait tout le temps : « Vive Staline ! Vive Staline ! » Si inexpérimenté et grisé que je fusse, je ne supportais pas de voir des révolutionnaires chevronnés, grands savants, écrivains célèbres, s'enflammer et tomber en transe, clamant ce nom et déversant des louanges kilométriques. De nombreuses passions naissaient et se consumaient dans le culte d'un homme placé au-dessus de tous.

Mon éducation religieuse m'empêcha d'y succomber, on m'avait appris qu'il est impie de se faire des dieux et de se prosterner devant eux. Et j'appris plus tard que, s'il faut adorer un dieu unique, on peut aussi le tancer, se révolter contre lui et lui demander des comptes pour nos souffrances et ses injustices. Mais pas à Staline qui était infaillible et irresponsable. Il se peut qu'à l'époque je me sois tu à ce sujet. Mais je ne le crois pas, ce n'était pas dans mon caractère. Il m'arrivait de m'amuser en entendant un mauvais orateur déclencher une salve d'applaudissements, s'il terminait une péroraison filandreuse par : « Vive Staline ! » Je n'étais pas le seul à m'amuser, d'autres fronçaient le sourcil pour ne pas pouffer de rire. Le Roumain est obséquieux, mais pas dépourvu du sens de la raillerie et du dérisoire. Ce n'est pas un hasard si la Roumanie fut le pays de Da et de Dada. Je dois dire à ma charge que je croyais ce culte réservé à l'exportation, aux pays qui voulaient s'attirer les bonnes grâces du vainqueur, et que la patrie de la révolution en était indemne.

Tout cela, je l'ai noté aussi exactement que possible, afin de mieux fixer le cadre dans lequel j'allais vivre près de trois ans. Fallait-il que ce soit Kappa qui me

remette le pied à l'étrier ? Nous ne nous étions pas vus depuis des mois. Il avait dû avoir quelques ennuis, étant très proche du secrétaire du parti destitué vers la fin de la guerre. (Je ne me souviens pas de son nom.) Kappa devait avoir envie d'être amical avec moi et, comme des anciens combattants, nous passâmes des heures à parler du passé. En bon communiste, il avait la manie de se donner des allures de conspirateur, mais je n'y prêtai pas grande attention. C'était un de ces jours, en mars ou en avril, où je voyageais sur la crête de vagues de tristesse, puis m'enfonçais dans le creux d'un abattement net. La mélancolie se mit en boule dans mon paysage intérieur, comme l'ours dans la forêt.

18 juillet 1994

De la rencontre avec Kappa, une question survit : « Es-tu encore très attaché au parti ? » J'aurais dû me douter qu'elle cachait une intention. A sa visite suivante, après ce raz de marée intérieur, il me la posa de nouveau, et me proposa un travail politique discret à effectuer. Je ne me souviens plus si c'est Kappa ou un autre qui m'introduisit dans l'enceinte des bâtiments où habitaient les cadres supérieurs du parti. Je n'imaginai pas qu'ils vivaient entre eux, dans un quartier réservé - vers Herastrau ? - le plus beau de Bucarest. C'est là que je fus présenté à Alexandre. N'appartenant pas au même cercle de cet univers politique, nous étions, dans nos entretiens, ouvertement secrets. Dès l'abord, il se précipita pour me serrer la main et se montra amical et enjoué ; cela me fit plaisir de voir qu'il avait l'air jeune. Mais quelle étrange voix ! Alexandre parlait le roumain sur un ton monocorde, sans accent discernable. Sa bouche aux lèvres minces ne donnait aux mots aucune sonorité. Je me demandais s'il était roumain - comme, en m'entendant parler français, certains se demandent de quel pays j'ai l'accent, même ceux qui me disent que je n'en ai pas. Mais je ne lui posai pas la question.

Peu bavard, Alexandre entra dans le vif du sujet. Il est essentiel, expliqua-t-il, que, dans un combat, certains aillent en éclaireurs. Certes, il faut parfois manger avec le diable, et même dormir dans le même lit que lui. « Et chacun sait que le diable est un compagnon bien plus agréable en secret qu'au grand jour », ajouta-t-il à peu près, en me décochant un clin d'oeil rusé. Ce qu'il me proposait, c'est de fréquenter le parti social-démocrate, enjeu d'une lutte entre les communistes et les

libéraux. Les uns avaient besoin de lui pour se doter d'une vitrine démocratique, les autres pour avoir une vitrine sociale. On était en pleine saison de mots creux, masquant le bras de fer en coulisse. Ma mission consistait seulement à me faire une idée de l'entourage de son président, Titel Petresco, dont on se méfiait, craignant qu'il n'ait plus d'un tour dans son sac. Je me souviens bien que j'hésitai. J'eus des scrupules et allai jusqu'à dire que ce n'était pas pour cette politique-là que j'avais adhéré au parti. Alexandre désirait probablement m'entendre formuler ces scrupules et savait comment les vaincre. Sa réponse, dite sur un ton affable, fut à peu près : « Je comprends votre hésitation. Bien sûr, il y a une question morale, et personne n'aime faire ce travail. Mais la politique est une affaire de victoire ou de défaite. » Sur quoi, il partit dans une diatribe exaltée contre les sociaux-démocrates qui avaient trahi le mouvement ouvrier. Ces propos d'une grande banalité visaient, il le savait, à me sonder : étais-je cynique ou dévoué ? Que j'aie été choisi, conclut-il, pour une mission qui reposait sur ma seule initiative et intelligence était une marque de confiance. La mener à bien, c'était se conduire en véritable membre du parti. Bref, il me donnait un ordre que j'accueillais, sinon heureux, du moins consentant.

Depuis, j'ai pensé bien des fois et de bien des façons à Alexandre. Aujourd'hui encore, je m'étonne de voir avec quelle inconscience on glisse vers un travail mi-politique, mi-policier. Par esprit de discipline et loyauté idéologique, on franchit, sans s'en apercevoir, la frontière qui sépare l'un de l'autre. Le sacrifice moral lui-même semble garant de la nécessité du travail requis, et non de sa nocivité. A la longue, on ne croit plus faire ce que l'on croit faire.

Au début, ce travail me parut languissant et inutile. D'abord parce que l'immeuble pompeux et gris - siège du parti social-démocrate - où l'on entrait, respirait une tristesse hors du temps. Dans les salles de réunion, tout rappelait le passé, les cercles bourgeois et intellectuels d'avant la Grande Guerre, que je connaissais par des photos. Les gens y parlaient encore de la saison tronquée de leur jeunesse. Titel Petresco arrivait toujours en compagnie d'une petite cour affairée. L'homme ne paraissait ni très incisif, ni très énergique. Dans son corps légèrement penché, dans ses yeux vulnérables, il y avait eu quelque chose de volontaire, à présent barré par une marque de défaite, la défaite de la génération qui l'entourait. Les débats, les réunions, les observations que j'ai recueillies : tout est oublié. Il s'en

fallut d'un cheveu que je renonce. Je le dis à Alexandre que je voyais à peu près tous les quinze jours. Mais comment faire machine arrière ?

Je le répète, je n'avais aucune animosité envers les sociaux-démocrates. A la longue, je me persuadai que, s'ils perdaient – les libéraux aussi - ce ne serait pas faute de force politique. Mais parce que les communistes les convainraient que l'histoire les condamnait. Issue qu'ils attendaient, comme hypnotisés. C'est extraordinaire quand on y pense : ce sont les communistes qui avaient des raisons de craindre le verdict du peuple. Et pourtant leurs adversaires croyaient que le peuple s'était déjà déclaré en faveur des communistes, pour leur propre perte.

Ce travail me donnait bien peu de satisfaction et j'aurais voulu m'en décharger en partie. Ma chance fut de rencontrer deux garçons qui allaient devenir mes amis. Tous deux avaient passé ces quatre années sur les chemins de la peur et de la violence. Puis ils avaient rejoint les partisans, ou l'Armée rouge. Ce qui frappait en eux de prime abord, c'était leur allure vaguement militaire, leurs corps nouveaux et compacts comme des arbres qui ont crû contre vents et tempêtes. Disons-le : on aurait pu les prendre pour des « brutes », violentes et surnoisées, auxquelles il vaut mieux ne pas se frotter. Je ne me rappelle pas comment ils avaient pu regagner la Roumanie.

Boïko, que je rencontrai d'abord, m'impressionna : mâchoires serrées, carrure de boxeur, mains lourdes et l'air d'un péquenot aux cheveux courts, aux joues rouges. Avec pourtant un regard riant, nerveux et sentimental, un regard vieux comme le monde, mais inquiet. On l'imaginait toujours en partance pour n'importe où. L'air insolent et sûr de lui, le deuxième garçon me tendit la main, avant de se nommer avec un sourire franc : « Je suis Freddy Morgenstern. » Aussitôt je compris que j'avais un futur ami en face de moi. Non seulement à cause de son visage ouvert, de ses beaux cheveux blonds et de ses yeux bleus, mais surtout parce qu'il débordait de curiosité. Il savait donner du sel à ses histoires et ménager ses effets, même si, en réalité, il ne parlait bien aucune langue. L'allemand, peut-être - il était né en Boukovine - mâtiné de vocables roumains et russes. C'est d'ailleurs avec lui que j'allais quitter la Roumanie en 1947.

Au début, j'eus plus de confiance en Boïko parce qu'il devait être de ma région. Je l'entraînai dans la politique, non sans une intention précise. Pour moins m'ennuyer, assurément, mais surtout pour débusquer Alexandre de sa cachette, en

lui présentant un garçon qui, parlant russe, lui serait plus familier. Le résultat dépassa mes calculs. Non seulement Alexandre devint plus expansif, blaguant, s'exprimant très ouvertement sur sa vie, mais il parlait aussi de ses origines russes et de ses oléoducs politiques. Peut-être dépendait-il de Josef et Liouba Kishinewski, un couple de communistes revenus d'Union soviétique et officiellement chargés de la culture ou de la propagande. A moins qu'il ne parlât d'eux comme de personnes dont il se sentait proche. Ce qui prévalait chez lui était la bonne conscience, le contentement. Oui, il était vraiment content. A la manière d'un expatrié qui a un meilleur salaire, un logement plus confortable que dans son pays et jouit de plus d'autorité.

Dans cette enceinte du parti - Alexandre y habitait -, j'eus un jour la surprise d'apercevoir Anna Pauker. Inscrutable, elle se déplaçait à pas pensifs, tout en écoutant ceux qui l'accompagnaient, tendus, l'air déférent. J'eus même l'impression que, à cause du soleil, une lueur humaine creusait, comme une taupe, un couloir sous ses yeux inhumains. C'est ce qui me retint sur place, malgré mon envie de m'enfuir. On l'admirait, on la détestait et, la plupart du temps, les deux. Moi je l'admirais. Non pour son passé héroïque, mais parce que, malgré la haine qu'elle semait, la vie saturnienne qu'on lui prêtait - elle aurait fait assassiner, entre autres, son propre mari -, elle ne chancelait jamais. Que se passait-il dans son âme ? Anna Pauker n'était pas un homme politique, mais la politique faite homme, au physique et au moral. Rien d'autre ne semblait compter. Elle avait connu vingt ans de prison, de clandestinité, et cinq ans de pouvoir, était-ce un marché honnête ? Je suis sûr qu'elle ne s'attendait pas à ce destin quand, six ou sept ans après cette rencontre - et la fois où je lui fus présenté en 46 - j'appris, à Paris, son procès. Elle fut dénoncée et accusée d'un monceau de crimes imaginaires. Et condamnée à mourir retraitée.

Quel patchwork, la vie d'un homme ! Surtout une vie comme la mienne, et encore, je n'en raconte pas tous les détails. Or je me trouvais dans un cul-de-sac. Qu'avais-je à faire d'une carrière politique à laquelle je n'aspirais pas ? J'étais bien résolu à changer d'existence pour devenir un homme d'étude. Maintenant que la guerre était finie pour de bon, je devais aller vers ce que j'avais rêvé, donner une réalité au but auquel je m'étais préparé. Si je ne l'osais pas, je perdrais toute illusion sur moi-même, me jugeant semblable à une certaine jeunesse de chez nous, indolente et velléitaire, laxiste et conformiste. Pendant une de ces disputes avec

moi-même, où je me disais : « Je ne le ferai pas, je ne le ferai plus jamais », je m'ordonnai : « Pars pour Moscou. » Y aller n'avait rien d'exorbitant. Puisque, désormais, il fallait vivre, que ce soit sous la tutelle du génie de l'histoire ! Or, pour mon esprit, ce génie siégeait à Moscou. Toutes les impulsions en venaient, une culture nouvelle y fleurirait. C'est là que j'étudierais, entouré des plasmateurs du futur, à l'épicentre de la révolution. Je ne me perdis pas dans ces rêves, mais me rendis à l'ambassade soviétique de Bucarest où je remplis un copieux questionnaire pour demander un visa. Je compris que ce serait long, très long même.

Donc, pour accélérer les démarches, je cherchai une aide. Bientôt j'appris qu'un ancien peintre surréaliste, Perahim, revenu en Roumanie avec l'Armée rouge, avait ses entrées partout. Les bonnes ou les mauvaises langues, c'est selon, le disaient colonel du KGB. J'allai le voir. Un homme sympathique, manifestement impatient et nerveux, qui parlait sur un ton jovial et dont l'accueil me rassura plutôt. Pendant une heure d'horloge, il écouta mon récit et mes raisons d'aller à Moscou. Cela avait l'air de l'intriguer et de l'amuser. A la fin, il me dit qu'il était peintre, trop peu familiarisé avec la politique pour se prononcer sur la vie culturelle en Russie. Mais, sans rien promettre, il me donna de l'espoir. Une monnaie dont j'usai sans retenue. Mes amis s'attendaient tellement à me voir partir bientôt que, lorsqu'en août 45 Isou quitta Bucarest, ce fut presque comme si nous échangeions nos adresses pour nous écrire, lui de Paris et moi de Moscou. Son récit autobiographique l'atteste.

20 juillet 1994

C'était peut-être un matin d'hiver. Ou un soir d'été. Les années passent, les souvenirs demeurent. Sauf le souvenir de l'instant où ils sont entrés dans notre vie. Alors la mémoire choisit un moment pour transformer une impression en une date. A partir d'elle, elle peut resonger à cette amitié, remonter le fil des jours pendant lesquels elle s'est cristallisée ou diluée, puis évanouie. Je pensais qu'il suffirait d'écrire la date Bucarest, une nuit d'août 1945, pour évoquer la promesse qu'Isou et moi nous étions faite, de nous écrire. Et la fin du quatuor d'amis unis pendant quatre longues années, des *Vitteloni*, ainsi que les nomme tendrement ma mémoire ironique. Mais, chaque fois que je me rappelle cette nuit, j'y trouve

quelque chose de plus, d'indéfinissable. En fait, nous ne nous sommes pas séparés, l'amitié épuisée, mais dispersés. C'était le seul moyen de réaliser ce qu'elle signifiait et ce qu'elle avait fait de nos vies. Et puis, allons droit au but. Raconter sa fin veut dire raconter sa dernière aventure, en prenant le mot avec la légèreté qui convient.

Pendant la guerre, nous parlions rarement des Juifs et du judaïsme. On respirait si mal, l'atmosphère était si saturée qu'on n'y tenait guère. Cela ne nous empêchait pas d'y penser. Isou persiflait les prétentions des sionistes et des communistes, pour qui les Juifs étaient un peuple comme les autres. Ni l'histoire ne l'atteste, ni les autres peuples ne le considèrent ainsi. Pour lui, les juifs tenaient en otage le destin de la culture. Et le monde chrétien se trouvant en perdition, c'est le monde juif qui en assumait désormais la responsabilité. A Paris, il a exposé la sève de ses idées dans son livre *L'Agrégation d'un nom et d'un messie*. Quant à moi, dans mes réflexions sur l'éthique, je trompais la peur en essayant de la comprendre. Je retombais sur les vieilles questions : pourquoi des Roumains nous haïssent-ils d'une haine aussi acharnée ? Pourquoi nous chasse-t-on de pays en pays ? Pourquoi ne sommes-nous pas traités à l'égal de n'importe quelle autre minorité ? Je cherchais moins une réponse qu'une issue. Je me sentais sur la voie d'une judicieuse déduction, à partir de deux prémisses.

Lesquelles sont :

- La longue expérience de l'antisémitisme, couvrant des siècles, ne peut se résumer par les mots « préjugé », « boue émissaire ». Ni par l'idée consciente que l'étranger, c'est l'ennemi, provenant de quelque différence de culture ou d'ethnie, à l'instar des Grecs, Hongrois, Turcs ou Allemands vivant dans le pays. On ne hait pas un étranger comme nous étions haïs. Chacune de ces propositions est une demi-vérité dangereuse. Il ne faut pas perdre de vue la portion de vérité qui la complète : tout ce qui est d'usage courant, réglé par les coutumes, vie au foyer, métier, etc., est commun à tout le peuple, les Juifs inclus. Ils se sont établis dans ces contrées depuis au moins un millénaire, ont vécu côte à côte avec les populations qui s'y sont succédé. Les uns et les autres se connaissent trop bien pour faire semblant de s'ignorer. Même les barrières dressées par les lois raciales pour exclure les Juifs ne pouvaient les mettre tous hors la loi, certains s'étant efforcés de prouver jalousement l'ancienneté de leur appartenance à la nation roumaine, et de rappeler les noms de leurs ancêtres qui l'ont illustrée. Curieusement, ceux qui

nous traitaient de parasites reconnaissaient par la négative cette osmose, cette symbiose de vie. Puisqu'un parasite n'est jamais hors de la maison, loin de la table domestique. C'est un familier, vivant du corps qui l'héberge, lequel dépend aussi de lui.

Il faut donc qu'il y ait, au fond des choses, sous une forme ou une autre, une passion partagée par tous les êtres humains. Je croyais la déceler parmi les passions dont Spinoza fait l'étude : c'est *invidia*, l'envie, qui déchire la communauté, qui déchire l'âme et la remplit de fiel. Pour un honneur décerné à un autre, pour une fortune jugée meilleure que la sienne, qui fait regarder autrui du mauvais oeil et amène à désirer « le mal d'autrui et à y prendre plaisir ». L'envie est à la communauté humaine ce qu'est la tristesse à l'individu : en ce sens, c'est à l'envieux lui-même qu'elle cause le plus grand mal. Spinoza fait cette remarque capitale : « Nul ne porte envie à un autre qu'à un pareil. » Passion première, elle l'est déjà de l'être tout petit, une de ces passions asservissantes que la peur ne permet pas de révéler, mais qui n'a pas besoin de mots pour être lue sur le visage livide, au regard amer. Elle a même une couleur : le lait bleu de l'envie.

- La pensée selon laquelle chacun doit persister dans son être n'est pas seulement le postulat de l'éthique de Spinoza, c'est également une prémisse de la physique et de la psychologie. Toute méditation sur elle met en évidence que les hommes sont les seuls êtres vivants à avoir conscience de leur mort. Elle signifie encore qu'afin de persévérer dans leur être, ils doivent désirer un au-delà de la mort, aspirer à l'immortalité plus qu'à toute autre chose. Sinon ce postulat n'a pas de force ni de valeur éthique, il signifie simplement que les hommes sont des animaux d'habitudes et de mimétisme. Probablement n'est-ce pas la peur de la mort qui les incite à vivre en collectivité, à lui sacrifier tout, y compris leur propre vie, mais ce sont les chances d'immortalité qu'elle leur promet en leur garantissant qu'ils perdurent, ne serait-ce que dans la mémoire des autres hommes. On retrouve là le vieil aphorisme dont j'ignore l'auteur : « L'homme est un dieu pour l'homme. »

Des prémisses de ce genre, j'en énonçais à tout moment. A partir de celles-ci, j'en suis venu à une question : quelle envie irrésistible pouvons-nous éveiller dans l'âme des autres ? Et je cherchais une réponse.

Laquelle était :

L'idée nationale a imposé aux peuples de l'Europe de l'Est - et même aux Allemands - la nécessité étouffante d'être un seul peuple, rien qu'un peuple uni dès les origines et jusqu'à la fin des temps. Une obligation incroyable. Comment, après avoir été composés à partir d'ethnies différentes - telles la Roumanie ou la Yougoslavie - ou avoir vu leurs terres dépiécées et rapiécées - telle la Pologne -, après être passés de la dépendance à l'indépendance et vice versa, pouvaient-ils la remplir ? Et se persuader que, depuis toujours, des hommes inchangés vivent sur leur territoire, parlent leur langue et appartiennent à leur nation. Et qu'il n'y en a pas deux comme elle ! Ou encore que la nation persévérera dans son être à l'avenir, sûre d'elle, parce qu'elle est tout d'un bloc et non pas un amalgame de pièces et de morceaux, de vieilles ethnies tenues ensemble par la pression des empires, des vestiges de cultures et des bribes de langues. Alors que les nouvelles nations se voyaient toujours en dehors du lieu où se décide l'histoire, et que leurs cultures et leurs économies sont en retrait des cultures et des économies modernes. Leur souveraineté risque de s'effondrer, leur existence même d'exploser sous la menace du désarroi ethnique et de l'insécurité politique, comme une chaudière à vapeur quand la pression augmente dangereusement.

Or, au milieu d'elles, demeure une partie de la communauté qui n'a pas ce souci, qui reste en contact direct avec la culture, avec la vitalité modernes. Malgré toutes les vicissitudes, elle semble exister depuis toujours, et rien n'annonce qu'elle risque d'être écartée de la scène du monde, de cesser d'être. A l'échelle historique, cela signifie une sorte d'immortalité. Presque monstrueuse ! Je parle, bien sûr, de la part juive de la nation, dernier témoin de ce qui s'est fait dans le monde depuis des millénaires et qui, malgré les épreuves, respire, aime, étudie, perdure, et se cramponne à vouloir jouer son rôle. Comme si elle avait reçu l'assurance de persister dans son être alors qu'alentour tout la menace. Tel est le motif de l'envie qu'on lui porte, qui n'a pas grand-chose à voir avec la richesse, l'honnêteté, la ruse, l'habileté, etc. des Juifs, celles-ci étant pareilles chez les Grecs, Hongrois, Turcs, Roumains. Ça, tout le monde le savait et le voyait. Afin de mieux ajuster ces réflexions à l'observation concrète, j'en suis venu à faire une distinction entre antisémites et racistes, entre l'antisémitisme et le racisme.

Laquelle était :

L'envie, passion première, s'atténue lorsqu'on reconnaît une certaine légitimité à l' « honneur » ou à la « fortune » d'autrui, et s'exaspère lorsqu'on la méconnaît

totalemment. Dans un cas, elle bascule vers la jalousie, dans l'autre vers la haine. Il est aisé, me semble-t-il, de comprendre que l'antisémite est un jaloux qui espère pouvoir forcer la main à cette petite part de la communauté pour l'obliger tôt ou tard à renoncer, ou à lui livrer le secret de sa permanence, voire à lui céder son privilège. Le privilège, non d'être un peuple élu mais de persévérer dans son être, lequel, dans la perspective historique, est un rapport à l'éternité. C'est pourquoi, qui ne l'a remarqué, l'antisémite tient toujours deux Juifs, comme deux fers au feu : le bon Juif qui s'humilie, s'abîme dans la souffrance, et qu'il peut plaindre et prendre en pitié, en attendant qu'il renonce à son exorbitant privilège ; et le mauvais Juif qui entend rester lui-même, garde la nuque raide et prétend même avoir un destin en propre. Pour faire image, disons que le bon Juif d'aujourd'hui serait la victime de l'holocauste, exprimant le renoncement, et le mauvais serait l'Israélien dont le nom dans l'histoire est un *memento mori*.

Eh bien, la façon d'être, l'opinion, le centre d'intérêt du raciste reposent sur une envie inexplicable, une haine implacable contre tout ce qui veut persévérer dans l'être et honore la vie. La pulsion de l'immortalité, jugée naturelle et nécessaire, il l'a en horreur. D'où son culte de la mort, sa détestation de tous, qui le contraint à les exterminer. Nous étions la Bible des nations, aimés ou non aimés, peu importe, et le raciste voulait se prouver qu'elles sont dans l'erreur. A partir de cette distinction, j'ai déduit beaucoup de réponses à des questions variées. Par exemple : pourquoi l'antisémite discrimine-t-il et le raciste extermine-t-il ? Comment l'antisémite peut-il être antiraciste ? etc.

Je tâche de reconstituer assez fidèlement ce qui fut mon supplice pendant deux ou trois mois. Oui, ce fut un supplice, et c'est une des raisons de mon admiration pour Poliakoff qui a consacré toute sa vie à ces questions. Mais ainsi s'est déjà forgé en moi, à cette époque, l'esprit de résistance, le fâcheux penchant à chercher une solution sociale, économique, à l'antisémitisme, ou une solution nationale au racisme. Je pensais donc qu'il n'y avait que des issues pratiques, opportunistes même, selon les circonstances historiques. Le sionisme en était une, aussi fragile que les autres. C'est pourtant dans cette voie que j'ai cherché.

21 juillet 1994

Nous disposions donc entre nous de tout un surplus de guerre. Il y avait mieux à faire de ces idées qu'un sujet de conversation. Et l'occasion en était apparue lors du lancement de notre revue. Je ne me rappelle pas si elle incluait un article sur ce thème. N'empêche qu'elle a joué un rôle, puisqu'un mouvement sioniste a pris contact avec nous, et nous avons répondu avec enthousiasme. Il y eut pas mal de tractations et de conciliabules entre les sionistes et nous trois, Eddy, Isou qui connaissait tous les notables sionistes, et moi. Pour aboutir à la création d'un nouveau mouvement, une « génération 944 » sioniste, si l'on veut, de gauche. Il s'adressait à ceux qui, comme nous, avaient perdu leur adolescence mais ne voulaient pas se ranger. C'était une idée neuve dans un milieu sclérosé et peu porté à une réflexion sociale affinée.

Avec obstination, on chercha à rallier d'autres jeunes à cette idée et à vaincre les résistances. Visiblement, notre mouvement ne plaisait pas à tout le monde. Il devait sa force au rapprochement de marginalités et son existence à la mise en commun chaleureuse, brouillonne aussi, de nos solitudes électives. Mes nerfs étaient tendus au cours des discussions avec les responsables officiels, qui ne parlaient que pour s'entendre parler. Je sentais mes amis vaciller sous la pression. Fatalement cela déboucha sur bien des confusions et des heurts dont Isou fait le récit dans son autobiographie. Est-il exact ? Je ne saurais le dire, mais, pris sur le vif, écrit deux ans après les faits, sûrement plus frais que le mien. Toujours est-il que la mayonnaise ne prenait pas, malgré ou peut-être à cause de l'énergie avec laquelle on la fouettait.

J'en viens à notre feu d'artifice final. Sans m'en apercevoir, j'avais appris quelque chose pendant les années de travail forcé. C'est-à-dire la « chefferie », ce savoir-faire qui change une collection d'individus en un groupe, orchestre leurs énergies et les dirige vers l'action, quels que soient leurs désirs ou leurs humeurs. Mes amis souhaitèrent me voir assumer la direction du mouvement. Parce que je savais faire mienne leur sensibilité et demander sans l'imposer ce que chacun devait entreprendre pour aboutir à ce qui lui tenait à cœur comme aux autres. C'est-à-dire quand cela devenait nécessaire. Grâce à ce savoir-faire, les difficultés

s'aplanirent, les brouilles se raréfièrent. Cependant, même si j'admirais les pionniers partis pour la Palestine et leur oeuvre extraordinaire, ce pays n'était pas sur ma trajectoire. J'avais beau me trouver dans un monde plus familier et plus libre que dans le parti, l'intention d'aller à Moscou primait. Chacun de mes amis se sentait pris dans le même dilemme, et on discutait ferme là-dessus. Mais j'avais envie de vivre encore un peu avec eux, au milieu des jeunes de ma génération ayant une histoire similaire, et je tergiversais. Afin d'éviter tout malentendu, je pris langue avec l'envoyé israélien.

Dov Berger avait passé toute sa jeunesse dans un kibboutz de gauche, et fait la guerre dans l'armée britannique. Sa complexion physique, son attitude brusque et madrée rappelaient à la fois le soldat et le paysan. Je ne suis pas sûr qu'il estimait les gens parmi lesquels il oeuvrait. Il sympathisait encore moins avec tous ces jeunes de la diaspora, cette espèce souffrante qui ragaillardissait son imagination et ses nerfs défaillants à coups d'excitants idéaux. Ils ignoraient, selon lui, le meilleur des toniques : la terre solide et une robuste collectivité. Mais Dov Berger lut dans ma pensée comme dans un livre, me sembla-t-il. Et, prompt comme un boxeur, il envoya mes objections au tapis avant que je les aie formulées. Il m'incita à prendre les rênes de ce mouvement qui l'intriguait plus qu'il n'y croyait. Je me doutais qu'il me le proposerait, mais ne pensais pas être l'homme de la situation. Aussi lui expliquai-je que je ne voulais pas devenir un laboureur, mais un homme d'étude. En outre, je mentionnai mes liens avec le parti, taisant évidemment ce qui relevait du domaine secret. En concluant que, puisque nul n'erre en ce monde sans une Terre promise, la sienne était la Palestine, Paris celle d'Isou et Moscou la mienne.

Nous avons déambulé longtemps en bavardant, Berger contrarié par ce qu'il découvrait sur nous, moi comme à la confession. Mais il avait absolument besoin de locomotives pour l'aider à tirer son train. Nul ne savait combien de ces milliers de jeunes qui affluaient dans les cercles sionistes monteraient en Palestine. Cela dépendait autant de la situation économique et morale que de la politique des Anglais. « Mais alors, pourquoi les préparer ? » demandai-je. C'était sa mission. En définitive, il ne se souciait pas des sionistes purs et durs. L'important était de ne pas perdre l'espoir dans les nouveaux messies.

Toute réflexion faite, j'acceptai dans l'immédiat ; sans cela, mes amis auraient renoncé, je crois. Et lorsque je me rendis à ce qui allait devenir mon bureau, je me

sentis plus léger. Impossible de dire si ce serait une occupation de longue durée, ou le passage éphémère entre deux saisons. Cela ne comptait pas. Mon attention avait été captée par les raisons qui incitaient les jeunes à vouloir partir, la première étant une existence faite de brie et de broc. Peu d'entre eux menaient une vie matérielle convenable. La plupart avaient été profondément humiliés, au point d'avoir perdu confiance en leur dignité. Et pourquoi étaient-ils plus sensibles que leurs parents aux marques de discrimination et de mépris ? L'individu qui commence à prendre conscience d'une injustice ou d'un rejet injustifié, ce tort occupe de plus en plus de place dans son esprit. Il réagit aux indices les plus subtils de sa présence - et aussi à certains qui sont imaginaires. Même si leur situation était bien meilleure que celle de leurs parents, les jeunes ne se contentaient plus de redevenir des citoyens de seconde classe. Ils ne demandaient pas moins de contraintes, mais davantage de liberté. Bien plus que le retour à la terre ou un socialisme amélioré, en Palestine, c'est une quête de dignité qui les attirait vers nous, jointe à un sentiment d'urgence et d'espoir informulé.

Mon cerveau s'employait à quelque chose de vraiment neuf, cela me rendait heureux. Le sursaut des Vitteloni, qui n'auraient pas admis un échec, fit le reste. Ils retrouvèrent le sourire, et j'en profitai pour répartir discrètement les tâches, en citant Nietzsche : « Aujourd'hui solitaires, vous qui vivez séparés, vous serez un jour un peuple. » Est-ce alors que je proposai de nommer un secrétariat permanent ? En tout cas, je fis pratiquement de Boïko et de Freddy mes lieutenants. Tous deux étaient disponibles, au sens profond du terme, et proches des jeunes qu'ils aimaient vraiment. Ils n'avaient aucune attache particulière et de chacun émanait une grande chaleur et une grande sympathie pour les autres. Mais le plus touchant fut le dévouement d'Isou. Sans rechigner, il consentit à se rendre dans les petites villes de province, pour contacter les cercles de jeunes, tenir des réunions parfois fastidieuses et disséminer une parole neuve. Il s'y employa avec bonne humeur et enthousiasme. Comme aux jours de son enfance provinciale, il y retrouvait le bonheur de la vie simple et des paysages oubliés. Les autres voyaient alors que ce n'était pas seulement un beau parleur, mais un homme de passion et de compassion.

Quand il revenait à Bucarest et me faisait le récit enflammé de ce qu'il avait vu et fait, je l'enviais. Car, pendant ce temps, j'avais dû manoeuvrer pour assurer la place du nouveau mouvement, jeter des ponts en direction d'autres mouve-

ments. Au début, je me cantonnais dans la prudence en traitant avec eux. Puis je découvris que moi, le silencieux, le timide, je pouvais m'adresser à une assemblée et la retourner, et j'adoptai une attitude plus offensive. J'éprouvais même du plaisir à flairer l'humeur de l'auditoire et à y mêler la mienne, pour l'orienter dans un sens ou dans l'autre, comme le barreur une barque. Plus l'exposé prenait de la hauteur dans les idées, plus la passion qui m'envahissait, je la laissais rayonner au lieu de l'assujettir, par une inspiration à laquelle les autres ne résistaient pas. « Vous êtes quelqu'un, me dit un jour un adversaire, l'ancien patron d'Isou, et que personne ne vienne dire le contraire. »

Je tins parole et rétablis la confiance dans le mouvement. Après la disparition de la revue, cette initiative frappée du sceau de notre solitude et de nos hantises nous dédommagea en partie. De quoi, je ne le savais pas et ne le sais pas mieux aujourd'hui. Sinon que je fus très ému de lire trente ans plus tard, dans son livre, le soulagement d'Isou à l'époque : « Axe énormément long et aérien, S. fixera bien cette boule de neige qui commence à tourner. » Eh bien, ma taille y fut quand même pour quelque chose. Entre-temps d'ailleurs, elle et moi avons fait la paix.

22 juillet 1994

La vie change d'aspect quand on commence à vivre et agir en homme public, même à une échelle modeste. Si je n'inclinai pas, par nature, à faire de cette vie un état permanent, elle avait ses règles et il fallait s'y plier. Avec quelques variantes : toujours surveiller et se surveiller, attaquer et résister aux attaques, rattraper ses propres gaffes et celles des autres, ne jamais se dégonfler même quand on avait tort, et ainsi de suite. J'apprenais du moins que le monde n'est pas seulement fait d'amis. Qu'on devait rechercher l'efficacité dans ses actes, ses choix. Et, sans le moindre état d'âme, se montrer hardi, endurant, ferme, en un mot avoir de la présence d'esprit. Cela ne me rendait pas vraiment heureux, comme si, en certaines occasions, j'avais manqué à la vérité, à la sincérité. Ce pourquoi j'avais un très grand plaisir à retrouver mes amis. Une fois moralement désenclavé, le calme revenait.

L'été faisait son oeuvre. On passait des heures dans les trains, à bavarder et établir des bilans, à étouffer et transpirer, avant de débarquer dans de petites villes esseulées par la chaleur, ensevelies sous la poussière. Vers la fin de la journée, avec Freddy ou Boïko, le plus souvent, on allait rejoindre des jeunes gens et des jeunes filles qui nous attendaient dans une salle louée. En y entrant, on évaluait la sympathie avec laquelle ils se comptaient et se souriaient : test de l'adhésion au mouvement et de l'accueil que lui réservait la ville. Après une conversation et une poignée de main, je faisais une conférence, puis entamais un débat contradictoire avec les gens présents ou des opposants. A les écouter, je comprenais à quel point le pour et le contre sont tous deux féconds, comment ils naissent l'un de l'autre, se déterminent réciproquement.

Dans ce cercle resserré de jeunes, des gamins se faufilaient entre les jambes, et des personnes d'âge mûr venaient, moins par curiosité que pour ne pas être laissées sur la touche. Plus moqueurs et bruyants étaient les lycéens, les jeunes qui faisaient leurs premiers pas sur le chemin de l'indépendance, plus lourd était le tribut d'énergie que nous devons payer pour obtenir la conversion de leur opposition passionnée. S'ensuivait le rituel d'une fête. Tandis que les uns chantaient en chœur des chants roumains et hébreux, d'autres dansaient une « hora », comme les paysans, à la gloire de la Terre promise et à leur jeunesse, symbole euphorique de leur adhésion. Le clou de la fête était une promenade collective qui se prolongeait jusqu'à ce que toutes les collines alentour soient teintées de pourpre par le soleil couchant. Ces événements restaient longtemps dans les mémoires, le récit en circulait de cercle en cercle de jeunes et se transformait en légende éphémère.

Le prodige des premiers succès d'un mouvement qui entre dans la vie intime des gens me bouleversait. Désormais on m'attendait avec impatience et générosité. J'étais salué avec cordialité et me sentais bienvenu. Parfois on m'invitait à loger dans une maison où l'on m'apportait tout ce qui pouvait rendre mon séjour agréable. Parmi toutes les personnes qui oeuvrent dans un mouvement, peut-être doit-il s'en trouver une pour exprimer, à titre symbolique, la confiance et le recours. J'étais cette personne qui, entourée d'une « bande » d'amis, commençait à déplacer du monde. Plutôt mélangé, ce monde : dans nos rangs, on rencontrait même de jeunes communistes ou socialistes, recherchant la convivialité, la « chair de leur chair ». Et surtout des étudiants, des artisans. Ceux-là voulaient aller en Palestine afin d'y créer une nouvelle société. Tous apportaient au mouvement l'ardeur et la

fougue que l'on dépense à réaliser un rêve. A la fin, ils étaient bien plus d'un millier, dans une trentaine de villes et de villages, à faire du prosélytisme, à partager les mêmes convictions. Merveilleux sentiment d'avoir un idéal - combien de fois dans sa vie l'homme arrive-t-il à en éprouver un pareil ?

Un jour, j'arrivai à Bouhouschi, une ravissante petite ville. Le rabbin, éminent talmudiste, m'invita chez lui. C'était une chaude journée de juillet et toute la famille assista à la rencontre. Il me questionna sur notre éthique et la séduction que, à l'entendre, nous exercions sur les jeunes. J'expliquai à mon hôte que ceux-ci s'inquiétaient de leur avenir en Roumanie et voulaient être certains de ne plus commettre d'erreurs, de ne plus se laisser précipiter dans le désastre comme leurs parents. Ils étaient à la recherche d'un idéal dans le capharnaüm d'après guerre, et désiraient s'assurer de leur valeur. Les sionistes leur en offraient-ils un ? Personne n'aurait su le dire. Du moins leur proposaient-ils l'exemple d'une vie rigoureuse et plus morale qui tranchait sur la vulgarité ambiante. Sans parler d'une forme de sacrifice qui attire chacun. La conversation était banale, emplie de ces bons sentiments qu'attendent les hommes religieux. De fait, une fille ou nièce du rabbin était devenue une activiste passionnée du mouvement. Ayant vaincu la résistance de sa mère, elle s'appêtait à partir pour la Palestine. Sans doute voulait-il l'en dissuader. Mais, n'ayant pas réussi, il s'inquiétait de savoir si elle était entre de bonnes mains. Elle partit bientôt, fut internée à Chypre par les Anglais, mais elle avait obtenu ce qu'elle voulait.

Eddy partit sans l'annoncer - il fallait s'y attendre. Dans notre amitié, il était celui qui aime le plus, demande à l'autre ce qu'il ne peut donner et, pour finir, reste seul. Mais pourquoi n'en avons-nous pas parlé ensemble ? Il donna, à sa façon discrète, le signal de la dispersion. Isou décida - avec Harry, je crois - de partir. Il se procura des adresses, des lettres de recommandation pour des écrivains à Paris, mais il lui était impossible d'obtenir un passeport. Cela voulait dire partir avec d'autres émigrants clandestins, sans attirer l'attention. Donc il pria le mouvement de l'aider à aller jusqu'en Italie. De là, il continuerait par ses propres moyens. Dov Berger, pour autant que je m'en souviens, se mit en colère et ne voulut rien savoir. Je passai beaucoup de temps à lui rappeler ses promesses et tâcher de le convaincre avant d'avoir gain de cause.

J'aimerais appeler regret l'avertissement que je me donnais à moi-même en pensant : notre amitié, qui a été une source vive pendant ces années exécrées, ne

se meurt-elle pas avec ce départ ? Ni lui ni moi ne tenions à tirer les choses au clair, nous étions trop orgueilleux. Mais ce fut moins du regret que de la morosité. Je ne parvenais pas à sentir les contours de l'avenir. S'y joignait l'inquiétude pour l'ami qui, malgré son pari sur la gloire, se sentait voué à un sombre destin. J'ai lu ce qu'il a écrit sur son départ et que j'ai reçu comme un choc. Nous nous réunîmes à une dizaine au siège du mouvement pour manger, boire et parler, parler toute la nuit. Fiévreusement, comme les chasseurs et les voyageurs. Des heures à s'épancher ! Avec un sourire mi-enfantin, mi-diabolique, des larmes au bord des yeux, Isou dit sa solitude. Et notre amitié, la chose la plus inaltérable et la plus contingente qu'il emportait - l'appelant notre alliance. Ce n'est pas un hasard si je me rappelle qu'il déclara que mon visage était pour lui l'emblème de Bucarest. Il eut un geste de la main comme pour dire que quitter Bucarest, c'était me quitter.

Alors que tout dormait, nous arrachâmes à la mémoire les souvenirs de ceux dont les vies s'étaient entretissées aux nôtres. Des mots apaisés, les seuls qu'on pouvait prononcer à ces heures blanches et silencieuses que veille l'étoile du matin. Mais il ne faut pas s'attarder dans le paradis de l'adolescence, qui est un paradis perdu. Je donnai le signal de partir avant que le charme de ces heures ne se dissipe. Et puis ce fut la gare, le train et l'adieu, avant qu'Isou ne monte en wagon, avec le camarade qui l'accompagnerait jusqu'à Budapest.

L'un après l'autre, mes amis se sont dispersés. J'attendais que mon tour vienne de prononcer les mots de Dante : *Incipit vita nova*, une nouvelle vie commence. C'était bizarre d'arpenter les rues de Bucarest sans eux. Tout était subitement devenu étranger, bâtiments, lampadaires se détachant sur le ciel nocturne, vitrines éclairées, foule de promeneurs, cafés et cinémas qui nous étaient familiers. Je n'étais pas triste, et pourtant absent, pas solitaire mais semblable à un promeneur qui ne recherche pas de compagnie. Sauf Isou, je ne devais plus jamais en revoir un seul.

25 juillet 1994

Étant un *Sonntagskind*, un enfant né un dimanche, la chance devrait me sourire, et j'en ai souvent eu. J'aurais préféré en avoir une seule fois, mais une très grande chance. Après la dispersion de mes amis, je croyais n'avoir plus de chance du tout. Je ne sais pas ce qu'est la solitude, personne ne le sait. Mais on sent quand elle est là ou quand elle n'est pas là. Tanti Anna me disait : « Qu'as-tu à te tracasser comme ça ? Il ne faut pas s'abandonner aux idées noires. » Et montrant d'un geste des épaules qu'elle n'attendait pas de réponse, elle continuait son travail, avant de revenir à la charge. Mais, pris dans l'état de solitude, je ne suis pas le genre d'individu que j'aimerais fréquenter si on m'en laissait le choix. Tant la vie avait perdu de son intensité et de sa saveur.

Plusieurs fois depuis le nouvel an, j'avais revu Gigi et j'étais tombé sous le charme de sa gaieté blessée, de son air d'étourderie romanesque et distinguée. Elle avait un ami que je n'ai jamais connu qu'assis, soutenant son menton de la paume, la regardant bouger. Cela se passait lors de réunions auxquelles elle m'invita deux ou trois fois, parmi des jeunes femmes et des jeunes hommes aimables et de commerce facile. Mais j'observais Gigi et je vis son désir changer de cap. Elle me fascinait par son aisance, sa vitalité, sa fougue. Et m'amusait aussi : comme moi avec mes amis, elle était asservie aux images des romans français et à leurs formules de distraction ou d'ennui. Tout en se montrant naturellement plus convaincante que moi.

Gigi ne se le serait pas avoué, mais les rares soirs où nous dînâmes seuls ensuite furent pour elle un supplice. Elle soupirait, baissait les yeux, croisait et décroisait les jambes, en proie à une tentation. Surtout si j'amenais la conversation sur son humour qui était mordant, ou sur sa beauté. Elle se défendait de mes compliments, affirmant que j'étais très jeune, et je répliquais avec lyrisme. On n'a que l'âge du sablier, elle avait bien le droit de faire écouler le sien plus ou moins vite, et de le retourner autant de fois qu'il lui plairait. Le tout sur un ton exalté, sans arrière-pensée. Cela valait mieux pour moi. J'étais trop seul et trop largué pour calculer, faire la cour. Au contraire plein d'attendrissement. Avec ça le compli-

ment facile, donc j'étais condamné à la surenchère pour ne pas la laisser me répondre que mes années sont comme les raisins : trop vertes.

Nous restions dans l'expectative, elle retenue par l'âge et moi par la timidité et l'infériorité sociale. Un jour où la solitude et le départ de mes amis me pesaient plus que d'habitude, je lui racontai nos aventures et décrivis nos ambitions. La vulnérabilité que Gigi découvrit en moi rétablit peut-être la balance avec la sienne, alluma sa pitié. Elle perdit pied et se laissa emporter par la vague de mon désir. Non sans murmurer : « Je ne sais pas ce qu'il peut sortir de bon de tout cela. » Il en sortit un attachement qui dura près de deux ans. Si le souvenir de Gigi reste aussi vivace, c'est que j'ai rarement rencontré une femme qui exprimât à tel point son être dans l'amour physique. Et je me liai à elle par délice, sinon par sentiment. Elle était extraordinairement douée pour deviner les symptômes du plaisir afin de s'assurer une victoire sur la nuit. Ce qui lui alla droit au coeur et l'attacha fut que je ne me départis pas de ma règle : accorder la plénitude de mon désir avec l'assurance de celui de la femme.

Et puis, quel souci du décor elle avait ! Chaque fois, c'était une véritable mise en scène de l'accueil, de la toilette, et même de la conversation. Je restais assis à écouter le flot continu de phrases bien tournées sur des sujets d'importance, incertain s'il fallait retenir les idées ou la distance qu'elle me signifiait. Par méthode, si l'on veut, quand elle disait : « Si tu avais l'intention de me voir dimanche, je serai prise », pour m'amener à proposer le nouveau rendez-vous qu'elle exigeait. Gigi lisait beaucoup de romans, s'intéressait à la politique, aimait le théâtre, connaissait les meilleurs restaurants. Au courant de tous les événements mondains, elle ne pouvait se retenir de me souffler ce que je devais dire ou faire quand nous sortions ensemble. Elle avait une très grande curiosité pour la chose politique, ce qui provoquait d'âpres discussions entre nous. Et si je lui expliquais comment Marx et Lénine entendaient sauver le monde, c'est comme si je l'assurais qu'on la pendrait à la lanterne, aussitôt que les communistes seraient au pouvoir.

Si elle m'invitait à un repas dans une de ces tavernes parées de pergolas de roses, ou à une promenade dans une des ruelles autour de l'élégante chaussée Kisselof, on aurait dit qu'elle avait gagné le gros lot à la loterie et voulait en faire parade. Elle choisissait les lieux et les heures où elle serait sûre d'être aperçue par certains et de ne pas être aperçue par d'autres. Ses amies et elle parlaient de leurs toilettes et de leurs liaisons avec la désinvolture de ceux qui ont connu une jeu-

nesse sans souci, dans l'aisance. Elles n'étaient pas riches, mais s'arrangeaient pour l'oublier. Leurs bavardages tintaient sur le marbre des tables de café comme la monnaie sur le comptoir. Comment leur en vouloir ? Elles appartenaient à la variété ornementale de la société et s'acquittaient de leur fonction. La mienne consistait à observer une certaine réserve. Je m'y tenais, ce qui n'alla pas sans perturber quelque peu nos relations, car Gigi supposait à ma réserve des motifs cachés. Non pas la désapprobation, plutôt quelque flirt complice avec une de ses amies, que j'aurais regardée trop longuement, à qui j'aurais adressé des paroles trop chaleureuses. Ignorant les alarmes de la jalousie, je voyais là les marques d'une nature riche et imaginative.

Aujourd'hui, la naïveté de ces jeux de société me fait sourire. Mais étaient-ils plus naïfs et superficiels que ceux de Mme Dambreuse dans *L'Éducation sentimentale*, dont on savait d'avance comment se passeraient les choses et que tout finirait par s'arranger sur l'oreiller ? A l'époque, c'était pour moi une expérience d'une enivrante nouveauté. Et n'est-il pas plus difficile de saisir le superficiel que le sérieux, de même qu'il est plus difficile de réussir un ouvrage comique qu'une tragédie, de faire rire que de faire pleurer ? Le danger que j'en vienne à les aimer n'existait pas en lui-même, ni dans l'extraordinaire plaisir que ces jeux dispensaient, qui ne durait pourtant pas assez longtemps pour que je ne finisse par les regarder comme un chapitre - certes pas le meilleur - de la comédie humaine. Si, alors, j'avais connu le roman de Flaubert, j'aurais pu me prendre pour un Frédéric Moreau, les rentes en moins. Tout comme Gigi se prenait pour un personnage de Colette, dont elle dévorait les romans à ses moments de loisir. Cela ajoutait du piquant à cette liaison qui flattait l'orgueil de l'un et de l'autre. Tout en nous troublant pour des raisons opposées, Gigi parce qu'elle n'était pas assez jeune, moi parce que je l'étais trop.

C'est justement en compagnie de Gigi que j'ai rencontré Crâciun à l'improviste, sur une des grandes artères de Bucarest. Sincèrement, je ne croyais pas qu'il reviendrait jamais. En l'écoutant, je me demandais si c'était une hallucination ou si j'entendais vraiment sa voix m'apportant la bonne nouvelle : un mort ressuscité. Évidemment, je ne lui dis pas que je croyais bien qu'il n'était plus au nombre des vivants. Il y eut une brève hésitation dans ses yeux, un éclair fugitif de méfiance, puis nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre. Nous avons échangé quelques propos hésitants, presque gênés de nous voir à l'âge d'hommes. Il me semble

avoir deviné l'étrange loterie qui avait mué le jeune lycéen en officier. Son uniforme avait les insignes de la division Tudor Vladimiresco, qui était en passe de devenir le bras armé du parti, le germe de la future armée de la république populaire. Resté seul avec mon ami, j'appris plus de détails. Crâciun raconta les mois passés en caserne, son arrivée au front et sa désertion. Il était resté accroupi dans la tranchée jusqu'à ce qu'il puisse établir un contact avec les soldats russes. Ceux-ci ne l'avaient pas accueilli à bras ouverts, en camarade et frère de classe. Au point qu'il pensait avoir commis l'erreur de sa vie en la mettant en danger - pour se retrouver en prison. C'est donc en prisonnier qu'il fut enrôlé à titre de « volontaire » par les Russes, qui formaient avec ces prisonniers de diverses nations des embryons d'Armées rouges, roumaine, polonaise, allemande, etc. Il me dit avoir souffert, parce que, communiste, il était sous les ordres de ces militaires qui ne l'étaient pas et avaient changé de camp pour sauver leur peau.

Nous nous sommes revus, et Crâciun admit que ce fut une déception, qui l'avait changé. Sans l'année suivante où son régiment combattit les nazis - il s'était comme absenté temporairement de lui-même - il ne se serait peut-être jamais réveillé dans la peau de l'homme qu'il était devenu. Il passa d'une vie à l'autre, c'est-à-dire à la vie militaire, dans la discipline des combats et la familiarité de la mort, devenues partie intégrante de lui-même autant que son sang, ses cauchemars. Crâciun ne croyait pas être devenu meilleur, n'attendait pas de miracles de l'existence. Comment aurais-je pu saisir l'exacte signification de ses paroles, n'ayant jamais partagé son expérience singulière ? Mais il s'en dégageait une impression d'amertume, et presque de résignation.

À la fin, il me demanda : « Alors parle-moi plutôt de toi. Tu n'as pas l'air de t'en être mieux sorti. Franchement, je ne croyais pas te revoir jamais. » Une supposition entièrement fondée, ai-je dû lui répondre, sans chercher à préciser lequel de nous deux avait couru le plus grand risque de disparaître. Cela fut passé sous silence. Je n'épargnai pas les détails en relatant ce qui m'était arrivé. Rien qu'il ne connût pour l'essentiel : le travail forcé, les persécutions, les montagnes russes de peur et d'espérance, le lycée Cultura, l'armistice, le baccalauréat et le projet de partir pour Moscou.

Si je m'en souviens bien, nous dûmes nous rencontrer à peine quatre ou cinq fois au cours de l'année suivante. Quelles que fussent ses raisons, mon ami ne semblait pas pouvoir sortir de la solitude à laquelle l'avait voué sa condition mili-

taire. Un déraciné ? Jamais il ne le fut vraiment. Mais sa réserve me laissa soupçonner qu'il souffrait d'être coupé de l'existence des autres, et sans doute de l'action politique. Ses propos désenchantés me disaient qu'il n'était plus l'homme auquel j'avais pensé souvent, dont j'attendais un appel ou un encouragement. Il restait fidèle à ses idées, bien sûr. Mais de voir ceux qui applaudissaient, les fascistes, se changer en aboyeurs, et ceux qui aboyaient, les communistes, maintenant applaudir, suscitait ses sarcasmes. La politique tombait sous la coupe de la rhétorique, ce qu'il détestait le plus. Certes, il arrivait à Crâciun de dire que notre génération était destinée à créer un monde plus lumineux en mettant fin aux malédictions ancestrales. « Cela, on doit sans doute le payer cher », avait-il l'air d'ajouter.

Comme toute amitié, la nôtre se fondait sur une affinité, une certaine similitude de caractère, une conception partagée de l'existence. Quelque chose y fut ébranlé, une faille est apparue entre nous, et plus encore en nous-même. Ce qui la creusait davantage est la façon dont je le voyais, et la crainte qu'il ne jugeât sévèrement mes dérives politiques, même si je ne parlais pas d'Alexandre, mes dissolutions féminines et sociales dont Gigi était l'exemple, ou mes travers bourgeois. Car, pour dire la vérité, si j'avais regardé les choses en face, j'aurais dû lui en parler. L'entraîner dans cette vie où j'avais pénétré par effraction, qui lui faisait maintenant une place comme à moi. Le sortir de sa réserve et de l'isolement où il se protégeait contre ses ambitions et ses désirs, qui étaient grands. Mais voilà, je n'ai pas osé le faire, intimidé par l'image que j'avais gardée de lui - de son côté, il ne semblait pas désireux de se livrer, alors que la franchise aurait régénéré notre amitié.

Que nous restait-il en commun, depuis l'âge de quatorze ans où nous tenions le mal social pour une question d'ordre personnel ? Les intérêts et les sujets politiques ? Peut-être, mais ceux-là aussi avaient évolué de façon inattendue. Nous avions le passé, et Crâciun parut très content de renouer avec lui, en se renseignant sur Kappa, les autres camarades et ce que nous avions fait dans les années qui suivirent son départ. Quelque chose en lui s'était perdu, déchiré pendant son absence. Il voulait combler cette lacune et retrouver ce qui lui manquait. Ou bien il m'interrogeait sur des questions auxquelles il n'avait jamais pensé auparavant, j'en suis presque sûr. Ainsi sur les causes de l'antisémitisme dont on percevait la récurrence partout en Roumanie. Finalement, j'écartai cette question, et d'autres, n'aimant guère par décence parler ou écrire lorsque je n'ai pas l'espoir d'atteindre

la certitude et, au-delà, la paix. Les pensées ne feraient rien d'autre que tourner comme des couteaux dans une plaie.

Après le retour de Crâciun, toutes nos rencontres rayonnaient d'amitié, et parfois d'enthousiasme. Mais l'amitié s'était transformée en nous pour embrasser la seule chose que nous avions en commun : le passé. Nous la cultivions comme un jardin tranquille pour oublier le tumulte du monde, et que chacun était pour l'autre la preuve vivante qu'il n'était plus le même. Notre amitié serait redevenue plus forte si, cessant de nous voir tels que nous étions à quatorze ans, nous avions accepté de nous voir tels que nous étions devenus. J'ai souvent pensé à mon ami. Qu'a-t-il fait de son intégrité, de la forte volonté qui l'habitait ? S'est-il élevé dans la hiérarchie militaire ? Ou bien a-t-il réintégré le parti et s'est-il distingué dans ses rangs ? Se souvient-on de lui en Roumanie ? Si, je lui ai écrit une fois, à une adresse erronée, il faut croire. A moins qu'il n'ait jugé trop dangereux de me répondre.

28 juillet 1994

Une longue année... un irrésistible malstrom. Il a suffi d'un été, puis d'un automne, pour que ma vie devienne méconnaissable. Elle s'enrichissait d'expériences successives qui entraient dans le champ de ma conscience, comme les instruments entrent l'un après l'autre lorsque l'orchestre joue le Boléro de Ravel. Deux souvenirs persistent. J'ai dû m'inscrire à l'université. Mais, au lieu d'assister aux cours ou de préparer un examen à ma façon personnelle, je perdais beaucoup de temps à méditer sur un tas de livres et d'idées sans valeur. Il est vrai, je ne me rendais pas compte à quel point je devais m'estimer heureux d'avoir le privilège d'étudier. En même temps, chose incroyable, à la lumière de mon expérience limitée, je ne me voyais pas me conformer au cursus universitaire pour devenir professeur - de lycée ? - ou quelque chose de ce genre. Ceux que je connaissais me semblaient prisonniers d'une vie étriquée, subordonnée, faite de privations stériles. Et au service des élèves et même des étudiants. La majeure partie de ces derniers empruntaient le chemin et les détours de l'université, soit pour attendre de prendre de l'âge, soit pour empocher un titre, soit pour plaire à leur famille dont les relations les aideraient à se caser dans l'administration.

Cela ne me donnait guère envie de les rejoindre et de faire carrière. Là ne régnait pas une atmosphère qui élevait l'âme - était-ce à cause du climat d'après guerre et des professeurs qui avaient perdu leur âme dans le fascisme ? N'était-ce pas plutôt à la vie en prise directe que j'aspirais ? Donc je me proposai de devenir journaliste. De nombreux hommes d'étude, révolutionnaires ou écrivains, le furent. N'avais-je pas déjà commencé en lançant cette revue ? Je ne fus pas en peine de trouver un moyen d'être introduit auprès de Miron Constantinesco. Cet ancien poète surréaliste venait d'être nommé rédacteur en chef de *Scîteïa*, l'organe du parti communiste. Corps massif, visage blafard, ses yeux avaient une remarquable force d'expression. Il m'entraîna le long d'un couloir. Par les portes entrebâillées me parvenaient des bruits de conversation, le crépitement des machines à écrire. Tout suggérait l'improvisé et le provisoire. Au milieu du brouhaha, je lui expliquai le but de ma visite. Peut-être allâmes-nous dans un café. Une fois assis, Miron Constantinesco parut abattu et lointain, en proie à une distraction qui se traduisait par une énergie nerveuse et impatiente. Au bout d'une heure pendant laquelle j'avais parlé de mon ambition et lui grommelé sur mon manque d'expérience, il conclut en disant que, pour l'instant, il ne disposait que d'une rédaction provisoire. « Ça ne fait rien », dis-je évasivement, de toute manière il pouvait me prendre à l'essai. Mais j'avais beau insister, je ne tirais de lui que des mises en garde telles que : pour tenter sa chance dans le journalisme, il fallait avoir une bonne connaissance des milieux ouvriers ou Paysans. Une telle connaissance me faisait évidemment défaut. L'homme y mettait-il de la mauvaise volonté ? Non, il me témoignait à peine une molle bienveillance.

Il avait les yeux rêveurs d'un poète, Miron Constantinesco. Membre éminent du bureau politique, il finit par en être exclu et relégué plus tard à une chaire de psychologie sociale à Bucarest. Je l'appris dans un ouvrage roumain. L'idée m'a naturellement traversé l'esprit qu'il avait parlé dans ses cours de mes livres et travaux. Furtive revanche sur le fiasco d'une démarche qui avait dû lui sortir de la mémoire.

Mon autre souvenir de cette période, c'est le théâtre. Je n'y étais jamais allé, Gigi m'y entraîna. Sa curiosité gourmande allait aux acteurs plus qu'au texte, et quand nous étions ensemble au spectacle, elle commentait leur jeu bien davantage que l'intrigue. Elle vouait un culte à Radou Beligan, magnifique comédien qui rappelle Louis Jouvet. Il jouait alors *Domino* de Marcel Achard, une pièce qui

flatte la société parisienne tout en ayant l'air de s'en moquer. Souvenir impérissable d'une scène unique : postulant un emploi de valet de chambre, le héros doit faire ses preuves en pelant une pêche avec distinction. Pétrifié, je suivais chacun de ses gestes, observant le miracle de raffinement qu'il faut des générations pour acquérir : savoir peler une pêche en usant d'un couteau et d'une fourchette. J'ai compris alors que si tout ce qui se mange d'ordinaire à la main devait se consommer avec cette élégance, il ne me restait que les chances d'une existence rustique. Nouvelle pomme d'Adam, la pêche de Domino me chassait d'une société inaccessible. Mais je me demandais combien, parmi les spectateurs et spectatrices qui nous entouraient - dont certaines étaient des amies de Gigi - auraient été capables d'une semblable prouesse.

Noël approchait. Jusque-là, cette agonie d'une année et l'attente frileuse de la suivante ne m'avaient jamais particulièrement réjoui. On se calme, on rentre en soi-même et on attend que les jours de fête aient passé. Freddy avait eu une autre habitude : ses parents l'emmenaient à la montagne. Il avait gardé la nostalgie de l'air vif et de la mantille blanche couvrant les sapins. Gigi s'en mêla et décréta que nous devions aller vers Sinaïa et Prédéal, dans le sud des Carpates. Le temps s'était éclairci, et une fois que le soleil avait pénétré jusqu'au fond de la vallée, la couche de neige qui enveloppait le toit d'une calotte me saluait de temps à autre en faisant dégringoler une mini-avalanche sur ma tête. L'immense pare d'arbres, le nouveau paysage de couleur pourpre, verte ou blanche, la fatigue de l'air, tout me rendait joyeux. C'étaient les premières vacances que je prenais de ma vie.

Merveilleuses promenades ! Les chemins brillaient d'un éclat froid, métallique. Ils longeaient des jardins dominés par des sapins chaleureux, veloutés, presque chantants. A part la lumière dorée et fluide d'un champ de blé illuminé à l'infini, aux heures de la rosée, je ne sais pas de paysage plus noble, plus grandiose, qu'une montagne touchée par les rayons du midi ou du soir que réverbère la neige, emplissant les combes d'ombres bleues. On voudrait ne rien savoir, ne rien attendre, si ce n'est le sommeil de tout ce qui vit, jusqu'aux confins de l'horizon. Parfois, quand les ténèbres épaississaient, je méditais sur la longue année finissante. J'avais déjà vingt ans. Qu'avais-je accompli au cours de ces années ? Qu'étais-je devenu ? Combien de temps vivrais-je encore entre les doutes, les rêves juvéniles, et les velléités d'avenir ?

1er août 1994

Celui qui écrit ses mémoires essaie de tracer, à l'aide de mots, ce que le peintre accomplit par la ligne et la couleur : un auto-portrait. Bien des traits du mien, c'est visible, se ressentent de ce que la première partie de ma vie s'est passée en Europe de l'Est. Située sur le même continent que l'Europe de l'Ouest, c'est un tout autre monde. Suis-je sûr de le comprendre encore ? La diversité et la fluidité des courants qui traversaient la vie politique et intellectuelle des pays de cette Europe-là, on ne l'imagine pas aujourd'hui. Leur confusion faisait de chacun une tour de Babel. Non que chacun parlât une langue différente, tous parlaient la même, mais ils ne s'entendaient pas sur la valeur des sons et le sens des mots. En 1946, cette confusion me donnait l'impression d'être libre comme l'air et me montrait l'avenir plus riche encore de perspectives séduisantes.

Oui, c'était la paix. Bien sûr il y avait toujours des soldats victorieux dans les rues, la pénurie - ce fut une année de grave sécheresse, je crois -, la censure, la rivalité pour le nouveau pouvoir. C'était trop frais pour s'en préoccuper ou s'en faire une opinion précise. Qu'il était bon de ne plus craindre, de ne plus se porter à bout de bras et, laissant les soucis à l'histoire, de devenir soi-même une oeuvre entre ses mains. Bucarest aussi avait changé. A la fois vigilante et insouciant, cynique et avide de sensations neuves, la ville n'a jamais pu se résigner, se restreindre à une existence austère. Toutes les fois que le soleil se montrait, les avenues bourdonnantes, les cafés animés, les terrasses vibrant d'airs folkloriques et les chanteurs de rue chantant des mélodies allant droit au cœur semblaient vivre d'une vie surexcitée et celer d'attrayants mystères. Jadis ceux-ci me paraissaient situés à des années-lumière, maintenant ils étaient à portée de ma vue. Mon rêve, oui mon rêve était de prendre ma vie à la légère, de la laisser couler fraîche, pareille à une de ces chansons vives dont les paroles m'atteignaient et dont je sifflais la mélodie en marchant - un air que j'ai retenu. Après ces années sévères et bien trempées, j'aurais voulu me moquer d'elle ; car, pour paraphraser ce que Pascal dit de la philosophie, « se moquer de la vie, c'est vraiment vivre ». Ainsi espérais-je tourner le dos au passé, en attendant patiemment le départ pour Moscou.

Cela ne m'empêchait pas de me livrer à mes besoins quotidiennes avec autant de zèle que si je cherchais à faire passer le temps. Si j'avais dit tout haut cette phrase banale, je me serais écrié qu'elle était stupide. Que fait-il donc, le temps, si ce n'est passer ? Ainsi s'écoulèrent trois ou quatre mois pendant lesquels il me semblait impossible que survienne autre chose que le départ pour Moscou, et que l'année ne soit courte et heureuse. J'y croyais aussi ferme que si une gitane l'avait lu dans les cartes. Combien de fois ne m'en suis-je pas ressouvenu, car 1946 fut une des années les plus longues et les plus inattendues de ma vie. Combien de fois ne me suis-je pas récité le vers d'Auden : « Nous sommes vécus par des pouvoirs que nous faisons semblant de comprendre. »

Je ne veux pas dire le seul fait de vivre. Mais j'avais au moins deux vies parallèles, avec des incohérences et des contradictions entre elles, de sorte qu'il fallait donner le change jusqu'à un certain point. Si encore j'avais été cynique ! Mais j'étais sincère et honnête, ce qui écartait tous les reproches que j'aurais pu m'adresser. Dans la confusion ambiante, mon anarchie n'étonnait ni ne détonnait. Mais je ne reculais pas devant elle, par besoin d'exprimer des énergies en moi tant qu'elles brûlaient. Je refusais de trier entre les virtualités avant d'avoir expérimenté chacune. Je sentais que c'était bon et nécessaire pour dissoudre ces caillots d'appréhension et de précaution qui s'étaient amassés durant la guerre. Qui étais-je, d'ailleurs, pour me priver du droit à l'incohérence et de la tentation de jouer avec le feu ? Je pariais sur ma bonne étoile.

Je voyais rarement Alexandre. De temps en temps, nous avions un entretien, ce n'était pas une partie de plaisir. Au fond, j'y attachais peu d'importance. Bien qu'il m'eût recommandé de ne pas m'y afficher, je fréquentais assidûment les lieux où se rassemblaient étudiants et jeunes communistes. Tout le monde s'y affairait à concocter des brochures, préparer des meetings et des fêtes afin d'attirer de nouveaux membres. Ça discutait ferme et en tenues ambitieux. « Ce qu'il en coûte pour faire l'histoire », voilà le titre qu'auraient pu porter leurs discours. Tout changement se paie par des sacrifices. Il faut passer sa personnalité, ses scrupules de conscience ou la démocratie formelle par profits et pertes. Sans ruse ni mauvaise foi : cette jeunesse gardait l'empreinte de la bonne éducation politique de l'époque en train de s'achever. Elle s'exprimait avec mesure et sérieux. Le mensonge qui crève les yeux, la grandiloquence, l'outrance, elle les jugeait encore choquants - ce ne fut pas le cas par la suite, quand plus rien ne surprit.

Tous étaient convaincus, primo, que le monde serait bientôt communiste, la science et l'esprit du temps étant nos meilleurs alliés. Secundo, que le parti, avant-garde de la classe ouvrière, était le garant du progrès de la démocratie et de l'humanité. Croire à la révolution était une supériorité morale, car il incombait au communiste de réaliser ce à quoi ont aspiré tous les hommes. Tertio, un communiste doit toujours être meilleur que les autres : travailler plus dur, étudier davantage, élever la conscience des autres. Et, s'il le faut, être prêt à se charger des sales besognes de l'histoire. D'aucuns faisaient étalage de leurs vertus et droiture, pour l'exemple, comme des acteurs dans une pièce à thèse. C'était le plus dur à avaler, ce moralisme devenu l'expression de la « volonté de puissance » et l'esprit du parti - un esprit de moralisme sans morale.

L'atmosphère de ces assemblées et débats - j'en trouvai une semblable en mai 68 - était lourde de tensions, et en même temps chaleureuse, pimentée de ce goût de la dérision et du plaisir inhérent au caractère roumain. Un goût qui s'épanouissait dans les fêtes organisées par les associations étudiantes. L'une d'elles, passablement arrosée et bruyante, m'a laissé un pénible souvenir. Un officier russe, encoconné dans les vapeurs d'alcool, régala son auditoire aux dépens des Juifs, leur astuce à profiter du moindre privilège, à se dérober au service militaire, etc. Il était un soldat bolchevique, lui fis-je remarquer, et chez les communistes, Juif ou non Juif, ça n'avait aucune importance. Pendant la guerre, il avait lutté contre les persécutions et l'oppression qui frappent tous les peuples. Et d'ailleurs Marx était juif. Ce qui eut le don de le mettre en fureur. « Ce n'est pas vrai », hurla-t-il, et il se mit dans un tel état qu'il fallut appeler la *gvardia*, la police militaire soviétique, pour le calmer. J'étais plutôt gêné et m'en voulais de l'avoir exposé à un tel dés-honneur.

Il m'arrivait aussi de me rendre aux soirées de mes nouvelles connaissances, où je rencontrais les fils et les filles des grands du parti. Des adresses flottent dans ma mémoire - Cotroceni, boulevard Dacia, ou Bratiano - sans évoquer d'image précise. Souvent on y dansait avec une faim de jouissance et la peur de voir tout disparaître du jour au lendemain. Ou bien on s'engouffrait dans les conversations que monopolisait chaque fois l'amazone d'un soir, retirant de son sac d'informations de petites plaques d' « on dit » avec la nonchalance feinte d'une joueuse à une table de casino. Ainsi l'étudiant qui se prenait déjà pour quelqu'un - moi - apprenait les faits et gestes des hautes sphères où l'on se piégeait et se déchirait à

belles dents. Et, balancé entre la curiosité et l'indifférence, entre la discrétion et la vanité, je me réunissais avec deux ou trois autres pour échapper au vacarme et commenter ce qu'on venait d'apprendre.

Dans ces fêtes et soirées, une nouvelle jeunesse se composait, qui serait plus tard la jeunesse dorée du régime. Elle s'en donnait à coeur joie et signait des traites sur le pouvoir à venir. Il y avait ceux dont les parents occupaient une position et qui s'initiaient à l'art et à la manière de cette vie. Et puis ceux dont les parents n'avaient pas la moindre position mais s'employaient à s'en créer une et à la faire reconnaître. Et puis ceux qui désiraient, de par leur classe, être in, s'amuser, et béeer d'admiration devant le spectacle dont ils étaient eux-mêmes les acteurs. Je mis du temps à m'en rendre compte. Ou plutôt c'est Gigi qui m'ouvrit les yeux, quand elle me présentait un jeune homme ou une jeune femme avec une remarque de flatterie faisant allusion à son pedigree ou à son titre. Ainsi, me semble-t-il, fis-je la connaissance d'un des fils de Gheorgiu-Dej, le secrétaire général du parti communiste. Il m'inspira de la sympathie, réciproque, pensai-je, à la façon dont il me serra la main de toute sa force. D'autres personnes avec qui je me liai dans ces occasions se sont avérées utiles, lorsque je décidai de quitter la Roumanie, en m'aidant à obtenir plus vite les papiers nécessaires.

Quelle inquiétude, quelle méfiance tourmenteuse se cachaient derrière la gaieté de Gigi lorsqu'elle me voyait intimidé, sidéré, devant une de ces jeunes « héritières » aux désirs évidents ? Je la sentais se rétracter comme une tortue à l'intérieur de sa carapace pour surveiller la scène, ses yeux parcourant anxieusement mon visage. Avec quelle lucidité elle percevait tous les détails, et quelle fierté à ne rien laisser paraître - la fierté de ceux qui luttent seuls dans l'existence. Elle dont le voeu le plus cher aurait sans doute été d'avoir un foyer, un enfant, un homme auxquels elle se serait entièrement dévouée, se dérobaient pourtant au lieu de chercher de toutes ses forces à le réaliser. Sortait-elle pour chasser des idées plus graves ? Souvent, au cours d'une soirée ou d'un dîner, elle demeurait absolument immobile, les yeux clos, jusqu'à ce que je me penche vers elle pour l'embrasser. Elle se blottissait contre moi et riait d'un rire sonore, ou se mettait à raconter des choses sur sa vie, plus sombre que je ne le pensais. Mon Dieu, lesquelles, je ne me rappelle pas.

Qu'est Gigi pour moi ? me demandais-je. Et ne savais si c'était la femme de l'amour, dont Dante dit qu'il meut le soleil et les étoiles. Ou la femme des amours,

pointes de chaude sensualité, éclairs verts de la jalousie, plaisirs de l'œil et brûlures de l'orgueil. Celle qui aurait pu me remercier, comme Mariana Alcoforado, du désespoir que je lui causais, et affirmer : « Je déteste la tranquillité où je vécus avant que je vous connusse. » Gigi fut dans ma vie une femme des amours, tant elle préférait les angoisses qui lui mettaient de la couleur aux joues, de la jalousie au cœur, entravée, bien sûr, par sa générosité, l'amenant à capituler devant mes infidélités supposées. Sans doute est-ce la raison qui a empêché notre liaison de s'abîmer dans l'oubli.

Par un de ces soirs d'allégresse, une certaine amertume me prit. La vérité m'apparut soudain : ces soirées ne m'apportaient pas de plaisir, je n'étais pas un être sociable. Qu'est-ce qui me torturait dans la présence des autres, le sentiment d'inutilité ou celui d'un échec imminent ? Craignais-je d'être jugé par des inconnus ? Pourquoi ne les quittais-je pas sans une vague mélancolie ? Supportais-je mal l'indifférence ? Si je ne ressentais pas une passion, je devais m'éclipser. J'avais oublié la passion, ce pourquoi je me sentais isolé - un corps qui n'a qu'un désir, fuir et se retrouver dans l'intimité des quatre murs de sa chambre. Étonnant, mais cette vérité ne m'était pas apparue jusque-là. Je m'enivrai, Gigi me ramena chez elle, je lui contai tout, et nous cessâmes de mener cette vie.

Quand j'ai commencé à écrire ces notes, je ne me doutais pas que ma sauvagerie remontait aussi loin. Elle m'a protégé, et aussi privé de certaines rencontres. Ainsi je me rappelle qu'ayant décidé, en 1946, de prendre une inscription à l'École polytechnique de Bucarest, j'y fis la connaissance d'un garçon avec qui je fus vite sur un pied de familiarité - son nom a disparu dans la fumée du temps. C'est lui, je crois, qui m'introduisit dans un des nombreux cercles de bohèmes en simili-Paris. Il se réunissait chez une poétesse communiste, au profil chevalin, d'une vivacité intellectuelle exceptionnelle. On disait qu'elle connaissait les importants - curieux éloge. Mieux aurait valu parler de son talent certain, encore que difficile à saisir. Elle présidait, avec son mari en retrait, des soirées musicales et littéraires où se pressaient des enthousiastes qui renâclaient, comme ledit étudiant, à choisir tout de suite ce qu'ils feraient le reste de leur vie. Et aussi des jeunes écrivains de talent, ardents, mais qui se montraient vaincus avant d'avoir lutté, rangés avant d'avoir dérangé. Paul Celan, je l'appris plus tard, devint un visiteur assidu de ce salon. Si j'avais été plus sociable, nous y aurions fait connaissance. Mais je fus

rebuté par le ton hautain de la poétesse, et le droit de préemption qu'elle s'arrogeait sur les hommes.

Enfin le printemps daigna passer. Je m'en aperçus à peine, au milieu de ce tohu-bohu. Et n'eus pas le temps de m'émerveiller du cri d'un oiseau au loin, des petites boules qui avaient éclos aux extrémités des branches, ou de la course des nuages diaphanes. Sans doute aussi à cause de Titel Petresco qui fut mis en minorité dans le parti socialiste, parce qu'il refusait de s'allier aux communistes. A l'époque, je savais déjà qu'en politique la conviction est nécessaire, même quand elle est impossible. Titel Petresco en avait une - sans démocratie, pas de socialisme - et la faisait partager vigoureusement. Mais même ceux qui l'approuvaient étaient pris au piège de leurs peurs et de leurs ambitions, et allaient le lâcher. Continuer à travailler avec Alexandre me pesait. Il me tardait, comme à Boïko, de m'en dégager à la première occasion. Elle ne vint pas si vite que je n'eus le temps d'observer que l'odeur de pouvoir et de dictature libère les gens du devoir de réalité. Ce qui satisfait mieux leur imagination. C'est en y excellant qu'ils se perdent. Mais ce printemps-là fut aussi marqué par un événement - si je ne confonds pas les dates - sur lequel je vais revenir.

2 août 1994

Tout en me mêlant à cette vie politique et mondaine, je continuais à travailler dans le mouvement de jeunesse que nous avons créé. Cela me plaisait, car il était plus proche de ma peau et de mon cœur. Mes amis étaient partis en me laissant le soin de fixer cette boule de neige qui n'arrêtait pas de grossir. Au lieu de polémiquer avec tout le monde, comme nous le faisons au début, je tâchai de dessiner un programme et de proposer un faisceau d'idées claires, inspiré par la synthèse marxiste et sioniste du Russe Borochof. Pour point de départ, une hypothèse : la composition sociale des communautés juives est une pyramide inversée, reposant sur sa pointe. Beaucoup d'intellectuels, d'artisans, de marchands en haut, peu d'ouvriers et de paysans en bas. Sa solution, aller en Palestine pour remettre la pyramide à l'endroit en changeant la majorité en travailleurs de la terre qui auraient leurs biens et leurs outils en commun, m'apparaissait dépassée. L'économie moderne inverse la pyramide des sociétés et la fait ressembler à celle des commu-

nautés juives en chassant les paysans des campagnes vers les villes et en remplaçant les ouvriers par des machines. La solution avait néanmoins une beauté radicale, donnant la vision d'une forme de vie neuve. C'est elle que je tentai d'expliquer clairement et plus directement, sans le désarmant artifice de l'économie, en tant que naissance d'une nouvelle culture et d'un sens éthique. Mon programme était fort irréel, traduisant le caractère extrémiste de mes vues de ce temps-là.

Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est lui qui attirait les jeunes en plus grand nombre dans nos cercles. Mais comme les idées acquièrent une vie propre, deviennent transparentes, quand elles s'incarnent dans un mouvement d'hommes ! Ils donnent l'impression de naître ensemble à une nouvelle existence. Les jeunes qui nous rejoignaient se réunissaient régulièrement pour lire et discuter, et se liaient d'amitié. Une certaine littérature naissait et circulait. Les plus zélés étaient sur des charbons ardents, en attente d'une possibilité de partir pour la Palestine. Notamment les plus pauvres parmi les artisans, et bien entendu quelques étudiants. Ils entraient dans les deux ou trois centres de préparation que nous avions créés. Chacun réunissait une trentaine de garçons et de filles qui s'y initiaient au travail manuel dans les fermes et les usines, à la vie collective autonome par la gestion du centre, et apprenaient l'hébreu.

Je me souviens d'être arrivé un soir avec Freddy dans un de ces centres. Boïko s'y trouvait déjà, car il aimait travailler avec les jeunes à la ferme, traire les vaches, ensemercer la terre. Selon l'habitude, nous prîmes le repas en commun ; c'était surtout une occasion de se réunir pour débattre ensemble, fêter des retrouvailles. A un moment de la soirée, et cela faisait partie du rituel, deux ou trois jeunes commençaient à psalmodier les phrases d'un chant hébreu, et les autres s'y laissaient entraîner avec ferveur. Certains se mettaient à danser, enivrés par l'atmosphère, s'imaginant être déjà arrivés en Palestine, parmi les pionniers amoureux de la nature, du désert et des rivages de la Méditerranée. Des êtres droits, fuyant le sentiment d'oppression et touchés par la grâce du monde, ainsi m'apparaissaient-ils.

Non que leurs rapports fussent exempts d'égoïsme, de jalousie et des mesquineries ordinaires. Ou de querelles à propos des repas, du travail, du dormir. Pas plus qu'ils n'échappaient à la peur devant ce à quoi ils s'étaient engagés, ou à la difficulté de tout partager. Cependant ils se levaient à six heures, s'occupaient de leur communauté, trouvaient le temps de lire et de se réunir, de se donner au

mouvement. Leur obstination répondait à une impulsion. Et dans cette réponse je voyais la preuve de la justesse de notre initiative. En deux ans, j'avais fait la connaissance de centaines de jeunes. Je me rappelais leur nom, leur histoire, et je savais leur parler de choses qu'ils n'avaient pas lues dans les livres. Je ne sais s'ils espéraient en une forte conviction de ma part, mais jamais ils ne me questionnaient. Sans doute percevaient-ils quelque chose de mon caractère timide et secret, assez inapte à partager la vie austère de leur communauté. Chaque cercle, chaque centre de préparation, exigeait néanmoins des gages d'attachement : ainsi je m'inscrivis à la faculté de droit d'Iassy, pour assurer les nombreux adhérents de mon séjour périodique parmi eux, et il me semble même y avoir passé des examens de droit.

Le soir dont je parle, au cours de la réunion qui suivait toujours le repas, Boïko revint sur le sujet de la religion. Elle était au cœur de notre dilemme, à son avis. Une fois qu'on y renonce, une fois la Bible abandonnée, qu'est-ce qui justifie le retour à la Terre promise ? Tout cela signifiait que, même si nous nous voulions marxistes, d'extrême gauche et athées, nous gardions la foi en l'Ancien Testament : sans elle, le sionisme serait illégitime, ou stérile. Cette idée, qui ne m'était pas venue, avait quelque chose de déroutant. On se poussait du coude en gloussant d'embarras. Bientôt le débat s'enflamma. Les arguments de Boïko avaient l'agrément de la majorité. Ce soir-là, je compris que, de même que le rameau ne peut porter de fruits s'il est coupé de l'arbre, de même une idée neuve ne peut convaincre si elle ne se greffe pas sur une tradition. Les gens l'aiment, elle fait vibrer les cœurs et elle simplifie les problèmes. Il était près de minuit quand nous nous séparâmes. Dans les chambres, on entendait fuser paroles et rires. Cette nuit-là, je ne pus m'endormir. Me manquait-il la chaleur et le sens humain de Boïko ? Étais-je trop doctrinaire, à distance des autres ? J'ai beaucoup changé par la suite. Finalement, au bout d'un an, l'incubation de nos idées avait réussi, et le mouvement, que Dov Berger proposa d'appeler Borochovia, devint populaire parmi les jeunes de vingt à trente ans.

Quand je regarde en arrière vers cette vie anarchique, elle m'apparaît, sous un certain angle, déconcertante et chimérique. Cependant, en l'écrivant, je la trouve toute différente. D'une part, j'étais entraîné par le courant des masses, la tendance sociale dominante. D'autre part, j'apprenais à former un mouvement, à participer à la croissance d'une minorité. Ce qui m'émerveillait, je ne le nie pas, c'est la rapidité

té avec laquelle, au début quelques individus parmi d'autres, nous devînmes si nombreux. Mais oui ! En ce temps-là, sans le savoir, j'incorporais deux expériences collectives, aussi fortes qu'opposées. Et découvrais en moi deux tendances, l'une fascinée par le grand nombre, l'autre attirée par le petit nombre. Ce n'est point par fatuité que je m'exprime ainsi. Je me rappelle simplement qu'à l'époque, cela me semblait on ne peut plus insensé. Et je cherchais à m'en dégager. Mais l'absence de certaines rigidités déjoua ces efforts. J'étais destiné, il faut le croire, à vivre dans un monde en désordre.

Toujours est-il que ces deux tendances ont dû cheminer inconsciemment et subir une transmutation insensible dans mon être. Sinon, comment expliquer le besoin que j'ai éprouvé d'explorer la psychologie des masses, et le désir de créer une psychologie des minorités actives ? Je me suis aperçu de l'absence de celle-ci dans les sciences sociales, et j'ai été le premier à la défricher en tant que champ de recherche, pour comprendre ce qui m'avait autrefois émerveillé. Quand j'ai écrit *L'Age des foules*, l'expérience communiste m'a servi d'aiguillon et de fil directeur. Mais pas pour *La Psychologie des minorités actives*. La relation au mouvement de jeunesse, en Roumanie, ne m'est jamais venue à l'esprit. Elle me paraît maintenant évidente, alors que je n'en avais pas eu conscience auparavant. Le plus étonnant est bien de retrouver, sous forme de théorie et de science, ce dont je m'étais détaché en esprit et en réalité, croyant n'en avoir plus gardé de trace. Et pourtant, qu'ai-je fait d'autre que d'amener à fructifier, dans une vie laborieuse et ordonnée, les expériences d'une vie anarchique et dissipée ? Qui l'eût cru ? Le passé, dont j'avais toujours cherché à m'extirper comme d'un chagrin insupportable, n'a cessé d'oeuvrer en secret dans ce qui est devenu mon oeuvre. Apparemment la loi de Lavoisier : « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme », est valable ici aussi. Du moins si l'on vit assez longtemps pour la laisser agir.

4 août 1994

Ce printemps-là, j'étais rarement à la maison. Et, victime de l'illusion de la montre - les aiguilles qui tournent et reviennent aux mêmes chiffres du cadran donnent une impression de répétition, alors que le temps fuit à chaque seconde -, je laissais les journées s'écouler. Ainsi je suis resté quinze jours à bord d'une idée

qui a surgi par surprise. Au cours d'une soirée, j'entendis parler d'Ilya Ehrenbourg. Il devait venir incessamment à Bucarest. Et ce fut le déclic : voilà l'occasion rêvée. Tous les soirs, je me répétais : il faut que j'aille voir Ilya Ehrenbourg. Lui seul pouvait débloquent la situation et accélérer mon départ pour Moscou. Un impératif aussi évident que difficile. Quel prétexte trouver et quelle introduction obtenir qui m'ouvriraient la porte d'un personnage aussi officiel et entouré ? Cela ne me semblait pas un grand péché de désirer le voir, au prix d'un stratagème. Je courais, je courais partout en quête d'un intermédiaire. J'avais mis dans ma confiance Cerbou, un ami de longue date. C'est lui qui trouva un biais et trancha le nœud gordien : « Fais-toi tout simplement passer pour un journaliste. » Quinze jours plus tard, accrédité par un journal proche de mon mouvement, j'entrais pour une interview dans la suite d'Ilya Ehrenbourg à l'Athénée Palace, le plus grand hôtel de Bucarest. Ce fut un des moments d'exception de ma vie. Je m'en souviens comme d'un film muet. Je revois l'animation des personnages et les intertitres, mais n'entends pas ce qu'ils se disent.

Aujourd'hui je serais bien en peine de retrouver ce que je balbutiai pour m'expliquer, pour m'excuser. Ilya Ehrenbourg m'accueillait, debout dans l'encadrement de la porte, et m'observait. Sa silhouette fragile était un peu voûtée, ses yeux pénétrants avaient du génie, et la délicatesse de son visage las et les mèches frémissant sur son front, quelque chose de juvénile. Désir de plaire, ou don de la métamorphose ? Je crus me trouver en face d'un magicien qui tantôt se retire dans la coulisse, tantôt s'avance sur la scène, se sachant irrésistible. Jamais je n'oublierai son regard. Oui, un regard qui donnait peur par instants. On y lisait une telle lucidité ! Et, quand nous fûmes assis, sa sensualité souriante s'effaçait devant une concentration sombre, impénétrable. Je n'en revenais pas d'être là. Où donc avais-je pris l'audace de le solliciter ? Mais je lui exprimai clairement mon désir d'aller à Moscou et pourquoi je voulais y aller. Je parlai des études que je voulais poursuivre, de mon besoin de m'arracher aux liens d'un passé impossible et d'un avenir incertain. Je prenais l'engagement de rester fidèle aux idées socialistes. Naturellement, j'essayais de le convaincre que j'avais longuement médité sur l'oeuvre que je comptais entreprendre, et que mon projet était mûrement réfléchi.

Ilya Ehrenbourg eut un mouvement en avant et s'immobilisa presque aussitôt. Était-il embarrassé ou irrité ? Il y avait en tout cas une note désagréable, presque coléreuse dans sa voix, quand il m'expliqua que Moscou n'est pas Paris, l'Union

soviétique un pays très différent de ce que je me figurais. Je l'écoutais respectueusement me raconter le mal qu'on s'y était donné pour éradiquer les préjugés sociaux. Et ce qu'on avait fait pour la culture des ouvriers et des paysans. C'est vrai qu'il y avait beaucoup plus d'écoles, d'universités, de journaux, de théâtres, et on y imprimait beaucoup plus de livres que dans n'importe quel autre pays du monde. Mais il fallait y être né, en avoir vécu l'histoire, et d'abord cette terrible guerre, pour trouver sa place là-bas. Je me hasardai à dire que je serais heureux d'en prendre le risque. Cette déclaration m'attira une riposte impatiente : « Peut-être plus tard ! » je le priai de préciser.

Et il revint sur la même idée : le pays était immense, et les tâches de construction du socialisme si colossales qu'elles submergeaient les individus. Quand on bâtit les villes et rase les montagnes, on n'a pas le temps de s'occuper de la vie intérieure de chacun, des questions éthiques et idéales. Je peux me tromper, mais il ne prononça pas une fois le nom de Staline, le mot de révolution. Je le revois encore luttant avec les paraphrases et les avertissements. Certes il déclara m'envisager la volonté de rompre avec tout. Mais non sans ajouter qu'il faut le faire à bon escient et garder l'esprit clair, surtout quand on est jeune. Et le visa pour l'Union soviétique ? Alors vint la réponse que je commençais à redouter. Si je suis du bon côté, je n'ai pas besoin de lui, le visa viendra. « Sinon, restez où vous êtes ». laissa-t-il tomber paternellement. L'expression s'est gravée dans ma mémoire.

Mon émotion était trop vive pour me permettre de parler, et, dans le court silence qui s'ensuivit, je me demandai : mais pourquoi, au lieu de me dire quelques phrases convenues et creuses, m'a-t-il fait une si ample leçon de choses ? Ilya Ehrenbourg s'enfonça plus profondément dans son fauteuil et baissa la tête, en dissimulant à moitié son visage, pendant le reste de notre conversation. Il faisait grand jour quand je sortis dans la calea Victoria emplie de monde et d'un joyeux vacarme. Cependant j'avais l'impression que la journée tirait à sa fin. A quoi pensais-je donc ? Pourquoi passais-je ma vie à rêvasser les yeux ouverts ? Tout ce que j'entreprenais ne menait à rien, n'avait aucun sens : le voyage à Moscou, la démarche auprès d'Ilya Ehrenbourg, sans parler de mes études et de mes amours. Après avoir beaucoup marché, mon attention ailleurs, je fis en rentrant le soir une halte à la maison de prières. Elle était calme et déserte. Des gouttes de cire coulaient des chandelles dont la lueur vacillait. J'aspirai la fragrance familière et le murmure des prières vespérales. Et les versets des Psaumes se répétaient dans

mon esprit : « Seigneur, comme ils sont beaucoup à me vouloir du mal, à s'élever contre moi, à dire de mon âme : Dieu ne pourra rien pour elle. » Je crois que l'entretien avec Ilya Ehrenbourg, qui se déroula en français, a été publié peu après dans le journal dont j'ai oublié le titre.

20 octobre 1994

Arrivés à la nuit tombante, nous avons pris le chemin conduisant à Debrecen en Hongrie. Sans que je les aie remarquées, les premières étoiles étaient apparues au-dessus de l'immense plaine silencieuse et vacante. Çà et là seulement, on voyait au loin le toit lourd et bas d'une ferme avec ses granges, on entendait aboyer un chien réveillé à notre passage. Nulle autre vie que le frottement des semelles sur le sol durci, un halètement à peine audible. Un calme infini sourdait de la terre sur laquelle se penchaient les silhouettes cassées de quelques arbres. Ainsi débuta une période de ma vie où je ne revenais chez moi que pour repartir de plus en plus loin, sans passeport et presque sans argent, avec le magnifique élan de la jeunesse, un fort sentiment de responsabilité pour ce que je faisais, et l'impression que le monde entraînait en moi.

Tout en marchant, je pensais à la visite de Dov Berger vers la fin du printemps. Avec sa franchise de soldat-laboureur, il me dépeignit l'afflux des hommes et des femmes en provenance de l'Europe de l'Est qui espéraient gagner la Palestine, via l'Italie ou la France. C'était mon tour d'accompagner les émigrants jusqu'à Vienne et aussi d'assurer les contacts nécessaires. La façon dont il définissait cette mission plutôt imprécise démontrait que Dov Berger voulait, avant tout, que je voie par moi-même ce qu'avait réellement été la solution finale. Sans une telle vision, tous les propos tenus sur ce qui s'était passé risquaient de n'être guère plus qu'un bavardage sentimental. Il me le laissa entendre quand il se pencha en avant pour me confier : « C'est drôle, il y a des gens que je ne peux pas comprendre. Ils croient qu'ils peuvent tout apprendre dans les livres et les conférences. » C'était une pierre dans mon jardin. Au moment de nous quitter, il me remit un *zettel*, une lanière de papier couverte d'une écriture fine, en hébreu, qui me tiendrait lieu de passeport.

Berger avait raison. A partir de 1945, de nombreux livres et articles sur la déportation en Transnistrie et les camps d'extermination avaient paru, corroborés par maint et maint témoignage personnel. J'avais assisté à une rencontre bouleversante avec Zukierman et Lubetkin, dirigeants de la révolte du ghetto de Varsovie, qui avaient décrit sa fin atroce, leur propre fuite. Au printemps 46, je ne fis aucune attention au temps qui s'écoulait quand j'écoutai Zissou, leader sioniste de droite - qui a eu une grande influence sur Isou -, parler des déportations en Transnistrie et en Russie. Au cours de l'entretien que nous eûmes après sa conférence, je m'aperçus qu'il y avait eu un côté Auschwitz et un côté Babi Yar - les balles dans la nuque, la chasse à l'homme dans les ghettos, les enterrés vivants -, disons, un esprit d'industrie et un esprit d'artisanat, dans la barbarie nazie. Le côté Babi Yar m'était plus familier, parce que des Roumains y avaient participé et que je pouvais exprimer plus ouvertement mon jugement. Ce qui me déchirait - en fait je n'ai pas de mots pour le dire -, ce ne sont pas seulement les exterminations auxquelles se livrèrent les troupes à l'aller, en pleine offensive, mais surtout leur criminalité au retour. Battant en retraite, elles n'en continuèrent pas moins à massacrer les vivants, à exhumer les cadavres des charniers pour les brûler et planter des arbres à la place, comme des assassins effacent leurs empreintes sur le revolver, les poignées de porte, les meubles. L'âme gonflée de détresse, je me demandais, en vain, de quelle étoffe étaient faits ces Rommel inconnus qui, au bord de la défaite, livraient une bataille lucide et calculée au misérable reste épuisé du peuple juif, à ces adversaires imbattables, les morts.

Il y a deux livres sévères et humains - Lilith et autres récits de Primo Levi et Le Livre noir d'Ilya Ehrenbourg et Vassili Grossman - dont on devrait lire chaque semaine des paragraphes, à côté des chapitres de la Bible et des Évangiles, dans les temples et les églises. Afin que les êtres humains se pénètrent du savoir de ce dont ils sont capables.

Je ne veux pas charger ce récit par trop de commentaires sur mes états d'âme. Simplement je dirai que je m'absorbais dans la lecture de ces livres et articles, et écoutais attentivement conférences et témoignages. Tout en espérant qu'un jour, dans cinq ou dix ans peut-être, afin que leur vérité fasse partie intégrante de ma vie et que je me sente le droit d'en parler à mon tour, je ferais connaissance avec les lieux, mais surtout avec les personnes qui avaient vécu dans leur chair ces inhumanités du temps. Or, traversant le no man's land en direction de la Hongrie,

chargé de cette mission par Dov Berger, j'étais en train d'accomplir ce dont je n'avais espéré la réalisation que pour bien plus tard. Et je me sentais étrangement heureux, soulagé.

Au lever du jour, on franchit la frontière. Le passeur, jeune et insouciant - je devais le revoir -, nous fit entrer dans une ferme à la lisière de Debrecen où nous prîmes le petit déjeuner. Vers midi le train arriva et nous y montâmes, une fausse carte d'identité en poche. Il roulait au milieu de la Puszta d'une beauté indescriptible au soleil. Des paysans courbés sur les sillons arrachaient racines et mauvaises herbes. J'avais l'impression que toute la nature saluait mon passage. Le train finit par arriver à Budapest où nous descendîmes. Le passeur me conduisit à travers la gare fourmillant de monde. Des gens pressés me frôlèrent et m'apostrophèrent dans une langue incompréhensible. Je croyais être devenu sourd au milieu du tumulte général. En même temps, j'éprouvais la sensation bénie d'être largué, du voyageur à qui plus rien n'est familier. Nous avons traversé le Danube dans un tintamarre ahurissant sur le seul pont resté debout. Quelle vue magnifique ! Depuis combien d'années n'avais-je pas vu cette eau du fleuve teintée de reflets pourpres au coucher du soleil ? C'était dans un autre monde, celui de l'enfance, où nous avons partagé nos bonheurs et nos secrets. Peut-être est-ce le Danube qui me donna le coup de foudre pour Budapest, avant de la connaître. Comme si je l'avais visitée dans une existence antérieure.

Me voilà devant un immeuble à deux ou trois étages, avec de belles grilles d'entrée. L'hôtesse m'introduisit dans une chambre spacieuse, aux murs tapissés de papier gai. Des pots de fleurs ornaient le rebord des fenêtres. Je ne désirais qu'une chose : m'y reposer et goûter un moment de solitude dans son charme délicieux. Il y avait une éternité qu'un aussi grand lit, aux oreillers et à la courtepointe fleuris, ne m'avait attendu, et j'en avais perdu le souvenir. Déjà l'hôtesse aux allures de grand-mère m'entraînait dans une vaste cuisine. Le passeur prit congé et je m'assis à table avec deux ou trois personnes. Étant novice, pour la première fois à l'étranger, je dus leur raconter, dans un allemand entrecoupé d'hébreu, épicé de yiddish, mon voyage et ma vie. Affairée à nous servir son *goulash* succulent, l'hôtesse, dont la silhouette gardait quelque chose de juvénile, nous pressait de manger, comme si elle redoutait que nous ne mourions de faim, et n'avait d'autre souci dans l'existence que de voir ses mets appréciés. En allant me coucher, j'appris d'un des convives qu'elle revenait d'Auschwitz . « Moi aussi », parvint-il enfin à dire,

la gorge serrée. Allongé tout habillé sur le lit, je fixais ce nom dans l'obscurité. Sans en pénétrer le sens, je devinais qu'il était terrible.

En ouvrant les yeux, le lendemain matin, je me rappelai, tout étonné, que je n'avais rien à faire, tout juste attendre les consignes pour le prochain passage en Autriche. Aussi décidai-je de vouer chaque heure à la flânerie, descendant et remontant la courbe des longues rues, changeant de direction au hasard. Au début, ramenant l'inconnu au connu, je croyais que Budapest égale Bucarest, à cause de son côté petit Paris. Mais bientôt je découvris l'allure seigneuriale et aristocratique de Buda, dominant de ses collines et de ses coupoles la fougue du Danube. C'était assez bizarre de se promener, insouciant, dans une ville où se pressaient tant de gens soucieux. Il en alla ainsi jusqu'à ce que, à la suite d'observations ponctuelles, je prenne conscience de l'étendue des destructions opérées par la guerre : ruines des grands hôtels, arches écroulées des ponts, murs criblés d'impacts de balles. Alors ma flânerie devint une tournée systématique des quais du Danube, du Parlement évidé, des immeubles démolis aux cours pleines de gravats et de meubles carbonisés. C'est donc à ce genre de désastres que nous avons échappé. Et j'imaginai les scènes de panique et de désespoir qui s'étaient déroulées. Cependant, je n'avais encore rien vu.

Au dîner, on m'apprit que la plupart des destructions avaient eu lieu pendant le siège de la ville, quand les Russes combattaient les Allemands de rue en rue. Et je me souvins : au moment de ce siège qui dura de décembre 44 à février 45, nous étions déjà libérés, ne pensant qu'à notre revue et à ce que nous ferions ensuite. Avions-nous donc vraiment subi la guerre à Bucarest ? « Toutes ces histoires n'ont pas de sens, des contes de grand-mère », fit l'hôtesse, interrompant notre conversation et mes interrogations.

Bien sûr, je ne fis pas que me promener au milieu des ruines. Budapest avait aussi des attraits, des excitants d'un autre genre. Deux personnes dont on m'avait donné l'adresse me les firent connaître. Elles m'emmenèrent à l'Opéra - ce fut la première fois de ma vie. A la sortie, le boulevard Élisabeth était illuminé, une foule gaie s'y promenait, et la grâce des jeunes femmes était rehaussée par leur élégance entretissée de sensualité et de raffinement. En ce temps-là, certes, j'étais très exercé à découvrir le charme d'une soirée, l'attrance de telle ou telle personne, l'exubérance qui se manifestait en tel ou tel lieu. Je garde de ces soirées sur le boulevard Élisabeth un souvenir de fête que je n'y ai plus retrouvé par la suite.

Mais c'est surtout cet éclairage nocturne, me dévoilant, de la terrasse de l'hôtel Gellert, une des plus belles perspectives d'Europe, qui m'ensorcela. Peut-être était-ce aussi dû à la musique tsigane qui nous faisait danser. Mais bientôt je sentis, au-dessous des violons ailés, de la contrebasse mélancolique, ce qu'il y avait d'irréel, de solitaire dans cette perspective : en haut le fantôme des ruines, en bas l'éclat métallique du Danube.

La veille de mon départ pour Vienne, je retournai au Gellert. Je crus me trouver, non plus sur la terrasse d'un hôtel, mais sur le pont d'un navire qui sombrait lentement, coulé par des forces irrésistibles. Cette impression de tristesse indéfinie, succédant à une fête éphémère, l'a métamorphosé dans mon imagination en un salon du Titanic, symbole du destin de l'Europe de l'Est. Sous l'emprise de ce sentiment romantique, pendant le demi-siècle où cette partie du continent fut sous domination soviétique, Budapest est la seule ville où je retournai. Je m'y rendais comme en pèlerinage, entrais au Gellert quand j'avais un après-midi libre. Rien que pour entendre le portier murmurer à l'adresse d'une dame d'un certain âge « *Küss die Hand, gnädige Frau* » (« Je vous baise la main, madame »). Pour respirer l'air de ce monde égaré. Ou pour regarder l'insupportable statue soviétique de la Libération au sommet de la colline penchée. On aurait cru qu'elle campait là pour veiller sur mon *Titanic* englouti, empêcher ce monde de remonter à la surface.

Quelque part dans mon souvenir, je revois l'hôtesse me préparer un en-cas pour la route sans accorder d'attention à mes protestations. Comme brûlant d'impatience, elle enchaîna en me confiant qu'avant la guerre, sa famille avait comme la mienne vécu dans une petite ville et fait le commerce des grains. Il y avait à l'époque des Juifs qui ne se cachaient pas, n'avaient pas honte de porter la kippa, de respecter le Sabbath, d'invoquer la Bible. Tout a changé maintenant, les jeunes délaissent la maison de prières, ne mangent pas casher, n'ont pas de pudeur entre eux. Ils se préoccupent du marché noir, ou de la révolution et du salut de la Hongrie. Et pourtant, après toutes ces souffrances, on devrait plutôt s'inquiéter de ce qui va arriver à son peuple. Elle souhaitait partir au plus vite pour ce coin de terre « bien à nous » - c'est l'expression employée par cette femme qui rayonnait d'une foi simple, profonde. Quand elle aussi s'éteindra, comme ma grand-mère, pensai-je, en la quittant tard dans l'après-midi, une étoile de piété disparaîtra du firmament.

Vers minuit, le camion s'inclina comme s'il abordait une pente, dépassa de quelques mètres le poste de douane de Hegesholom entre la Hongrie et l'Autriche, et s'immobilisa. Le passeur descendit sans dire un mot et promena lentement son regard sur nous. Un silence ! Pas un son, sauf le raclement accidentel d'une chaussure sur le plancher lorsqu'un homme endormi déplaçait son pied. Un officier écarta la bâche. Nous le vîmes sans le regarder et lui nous regarda en faisant semblant de ne pas nous voir. Il cria un ordre en hongrois, et le véhicule entra dans le no man's land. Le sifflement des oiseaux, suivi de l'appel du passeur, nous fit sortir. Je traversai avec le groupe d'inconnus familiers, qui son paquet à la main, qui sa valise attachée sur les épaules, qui un enfant dans les bras. De nouveau nous avons marché côte à côte sur un sentier entre des arbres. Pendant un certain temps, on n'osa se parler - de peur que, si nous mettions fin à cette conspiration du silence, nous voyions resurgir devant nous l'officier de la douane, comprenant avec horreur qu'il nous aurait suivis. Et j'apercevais dans les yeux la même crainte qui m'assaillait : être seul, absolument seul sur une terre inconnue, sans pouvoir revenir en arrière ni savoir où l'on nous emmenait. J'offrais le bras à une personne qui peinait, portais un bébé ou une valise, car il ne fallait pas interrompre le rythme de la marche. Au fur et à mesure que nous prenions de la distance, une certaine alacrité, une certaine joie de vivre devenaient perceptibles. Le passeur s'affairait à régler la cadence du groupe, tantôt faisant presser le pas et tantôt le ralentir, car le rendez-vous était fixé à une heure précise. On parvint à la zone d'occupation soviétique en Autriche à l'aube. Cette fois encore, les choses se passèrent bien. Quand nous avons atteint la lisière d'une petite forêt, le camion du Joint, aux insignes américains, venait d'arriver. Très vite on se hissa à bord, le véhicule démarra et nous traversâmes la zone soviétique, couverts par une bâche. bercé par les ondulations de la route et le susurrement léger agitant la bâche, un grand calme m'envahit. Je fermai les yeux en répétant dans ma tête : « C'est l'Occident, c'est l'Occident. »

22 octobre 1994

Il y a sept ans, l'université populaire Urania de Vienne m'a invité à un passionnant colloque sur Canetti. Ce furent des journées belles et remplies. J'y ai rencontré des intellectuels et des syndicalistes qui m'ont appris énormément de choses sur la guerre civile entre les rouges et les noirs, l'annexion de l'Autriche par Hitler et les manifestations de masse qui ont suscité l'intérêt de Freud et de Canetti. Je revis le centre de la ville plein de voitures luxueuses, d'hommes et de femmes élégamment habillés, le Ring, l'hôpital Rothschild, la Votivkirche. J'ai dîné dans la somptueuse cave de l'hôtel de ville et dégusté le fameux gâteau à l'hôtel Sacher. En même temps, j'éprouvais une sensation d'étrangeté dans cette capitale opulente et insoucieuse qui, au cours du temps, s'était changée en son propre musée aux façades convolutées et fastueuses, aux vastes avenues et aux jardins soigneusement peignés. Comme si la couche de ruines, la masse vivante et palpitante d'hommes et de femmes que j'y avais connus autrefois s'étaient enfouies dans le sous-sol, et que mes souvenirs ne reflétassent plus qu'un monde aboli.

Et pourtant, c'est ce monde qui s'empara brusquement de moi, un jour du printemps 46, quand le camion se dirigea vers le centre de Vienne. Elle surgit devant moi, ses grands immeubles aux larges portes d'entrée, ses magasins aux vitrines vivement éclairées, le flot des véhicules bruyants et surchargés, les trottoirs envahis de foule, de soldats, de police militaire, le tohu-bohu d'hommes qui vendaient des objets à la sauvette, de femmes et d'enfants pressés. Même les odeurs me paraissaient différentes, et la couleur verdissante des branches d'arbres feuillus s'étendait par-dessus les grilles et les boulevards. Ayant mis pied à terre, je me demandai si j'étais dans une ville, un immense cirque ou un parc d'attractions. Je croyais savoir ce qu'était une capitale vaincue, sevrée, sans égards, de ses plus beaux atouts, mais cela n'y ressemblait pas. Vienne, me dis-je, essayait de forcer le destin.

Plus j'y passais de temps, plus le printemps enchanteur s'insinuait, et plus je ressentais son délaissement à l'orgueil et à la splendeur défunts. Comme une femme vieillie avec grâce qui se tait devant le désordre et la vulgarité envahissants, songeant avec nostalgie aux occasions perdues à jamais, faute d'avoir eu le

discernement et l'audace d'en profiter. Elle a seulement repoussé palais et monuments dans le brouillard des symboles, laissant à nu places et rues aux couleurs fanées d'une carte postale désuète. On aurait pu penser, en y flânant, que la Vienne de Schnitzler et Zweig, où le mort saisit le vif, s'était retirée sur la pointe des pieds. Seule restait visible la Vienne où le vif était en train de saisir brutalement le mort.

Étrange au-delà de l'étrange m'apparaissait ce pêle-mêle d'architectures majestueuses dans lequel s'étaient représentés les Habsbourg. La cathédrale Saint-Étienne était tellement plus imposante au milieu des décombres des immeubles voisins que, plus tard, restaurée. Le plus mort d'entre les morts était le Ring, nébuleuse de palais des grandes familles, tous ces Esterhazy, Starhemberg, Caprara, Liechtenstein, survivants d'une culture aristocratique, qui suggéraient moins la déchéance que le dépaysement silencieux de ceux qui ont manqué leur histoire. De ma vie, je n'avais vu si belles demeures et si beaux parcs qui accentuaient la beauté vestigiale et funèbre de Vienne. Je ne les ai vus qu'occasionnellement, la plus grande partie de mon temps se passant dans le quartier des hôpitaux et de la faculté de médecine, immeubles cossus et anonymes, ou dans le vaste parc bordant l'hôtel de ville et la Votivkirche. A deux pas de la Berggasse où je longuais souvent un immeuble bourgeois sur lequel aucune plaque ne signalait que Freud y avait habité. Avant que des historiens à la nostalgie hypertrophiée ne reconstituent une Vienne en miniature dans le cabinet du psychanalyste, comme un marin son bateau dans une bouteille. La Vienne grandeur nature au pire l'ignorait, au mieux se désolait que le hasard l'y eût fait naître. Je me délassais en parcourant dans tous les sens la Hofburg, l'emplacement où s'était élevé l'ancien ghetto disparu, et le Karl-Marx Hof, citadelle de bâtiments rouges et jaunes délavés, un des hauts lieux de la résistance au fascisme. Culte des grands hommes oblige, je me rendis à Döbling sur la tombe de Herzl, insupportable panthéon et pompeux délire.

Au début, ce que je voyais, ce que je n'étais pas venu voir m'irritait. Entre les masses de militaires et de Viennois se glissait celle des réfugiés, venus par myriades de Hongrie, de Pologne, des Balkans. Sous les arcades de la Hofburg, on croisait des groupes de fascistes en cavale, fuyant la justice et les Soviétiques. Je reconnaissais ces preux de la croisade antibolchevique à leurs mâchoires, leurs regards froids, leurs chapeaux et vestons élimés, si ce n'est à leur parler. Puis d'anciens colons allemands, Volksdeutsche compromis avec les nazis par excès de

patriotisme, rentrant chez eux après deux ou trois siècles - mais avaient-ils encore un chez eux ? Et derrière tel homme fripé et ébouriffé comme s'il avait dormi tout habillé depuis un an, j'imaginai le propriétaire aisé d'une ferme florissante du Banat ou de Transylvanie.

« Ne jamais penser le coeur vide » ; excellente maxime : je l'avais écrite sur le cahier où je prenais des notes. En m'envoyant là, Dov Berger ne comptait pas éveiller ma compassion, le monde dans lequel il avait grandi ne tenant pas cet article. Sans doute voulait-il plutôt me faire constater, juger et d'abord participer, au lieu de ressasser indignations et récriminations. Mais que pouvais-je, que devais-je faire, dans cette ville affolée où tant de réfugiés affluaient ? Je n'en croyais pas mes yeux. Libérés des camps de concentration, ils avaient repris le chemin de leur maison, de leur petite ville, espérant retrouver une mère ou un père, un enfant, une femme, reprendre leur ancien métier ou seulement respirer l'air natal. Quoi de plus naturel ? En arrivant, ils ressentirent, menaçantes, la peur du soir, l'angoisse enfantine, inexplicable, de l'abandon - et s'il n'y avait plus personne ? La nuit tombait désolante pour un homme, une femme livrés à la solitude, face à la tâche écrasante de vivre. Certains n'étaient plus que dix ou vingt dans une ville où ils avaient été dix ou vingt mille. Sans personne qui leur parle ou les regarde avec affection. Fallait-il que les gens aient perdu le sens de l'humain pour trouver anormal que leurs anciens voisins ou concitoyens, vivant presque sous le même toit qu'eux, reviennent et demandent discrètement à reprendre leur place, leur foyer ?

Étrangers chez eux ! D'autres se sont arrêtés sur le perron, face à la porte fermée. D'autres encore furent chassés par les nouveaux occupants à coups d'insultes, sinon de pierres. Ennemis ! Ils n'opposèrent aucune résistance. Et rebroussèrent chemin quand des pogroms s'allumèrent, toujours en Pologne, meurtriers, délirants. A de tels moments, la mémoire de ces hommes et de ces femmes sauvés de la mort leur représentait qu'ils étaient tombés dans un piège, les autorités communistes fermant les yeux sur les persécutions. Et les condamnant à repartir au lieu de les protéger. C'était probablement un reliquat de l'Endlösung du temps de guerre visant à rendre le pays judenrein. Ils furent des dizaines et des dizaines de milliers à se masser dans les trains, ou à partir à pied, rejoints par d'autres rescapés de Tchécoslovaquie, de Hongrie, des pays baltes, je crois. Certains avaient déjà atteint Vienne, d'autres étaient en route. Le Joint les aidait à vivre, en chemin

vers un nouvel exil, car les autorités de l'Europe de l'Est, soulagées de s'en débarrasser, toléraient leur sortie clandestine.

Avaient-ils manqué d'audace, comme on le leur reprochait ? Il leur eût fallu pour cela des occasions et des alliés. Une brèche ouverte, on s'y élance, mais comment renverser à soi tout seul une muraille de Chine ? Je crois que je m'attelai à ma tâche avec plus d'énergie en apprenant leur sort. Du reste, jusqu'ici je n'avais pas eu de longs contacts avec des déportés. Combien étaient-ils ? A Vienne, ils séjournèrent en transit vers l'Italie, la France et d'abord les camps de personnes déplacées contigus aux camps de concentration d'Allemagne ou d'Autriche. Des revenants parmi les populations qui les ont ignorés, anciens KZ devenus DP.

Aujourd'hui encore, je revois nettement l'expression d'incrédulité sur un visage, qui demeure indéchiffrable pour moi, quand une personne en apostrophait une autre : « Quoi, c'est vous ? Est-ce que je rêve, est-ce vraiment vous qui parlez ? Dieu soit loué, quel bonheur de vous voir vivant ! » Puis, me prenant à témoin : « C'est bien lui ! Le voilà qui arrive tout droit de la Géhenne ! » L'homme avait réussi à quitter la Pologne via la Tchécoslovaquie - ou la Roumanie ? - et la Hongrie. Je lui ai demandé par quel moyen il avait atteint la frontière polonaise, son itinéraire me paraissant biscornu : « Par le train, répondit-il, il y avait une foule de gens qui s'entassaient dans les wagons. On avait peur. » Et, pour me rassurer, il ajouta qu'il avait quitté le train. Pourquoi prendre ce risque ? « Ça sert à quelque chose d'avoir l'air polonais. » Il était blond et plutôt grand. Je compris parfaitement ce qu'il voulait dire.

Pour ces existences vouées à la solitude d'un exil interminable, l'addition était salée. C'eût été une catastrophe pour eux de devoir la payer par un excès d'anxiété, une perte de l'appétit de vivre ou du nerf de l'humour, et d'exprimer ouvertement leur découragement. Si ce ne fut pas sur le mode joyeux, ils se présentèrent néanmoins avec une résolution proche de l'entrain. J'invitais parfois les nouveaux arrivants à prendre un café ou une bière. Ce n'est pas des plaintes qu'on égrenait alors. Au lieu de gémir, on se racontait des blagues. La plupart pour se consoler de n'avoir pu reprendre la vie d'avant. Ce qui me rassurait, car à présent, quelle différence y avait-il entre l'humour et le désespoir ? Ainsi me fut racontée la légende suivante : quand le Créateur exposa son chef-d'oeuvre, l'homme, le diable eut le culot de le railler. Sur quoi il fut chassé du paradis avec les anges qui

n'avaient pu contenir leurs rires, et l'enfer instauré comme une sorte de cercle de blagueurs, d'amateurs ironiques du Witz.

Je ne m'attardais auprès d'un interlocuteur qu'autant que les convenances le permettaient, sans trop le questionner sur les épreuves endurées, ni témoigner une compassion indélicate pour les émotions qu'il éprouvait. Il était exclu de rallumer par des questions pressantes les tisons d'une détresse qui n'avait pas encore refroidi. La seule fois où, à Vienne, je sentis le besoin impérieux de le faire, je m'attirai un : « Tout cela n'est pas pour vous, vous ne pouvez pas comprendre. » L'homme cependant ouvrit son cœur. Il ne lui restait plus personne, ni parents, ni amis, pas même un enfant issu de lui. Et maintenant, l'exil ! A quoi bon continuer à fuir ? A quoi servait son existence ? Il se laissa tomber sur une chaise, balança le buste d'un mouvement régulier, les yeux fermés, mais je n'entendis aucun verset sortir de ses lèvres. Sa voix trahissait un profond découragement, celui de l'auteur d'une faute inexplicable qu'il ne pourra jamais réparer. J'eus le sentiment que je devais faire quelque chose, mais j'ignorais quoi. De ces brèves rencontres à Vienne, il me reste à peine des noms, des souvenirs fugitifs, et ce sentiment indéfini.

26 octobre 1994

Mais, à vrai dire, c'est bien plus tard que j'ai vu et connu Vienne. En 1946, j'étais un étudiant qui commençait des études sans jamais aller jusqu'au bout d'un programme et aurait voulu profiter de la vie. C'est-à-dire que, la plupart du temps, je me livrais aux occupations que j'ai décrites, n'avais plus de vie privée, et allais quelquefois à une soirée. Je ne fréquentais pas les boîtes de nuit, je n'avais pas de goût pour l'alcool. Inhibé, peut-être pas, mais j'étais très prude. Certaines attitudes ou paroles osées me faisaient monter le rouge au visage, embarrassé et honteux. Or, dans ce printemps enchanteur, je me surprénais à penser à Vienne comme à une version contemporaine de Sodome et Gomorrhe. Sous les dehors d'une vie *nett und höflich*, celle de l'ancien empire, ville de cafés, de casernes, de brasseries et de pensionnats, se fardant de nuances légères presque paradisiaques. Mais les officiers n'étaient plus les cadets désargentés des romans de Zweig et Roth, pris dans les rets d'une *Liebelei*. La ville regorgeait de militaires, de véhicules, de troupes de passage, d'une grande variété d'uniformes. Les Américains portaient

calots, pantalons et vestes sanglées. Les Russes, à la démarche paysanne, arboraient une rangée de médailles sur leur vareuse propre. Les officiers français, petits et gourmés, étaient coiffés du képi. Les Anglais stricts, à la casquette plate, ne nous jetaient pas un regard.

À l'évidence, certains soldats avaient envie de donner un coup de pied dans la fourmilière qui les entourait. La plupart se contentaient de traverser, indifférents, ce courant d'hommes et de femmes qui affluaient de partout. En les observant mieux, on apercevait une espèce de marché. Les Russes avaient la fâcheuse réputation de voler et de piller. Sans être riches, on les disait casaniers et stables. En vertu d'une symétrie occulte, on créditait les officiers américains d'une naïve insouciance. On les voyait pleins de dollars, alimentant le marché noir, couvrant de cadeaux les femmes qu'ils faisaient passer d'un bras à l'autre. Cette boulimie d'amour vénal entraînaient toute la ville dans sa ronde.

Je trouvais quelque chose de violent, de physique, à ces amas d'hommes et de femmes avides de s'amuser et de dépenser. A tout hasard, je passais une heure ou deux parmi ces affairistes marrons, ces soldats bruyants, ces réfugiés, ces femmes élégantes ou vulgaires, se perdant dans l'alcool. C'étaient ceux qui qualifiaient de brillante une vie qui n'était qu'un bric-à-brac de déchéances aux heures de nuit. A l'aller et au retour, je m'attardais dans Mariahilferstrasse ou Kärtnerstrasse. Un observateur aurait pu supposer que je cherchais à m'approcher d'une prostituée. Certaines avaient des visages d'enfant, d'autres la gêne des néophytes, ou encore une raideur toute provinciale. Des fillettes intimidées en robe imprimée jusqu'aux professionnelles, le visage masqué de fard, en passant par les belles Hongroises aux lèvres humides et engageantes, toute la gent féminine était représentée. Je n'avais jamais rien vu de tel à Bucarest, tout en me disant que cela existait peut-être. Enclin à ratiociner, je me demandais pourquoi ce corps que l'on tient pour sacré, truffé d'interdits, et que l'on apprend à respecter, était profané, déshonoré, voué à la promiscuité.

D'autant plus que, dans le quartier des facultés, j'avais vu des petits garçons proposer les faveurs de leur soeur pour quelques cigarettes. Un soir, j'acceptai de suivre l'un d'eux dans une maison et je fus introduit dans une pièce contiguë à la chambre des parents. Pour ne pas rester là, j'invitai la jeune fille au restaurant, ce qui parut lui plaire. Elle m'amena dans un local fréquenté surtout par des militaires avec leurs maîtresses d'un jour ou d'une semaine. Des nuages de fumée de

cigarettes stagnaient sous le plafond. Les lampes voilées d'abat-jour diffusaient une lumière tamisée. La jeune femme avait une fraîcheur, une sensibilité à vif qui rendait sa présence séduisante. Elle ne parlait pas volontiers de la façon dont elle vivait. J'insistai et appris que, si elle allait avec des hommes, c'était pour aider sa famille, mais avant tout pour s'offrir des robes, des chaussures, des cigarettes américaines. « N'est-il pas gênant de proposer son corps à des inconnus ? » lui demandai-je. Elle n'y pensait pas et n'était motivée que par son appétit de vivre. Avec une joie enfantine et en chantonnant, elle me regardait, ayant l'air de dire : c'est comme ça depuis toujours et ça sera toujours comme ça. Ma compagne paraissait contrariée de bavarder au lieu de se préparer à ce pour quoi j'étais venu, supposait-elle. Elle était en feu, et ses jambes, en proie à la confusion, tantôt se serraient, tantôt me provoquaient. On aurait dit l'innocence en personne, mais une innocence qui la brûlait des pieds à la tête. J'aurais bien voulu, je veux dire que, si j'avais été capable de faire l'amour en payant, j'aurais cédé. Mais on ne change pas d'habitudes en un instant, et je la quittai en lui promettant de la revoir. Ce que je ne fis pas. En apparence, Vienne se livrait aux jeux de l'amour et de l'argent avec brio et fureur, dans toutes les strates de la société. Sans doute en est-il de la prostitution comme de la guerre : on se venge et on se mélange.

Bientôt, cependant, on saisissait que cette masse de militaires pesant sur le reste était en réalité le tuyau par lequel respirait la ville occupée. Je veux, bien sûr, parler du marché noir. Les soldats, surtout américains et russes, s'empressaient d'échanger toutes sortes de marchandises, nourriture contre appareils de photos et montres, médicaments contre bijoux, et ainsi de suite. Et d'abord des cigarettes. Il y avait quelque chose de fou dans cette fringale de cigarettes, surtout américaines. Quand un enfant ou une vieille femme, me prenant pour un Américain, me priait de lui donner une cigarette et que je répondais que je n'en avais pas, je les voyais aussi désespérés qu'un malade à qui on refuse sa morphine. Cette frénésie collective me fit aussi découvrir une matière dont je n'avais jamais entendu parler : le nylon. Comme les peuplades qui se jetaient sur la verroterie et autres pacotilles, on se jetait sur les bracelets-montres ou les bas. Je fis de même en achetant deux douzaines de bracelets pour épater mes connaissances à mon retour.

M'étant vite familiarisé avec les aîtres, je m'aperçus qu'en dessous des soldats et des réfugiés vivait une population démunie entre la pénurie digne et la misère cachée. Elle passait beaucoup de temps en quête d'une épicerie, boucherie ou bou-

langerie approvisionnées. On croisait des hommes et des femmes aux vêtements propres mais en piteux état, portant des cabas vides, et le soir, sous l'éclairage électrique, leur visage était hâve. Il était possible, et même probable, qu'ils mendiaient. Un soir, je découvris subitement autre chose. Avec un camarade qui travaillait à l'hôpital Rothschild, j'allai à un concert. N'ayant pas eu le temps de dîner, nous déballâmes nos sandwiches à l'entracte. Les yeux de nos voisins se fixèrent avec convoitise sur ces tartines de pain beurré, comme si nous étions des nouveaux riches se gorgeant de caviar. Plus que toute autre, cette scène m'apparaît emblématique de l'après-guerre : la pénurie, la pénurie de tout.

Les fastes de Vienne ? Pour moi, des coulées de gens déversés d'un peu partout, bourdonnant de langues, vibrant d'appétits et de terreurs. Cette Vienne, pitoyable et séduisante en diable, je la revis deux fois encore. Sa majesté anarchique et dévastée s'est gravée en moi. Elle a disparu avec ses exodes en masse, son fourmillement de soldats, de fugitifs, de profiteurs de guerre, de petites gens dépouillés par l'inflation, d'enfants et de femmes se livrant aux vainqueurs. Il n'y a qu'une vie, après tout, je le sais. Quand j'y retourne, je profite de mes instants de liberté pour hanter les lieux avec lesquels je partage un secret. Et me divertis au spectacle de la Vienne assagie, sillonnée de touristes, de bourgeois d'âge mûr pressés de s'asseoir devant la télévision, comme un « mafieux » repenté ou une femme qui, jadis prodigue de ses charmes, s'est achetée une conduite. Seule la lanterne magique du cinéma la rend à ma nostalgie, quand on projette *Le Troisième Homme*. Et le méli-mélo d'humanité se reflète dans l'oeil ironique et génial d'Orson Welles.

Je quittai Vienne sous un ciel limpide. Le trajet de retour reproduisit les mêmes étapes, mais en accéléré. Au bout de trois semaines, je rentrais sain et sauf à Bucarest de mon premier voyage d'homme. Présentant déjà que j'aurais envie de repartir, de parcourir de grands espaces, de voir des visages neufs, d'entendre des langues différentes. Qu'un de ces voyages serait sans retour. Et depuis j'ai, comme on dit, pas mal bourlingué.

25 octobre 1994

Tanti Anna eut la primeur du récit de mon voyage. Et me demanda seulement quelle langue j'avais parlée avec toutes les personnes rencontrées. Étrange question ! A laquelle je répondis en mimant une conversation où s'entrecroisaient des phrases en allemand, yiddish, hébreu, français et même hongrois. « C'est bien ce que je pensais », dit-elle en riant. Dans un sens, j'avais toujours vécu en plusieurs langues, en apprenant sans cesse de nouvelles. Un jour pourtant le doute m'est venu : est-ce un bien ? Dans le gâchis du va-et-vient d'une langue à l'autre, on devient un nomade, étranger à toutes. Et à qui la langue demeure étrangère.

Lorsque j'informai le mouvement de mon retour, on organisa une tournée de conférences dans les cercles, où je racontais les impressions recueillies au cours de ce voyage. Je dus insister à plusieurs reprises pour faire saisir à mes camarades que les fugitifs errant sur les routes d'Europe n'étaient pas des personnes sortant des camps, mais des hommes et des femmes chassés pour la seconde fois de chez eux. Les camps dans lesquels les Allemands avaient enfermé les déportés devenaient des lieux de refuge. Mes auditeurs écoutaient le récit avec stupeur et gardaient un silence religieux. Signe des temps, personne ne pouvant être sûr de ce qui lui arriverait. La façon dont Boïko avait réagi le démontrait. A la fin d'une conférence, il explosa. Je me souviens d'une de ses phrases : « Il n'y a pas d'avenir pour un exilé. » Et il annonça tout à trac son intention de partir pour la Palestine à la première occasion. Il dut nous quitter dans les mois qui suivirent - le dernier avec qui je pouvais encore parler d'Eddy, d'Isou et des autres amis qui avaient participé à la création du mouvement.

La vie reprit donc comme avant, en plus calme et plus régulier. Il ne se passait rien de mémorable, ni de remémoré. Sauf.. Oui, depuis un moment, j'ai abandonné l'espoir, en écrivant ces pages, de dater les souvenirs avec précision. Je ne doute pas de leur véracité, mais de leur chronologie. Parfois je me demande si le souvenir est unique ou composé de plusieurs. De celui-ci notamment : j'en situe une partie au début de l'été, mais duquel ? 1945 ou 1946 ? Est-ce ma mémoire qui fusionne les dates en un même soir de juin 1946 ?

Quand on annonça le concert réunissant Enesco et Menuhin, ce fut un événement national. Illettré musical, je savais seulement qu'Enesco avait découvert le violoniste de génie et que celui-ci venait rendre hommage à son maître. Plus curieux de les voir que de les entendre, je réussis à obtenir deux places - l'autre était pour Gigi - pour ce qui s'avéra un concert politique et mondain. Longtemps avant le début de la soirée, un public bruissant et fébrile emplissait la salle à ras bord. Je fus impressionné par les travées d'orchestre bondées, les généraux soviétiques ou alliés en uniforme d'apparat, suivis de leurs épouses mûres et plantureuses, se faisant ouvrir le chemin jusqu'à leurs places. D'un rang à l'autre, on échangeait des signes de reconnaissance, satisfait d'être vu là. Novice, je croyais assister à une parade assise et solennelle.

Lorsque Enesco, déjà vieux et cassé, se tint devant le public, l'instrument d'un côté et la partition de l'autre, une émotion intense magnétisa la salle. Très grand et jeune, Menuhin se complut davantage à séduire le public. Comme s'il désirait lui faire prendre conscience de la riche symbolique de ces retrouvailles avec son maître, il lui prit, je crois, doucement la main et la garda quelques instants dans la sienne. Assez longtemps pour que l'auditoire puisse y voir la main d'un des grands alliés serrant celle de la Roumanie, la main de la nouvelle génération pressant la main de l'ancienne, ou la main juive tendue à une main roumaine. Ou encore deux mains s'étreignant avec amitié, priant pour la musique égarée dans les ténèbres de l'histoire.

Du concert, je dirai seulement qu'il fut sublime. Est-ce à l'entracte ou à la fin que se répandit la nouvelle de l'exécution du général Antonesco ? Je n'ai aucune certitude à ce sujet et ne dispose pas d'indices pour affirmer que les deux événements ont coïncidé. L'avais-je donc oublié en si peu de temps ? Pendant son procès, il choisit le rôle du politique habile. A-t-il réussi, par ses calculs, à gagner quelque chose pour son pays ? Il a préparé son propre anéantissement. Mais le général Antonesco espérait l'indulgence, en plaidant l'irresponsabilité, et il invoquait les justifications de l'histoire, la force des circonstances. Ce soir-là, Antonesco n'était plus qu'un nom, abstrait et lointain, même s'il avait marqué ma vie à jamais. Ni haine, ni pitié, ni joie de son exécution, je ne ressentais rien. Je me retournai vers Gigi et rencontrai son regard qui avait tout compris. Vingt ans se sont écoulés avant que je pénètre de nouveau dans une salle de concert. C'est par son caractère unique que celui-ci m'a laissé un souvenir aussi fort.

2 novembre 1994

C'est par un bleu matin de la fin de l'été que, la lanterne de Dov Berger en poche, j'ai de nouveau quitté Bucarest pour Munich. Ainsi se continuait ma vie : trains à prendre, chambres où je séjournais peu, frontières à traverser - franchir une frontière de nuit, quelle tranquillité ! Trois ou quatre jours plus tard, je sortais du bureau de police de Sodome et Gomorrhe, muni d'une carte de séjour délivrée en échange de quatre belles oranges. D'être autorisé à circuler le plus légalement du monde me paraissait incongru. Les soirées se passaient à flâner, avant de m'asseoir à la terrasse d'un des célèbres cafés de Vienne, savourant une glace, écoutant de la musique. Charme de ces salons en plein air aux tables et chaises alignées, bruit de voix, pas légers du serveur qui s'approche, attentionné.

Puis je partis pour Salzbourg. Le train traversait un paysage tantôt vallonné, tantôt montagneux. Arbres feuillus, collines, maisons se fondaient dans une harmonie de lumière. Chaque village ressemblait à une carte postale avec sa vieille église, ses jardins et ses champs, son ruisseau bondissant au flanc d'une muraille de terre. Au-delà, j'imaginai les chaînes de montagnes tendues d'un horizon à l'autre. Jamais je n'ai traversé une contrée à la flore plus riche. Jamais je n'ai fait un voyage aussi enchanteur, seul et sans un nuage de souci. Le conducteur de la voiture où je montai à Salzbourg traversa lentement la ville et me nomma les curiosités. Non loin du Mirabellgarten, le jardin de Mozart, il entra dans le camp des réfugiés. Le réveil fut brutal. Quartier de baraquements installés à la hâte, village en quarantaine, cantonnement de nomades en pleine ville ? Tout cela à la fois. Les portes des maisons préfabriquées donnaient sur une large allée grisonnante sur laquelle, je m'en souviendrai toujours, des haut-parleurs déversaient une musique dissolvante et sirupeuse, comme dans les aéroports d'aujourd'hui.

Il se faisait tard quand on m'installa dans une petite pièce meublée d'un lit de camp et du strict nécessaire. J'entendais à larges intervalles de l'eau goutter. J'apercevais des silhouettes passant devant la fenêtre. Et le martèlement des talons, les cris et les rires quelque part du côté de l'entrée accentuaient mon dépaysement. Plus tard, le camp fut une masse sombre, avec ses milliers de dormeurs dont je croyais entendre la respiration. Seul le disque de la lune me reliait

au monde extérieur. Il est difficile de dire si j'étais anxieux ou simplement perdu dans une morose réflexion. J'avais séjourné dans ces belles villes, franchi des frontières et fait ce merveilleux voyage en train. Chacun, à la maison, devait m'envier ma chance. Pourtant cette nuit-là je sentis l'emprise d'un autre monde qui se refermait sur ma solitude. Mais j'avais promis d'aller jusqu'au bout et j'étais décidé à tenir cette promesse. C'est une de mes rigidités que de me sentir obligé par ma promesse, même si personne ne l'exige ou si c'est une erreur. A l'époque, je ne la traduisais pas par les mêmes notions qu'aujourd'hui. J'étais là, cherchant le sommeil, ballotté par une houle d'émotions.

10 novembre 1994

Ce qui s'appelait autrefois les camps de personnes déplacées de Salzbourg n'existe plus. Un de mes étudiants, que j'ai prié de vérifier certains détails, m'a appris que des bâtiments modernes, riches et imposants, en occupent l'emplacement. Arrivé dans le camp, je me préparai en pensée à la suite du voyage vers l'Allemagne. Pour des raisons que j'ai oubliées, le séjour dura une quinzaine. Non, c'est là façon de parler. Extérieur à ce monde dont je ne savais pas qu'il pouvait exister, que je ne comprenais pas - aujourd'hui encore, les mots pour le décrire se dérobent -, je m'y suis immergé, oublié au point de ne plus savoir comment le quitter.

Qui donc avait conçu l'idée de rassembler dans les camps de Salzbourg des Souabes, des Volksdeutsche dont certains avaient pris parti pour les nazis, des Slaves, me semble-t-il, et bien entendu des rescapés des camps de la mort ? Qu'est-ce que je faisais là parmi ces derniers, marqués par la souffrance, par les humiliations de toutes sortes, brisés par les épreuves qu'ils ont endurées, cherchant à faire le pas suivant pour sortir du désespoir, de la lassitude, du malheur. Pour la première fois de ma vie, je me trouvais devant cette impensable misère, devant des hommes mis à l'écart dans ces camps où seul importe l'effort toujours recommencé de boucher les fissures du passé, où il n'y a plus ni beauté, ni valeur, sauf dans ce silence des chagrins, des blessures du corps. Et leurs foyers ? Rentrer dans leurs foyers ! Au lieu de les libérer, on les avait de nouveau confinés dans ces ghettos démontables, errant de l'un à l'autre et emprisonnés dans chacun.

Ici à Salzbourg ils retrouvaient le froid, les rations avares qui ne rassasient pas la faim, les vêtements minables, les baraques sans confort, une existence précaire sur tous les plans. Ils apprenaient de la façon la plus dure ce que Dante avait appris de son exil : combien le pain d'autrui est amer et dur à gravir l'escalier d'autrui. Tous ces manques aggravés par la longueur d'un enfermement dont ils ne voyaient pas l'issue, le regret des habitudes disparues, le deuil des êtres chers et l'inquiétude d'ignorer leur sort, la hantise de survivre. Certes, ils recevaient bien une aide, mais le coeur n'y était pas. Et les promesses et directives restaient en grande partie lettre morte. A la plupart des nécessités en matière de santé, d'assistance aux enfants, ou de vie morale, les organisations philanthropiques ne pouvaient que chichement, voire en paroles. Et d'abord ce fait : les rescapés étaient traités en non-personnes, soit parce qu'on n'était pas sensible à leur désastre, soit parce qu'ils n'élevaient pas la voix assez fort, les années de camp les ayant rendus timides. Je ne sais pas comment cela se passa plus tard ; à l'époque, leur seul espoir de retrouver un chez soi, de mettre fin à cette situation douloureuse, ils le voyaient dans l'immigration en Palestine. Et puis on les y appelait. Sans l'avoir lu, ils disaient ce qu'Einstein écrivait alors dans la préface du Livre noir : « Pour de nombreuses raisons, l'existence des rescapés en Europe sera impossible - ils ont maintenant une terre d'accueil. »

Peu leur importaient les milliers de kilomètres les séparant des ports d'embarquement en France ou en Italie, l'opposition des Anglais et l'internement à Chypre. Tout cela était pour eux la vie qui faisait battre le pouls plus vite, la seule chance de retrouver un sens et une confiance en soi. Ce n'était pas une question d'idéalisme, de sionisme ou d'échapper à la misère. Certains savaient, d'autres devinaient qu'il n'y avait pas d'autre façon d'expié la faute de vivre, de se réconcilier avec les absents, et peut-être de hâter la fin de l'exil avec dignité. Aujourd'hui pas plus qu'hier, je ne sais définir ce qui justifiait cette foi. Ils avaient conclu un pacte avec l'espoir, voilà l'essentiel.

Je me souviens que la vie des camps m'absorba très vite. Je pouvais dormir très tard le matin et rester immobile à mon réveil, écoutant, sans penser à rien, le va-et-vient des pas, le bruit incessant et varié des voix, mélange cotonneux et lointain. Le désœuvrement et une certaine apathie des réfugiés, ni libres ni prisonniers, me guettaient. Comme eux, il me fallait lutter contre l'émiettement du temps, l'anémie des passions, la tentation de ne vouloir rien. Réagir contre le sa-

disme des petits événements quand, faute d'urgence, on les magnifie, en voyant partout un signe de désinvolture et de persécution à son égard. Lorsque, par discrétion, on ne parlait pas à une personne à peine connue ou entrevue, elle vous faisait sentir qu'on la traitait en quantité négligeable. Si on lui offrait une aide qu'elle n'avait pas sollicitée, cela voulait dire que vous la jugiez incapable de se débrouiller par ses propres moyens. Je ne pouvais leur en vouloir. Pourtant, dès le début, susceptibilité et accès d'humeur - on se montrait hargneux, on se chamaillait pour des riens - m'embarrassaient. Je ne savais pas sur quel pied danser. La tendresse du sort partagé ramenait l'émouvant et l'insolite, l'envie d'être parmi le reste des millions d'hommes qui avaient supporté le pire.

Ai-je dit que j'aime chanter, même faux ? Et lorsque l'archet d'un tzigane gémit et pleure ses notes, ou qu'une voix déchire l'âme par une chanson pailletée de nostalgie, j'ai le coeur tourneboulé. En cette fin d'été à Salzbourg, je l'ai souvent eu. On aurait dit que les chansons étaient les seules richesses que les gens avaient emportées, qui les rattachaient aux lieux et aux êtres qui n'étaient plus. Ils chantaient pour se donner du coeur, ils chantaient par fidélité à leur terre, à la partie de leur existence disparue à jamais. Il y avait si longtemps qu'ils étaient en route ! D'ailleurs une chanson est le seul signe d'identité qui ne trompe pas, par lequel on se reconnaît. Si quelqu'un en retrouve l'origine, la reprend sans se rendre compte, on se sent tout de suite familier et en confiance avec lui. Une chanson du pays : on a envie de dire à cet inconnu ce qu'on tait aux autres, parce qu'on se trouve sur la même longueur mélodique que lui. On rompt le silence comme un pain qu'on partage.

Ainsi ai-je rompu le silence avec mes voisins de Salzbourg : par une chanson, car je connaissais assez bien le répertoire de l'Europe de l'Est et identifiais parfois un accent. Revanche sur la vie du camp, faite d'excès d'isolement et d'excès de promiscuité qui aiguisent la méfiance et l'indiscrétion. Moi aussi j'étais curieux, j'aimais savoir à qui j'avais affaire. Mais ce sont eux qui me questionnaient sans retenue : que faisait mon père, comment était ma mère, combien avais-je de frères et de soeurs, étais-je marié, avais-je une profession, et ainsi de suite. Je les aurais offusqués en refusant de répondre et me sentais convié à poser les mêmes questions en retour, attestant que j'étais un des leurs. Sans s'en apercevoir, d'une chanson fredonnée on passait au récit de sa vie, comme si la mémoire embrasée recherchait les émotions et les images suggérées. Ainsi débuta une période où je me

racontai et où j'écoutai beaucoup, sans le chercher, ou pour savoir comment ils avaient vécu pendant la guerre, ce qui les avait amenés là.

Telle l'histoire de ma voisine, une femme entre deux âges, au large visage et à la poitrine maternelle. Elle s'occupait à faire la cuisine, la lessive, elle cousait et reprisait, tout en semblant avoir le regard ailleurs. Un des premiers soirs, elle m'invita à dîner avec son ami. Tous deux avaient été mariés et avaient perdu leur conjoint. Cette femme se sentait sans défense dans ce camp vacant et anonyme. Elle ne s'habitua pas à un monde où il n'y avait plus rien à craindre. La guerre finie, elle était partie chercher son père et sa mère pour les serrer dans ses bras et célébrer les fêtes avec eux. Elle ne retrouva aucun des siens, tous disparus. Dans l'appartement occupé, il n'y avait plus rien à elle, juste un peu de lingerie ayant appartenu à sa mère. Jour après jour, elle restait sans parler dans la pièce obscure, se consacrant à des tâches ménagères. Jusqu'à ce qu'elle soit forcée de partir avec d'autres vers l'Europe de l'Est.

Mais pourquoi avait-elle tant de difficulté à parler de la petite ville d'Ukraine où elle était née ? Une battue avait eu lieu dans le ghetto où elle vivait avec sa grand-mère. Une des pièces comportait une cachette où elles attendirent, retenant leur souffle, que la police fût passée. Espérant échapper aux fouilles qui continuaient, la grand-mère prit des dispositions qui eurent des effets malencontreux, mais lesquelles ? Ses parents n'étaient pas avec elle, mais pourquoi ? La femme parlait seulement d'une paysanne qui l'avait cachée, d'un parent de celle-ci qui faisait partie de la police ukrainienne. Et revenait à sa litanie : les parents qu'elle n'avait pas retrouvés. Les croyait-elle encore en vie ? Que lui était-il arrivé pendant qu'elle restait cachée, je ne le soupçonnai que longtemps après, en lisant d'autres récits. Elle parlait de ses mille péchés auxquels je ne pouvais croire. De temps en temps, elle levait les yeux en soupirant, se marmonnant quelque chose, peut-être une prière. Et à laquelle on devait lui répondre d'en haut : « Vous serez délivrée, parce que vous avez les mains pures. » Elle n'irait pas tout de suite en Palestine, attendant patiemment de se remarier, peut-être d'avoir un enfant. L'homme lui rendait régulièrement visite avant la tombée du soir. Il n'ouvrait pas souvent la bouche. A voir son regard las, mais épris, on était certain que tout allait suivre son cours prédestiné.

Deux ou trois autres personnes dont je fis la connaissance recherchèrent ma compagnie. Très vite, on se laisse entraîner dans la conversation, on est assailli de

questions sur la ville ou le pays dont on vient, sur sa destination future. On se surprend à révéler plus qu'il n'est coutume sur soi-même, ou seulement à se ressouvenir à voix haute d'une partie obscure de sa vie. Ce fut le cas pour cet homme jeune dont je me rappelle les cheveux roux poisseux, qui ne tenait pas en place. Il se levait, se rasseyait, marchait de long en large, s'arrêtait au milieu de la pièce pour me parler. Il était de Lvov, en Pologne. Dès le début de l'occupation allemande, ses grands-parents et son père furent envoyés en camp de travail forcé. Sa mère et lui vivaient dans un entourage chrétien, puis on leur enjoignit de rejoindre le ghetto. Ils purent se cacher mais furent dénoncés. Pendant que les soldats emmenaient sa mère, le garçon réussit à s'enfuir et se réfugia auprès d'un oncle. Ils parvinrent à se procurer de faux documents pour passer en Ukraine, dans un village des plus primitifs, où ils se louèrent comme travailleurs agricoles. La peur ne les quittait pas : n'importe qui pouvait les dénoncer, et ils devaient se tenir constamment sur leurs gardes. « Le pire, disait cet homme, n'était pas de craindre la mort mais de ne pouvoir se fier à quiconque. » Pendant la retraite des Allemands, ils gagnèrent un autre village, puis un troisième. Enfin ils tombèrent sur un groupe de partisans, avec lesquels l'homme combattit, je crois. Rentré à Lvov, il ne trouva personne mais apprit que sa mère vivait. Tous deux vinrent en Autriche, elle était à l'hôpital, très malade.

Ces silhouettes lointaines de récits parmi tant d'autres, à demi enlisés dans l'oubli, ces miettes d'une histoire tragique m'attristent, m'ôtent l'envie d'écrire. Du reste, je ne le pourrais même pas. De confiance en confiance, on chuchotait sa vie par touches successives. Comme si chacun portait en lui une vérité à révéler, une humiliation dissimulée. Ensuite dormir était impossible. Je restais au bord du lit, à repasser ces confidences qui me volaient le sommeil. Alors germa dans ma tête l'image d'un mal qui rôdait parmi les misères et les ruines de l'Europe. De tout temps, il y eut des populations en fuite, chassées, déplacées. Mais de voir celles-ci, de souches et de langues aussi diverses, recluses, en quarantaine, défaites et stigmatisées, ce n'était pas rien. Les voyant s'isoler et isolées dans les camps, on aurait pu les croire atteintes d'une sorte de choléra moral, qui n'était pas juste une souffrance, mais une véritable maladie, provoquée par l'impassibilité d'autrui, la blessure profonde de continuer à être un homme, une femme indésirés. Ce qu'avoue crûment le général Patton, quand il écrit que d'autres chez lui croient que

« la personne déplacée est un être humain, ce qu'elle n'est pas, et cela s'applique en particulier aux Juifs qui sont plus bas que les animaux ».

Par la suite, j'ai réfléchi à mon entrée dans l'équinoxe du choléra, et quand j'ai lu *Le Hussard sur le toit*, de Jean Giono, je l'ai réécrit dans mon esprit. M'imaginant être Angelo, son héros, parcourant les pays du choléra, l'Autriche et la Bavière. On s'attendait que je témoigne de la sympathie, que je me taise à certains moments et aie de la pudeur envers une douleur manifeste. Mais l'attitude responsable que je m'efforçais de préserver n'était qu'une faible défense contre ces récits. Et contre une psychologie qui, pour l'essentiel, tenait en une phrase : « Si il (ou elle) est mort(e), je n'ai pas le droit d'être vivant. »

Non, je n'étais pas taillé pour écouter une mère me dire ce qu'elle ressentait devant son enfant mort, le corps fracassé et ensanglanté. Ou un homme qui s'était marié juste avant la guerre et retrouvait un foyer vide, persuadé qu'il était responsable de tous les malheurs qui le faisaient rester seul. Tout ce que je pouvais faire, c'était de les admirer d'être restés aussi francs, sans crainte, n'ayant pas peur de la vérité. Mais toujours soutenus par cette foi de la remembrance. Quand, à mon retour, j'ai parlé à Dov Berger, il fit : « Je sais ce que tu veux dire. Je l'ai éprouvé moi-même. Mais qui est fait pour passer par des choses aussi incroyables ? » Il me surprit.

15 novembre 1994

J'avais envie de prendre des notes, mais curieusement ne trouvais pas le temps d'écrire une ligne, à peine quelques observations en désordre. Malheureusement je les ai détruites, il y a une dizaine d'années. L'une d'elles faisait allusion à cet homme jeune, la trentaine, qui vint me trouver fort joyeux parce qu'un de ses cousins s'était réfugié en Roumanie. Tout en buvant du café, et il en buvait beaucoup, il me raconta son existence dans les divers camps et ses trafics. Il gagnait de l'argent et tenait à le faire savoir. Il ne cachait pas son admiration pour les gadgets américains - chemises, montres, et tout ce qu'on obtenait par le PX. Pourquoi ces Américains étaient-ils si généreux ? Je le rassurai en lui disant que c'était leur façon de nous verser des droits d'auteur sur la Bible.

Quand il était dans un bon jour, on était sûr de passer des moments formidables avec lui. Il en fut ainsi lors de notre virée à Badgastein. Célèbre pour ses hôtes illustres, la station thermale dans la montagne donnait maintenant asile à des réfugiés logés en appartement ou à l'hôtel, où ils se trouvaient mieux qu'à Salzbourg. Pour qu'ils puissent l'apprécier, il leur aurait fallu du temps, oublier ce qu'est une vie normale - mais l'oublie-t-on vraiment ? Je demandai aussi à mon compagnon si certains réfugiés avaient subi des rebuffades ou des attaques. « Pas directement, me dit-il à peu près. Mais j'ai croisé le genre d'individus qui en auraient eu envie. Quand je leur ai fait comprendre à quoi ils pouvaient s'attendre, ils n'ont pas insisté. » On voyait en effet qu'il n'avait pas froid aux yeux et, comme pour Boïko, la violence était inscrite dans son corps.

Il ne tenait pas à en parler, mais préférait plaisanter, tout en me montrant Badgastein. Nous parcourûmes en flânant la station rue après rue, d'où nous apercevions de vastes alpages vallonnés vers lesquels descendaient en cascade les eaux impétueuses d'une petite rivière. C'est à l'hôtel où nous devions passer la nuit, si je ne me trompe, que mon compagnon me dit son projet de partir pour l'Amérique, et ses craintes de ne pouvoir le faire avant plusieurs années. « Que feras-tu en attendant ? » questionnai-je à brûle-pourpoint. Après un long silence, il répondit en hésitant. Il me parla de sa petite ville, de ses grands-parents, de sa famille presque entièrement disparue - et aussi de l'école qu'il avait peu fréquentée. Son visage avait pâli au souvenir des souffrances qui l'avaient endurci, des malheurs de ses proches et des personnes qu'il avait connues. Si nombreux étaient ceux auxquels il faisait allusion que je le surnommaï, par sympathie, Casanova des malheurs, un jour où nous nous baladions détendus à Salzbourg.

C'est sur la place du marché que j'eus l'impression qu'il voulait me confier une chose grave. Il en va des hommes comme des fruits qui risquent de pourrir si on ne les presse pas à temps. Aussi le priai-je de libérer son cœur de ce qui l'oppressait. Il me déclara : « Cet endroit est le pire de tous. Pourquoi entasse-t-on les gens comme ça ? - La vie est plus facile ainsi pour ceux qui n'ont personne, non ? » lui dis-je. Involontairement, le mot amorça son aveu : de ses frères et soeurs, encore petits, plus aucun n'était en vie. Et, sans lien apparent, il me parla ensuite d'une femme qui avait cinq enfants, dont une petite fille qui n'arrêtait pas de pleurer, et qui fut ainsi prise avec eux par un homme de la milice. Puis d'une autre essayant de couvrir de ses mains les yeux de son enfant affolé qui criait :

« Maman, qu'est-ce qu'ils te font ? » S'il s'agissait d'un viol, il n'en dit rien. Je n'osais pas interrompre son récit où les mots de soeur, petite fille, petit garçon revenaient si souvent. J'eus du mal à me défaire de sa hantise. Un frère lâche la main de sa petite soeur, effrayé par le bruit des balles. Une mère étouffe le cri d'un bébé pour le sauver - ou se sauver. Que se passe-t-il en eux ? Oui, ce récit intolérable d'horreur a marqué mon séjour à Salzbourg. J'eus pourtant le courage de dire en souriant à Casanova des malheurs qu'autrefois on défiait les morts. C'était cela, une vraie religion. Et maintenant, ces enfants morts étaient des dieux.

Après cette conversation, je m'aperçus que tout le monde, en racontant son histoire, parlait des enfants qu'il n'avait plus ou de ceux qu'il aurait voulu avoir. « Se pouvait-il qu'on ait donné l'ordre de supprimer les enfants ? » demandai-je à la voisine ménagère. L'homme était là. Il déchiffra vite la tristesse dans son regard de mère juive qui, pendant des générations, a enfanté dans la douleur les victimes des bourreaux. Avait-elle eu un enfant ? La femme devança ce que son ami allait peut-être dire : « Nous vivions à tout âge dans un océan de dangers et de peurs, même le bébé dans le ventre de sa mère. » En quelques jours, en quelques soirs, je fus sens dessus dessous. L'idée ne m'était pas venue que, pendant la guerre, nous avions été voués à être anéantis jusque dans le ventre de notre mère. Ni que chaque mère, chaque père rescapé étaient orphelins de leurs enfants. Était-il déjà arrivé dans l'histoire que des générations entières soient exterminées, pour que les traditions et la culture d'un peuple ne soient plus transmises d'une génération à l'autre ? Donc le génocide aurait été d'abord un génocide d'enfants. Je n'eus de cesse plus tard d'en rechercher la preuve. Cela s'avéra exact. A l'époque, j'avais griffonné sur un bout de papier : « On ne peut pas pleurer les enfants comme on le devrait, parce qu'ils ne sont pas morts comme doivent mourir les enfants. »

Même dans ces baraques, cette pénurie, la joie n'était pas absente. Ils avaient envie de prendre une revanche et de ne pas laisser passer l'occasion. Le soir surtout, quand amis et restes de familles se rassemblaient. A travers les minces cloisons me parvenaient le bruit des portes qu'on ouvrait et fermait, d'interminables conversations où tout le monde parlait et criait en même temps pour montrer son entrain. Quand ils m'invitaient à me joindre à eux, je n'avais pas toujours une bonne excuse de prête. A l'heure où la musique bruyante des haut-parleurs s'arrêtait, un ou deux hommes se mettaient à chanter du folklore de l'Europe de l'Est. Ou plutôt ils chantaient quelques bribes de mélodies entrecoupées de soupirs.

Dès que la fin de la soirée approchait, des intimes se pressaient autour de la table pour jouer aux cartes. La nuit était avancée et les étoiles brillaient très haut dans le ciel quand je rentrais. « Je ne suis qu'un raseur, me disais-je parfois, de me croire tenu de prendre une attitude grave devant ces plaisirs. Où est-il écrit que la vie dût être tout deuil ou toute allégresse ? » Lorsque je m'endormais en méditant sur ces questions insolubles, la couleur du jour naissant pointait déjà à travers la fenêtre.

Il m'arrivait aussi de trouver drôle, et d'en faire la remarque, qu'au milieu de ce tumulte de visiteurs, d'hôtes éphémères, mariages et divorces représentent une source inépuisable de préoccupations et de conversations. Quelle énergie s'y déployait ! Chaque homme paraissait n'avoir d'autre souci que d'être nanti d'une femme, et vice versa. Depuis la Bessarabie, quand on voulait marier mon père, je n'avais plus vu de scènes aussi typiques. Quoi qu'il en soit, beau garçon, Casanova des malheurs avait des succès féminins. Mais, en dehors des gadgets américains, il désirait par-dessus tout se marier avec une de ces jeunes femmes, pour avoir des enfants au plus vite. L'an dernier, j'ai repensé à lui en lisant l'article d'un psychiatre américain qui qualifiait les mariages des rescapés dans les camps de « mariages de désespoir », conclus à la hâte pour avoir des enfants. Il les expliquait par une réaction au fait qu'on leur avait dénié la qualité d'êtres humains. J'avais lu ensuite d'autres articles de la même eau. Que de niaiseries on peut écrire, quand on ignore la culture et l'aspiration à renaître et faire renaître sa communauté, qui s'épanouit dans un homme en situation d'exception ! On aurait mieux fait de parler de « mariages d'espoir ». Je voyais mon compagnon rayonner quand il offrait jouets et friandises à une mère, d'une voix caressante, presque une prière : « Nem for die Kinder » (« Prends pour les enfants »). Après tant d'années, je l'entends encore.

3 décembre 1994

Mon temps de Salzbourg était écoulé. Cependant je n'étais pas prêt. Je n'avais pas encore pensé au voyage en Allemagne, je n'avais pas surmonté les appréhensions, je n'étais pas préparé à les affronter. Quelque part dans mon sac, il y avait des feuilles de papier où étaient inscrites des directives, mais rien qui se rapportât aux hommes, à l'angoisse, à l'oppression spéciale des camps. Vers la fin de la

quinzaine, je sentis pourtant qu'il ne servait à rien de temporiser. Et qu'il serait bon maintenant de me remettre en route. Casanova des malheurs avait tenu à m'accompagner sur une partie du trajet. Le camion nous conduisit vers Hallein, puis traversa la frontière près de Bad Reichenhall en Bavière. Je me rappelle avec quelle fascination je regardais le paysage de montagnes, riant, étincelant sous un ciel pur d'un bleu presque violet. Et les petits villages que nous traversions, les modestes églises et les rues, les vénérables auberges perpétuant l'aisance d'une ancienne culture. A ce moment-là, je ne pensais plus au camp, j'oubliais mes appréhensions, tout en écoutant mon compagnon faire des comparaisons avec les villages de son enfance, les maisons pauvres et le sol triste des champs où travaillaient les paysans.

La route ouvrit sur le mystère et l'aventure quand s'affichèrent les noms de Garmisch-Partenkirchen et de Berchtesgaden. Je me souviens de mon étonnement, de mon anxiété. Ils existaient donc, ces lieux ! C'est donc ici que Hitler, entouré par une procession de dignitaires nazis, se faisait photographier ostensiblement dans toute sa puissance, sur fond de neige. Il se reposait dans sa villa aux allures de forteresse, implantée dans ce beau site, tandis que des milliers et des milliers d'hommes mouraient dans les steppes gelées de Russie, les bateaux au large de l'Océan, ou sur les châlits des camps d'extermination. Combien de fois ne m'avait-on pas montré ces hautes montagnes aux actualités cinématographiques. A les voir pour de bon, il me fut de plus en plus impossible de séparer dans mes sentiments le spectacle abhorré de naguère du spectacle présent. Lorsque nous fûmes à Berchtesgaden, le chauffeur proposa de faire une halte pour visiter l'endroit. Il avait déjà accompli tout seul ce pèlerinage funèbre, et répétait en le racontant : « Il n'y a plus que des carcasses. C'est ce qui reste de la chasse effrénée pour le pouvoir sur le monde. » Je refusai. Laissant Casanova des malheurs sur un quai de gare un peu plus loin, je lui promis de m'arrêter chez lui sur le chemin du retour. Et continuai mon voyage vers une destination inconnue. Pour moi, l'épopée était encore à venir.

Une destination qui m'est restée inconnue : était-ce Landshut, ou peut-être Landsberg, célèbre par la forteresse où Hitler fut emprisonné et près de laquelle on établit ensuite un camp de concentration ? Je revois une bâtisse imposante, monastère désaffecté ou ancien collège à la façade grise et jaune, les longues galeries d'un préau ouvrant sur une vaste cour intérieure. Il me manquait le calme, la

patience de m'intéresser sèchement aux édifices, et la force de me cuirasser contre la foule dans la grande salle bondée d'hommes et de femmes où j'entrai ce jour-là. Le dieu du tohu-bohu avait dû les compacter dans cet espace anonyme, vivant mélange de tous âges et toutes complexions. Ensuite un responsable trouva dans la longue enfilade de chambres celle qui allait être la mienne et m'y laissa. Par la fenêtre, j'apercevais les ruelles aux pavés plats de cette ville étroite, les clôtures décorées et les portails des maisons cossues alentour. J'étais là comme hébété et je songeais, tout stupéfait, que j'allais dormir à côté d'Allemands. Cela ne me faisait pas peur, alors que, me disais-je, rien que de l'imaginer pendant la guerre m'aurait paniqué.

Aujourd'hui seulement, je comprends que j'étais arrivé là sans le vouloir, ni réfléchir aux conséquences. Comme bien des fois dans ma vie, cette passivité s'avéra salutaire. A chaque étape m'attendaient gîte, couvert et des gens à qui j'apportais aide et information, ou qui m'en donnaient. Tout le monde paraissait affairé et circulait d'un pays à l'autre, ou plus exactement dans la vaste zone d'occupation américaine. J'empruntais, la plupart du temps, un des camions transportant réfugiés, nourriture ou vêtements. On imagine mal, près d'un demi-siècle plus tard, l'étendue de la pauvreté dans l'immédiat après-guerre, le coeur de l'Europe divisé, non pas en pays, qui s'étaient écroulés, mais en quatre zones d'occupation, américaine, russe, britannique et française, et les millions d'hommes et de femmes jetés sur les routes, parmi lesquels deux cent cinquante mille étaient des rescapés. Or, dans cette période d'incertitude et de sidération devant une catastrophe dont on commençait à percevoir l'étendue, personne ne savait au juste que faire. Mais il était urgent d'agir. Et les premières à le faire furent les organisations d'assistance, américaines évidemment, efficaces et pourvues de moyens. S'y ajoutèrent des mouvements d'émigration, et d'autres, politiques, voire religieux, qui accompagnaient une vie sociale naissante. Pour Dov Berger, la raison principale de mon voyage était de maintenir le lien avec le mouvement qu'il représentait, de prendre une vue claire de son réseau, et d'y participer, si nécessaire. D'autres responsables agissaient de même pour une raison analogue. Dov Berger avait, je le suppose, une seconde raison. Au cours de l'été 46, la pression politique des communistes s'était accrue - il y eut même des procès politiques, si mes souvenirs sont exacts - tandis que l'inquiétude se répandait parmi la population. Quelques-uns pensaient à un grand courant d'émigration de Roumanie, qui ne pouvait se faire que par

l'Ouest à ce moment-là. Berger était prévoyant, et voulait s'assurer des chemins que ce courant pourrait prendre. J'ajoute que ce courant d'émigration roumaine finit par avoir lieu, non en 46, mais en 56, dans des conditions tout à fait différentes.

C'est à peu près ce que je me rappelle des motifs de ce deuxième voyage. D'ailleurs, à quoi bon s'attarder là-dessus, puisque, une fois sur place, rien n'était pareil à ce qu'on attendait ? Je m'efforçais de rester aussi proche que possible de ces rescapés qui se déplaçaient d'un camp à l'autre, soit dans l'attente d'une vie meilleure, soit pour ne pas rester en place, en proie à une agitation permanente, comme s'ils étaient à la recherche de quelqu'un qui leur aurait donné rendez-vous - mais où ? - et qui n'était pas encore arrivé. Ils passaient d'une déception à l'autre, un espoir à peine né était bientôt flétri. Car beaucoup d'entre eux n'avaient plus personne, et ne supportaient pas l'idée qu'au cours de leurs pérégrinations, ils ne reconnaîtraient un pays ou une payse ni ne seraient reconnus par eux. Ainsi se laissaient-ils envahir par le mal de l'attente.

Quel monde irréel ! En vérité, il devenait rapidement le mien. La personne dont on m'avait donné le nom n'était plus là. Mon impatience à savoir ce que j'aurais à faire amusa beaucoup la responsable, qui considéra mon insistance à trouver les vrais contacts dans ce monde imprécis et mouvant comme un joli cas de monomanie. Elle ne fit pas attention quand j'objectai que mon temps était limité. Pas plus qu'elle ne m'offrit la moindre explication ou excuse, parce que personne d'autre ne serait à même de mieux me renseigner. A Munich, peut-être. Désireuse, je crois, d'achever de me convaincre que personne ne se souciait grandement de mes faits et gestes, elle ajouta : « Vous pouvez même disposer de quelques semaines. Rien ne presse. » Je pensais voir là un signe du désordre qui régnait un peu partout, du manque d'habitude des personnes chargées d'administrer les camps. En quoi je me trompais.

En fait, plusieurs organisations militaires ou civiles caritatives improvisaient, afin de maîtriser le flux des rescapés. On ne s'était pas demandé ce qu'on ferait d'eux à la sortie des camps de la mort, comment leur procurer un toit, de l'argent, subvenir à leurs besoins, enfin tout. Veiller à ce que les enfants, les jeunes ne soient pas laissés dans l'oisiveté qui ferait d'eux des bouches inutiles, des ignorants. Ou s'occuper des hommes et des femmes qui souffraient, mais en silence, et désiraient vivre de nouveau en êtres humains. Dans ce genre d'affaire, on s'engage

avec tout son coeur, ou alors on s'abstient, et certains responsables ne le savaient pas. Ils étaient déconcertés, ou énervés par tous ces gens qui les harcelaient ou osaient les critiquer parce qu'ils attendaient plus qu'un toit et de la nourriture, après tant d'années où ils avaient enduré le pire. Ma quête d'une tâche précise et d'un contact désigné risquant de devenir épuisante, je résolus, une fois que j'eus saisi la situation, de ne plus me tourmenter. Même si je ne pouvais rien faire d'autre, du moins remplirais-je une partie de ma mission en rendant compte de la situation des personnes déplacées et de leur hâte à émigrer. J'informai donc une personne de mes intentions et, d'un ton soulagé, elle me répondit que je pouvais faire tout ce qu'il me plairait.

Ma résolution prise, je plongeai dans la vie du camp avec une attention plus soutenue. Jusque-là, j'avais eu peur que les mots, les noms auparavant abstraits - chambre à gaz, camp de concentration, solution finale - ne se mettent à parler. Et ces matricules, tatoués à la saignée du bras, je les regardais furtivement sans oser comprendre. Aussi, lorsque je l'aperçus sur le bras de la jeune femme qui m'avait invité chez elle, la caresse eut valeur de question. J'écoutai en silence le récit des étapes qui l'avaient conduite ici, via Buchenwald. Elle se prit la tête entre les mains. Était-il possible que tout cela lui fût arrivé ? Pourtant elle ne se souvenait plus de l'adolescente d'avant. A présent, c'était une femme, les années avaient fui dans un cauchemar. Malgré son sentiment de liberté tout neuf, elle ne s'exprimait qu'à mots entrecoupés, se surveillait. Elle parla de sa mère, vivant avec un trafiquant qui faisait fortune, de son rêve d'avoir des enfants. Tout en se jugeant perdue pour l'amour, elle le dit humblement. Mais moi, je ne comprenais pas. Je n'ai compris que plus tard. J'ai compris que cette femme ne supportait pas les regards. Elle n'avait pas suffisamment d'innocence et de force pour croire que Dieu lui accorderait un peu de justice, de compassion. Il y avait de la lumière dans les cernes noirs de ses yeux. A l'aube, je m'endormis, pensant à l'improbable destin qui m'avait mis en face d'elle. Lorsque je me réveillai, vers midi, un arôme de café et de cigarettes flottait dans la pièce. La jeune femme paraissait guetter mon retour à la conscience. Après avoir mangé, je lui proposai de faire une très longue promenade dans les environs. Elle avait eu peur - mais de quoi ?

Les jours suivants, je devinai bientôt comment les choses s'étaient passées. La chasse à l'homme dans les ghettos, le départ vers le camp en wagon de marchandises, l'arrivée dans la gare réservée aux déportés. Puis les vociférations des sol-

dat, l'aboïement des chiens, et les longues files d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards désorientés. Dans l'air malodorant claquaient des ordres, nageaient des bouffées de fumée, des grumeaux de neige ou des flocons de poussière. Sur le point d'ajouter quelque chose, le compagnon qui décrivait la scène d'une voix précipitée se tut brusquement.

Mon embarras fut à son comble le soir où, au dîner, je demandai étourdiment : « Et ensuite ? » Le souvenir de la scène vécue fit reposer leur verre aux deux ou trois convives. Entre eux, ils évoquèrent, chacun avec sa variante, la sélection, la séparation des maris et des femmes, des jeunes et des vieux, des parents et des enfants. Ou encore ce jour où, les réserves de gaz étant épuisées, on jeta les enfants dans le feu. Mais où cela se passait-il ? Et puis l'arithmétique. Une fois un certain nombre atteint, les déportés faisaient un pas en avant. Sachant que les autres disparaîtraient en fumée. Cette fumée qui sortait de la cheminée... Le compte recommençait chaque jour, interminable roulette russe manoeuvrée par le démon. Au bout d'un moment, plus personne ne dit mot. Je savais pourquoi : ils avaient tiré le numéro perdant. C'est si terrible de tenir à la vie quand n'ont pas été épargnés les autres, les proches qu'on passera son temps à pleurer. Une vie devenue une lutte de tous les instants, qui les tenait éveillés la nuit, mouillant leur oreiller de larmes. Les hommes étaient serrés les uns contre les autres, gesticulant et parlant de bols remplis d'une sorte d'eau brunâtre et de morceaux de pain dur. Dans la pénombre, leurs visages étaient flous et angoissés.

Ces journées offraient en permanence un grand théâtre de rencontres. Parfois j'étais pris dans la brume d'une histoire et n'y voyais rien, comme égaré dans un tunnel. Je n'en saisisais que des lambeaux, péniblement recousus à ceux d'une autre histoire, ou surpris par hasard dans une conversation qui donnait un aperçu d'une scène d'une cruauté que n'avaient même pas imaginée ceux qui décrivaient ou peignaient l'Apocalypse. Chacun de leurs mots était une fenêtre entrebâillée sur l'enfer du ghetto et des camps. Incessant défilé d'images que la mémoire fixait dans ses archives et, par là même, mettait à l'écart. Sinon elles m'auraient fracassé le coeur et j'aurais songé avec désespoir à ce que j'étais alors. Ou à ce que j'aurais pu être, si le destin... Lorsque je voulais poser une question, la mémoire m'arrêtait brusquement : « Non, cela ne se fait pas. Suppose que ta mère ait péri. » Oui, la mémoire filtrait les mots, les empêchant de me faire du mal. Quel terrible assortiment de destins ! Mais aujourd'hui que ceux qui les ont subis sont sortis de la

période de deuil et ont livré leurs témoignages, il serait indécent de ma part de répéter les récits entendus alors. Ils ont continué à vivre en moi, sans que j'aie cherché ou réussi à les enfouir sous la couche protectrice de l'oubli.

Les gens enclins à dramatiser me portent sur les nerfs. Ici, personne ne dramatisait, au contraire. justement, cela m'angoissait. Je les écoutais en me forçant au calme, mélancolique comme je le suis, mais une fois couché, je ne pouvais m'endormir. Sitôt que je fermais les yeux, je voyais défiler les suicidés, les colonnes de déportés, le site d'Auschwitz. Ou bien je continuais à dialoguer avec ceux que j'avais rencontrés dans la journée. Les nuits étaient devenues sales. Aux premières heures de l'aube, je buvais un café à petites gorgées, pensant que le génocide a ceci en commun avec le soleil : nul ne peut le regarder en face.

Oh, je voudrais faire une exception et, entre tous les souvenirs, choisir celui de l'homme à la nymphe : ainsi l'avais-je surnommé. Un souvenir frais et serein comme au premier jour. Ce voisin, originaire de Lituanie, m'a touché quand il se mit spontanément à me parler de lui-même. Il posa la main sur mon épaule, prononça mon nom, et, lavant la vieille tasse sale, parla. Les Juifs furent obligés de creuser leurs tombes, puis on les fusilla, on les jeta dans les fosses qu'on recouvrit de terre, et ce fut tout. Lui passa la guerre dans de petits villages, travaillant chez les paysans. La nuit, ces images, ces fusillades le harcelaient. Le jour, il vaquait à ses occupations, le coeur saignant. Le récit de ce voisin m'avait bouleversé et le sourire qui entrouvrait ses lèvres fortement jointes était fait de chaleur. Ce sourire exprimait son chagrin intérieur qui ne connaissait pas d'apaisement. Je découvris aussi que quelqu'un attendait souvent son retour. C'était une fille, jeune et petite, dans les quatorze ans. Elle lui préparait à manger, nettoyait sa chambre. Elle était pleine de respect pour lui, et l'homme plein de prévenance envers la petite.

Les voyant se promener ensemble, je fus frappé par le contraste entre le visage sombre de l'homme et le visage illuminé de la fillette, qui lui parlait tout le temps. Il voulut se justifier. On s'était assis, lui et moi, dans la grande salle pour prendre un café. Tout ce qu'il savait de la petite, c'est qu'elle n'avait plus qu'une tante et avait gardé d'amers souvenirs des paysans ukrainiens chez lesquels on l'avait cachée. Il se sentait maladroit et cela le préoccupait. Lui-même avait grandi au bon vieux temps, quand ces choses-là étaient l'affaire des parents. Et le voilà ébloui devant cette enfant, troublante et troublée, qui se tournait vers lui en toute confiance. Le plus drôle est qu'il n'en savait pas long sur la manière dont les filles

se développent - la pudeur l'empêchait d'y songer. Et j'étais tenté, pour le taquiner et le soulager à la fois, de citer une phrase qui devait lui être familière : « Le Seigneur a racheté Jacob, ne crains rien, mon serviteur Jacob. » Puisqu'il n'avait pas reconnu en elle sa Rachel. Bien entendu, je ne l'ai pas fait, car il avait posé sur moi un regard aussi droit que sa conscience.

La jeune femme que je connaissais avait une amie. Celle-ci vivait dans un apparent désordre et, excellente cuisinière, recevait beaucoup de monde. J'étais content de prendre un repas à sa table d'hôtes, au lieu de me contenter du *corned beef* et autres conserves exotiques que mon estomac supportait mal. Une femme qui avait dû être très belle : cheveux noirs coiffés en arrière, entremêlés de nombreux cheveux blancs. Des polars américains traînaient partout, le plancher était jonché de mégots. Je l'imaginai arrangeant des mariages ou tirant les cartes. Qu'avait-elle vécu, elle qui n'en confiait rien ? Personne n'aurait osé la questionner. En allant chez elle le soir, on était sûr d'y trouver des hommes et des femmes qui, quoique étrangers les uns aux autres, se sentaient à l'aise. Parmi les nuages de fumée qui stagnaient, tous parlaient en même temps. On chantait des mélodies Pleines de larmes et de soupirs. Assis sur le petit canapé, quelques-uns lisaient des magazines. Quelque chose d'élevé et de tendu régnait dans la pièce, planait sur eux. C'est l'effusion slave, on n'en guérit jamais. On est toujours prêt à s'épancher, à chasser d'un geste ses propres craintes et celles de l'autre. A se comporter en *Nebenmensch*. Un mot intraduisible que Freud emploie quelque part, et dont ces effusions me donnaient l'image.

Or, un soir, tout à coup, cette femme, notre hôtesse, éclata. Elle se mit à parler de l'existence des femmes dans les camps où elle avait été déportée. Impossible de concevoir, dit-elle, le terrible manque d'amour, les tortures du désir plus lancinantes que la faim, la misère et le deuil permanents de l'âme. En langage exalté, elle détailla les colonnes de femmes dépeignées, haillonneses, épuisées par les corvées et le besoin d'un autre corps. Honte et pudeur se succédaient quand elle évoqua les jeunes filles dénudées, aux seins à peine formés, sous les regards indifférents ou hostiles. Puis les chiens. Elle revivait la scène : ces milliers et milliers de jeunes filles qui n'avaient pas connu l'amour, ou à peine, nues, affolées, la cavalcade sur la place, les officiers braquant leurs armes. Tous ces corps d'amour envolés en fumée, dont il ne restait que l'odeur de chair brûlée, conclut-elle. Des paroles aussi incongrues que difficiles à supporter. On parvient lentement à l'amour ;

en un instant, à la haine. Elle y était parvenue, à la fin de ces paroles désolées. L'hôtesse s'excusa d'avoir laissé les souvenirs jaillir des intimes profondeurs de son âme. Histoire de traiter le mal par le mal.

Lorsque aujourd'hui je pense à cette soirée, la tristesse d'alors me revient. Je suis sorti de la pièce, à pas précipités, fuyant presque. Les phrases et les mots se sont gravés dans ma mémoire, parce qu'en partant je me suis répété : « Ce fut donc au-delà de la barbarie. » L'assassinat des hommes était dans la logique de la guerre. En leur temps, on s'attendait que les barbares pillent, violent, engrossent, vendent toutes ces femmes, ces jeunes filles tombées entre leurs mains. Pour humilier le vaincu et, comme tous les vainqueurs, jouir de leur victoire. Mais ce meurtre froid et asexué, ce plaisir cinéraire, me scandalisait profondément et me lacérait à vif. Même les barbares n'auraient pas agi ainsi, à l'encontre des croyances et des instincts humains. Les nazis, me disais-je, avaient commis un crime d'eunuques. Impassibles, une idée à la place du désir, ils ont détruit sans désir une masse vivante de désirs. Ce qu'ils avaient fait de leurs instincts humains, qui pourra le dire ?

Aujourd'hui encore, je m'en veux d'avoir eu cette pensée choquante. Mais j'étais tellement secoué que je ne savais pas ce qu'elle avait de profanateur, de froid, d'impudent. L'ayant eue, je me sens obligé de l'écrire, même si j'eusse préféré la taire.

Lorsque, plus tard dans la soirée, la jeune femme ouvrit la porte et me regarda, elle eut un sursaut. La vague de mélancolie m'avait repris, le goût de la vie s'était éventé. Le destin m'avait fait venir de si loin pour humer les pistes de l'enfer. C'est de cette façon que j'appris ce que fut la solution finale.

6 décembre 1994

« Mais j'avais l'âge où les journées sont longues », écrit Naipaul. Moi aussi, en ces jours affairés et mémorables, aux soirées qui n'en finissaient pas. A force de côtoyer sans cesse des gens venus de partout, la géographie changeait. Dans ma marche vers l'Ouest, je suivais une carte mentale lisible, apparente, comportant des frontières nettement tracées, de grands fleuves, de hautes montagnes et des

villes historiques - Budapest, Vienne, Salzbourg, Munich, Paris. Cependant qu'une autre carte se formait subliminale, transparaissant sous la précédente. Chacun ici s'y référait, comme s'il avait oublié l'autre. Elle ignorait frontières, fleuves, monuments : rien qu'un réseau de voies ferrées et de routes, reliant entre eux des non-lieux, Birkenau à Auschwitz à Buchenwald à Landsberg à Borrowitz, et tant d'autres. Nul n'aurait entendu ces noms, si la victoire alliée n'avait décacheté l'enveloppe qui les gardait au secret. Peu à peu, j'appris une partie de son existence, je vis plus clairement ses contours et son étendue. Comment dire ? Cette carte subliminale s'amplifiait dans mon esprit jusqu'à supplanter la géographie visible qui m'avait conduit en Allemagne. De petits traits, mais qui font comprendre les changements continuels que je subissais.

Tout récemment, j'en ai eu la preuve en lisant le journal de Stefan Zweig, écrit pendant la Première Guerre mondiale : « Impression pénible. Mais deux heures plus tard, à Auschwitz, un groupe de soldats allemands attend d'être embarqué. Admirablement équipés, fourbis, au garde-à-vous, comme sur un champ de manœuvres, on aperçoit avec admiration l'avant de cette morgue, si déplaisante tout à l'heure. Admiration que l'on ressent doublement parce que ici - nous sommes à un kilomètre de la frontière - l'univers allemand pénètre dans l'univers polonais. » Ce n'est pas le fait qu'un homme aussi subtil ait pu écrire ce genre d'homélie, chevaucher de tels lieux communs, qui m'a surpris. C'est la coïncidence qui a amené Zweig à sélectionner toutes ces vertus - la taille des soldats, la discipline, la pénétration de la civilisation allemande *nett und ordentlich* dans la civilisation polonaise crasseuse et désordonnée, dans cette gare insignifiante entre toutes celles où il s'est arrêté au cours de son voyage. (A son époque, peu de trains s'y arrêtaient, probablement, et je doute qu'elle figurât sur une des grandes cartes de l'Europe.) Et que, de toutes ces vertus qu'il admire et qui le rassurent soient issues, comme des branches sortent du tronc, les horreurs qui ont fait de la gare d'Auschwitz une gare de l'enfer.

Soudain, en lisant son journal, me revint une scène inverse de la sienne. Je me rendais à la réunion annuelle du comité scientifique de la société Max-Planck à Starnberg. Changeant de train à Munich, j'attendais dans la gare rutilante, regardant les rames ultramodernes arriver et partir avec une ponctualité d'horloge. Une voix suave énumérait les stations auxquelles la prochaine s'arrêterait. Encore à demi sommeilleux, dans la litanie de noms inconnus surgit Dachau. A peine eus-

je entendu le son de la première syllabe que je fis un pas en arrière, comme un automate. Un flash bizarre me traversa l'esprit. Ai-je bien entendu, ou mon imagination m'a-t-elle trompé ? Ne suis-je pas la victime d'une mise en scène, tous les autres voyageurs complotant ensemble contre moi ? Je ne pouvais pas le savoir. Sur le tableau indicateur j'ai longuement regardé le nom lugubre. Jusqu'au moment où j'ai chuchoté le nom, d'une voix à peine perceptible. Puis j'allai m'asseoir sur un banc, un gobelet de café sur les genoux. Je me rappelai le jour lointain où j'y étais allé, sans l'avoir décidé en pleine conscience.

Devant participer à une réunion à Munich, j'avais quitté le camp dans la matinée. Le véhicule entra dans une petite ville, la route débouchait sur une place, et il s'y arrêta. En me penchant par la fenêtre, j'apercevais les rangées de maisons d'une blancheur éclatante, ombragées par des arbres. La belle végétation des jardins avait les couleurs de l'automne. Le soleil était monté au zénith, comme il le fait de temps immémorial. Peu de monde dans les rues. Je pensais que chacune de ces maisons avait l'air d'être à sa place, et non posée à l'improviste comme en Bessarabie. Les habitants devaient se préparer à déjeuner. Je pensais à tout cela quand, au moment de repartir, le chauffeur fit : « Nous sommes à Dachau », sans même un regard alentour. Je sentis mon cœur se contracter. Dachau était donc plus qu'un nom ? Comment avais-je pu l'imaginer comme un non-lieu, des baraques abandonnées cachées dans une sombre forêt ? Devinant mon désarroi, le chauffeur répéta : « Oui, voilà Dachau. » Je n'allais tout de même pas m'enfuir, et lui demandai de me laisser descendre. Il s'étonna : « Je ne comprends pas ce que tu veux faire ici. C'est un endroit pernicieux. Et puis il n'y a rien à voir. - Tu comprends parfaitement », répliquai-je. Et je descendis en claquant la portière si fort que les vitres tremblèrent - du moins je crois m'en souvenir.

Quand il eut redémarré, je m'avançai à la façon d'un automate. Oh, comme je suivais des yeux, sans le voir, chaque passant et les paisibles demeures où quelqu'un, assis près de la fenêtre ouverte, regardait au-dehors. J'aurais donné cher pour savoir ce qui se passait dans sa tête tandis qu'il m'observait. Et que, soupçonnant où j'allais, en présence de cet inconnu ses souvenirs le fouaillaient. Il ne me fallut pas longtemps pour apercevoir la voie de chemin de fer. Abandonnée ? Les restes d'un convoi, quelques wagons, peut-être une locomotive étaient arrêtés entre les barrières abaissées. Au-delà se profilait la silhouette d'un bâtiment - une usine ? - aux murs décrépits, séparé d'un vaste terrain par une haute clôture. Des

mauvaises herbes avaient envahi le sol. Entre les baraquements sans étage poussaient des fleurs sauvages. Et encore ceci : un camp, non, plutôt un quartier de fabriques, bureaux, villas des contremaîtres, logements pauvres des ouvriers. Aucune fumée ne s'échappait de la cheminée. Et à elle seule cette absence donnait à cet ensemble géométrique, d'un jaune et vert délavé, l'aspect d'un paysage minéral, funèbre, figé pour toujours. Il me semblait découvrir un site extraterrestre, les débris d'une ville inconnue, chue d'un autre univers et fichée dans la terre.

En atteignant le carrefour de deux grandes rues d'où l'on voyait maintenant le camp tout proche, je m'arrêtai, crispé et plein de ce respect qui me prenait, enfant, à l'entrée d'un cimetière. Je ne cacherai pas ma peur de rencontrer quelqu'un de vivant. Mes pieds refusaient de céder à la curiosité impure pour parcourir les quelques centaines de mètres séparant le carrefour de la voie ferrée incluse dans le périmètre sacré. Je devais me retenir pour ne pas tomber à genoux. Des larmes aveuglèrent mes yeux. Puis soudain le silence se fit, le corps raidi, le souffle retenu, l'esprit vide - un interminable instant d'effrayant esseulement.

Qui sait comment, reculant de quelques pas, je me retrouvai le dos collé à un immeuble. Haut de trois ou quatre étages, arrondi, ceint d'un balcon, il dominait le carrefour. Mon regard s'éleva vers les nombreuses fenêtres qui trouaient le mur blanc. Elles avaient vue sur le camp. Je ne maîtrisais pas la panique d'un tremblement qui débutait par des palpitations et se répandait dans tout mon corps. Non à cause de ce qui se trouvait en face de moi, mais à cause de cet immeuble, de toute la ville et des rares passants. Ah oui, autrefois ils avaient dû voir les convois interminables qui manoeuvraient ou stationnaient, les déportés errant derrière la clôture, corps squelettiques et existences piétinées, les soldats avec leurs chiens et leurs fusils. Elle devait intriguer les habitants de Dachau, cette gare de la mort, aujourd'hui silencieuse et à l'abandon, si différente de leur propre gare de vie. Naguère, imaginai-je, ils s'approchaient de la fenêtre pour regarder le ciel, ils sortaient sur le balcon. Leurs yeux croisaient ceux de la foule des pèlerins forcés de Dachau qui se pressaient le long de la voie ferrée, la traversaient craintivement. Ou les visages hâves et sales, les haillons rayés, les têtes rasées derrière la grille.

Craignant que quelqu'un ne s'aperçoive de mon tremblement, je restai sur place un très long moment, en proie à des pensées confuses qui me montaient à la gorge comme des sanglots. Abasourdi de me trouver, dans cette petite ville provinciale, devant la barbarie à son sommet. Un vieux type, dans les soixante-cinq

ans, s'était approché d'un pas silencieux et prudent. Indécis, il se tourna à gauche puis à droite, sans doute pour traverser. Enfin il s'arrêta non loin de moi. Un regard sévère, direct, jaillit de ses prunelles et m'enveloppa. Ses yeux se baissèrent et accompagnèrent les miens dans la direction du camp. Quand il eut achevé son inspection, il s'éloigna délibérément sans mot dire. Mais, au moment de partir, il inclina la tête.

Le reste s'est fait de soi-même, acheter un billet à la gare, retourner au camp et regagner ma chambre. Je me laissai tomber sur le lit, les paupières ouvertes sur la vision de Dachau. Pourquoi y suis-je allé voir ce que j'avais vu ? Tout de même – à quoi bon le nier ? - c'est cette gare qui nous avait inconsciemment hantés pendant quatre ans, c'est là qu'on tremblait de descendre une nuit et de disparaître. Ceci s'est passé il y a longtemps. Mais je me rappelle nettement la maison arrondie, la voie ferrée, le regard abstrait du vieux type. Et comment j'allai le soir même chez l'hôtesse où, comme d'habitude, plusieurs personnes s'étaient réunies. On parla pendant des heures avec l'insatiable frénésie des angoisseux et des exilés. Ils s'accrochèrent à ce que je racontai de Dachau. Les observant de près, je remarquai ce à quoi je m'attendais : la peur, tout simplement, la peur qui est peut-être la forme ultime du respect qu'un rescapé peut témoigner à son passé. Cette conversation entamée pour s'en libérer s'est poursuivie tard dans la nuit. Chacun préférait voir s'envoler les heures, sachant qu'il ne dormirait pas. Depuis lors, il suffit que j'entende le mot Dachau pour me retrouver en ce lieu de midi, à regarder immobile la voie de chemin de fer délaissée. Et la silhouette du camp, changée avec les années en épure translucide.

20 décembre 1994

Si je ne me trompe, car j'ai du mal à m'y reconnaître dans les dates, le lendemain de l'arrêt à Dachau j'étais dans le train qui roulait au milieu d'un paysage vallonné encore verdoyant, grasses prairies et petites forêts, fermes propres et bien tenues, comme je n'en avais jamais vu en Roumanie. Tout semblait paisible, épargné par la guerre, jusqu'à ce que le train entre en gare de Munich, vers la fin de l'après-midi. Hommes et femmes se bousculaient, des enfants sautillaient au-

tour d'eux, criant quelque chose aux adultes pressés. De vieilles personnes correctement vêtues s'approchaient des voyageurs en leur proposant des objets.

Quand je me fus extirpé de la foule et du hall peu accueillant, Munich, berceau de l'apocalypse allemande, fut devant moi, en ruine. L'air véhiculait une odeur de charbon, de poussière et de fumée. Tout autour de la gare centrale et jusqu'à la place de l'Odéon, je crois, les châteaux de décombres, les monuments de gravats et les remblais d'éboulements. Les bombes avaient dû pénétrer par le toit des immeubles et le souffle avait fait le reste. Les portes et les fenêtres des maisons que je longeais avaient été arrachées, puis rafistolées tant bien que mal. Pierres, tôles, murs sectionnés jonchaient des terrains vagues. Quand passait un tramway surchargé, avec un grondement sourd, il ébranlait les édifices qui tremblaient sur leur base, comme atteints par la force qui les jetterait définitivement à terre. Le feu avait sculpté les façades, privées de vitres, et dessiné des traces noires sur les maisons encore debout. Elles avaient pourtant de l'allure, les plafonds à peine maintenus par des pignons déchiquetés, les trous béants dévoilant moulures et corniches. Décor d'avant-garde, pensai-je. Décor de misère, quand je vis plus tard les enfants dans une cour pleine de gravats entre des immeubles aux portes défoncées. Et le linge blanc qui flottait au-dessus des tas de pierres grises et d'autres débris.

À l'époque, ce fut un choc de voir les avenues des premiers triomphes rhétoriques de Hitler, sur lesquelles ses troupes défilaient au pas cadencé, toutes entrailles dehors, immeubles jetés à terre par l'averse des bombes, qui, le soir venu, étaient surmontés par des morceaux de ciel parsemés d'étoiles, gigantesque toile de cirque. J'eus alors une sorte de révélation.

Laquelle était :

Les revers de fortune frappent plus vite les peuples que les individus. Actes de naissance et actes de décès se succèdent dans l'histoire comme à l'état civil. C'est bien d'un tel acte de décès que j'apercevais les traces. A cela, il n'y avait aucun remède. Qu'elles me paraissaient rebutantes et hargneuses, ces ruines balisant les rues. Comme la lumière déclinante se reflétait, pauvre et indifférente, sur la ville. Et comme tout ce qui l'habitait était faux et désolé. Elle avait désiré l'ivresse du Troisième Reich, il lui en restait la gueule de bois. Et quelle gueule de bois ! Je

regagnai avec un peu plus de hâte la maison où je logeais. Ce fut une de ces nuits agitées, compliquées, qu'on n'oublie pas.

Tel se présente dans mon souvenir le Munich de l'après-guerre. Un tremblement de terre n'aurait pu opérer des ravages plus étendus. On avait le tournis à y côtoyer ces mélanges de populations : réfugiés allemands déambulant entre les décombres et les tas de pavés, fuyards des anciens protectorats allemands d'Europe de l'Est, errant le soir dans ce paysage lunaire devenu leur paysage naturel. Des soldats passaient en braillant des chansons de leur pays natal. Des hommes désaffectés, d'anciens militaires, probablement, traînaient sur les places. Quel gâchis Hitler avait fait de son pays ! Et la pauvreté ! Visible au simple fait que les gens ramassaient tout, un mégot, un bâton de chaise, une serviette, et ne jetaient rien, pas même une boîte d'allumettes vide ou une bouteille cassée. Sur les marchés, on vendait à la sauvette ou dans des échoppes en plein vent. Charrettes et brouettes, boîtes et paniers rappelaient un bazar oriental. En flânant, je m'attardais près de ces marchands improvisés et de tout ce bric-à-brac, sans oublier les produits de la campagne avoisinante. Oui, c'était presque comme chez nous sur la calea Vaca-resti.

Cependant, à la faveur de la demi-obscureté, tout changeait d'aspect au crépuscule. Une étrange odeur de Sodome et Gomorrhe se répandait dans l'air, à mesure que le jour déclinait. Comme à Vienne, mais on ne pouvait pas confondre : là-bas les nuances du raffinement autrichien, ici les signes de la Roheit allemande. Une foule nombreuse jouait des coudes, se bousculait sur les trottoirs. La rue grouillait de soldats qui avançaient, criant et riant à travers l'abondance de chair féminine exposée au plus offrant. A vrai dire, il n'y avait pas que des prostituées. Des jeunes femmes se retrouvaient en ces endroits qui promettent du plaisir, espérant rencontrer un partenaire, sinon un amoureux. Difficulté de vivre ? Attrait des vainqueurs ? N'importe comment, et à n'importe quel prix, elles étaient disponibles.

Je me souviens d'une longue promenade avec un compagnon au bord de l'Isar. Des couples d'amoureux, la main dans la main, passaient nonchalamment. De très jeunes filles marchaient à petits pas, gloussant de rire, tout en épiant les amoureux avec envie. Soudain surgit un groupe de jeunes femmes, maquillées et outrageusement attifées, suivies de garçons éméchés. Elles criaient et pouffaient de rire dans la nuit, devenue d'un instant à l'autre étrangement pathétique. Si cette soirée

s'est imprimée dans ma mémoire, c'est parce que ces jeunes gens, nous les avons imaginés deux ou trois ans auparavant. Pleins de fierté, sanglés dans leurs uniformes, allemands jusqu'au bout des ongles. A coup sûr différents de nous, s'affirmant vigoureusement, fils et filles d'une nation impériale, soldats victorieux, porteurs de grands espoirs. Dont la jeunesse s'était déroulée à l'abri de toute humiliation, dans un milieu de bonne éducation. Et, qui sait ?, dans une atmosphère de piété. A de tels moments, car ce ne fut pas la seule apparition de ce genre, je pensais à l'échec de la solution finale, à l'inutilité de ses sacrifices et de ses dévastations. Le choléra n'était pas seulement parmi nous, il infectait aussi les villes allemandes. Hegel a écrit que l'histoire se répète deux fois, la première en tragédie, la seconde en comédie. Il a trébuché sur les mots et aurait été plus près de la vérité s'il avait dit : la première fois en vertu, la seconde en débauche et corruption.

Et la rencontre dans un bar d'une dame entre deux âges, qui devait venir souvent s'y asseoir à rêver et somnoler, pour avoir de la compagnie autour d'elle. Mais je ne sais pourquoi, cette dame - que je ne peux désigner ainsi que par politesse - m'en raconta plus long sur ses affaires que je ne lui demandai. Elle me décrit la vie brillante qu'elle avait menée autrefois, sa famille où il ne se passait pas de jour qu'elle ne reçût des visites ou ne fit quelque agréable dîner en ville. Elle me parlait comme si je croyais possible qu'à Munich il n'y eût pas de culture, de musique ou de musée et tout ce qu'elle qualifiait de vie brillante. Il y avait un aspect touchant dans la sincérité de ses croquis, et son silence sur les raisons qui avaient fait disparaître cette vie. A quoi rimaient tous ces aveux ? Des mots, rien que des mots. Si elle n'avait parlé avec autant de décence, je ne l'aurais pas regardée avec la compassion et la sympathie qu'inspire la défaite, au-delà de la déchéance.

Mais tout cela se passait dans un autre Munich, à une autre époque allemande, dit-elle. Maintenant elle se laissait entraîner, comme tant d'autres, dans le tourbillon des peurs et des appétits. La défaite militaire avait balayé toutes les inhibitions. Et la promesse d'une existence trépidante, le gaspillage des vainqueurs aspirait hommes et femmes, jeunes et moins jeunes dans un nouveau style de vie - jeeps, dollars, nylon, Coca-Cola, cigarettes blondes, surplus de guerre - *amerikanisch*. Dans l'ivresse de cette existence, en apparence si libre et facile, malgré les privations, on oubliait l'empire nazi dans son sépulcre mythique. Au point que, dans cette ville qui tanguait comme un bateau démâté, je perdis toutes mes crain-

tes. Quel magnifique automne, l'automne 46 ! J'étais enfin sûr et certain que la guerre était terminée et bien terminée. Sodome et Gomorrhe ne signifiait plus pour moi le site du péché, mais le lieu du désir émouvant et prometteur, de l'espoir d'une autre vie inconnue. J'aurais pu le saluer dans le Munich du soir par les vers de Dante songeant à Florence :

Hélas, serve Italie, auberge de douleur,
Nef sans rocher dans la tempête,
Non reine des provinces, mais bordel.

Cela, je me le rappelle. Aussi bien que l'autre facette de Munich qui m'a forcé à ravalier mes sentiments d'humiliation et d'indignation.

22 décembre 1994

Nous cherchons tous des motifs de croire en l'homme. Il y a beaucoup de choses que je n'avais pas comprises alors, des choses que je n'ai apprises que bien plus tard. Je me rappelle qu'à Munich, tout le monde attendait - mais quoi ? Et moi, qu'attendais-je ? Ni la ville dévastée, comme à Budapest, ne me fascinait, ni la foule des réfugiés, et pas davantage le théâtre des moeurs comme à Vienne. Mes pensées se cristallisaient autour de ces Allemands sans uniformes parmi lesquels je vivais pour la première fois, que je frôlais dans la rue et rencontrais dans les trains. Avec qui, tout en parlant assez bien leur langue, je n'ai jamais parlé, car ça n'allait pas de soi. Parfois je me demandais : « Alors, pourquoi es-tu venu en Allemagne ? Qu'y a-t-il au bout de ta quête ? » Toutefois je préférais ne pas fouiller. Peut-être était-ce justement cela : me délivrer de ces Allemands qui m'avaient tourmenté, même en rêve, pour être libre de croire en l'homme. A cette date, ma vision d'eux était monocolore. La haine les avait faits exécuteurs et complices d'un massacre inégalé dans l'histoire. Je connaissais bien cette haine qui avait surgi en moi de temps à autre pendant la guerre. Mais réclamer oeil pour oeil, haine pour haine, je n'en sentais pas le besoin. Plutôt, je voulais communiquer avec eux, colorer ma vision, savoir comment les Allemands pouvaient vivre avec eux-

mêmes. S'ils nous ont remplacés, devenant en peu d'années et pour longtemps les « Juifs » des nations européennes, comment regardaient-ils leur passé immédiat ? Je ne peux m'empêcher de sourire en me souvenant que je voulais leur faire avouer leur défaite d'abord, leur souffrance ensuite. Et, pour recueillir leurs confidences, j'aurais volontiers emprunté les paroles d'Isaïe : « Tu as été aussi affaibli que nous, tu as été rendu semblable à nous, on t'a fait descendre de la magnificence au sépulcre. » Des paroles que nul, pas même moi, n'eût aimé entendre.

Dans les premiers temps, je ne pus me décider à leur parler, redoutant l'insuccès. Tout en tenant à m'informer auprès de ceux qui étaient en contact avec les Allemands, ou en affaires - ces affaires qui ne connaissent ni drapeau, ni frontière. Je lisais des journaux, des hebdomadaires. Nombreux y étaient les articles faisant allusion à la guerre, aux crimes nazis, mais ils en rendaient compte comme s'il s'agissait de catastrophes survenues dans des pays lointains qu'on n'avait jamais visités. On aurait eu de la peine à mettre le doigt sur un article enfermant quelque blâme, voire une franche critique. Les Allemands occupés par les Américains me faisaient alors penser à un malade entouré par ses médecins, avec tubes à perfusion, seringues, capsules, mais qui refuse de guérir de la maladie diagnostiquée, la peste brune. Pour la bonne raison qu'il ne pense pas l'avoir et accepte leur diagnostic seulement pour leur faire plaisir. Le plus frappant, dans ces journaux, était encore l'assentiment passif à une abomination aussi mémorable.

Aussi décidai-je de m'éclairer par mes propres moyens. Quand je disposais de temps libre, en fin d'après-midi, je partais en reconnaissance. A Munich aussi, il suffisait d'entrer dans un café ou une brasserie où l'on agite ses opinions et les opinions du monde, afin de sentir les pulsations de la ville. On y servait une bière diluée ou des liquides colorés à saveur de limonade plus que d'alcool. Étranger parmi tant d'autres, je croyais passer inaperçu. De vieux compères, attablés devant un bock, s'éclaircissaient la voix avant de ressasser leurs histoires sur les années passées à l'armée, la pénurie des denrées et les prix du marché noir. Malgré l'accent rugueux, les gestes et les regards me facilitaient la compréhension. En particulier si l'un d'eux se mettait à parler à tue-tête, échauffé par son sujet, comme un orateur qui veut ébranler son auditoire en déclamant de belles phrases. Désolants, ces discours ! La guerre larvée censée opposer les Américains aux Russes, les amis communs disparus en luttant pour Hitler - son nom était rarement prononcé - ou leur situation d'antan. Du coup, les dos se courbaient, sur la table métamorpho-

sée en miroir de leur Sehnsucht. Les rares fois où j'ai surpris de tels propos entre mes voisins, ils mettaient ce qui leur était arrivé sur le dos à pas de chance. Avec un regard de connivence et une parole à double entente, en gens qui se surveillent.

Offrir à boire, et surtout offrir des cigarettes américaines, était le meilleur moyen d'entrer en conversation avec un Munichois. Certes, on ne se déboutonne pas devant un inconnu. Mais une question directe prend de court. Voici les réponses obtenues que je reproduis exactement : « Quand j'étais dans l'armée, j'ai obéi à mes supérieurs hiérarchiques. A aucun moment, en tant que militaire, je n'ai accompli d'acte illégal ou indiscipliné. La plupart des soldats allemands peuvent en dire autant. » Ou encore : « Nous avons été éduqués dans l'obéissance et nous avons suivi les chefs. » Les nazis ? Personne n'en connaissait. Il n'y en avait plus. Ils auraient tout aussi bien pu dire qu'il n'y avait plus de maisons, plus d'Allemands. Plus sincère était la réponse de celui qui avouait simplement : « Les gens ne vous diront rien, cela soulève trop de crainte et de honte pour qu'ils abordent la question. Chacun a eu au moins un nazi dans sa famille. »

Une seule fois, dans un train, j'ai rencontré un homme, allant sur la trentaine, qui avait été nazi, et me l'avoua. Il estimait que son pays avait subi une défaite morale et spirituelle. « Ce sont les dégâts que les nazis ont causés en nous qui sont importants, disait-il à peu près. Ils ne nous ont laissé aucun moyen de grandir en hommes. Ils nous ont fait croire que les autres peuples ne valaient rien. Ce fut la cause d'une bonne part des idioties que j'ai commises au début. » Puis il s'enquit : « Vous êtes américain ? Vous devez être fier de votre peuple. Maintenant nous sommes des fantômes qui rasant les murs des villes en ruine. » Il n'ajouta rien. Mais ce qui était dit était dit. Qu'il désirât être débarrassé de moi après une telle confiance ne faisait aucun doute. Je me disais que, après tout, je ne pouvais être, à ses yeux et à ceux des autres, que parmi les vainqueurs. De plus, pour la première fois, je me trouvais au milieu des vaincus. Inconsciemment je voulais qu'ils se jugent tels, qu'ils reconnaissent leurs torts, leurs crimes. La seule chose qui leur restait, maintenant que les grandes idées s'étaient dissipées.

Comme le temps se joue de nous ! Ces heures, ces jours, ces hommes avec qui je suis entré en contact - que m'en reste-t-il ? Mais la déception, la déception, elle, ne s'est pas effacée. Un caprice du sort m'avait envoyé chez les Allemands. Peuple d'une grande culture, ils pouvaient, croyais-je, s'élever au-dessus de leur condition pour affronter une vérité qui crevait les yeux. Je tenais absolument à ne pas les

voir tout noirs. Qu'ils se montrent plus coupables, afin que je me sente moins innocent. C'est donc ça que j'épiais à Munich ? Des aveux qui ne venaient pas. Dire la vérité leur semblait contraire à l'honneur ; d'où la conspiration du silence. La conscience de chacun faisait le dos rond, jusqu'à ce que l'orage ait passé. La suggestion même d'une responsabilité apparaissait provocatrice. Que voulez-vous ? semblaient-ils dire, comment pouvez-vous nous demander d'avoir fait autre chose que ce qu'on nous imposait, parce que c'était nécessaire, à l'époque ? Les décisions ? Ce n'est pas eux qui les prenaient, ils exécutaient des ordres. Certains laissaient tomber un bref : « Je n'ai pas su. » Dire qu'on savait eût été aller au rebours de la logique.

Plus le temps passait, plus je me sentais pareil au héros du conte de Tieck qui, de toute sa vie, n'avait jamais rencontré, sous des masques divers, qu'un seul personnage qui se confronte perpétuellement à une faute ancienne. A les entendre, le monde avait changé durant leur sommeil. Marx écrit que les hommes font l'histoire, mais ne savent pas l'histoire qu'ils font. Il aurait été mieux inspiré en écrivant que les hommes font l'histoire mais ne veulent pas savoir l'histoire qu'ils ont faite. J'avais beau essayer, je ne m'habituais pas à ces interlocuteurs que la moindre allusion à leur passé rendait muets. Nazis ou non - qui pouvait le savoir ? -, ils devaient se croire tenus envers ce passé à la même fidélité. Tout ce silence, pointe assassine de leur innocence, c'était plus que je n'en pouvais supporter. Cela n'avait pas de sens pour moi. Je pouvais comprendre qu'on se tienne sur ses gardes, mais faire semblant d'ignorer les notions élémentaires de bien et de mal, ça, non. Qui sait, peut-être éprouvaient-ils de la honte, ou alors c'était leur manière de se serrer les coudes. Toujours était-il que cette innocence affichée sur le visage ou arborée dans les propos dressait une barrière infranchissable, rendait impossible toute relation avec les Allemands, même si je n'éprouvais pas la moindre aversion à leur égard. Puis je me suis dit, devant leur attitude : c'est cela, sans doute, le mal radical, *das radikale Böse*, qui coupe court au dialogue et à la sympathie de l'autre. Par moments, cela m'apparaissait dépourvu de sens, à d'autres, j'aurais aimé l'expliquer à quelqu'un - mais à qui ?

Maintenant j'ai l'impression que la notion d'éthique du silence, surgie à l'improviste alors que j'écrivais *La Machine à faire des dieux*, remonte à cette expérience de Munich, lorsque je ne voyais pas très clair en moi. Quand j'en avais pardessus la tête de cette vie en trompe-l'oeil. Aurais-je mieux fait d'écouter un com-

pagnon qui séjournait à Munich depuis des mois : « Vous voulez comprendre les Allemands ? Je n'y suis jamais arrivé. » Ou la réflexion ironique et profonde, en somme, d'un Américain : « La survivance du nazisme, en Allemagne, ce sont les Allemands. » A tout hasard, je me tenais sur mes gardes, de peur de tomber d'un extrême dans l'autre. N'avoir ressenti ni haine, ni mépris, c'est, me semble-t-il, fermeté d'âme. Mais l'impression de me cogner à un mur, à Munich, m'a laissé des traces ineffaçables. Et je manquerais de sincérité en disant qu'à présent mes rapports avec un Allemand sont aussi dépourvus d'arrière-sentiment qu'avec un Russe, un Arabe ou un Chinois. Vivre en Allemagne me serait impossible, alors que j'y étais venu en 46 avec plus de curiosité que de réticence. Il se peut que je fasse erreur et ne sache pas m'exprimer comme je le voudrais ; mais je crois que les Allemands sont un peuple de mal-aimants. Ils ne sacrifient pas assez à la passion d'aimer et de se faire aimer. A l'heure où cela s'avéra nécessaire, ils n'ont pas su qu'un crime ne se répare pas, ne se pardonne pas. Ne s'oublie pas. Il faut trouver la force de rejoindre la commune humanité, se dépouiller de l'orgueil, s'humilier, implorer son verdict comme aux temps anciens. Plus tard, je lus chez Nietzsche, le penseur vénéré de ma jeunesse : « Le dégoût de la saleté peut être si grand qu'il nous empêche de nous nettoyer, de nous justifier. » Il rend aussi le monde plus laid.

25 décembre 1994

Non, il n'y avait pas pénurie de culpabilité à Munich. J'avais suffisamment séjourné dans les camps pour le savoir. Les rescapés en témoignaient, quand je les écoutais, assis devant un café, déroulant le fil de leur histoire de Pologne, Hongrie ou d'ailleurs. Et même j'assistais à des conférences improvisées dans lesquelles ils mettaient en forme, ou en question, leur expérience. C'est trop connu aujourd'hui pour que je m'y attarde. Mais je ne puis oublier que celui même qui en faisait le récit devait lutter contre un sentiment d'irréalité. Ce qu'il avait vécu lui paraissait incroyable. Et aussi d'être devenu à son insu le héros d'une histoire tellement absurde qu'elle aurait pu sourdre de la pénombre de son imagination. Le plus extraordinaire étant qu'après un coup d'oeil interrogateur pour s'assurer que je le croyais, il murmurait : « Excuse-moi », si mon regard s'égarait. Voilà qu'après

avoir enduré tous ces tourments, il y cherchait sa part de responsabilité. Je me rappelle cet homme qui prit une petite boîte dans sa poche de poitrine et avala un comprimé pour le coeur. Puis il se pencha vers moi pour me confier qu'en arrivant au camp d'extermination, il dit à son jeune enfant d'aller rejoindre sa mère, comme il le faisait chez lui, sans y penser. Il ne savait pas qu'il l'envoyait tout droit à la chambre à gaz. L'homme ne pouvait se défendre de l'idée qu'il l'avait lui-même tué, elle ne lui sortait pas de la tête. Oui, le sentiment de culpabilité était, parmi les rescapés, si intense que les mots n'arrivaient pas à l'exprimer. En particulier à l'égard des enfants, ceux qui avaient disparu et ceux qui étaient nés depuis. Ni peur, ni angoisse, on devinait leur appréhension que le destin ne se répète : les avoir mis au monde pouvait signifier les avoir mis à mort. Toute existence leur paraissait à la fois une épreuve et un miracle.

En lisant les admirables nouvelles de I. B. Singer consacrées aux rescapés qu'il a rencontrés à New York et accueillis dans son imaginaire Varsovie-sur-Hudson, j'ai l'impression de revivre en même temps les souvenirs de cette fin d'été en Bavière, des gens que j'ai vus et des paroles que j'ai entendues. Ce cercle dont ils ne voyaient pas le moyen de sortir : « Pourquoi s'est-on laissé piéger ? Pourquoi suis-je en vie ? Pourquoi pas mon fils, ma mère, mon voisin ? Pourquoi ne me suis-je pas suicidé ? » Ces paroles s'enfonçaient profondément dans ma conscience, pesant de tout le poids de faute sur faute, dette sur dette, envers ceux qui auraient dû être là et ne sont plus. Pendant des années, j'ai cru que j'avais manqué de coeur en ne cherchant qu'à observer et connaître. Mais la mémoire avait sans doute son propre dessein. En fin de compte, elle a gravé l'image des hommes et des femmes qui se sont confiés à moi, sans enflure ni métaphysique. Ils sont sortis de ma vie, mais la reconnaissance pour le cadeau qu'ils m'ont fait est restée.

Rescapés, survivants, ces mots d'une glaçante inutilité n'appartenaient pas encore à mon vocabulaire, et je ne les aime pas. Si la mort est pour Darwin la fin de la vie, on comprend que la survie des plus chanceux soit une prouesse analogue à celle du soldat qui court sur un champ de bataille où l'on mitraille de tous les côtés. En cela, la sélection naturelle ressemble à la sélection militaire. Néanmoins, l'homme est fait pour vivre, non pour survivre. Du peintre dans son atelier, de l'artisan devant son établi, nous ne disons pas qu'ils sont des survivants. A l'évidence, la fin de la vie est la vie, sauf pour les nazis et leurs pareils. Dans mon idée, ceux qui n'avaient pas disparu dans l'enfer des camps, ceux qui étaient enco-

re là, tels mon père et moi, le devaient à quelque tour cabalistique du destin, sans raison. Et je nommais deux fois nés les rescapés, pour leur réserver une place éminente dans le monde humain. Si durement éprouvés qu'ils fussent, ils avaient une énergie stupéfiante, d'incroyables aspirations. Il leur restait un attachement à une communauté, aux compagnons de la male fortune, aux traditions. Je me serais attendu qu'ils se détournent de ce dieu aveugle, de sa religion pernicieuse. Eh bien non, ils allaient au temple, envoyaient leurs enfants à l'école hébraïque et espéraient vivre en Terre promise. Parfois une vague de peur passait sur eux, les enveloppait. Mais alors ils étaient liés aux millions de morts et aux rares vivants comme eux, à leur être juif même, par une sorte de loyauté instinctive qui ne laissait pas de place à la peur. Ainsi, dans ce milieu allemand, ils recréaient un îlot de vie telle qu'ils la connaissaient depuis des générations. Ceux qui n'avaient pas perdu la main se livraient au marché noir. La plupart subsistaient grâce à l'aide des organisations américaines.

La principale, le Comité juif central, avait son siège à Munich, épice de migrations en Europe de l'Ouest. M'y rendant un jour pour je ne sais quel motif, je vis se dresser un immeuble de plusieurs étages dominant les maisons alentour, à ciel ouvert, inondé de soleil. Je le croyais vide, mais des bruits de voix me parvenant de l'intérieur, j'y entrai et fus saisi de surprise. L'immeuble éviscéré n'était plus qu'une immense cour pavée, enclose de hauts murs. Là, sur des rangées de tables, s'étaient, comme dans un bazar d'Ali Baba en plein air, appareils photo de grandes marques, montres en or, monceaux de bijoux. Les vendeurs proposaient leurs marchandises avec des gestes mesurés, presque distingués. Notamment ceux qui vendaient de fins tissus anglais et des bijoux que l'on se passait de main en main - sans doute avaient-ils été créés pour des femmes au goût raffiné. Tous ces objets de prix exposés dans la carcasse ensoleillée paraissaient irréels. Comment avaient-ils échoué dans cette foire de luxe, magnétisant les acheteurs aux yeux brillants de convoitise et de plaisir ? je regardais, hypnotisé. Me suis-je indigné, ou ai-je pensé que, même après une catastrophe, recommence l'éternelle circulation des désirs et des objets de désir ? Ce singulier immeuble, où je vis un signe de confiance en la vie, est le souvenir le plus vivace que je garde de Munich, presque l'emblème de la ville. Ma mémoire me trompe-t-elle ? Ce serait bien décevant.

Vers midi, je me dirigeai vers un restaurant privé du voisinage, dont on m'avait vanté la soupe dorée. Il se trouvait à l'étage, dans l'appartement d'un rabbin. C'était la veille d'un jour férié, et une délicieuse odeur y flottait. Une femme sortit de la cuisine ; le tablier qu'elle portait sur sa robe me rappela la Roumanie. Autour de la table étaient assis une dizaine de convives. La conversation allait bon train. Chacun expliquait avec force détails de quelle famille il était issu, négociants, artisans ou rabbins célèbres, en Pologne bien entendu. Ce qui laissait supposer qu'ils avaient conservé des habitudes d'avant et quelques ressources. Je savais bien que les exilés ont tendance à réécrire leur roman familial, et se découvrent des ancêtres riches et aristocratiques. Cette comparaison des lignées me parut aussi rassurante que la soupe préparée selon une recette ancestrale. Dans la pièce voisine, j'imaginai des murs garnis de livres empilés jusqu'au plafond. Et il suffisait au rabbin de tendre la main pour atteindre un des volumes familiaux exposant la loi sacrée, et le lire à la lumière d'une lampe à kérosène. En sortant du restaurant, nous échangeâmes des vœux chaleureux. Je me retrouvai au milieu de la foule, entouré de ruines, et pensai : « Oui, je suis bien à Munich ! »

Retournant à ce restaurant, j'y fis la connaissance d'un singulier personnage qui avait l'air tout droit sorti d'une nouvelle russe. Un de ces raisonneurs qui, après vous avoir fait admettre une idée, finissent toujours par vous prouver que l'idée contraire est encore plus vraie. Jeune, long et pâle, il disait avoir les poumons faibles. Peu après s'être nommé, il m'avertit : « Ma vie est une longue histoire. Si je voulais ne vous en raconter que le quart, il me faudrait un mois, jour et nuit. Mais à quoi bon vous accabler ? J'ai vécu un siècle en un an. » Il m'apprit qu'à vingt ans, il avait passé l'examen d'entrée à l'université et commencé des études de philosophie. Tous les ouvrages que contenait la bibliothèque de son père en cette matière, il les avait lus. Vint la guerre, ses fuites, ses cachettes. « Si j'avais pu étudier, je serais devenu quelqu'un », dit-il. Je lui proposai de l'aider à reprendre ses études, grâce aux organisations basées à Munich. Il les connaissait, mais avait oublié tout ce qu'il avait appris. Et le monde des livres lui était devenu tellement étranger que le souvenir même s'en était estompé. Il poursuivait cependant des cogitations solitaires, dont voici la trame.

Son nom m'étant sorti de la mémoire, je l'ai surnommé le « siècle juif ». A cause de l'idée unique autour de laquelle tournaient nos discussions, une fois qu'il me l'avait livrée tout à trac. « Je vais te dire une bonne chose : et si ce siècle était

un siècle juif ? » A l'entendre, le peuple juif avait disparu de l'histoire pendant deux mille ans, son poids dans l'humanité étant devenu nul. Mais une de ses qualités était l'ignorance des choses de ce monde, de ce que les autres civilisations avaient fait. Obsédé par les souffrances dues à son insuffisance, il avait cherché inconsciemment une issue. Il vient toujours, dans la vie des individus et des peuples, une heure où elle se présente, et il faut la saisir. Or, pour le peuple juif, cette heure était le XXe siècle. Il avait su s'approprier ce que d'autres peuples avaient créé au cours de ces deux mille ans d'absence, et fait quelque chose d'entièrement neuf, grâce à des sacrifices et une abnégation de tous les instants. Pendant qu'on nous croyait en train de disparaître. Ce qui avait bouleversé le cours de l'histoire. Ensuite mon compagnon me fit le décompte des grands noms, des grandes oeuvres et des grandes révolutions contemporaines dont les Juifs furent les forces vives. Enfin, si aux temps anciens il y avait eu une épidémie de prophètes, le XXe siècle connaissait une épidémie de « princes du génie humain ».

La passion qui inspirait ces élucubrations me touchait, et les objections que je lui opposais et qui lui étaient aussi venues à l'esprit ne l'atteignaient guère. Je ne désirais pas charger ma conscience du plus léger soupçon de mépris. Car, pour lui, le signe le plus évident de ce travail spirituel au cours des siècles était que l'histoire avait accouché non pas d'une, mais de cinq ou six Bibles. Au nombre desquelles figuraient, je crois, Le Capital de Marx, Les Deux Sources de la morale et de la religion de Bergson et La Science des rêves de Freud. « Tu trouves ça normal ? » s'exclamait-il à peu près, de temps à autre. Mon impatience grandissait, je lui opposai des arguments qu'il admit, tout

en continuant de parler de la modernité. Il affirmait, si je m'en souviens bien, qu'à chaque nouveauté dans l'art, la philosophie, la science, l'économie, depuis la Révolution française, les chrétiens y ont vu notre main. Séculariser, moderniser, émanciper était pour eux synonyme de judaïser. Sinon, pourquoi les Allemands auraient-ils brûlé les livres, chassé leurs auteurs, quand ils ne les ont pas exterminés ?

Est-ce là tout ce qui lui restait de ses lectures de jeunesse ? Cherchait-il à s'expliquer pourquoi la persécution et le meurtre furent dans l'ordre des choses ? De ses réflexions, on aurait pu conclure que la question juive et la question de la modernité n'en faisaient qu'une seule. La solution finale de la première étant aussi celle de la seconde, etc. L'homme me rappelait Isou, ses idées messianiques et sa

fougue. Il avait ruminé les siennes pendant des années, les saupoudrant de belles phrases sur la justice, la liberté, le sacré et, sans l'avouer, il voulait les transmettre comme un flambeau mythique. Il espérait qu'un jour, dans dix ans peut-être, il leur donnerait une forme. Et s'il en riait parfois, c'était à la façon de Charlot regardant le plat lui passer sous le nez.

Il me proposa de faire avec lui une excursion à Prien. J'ignorais tout de Louis II de Bavière, de sa folie et de sa fin tragique. L'endroit était magnifique. Nous avons suivi un beau chemin le long du lac paisible et suranné, et sommes arrivés devant un palais cerné de vieux arbres dans le lointain, terriblement solitaire. Sa disposition était maladroite, triste, donnant l'impression que personne n'avait jamais pu l'habiter. « Copie de Versailles » est tout ce qu'en savait mon compagnon. Plus tard, j'ai eu envie de retourner à Prien, m'assurer que je l'avais effectivement vu. Un projet sans suite.

J'avais perdu la notion du temps qui passe, tout en désirant ne pas rester un jour de plus qu'il n'était nécessaire. Mais quel sens donner à ce qui était nécessaire, face à une tâche aussi mal définie, l'esprit chaviré par la découverte de l'extermination, la singulière vie munichoise et ces Allemands si peu conformes à ce que j'attendais d'eux ? Mes idées s'obscurcissaient. Étais-je en mesure de ne pas penser à Marx, à l'histoire du mouvement socialiste et à la prévision scientifique que le peuple allemand libérerait la société de l'oppression ? Qu'il formerait l'avant-garde de la révolution mondiale - celle de 1917 en Russie n'étant que le prélude, selon Lénine - et assurerait la victoire dans la lutte finale, comme le chante *L'Internationale* ? Or ce peuple n'a jamais été capable de s'affranchir de lui-même et s'est voué corps et âme à la solution finale. Cela me dépassait - un étonnement qui me paraît aujourd'hui naïf et dérisoire, alors qu'à l'époque je confrontais la réalité à l'image idéale en laquelle je croyais. Avec pour résultat que toutes mes certitudes s'effondraient.

Tout cela me donnait envie de fuir, et c'est ce que j'ai fait. Du départ, il ne me reste aucun souvenir. Par contre, je me rappelle fort bien m'être arrêté comme promis à Salzbourg chez Casanova des malheurs. Son amitié me désaltéra. Très vite, notre conversation en vint à l'essentiel. Le plus pénible avait été de découvrir dix et vingt fois les mêmes expériences d'horreur et d'espérance à laquelle on s'accroche un instant, avant de lâcher prise. Je croyais avoir bien saisi ce qu'auraient pu être ma vie là-bas - et ma mort. Et je le dis à mon ami. Je lui parlai aussi des

Allemands et de ma sympathie pour les Américains. Ils ont quelque chose qui nous manque : simplicité, assurance, envie de bonheur. De Vienne à Munich, partout je les ai vus rivaliser de générosité. Que seraient devenus les rescapés sans leur aide ? Ou sans ce grand espoir d'émigrer, le levain de leur vie ?

Le lendemain, mon ami devait aller à Hallein et je l'accompagnai. Je vis les mines de sel qui ont inspiré à Stendhal l'idée de cristallisation en amour, et l'excursion me fit du bien. Or, l'existence est une ruche de surprises. Avant de rentrer au camp, nous nous sommes arrêtés à Hellbrunn où Casanova des malheurs avait à faire. Resté seul, je fus attiré par une explosion de rires venant des feuillages. En m'approchant, j'aperçus une magnifique allée drapée d'arbres séculaires et plus loin, dans la pénombre dorée, une suite de jeux d'eau formant des arceaux sous lesquels passait le groupe rieur des touristes. Le ballet réglé des gouttes parées de jaune et de rouge m'enchantait. Elles jaillissaient et retombaient comme en rêve, décrivant des courbes immobiles. Franchissant, à la suite du groupe, la grille d'un portail, j'arrivai devant des bâtiments d'une grâce parfaite, murs et fronton baignant dans la lumière. « Renaissance italienne », entendis-je dire, pour désigner l'architecture harmonieuse de ce palais. La féerie continua, quand je m'enfonçai dans une grotte tapissée de majoliques comme de pierres précieuses - y ai-je perçu des chants d'oiseaux ? - fermée par un rideau de gouttes se levant et s'abaissant à la façon d'un rideau de scène. Leur scintillement s'évanouissait en un instant, suggérant les retombées d'un feu d'artifice.

C'est alors qu'infiniment étonné, ravi par l'art de ce théâtre d'eau, je me suis dit qu'il existait sur cette terre beaucoup de belles choses, plus belles même que celle-ci. Et que je n'en avais vu aucune, ni même soupçonné leur existence. « Tu vois, c'est la culture », fit mon ami en me rejoignant. Je crois me souvenir qu'il ajouta : « C'est en Italie que se trouvent ces merveilles. Il faut y aller. » Cette idée a dû cheminer dans mon esprit. Peut-être me suis-je secrètement promis d'aller en Italie. Sans me douter que la promesse se réaliserait un an plus tard.

Le lendemain, j'ai quitté Salzbourg. Rien de mémorable dans ce voyage, si ce n'est qu'arrivé à la frontière séparant l'Autriche de la Hongrie, j'appris que Prague n'était pas loin. Donc je traversai le Danube - à pied - sur un pont coupé par les bombardements, et grimpai vers Bratislava en Tchécoslovaquie. Dans le train de nuit qui me conduisait à Prague, ma rêverie flottait autour des mânes de rabbi Loew, le seul nom que j'associais à cette ville. Pendant trois ou quatre heures,

libre comme l'air, dans le quartier où on suppose qu'il a vécu, tout me sembla mystique et sublime, et l'est resté. Je m'y recueillis sans religion, dans un calme religieux. Un peu de paix et de purification intérieure m'était nécessaire, et aussi de m'évader du temps, avant de regagner la maison. Le retour à Bucarest n'a pas pris plus de deux ou trois jours.

Chronique des années égarées.
Récit autobiographique.

VI

À Paris ! à Paris !

1^{er} janvier 1995

[Retour à la table des matières](#)

Trois seulement des nombreux voyages que j'ai faits - à Rome, Paris et New York - ont autant marqué ma vie que le voyage à Munich. Quand je repris le chemin de Bucarest, je ne doutais pas qu'ayant achevé mon récit à Tanti Anna, je retrouverais ma chambre, dormirais tout mon soûl, reverrais mes amis - bref, que ma vie reprendrait son cours d'avant. Comme je me trompais ! Le seuil de la maison à peine franchi, les premières impressions échangées avec Tanti Anna, un sentiment d'étrangeté m'envahit. Étais-je encore le même qu'en partant ? Ce fut la question pristine que se posait mon coeur. Les mots mêmes n'avaient plus la résonance d'avant. Non que je me sentisse devenu meilleur ou pire, à cause de ce que j'avais vu, éprouvé, appris. Mais autre.

Je me couchai très fatigué, ces soirs-là, incapable de suivre une conversation ou de faire un projet pour le lendemain. Combien de jours se sont écoulés dans l'isolement après mon retour à la maison ? Je pouvais rester allongé dans ma chambre, à évoquer les ombres chuchotant des confidences dans un mélange de langues, les personnes se fondant en une figure unique à plusieurs visages. Ou laisser ces figures animer des scènes de retrouvailles à Salzbourg ou Vienne, à la

manière des comédies où le père reconnaît son fils disparu, grâce à une cicatrice ou une marque de naissance. Il m'est arrivé de dormir un après-midi entier sans perdre conscience du temps qui semblait s'envoler si vite, la table couverte de livres et de papiers posés à côté d'un bol de lait, tout content d'avoir le temps pour compagnon de la solitude retrouvée. Elle m'avait manqué à Salzbourg et à Munich, où des gens m'entouraient, des yeux m'observaient sans cesse. Et tous ces récits à longueur de journée et de nuit. En somme, je vivais la vie des autres. Sans y penser, en écoutant les gens parler de leur vie, on perd la sienne de vue. Eux non plus n'y font pas attention, alors on se vide, l'amnésie vous guette.

Mais ce n'est pas tout. Quelque part dans mon souvenir, je me revois sauter du lit, pareil à l'homme qui se rappelle avoir oublié un rendez-vous ou une lettre importante à écrire. Que se passait-il donc dans mon esprit ? Un cortège de questions se bousculait au portillon de la conscience : « Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Comment, à ton âge, peut-on vivre de façon aussi décousue ? Combien de temps vas-tu continuer à lire, écrire, bouquiner au hasard ? A quoi aboutiras-tu ? » Et le plus souvent : « Les mois et les années filent à l'anglaise, que reste-t-il de tous tes voyages, de tous tes projets ? » Ainsi, pendant trois ou quatre heures, les questions se relayaient, surgies de l'obscurité de la chambre, sans but défini ni intention précise. Mais je savais qu'une curieuse révolution mûrissait en moi, réveillant de vieilles inquiétudes. À ces moments-là, dans le profond silence, saisi d'une ardente émotion, je comprenais que j'avais vécu depuis la guerre en arrêt artificiel, comme si je m'étais octroyé un sursis d'existence. Quelle folie ! Elle ne faisait qu'accentuer ma découverte de l'étroitesse du monde familier où j'étais immergé jusqu'au cou, le côté obsédant de nos préoccupations et cette approche d'une réalité par trop encombrée de prudence, fermée sur elle-même, à l'écart des fortes pulsations de l'époque. Commençais-je tout simplement à réaliser que ces voyages qui me ramenaient à mon point de départ bouleversaient le cours normal des choses que j'avais cru retrouver ? Et que j'en avais rapporté une autre vision de la guerre, une vision différente de mon propre passé, et peut-être même de la nature humaine ? Sans doute. Car j'en ressentis du bien et du mal à la fois, une expansion en même temps qu'une oppression de l'âme. Ce n'était rien de moins que l'expérience d'une conversion, d'une nouvelle naissance - un mot que je n'hésite pas à écrire - qui se préparait. Et dans le silence béni, plein de chaleur, où passait le souffle des souvenirs recueillis, la fuite des jours glissait inaperçue. Pourtant je

me sentais aussi fatigué que si j'avais livré un combat. Réalité ou rêve ? Très exactement, j'étais devenu deux êtres, l'un parti, l'autre revenu, chacun ayant ses désirs, son univers et sa façon d'aller.

Une dizaine de jours ont dû s'écouler ainsi entre ces murs blancs. Tandis que je m'étonnais plus que jamais de l'importance que j'avais attachée à l'amitié, à la politique, au mouvement. Ou plutôt de la façon dont je les avais transformés en une loyauté et une contrainte, les élevant à la hauteur d'une nécessité objective et morale. On eût dit que tout ce que je commençais par un « je veux » était voué à se poursuivre pour moi en un « tu dois » tyrannique. Au point de sacrifier mes désirs, mes élans, ma liberté à cette exigence de devoir, d'ascèse, d'abnégation. Disposé à mettre mes projets sur la touche, les retarder, comme s'il m'était interdit de les réaliser. Ce qui me causait une déception très naturelle, à la fois parce que je n'accomplissais pas ce à quoi je tenais et étais tenu par ce à quoi je m'étais obligé.

Quand j'émergeai de ce branle-bas du passé, je vis que j'étais en train de m'étouffer à petit feu. Mais pourquoi ? Pourquoi ? Parce que je bridais ma subjectivité, ce minimum d'énergie personnelle sans lequel on ne peut pas respirer. Or, si ces voyages m'avaient apporté une certitude tangible, c'est bien qu'il n'y a pas de seconde fois pour corriger les erreurs ou réaliser les buts de sa vie. Les rescapés me l'avaient enseigné par leur façon d'être qui signifiait : pas de *trivia*, pas de temps à gaspiller. Du temps, je n'en avais que trop gaspillé, car, subordonné au nécessaire et à l'impératif, j'avais agi selon l'idée que je me faisais des autres. Au bout de la réflexion sur ces insatisfactions et contradictions, une conclusion s'imposait. Pour conduire sa vie sur des voies inconnues ou lorsqu'on est seul, il n'y a qu'une règle : ne jamais aller contre son coeur. Que n'aurais-je donné pour me prouver le contraire ! Et pourtant c'est l'unique règle qui réponde à l'envie de vivre de façon honnête et féconde. Soudain le monde était devenu plus léger et plus beau. Eh bien, je savais ce que voulait mon coeur : être un homme d'étude, effectuer un travail d'où sortirait une oeuvre. Ne cessant de bouger et de changer d'azimut, la vie s'était encombrée de trop de projets. Un seul m'était nécessaire désormais : prendre cette oeuvre au sérieux. A cette unique condition, j'aurais le droit de me dire un jour, si elle n'aboutissait pas : c'est faute d'avoir eu du talent, et non de l'avoir dissipé en tâches sans rapport avec ma vocation. Je me sentais d'autant plus allégé que, pendant ces dialogues interminables, j'avais conscience

que, maintenant, j'étais libre de choisir ce que je voulais, d'aller n'importe où. Partout je trouverais le gîte et le couvert, des compagnons, sans que le ciel me tombe sur la tête.

Je me rendais au siège du mouvement. Je voyais Gigi qui était une subtile sorcière dont l'errance n'atténuait pas le sortilège. Et je donnai deux ou trois conférences dans les cercles du mouvement, sur ce que m'avaient appris mes universités réelles, au cours de discussions avec des réfugiés, des philosophes excentriques, dans les camps, en route et dans d'autres lieux sans grâce. Non pas à des fins de propagande ou d'édification. Mais j'entretenais mon auditoire du reste - ce germe d'un nouveau peuple dont parlaient déjà les prophètes, parmi lequel j'avais vécu. L'histoire de ce reste n'était pas encore écrite, elle ne l'est toujours pas, et son existence est à peine connue. C'étaient moins des idées générales ou des épisodes dramatiques que j'exposais que des histoires, des vies d'hommes et de femmes qui voulaient émigrer après des épreuves inimaginables, comme pour faire respecter la promesse la plus noble et la plus précieuse de la Bible.

Je ne nie pas que certains auditeurs étaient perplexes. D'autres n'arrêtaient pas de poser des questions sur la signification de l'idée de « reste ». Ni que d'autres encore cherchaient à tirer une leçon de la solution finale qui, pour eux, était l'échec de l'idée d'émancipation au nom de laquelle on avait désiré vivre fraternellement avec nos concitoyens et combattre, épaule contre épaule, pour un monde plus juste où il n'y aurait plus ni nation, ni classe, ni religion, rien qu'une humanité unie et libre. Ça et là, on m'interrogeait sur les Allemands, sans ressentiment, rien de dur ni de vindicatif dans ces questions. Mais j'évitais d'y répondre, grâce à Nietzsche pour qui la victoire allemande sur les Français en 1871 fut une défaite, voire une extirpation de l'esprit, de la culture allemande, au bénéfice du Reich allemand. J'ajoutais simplement qu'après avoir mangé le pain blanc de leur culture, ils étaient en train d'avalier le pain noir de leur Reich, ou quelque chose d'approchant. Il était près de dix heures quand la conférence se terminait, on entendait des conversations animées et des rires. Les plus jeunes se mettaient à chanter. Aussitôt tous les présents joignaient leur voix pour amplifier le refrain, je ne l'ai jamais oublié. Quelquefois je ressens encore la chaleur de ces réunions et la nostalgie de ces visages inconnus, de ces jeunes qui partaient rassérénés, bras dessus, bras dessous, tandis que des ombres bougeaient devant eux dans la ville endormie.

Et j'étais parmi les ombres qui, ce soir-là ou un autre, leur apportaient quelque chose d'unique qui faisait advenir un sens dans leur vie.

En rentrant à Bucarest, je décidai de lever l'hypothèque du départ pour Moscou. Ni ma patience, ni le temps dont je disposais pour obtenir le visa soviétique n'étaient à bout. Mais pourquoi laisser traîner les choses ? C'est pour cela que je retournai chez le peintre Perahim, dont j'ai dit les liens supposés avec les Soviétiques. Sans doute ne me reconnaîtrait-il pas. Pourtant il se souvint de moi et me reçut amicalement. Il écouta en silence ce que j'avais à lui dire, me jetant un regard du coin de l'œil, secouant la tête et souriant. S'il avait eu un sourire complaisant, un sourire ironique signifiant « Cause toujours ! » je l'aurais quitté sur-le-champ. Mais ce sourire était franc, inspiré par tout ce dont il avait lui-même l'expérience, par l'idée qu'il se faisait de la vie. C'est pourquoi nous avons longuement discuté de la vie intellectuelle en Union soviétique, des séquelles de la guerre, de l'existence quotidienne. Et tout en s'exprimant de manière détournée, il sentit le besoin à la fois de me mettre en garde et de m'aider. « Comment parlez-vous de ce pays comme de quelque chose de sacré, sans y avoir mis les pieds ? » s'étonna-t-il à un moment. A un autre moment : « Réfléchissez avant de faire le saut dans l'inconnu. Ne précipitez rien. » C'était déconcertant. Et je commençais à me dire que je perdais mon temps, quand Perahim m'examina avec le froid regard de l'officier qu'il était aussi. Avant de me laisser entendre que sa démarche en vue de hâter l'obtention du visa était hasardeuse. Je vois encore ses yeux désolés et pourtant rieurs quand il me raccompagna sans rien suggérer.

Je me rappelle avoir été à la fois soulagé de lever cette hypothèque, et très chagriné par l'échec de ce que j'espérais tant. Depuis, cette histoire aurait dû être enterrée, oubliée. L'ennui avec le passé, c'est qu'il ne passe pas. Même aujourd'hui, je revis cet épisode lointain avec une indignation inapaisée. Ce qui nous manque dans la jeunesse - et dont on ne ressentirait guère l'absence si certains échecs et certaines angoisses ne nous affectaient pour la vie - c'est la conscience que, si on vit assez longtemps, tout arrive, même l'incroyable et l'impossible. Ainsi j'ai tout de même obtenu ce visa pour Moscou, en 1990, et en prime, j'ai été élu membre de l'Académie russe.

Des événements qui ont marqué la fin de l'année, le récit sera bref. La déconfiture de mon voyage une fois acceptée, une page de mon après-guerre fut tournée. L'hiver venait, et dans le pays on sentait monter on ne sait quelle crainte fatidique,

dont personne n'osait parler. Le plus sage fut de partir pour la montagne vers Noël. La sérénité vint avec le soleil de décembre et les batailles de boules de neige ponctuées de rires. En réalité, elle était déjà là. Inconsciemment, j'avais fait un choix, et oublié presque tout ce qui méritait de l'être, dans le froid austère et le silence des cimes.

Si les années se mesuraient en mètres et non en jours, je dirais que l'année 46 fut la plus longue de ma vie.

5 janvier 1995

Quelques mois plus tard se déclara la guerre froide. Ceux qui prirent conscience de la nouvelle situation cherchèrent à quitter le pays par tous les moyens possibles, légaux ou illégaux. Les autres, la majorité, faisaient ceux qui n'étaient pas concernés. Ils menaient leur train-train à l'accoutumée et se préoccupaient de leur carrière, tout en affichant l'indifférence. Quand j'y repense, la fin de l'hiver m'apparaît comme une ligne de partage. Pour la définir, le mieux serait de dire que le temps a changé de rythme. Tout s'est accéléré. Pour m'en tenir aux faits, en mars 1947, j'ai compris qu'il fallait me hâter si je voulais partir. J'avais besoin de me confier à quelqu'un, de trouver une oreille dans laquelle m'épancher sans crainte. Naguère, je pouvais avoir celle d'Eddy, Isou, Boïko ou Crâciun. Un seul ami me restait, Freddy. Lorsque je lui annonçai mon intention de partir pour Paris, il n'arriva pas à me croire et me regarda, l'air de dire que je divaguais : « Comment est-ce possible ? Malheureusement, ils ne te laisseront pas partir. » Donc j'entrepris de le convaincre que ma décision était sérieuse, irrévocable, et sans que rien l'eût laissé prévoir, il déclara qu'il partirait avec moi.

Content ? Je ne sais pas si je l'étais, je n'y pensais pas. Probablement soulagé de m'être confié à Freddy et de ne pas avoir à faire le chemin seul comme les autres fois. Pendant les mois suivants, il me posa sous diverses formes la même question : pourquoi partir ? Et c'était naturel, car, une fois la décision prise, on veut lui trouver de bonnes raisons. Évidemment la raison la plus simple n'était pas la plus convaincante. Toute ma vie a été conditionnée par la peur de manquer. Sans savoir exactement pourquoi, depuis mon retour de Munich, j'avais peur de

manquer de liberté, de cette liberté qui, depuis 1945, avec ses exigences et ses futilités, m'était devenue indispensable.

À l'époque, les partis paysans et libéraux se repliaient presque constamment vers le roi, et la coalition dirigée par les communistes poursuivait son offensive générale. Si encore ça avait été un secret ! Mais les autorités soviétiques la soutenaient ouvertement, et la Grande-Bretagne, la France et les États-Unis fermaient les yeux sur la concentration des forces politiques de part et d'autre. Il ne semblait pas anormal que le parti cherchât à assurer son emprise, en procédant dans les villes et l'administration à des réélections. On y nommait des hommes de confiance et de volonté, en utilisant tous les moyens de persuasion et d'intimidation pour leur faciliter la tâche. N'ignorant rien de la psychologie du bourgeois, du fonctionnaire, du brave intellectuel avide, ils les traitaient en filous au casier judiciaire chargé, soit pour collaboration avec les fascistes, soit par affinité de classe. Comme si, du seul fait d'être mis en oeuvre par les communistes, les mauvais procédés devenaient bons, le mensonge public et la fraude électorale réapparurent - ce fut un choc pour moi.

À travers ces stratégies perçait l'intention du parti : s'assurer plus que l'adhésion du peuple, sa propriété. Et les chefs, on doit le dire, n'avaient pas de cœur pour sa pauvreté et son délaissement. Ils parlaient de lui avec froideur et bien vite haussaient les épaules, agacés par cet importun dont ils n'avaient pas le temps de s'occuper, ayant d'autres chats à fouetter. Car derrière l'unité officielle du parti, les factions se séparaient et s'opposaient, recrutaient leurs partisans et préparaient leurs munitions, en camarades ennemis. La politique se résumait pour nombre d'entre eux à calculer laquelle des factions était à la baisse ou à la hausse dans les couloirs du Kremlin, afin d'étendre sa domination - version améliorée de ceux qui se glissent à l'aube sur le champ de bataille et dépouillent les morts. On était certain qu'il y en aurait, sans savoir quand ni lesquels. Rares étaient ceux qui échappaient à la prépondérance de ces forces obscures, aux tentations de l'intrigue et du conformisme qui s'insinuaient jusqu'au fond des âmes. C'est alors que j'entrevis le sens des mises en scène et des justifications qui régissaient le monde des dirigeants. C'est alors que je vis briller en eux l'humain, trop humain, appétit d'honneurs et de privilèges. Je ne les admirais pas spécialement, occupant les estrades des manifestations de masse. Mais sur le moment ils m'en imposaient, tous ces Achille de la course au pouvoir et toutes ces tortues de la révolution.

Quant aux autres partis, ils avaient démissionné d'eux-mêmes. Rassemblement d'habiles, de fins politiques, de causeurs, de fils gâtés des grandes familles, ils ne manquaient ni d'astuce, ni de savoir-faire. Mais ils en usaient depuis si longtemps que la facilité les avait amollis. C'est pourquoi ils montaient leur démission comme une formidable manoeuvre et, une fois vaincus, ils comptèrent sur la catastrophe économique, leur grigri, pour les sauver. On eût dit que leur seule différence avec les communistes était que, pour ceux-là, tout avait un coût, et pour ceux-ci, tout était gratuit. Toute concession provisoire des communistes à la légalité paraissait justifier leur gri-gri, signe que le régime démocratique tiendrait bon. Naïve erreur, on ne tarda pas à le constater. Le roi abdiqua fin 47.

Freddy n'était convaincu ni par l'exactitude de mon tableau, ni par le caractère irréversible de cette évolution. Il répliquait à peu près : « Tu cèdes à la panique, ça ne te ressemble pas. Il faut garder la tête froide. Les jeux ne sont pas faits. » Alors que, pour moi, à peine sorti de la nuit des mythes, on entrait dans le brouillard de l'histoire. Néanmoins, sur un point il avait raison. Ce n'étaient pas les circonstances politiques qui m'alarmaient, même si les justifications du passé s'effritaient et si j'étais devenu en partie infidèle. Tout au fond de moi, je croyais toujours aux idéaux politiques et sociaux que j'avais vénérés dans ma prime jeunesse, et auxquels je n'ai jamais cessé de croire. Puis je me disais : « Eh bien, sans doute, l'histoire n'a jamais été belle à voir. Elle dépouille les gens de leurs vieux oripeaux, elle les fait sortir de leurs niches et d'eux-mêmes. Cela ne peut être que douloureux. Et ils ne comprennent pas quelle sorte de douleur elle leur inflige. Moi je sais, j'ai toujours connu ça. »

À l'époque, Freddy et moi voyagions souvent ensemble. Depuis que nous avions décidé de partir, nos liens s'étaient resserrés, au point qu'il me témoignait autant d'attachement que si j'avais été de sa famille. Il me questionnait au sujet de ma vie, et je lui parlais de mon père, de Tanti Anna, de mon cousin, des années en Bessarabie, du roman *La Mer Rouge*, de la période désastreuse qui s'était achevée par l'exclusion du lycée industriel et de la façon dont j'avais connu les Vitteloni. Au début, quand je lui expliquai mes raisons de partir, ce passé étant bel et bien fini, il eut heureusement assez d'intelligence et de sens de l'humour pour exprimer des doutes sans me blesser. Sa résistance me forçait à des aveux plus intimes, à lui révéler des aspects de ma vie intellectuelle et politique que j'aurais préféré taire. Freddy avait un avantage sur moi : il connaissait la réalité et la mentalité soviéti-

ques dont je n'avais que des idées floues et livresques. Ses raisons de partir étaient simples : il voulait aller en Amérique latine où il lui restait de la famille et commencer une nouvelle existence. L'individu que j'étais devait l'inquiéter, avec ses revirements, ses préoccupations « métaphysiques » et toutes les complications d'un caractère si différent du sien. Un individu qui risquait de l'engager dans une situation confuse, dangereuse. Voilà pourquoi, soit par curiosité, soit pour se rassurer, il m'obligeait à détailler mes raisons, qui ne lui paraissaient pas aussi claires que les siennes. Et il réussit quand, après que j'eus raconté ma seconde visite à Perahim, il sauta sur l'occasion et me demanda pourquoi je ne voulais plus aller à Moscou. Une bonne question, que je ne m'étais pas posée jusque-là de façon aussi nette. Et à laquelle, si je me souviens bien, je donnai deux réponses.

La première : je ne comprenais plus si le but était la révolution, la justice, ou bien la prise du pouvoir par le socialisme. J'avais cru que l'homme est le créateur de son histoire, qu'il y fait quelque chose de neuf dont la révolution est, comme l'écrit Marx, l'accoucheuse. Entrer au parti, c'était appartenir à une avant-garde d'hommes conscients et rebelles. Autre chose m'attira : la possibilité d'une action et d'une critique, y compris du marxisme. Et je rêvais d'y contribuer, voire de le sortir du moule du siècle passé. C'était cela l'essentiel, c'était cela qui m'incita à partir pour Moscou. On rougit parfois en se rappelant ses naïvetés et ses idéalismes, tout en étant triste de les avoir égarés. Qu'y faire ? C'est comme ça. Mais lorsque j'ai mieux connu l'idéologie et les pratiques, je me suis demandé : qu'est-ce que cela veut dire pour la plupart de ces hommes ? Pour ceux qui ont passé toute leur vie au service du parti, qui ont connu la clandestinité, l'émigration, la vexation de servir dans un appareil étranger. Qui ont parfois navigué de pays en pays, là où le régime soviétique leur laissait encore un peu de liberté, en marge des décisions prises au sommet et de la ligne générale. La seule critique admise étant l'autocritique. C'était tout simple. On ne pouvait que s'y soumettre, ou risquer d'être de nouveau seul, abandonné par ses camarades.

L'ennui, c'est qu'au lieu de déplorer la soumission méticuleuse, on s'en félicitait et on la donnait en exemple. Du coup, pourquoi aurait-on voulu que le communiste discute, juge, choisisse ? On pouvait compter sur lui pour ne pas le faire, sa vocation étant d'obéir. Un fonctionnaire, un combattant, sûrement pas un rebelle. En Roumanie, il lui fallait apprendre à imiter, exceller dans la copie et la reproduction en miniature roumaine de ce qui existait en grandeur soviétique : fa-

çons de parler, style d'organisation, discipline, institutions économiques et formes de vie sociale, vêtements inclus. La mièvrerie de la pensée et le machiavélisme des actes devenaient une seconde nature. Et l'adulation idolâtre des chefs, une obligation. Veut-on donc instaurer le socialisme pour se faire détester du peuple ? me demandais-je. Ou pour que l'effigie de Staline parade dans les grandes manifestations ? Oui, sans doute, à moins qu'il ne s'agisse d'établir une sorte de domination mentale par des misérables répliques et des mots d'ordre stériles.

Qu'est donc l'homme dans l'histoire, s'il n'est ni créateur, ni création d'une force supérieure ? Un simple rouage. Je refusais de consacrer ma vie à devenir un excellent rouage, pour qui le mot même de socialisme n'a qu'un sens médiocre et incompréhensible. Ce n'était pas tant de l'inquiétude que je ressentais devant la défaisance du parti qu'un poignant regret, une tristesse impuissante née, je suppose, d'un sentiment de perte. La grande perspective d'un avenir que j'avais rempli d'images d'une humanité nouvelle, d'une révolution sans pareille, se dissolvait dans le brouillard. Maintenant seulement je me rendais compte à quel point tout ce dont j'avais rêvé, avec sérieux, avec passion, s'était dégradé en éléments d'une simple technique de pouvoir. Je crois me rappeler que Freddy sembla me désapprouver ou dire que j'avais manqué de discernement. Eh bien, oui, sans doute, mais souvent, quand on a le nez sur une chose, on ne la voit pas. Je continuai donc à lui expliquer qu'il y a une histoire édifiée et une histoire édifiante. Quand j'ai adhéré au parti, en Bessarabie à la veille de la guerre, c'était pour la première, et je ne voulais pas, en restant en Roumanie, oeuvrer pour la seconde. Si je ne quittais pas Bucarest, ce serait pour des raisons de confort, et non de conviction. Je deviendrais peut-être un intellectuel communiste du genre fonctionnaire, un homme d'étude qui serait un homme d'appareil comme tous les autres. Un risque que je ne tenais pas à courir, car il est plus facile d'apprendre à faire ce qu'on n'aime pas que d'apprendre à faire ce qu'on aime. J'étais trop jeune pour renoncer en faisant violence à mes convictions, mais je n'étais pas trop jeune pour avoir le courage de tirer la leçon de mes expériences et suivre mon cœur, comme on dit dans les lettres d'amour.

La seconde raison : le nationalisme. J'avais espéré que l'écroulement du fascisme offrirait au peuple roumain une chance d'en guérir. J'avais toujours senti que c'est seulement à cette condition qu'il pourrait se débarrasser de ses rancunes, s'ouvrir aux valeurs du monde moderne, développer ses facultés et saisir ce que la

vie peut offrir. Faute de quoi, une partie de son âme resterait en jachère. Si mon enthousiasme a fait long feu dans ces années-là, c'est surtout parce que le pays et le parti étaient piégés dans leur action et leur pensée par la vanité nationale. Elle verrouilla complètement le progrès dans la tradition, la lutte pour l'avenir dans l'héritage du passé, la volonté de rompre dans la velléité de continuer. Il y avait une cause plus profonde à ce mariage du communisme et du nationalisme - cause liée à une plus facile emprise sur les masses et à une imitation de l'Union soviétique. Mais qui, en fin de compte, bêtifiait le peuple dans sa misère ancienne. Et s'il faut avouer toute la vérité, la plus cruelle, la plupart ne croyaient pas en la vocation nationale des communistes qui, eux-mêmes, n'en avaient pas une très solide. Plus le temps passait, et plus on avait des raisons de redouter que le futur régime de démocratie populaire se coulerait inconsciemment, embaumé comme une momie par une main invisible, dans le moule culturel de l'ancien régime totalitaire. Et qu'à travers ce nouvel orgueil et ce nouveau culte de la nation, on retrouverait sous de nouveaux mots et de nouveaux drapeaux les mêmes aversions et les mêmes haines. Tout cela renfermait une subtile menace pour nous et une glaciale inquiétude.

C'est une chose comique : j'ai noté que souvent, dans une situation critique, je redeviens timide comme un enfant et j'aimerais mieux me cacher. Il en fut ainsi, mais cela ne dura guère. Non, vraiment, je ne désirais pas partir pour des raisons simplement politiques. De mon propre gré, je n'aurais pas cherché à le faire, car je ne savais pas et je ne considérais pas que nous frôlions l'abîme. L'affirmer serait certes céder à l'illusion commune des gens et même des historiens qui soutiennent que l'issue était prévisible avant le fait qui l'a provoquée. Donc que les choses ne pouvaient pas se passer autrement. Vint cependant le moment émouvant, désenchanté, où il me fallut choisir entre la splendeur de la cause et la terne vérité des effets. Du moins des effets sur ma vie. Bien sûr, je n'en parlais pas à Freddy en termes aussi abstraits. J'ai dû parfois me cacher les yeux derrière ma main pour pouvoir continuer. Et Freddy de me consoler avec un « Ça ne sert à rien de se tourner les sangs. Ce qui devait arriver est arrivé ».

8 janvier 1995

Vers la fin du mois de juin, Freddy admit qu'il était temps de partir. Pendant une ou deux semaines, nous peaufinâmes notre itinéraire. Au lieu de couper tout droit vers Paris, nous passerions un long moment en Italie, nous arrêtant à Milan et Rome, avant de nous diriger vers la France. Un détour de 2 000 kilomètres ! Mais quand j'expliquai à mon ami pourquoi - la découverte des jeux d'eau à Hellbrunn, l'échange avec Casanova des malheurs, la promesse que je m'étais faite - quand je lui dis qu'il fallait combler nos carences en matière de culture, il convint que j'avais raison : « Tu veux avoir ton Bildungsroman, ajouta-t-il, et sans un sou en poche. » Bildungsroman, c'était une métaphore acceptable, même si à l'époque je ne savais pas ce qu'elle signifiait. Ce serait déjà merveilleux si on faisait les choses que l'on peut, mais c'est encore plus merveilleux de faire celles que l'on doit, même si on ne voit pas comment. Telle fut à peu près ma réplique, qui le remplit d'enthousiasme.

Les préparatifs se déroulèrent vite, comme suivant un projet longuement mûri. En juillet, je m'informai des papiers nécessaires à la délivrance d'un passeport que j'étais certain de ne pas recevoir. J'eus la chance, grâce à mes relations, d'obtenir les documents civils et militaires indispensables pour obtenir un visa pour la France, plus vite que prévu. J'avais beau les savoir inutilisables, je me figurais que, si j'étais pour ainsi dire en règle, ma famille ne serait pas inquiétée. Peine perdue : quatre ou cinq mois après mon départ, Tanti Anna dut subir deux interrogatoires accompagnés de fouilles domiciliaires. Selon mon cousin Pouïou, qui avait surpris leurs conversations, les agents de la sécurité évoquèrent mon activité politique - mais laquelle ? - et étaient au courant de mon arrivée à Paris.

Pendant deux ou trois semaines, je me trouvai dans une situation absurde. Tous mes proches savaient que j'allais partir, sauf mon père. Une grande partie de mon enfance s'était passée à attendre qu'il se manifeste. Ensuite j'avais renoncé, sachant que l'inattendu n'arrive jamais. Son absence, sa négligence envers moi, causaient beaucoup de souci et de chagrin à Tanti Anna, comme si l'attitude de mon père la déshonorait. M'en aller ainsi sans l'avoir revu, sans lui dire adieu, était impossible. Désireux de me présenter devant lui détendu et confiant, j'atten-

dis d'avoir tout arrangé avant de lui rendre visite. En grim pant les marches conduisant à son bureau, rue Lips cani, je me demandais ce que je pourrais lui dire et comment il réagirait. Au moment où j'allais entrer dans le vif du sujet, il m'interrompit en disant quelque chose comme : « Je m'y attendais. N'importe comment, plus rien ne m'étonne de toi. »

Tout à coup, la pitié m'envahit. Bizarrement, mon père semblait aussi désorienté qu'autrefois, en partant de Kagoul, et tellement triste que je rompis le silence en lui demandant si Tanti Anna l'avait informé de mon intention. C'est avec beaucoup d'affection qu'il bégaya, pour toute réponse : « Veux-tu venir à la maison ? » Sur quoi il ferma son bureau et nous partîmes ensemble. C'était étrange de l'entendre dire avec tant d'émotion comme il se sentait seul et à quel point je lui manquais. Je ne croyais pas en vérité que mon père eût souffert de notre séparation par le passé, qu'il eût fait des sacrifices pour son fils, le seul être qui comptât dans sa vie, comme il le prétendait. Et quand je le lui fis remarquer, il insista : « Je ne t'ai jamais forcé à faire quoi que ce soit », répéta-t-il à plusieurs reprises, en parlant de mes études, de mes choix politiques. « Au contraire, je t'ai suivi, j'ai essayé de t'aider, j'étais sûr que tu réussirais à te faire une vie plus belle que la mienne. » Ma vie, faite de bric et de broc, de pièces et de morceaux mal cousus ensemble. Mais il ne semblait pas s'en rendre compte.

La fois suivante, mon père repassa les mêmes idées, en ajoutant qu'il était un homme simple qui n'avait pas eu la chance d'apprendre, de parler plusieurs langues, de voyager. Pourquoi me disait-il tout cela ? Lentement, j'en vins à comprendre qu'il avait une idée derrière la tête, annoncée comme toujours par un prologue sentimental. Voulait-il me faire renoncer à partir, à force d'insister sur la Roumanie et notre passé divisé ? Comme si cela avait été le bon temps ! Cependant, il n'essayait pas de me dissuader de partir. Il voulait que mon départ apparût comme son oeuvre, fût rendu possible grâce à son aide. Le lendemain ou le surlendemain, l'idée surgit au détour d'une question : « Combien coûte le voyage ? » Je n'y avais pas pensé. Visiblement content, il continua : « Ça n'a pas d'importance. J'ai acheté des dollars pour que tu ne manques de rien et graisses les pattes là où c'est nécessaire. » Et il m'embrassa maladroitement, faute d'habitude, en affirmant qu'il m'aiderait toujours, en quelque lieu que je me trouve. Eh bien, je ne sais si j'étais ou non sincère quand je lui promis de m'en souvenir. Le fait est qu'il tint parole. Chose extraordinaire, lorsque nous nous revîmes une vingtaine d'an-

nées plus tard, il revint sur les mêmes idées et les ressuscita à l'aide des mêmes mots. Comme s'il n'avait pas cessé d'y penser dans l'intervalle. Et comme le jour du départ, nous étions tous deux timides, gênés, sur nos gardes. Nous étions-nous retrouvés ? Certes pas. Du moins nous séparâmes-nous apaisés.

Dans le mouvement, on effectuait de fiévreux préparatifs. Je ne puis parler de notre organisation comme d'une création personnelle, ce n'est pas à moi de le faire. Mais les autres le faisaient et m'attribuaient le mérite de son incontestable succès. Leur sentiment était authentique. De temps en temps, je passais une bonne soirée à parler avec mes compagnons, comme seuls savent parler les angoisseux, les enthousiastes et les enragés que nous étions alors. Je leur expliquais pourquoi j'étais venu au sionisme. Parce qu'il était seul à exprimer un élan populaire, à vouloir dénouer notre drame à un moment donné. Pourtant je n'ai jamais pu me convaincre que le sionisme et la création d'une nation seraient la solution du fameux problème juif. D'abord, je sentais que c'était le problème des autres. Ensuite, je ne croyais pas à ce genre de solution paradisiaque de n'importe quel problème. Ce serait la fin de notre histoire ou de l'histoire. Or il fallait exclure l'idée de fin de nos raisonnements, comme les scientifiques excluent le mouvement perpétuel du leur. On pourrait presque dire : c'est ce problème qui fait la jeunesse du judaïsme. Parce que les Juifs n'ont pas le temps de vivre au milieu de leurs souvenirs, de se laisser envahir par les ruines ou par la nostalgie pour *illo tempore*. Ainsi ils savent ce qu'il leur reste à faire et se mettent en chemin pour le réaliser. Le sionisme est un de ces chemins.

Mes camarades étaient peut-être plus touchés lorsque je leur parlais de mes rencontres en Autriche, en Bavière. Ou que je leur confiais les réflexions qui ne cessaient de bourgeonner en moi à propos de ces années d'obscurité aveugle. Voici une phrase écrite à l'époque : « Nous avons brûlé dans leurs feux et eux, ils brûleront dans nos cendres. » Sans doute m'avait-elle été suggérée par un passage de la Bible. Oui, une fois de plus, il me fallait quitter une ville et surtout des personnes dans lesquelles j'avais tant investi. Il me poignait de constater que la vie est un camp volant que l'on dresse puis jette de nouveau à terre. Je n'en voulais plus, de ces ruptures, et non plus de tous ces renoncements. Donc j'étais plein d'appréhension. Je me rappelle la douce anxiété quand on fêta discrètement les adieux. Chacun parlait d'une rencontre, d'une chose que nous avions accomplie en commun. C'était comme si on chantait le passé, en se rappelant tout. Et Cerbou

plus que quiconque, puisqu'il avait assumé le secrétariat pendant ces années et se chargeait de me succéder. On embellissait des couleurs de l'affection, comme il se doit, les heures qui nous éloignaient les uns des autres. La nuit me parut vide quand je fus dehors, face aux étoiles. Et je m'endormis, le coeur pris dans une solitude irrémédiable, dont le souvenir me reste.

À deux reprises, je fus sur le point d'aller faire mes adieux à Gigi - mais j'échouai lamentablement. A quoi bon, quand je ne pouvais ni lui avouer mon départ ni justifier notre séparation sans avoir l'air coupable d'un enfant pris en flagrant délit d'inconduite ? Et je savais d'avance comment cela se passerait : elle éclaterait en sanglots et se jetterait sur son lit, pleine de reproches navrants et décousus. Alors nous nous séparâmes sans adieux par des baisers, des caresses et des murmures sur l'oreiller, jusqu'à l'aube.

Heureusement qu'il y avait Tanti Anna. Le départ, elle n'en parlait jamais. Elle m'indiquait les chemises à emporter, les costumes à faire nettoyer, disant ce qu'il fallait que je prenne et comment l'emballer. La nuit, ces soucis l'empêchaient de dormir, et le jour elle se tracassait, se demandant si on n'avait pas oublié quelque chose d'indispensable. J'essayais de me rendre utile, afin d'avoir encore un pied dans la réalité. J'aimais aussi regarder le visage de Tanti Anna, absorbée par son travail, à la lumière éclatante du soleil. Le dernier été, pensais-je. Avec elle, les adieux se faisaient par petites touches et, pour ainsi dire, chaque jour. Si elle me voyait triste, elle cherchait à m'égayer en parlant des années passées ensemble, ou de sa jeunesse, de ses parents. Et aussi, plus qu'à l'accoutumée, de mon père. Bien sûr, ce n'était pas sa faute, mais celle de ses épouses, des femmes. Sans elles, il ne se serait jamais éloigné de nous. Mais à quoi bon y penser maintenant ? Tanti Anna s'inquiétait de le voir vieillir, se plaignait de le voir de plus en plus rarement. Et de son indifférence aux soucis qui pesaient sur elle. Ce qui rendit plus pénible pour moi l'image du nouveau chagrin qui l'attendait quand elle se retrouverait seule.

En vain fis-je le serment de lui écrire, de revenir. Elle savait mieux à quoi s'en tenir. « Demain nous nous dirons au revoir, qui sait pour combien de temps ? » répétait-elle. Tout en continuant à préparer mes affaires et à les arranger. Une photo de mon père et de moi lui tomba un jour sous la main. Elle la contempla longuement, en femme amoureuse. Rajeunie, presque gaie, elle s'exclama : « Comme vous êtes beaux ! » Elle rougit, car en réalité elle pensait à mon père.

Son excitation trahit le secret que j'aurais pu deviner depuis longtemps. Son frère avait été le grand amour de sa vie. Et je me sentis plus proche de Tanti Anna que je ne l'avais jamais été. Dans nos adieux, elle me confiait la vérité la plus précieuse de sa vie. Je n'ai jamais cessé de lui écrire, de l'aider. Mais nous ne nous sommes jamais revus. Les préparatifs s'achevèrent. L'été était dans toute sa gloire, le ciel sans défaut, quand je quittai la maison.

16 janvier 1995

Notre départ eut lieu vers la mi-août. Freddy était d'excellente humeur et dans une forme éblouissante. Tandis que le train nous faisait attendre, il me souriait et se rassurait : « Ne crois pas un instant que j'aie des regrets, proclamait-il. J'ai toujours souhaité vivre des aventures. Tu m'en as proposé une. Maintenant tout le reste va être nettoyé. » Dans quelques instants, j'aurai quitté Bucarest, pensais-je, le coeur bien plus joyeux - est-il besoin de le dire ? - que je n'y étais arrivé. Mon ancienne vie s'éloignera avec la ville qui, bientôt, ne sera plus qu'un nom dans ma mémoire. Je me trouverai dans une situation que je n'ai jamais connue, sans attaches, n'ayant de comptes à rendre à personne. Est-ce ça, la liberté ? Le sentiment de curiosité et la volonté de prendre un nouveau départ, quel qu'il soit ? Que de choses n'ai-je pas tentées, sans aller jusqu'au bout ! Mais j'étais jeune, j'avais de l'enthousiasme en réserve pour recommencer. Quoi ? Si souvent, par le passé, j'avais écouté la voix des autres : désormais, je ne voulais plus entendre que la mienne.

À peine le train avait-il quitté le quai que chaque tour de roue, chaque coup de sifflet de la locomotive nous éloignaient plus vite de tous les nôtres. Sur fond de ciel bleu, la fumée rabattue le long des vitres ressemblait à une écharpe agitée par une main inconnue. Bucarest avait disparu, les roues tournaient de plus en plus vite, et je me sentais de nouveau à l'aise. « Nous sommes partis, dit Freddy, nous sommes partis. » Oui, étrange à dire, mais j'avais imaginé que ce serait Plus déchirant. Le train filait à toute allure. Des prairies, puis des arbres, puis des collines verdoyantes, des forêts grimpant sur les pentes.

Je me mis à parler à Freddy d'Eddy, d'Isou, de Harry, de l'amitié que nous avions scellée de façon délibérée et qui avait engagé l'existence de chacun. Maintenant, séparés, nous n'étions plus que des ombres solitaires, chacun dans la mémoire des autres. Peut-être nous trouverions-nous réunis un jour en un même lieu, à Paris sans doute. Je le lui dis, sans croire que ce bonheur se réaliserait. Je ne sais pour quelle raison, mais, dès l'enfance, une conviction me tenait : le pire est toujours plus sûr que le meilleur. En parlant à Freddy de mes amis, cherchais-je à éviter que le silence ne tombe entre nous ? Ou plutôt à l'amener à parler des siens, de son passé dont il ne m'avait presque rien dit ? D'assez bonne heure, le train s'arrêta à Arad. Nous empoignâmes nos bagages et nous dirigeâmes vers la ville aux maisons cossues, aux rues propres et respirant l'aisance transylvaine. Demain soir, pensai-je, nous serons à Budapest.

Tout s'annonçait bien. Cette nuit-là, quand le convoi dont nous faisons partie commença à traverser la frontière hongroise, le ciel était particulièrement lumineux. Des nuées d'étoiles tournaient au-dessus des fermes, des arbres, des champs, que nous étions les seuls à contempler. La route était droite, le guide qui avait l'habitude paraissait tranquille. Cette nuit-là, tout, autour de nous, se montrait plus aimable que jamais. Alors pourquoi, en forant l'obscurité, étais-je en proie à un sentiment douloureux et persistant ? Parce que la terre que je foulais aux pieds m'inspirait de la tendresse et que je sentais malheureux le pays que je laissais derrière moi pour toujours. Sous le mauvais oeil de l'histoire.

En passant à travers champs, une vague torpeur m'envahissait. Rien ne pressait, et nous fîmes une halte. Sans d'abord remarquer les silhouettes qui se dirigeaient vers nous. A peine avais-je eu le temps de me lever que la lanterne de la patrouille faisant sa ronde troua la nuit. Vinrent les sommations et l'ordre de la suivre. « C'est fini, pensai-je. C'est raté. Demain je rentrerai à Bucarest. Maintenant je sais que ce départ est un fiasco définitif » Et quand, épuisés, presque à l'état de somnambules, nous fûmes introduits dans une pièce où un gradé, la cinquantaine, l'air solide, était assis derrière une table, la situation m'apparut clairement. Elle ne présageait rien de bon. L'homme se leva en marmonnant que nous étions en état d'arrestation. Et le voilà qui commence à me repousser vers la porte en enfonçant les doigts dans ma poitrine. Peu à peu, tout en me donnant des coups avec son doigt et en me baragouinant au visage, il commença un curieux interrogatoire. (Ma taille m'avait-elle désigné à son attention ?) Quelle était mon identi-

té ? Avais-je un passeport ? Tentais-je d'échapper à la patrouille ? « Absolument pas », répondis-je. Mais il ne s'arrêtait pas, et avant que je perde mon calme, les soldats commençaient à fouiller nos bagages dont ils étalaient le contenu par terre. S'ensuivit une fouille corporelle, la découverte des dollars si bien cachés par mon père, et de quelques manuscrits dont je n'avais pas voulu me séparer.

La marche vers la prison me parut plus pénible que tout ce que je venais de vivre. Avant cette nuit, je n'avais pas compris que chacun de nous, à un certain moment de sa vie, se rend compte que tout peut être perdu, intellectuellement et physiquement. Que son existence se poursuivra, évidemment, mais qu'il ne pourra plus ressentir quelque chose d'entier, d'intangible. Ce qu'éprouve le propriétaire d'une maison cambriolée ou une femme qui a subi un viol. Combien de fois, par la suite, n'ai-je pas revu en rêve le film en noir et blanc de notre arrestation ! Chaque détail du scénario me semblait si vif, si exact, que je n'avais pas l'impression de rêver. On nous conduisit, sous bonne escorte, de poste en poste jusqu'à Timisoara. Le jour, ça allait, mais le soir on nous bouclait dans une cellule avec d'autres détenus. Par moments, la certitude de ne pas pouvoir sortir, d'être isolés parmi des voleurs et des criminels, devenait si aiguë que nous trouvions à peine la force de manger. Comment avons-nous donc pu nous habituer à la promiscuité, aux ronflements, aux relents des corps étrangers, à la saleté des matelas, en si peu de temps ?

Comble de malchance, nous n'avions plus d'argent pour améliorer l'ordinaire ou acheter de quoi faire notre toilette. Les gardiens refusaient de nous laisser prendre contact avec l'extérieur. Ils nous regardaient d'un air moqueur, faussement apitoyé, en disant : « Les ordres sont les ordres. » Ça faisait un grand bouquet de peurs. Je ne fermais pas l'oeil de la nuit et, dès l'aube, me morfondais en attendant le départ. Au cours du transfert, nous avons épuisé toutes les spéculations sur l'avenir. Je ne démordais pas de l'idée que le projet de quitter la Roumanie avait échoué et que nous serions condamnés à la prison. Freddy refusait de perdre courage. Il essayait de se persuader que rien n'arriverait, tandis que je me laissais aller à une apathie morne. Tout en espérant que nous serions sauvés par miracle.

Après une dernière nuit en prison, nous comparûmes devant le tribunal militaire. En entrant dans la grande salle, un frisson me parcourut l'échine. Qu'ai-je fait ? Où donc, insensé que je suis, ai-je entraîné mon ami ? Par ma faute, il a raté sa chance d'émigrer en Palestine ou de partir pour l'Amérique latine. Une déconfi-

ture dans le droit fil de ce qu'a toujours été ma vie, bréviaire de paris perdus. J'avais le coeur au bord des yeux, mais c'est calme et presque impassible que je fis face aux trois officiers solennels qui nous dévisageaient. Il était impossible de dire ce qu'on pouvait attendre de ces regards. Le plus âgé s'appuyait contre son fauteuil. Ses doigts feuilletaient un dossier. Il nous fit décliner, l'un après l'autre, nos nom, âge et je ne sais plus quoi encore. Et je le revois lever les yeux de son dossier : « Où vouliez-vous aller ? » Sans hésiter, je répondis, et Freddy après moi : « En Palestine. » Il en prit note avec un crayon, consulta les autres, et ce fut tout. Nous étions acquittés, et libres.

Depuis, je me suis mille fois posé la question : pourquoi nous avaient-ils acquittés ? Étaient-ce des officiers d'ancien régime défiant le nouveau ? Ou n'avaient-ils pas encore d'instructions précises, sanctionnant le passage des frontières comme un crime ? On doit tant à des inconnus qui, par un geste, une décision pour eux si anodine qu'ils l'oublent aussitôt, infléchissent, comme une balle déviant de sa trajectoire, notre vie. Tels ces trois officiers inconnus à qui j'ai voué et continue à vouer aujourd'hui encore une gratitude infinie.

En écrivant ces pages, j'hésite à raconter ce qui se passa ensuite ce matin-là. Certes, on nous avait acquittés. Mais nous nous trouvions sur la place du tribunal, dans une ville où nous n'étions jamais allés, sales et affamés, ne sachant ce que nous allions faire. C'était un vendredi ou un samedi, sous un soleil écrasant. Regarder en arrière était inutile. Et l'avenir trop incertain pour que nous ayons envie d'en parler. Nous marchions vers le centre de la ville, espérant y recevoir peut-être de l'aide, le temps de réfléchir avant de retourner à Bucarest. Avant tout, le bonheur végétatif d'une douche et d'un repas substantiel. Des chiens épuisés longeaient les murs et nous les suivions. Soudain j'aperçus, venant dans notre direction, un jeune homme. Je le connaissais, c'était un passeur ! Lui, à cette heure de midi, dans cette rue déserte ! Je n'hésite pas à dire, et le Seigneur sait que c'est sans aucune superstition, qu'il m'apparut que c'était la chance, la chance en personne. Ou peut-être devrais-je dire un vestige de chance, une ombre de ce qui me demeurait en fait de destin. A partir de ce jour-là, je n'ai pu chasser l'idée d'un miracle. S'il n'avait pas eu lieu, j'aurais repris ma vie d'avant et je serais devenu ce que je ne voulais pas être.

Mais pourquoi, de son côté, était-il si joyeux ? Il avait décidé que le métier de passeur devenait trop dangereux et était à Timisoara pour préparer sa dernière

traversée vers la Hongrie avec un groupe nombreux. Ce garçon connaissait sur le bout du doigt la carte de l'Europe de l'Est, l'horaire de chaque train, les correspondances, et le nom du moindre hameau dans le no man's land séparant la Roumanie de la Hongrie. En écoutant notre odyssee, il identifia l'endroit où nous avons été pris et put retracer notre chemin jusqu'à Timisoara. Il était content de nous avoir rencontrés, parce qu'il avait besoin d'aides pour faire traverser le groupe qui comprenait des enfants et la famille d'un rabbin renommé du nord de la Transylvanie. Une fois lavés et ayant apaisé notre faim grâce à lui, Freddy et moi devions prendre une décision immédiate. En fait, il n'y avait pas à réfléchir. Et après avoir donné rendez-vous par téléphone à Freddy dans une ville de Transylvanie, au nom oublié, je sautai dans le premier train en partance pour Bucarest. Je voulais prendre du linge, des vêtements, demander un peu d'argent à mon père, s'il en avait. Tanti Anna fut, comment dire ? enthousiasmée par ma décision, ce qui ranima aussitôt mes esprits abattus. Et je repartis le lendemain, mon cousin Pouïou. s'en souvient encore après plus de quarante ans.

Nous prîmes un repas avec le passeur et, le soir fixé, nous fûmes rejoints par une vingtaine de personnes. Nous n'avions pas la moindre idée de ce qui tracassait notre guide. Jusqu'à ce que soudain apparussent deux sentinelles qui devaient nous escorter à travers le no man's land, L'air était froid cette nuit-là. Chacun avait enfilé un ou deux pullovers et était encombré de bagages. Freddy et moi avions pour mission de marquer de temps en temps les sentinelles, afin de les dissuader, si l'envie les en prenait, d'user de leurs armes pour nous piller. Le reste du temps, comme tous les hommes, il fallait coltiner des valises, aider à marcher une forme surgie de l'obscurité. Ou porter un enfant qui pesait trop lourd dans les bras de sa mère. Nous atteignîmes la frontière. « C'est une belle nuit » - je me souviens d'avoir entendu le guide le dire aux sentinelles qui lui faisaient leurs adieux. On décelait chez tout le monde une hésitation, car c'était l'instant où tout pouvait arriver. Nous les saluâmes de la tête et franchîmes la ligne invisible en quelques minutes. Le champ lunaire, avec son scintillement laiteux dont je n'oublierai jamais l'éclat, était plat. Et pour la première fois depuis que nous faisons route ensemble, nous nous mîmes à plaisanter et nous regardâmes en face sous le ciel pâle. Freddy me demanda, sur un ton facétieux, ce que j'aurais fait si la sentinelle avait chargé son arme. De ma vie, je n'avais en effet jamais touché une arme à feu. « Mais la sentinelle ne le savait pas », répondit le guide à ma place. Vers l'aube, nous attei-

gnîmes la ferme qui nous attendait, éclairée et bruissante, à l'entrée de Debrecen. Le fermier fit de son mieux pour nous réconforter, en servant du pain, du lait qu'on venait de traire et du moût de sa dernière cuvée.

Ensuite, je m'effondrai par terre, roulé dans une couverture, et perdis la notion du temps. Freddy me réveilla vers midi. Je sursautai, frissonnant, gelé, les pieds glacés. Et l'estomac chamboulé par le lait trop frais et le moût ingurgité avec excès. Mais il fallait prendre le train de l'après-midi pour Budapest. La plus grande partie du trajet se passa pour moi à dormir. Quand je me réveillai, j'étais appuyé contre un gradé hongrois. On peut imaginer notre inquiétude : Freddy et moi ne parlions pas un mot de hongrois. Nous n'étions même pas capables d'épeler correctement le nom inscrit sur notre fausse carte d'identité. Pourtant la chance continua à nous escorter. Les grilles de la gare étaient surveillées. Comme je semblais accompagner ce gradé, on me laissa passer sans difficulté. Une fois dehors, il me souhaita bonne chance en roumain, et s'éloigna.

L'atmosphère, perceptible sur le visage des passants, me parut très différente de la gaieté exubérante de l'année précédente. Le gel des pays de l'Est était en marche, et les gens devaient surveiller leur comportement, fermer leurs portes. C'est donc cachés dans un appartement dont on ne pouvait sortir sans prendre des précautions, que nous attendîmes le départ pour Vienne. Par la fenêtre, on apercevait l'immeuble du Comité central dans Nador Ut, protégé par des sacs de sable. Signe des temps nouveaux. Qu'ils sont énigmatiques, les méandres de l'exil ! A peu près à ce moment-là, Chiva et Paul Celan, inconnus de moi, quittaient la Roumanie par la même voie, sans se connaître. Devant se cacher eux aussi dans un appartement à Budapest, ils y firent connaissance et poursuivirent le voyage ensemble. C'est à Paris que je les rencontrai et que nous devînmes amis.

L'attente à Budapest a pris fin au bout de quelques jours. Lorsque l'obscurité est tombée, le camion a commencé à rouler. Les routes, en mauvais état, étaient pleines de fondrières. On arriva à Hegesholom, le poste-frontière. La bâche se souleva, retomba. Ordre fut donné de laisser passer le camion.

Vingt ans plus tard, quand l'Orient-Express s'arrêta et que j'entendis Hegesholom, je sortis vite du compartiment de wagon-lit. Je ne voulais pas que le train reparte avant que j'aie pu voir enfin ce qui, pour moi, n'avait été qu'un nom, entendu trois fois dans la nuit. L'endroit n'était pas une gare, rien qu'une grande hal-

te, à proximité d'un vieux village comme il y en a tant. Le jeune policier qui contrôla mon passeport leva les yeux sur mon visage riant, le comparant à la photo, et sortit du compartiment avec un froid étonnement. Comme si c'était une énigme. Bien sûr que c'en était une. Son geste routinier avait pour moi un sens secret, extraordinaire. Dans le couloir, un voyageur abaissa la vitre et dit : « Il n'y a rien à voir. »

La traversée de la frontière séparant la Hongrie de l'Autriche fut épuisante. On m'avait tout pris en Roumanie. Les chaussures qui me restaient ne convenaient pas à cette longue marche à travers les champs sablonneux. Ou bien était-ce à cause du nombre de personnes qu'il fallait soutenir et encourager pendant la nuit ? Nous avons atteint la dernière halte quand le camion du joint s'arrêta près de nous. Freddy était tout excité. Quant à moi, en habitué, je lui expliquai comment cela se passait. Assis près des autres émigrants, nous regardâmes, par un coin de la bâche, défiler le pays. Enfin nous nous sentions délivrés et sauvés. Et, songeur, je disais adieu à tout ce que j'avais aimé et en quoi j'avais espéré, à tout ce qui, au loin, s'éveillait ou s'endormait.

21 janvier 1995

Ainsi débuta notre nouvelle existence libre, et nous nous y habituâmes vite. C'est dans une autre Vienne que je me promenais en fredonnant, sur un air roumain, le vers de Dante : « Il va chercher la liberté, ce bien si cher. » Les trottoirs étaient encombrés de promeneurs. Des hommes en costume clair flânaient en compagnie de jeunes femmes vêtues de robes imprimées de fleurs, des fleurs dans les cheveux, balançant leur sac d'un air désinvolte. Des voitures roulaient dans toutes les directions. Je ne connaissais pas Vienne en plein été, la ville me semblait plus riche et plus élégante que je ne croyais. Ça faisait à peine trois semaines que nous avons quitté Bucarest et j'avais l'impression de voyager depuis des mois. Après notre arrestation, je n'avais pas connu une nuit de sommeil complet, et je comblai ce manque. Freddy se sentait dans son élément, cette Vienne ressemblait à celle dont ses parents lui parlaient, et il était content de pouvoir de nouveau s'exprimer en autrichien sans difficulté. Je l'entraînais sur le Ring et dans Mariahilferstrasse, nommant les palais que je connaissais avec la joie naïve d'un

adolescent fier d'étaler aux yeux d'un camarade ses collections ou ses livres. Toutes les malchances et les fatigues du voyage étaient oubliées, et j'étais heureux d'arpenter à nouveau, cette fois avec mon ami, ces parcs et ces avenues pleins de foule. Quand la soirée était belle, on s'asseyait sur les marches d'une église, épuisés d'avoir tant parlé. Simplement pour regarder le soleil décliner entre les arbres. Et nous sentir bien.

L'arrêt à Vienne fut de courte durée. En arrivant à Innsbruck, l'étape suivante, nous avons été hébergés dans un camp. Freddy apprit que l'on pouvait se procurer ici un visa pour la France. Un saut à faire, et l'errance prendrait fin. Mais je restai sourd à la suggestion de mon ami. « D'abord l'Italie », répondis-je. Il arbora son plus beau sourire, en ayant l'air de s'excuser : « Ah, j'avais oublié le Bildungsroman. » Nous restâmes donc ensemble. Une dizaine de jours plus tard, à la nuit tombante, le groupe dont nous faisons partie parvint au col du Brenner. Les traversées des frontières sont des rites de passage, on ne le sait plus bien aujourd'hui : on les survole, et elles ont perdu leur aura sacrée. Je ne pressentais pas, tandis que les camions cinglaient sur la route ondulante menant au Brenner, que j'allais à la rencontre de ce qui serait ma patrie secrète, l'Italie. Pas davantage ne me doutais-je que deux noms de petites villes jamais prononcés, à peine discernables sur une carte, se graveraient dans ma mémoire, ineffaçables. Il était donc écrit que Nonantola serait la première halte où s'accomplirait la brisure du lien avec mon ancienne existence. Et qu'à Soriano nel Cimino, la seconde, dans la clarté lumineuse du Sud, je saurais qu'une nouvelle m'appartenait. Leur nom n'éveille ni nostalgie, ni sentimentalité en moi. Juste cette reconnaissance humble pour des lieux exceptionnels : simples et beaux. Quelque chose y a pris fin, quelque chose d'autre a commencé là.

Il faisait déjà nuit quand nous sommes arrivés à la frontière. On descendit en silence, plutôt inquiets et ne sachant que faire. Puis nous avons aperçu les soldats italiens, mais pas comme nous nous les étions figurés. Quelqu'un exprima tout haut son étonnement de les voir si près, sans que nous ayons besoin de nous cacher. Au contraire, ils s'approchèrent, gais et rieurs, ici tapotant la tête d'un enfant, là échangeant quelques paroles avec une jeune femme. Un instant de douceur incroyable. Je ne l'ai jamais oubliée, l'image de Freddy et de moi, nos bagages posés à terre au col du Brenner. Sur les deux versants jusqu'à l'horizon, la chaîne des monts et des vallées sous le ciel paré d'étoiles qui s'allument et s'éteignent. Com-

me la nuit était fraîche et belle ! Et combien magique, cette sensation d'être là, envahis par la paix des forêts, pleins de joie et de gratitude pour l'accueil de ces soldats au seuil de leur pays. Le responsable du convoi fit passer la consigne : nous devions parcourir avant le matin 20 ou 30 kilomètres, sinon nous risquerions d'être refoulés. Ensuite nous nous présenterions à la police de Merano pour y déclarer notre entrée sur le territoire italien.

Maintenant nous marchons de nouveau, mettant nos pas dans ceux de la personne qui nous précède, et regardons les hauteurs qui dominent le col, d'un oeil moins inquiet et moins alerte. Plus loin, il faut redoubler d'efforts et de précautions pour ne pas glisser sur l'étroit lé de terre mouillée et caillouteuse qui longe le lac. Un lac dont je n'ai pas trouvé de trace sur la carte de la région. Mais, certain de mon souvenir, j'ai interrogé un collègue autrichien : selon lui, il pourrait s'agir du lac artificiel Fortezza. A mesure que l'on avance, le silence s'approfondit. Même en marchant avec précaution, le bruit de nos pas inquiète certains membres du groupe. Leur appréhension vient de loin, du temps où ils vivaient dans la peur constante d'être découverts. Le silence était leur seul abri, l'unique signe que rien ne les menaçait.

Je me repliai sur moi-même, jetant de temps en temps un coup d'oeil pardessus l'épaule pour m'assurer que personne n'avait besoin d'aide. Le cri étouffé d'une personne qui glissait suscitait une légère alarme. Alors le groupe s'animait, en proie à l'incertitude. On se portait au secours des femmes et des enfants qui peinaient à suivre l'allure, pour se rassurer. Ensuite on faisait une halte, à souffler, échanger ses impressions, boire un café de la bouteille Thermos pour se réchauffer. Je contemplais la large et profonde vallée au loin, je nous imaginais veillant sur les villages endormis, chacun avec son damier de champs et de pâturages, son ruisseau bondissant du flanc de la montagne, et sa vieille église dont les cloches avaient depuis longtemps sonné minuit. Sans que je l'aie remarqué, l'aube se leva, livide. Et la plus inoubliable nuit de marche prit fin. Je me suis donc permis d'être heureux jusqu'à Merano que nous avons atteint, je ne sais plus comment, dans la matinée.

Au poste de police, de petits groupes de gens attendaient, assis qui à côté d'une valise, qui près d'un sac à dos ou tenant un paquet dans les bras. La bonne humeur régnait. Ils parlaient tous à la fois, yiddish, polonais, allemand, hébreu. Certains étaient allongés par terre ou sur une banquette et dormaient. La plupart se

préparaient à remplir les formalités. Les autres, les ayant remplies, sortaient du poste pour se dégourdir les jambes avant de poursuivre leur voyage. Émerveillé, j'avais l'impression de faire partie d'une troupe de cirque minable, égaillée et bruyante, dans une grande bourgade de province. Vers midi, nous en avions terminé avec les formalités de police. Freddy me serra joyeusement la main. Et, avec calme et une touche de solennité, nous esquissâmes une valse lente en fredonnant : « Nous sommes réfugiés, nous sommes libres. » Mon ami me remercia de l'avoir amené ici. Était-il heureux ou non ? Impossible à dire, en ces heures lucides et dangereuses où la tristesse prend possession de chacun. Et comme je lui demandais ce que signifie Bildungsroman, il se mit à me l'expliquer avec des mots recueillis auprès de sa mère. Sans achever son explication, bien sûr, car le sommeil nous prit.

28 janvier 1995

Aujourd'hui, Freddy est mort. Pendant des années, j'ai imaginé le soir où, ayant découvert son adresse, j'irais frapper à sa porte et le surprendre chez lui. Mais où ? Au cours de mes voyages en Amérique latine, je compulsai les annuaires de téléphone à la recherche de son nom. Je le trouvai, ou plutôt de nombreux Morgenstern à Caracas. Trop tard, car il s'était éteint des suites d'un cancer. De ce voyage que nous fîmes ensemble en Italie, il a emporté deux ou trois secrets qui m'ont souvent tourmenté - lui seul aurait pu m'en délivrer. A notre arrivée à Milan, tard dans l'après-midi, le ciel pesait lourd et bas sur la ville. Tous les bruits des voitures et des tramways se fondaient en un grondement assourdissant. Hébétés, ayant perdu l'habitude des grandes villes, Freddy et moi nous sommes rendus au centre d'accueil des réfugiés. Son adresse m'est restée - 36, via Unione. Des femmes, des enfants, des hommes campaient dans les corridors. Des dames plutôt élégantes allaient et venaient, essoufflées, infatigables. Une porte s'ouvrait, quelqu'un sortait, une autre personne entrait, dans un cérémonial immuable et mystérieux. Notre tour vint. Heureusement la dame parlait allemand et posait des questions qui paraissaient avoir une grande importance pour la suite. Tout se déroula bien et nous fûmes traités avec tant de prévenance que je ne me rappelle

rien. Mais je savais par expérience qu'après ces premiers contacts, il fallait être patient et fermer les yeux sur tout ce qui pouvait rendre l'attente insupportable.

Dehors, la rue et ses magasins aux devantures garnies de marchandises tentantes, portant des noms inconnus. Bientôt entraînés par la foule bigarrée des passants bien habillés, toute l'étrangeté de la journée s'effaça dans la gaze grise du soir tombant. Puis nous arrivâmes devant une grande bâtisse triste et inexpressive, aux couleurs brouillées, ternes. Était-ce à Sesto San Giovanni ou plus loin encore ? En tout cas, un lieu sombre et froid, une chambre qui n'était pas placée sous le signe du confort et de l'intimité. Certes, je connaissais bien ces angoisses de l'arrivée dans un lieu étranger et les excitations du changement qui me promettait de découvrir des images et des gens nouveaux. Mais je savais que, dans cette chambre et dans cette ville, après de nombreuses tentatives et de nombreux sacrifices, une vie était en train de finir et que j'aurais besoin de trouver très vite une nouvelle énergie pour en commencer une autre et lui donner un sens. Des regrets, non - qu'y avait-il à regretter ? On ne peut appeler bonheur ce que j'avais vécu jusque-là. Il n'avait jamais affleuré que pendant un bref laps de temps, comme si je n'y avais pas droit.

Assis sur le lit, j'aurais voulu dire quelque chose de solennel sur la fin de notre voyage. Mais rien d'autre ne me vint à l'esprit que : « Bon, nous voici enfin en Italie. - Oui, répliqua aussitôt Freddy, nous y voici. Que je suis heureux ! » C'était la déclaration la plus simple, la plus touchante, faite sur un ton reconnaissant. Je savais que son bonheur n'avait rien à voir avec l'Italie et se rapportait à tout autre chose. Il était bien tard, minuit largement passé, quand le sommeil vint. Tous deux nous étions si fatigués qu'on ne savait plus ce qu'on se disait. J'aurais aimé me rappeler nos rêves, pendant notre sommeil profond et lisse d'enfants épuisés au retour d'une longue excursion. Le lendemain, le froid et l'humidité que je ressentais me donnèrent envie de bouger. Nous sommes sortis. Faute d'avoir un guide de Milan, on marchait au hasard. Près de la gare, ce n'était que banalité et laid pompeux. Des traces de bombardements s'apercevaient ici et là. A plusieurs reprises, devant ce que je pensais être un monument, je m'adressai à un passant et il me le nomma en ajoutant un commentaire. Je fus surpris de comprendre tant de mots, en les rapprochant de mots roumains ou français, au point de saisir à peu près ce qu'on me disait. Très vite, je voulus en entendre plus et, surmontant ma timidité, je n'hésitai pas à prolonger la conversation. Tout content de connaître

cette langue que je ne connaissais pas. Freddy riait en disant sa satisfaction de visiter l'Italie avec son interprète particulier. Nous nous rendîmes au centre d'accueil, près du Dôme, je crois. Mais ma mémoire n'a rien retenu de ces démarches.

Ni des circonstances de notre échappée vers le lac de Côme. Peut-on guérir de la maladie de l'horreur du domicile diagnostiquée par Baudelaire, quand on l'a contractée dans l'enfance ? Ni Freddy ni moi n'avions jusque-là vu un lac. Un très long moment, nous sommes restés à contempler la nappe d'eau enfermée et spacieuse, retirée dans un aristocratique isolement, sur laquelle veillaient les hautes montagnes sauvages tombant impétueusement à pic comme des remparts aériens. Longue, paisible jouissance, nos regards suivaient les barques, les petits bateaux à quai dont la coque et le grément scintillaient sous les rayons intermittents du soleil. Comme j'ai aimé cette splendeur irréelle et entièrement oisive d'un lac italien. Puis, longeant paresseusement la rive, nous aperçûmes les jardins, véritables aphrodisiaques des sens. Jamais je n'en avais vu de pareils, descendant jusqu'au bord de l'eau. Et la variété exotique des fleurs, des hauts buissons, des massifs de lauriers-roses, dont les jeux de végétation grandiose et sculpturale me rappelaient les jeux d'eau de Hellbrunn. Mes yeux allaient des jardins au lac et revenaient se poser sur les jardins des villas : deux mondes inconnus, chacun brasillant dans le miroir de l'autre. Ils m'apportaient le ravissement ; la paix se faisait en moi. Comme si les montagnes adossées à l'horizon, les villas étagées sur les pentes alentour n'étaient pas seulement un paysage, mais des êtres sortis de la terre, ainsi placés pour manifester leur sympathie au lac et aux promeneurs, nombreux sur la rive.

Est-ce à Cadenobbio que, les yeux et la tête pris dans cette vision comme dans une toile d'araignée, Freddy et moi nous sommes installés à une terrasse de café ? Avec délicatesse, nous avons goûté chacun la présence de l'autre, palpant d'un regard exercé lui mon visage, moi le sien. Sous l'émotion perceptible, nous sentions se rénover non seulement le souvenir de la rencontre initiale, mais tout ce que nous avons vécu ensemble depuis. Communication insolite et confiante, faite de pensées floues et d'aveux inachevés. Même si nous ne cachions rien, nous ne pouvions tout exprimer. Bien sûr, de tels moments ne vont pas sans danger de quelque complaisance. Heureusement ils ne durèrent pas. Il fallait songer aux jours à venir. On fit le compte de ce qui me restait de l'argent donné par mon père quand j'avais fait un saut à Bucarest, on supputa le temps qu'il durerait. Était-ce

bien nécessaire ? Plutôt un rituel qui nous convoquait à la réalité. Et puis Freddy se mit à parler de notre rencontre à Bucarest, des responsabilités matérielles et personnelles que j'avais assumées à son égard pendant ces deux années. Je ne fus donc pas étonné quand il déclara que son tour était venu de s'occuper de nos affaires. C'est-à-dire de faire les démarches auprès du centre d'accueil, et de renflouer nos finances, si l'occasion s'en présentait, puisqu'il avait l'expérience du marché noir. En bref, il me conviait à aller jusqu'au bout de cette aventure. Une paix céleste planait sur l'eau du lac, à l'instar du grand silence d'avant la création. Presque sans rien dire, nous sommes rentrés avant qu'il fasse nuit.

29 janvier 1995

Ma mémoire conserve peu de traces nettes du séjour à Milan. Cela est dû sans doute aux poisons de l'angoisse, au mal de vie qui m'entraînait comme un mal de mer vers le haut, vers le bas. Tantôt serein, content d'avoir tenu la promesse qui m'avait attiré dans ce voyage. Tantôt serré par l'anxiété, sombre, déçu par cette existence déréglée, pleine de détours et de gaspillages, sans que je trouve le moindre argument à sa décharge. Mais je savais par expérience qu'une fois cette souffrance vécue jusqu'au bout, un nouveau bail de vie s'ouvrirait. Avec la certitude de vivre malgré tout, et d'aimer la vie. Si bien que la plus grande partie de mon séjour à Milan s'est passée sur un lit d'angoisseux, à subir mes humeurs, composer avec ce qui était désordre de l'âme ou catastrophe de l'univers, et me soumettre au destin. Ce qui a occulté tout le reste. Deux souvenirs cependant subsistent intacts. Le premier est celui d'un après-midi où j'ai flairé, tourné autour de l'édifice grandiose et pesant du Dôme. Je le sentais s'élever au-dessus de moi, hors de toute mesure. Un vaste rideau orné de tours petites ou grandes, de balustrades et de parapets qui supportent des saints. Était-il beau ? Je n'aurais su l'affirmer, tant cette beauté dépend de la vastitude de sa surface, du volume de l'édifice. Mais sa réalisation incline à la vénération. Des mains talentueuses ont dû composer ce monde de pierre, et leur génie collectif en a lithographié la forme singulière. Je pensais à toutes les résistances qui avaient dû céder devant leur labeur, leur obstination et leur savoir sans égal, pour accomplir ce chef-d'oeuvre.

Une seule fois, à l'âge de sept ans, j'étais entré dans une église. Est-ce la curiosité pour la profondeur vaste et obscure celée par le rideau orné qui me fit entrer dans le Dôme, presque contre ma volonté ? Des lumières scintillaient partout dans la nef. Je me laissai choir sur un banc, près d'une colonne dont le chapiteau se perdait dans les hauteurs. Le silence recueilli m'enveloppa. Bientôt je sentis qu'un grand poids m'était enlevé. L'angoisse se dissipait, l'envie de rien s'envolait dans l'air chargé d'encens. Tout cela était brûlé dans mon coeur. En sortant, je me sentis si bien - de nouveaux surgesons d'espérance, de nouveaux flots de lumière - que j'en fus ébloui. J'avais complètement oublié cet épisode quand, vingt ans plus tard, en préparant L'Essai sur l'histoire humaine de la nature, je choisis la construction du Dôme de Milan comme un des premiers exemples d'application des sciences mathématiques à la construction d'un édifice de cette importance. J'aurais pu prendre d'autres exemples similaires et plus faciles. Maintenant, ce choix s'éclaire. L'énigme de cet après-midi a dû me préoccuper à mon insu et cheminer dans mon esprit pour resurgir sous forme objective et sublimée.

Le second souvenir est plus vague. En sortant du Dôme, je suivis le bourdonnement de la foule et des véhicules. Quand j'arrivai à la hauteur du palais Brera, je découvris - ou l'on me dit - que le château Sforza n'était pas loin. Et avant même de demander la direction à prendre, le nom de Léonard de Vinci occupa mon esprit tout entier. Comme si son *daimon* était toujours là. Et son oeuvre magnifique et infortunée, bâtie sur du Sable, proche. Est-ce la sagesse qui l'incita à la laisser inachevée ? Ou l'idée que toute création est flux désordonné de molécules, collisions d'atomes qui inévitablement se désagrègent ? Le plus mathématicien des artistes a dû préméditer la destruction imperceptible de ses oeuvres dès leur naissance, sans rien concéder au désir de permanence et de durée - sachant que l'homme, imitant la nature, loin de résister à la mort, la combat à l'infini. Adolescent, j'avais réfléchi, rêvé, lu des fragments des écrits de Léonard de Vinci, et les mystères de sa vie m'attiraient. Enfin, je m'en approchais, et m'exaltaient en pensant qu'il avait hanté ces lieux à une époque où le génie ne connaissait pas de limite. Où avais-je donc les yeux pour ne pas voir que le palais Brera, où mon imagination situait La Cène, les manuscrits de Léonard et ses fameux dessins, avait été sérieusement endommagé par les bombes ? Mais tandis que j'étais ainsi la proie de la déception, ce qui m'angoissait surtout, c'était la pensée que non le temps, mais la guerre avait détruit son oeuvre que je ne verrais jamais. Ce fut l'affaire

d'un fugitif instant, avant que j'apprenne qu'elle ne se trouvait pas là. Et sans doute pour leurrer le désarroi, je suis allé ensuite à Santa Maria delle Grazie, que l'on m'avait indiquée, sans rien pouvoir visiter.

3 février 1995

Je me mettais déjà à faire des projets. Avant de quitter Milan, je voulais absolument retourner au Dôme, au château Sforza, et au cimetière où l'on m'avait dit qu'était enterré Mussolini. Mais je n'eus pas le temps de réaliser mes projets. Freddy m'annonça que nous allions à Vérone et à Venise. Toutes les villes ont un nom, seules les villes italiennes ont un nom personnel. Ce qui nous intimide et nous ravit, c'est l'impression d'aller non quelque part, mais chez quelqu'un. J'étais d'autant plus intimidé que je devinais que nous y allions avec la jeune Polonaise pour laquelle mon ami avait eu un coup de coeur. Elle vivait à Milan et travaillait peut-être pour une organisation d'assistance aux personnes déplacées. Vraiment jolie, elle avait un port volontaire et des yeux profonds dans un beau visage osseux. Émouvante... D'où venait-elle, que lui était-il arrivé ? En quelques mots gênés, Freddy me dit que la jeune femme avait subi des expériences.

Cette expression que je ne connaissais pas paraissait recouvrir des choses douloureuses. Je n'y fis pas attention. Trois ans plus tard, le sens de ces terribles expériences me fut révélé. Je séjournais au chalet des étudiants à Combloux où je fis la connaissance de Nina, une étudiante polonaise. A Paris, elle résidait chez Mme Postel-Vinay, la grande résistante française, qu'elle avait connue au camp de concentration. Je compris tout : la réalité des expériences sur les déportées, la honte de les avoir subies, leurs séquelles inguérissables. Les médecins ne savaient comment soigner ses suppurations, faute d'en connaître la cause exacte. Nina me fit penser à la jeune Polonaise de Milan par son empressement à aider les autres, son air de vouloir s'excuser - mais s'excuser de quoi ? Du désarroi qui émanait d'elle, de son désir d'être regardée comme n'importe quelle jeune femme, de séduire ? La même vieille histoire se répétait : dès qu'on se connaît une tache, on en fait un stigmat et on s'attend au blâme.

Sans doute cette excursion fut brève, notre situation financière étant précaire. Elle dépendait d'un petit pécule mentalement recalculé après chaque dépense. Cela ne dut manifestement pas échapper à la jeune femme qui se montra peu exigeante et généreuse. Je me rappelle Vérone. Çà et là, si on oublie le mythe de Roméo et Juliette, elle a du charme. Les passants glissent leurs existences anonymes dans la ville que Shakespeare continue à dévorer. Le parcours menant à la piazza delle Erbe nous la fit découvrir comme une merveilleuse reproduction rouge et or de la scène d'un théâtre. Pendant que Freddy accompagnait la jeune femme vers le balcon légendaire que Roméo escalada pour embrasser Juliette, les tombeaux où ils prirent rendez-vous au-delà de la mort, je flânais le long de l'Adige. A l'époque, la ville avait l'air négligée, défraîchie. N'eût été le charme des églises, de Santa Zenobia en particulier, j'aurais préféré attendre mes amis dans un café. Je suis incapable de dire ce que je fis, mais rejoignis avec plaisir mes deux compagnons aux arènes romaines, dont nous admirâmes l'ovale de pierre, l'histoire scellée dans la maçonnerie en pente. C'était le premier monument antique que nous voyions, Freddy et moi. De nous trois, la plus heureuse était la jeune Polonaise. Elle avait le visage en fête à se savoir escortée par deux hommes. Et quand nous reprîmes le train, elle eut le plaisir enchanteur de nous montrer sa joie. Infatigable, elle nous indiquait le nom d'un château aperçu au loin, celui des villes et des vallées entrevues, et nous contait de manière très vivante des bribes de leur histoire, outrepassant, bien sûr, ce qu'elle en savait. Cela, on l'eût du moins deviné au ton supérieur sur lequel elle requérait notre éloge et notre approbation.

Le soir ne tombait pas encore quand nous fûmes à Venise. Mes amis connaissent ma vénération pour Venise. Il m'est arrivé de déclarer, au feu d'une interview avec Catherine David, que j'aimerais mourir à Venise par une soirée d'automne. Une soirée pareille à celle où je la vis pour la première fois, sans rien savoir d'elle ni à quoi m'attendre. En franchissant l'espace qui sépare la gare du Grand Canal, puis en parcourant du regard ses palais chimériques, j'eus une sorte de panique. J'aurais voulu tourner les talons et m'en aller, fuir ce labyrinthe de terre et d'eau, au lieu de m'y égarer. Je ne savais comment réagir. Soudain Venise me fit penser à une étrangère, dont on devine qu'elle fut autrefois belle, et qui déclare à un inconnu sa passion. Elle vous désire, vous réclame ; elle vous prie de paraître céder, de faire semblant de vous laisser séduire. Si ce n'est pas tout de suite, du moins dans quelque temps, quand une nouvelle occasion vous sera offerte. Elle vous

réclame un faux serment, par chaque souffle de son âme, par chaque fibre de son corps. Une fois ce serment prêté, vous êtes prisonnier de son vouloir. Et toujours Venise retdit son abandon et clame son amour, nous accuse de manquer de coeur quand elle nous porte dans le sien, elle, où que nous nous trouvions. On aime Venise parce qu'elle nous aime, et on ne peut ni la refuser sans cruauté, ni se refuser sans se sentir en défaut. Ce pourquoi les hommes ont tant écrit sur elle, lui ont prodigué des dithyrambes de peur de l'offenser.

D'ailleurs, en ce moment même où j'écris cela, je me rappelle le temps que j'ai mis à me retrouver. Tant j'étais bouleversé, ne sachant pas si j'avais atteint le bout du monde, ou me trouvais sur un ponton fantomatique bercé par les eaux versicolores ondoyant dans le Grand Canal. Ce furent des impressions intenses, et j'en éprouvai d'autres en apercevant au loin la broderie des balcons et des tourelles, les fenêtres ogivales sombres et enfoncées comme les yeux d'un vieux sage aveugle, d'un Tirésias qui aurait tout su des passions humaines, à présent soulagé de ne plus les voir. Longeant la rive, j'admirais la rangée des façades treillissées de fleurons et de rosaces, incrustés dans des pierres adoucies par la patine grisâtre des siècles. Comment expliquer ? Sublime était venu sur les lèvres, non pas un mot mais pour désigner cette beauté extrême qui n'était plus là, dont l'éclat rendait Venise à jamais différente de tout ce que j'avais vu ou pourrais voir de cette façon. Ce qui m'entourait était unique, jusqu'à l'air, la lumière du soir qui venait consoler la ville laissée à une irrémédiable solitude.

Bien des détails ont disparu de ma mémoire. Ainsi comment, marchant au hasard, nous avons abouti entre deux rangées de statues et de colonnes aux chapiteaux grecs. « Ce doit être la place Saint-Marc », déclara la jeune Polonaise. Un nom inconnu, une place que nous ne nous attendions pas à rencontrer là. Rien de plus saisissant, rien de plus enivrant qu'une vision brusquement surgie dans laquelle se reflète un monde presque aboli. J'eus l'impression d'être non dans une ville, mais sur un navire géant attendant, depuis des temps immémoriaux, résigné et replié sur lui-même, un mystérieux signal de départ. Et qui un jour larguera les amarres pour une destination indéterminée. En approchant des quais sur la droite, regardant par-dessus le bastingage, j'essayai de fixer mon attention sur le balancement des vagues noires en dessous. Et ma vue les suivit, infiniment étonnée, ravie par le vaste paysage des îles aux centaines de lumières clignotantes, et, au-delà, par l'étendue resplendissante de la mer dont je humais le parfum humide.

Cependant que maisons et palais paraissaient bâtis sur les flots, leurs fondations étendues sous la nappe d'eau remuée par la houle qui rejoignait l'horizon. Je croyais les voir osciller, barques amarrées aux flancs du navire, entendre leurs prières muettes s'échapper des fenêtres fondues dans l'obscurité. Magie de ces lieux. Une vieille légende roumaine me revint à l'esprit : ne percevais-je pas les voix des hommes et des femmes emmurés dans ces édifices lors de la construction ? Et qui ne pouvaient nous entendre, condamnés pour toujours à une existence séparée de la nôtre. La beauté démoniaque de Venise est celle même d'un navire qui retarde l'appareillage pour délivrer ces êtres enfouis vivants dans ses murs. A certaines heures, la ville fait penser à un cargo géant, chargé des âmes mortes de l'Europe, amarré sur l'autre rive du canal au pignon de la Giudecca. Et les îles posées sur l'eau sombre et lisse tracent sa route de légende vers le large, sous l'éclat pourpre et dentelé des lanternes.

À mesure que les minutes s'écoulaient, mon émerveillement s'épuisait. Puis je me sentis comme repoussé. Chaque ville connaît un temps où elle est faste. Venise a excédé le sien. Qu'elle existe ou non n'a plus d'importance. Or, cet excès de temps s'inscrit dans l'espace, cette vie débordant les limites interdit de croire qu'elle n'a pas existé de toute éternité. Mais d'une éternité morte qui m'était insupportable et à l'affût de laquelle J'étais. Pour cela peut-être, penser à la mort et à la fin procure à Venise une jouissance étrange. J'y ai beaucoup pensé ce soir-là et par la suite. J'ai toujours connu ces longs moments de rêverie, presque d'hallucination inconsciente d'une paix et d'une terre qui me prendra dans son sein. Lorsque aujourd'hui je songe à cette soirée où Venise m'hallucina, c'est ce désir empreint d'une lourde angoisse qui remonte des lointains. Nous allâmes nous coucher très tard.

Le lendemain, il y avait un beau soleil. Munis d'informations et d'un plan de la ville, nous sommes retournés place Saint-Marc. Quelle métamorphose depuis la veille ! Alors je compris pourquoi j'étais venu en Italie. En levant les yeux, je pouvais me figurer moi-même à l'intérieur de cet espace clos par des inventions inouïes, des oeuvres d'art en leur plus bel âge, sans entendre la moindre dissonance, rien que le coeur patient du génie qui continue à y battre. En foulant le pavé de la place, il me semblait pénétrer dans un caravansérail en plein air, venu d'un conte oriental, auquel elle sert de cour, s'étendant jusqu'à la grande basilique dont les belles courbes arabes s'unissent aux ogives gothiques, en un mixte de monastère-

re byzantin et de mosquée désacrée. Voisine du palais seigneurial, je veux dire des Doges, dans une aire sévère et imposante de rapaces, avec ses vastes espaces comme autant de repaires où l'on a toujours mené une vie dangereuse et impitoyable. Il s'en dégage une majesté et une terreur qui ont dû attirer et tenir à l'écart le peuple pendant des siècles. Caravansérail, bazar, ces mots ne conviennent pas. Mais la place mystérieuse que dominant les dômes bulbeux et les maisons des nobles ou des bourgeois le suggère. Tout y est réuni pour insinuer que Venise est un marché d'oeuvres d'art, un harmonieux bric-à-brac de cultures. Et on ne serait pas surpris d'y voir, au lieu de vendeurs de cartes postales et de souvenirs en toc, des marchands d'étoffes chatoyantes et des parures de pierreries offertes sur les étals dans le tumulte des voix et le nasillement des musiques orientales. Je m'y frottais les yeux, n'ayant jamais rêvé d'un Orient aussi somptueux que dans ce quadrilatère de Saint-Marc, sanctuaire de l'Occident.

Cependant, je ne dois pas me laisser aller à parler de Venise comme si j'avais la prétention de bien la connaître. Nous voulions visiter le ghetto dans l'après-midi. Une fois dégagé des canaux, des palais, des monuments sculpturaux, notre insolite trio se dirigea vers les ruelles malpropres et sombres où des enfants livides, des jeunes filles haillonneses, des vieux qui, à l'évidence, n'avaient jamais eu assez à manger, entraient et sortaient des couloirs délabrés. Par endroits, une bousculade d'odeurs nous prenait à la gorge. Les yeux baissés, je regardais les cours obscures et les passages crasseux, les trattorias sordides et les murs kaléidoscopiques. Et j'avais la certitude que cette misère et ce surpeuplement étaient vieux comme Venise elle-même. Si les Vénitiens n'avaient pas maîtrisé l'art incomparable de l'esquive, le spectacle de toutes ses splendeurs eût été insoutenable. Je ne me rappelle plus pourquoi nous n'avons pas atteint le ghetto. Mais, comme empêtrés dans la foule des passants qui nous tiraient et nous poussaient, nous nous sommes arrêtés à un petit marché immémorial. Freddy et moi avons acheté un modeste cadeau pour notre compagne qui nous en avait fait un si magnifique. Elle rayonnait de plaisir.

Pourtant nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que la femme en elle souffrait une profonde déception. Elle répéta plusieurs fois, je crois m'en souvenir, que oui, sans nul doute, c'était là un beau voyage mais qui, au cours des heures, s'était changé en promesse non tenue. En disant cela, elle a fini par pleurer. Et, les yeux rougis, a demandé à Freddy s'il s'était soucié de ses sentiments. A ce reproche,

Freddy devint tout blanc et, ne sachant que répondre ni que faire, baissa la tête, vaincu, coupable. Ce silence embarrassé fut le déclic d'une scène où je me trouvais entre eux comme sous un orage. Chaque fois qu'un homme et une femme se disputent en ma présence, m'envahit le malaise de l'enfant qui voudrait s'enfuir, qui ferait tout pour que la gêne prenne fin, pensant y être pour quelque chose. Par chance, cette scène eut à temps un dénouement imprévu et immoral pour l'époque, qu'il ne m'appartient pas de relater. Très bientôt, Freddy et moi nous avons quitté par nos propres moyens Milan pour Nonantola.

10 février 1995

Il y a des gens qui, de toute évidence, sont nés bons. C'est le cas de mon collègue de Bologne, Augusto Palmonari. Ayant fait connaissance à la Fondation Van Leer de Jérusalem, nous avons travaillé ensemble. J'ai dû lui parler de Nonantola. Et, il y a de cela trois ans, il me fit la surprise de m'y conduire. Laissant la voiture au centre, nous avons suivi à pied la rue principale qui passait devant la cathédrale restaurée. En une quarantaine d'années, le modeste chef-lieu avait peu changé, mais il avait perdu son individualité. Content de reconnaître les lieux, je ne laissais pas à Palmonari le temps de les regarder, tellement j'étais impatient de retrouver la villa Emma dont le nom était resté aussi vivace que son image. Nous la cherchâmes en vain. Vers la fin de l'après-midi, j'eus des doutes. Mon collègue devait se demander si je n'étais pas victime d'une illusion. Et moi, s'il fallait poursuivre les recherches, ou abandonner l'espoir de retrouver une demeure dont, pendant tant d'années, j'ai chéri le souvenir et qui n'avait peut-être jamais existé, ou n'existait plus. Ce fut un de ces instants où les blessures se rouvrent et ravivent une vulnérabilité dont j'ai pris conscience avec l'âge. C'est-à-dire le manque de cette certitude animale qui, malgré peurs, doutes ou échecs, donne à la plupart des gens une extraordinaire confiance en l'existence, due à l'assurance que la terre qu'ils foulent leur appartient et que le monde est fait pour eux. Il y a quelque chose d'indéfinissable dans cette foi que le soleil se lèvera demain et que le monde ne disparaîtra pas, comme une pierre s'enfonce dans l'eau.

Ne voulant pas laisser sombrer les images et les souvenirs de ces lieux, j'insistai auprès de mon ami pour que nous nous renseignions dans un café, avant de

battre en retraite. A peine avais-je prononcé les mots villa Emma que les patrons évoquèrent les enfants qu'on y avait logés et leur transport à Gênes pendant la guerre. Je les aurais embrassés en apprenant qu'elle se trouvait bien là où je la situais. Ils nous en indiquèrent le chemin. De loin, on la voyait mal, et même ceux qui y avaient été n'auraient pas su comment l'atteindre. Le champ, le sentier avaient disparu ; à leur place s'élevait le quartier neuf qui la cachait. Soudain la voici, la villa Emma, telle que je l'ai connue. Arrêt sur image. Sise dans un vaste domaine, deux hectares de riche terre, surplombant des champs à perte de vue, c'était une grande résidence du XIXe siècle. D'une calme étrangeté, elle semblait désirer ne pas être vue, préserver sa noble solitude. Mais on ne voyait qu'elle. Et je compris, dès que j'y arrivai, que je n'oublierais jamais son nom. Une fois de plus se révéla cet insondable hasard qui m'y avait conduit, quand j'appris ce qui s'y était passé.

Nous sommes en 1942. Quarante-deux enfants juifs dont les parents ont été massacrés par les Allemands sont cachés dans une zone que reprennent les partisans yougoslaves. A Gênes, une organisation américaine de secours apprend leur existence et, avec l'accord du gouvernement, les transfère en Italie. Au printemps suivant, arrivent cinquante autres enfants originaires, pour la plupart, de la terrible Croatie et de Sarajevo. J'ai vu la liste de leurs noms dans les archives de Nonantola. Des moniteurs, des habitants du bourg et de Modène assistent et éduquent les enfants. Cette belle et singulière villa où ils vivent librement devient leur foyer, le lieu d'un élan de générosité humaine. Puis se déroule le beau conte héroïque, un sauvetage presque miraculeux qui la fait entrer dans l'histoire. Peu après l'occupation de l'Italie du Nord en 43 par l'armée allemande, les commandos spécialisés, sous la conduite d'un fasciste local, investissent la demeure pour continuer leur tâche de mort. Elle les attend. Ils la trouvent vide, car la population a été avertie de cette expédition. D'un jour à l'autre, les quatre-vingt-douze enfants ont été recueillis à Modène, chez les prêtres du séminaire de Nonantola, ou par des familles de paysans, d'artisans, de pauvres journaliers. Au risque de représailles meurtrières. Mais la conspiration des générosités, de la simple humanité, réussit. Je fus touché jusqu'aux larmes de savoir que tous les enfants échappèrent aux Allemands jusqu'à la fin de la guerre.

La villa Emma avait gardé son énigmatique réserve quand, après la guerre, elle servit d'abri provisoire à des rescapés des camps et à d'autres réfugiés. C'est

donc là que Freddy et moi sommes arrivés à l'automne 1947. D'un pas mal assuré, nous entrâmes dans le vestibule, accueillis par un vacarme, une agitation familière. Quelque part devait se tenir une réunion : hommes et femmes montaient et descendaient l'escalier en courant. Ils parlaient d'une voix forte pour se faire entendre de toute la maison. Dans le vestibule, un groupe installé autour d'une table, à lire ou à boire du café, restait indifférent au tumulte. Et nous, immobiles près des valises, essayant de comprendre où nous étions : pension de famille, hôtel de vacances, foyer de transit ? Il y avait un peu de tout cela. Quelqu'un a dû s'apercevoir de notre présence et avertir le responsable. Il n'émit d'abord que deux ou trois notes aiguës où l'on discernait : « Pourquoi restez-vous dans le vestibule ? Bienvenue ! » Puis, timide, embarrassé, il nous entraîna à sa suite. Nous montâmes à l'étage, où il nous conduisit dans une chambre propre et calme. Nous avons regardé la vue qu'on avait de la fenêtre, et une envie de partir, voire de fuir, me saisit. Le responsable devait connaître l'angoisse des nouveaux arrivants. Ses yeux avaient une expression douce et triste qui semblait dire : « Sois calme, sois calme, attends demain pour décider. » Et il nous donna des conseils sur la façon de nous installer, comme si nous étions de sa famille. La hâte répugnait à son caractère. Enfin il nous laissa.

C'était l'heure de la fatigue. Elle balaya la poussière de mon esprit, les idées sans suite et la nuée de soucis. Vacant et maussade, je me couchai et restai étendu. Une fois le seuil de la villa Emma franchi, on n'existait nulle part. On ne comptait plus pour rien dans l'indifférence du monde. Je me rappelle mes émotions, y compris ce petit frisson : j'avais tant désiré cet événement, quitter tous mes sentiers battus, et ce n'est pas la vision de la liberté qui se dressait devant moi, mais celle de l'isolement, son masque pour ainsi dire. Du bâtiment montaient des cris et des rires. J'écoutais tous ces bruits d'une oreille absente, partagé entre le malaise et la joie d'y être. Jusqu'à ce que me pénètre le sentiment d'être chez moi dans cette demeure remarquable qui venait de me happen. Oui, je m'y sentais chez moi, moi qui croyais ne plus pouvoir me sentir chez moi nulle part. C'est un fait que, jusqu'alors, je n'avais pas compris que je n'avais plus d'autre chez moi. Tout ce qui m'appartenait m'avait quitté, était disparu. Je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit. Le lendemain, je me rappelle avoir dit à Freddy, sans aucune raison apparente : « Désormais, on ne peut plus revenir en arrière. » Il me regarda, semblant se demander si je parlais avec désespoir ou détermination. Et lorsqu'un sourire finit par s'épa-

noir sur son visage, mon ami me dit quelque chose comme : « Ton cerveau est plein de choses que je ne saurais comprendre. »

18 février 1995

Je me sentais bien à Nonantola, loin de la ville. On m'initiait à la vie des réfugiés par des conseils, par l'exemple et les leçons apprises d'une longue expérience. Souvent j'écoutais avec tristesse ces compagnons à qui j'étais lié par une fraternité morale, souvent aussi je riaais de leur sérieux. A leurs yeux, je passais pour un « vert », un novice qu'il fallait préparer à une existence anormale - moi qui en savais déjà tout un rayon. Au début, ce ne fut pas trop désagréable, on me témoignait une certaine indulgence, voire de la compassion. C'est tout à fait lucide et patient que j'ai profité de cette période de répit, durant laquelle je compris que la première question vraiment philosophique est le refuge. Juger si la vie doit ou non être arrachée à son foyer pour être mise en sécurité, s'il vaut la peine de se contenter d'une situation végétative, revient à répondre à cette question fondamentale. Savoir si une telle vie est bonne ou mauvaise importe peu. Le sentiment qu'elle a en soi une valeur prime toute autre considération. Sinon, elle trompe l'oeil, soumission inerte au cours du monde ou travail de Sisyphe, bref, une vie qui a reculé devant cette question. Quand j'étais jeune, le refuge représentait l'exception. Depuis, il s'est imposé en tant qu'aspect irrévocable de la réalité. Observant le monde tel qu'il est aujourd'hui, ses masses déplacées, ses villes surchargées où tous connaissent le risque d'exclusion, tandis que l'espèce tout entière a perdu le secret d'habiter la terre, nul ne se rappelant ce qu'est le sol natal, le refuge est devenu notre vérité évidente et notre angoisse. Je ne pensais pas à l'époque qu'en cela aussi, je me trouverais parmi les précurseurs, ceux qui essuient les plâtres.

Après tout, j'étais en liberté à Nonantola, et la liberté, c'est le temps. Oui, j'avais du temps, beaucoup de temps sur les bras, plus que je n'en ai jamais eu. Je me rappelle en particulier les matinées lentes, indolentes, la singulière magie de ces plages de temps qui n'étaient pas faites de minutes ou d'heures, mais d'une humeur pareille au mercure, qui se contractait et se dilatait en syntonie avec la lumière et l'ombre, le rythme de la respiration ou du silence de la maison. Fainéantise ? Elle n'exprimait pas seulement ma condition de réfugié, qui y est

contraint, mais un choix personnel. J'apprenais à aimer en l'oisiveté, non pas un intermède de liberté furtivement conquis sur des occupations sérieuses, mais une pause nécessaire à la sérénité, à l'espérance. Comme je recompose ma vie dans ces pages, mon oeil intérieur voit couler les jours lisses de Nonantola. Et me voit, moi, étendu sur le lit ou attablé dans le vestibule, à me demander si la paix de l'esprit viendra enfin. Malgré mon enfance, mon adolescence hors de la normale. Toute une vie passée à se blesser ! Je ne perdais pas l'espoir d'être un jour capable de vivre sans m'en apercevoir. A l'instar d'un artisan qui accomplit chaque jour les gestes de son métier, sa main se portant sur le bon outil sans qu'il ait à réfléchir. Si je n'y parvenais pas, ce temps passé à la villa Emma sans me soucier de ce qui adviendrait demain ou dans un mois aurait été gaspillé. D'ailleurs je n'avais aucun projet clair, tout au plus l'envie de me laisser flotter sans but, voyager d'un endroit à l'autre en Italie, et voir comment les choses tourneraient. Dans deux ou trois mois, je serais comblé d'oisiveté. Donc Freddy et moi on s'assiérait ensemble et on déciderait de ce qu'on allait faire.

Tout cela, je ne le nie pas, était curieux - qu'est-ce qui motivait ce penchant à l'insouciance, au farniente ? Oui, j'étais en train de changer. Ces dernières années avaient été bourrées d'événements. A l'époque où, avec mes amis inséparables, nous avons publié une revue, puis voulu être les porte-parole d'une génération, j'étais déjà entraîné dans l'action collective. Infatigable : j'animais un mouvement, j'avais une vie sociale intense, je cherchais à obtenir un visa pour Moscou, et tout ce que j'ai déjà raconté. Ensuite, j'ai parcouru une partie de l'Europe, traversant les frontières, m'arrêtant dans les camps, allant et venant au milieu des remous tragiques de l'après-guerre. L'expérience ainsi acquise m'a fait prendre conscience de ma compulsion à créer des liens, à initier des associations pour redresser le cours du monde - je l'écris avec à peine une nuance d'ironie - ou faire sortir les autres de leur carapace de tiédeur et d'indifférence. Cet élan avait sa raison d'être dans la tradition et surtout dans mon roman familial. Maintenant son revers m'apparaissait clairement : je vivais dans le souci et la contrainte morale. Il m'arrivait de le regretter, mais le fait est que, chaque fois, le plaisir que je prenais à une action commune, à une amitié, l'espoir que je mettais en une association se muaient en une obligation, un devoir de faire ce qu'il fallait. De même à l'égard d'une femme que j'aimais. Je ne suis pas fier de l'avouer, puisqu'un degré d'insincérité s'insinuait ensuite dans mes relations, mes actes, peut-être dans mes idées. Je ne m'ap-

partenais plus. Plusieurs fois je me suis dit que je devais faire preuve de bon sens et me délier pour aller mon chemin. Pour cela, il m'aurait fallu plus de bonne conscience et de désinvolture. Tant je croyais toujours devoir quelque chose aux autres, et les autres trouvaient ça tout naturel. A Nonantola, je me suis aperçu tout d'un coup que ceux à qui j'avais été lié étaient loin. Nous n'aurions plus jamais aucun rapport. Le moule collectif s'était brisé et je n'éprouvais ni contrainte, ni responsabilité envers quiconque. Je pouvais vivre au jour le jour de manière aussi libre et en accord avec moi-même, de manière aussi improvisée que l'instabilité de mon avenir l'autorisait.

Lorsqu'elles passent devant le soleil de ma mémoire, ces journées m'apparaissent les premières où j'ai été vraiment jeune et sans préoccupation. Je crois avoir dit à Freddy - mais pour quelle raison ? - « Laisse-moi le temps de rajeunir. » A coup sûr, on ne m'avait jamais permis d'être enfant. Est-ce pour cela que je n'ai pas cessé de l'être ? Ce fut l'époque la plus sombre de ma vie, *the dark age*. Au sortir de cette enfance, j'ai été projeté sans transition, par le second mariage de mon père et les signes avant-coureurs de la guerre, dans un semblant d'âge adulte dont le ressort majeur était le souci constant de décider, la nécessité d'agir ou de faire agir. Est-ce moi qui interprète mal mon histoire ? Comment décrire ce que je ressentis en découvrant que je laissais tout cela en arrière ? Et que le changement que je percevais en moi était un signe de jeunesse ? Je ne savais pas alors que Picasso a dit : « On met longtemps à devenir jeune. » Il avait forcément raison, mais le désir d'impatience est aussi un des dons de la jeunesse. Au cours d'une de nos flâneries, j'ai déclaré à Freddy que je m'arrogeais le droit de ne plus vivre comme si je portais le monde sur mes épaules, et de vivre comme si le monde me portait sur les siennes. Faire valoir mes droits à la jeunesse, c'était ça.

Peu importe que l'on juge ma confiance ingénue. Aujourd'hui encore, je me ressouviens de ce que j'éprouvai très précisément au bout de peu de temps : d'abord le ridicule de l'exaltation à la pensée d'avoir mon âge, de vivre allégé des dissonances entre ce qui me faisait envie et ce que je m'étais imposé. Puis autre chose encore que je ne m'avouais pas volontiers, tout en le pensant à demi-voix : « Enfin, cette fois je m'appartiens. » Donc un constat. Non seulement mon corps, mais mon caractère, j'en ai pris conscience, se sont redressés. Je le remarquais à des riens, des erreurs, des gaffes qui se multipliaient, refusant les contraintes, défiant l'exactitude des gestes, renonçant à les maîtriser coûte que coûte. Je me sur-

prenais aussi à voir mon impatience se manifester, jusqu'à ce que je cède à la tentation de me mettre en colère et de dire à quelqu'un ses quatre vérités, avec une franchise contraire à la prudence dont j'avais été cuirassé. C'est extraordinaire d'avoir attendu vingt ans pour se permettre de telles explosions d'humeur, de n'adoucir en rien le tranchant des mots afin d'exprimer ce que je pensais.

Pas davantage ne m'efforçais-je de nouer de nombreuses relations ou de jouer un rôle. Quand je prenais la parole au cours d'une réunion, c'était d'une voix basse et comme enrhumée qui m'est restée depuis. Il y eut un temps où j'étais claustrophile et recherchais la compagnie de deux ou trois amis avec qui avoir un entretien confidentiel, à l'écart. Je le redevenais. Non seulement j'avais de nouveau plaisir à m'isoler, mais aussi à me réunir juste avec Freddy et deux ou trois personnes dans un cercle expansif. Peut-être pour leurrer notre isolement, nous passions des heures dans une intimité de souvenirs, ou de spéculations sur la prochaine étape de l'exode de chacun. Abandonnant le reste sans regret pour régresser vers une adolescence ignorant la douleur. Freddy m'observait de près pour s'assurer que je ne jouais pas la comédie. Non qu'il fût méfiant, oh non ! Mais tout de même, à quoi bon le nier, il devinait que j'aurais préféré la jouer. C'est ça, mon « caractère ». Et je ne doutais pas de retomber dans de longues périodes maussades où cette impression de rajeunir me semblerait trop chèrement payée. En cela je me trompais. Le désenchantement me fut épargné jusqu'à la fin du séjour en Italie. Freddy y veillait et détournait ces émotions par sa présence immédiate et l'atmosphère qu'il savait créer sans effort ni complication. Ma foi, ça n'était pas pour me déplaire. J'ai vraiment eu la chance d'avoir pour compagnon d'exil un magicien qui émoussait les pointes d'angoisse en se jouant.

Pris dans cette existence qui ne se souciait ni de l'horloge, ni du calendrier, j'en venais à oublier de fourrager mes états d'âme. Ce n'était pas à proprement parler Nonantola qui éveillait ma curiosité, mais ses habitants et leur manière d'être. Freddy et moi nous parcourions le bourg qui nous offrait l'image d'un monde vivace, échappant au changement, du moins aux yeux d'un étranger. Il y avait de belles maisons architecturées et pittoresques, de charmantes rues, des portes et des fenêtres aux proportions élégantes près de la vieille cathédrale. Mais aussi de pauvres maisons bâties les unes contre les autres, aux murs friables et jaunies comme les feuilles mortes jonchant le sol alentour. Je préférerais m'y trouver en fin d'après-midi, aller et venir au milieu des promeneurs, les voir se barrer le passage

pour saluer et répondre à un salut, les écouter parler à voix haute et parfaitement distincte. Quittant à peine leur travail, tous ces gens donnaient l'impression d'être là autant pour se délasser par une promenade que pour tenir leur partie dans le jeu social lui-même. Ces manières urbaines en milieu provincial et rural me surprenaient et m'enchantaient. Sans doute était-ce une part de ma métamorphose qui allumait en moi une pareille sensibilité à un style de se conduire et de parler pour faire bonne figure, fût-ce pendant quelques minutes.

Cela devint un plaisir quotidien de me préparer à une promenade et puis d'entrer dans un café toujours animé et presque toujours sombre. Là j'apercevais au hasard des tables des hommes de tous âges et de toutes conditions, savourant une longue *conversazione* avec une de leurs connaissances. Ils me firent prendre conscience du rythme des phrases, des nuances dans le timbre de la voix, accentués par les gestes oratoires qui accompagnaient les paroles. Tout leur corps mimait avec passion la course des idées et des mots dont la rumeur s'enflait. J'étais content d'observer, avec leur sens du style, leur tolérance envers ce qu'ils ressentaient comme banal, mais qu'ils étaient disposés à admirer les uns chez les autres, pourvu que ce fût dit avec panache. On devinait que cette conversation se poursuivait depuis longtemps. Mes observations ne s'arrêtaient pas là. Je m'initiais à la vie de la langue avec un intérêt plus vif encore. Ce fut mon école Berlitz pour l'italien. En passant, elle m'a inspiré l'hypothèse - que j'ai été le premier à formuler et vérifier par des recherches - que les gestes corporels font partie du processus de production du discours et affectent la pensée. Et cela ne m'étonnerait pas si l'importance de la conversation dans ma théorie des représentations sociales venait de là. S'y ajoutent d'autres grâces qui font d'elle un des attraits de la vie sociale et des mœurs en Italie. Un élément proprement humain et respectueux d'autrui. Ces sorties en fin d'après-midi étaient notre seul passe-temps qui nous rattachait au monde extérieur - un monde où nous nous sentions accueillis.

C'est avec une grande peine que le mot d'illusion m'était venu, pendant le dîner qu'Augusto Palmonari et moi fîmes, invités par le maire de Nonantola. Jamais, depuis quarante ans, l'idée ne m'avait effleuré que nous ayons été aussi invisibles à la petite ville. Le maire revenait sans cesse aux événements qui avaient eu lieu pendant la guerre, rappelant des détails sur les enfants sauvés de la villa Emma, les documents qu'il avait acquis au cours des dernières années pour rehausser la mémoire collective. Mais il se souvenait à peine de ces *profughi*, une espèce va-

gue d'hommes et de femmes, des étrangers dont personne ne s'était soucié. On s'abstenait de contacts avec ces hôtes manifestement indésirés, ces fantômes dont nul ne cherchait à savoir qui ils étaient et pourquoi ils hantaient Nonantola. Et dire que j'étais venu me souvenir de ce que personne n'avait même pas à oublier, recueillir des informations sur notre séjour passé inaperçu. Je le fis remarquer au maire, sans m'appesantir, en songeant à ce qu'il signifiait et quelle place Nonantola occupait dans ma mémoire. Il me regarda, étonné, avec l'air de me demander : « Que voulez-vous dire ? » Et j'enchaînai : « L'oubli et le refuge ne font qu'un. Voilà la réalité. » Il y eut un froid. Je ne sais s'il était dû à son embarras, ou à mon désir d'être ressouvenu, que nous ayons existé pour les habitants de cette petite ville, et à la perte que je ressentais. Et je fus ahuri de ma naïveté.

27 février 1995

Les courtes journées d'automne raccourcissaient, la villa Emma s'emplissait d'ombre. Je commençai à écrire, me plaisant à voir là un autre signe de la métamorphose qui me permettait de consacrer l'excès de temps à une activité que j'aimais. Et que j'avais abandonnée pendant deux ou trois ans, non sans ressentiment. Tous les sens en éveil, je mis en scène le rite de l'écriture et cessai aussitôt de douter que je puisse faire naître une phrase de la blancheur du papier. Quelle émotion ! D'abord ce fut une liasse de notes sur l'innocence. Peut-être parce que je ne l'avais jamais connue, certain de dissimuler ou d'enfourer dans ma conscience tout acte jugé mauvais. Pour quelle raison ? Elle me paraît simple : enfants, nous avons été éduqués en adultes qui ont le besoin de se juger et la crainte, non d'être coupables, mais de ne pas l'être assez. Au cours de ces voyages, j'ai découvert des adultes éduqués en enfants, habitués à taire ce qu'ils avaient vu et cacher ce qu'ils avaient fait, même une chose inoffensive, voire noble. Et si je leur avais demandé pourquoi, ils m'auraient répondu : « Je ne l'ai pas fait, cela s'est fait. » Depuis Munich, je pensais sans répit au mystère de l'innocence : plus qu'un refus affiché, c'était un état des profondeurs, irrésistible.

Dès le matin, je me préparais aux heures d'écriture par une sortie dans le bourg. Après avoir traversé la place du marché, je prenais la direction de la cathédrale que l'on restaurait. Encore cent pas par une rue à arcades, et j'atteignais un

square entouré de murs nets et blancs, de fenêtres bien serties dans leurs cadres. Tous les jours s'y tenaient des *braccianti* au visage sévère, attendant debout, le dos presque collé au mur, qu'on leur proposât du travail. Certains matins, ces journaliers s'enveloppaient d'une pèlerine qui donnait à leurs silhouettes immobiles un je ne sais quoi d'altier et de séculaire. On les aurait dit voués à une attente perpétuelle, un sourire triste éclairant par instants leurs yeux résignés. Il me serait aujourd'hui impossible de dire pourquoi je m'étais attaché à eux et restais là, fasciné, matin après matin, pendant un long moment. Avais-je l'impression que leur vie et la mienne se ressemblaient ? Ou que nous subissions ensemble la lente, incurable avancée du temps ? Une vie entière, une endurance héréditaire s'exprimait dans le rite de leur attente. Lorsque je finissais par sentir qu'ils m'observaient à leur tour, me jugeant importun, je m'éloignais, pressé. Mais leur présence dans ce square est restée si forte en moi que, pendant quarante ans, avec la villa Emma, ce fut la seule image que je gardai de Nonantola.

Donc je tournais le dos au square. Et, après un détour par les champs qui, à l'époque, s'étendaient à perte de vue, je rentrais, prêt à filer et à filer des mots sur le papier. J'étais heureux, n'ayant rien écrit pendant trois années, de pouvoir le faire dans le calme, l'isolement. Ce n'étaient que des notes, à la manière de Pascal, si j'ose dire, que j'intitulai « Le voile de l'innocence ». En les relisant avant de les déchirer, je me suis fait l'effet d'un personnage anachronique qui retourne à ses animosités et à ses désenchantements. Surpris de constater combien je m'indignais encore de l'opiniâtreté avec laquelle on tâche de persuader les hommes qu'ils ne sont pour rien dans leurs méfaits, comme autrefois on voulait persuader les Roumains autant que les Allemands qu'ils n'étaient pour rien dans la montée et les nuisances du fascisme. Donc on les avait trompés, et le peuple était par avance désigné, en particulier par les communistes, comme la principale victime de sa propre histoire. Par essence, le paysan, l'ouvrier, le bourgeois avisé, le soldat, voire l'intellectuel, ne pouvaient être que bons, loyaux, vaillants : des âmes pures incapables de prêcher la haine, de brûler un village, de mentir, de tuer, de piller et torturer des hommes, des femmes, des enfants sans défense. Pour être bref : il n'y avait pas de coupables, ou presque plus, rien que des égarés par les circonstances ou des abusés par leurs chefs. Et ceux qui en avaient souffert devaient se résigner à ce jugement de non-lieu et s'habituer à la douleur qu'il leur causait. C'est ainsi qu'à force de répéter ces idées, on opérait l'étrange amalgame entre la phrase la

plus énigmatique de Marx : « Les hommes font leur histoire, mais ne savent pas l'histoire qu'ils font », et la parole la moins charitable du Christ : « Pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Un amalgame qui signifiait peut-être : ce n'est que lorsqu'on est digne de son péché que l'on a péché. Ce savoir se paie toujours très cher.

En suivant ce train d'idées, j'imaginai que les cultures du passé, en particulier les religions, partaient de l'hypothèse que les hommes sont piégés par le mal, tentés par le meurtre, la destruction, le vol, l'infamie et la haine du prochain. Elles ne doutaient pas de cette vérité première, fondée sur la connaissance des archives de Satan. Donc toutes leurs pratiques tendaient à affronter, dans chaque acte de la vie ordinaire, le pouvoir qu'a le mal sur nous. En réalité, elles mettaient à profit la grande peur invisible et impossible à maîtriser, suscitée chez l'homme par la croyance qu'il est coupable, qu'il doit l'être, sans la moindre échappatoire. Et qu'il continue à l'être jusqu'à reconnaître que c'est un signe de haute conscience de savoir porter sa faute, de sentir à nouveau sa responsabilité, ou d'aspirer au pardon pour les offenses secrètes, commises au cours de son existence.

Il ne faisait aucun doute pour moi, en revanche, que les cultures et les idéologies modernes partaient de l'hypothèse opposée : les hommes sont innocents, ils doivent l'être. Ils ont une valeur illimitée et c'est seulement abusés momentanément par les artifices de la science ou du pouvoir qu'ils commettent des lâchetés ou des vilenies, se déchaînent et se couvrent de honte. Sans la moindre retenue, ils minent le peu qui leur reste de respect et d'amour du prochain. Les peuples, en particulier, sont censés remplir sans crainte leur devoir, même s'ils commettent sciemment le pire et en prévoient les conséquences. Ils pourraient dériver sur un océan de crimes sans être déchirés, comme autrefois, par les remords absurdes, ou affolés par la crainte d'un terrible châtement. Donc les individus oublient la raison, ils oublient le courage et que tout être, humain ou non humain, a droit à la vie. Quand on pense à ce retournement de la culture, on se dit que les hommes qui ont vécu pendant des millénaires sous l'emprise de la honte, de la responsabilité collective, de la vendetta permanente, ont désormais conquis le privilège de la grâce et de l'innocence collective. Quelque chose comme un droit à la bonne conscience et à l'honneur.

Le fascisme et le communisme - sont-ils les seuls ? - ont porté cette idéologie à la perfection, répandu dans la société un climat d'innocence prémédité, et mar-

qué ceux qu'on pouvait humilier, tuer, d'un coeur pur. Leurs fidèles étaient entraînés à une morale ayant pour maxime : « Quoi que tu fasses, tu n'en es pas responsable. Si on t'accuse, ne t'excuse pas : riposte. Ne te laisse jamais surprendre en flagrant délit de doute ou de manque de bonne conscience. » Il leur était interdit de prononcer cette simple phrase : « Je regrette, je vois le mal que j'ai fait », car c'eût été engager un dialogue avec les autres. Seuls les chefs pouvaient être inculpés ou jugés pour leurs fautes. Le péché est l'apanage des puissants, l'innocence appartient à tous les autres. Ces criminels affichaient une sérénité olympienne, le plus remarquable étant tout de même qu'ils ne se soient jamais donné la peine de justifier leurs crimes ou de s'excuser devant leur peuple. Ils n'ont jamais fouillé leur âme, rien concédé aux autres, et n'ont laissé au monde aucun exemple qui ne doive le révolter contre lui-même.

Tandis que j'écrivais dans l'angoisse des phrases telles que : « L'innocent est un aveugle qui ne sait pas qu'il voit », « L'innocence est la mère du crime », « Quand l'homme sera délivré de son innocence, ce sera sa plus grande victoire et sa plus grande défaite », je m'efforçais de trouver un motif à ce renversement de la culture moderne. N'y parvenant pas, je me demandais pourquoi mon désir de culpabilité était si grand que je continue à me brûler à ce tison. Vint la réponse : parce que ce fut une partie trop évidente de mon éducation et de ma vie depuis la séparation de mes parents. Je savais d'expérience que les enfants sont enclins à se juger coupables d'une telle séparation et, plus généralement, de leurs méfaits. Pouvoir les assumer était une grande preuve de subtilité, de finesse psychologique ou esthétique, de souci de la nuance en matière de conscience, qui s'estompe, chez la plupart, avec l'âge et l'habitude de rationaliser. La terre appartient aux coupables ; et la culture s'accroît en tant que double de la culpabilité. Ce n'est pas de cela que les fascistes et les communistes avaient besoin, pressés de gagner du temps sur l'histoire.

Chaque soir, avant le dîner, je lisais une de ces notes à Freddy. Quelle était sa réaction, je ne m'en souviens plus. Peut-être m'a-t-il gratifié du proverbe : l'homme pense, Dieu rit. Cependant je me rappelle sa stupéfaction en apprenant que j'en avais toujours voulu à ceux qui ne ressentaient aucune culpabilité. La personne qui se reconnaît coupable, même si elle désespère, même si elle risque le pire, prouve qu'elle a confiance en elle-même et en la vérité. La conclusion jaillit : il est inhumain d'être innocent ou coupable, il faut que les deux soient possibles. C'est

pourquoi les Italiens me touchaient. Ils n'avaient pas ces visages impassibles, ces lèvres cadennassées, cette indifférence au désastre que j'avais vus à Munich quand il était question de l'histoire encore chaude. Ils n'essayaient pas non plus de nier l'encombrant héritage du fascisme. Au contraire, ils l'assumaient sans vouloir s'en débarrasser, débattaient en hommes libres sans conspirer contre la vérité. Cela aussi m'avait encouragé à écrire ces notes sans but.

Toujours venait un moment où ces considérations ennuyaient Freddy autant que moi, mais pas pour les mêmes raisons. J'avais donc imaginé une histoire, la dernière, que je lui racontais avec d'autant plus de plaisir qu'il la recevait comme un don personnel. En me réveillant, je pensais souvent au dilemme entre la loi du silence, le tabou de l'âme : « N'avoue jamais », et la loi de la conscience : « Ne te mens pas à toi-même. » L'enfer des anciens était pour les pécheurs qui se mentaient, et l'enfer moderne pour les innocents qui n'avouaient pas. C'était le choléra de l'époque, sa folie mensongère. A Moscou, des hommes se sont accusés de crimes qu'ils n'avaient pas commis ; à Nuremberg, d'autres hommes se sont innocentés des crimes qu'ils avaient commis.

Or, un jour se mêla à ces rêveries éveillées le thème du roman de Chamisso que j'avais lu adolescent, *L'Homme qui a perdu son ombre*, et il se changea en : « L'homme qui a perdu sa culpabilité. » Il devint le fil conducteur de l'histoire. Un jeune homme avait fait le serment à son maître de ne jamais se mentir à lui-même. Après beaucoup d'aventures tragiques, il renia ce serment pour complaire à ses amis et parents. Puisque s'accuser de ce qu'il avait fait pendant ces années terribles, c'était les accuser du même coup. Tombé amoureux, il aspirait de tout son cœur à jurer fidélité à la jeune fille. Mais ayant renié son premier serment, il doutait de pouvoir prononcer le second en toute loyauté et s'y tenir. Cette histoire s'intitulait aussi : « L'homme qui ne pouvait prêter serment. » Les mémoires de Speer, le fameux ministre de Hitler, me l'ont rappelée. Ce n'était pas un somnambule, mais un des hommes qui ont bâti le Troisième Reich. Si peu vraisemblable que cela paraisse, il se présenta néanmoins en spectateur innocent des crimes nazis. Tout en se plaignant de ne pas se sentir aussi coupable qu'il l'aurait dû. Incapable d'avouer qu'il avait vu les camps d'extermination, il a fini par se mentir et mentir jusqu'à son dernier jour. Inutile de dire que la lecture de ces vrais faux mémoires me fut pénible. Mais ils donnent à ma fiction d'autrefois son momentum humain.

3 mars 1995

Hors de l'ordinaire furent ces trois ou quatre semaines où je vécus entre les murs discrets de la villa Emma, dans le luxe de la liberté. Pas seulement à cause de ces bouffées d'écriture, mais aussi parce que, au terme des après-midi de solitude, je retournais dans les espaces communs, certain d'y trouver des compagnons avec lesquels passer le début de la soirée. Nos destinées semblables nous rapprochant, on s'abordait sans formalité ni embarras. Dix minutes à peine de conversation, et déjà on semblait évoquer des souvenirs au charme teinté de regret du temps écoulé depuis qu'on s'était perdus de vue. Les affaires des autres devenaient les nôtres, on n'hésitait pas à les questionner en détail sur leur métier, leur famille, leurs enfants le cas échéant, le temps passé dans les camps et leurs projets. En y repensant, je m'étonne de la simplicité avec laquelle les autres me parlaient comme à un « pays », et du naturel avec lequel je m'intégrais au petit monde de la villa Emma, à ses hôtes changeants. Par temps ensoleillé, on s'asseyait dehors à échanger histoires, explications, prophéties. Quelquefois je lisais un journal ou jouais à des jeux avec les plus jeunes. Par temps frais et nuageux, quand on avait dû passer toute la journée à l'intérieur, cet élan spontané, direct, voire amical, semblait absent. Au contraire, le sentiment ambigu, compliqué, de la singulière collection que nous formions s'accompagnait de malaise, d'indifférence à autrui. Rien n'arrivait ni ne pouvait arriver. Les coeurs se fermaient. On restait assis à attendre, on s'affairait sans but apparent. Ce désœuvrement nous tenait ensemble et pourtant séparés, comme les passagers d'un aéroport regardant oisivement les avions atterrir ou décoller pour une destination inconnue.

Et puis le désordre permanent dans le vestibule, les chambres, le réfectoire ou sur la pelouse rappelait que nous vivions dans un faux foyer, ajoutant au malaise et à l'indifférence ressentis. Ce n'était que bric-à-brac de meubles désassortis, de linge mal entretenu, d'aliments à moitié cachés par une serviette jetée au hasard sur une table, de boîtes de conserve vides, de chaises bancales, de journaux qui traînaient. On n'espérait pas plus y remédier que de voir pousser des fleurs en papier qu'on aurait plantées. Je me revois néanmoins donner à l'occasion un coup de main pour aider à discipliner ce fouillis. Les femmes surtout s'attaquaient à la

besogne de manière ostensible et affectée, comme s'il y allait de leur honneur. Après toutes ces années, leur existence était encore encombrée des épaves flottantes d'une vie antérieure engloutie. A les voir ranger, nettoyer, préparer les chambres, on devinait que les habitudes d'un foyer personnel, autant que la honte d'être jugées mauvaises ménagères, surnageaient au naufrage. Leurs yeux brillaient d'excitation, et la villa Emma prenait un petit air de fête.

Il est difficile de dire pourquoi, certains soirs, quand le jour lent mourait, la villa Emma m'apparaissait comme un microcosme où s'engouffrait le macrocosme pour y disparaître. Elle devenait un sanctuaire d'invulnérabilité, un refuge où plus rien ne pouvait nous blesser. L'air se chargeait de tensions plus ou moins secrètes, tout en gardant le calme et la réserve inhérents au génie du lieu. A mesure que le crépuscule gagnait, des groupes se formaient. On parlait à bâtons rompus de choses et d'autres. Plutôt qu'une conversation, c'était une suite de confessions intermittentes. Tandis qu'on voyait rougeoier le bout des cigarettes allumées, on se laissait aller à des spéculations magiques sur l'issue du débat entre les grandes puissances, à propos de la Palestine, qui avait lieu à cette époque. On essayait de forcer le destin, dans des discussions infinies autour de questions hypothétiques, le vote américain ou russe, le futur État. On se plaisait à les suivre jusqu'à leurs conclusions les plus absurdes, avec autant de concentration que si celles-ci pouvaient façonner les événements eux-mêmes. On savourait la disponibilité permanente à s'écouter ou se quereller, le plaisir de la compagnie des humains, la jouissance de parler bruyamment dans toutes les langues à la fois.

Mis à part quelques réfractaires isolés et incorrigibles qui essayaient de lire, quand le chœur babélien abordait de tels sujets, la soirée promettait de se poursuivre sans interruption. Les vannes des espérances et des rêves resteraient ouvertes très tard. jusqu'à ce qu'une quiétude songeuse s'infilte dans le cours des émotions et des idées. Parler d'une autre existence, n'était-ce pas la seule foi qui nous restait ? A nous, les hôtes éphémères de la vaste demeure dont les fenêtres s'emplissaient de nuit et projetaient nos silhouettes parmi les ombres du monde. Étions-nous gais ou tristes ? Une humeur d'allégresse nous parcourait quand Freddy et d'autres boute-en-train de sa trempe voulaient s'arracher aux houles de la songerie. Coupant les vagues de nos sentiments, ils rivalisaient d'esprit et d'ironie pour nous régaler d'histoires de leur cru. Elles reposaient sur des jeux de mots : suivant que l'on connaissait ou non l'idiome du causeur, on riait ou on res-

tait stupide. Tout le monde s'amusait à tour de rôle. A ces moments-là, il me semblait que la vénérable maison elle-même se secouait de rire et se moquait de nous. Il était souvent plus de minuit quand, après avoir brièvement pris congé, un à un nous nous retirions, moins pour dormir que pour fermer les paupières du temps.

Le destin qui dispose de nos vies à sa guise avait choisi de me faire vivre un moment sous le même toit que ces hommes et ces femmes. Que me reste-t-il de ces confessions, de ces intimités, de ces figures qui furent si amicales, si sensibles ? Je recopie une note de ce temps-là : « Des yeux de toutes les couleurs, et sans couleur, des yeux de tous les âges, et sans âge ; des yeux immenses, profonds, emplis d'humilité : des yeux petits, alarmés, obstinés ; des yeux usés dans lesquels on lit la prière de Shalom Asch : " Retire-nous ta mission, nous sommes fatigués, fatigués " ; des yeux qui ont regardé la mort et ne nous voient plus ; des yeux que la mort a regardés et qui voient au-delà du visible ; des yeux juifs baignant dans la lumière inépuisable de l'exil. » C'est d'eux que je tiens la connaissance angoissante de la déperdition du temps. Tandis que j'égrène ces souvenirs, laissant à dessein mon attention divaguer, je vois le va-et-vient familier des résidents de la villa Emma. A l'époque, chacun avait un nom, un visage. A présent ils n'ont ni nom ni visage, devenus invisibles et indistincts. De petites bougies brillant dans l'obscurité, dont les flammes vacillent, rampent et s'éteignent. Deux d'entre elles continuent à clignoter.

D'abord un gosse que Freddy et moi avions pour ainsi dire adopté et qui nous aurait accompagnés partout. Un petit homme fluet au visage pointu, aux yeux sombres, à qui on aurait donné n'importe quel âge entre douze et seize ans. Prêt à engager la conversation avec le premier venu, il ne livrait cependant jamais rien de lui-même et, si on le questionnait à ce sujet, ne répondait que par monosyllabes. Il paraissait alors se fondre dans le paysage automnal, mais sans qu'il y eût rien d'inamical dans son silence. Comme s'il enfermait en lui des secrets à qui son cœur interdisait de franchir ses lèvres. Il raffolait de pasta et mangeait de bon appétit, finissant toujours ce que les autres laissaient dans l'assiette. C'était un vrai casse-cou et ses imprudences nous faisaient frémir. Lorsque je lui interdisais quelque chose de dangereux, je m'en souviens distinctement, il avait une réponse toute prête : « Ne vous en faites pas pour moi, j'ai vu pire et je suis toujours là ! » Et il se rebiffait : « Vous n'êtes pas mon père. » Avant de se tourner vers Freddy pour rechercher son appui. Mon ami répliquait avec un large sourire : « Eh oui,

que veux-tu, il pourrait bien l'être. » Sur quoi le *giovannotto* mécontent ripostait en détachant chaque mot lentement : « Ne vous en faites pas pour moi. » Mais finissait tout de même par obéir.

L'autre petite bougie qui continue à briller de sa vive lumière dans ma mémoire, à cause de son beau nom, est Reizele à qui nous nous sommes attachés, Freddy et moi. Elle ne devait pas avoir plus de quarante ans. Impossible de me rappeler d'où elle venait, sauf qu'elle était née dans une petite ville où elle avait appris à coudre et à broder. A vingt ans, elle s'était mariée et avait vécu une vie banale, prosaïque, que la guerre jeta par terre comme un cyclone. Au sortir du camp de concentration, elle avait erré, comme la plupart. Tout ce qu'elle m'en a dit se résume à peu près à ceci : « Cela est difficile à admettre, mais, quand on m'a libérée du camp, je n'ai rien ressenti. Ce n'était pas comme sentir quelque chose de vivant. Au contraire, j'étais laissée à moi-même, sans personne avec moi, sans aucun endroit où aller. »

Dans les journées de Reizele, gaieté et mélancolie alternaient. La seule certitude sur laquelle je peux mettre la main : c'était une grande bavarde, vive et fine. Elle sautillait de-çà, de-là, comme un oiseau, toujours en train de faire quelque chose ou d'aider quelqu'un. Certains après-midi, on ne la voyait pas du tout. La veille encore pleine de gentillesse et d'entrain, elle était aussi malheureuse qu'il est possible de l'être quand elle se laissait aller à la tristesse. Il y avait dans son âme, disait Freddy, toute la lassitude d'être sans enfant, sans époux, sans dieu. Deux ou trois jours après notre arrivée, Reizele décida, puisque nous étions seuls, de prendre soin de nous. Elle nous préparait parfois un repas spécial, du café de bonne qualité. Quand elle découvrit que j'avais des aiguilles, du fil, un dé à coudre et même un oeuf à repriser les chaussettes - cela peut paraître incroyable, vu ma réputation de maladresse, mais je savais repriser, j'avais appris à le faire ! -, elle s'occupa de nos draps et de nos chemises comme l'aurait fait une mère ou une épouse. Le soir, elle venait écouter avec dévotion la sagesse que nous distillions en petit comité. Elle avait plaisir à nous écouter commenter gravement l'état du monde, et se montrait d'excellente humeur si nous l'emmenions en promenade. En particulier le samedi : ce jour-là, chacun s'habillait avec soin, et l'on échangeait des vœux. Alors la villa se paraît de solennité. Brouhaha des voix, bribes de chants traditionnels entrecoupés de soupirs, appels perçants ou doucereux des femmes, « les dix tribus perdues des mères », comme les nommait Freddy, pen-

sant probablement à la sienne. Il y avait dans les pièces une humeur recueillie, comme si la lumière, au lieu de descendre du ciel, s'élevait des yeux brillants d'espoir, à l'écoute d'une prière imprononcée.

Lorsque enfin nous nous sentîmes vraiment chez nous à la villa Emma, arriva la nouvelle de notre départ. Feignant de nous en réjouir, nous l'annonçâmes à Reizele en lui disant qu'elle nous manquerait, qu'elle nous manquait déjà. Mais elle se détourna, baissa les yeux et prit quelque ouvrage, de ses doigts fuselés, jamais en repos. Nous avons compris sa solitude, et la nôtre, en ces rendez-vous d'exil. Je ne sais plus qui avait décidé que nous quitterions Nonantola et pourquoi ce fut en cette fin d'automne. Chacun était préparé à l'idée de devoir partir, pour abréger le chagrin, le regret, la déception. N'empêche, on ne s'y faisait pas et on ne se quittait pas sans se promettre, si le hasard le voulait bien, un nouveau rendez-vous, un événement qui se fêterait. La fin de la dernière soirée fut sûrement gaie. Le lendemain matin, j'étais déjà pressé, craignant comme toujours de rater le départ. Chaque geste pour s'habiller, plier ses affaires, fermer les bagages était un geste d'adieu. Il y eut ensuite des mains levées et des mouchoirs agités.

Ainsi je quittai cette admirable demeure, sans me douter que je la reverrais un jour. Et je n'y serais jamais retourné, si je n'avais fait la connaissance à Jérusalem de l'ami qui m'y amena quarante ans plus tard. Le soir tombait quand je revis la villa Emma, plongée dans le silence. Elle me donna une impression de familiarité et de bien-être. Comme autrefois.

15 mars 1995

Il me reste à achever ce récit. C'était vers la fin de l'été de la Saint-Martin. Une suite de journées d'automne traversées de brusques éclaircies où le soleil dorait et réchauffait l'air. Le train avait dépassé le mitan de l'Italie et se dirigeait vers le sud. Freddy ne disait pas un mot. Des sentiments imprécis m'oppressaient, chaque sifflet de la locomotive me rappelait que tout voyage cesse, et m'interrogeait : « Où vas-tu dormir ce soir ? » Mais une fois de plus, une surprise m'était réservée, comme l'embellie illumine le chemin d'un promeneur fatigué des nuages. Pour je

ne sais plus quelle raison, nous devons faire une halte à Rome, avant de poursuivre notre voyage vers Soriano nel Cimino.

L'inattendu pur et simple, ce furent toutes les autres villes, Milan, Venise, rien que des noms avant que je les voie. Chaque fois, je devais faire un effort pour recueillir des impressions, inventer un plan, des jalons pour ne pas me sentir égaré dans un décor que je n'avais pas imaginé. A Rome, au contraire, je retournais à la maison, sur le banc de l'école où l'on nous racontait sa légende. Petit garçon, je possédais un livre d'images avec la louve, les colonnes des empereurs, les foules sur le Forum et les légions romaines qui, nous disait-on, avaient traversé la mer, le Danube et les Carpates, et établi leurs camps dans les plaines de Valachie et de Moldavie. Les dessins étaient si beaux, si vivants, que je croyais revivre l'époque où les légionnaires avaient mêlé leur langue et leur sang avec ceux des Daces. Ainsi étaient nés le peuple roumain et la langue roumaine. Comme l'instituteur expliquait bien ces images ! Il leur frayait une voie dans l'inconscient, empruntant les passages et les cols de la mémoire à l'instar des éléphants d'Hannibal traversant les Alpes. Il nous mâchait ça si bien que nous, jeunes écoliers, finissions par nous croire les héritiers de l'Empire romain, son histoire étant le début de la nôtre. L'amour de la patrie embrassait l'amour de Rome et de Trajan avec ses légions victorieuses. Alors que les Français gardent une dent à Jules César pour avoir vaincu Vercingétorix.

Ce livre d'images était sorti de ma mémoire jusqu'à cette tiède journée d'automne où, en arrivant sur les *Fori Imperiali*, je reconnus la colonne Trajan comme si je l'avais déjà vue. Elle se dressait là intacte depuis près de deux millénaires. La réalité imaginée prend tout de suite un caractère nostalgique, un monde de sentiments accourt, porté par les ailes du temps, l'irrésistible envie de parcourir de nouveau son enfance. Je passai bien une heure à détailler les scènes gravées dans la pierre. Je m'absorbai dans la contemplation des milliers de figures en relief de la frise, me déplaçant lentement d'une illustration de la campagne de Trajan en Dacie vers la suivante, étudiant les mouvements pénibles des paysans et des soldats, l'expression parfois saisissante des visages. Du haut de sa colonne, l'empereur continuait à les écraser en majesté, comme si Rome exerçait toujours son empire sur le monde. Et comme si celui-ci ne tournait plus depuis des siècles. Alors j'eus l'impression de faire partie de ce chargement d'âmes enfermées dans le fût de la colonne. Elles m'inspirèrent de la tendresse et je me complus à prendre

pour argent comptant toute la fausse monnaie des légendes qu'on m'avait contées et qui, échappées des pages de notre livre, reprenaient vie sous mes yeux.

Quiconque a visité Rome se rappelle le large corridor des forums impériaux - qui pourrait oublier cette démonstration parfaitement folle du pouvoir déifié ? Lorsque aujourd'hui je pense à cette rangée de statues d'empereurs, en pied ou en buste, au repos forcé, se dressant à côté de murs de briques roussies, de marbres délités et d'arcades écroulées, portant leur nom, me revient des lointains la sensation d'un réveil d'images et d'une lassitude à les parcourir. Chacun de ces forums est un abrégé d'histoire : partout la même tête volontaire et sévère, partout la même attitude du maître, du César-dieu se regardant au miroir de sa statue pour lui demander : « Miroir, mon beau miroir, qui est seul immortel dans le monde entier ? » et s'entendre inmanquablement répondre : « C'est toi. » Je me souviens de mon étonnement, de mon impatience en observant la façon narcissique qu'ont les grands d'habiter l'histoire. A chacun, le sculpteur a rendu le même hommage, son Ave Caesar imperator, en oblitérant les traits humains, en escamotant le singulier, en créant une mystérieuse immobilité hypnotique. Celle d'un homme qui refuse de mourir sans être réclamé par la gloire. Et rien n'agit plus fortement sur un homme élevé dans l'idée que les peuples font l'histoire, que l'absence du peuple que disaient ces Césars de pierre.

Certes, j'étais à Rome. Et le rayonnement des siècles qui jadis furent grands me touchait encore. Une rue en pente m'amena sur le Forum : j'y arrivais deux mille ans trop tard. A quoi donc m'étais-je attendu en y descendant ? Certes pas à ce cratère béant d'un volcan éteint de l'histoire. Ni au paysage dépeuplé et défléuri qui se découvrait à chaque pas. Des amas de vieilles pierres, vestiges de routes, chapiteaux amoncelés, séparés par des terrains humides envahis d'herbes sauvages. Dressée à la verticale, égarée dans l'air, une colonne ou l'aile d'un édifice détruit était soutenue par des étais. Çà et là un écriteau - je me souviens de ceux du temple de Castor et Pollux et de la via sacra - désignaient des ruines croulantes ou des monceaux de pierres. A l'emplacement où mon livre d'images me montrait un monument harmonieux et peuplé, je ne voyais qu'un déchet d'histoire, mêlant abandon et culture, parti à jamais. Des garçons déguenillés jouaient parmi la cohue des ruines, l'herbe poussait sur les talus éboulés, des femmes passaient, suivies d'enfants bruyants et sales. Cependant le fouillis dévasté de la grandeur romaine ne m'apparaissait pas comme un signe de la défaisance de toute chose,

oeuvre de la fuite du temps. Il n'avait pas pour moi la poésie mélancolique des *tempi passati*. Rome me rappelait Munich ! Là j'avais saisi ce que sont les ruines : les témoins têtus d'une défaite, la preuve du ressentiment de l'ennemi et de la force avec laquelle l'ennemi se venge. Sur le Forum, je ne contemplais pas les restes de Rome, la patine de sa gloire. Mais seulement l'acharnement de ses vainqueurs qui l'avaient enterrée parmi les ruines, la sédimentation des haines dans la sédimentation des pierres. Les barbares avaient fait la moitié de l'ouvrage, les chrétiens le reste. Aujourd'hui cette sédimentation ne se laisse plus deviner, les ruines bâtissant un nouveau monument. Et il est bon de se dire qu'après un certain laps d'histoire, plus rien n'a d'importance. Ni la création d'une ville, ni sa destruction. Redevenue terrain vague, elle porte toujours un nom. Shakespeare le savait : « Oh, gentilshommes, la vie est courte. Si nous vivons, vivons pour marcher sur la tête des rois. »

Ce jour-là, au milieu de cette confusion et de cette agitation, la découverte fortuite de l'arc de Titus, dont j'ignorais l'existence, toucha une corde sensible et me fit du bien. C'était un des rares monuments à se dresser intacts au milieu d'une végétation anarchique. Je ne le vis pas surgir d'un livre d'images, mais d'une histoire qui m'appartenait en propre. Quand, enfant, chaque année mon grand-père ou mon père m'emmenait commémorer la destruction du Temple de Jérusalem et prononçaient le nom de Titus, dans la tristesse et la résignation, auraient-ils imaginé que le petit garçon qu'ils traînaient par la main se tiendrait devant le bas-relief de la désolation ? Je scrutai un bon moment les sept ou huit personnages escortant un coffre et un candélabre à sept branches. Ils ne semblent pas baisser les yeux devant les vainqueurs. Mais ce qui en fait plus particulièrement un groupe que le sculpteur aurait pu intituler « La compassion des vaincus » est la magnifique courbe des visages détériorés, unis dans leur dignité religieuse, leurs prières et leur isolement. Eux aussi ce jour-là figuraient mes ancêtres. Et je commémorai en leur compagnie ce que je n'avais pas fait depuis longtemps, la destruction du Temple.

Finalement j'arrivai avec Freddy devant le Colisée. Alors, comme aujourd'hui, j'eus l'impression de me trouver devant une lourde cape de pierre jetée sur le dos d'un géant. Les siècles l'avaient dentelée, trouée de voûtes, d'arcades. Conférant à la grande arène une splendeur rude, jointe à un silence reposant, fraternel. Sensation inouïe : être seul dans l'espace où les foules célébraient le massacre des

hommes et des bêtes, les rites féroces des gladiateurs et le reste du monde grillagé dans leur cirque. J'oubliai bientôt ces foules absentes, sous l'attrait de la courbe de pierre aux couleurs avivées par la lumière d'automne. Mais, au sortir du gigantesque Colisée, il me sembla quitter un monument élevé à la barbarie des hautes civilisations. Aucun autre édifice de la Ville n'a, comme lui, la magie d'un rêve de mort.

Ce que j'écris dans la solitude de ma chambre n'aura peut-être guère de lecteurs. Qu'importe alors si mes impressions paraissent ridicules ou présomptueuses. Mes croyances ont beau être rationnelles et séculaires, je les ai toujours exprimées avec les excès de la passion. C'est parce que mon éducation première fut en grande partie religieuse et que le divorce de mes parents a plongé mon enfance dans une atmosphère d'irréalité. De là mon penchant à exagérer heurs et malheurs. Cet intermède à Rome en fournit la preuve concrète. J'étais tout à la joie de m'y trouver, une joie accrue par l'admiration inculquée depuis l'école pour l'histoire romaine et la langue latine. Mais au lieu de regarder la Rome antique en touriste qui y vient pour la première fois, je l'ai animée de songeries d'écolier et de souvenirs de la Bible qui n'apportent à l'âme ni exaltation ni gaieté.

Renoncer à l'aspiration nostalgique, écrit quelque part Herrmann Hesse, est l'apanage des errants. Parce qu'ils ont la certitude de revenir, la nostalgie peut attendre la prochaine fois. Affamés et fatigués nous quittâmes les forums impériaux, mais aussi soulagés. Repris par l'excitation de la grande ville, bruissante, nerveuse. Après notre séjour, somme toute confiné, à Nonantola, nous étions pleins d'émerveillement devant la cavalcade des voitures, le brouhaha de la foule, le manège et l'élégance des femmes, le régal des vitrines de la capitale. J'aime aussi me rappeler que nous nous étions restaurés dans une petite trattoria. L'heure du départ approchait. Mais pourquoi le nom de la via Salaria est-il associé à ce voyage et aux séjours ultérieurs à Rome ? Mystère.

Tandis que le train roulait, Freddy me racontait les images d'Italie qu'il avait vues dans la maison de son enfance. De tout temps, artistes et écrivains allemands, Goethe lui-même, étaient descendus de leur pays brumeux dans le Midi, à la rencontre du souffle de l'art et de l'éclat du soleil. Mon ami racontait bien. A ma grande honte, à l'époque de mes lectures boulimiques, je n'avais lu ni Goethe, ni ses compatriotes. Notre voyage en Italie, lui dis-je, ne ressemble pas à celui de Goethe, mais à celui de Dante qui, même après sa mort, ne fut pas ramené à Flo-

rence. Quelle immense portée a sa Divine Comédie ! C'est elle, la véritable Bible de ce siècle. Mais je n'eus pas le temps de m'étendre sur ce sujet parce que le train s'arrêta. Et nous dûmes descendre à la hâte, surpris que le trajet eût été si court. Soriano nel Cimino était-il donc si près de Rome ? La question qui nous traversa l'esprit changea notre façon de voir les choses.

28 mars 1995

C'est donc ça, Soriano nel Cimino ! J'aurais dû m'en douter, un autre bourg à l'écart. Le paysage était montueux, champs pentus, routes en lacet, forêt de châtaigniers sous de légers nuages qui se font des politesses. Le soleil de la journée finissante illumine ici et là une croupe de montagne, ou l'arc d'une rivière au loin. La quiétude m'étonne, comme je longe, après une courte marche, les jardins pour monter vers la petite ville. Mais avant que nous y arrivions, sur la droite du chemin inopinément se dresse la villa Mei, mon nouveau chez moi. De la maison au crépi sale et légèrement endommagé, par les fenêtres et les portes ouvertes, des voix nous parviennent. Gravier la pente m'a un peu fatigué. A cette époque, j'avais parfois des maux de tête et respirais difficilement par les narines. Il me semblait être parti de la maison depuis des années, et j'hésitai un instant avant d'entrer. L'endroit était faiblement éclairé et plein d'ombres. De la salle à manger partait un grand escalier. On s'apprêtait à dîner - en vérité, d'après le nombre de convives assis autour de la table, je compris qu'ici non plus nous n'étions pas attendus.

Je suis loin de pouvoir reconstituer la suite des événements et des sentiments qui remplissent cette longue, confuse arrivée. Il me revient seulement que, à l'intérieur de la villa, il y eut de nouveau le flottement, le ballet des visages inconnus, l'étrange gaieté des choses en désordre et des lumières, la nuance même des lieux de refuge. Une jeune femme presque élégante s'approcha de nous et prit les dispositions nécessaires à notre installation. Je croyais me trouver à la réception d'un hôtel, tenu par du personnel de fortune, meublé à la hâte dans une villa abandonnée. Mais j'avais encore en mémoire l'arrivée à Nonantola. Quel contraste ! Là-bas, tout me fut aussitôt familier, le petit bourg aux rues paisibles, les modestes échoppes d'artisans et de commerçants, la vieille cathédrale, le paysage plat et les champs jusqu'à l'horizon. Un monde campagnard me rappelant la Bessarabie. Et

même la villa Emma qui se tenait discrète à l'écart depuis le siècle dernier, poursuivant une conversation muette avec le temps.

Bâtie sur le versant d'une montagne, Soriano nel Cimino m'apparut tout de suite, même sans l'avoir vue, insolite et belliqueuse. J'imaginai des châteaux forts entourés de remparts moyenâgeux, d'incessantes montées et descentes révélant à chaque instant de nouveaux panoramas. La villa Mei était un hôtel particulier de deux ou trois étages, édifié en contrebas. Elle avait été construite à la Belle Époque par un architecte qui l'habita, et son style Art déco en faisait une des plus élégantes demeures du voisinage. Pendant la guerre, la Kommandantur allemande la réquisitionna. Et, selon la rumeur, en fit le lieu de captivité des prisonniers de l'armée polonaise Anders qui avait débarqué en 1943 avec les Alliés pour libérer l'Italie. Certains y auraient été torturés et abattus. L'immense cave, je me la figurais comme le lieu des supplices, avec le sang ruisselant sur les belles tomettes. Puis un camp de réfugiés y fut installé. Je ne savais pas encore, à mon arrivée, qu'une cité au passé aristocratique m'entourait, la première de son espèce pour moi, que j'allais y guérir de l'errance et aurais envie d'une vie nouvelle.

Et, sans plus attendre, je me le rappelle, je ressortis. Il faisait maintenant sombre. La rue que je gravissais était bordée de maisons cossues, de magasins et de deux ou trois cafés encore ouverts. Plus loin, elle passait sous un portail noble et continuait à monter entre deux rangées d'arbres. Les escarpements m'attiraient. Mais j'ai dû tourner en rond, car je me suis trouvé dans une autre rue donnant sur un rocher abrupt, au sommet duquel était perchée une bâtisse aux parois verticales, inaccessible, dressant dans le ciel les contours guerriers d'une forteresse. Jetant de temps à autre un regard par-dessus mon épaule, je compris qu'elle était visible de partout, de la vallée large et profonde et des autres sommets. Bientôt mon avancée fut stoppée par une barrière qui ne se laissait pas franchir, celle des maisons au pied de cette masse aveugle et immobile de pierre livide. Cela aussi je me le rappelle : quelque apparence de magnifique ruine que la bâtisse revêtit aux yeux des autres, je contemplais de près, pour la première fois, un château, celui des Orsini. Il me donna de quelque façon le sentiment rare, mais qui ne trompe pas, que j'étais en présence de la grandeur et de l'histoire. Une fois l'émerveillement passé, et rassuré à l'idée que je le verrais chaque jour de ma fenêtre, je rentrai en hâte. Cette journée me semblait infinie.

Il est singulier, quand j'y repense, que je n'aie jamais douté, en écrivant ce récit, des images et des situations qui me reviennent avec autant de détails. Après tout, elles pourraient n'être que de faux souvenirs, de fausses précisions inventés au fil de la plume. Aussi suis-je soulagé chaque fois qu'un incident vient m'assurer que ma mémoire est fidèle. Il y avait à Soriano une maison voisine des écoles primaires et de la villa Mei, décorée de majoliques flamandes. Lors d'une excursion récente à Soriano, toujours avec Augusto Palmonari, je fis le tour des lieux familiers. Or, quelque chose me manquait. Je me souvenais parfaitement de la splendeur colorée de ces majoliques. Elles étaient à tel point inséparables de mes réminiscences que de ne pas les voir me bouleversa. Questions et recherches furent vaines, personne ne se souvenait d'elles. N'avaient-elles donc jamais existé ? Comment poursuivre mon récit si je ne parvenais pas à dissiper ce doute ? De retour à Rome, je courus les librairies et feuilletai les guides avec fièvre, jusqu'à ce que j'aie trouvé. Mes souvenirs ne m'avaient pas trompé. Les majoliques n'avaient pas disparu, mais la maison était devenue propriété privée, et on n'y avait plus accès.

Où en étais-je ? Bien sûr, à la hauteur de la maison aux majoliques. Là, Freddy et moi avions pris l'habitude de nous arrêter avant de rentrer au camp, ou avant de nous séparer, lui descendant vers la gare et moi montant vers le centre de Soriano pour acheter des journaux ou entrer dans un café. Le paysage me paraissait se situer hors du temps, et les habitants, suivant comme des initiés une loi inconnue, avaient l'air de mener une vie cérémonieuse où chacun, fort d'une longue tradition de civisme et de liberté, cultivait un rituel social. Si bien qu'aux yeux d'un étranger, il prenait la figure d'un gardien des traditions et d'un héros d'une énigmatique histoire. Je me rendais parfaitement compte de la situation fautive dans laquelle un pauvre réfugié se trouvait parmi eux. Aller à leur rencontre était facile, mais peut-être ne voulaient-ils pas de lui. Comment décrire mon état d'esprit à l'époque ? Il commença cependant à changer. Habiter un camp de personnes déplacées n'avait rien d'exceptionnel. Quiconque avait survécu à la guerre ou quitté son pays y était admis. Au rebours de la villa Emma où une communauté éphémère réglait et protégeait la vie de tous, à la villa Mei régnait un certain laisser-faire, chacun allait et venait à sa guise. Par un accord tacite, les uns et les autres portaient à la vie commune tout juste assez d'intérêt pour qu'elle se maintienne et leur fasse oublier l'amertume de ne pas compter pour grand-chose en ce

monde. On donnait l'impression d'être à la fois chez soi et de passage, peut-être à cause de la proximité de Rome. Notre conversation animée et bruyante, en plusieurs langues, mimait le bric-à-brac de nos vies à bâtons rompus et à moments rompus. Dans une telle compagnie, où chacun faisait en sorte de taire les choses pénibles et désespérantes, on s'entraînait à exercer ce qu'on gardait d'endurance et d'espoir. Je me souviens de ce compagnon qui répétait : « Vous voyez, l'espoir n'est pas mort, et là où il y a de l'espoir, il y a de la vie. » Sa phrase m'est restée. A chaque rencontre, on refaisait connaissance, ou presque. Était-ce faute d'intérêt de ma part, ou à cause des absences plus ou moins prolongées des autres, motivées par des voyages à Naples, Bari ou aux divers lieux d'embarquement pour la Palestine ?

Non, ce n'était pas ça. J'avais beau m'y sentir à l'aise, et par instants heureux, je savais qu'il m'était impossible de vivre longtemps dans ce lieu d'asile, ou dans un autre. L'exil est une autre partie, plus dure, de la liberté. Ce pourquoi tout ce qui touche à l'exil, au voyage, est magique. Et la volupté très singulière de cette magie m'avait fait croire que je pourrais y habiter en hôte de passage, respirant un autre air, baignant dans une autre lumière. Bref, que je resterais une personne en déplacement, sans devenir une personne déplacée. Or cette illusion volait en éclats. « Je suis en train de devenir petit à petit un réfugié, me disais-je, cela ne fait aucun doute. » Parce que je n'avais pas de vision précise, le minimum de vision sans quoi on ne peut pas exister. Je voulais aller à Paris, mais y faire quoi exactement ? Qu'est-ce qui m'attirait dans cette ville où je n'aurais ni argent, ni métier, ni amis ? Entre la rêverie et la réalité, je n'ai jamais su faire la différence, feignant juste de le savoir. A cet égard, je ne m'abusais pas. Je ne me dissimulais pas à moi-même que j'avais peur de Paris et que j'étais comme égaré dans l'irréalité du monde.

Ma crainte était démesurée. Cependant, quand on vit isolé dans un camp, on ne peut rien faire d'autre que ruminer ses pensées ; de plus, celles-ci acquièrent une force de réalité qui influe sur la manière d'être et même le cours des événements. Cela fait perdre pied, donne à l'être confiné son air hésitant, lent, enclin aux brusques élans d'ardeur, suivis d'apathie. J'ai mis des années à comprendre que je suis demeuré par quelque côté un réfugié, un homme sous perfusion qui se vide peu à peu de sa substance native pour ne préserver que l'immédiat, un homme obligé de fuir loin de lui-même. Pour aller où ? Aucune place ne l'attend, sa

place n'existe plus. L'endroit où il a joué, où il est allé à l'école, où il a aimé pour la première fois, ne subsiste plus que dans la nuit de ses rêves. Tout signe de son origine, tout vestige d'une tradition, n'est qu'une hostie pour sa mémoire. Ce dont il est privé, ce qui l'angoisse, les gens menant une existence normale n'y prêtent aucune attention. Et le réfugié regarde avec envie ce qui, pour eux, est ordinaire et va de soi : l'abri d'une maison, la routine d'un métier, la chaleur de la vie sociale, les enfants à élever. Tandis que les autres voient en lui l'intrus, à l'existence précaire, et l'errance dont il s'est lassé depuis longtemps.

Voilà ce qu'était un asile de réfugiés. Une petite humanité à part, suffoquant de s'être trouvée au coeur d'événements majeurs, rejetée hors d'une heureuse moyenne, et qui doit être encore une fois sauvée, nul ne sait quand ni par qui. Il faut avoir une longue expérience pour échapper à l'abaissement des forces vitales, au ralentissement du métabolisme social, à une espèce de volonté de fatalisme. Moi aussi j'ai connu à Soriano ces moments où l'on vit en défense et se défend de vivre. Tout blesse. Je m'entends encore le dire à Freddy. Parce que nous faisons désormais partie du superflu du monde, hors de sa vie. Alentour, la plupart ne remarquent même pas ces ombres qui passent - Dante a dû s'en souvenir, lorsqu'en enfer il fait dire à Virgile : « Ne devisons point d'eux : regarde et passe » - et que nul ne se rappelle. Sincères et généreux, les habitants de Nonantola ne se rappellent pas, quarante ans plus tard, avoir vu des réfugiés. Ceux de Soriano, pas davantage.

J'ai de plus en plus d'occasions de me remémorer cette époque en regardant, à la télévision, ces torrents d'hommes et de femmes fuyant leurs foyers pour aboutir dans les camps de Bosnie, du Zaïre, du Liban et de l'Extrême-Orient. Et le monstreur d'images les submerge sous la banalité des statistiques, des scènes de misère et de larmes. Alors que, pour ces réfugiés d'aujourd'hui, comme pour ceux d'autrefois, prendre le chemin de l'exil, entrer dans un camp, c'est arriver dans une nouvelle zone de la vie où les existences commencent à se défaire, ne comptent plus pour rien dans le monde ordinaire. Solitaires, d'une solitude dont nul ne sonde l'abîme. Voilà ce que je lis sur ces visages avant que l'image ne s'évanouisse.

Ce que je ressentais était une évidence pour la plupart des réfugiés de Soriano. Mais l'important pour eux était de ne pas céder à ce qui, sous cet éclairage, paraissait sombre, difficile, sans espoir. Ils n'entendaient pas se laisser désarmer ou se canoniser en victimes. D'où un singulier partage de la personnalité : à côté de

traits de caractère anciens, de nouveaux traits étaient nés, antagonistes, faits de désinvolture, de mépris du danger et des contingences, voire de cynisme. Des natures compliquées ! Aboutissement d'une métaphysique amère de l'existence ? Non, plutôt une façon de tourner le dos à tout ce fatras, en affichant une grande liberté et une non moins grande fringale de vie. Je les trouvais têtus, coriaces, vindicatifs, scélérats sur les bords. Ainsi se prouvaient-ils leur propre force, et leurs souffrances leur donnaient le droit de passer outre au jugement d'autrui. C'est assez dire qu'en Italie, chacun essayait de faire honneur à sa chance et de renouveler son bail avec la vie pour une durée indéterminée. Hommes et femmes cherchaient un partenaire pour une nuit ou pour toutes les nuits, se délivraient du chagrin et de la mémoire du chagrin, préparaient leur départ pour la Palestine ou l'Amérique, se laissaient séduire par la beauté du pays. Après des sorties en montagne à plusieurs, ou une nuit entière passée à écouter les histoires des uns et des autres, je me croyais au milieu d'une troupe de comédiens frappée par une catastrophe qui, surmontant leur hésitation, lancent la formule consacrée : « Le spectacle continue ! » Et le spectacle, c'est-à-dire la vie, continuait. Comme à Salzbourg, Munich, Nonantola, chacun entendait bien retourner le plus vite possible à la normale ou à ce qui s'en rapprochait. L'exil, lui aussi, est un art qui s'apprend.

Certains étaient encore novices ; à Soriano, un petit groupe de réfugiés excellait dans cet art. « Il faut en tirer parti », disait Freddy. Le peu d'argent que j'avais eu la chance d'emporter s'était vite épuisé, et nous avions été gênés au cours du voyage. Je ne fus donc pas surpris quand mon ami m'annonça qu'il s'était associé avec ces experts. Oh, bien entendu, ils avaient en commun la solidité physique, l'expérience des armes et une santé étonnante quand on savait ce qu'ils avaient enduré. Et aussi une hargne, un goût du jeu et du casse-cou que je découvrais seulement en lui. Comment les avait-il connus, certains habitant en dehors du camp ? M'a-t-il parlé de leurs affaires ? Je me rappelle seulement qu'à l'époque, le marché noir était florissant. Freddy cherchait probablement à se procurer l'argent et les papiers nécessaires à son départ pour l'Amérique latine. Or, Rome était une plaque tournante pour toutes les formes d'émigration, légales ou non, et certains réussissaient à faire fortune dans ce trafic. Il ne m'informa pas de ses démarches. A ce moment-là, d'ailleurs, nous ne parlions jamais du départ. Il y avait quelque chose de superstitieux dans ce silence de l'amitié.

Le cercle des associés et des amis de Freddy devint vite le mien. Je savais peu de chose sur leur compte, cela n'avait pas d'importance. J'aimais leur façon directe, sans hypocrisie, voire brutale, de s'exprimer, quand ils parlaient de leurs affaires ou racontaient leurs exils, et comment ils les vivaient de l'intérieur. Ils voulaient tirer parti du désordre du monde et se faisaient une raison, comme chacun en ce temps-là. Il suffit de voir les films de Vittorio de Sica ou Roberto Rossellini : on violait les lois comme des filles d'auberge. Mais, pour ces pirates de terre, ce n'était pas une question de morale et de lois ; en luttant contre l'anémie de l'exil et les blessures du passé, ils se faisaient un lit de vie. Il me semble avoir été pas mal de temps en leur compagnie en novembre et décembre. Ils se sont fondus l'un dans l'autre, recouverts par le brouillard de l'oubli, sauf un seul que je revois clairement. Ayant au moins la trentaine, il était né en Slovaquie ou Hongrie. Il se rappelait bien sa ville mais n'aimait pas en parler. Tous ses traits, taille modeste, long visage, parler entrecoupé, il les attribuait à son père. Quand j'ai rencontré André Schwarz-Bart dans une cantine pour réfugiés à Paris, il m'y a fait penser : cet homme était son sosie, brun, intense, exigeant envers lui-même, sévère avec les sentiments. Et aussi généreux en tout. Il se savait plein d'énergie et d'ambition, c'est pourquoi, pensait-il, l'infortune d'autrui ne l'affectait pas. De temps en temps, il me livrait des bribes de son passé. J'ai ainsi pu reconstituer sa jeunesse dans une famille très religieuse, son mariage avec une non-Juive, la brouille avec ses parents pour qui c'était un sacrilège. Lorsqu'il revint de déportation, toute sa famille avait disparu, sa femme aussi. Comment avait-il été déporté, pourquoi seul ? L'unique réponse que j'obtins fut une sorte de plainte : « Ils sont partis sans moi, moi sans eux. » Se rendait-il compte qu'il employait le mot « parti » dans deux sens différents ?

Dans les camps de personnes déplacées d'Allemagne, il s'aperçut que la vie avait encore du bon, et il s'appliquait à redresser la balance en jouissant de sa liberté et en gagnant de l'argent. Inévitablement, il en vint à aimer passer la frontière, transporter des marchandises - cigarettes, vieux vêtements - ou escorter des immigrants. Un trafic auquel il se livrait de moins en moins, soit qu'il n'en eût plus besoin, ou parce que cela n'avait plus de sens. Un jour prochain, disait-il, il se joindrait aux immigrants illégaux de la côte napolitaine et s'embarquerait pour la Palestine. Quoiqu'il se refusât à l'amitié, comme un poisson refusant l'eau ou un oiseau l'air, je suis sûr qu'à sa manière il m'avait donné la sienne. Et lorsqu'il ve-

nait s'asseoir à ma table, la tête en avant, je savais que nous étions partis pour une longue, très longue discussion théologique. Il aimait philosopher sur les thèmes les plus variés, allant du sens de l'exil célébré à Pâque jusqu'à sa vie pleine d'agitation, mais stérile. J'aimais bien sa façon de le montrer ; il arrêta la conversation en disant : « Nous sommes tous des personnages de roman. » Il ne venait jamais les mains vides ; si j'avais besoin d'argent, je pouvais toujours lui en emprunter avec une histoire qui tenait à peu près debout. D'avoir oublié son nom me peina : il était devenu mon mécène, et le cadeau qu'il me fit me permit de gagner la France. Certes, Freddy s'absentait maintenant pour ses affaires, mais jamais très longtemps. Chaque soir, sauf quand je m'attardais à table, je montais dans la chambre après le dîner et je lisais un livre, un journal, jusqu'au moment où je me rendais compte que les bruits de la maison étaient complètement étouffés. Et moi, à bout ? Je devenais impatient. Oui, le temps s'écoulait. Je n'avais encore rien prévu pour le départ vers Paris. Réalité ou rêve, où était la différence, si je ne le hâtais pas en décidant de m'arracher à la vie du camp où je m'engluais ? Peut-être en faisais-je déjà partie au point de désirer y rester. De doute en doute, et d'insomnie en insomnie, toute la nuit pouvait s'écouler ainsi.

4 avril 1995

La vie des habitants de la villa était monotone. En bas, il y avait toujours un tohu-bohu de gens, de voix, de pas traînants, d'exclamations, de rires, mais j'étais trop pris par mes idées fixes pour me donner la peine de descendre. Avec ou sans tranquillité, je commençais à comprendre, non sans dépit, que tous ces doutes, ces ruminations sur la vie marginale du refuge, signifiaient en fait mon désir de rester en Italie. J'avais comme l'impression qu'il fallait arrêter d'errer, de gaspiller le temps d'un camp à l'autre. Il serait bon maintenant de trouver un chez moi, un lit où je prendrais l'habitude de dormir, et de penser de nouveau à mes études en me procurant une bourse à Rome ou ailleurs. A plus forte raison parce que je me laissais séduire par ce paysage coloré d'histoire, riant, étincelant au soleil dans un air doux et transparent.

Le temps passait sans que je trouve le moyen d'envoyer à Tanti Anna la lettre promise, que j'écrivais souvent, mais dans ma tête. Je lui racontais la villa Mei, la

rupture avec la Roumanie, m'obligeant à chercher une voie et une vie qui me soient propres, l'arrêt en Italie, les bonheurs d'une petite ville nommée Soriano et la surprise d'y résider. Je lui décrivais les pavés des rues qui avaient quelque chose de vénérable, les rochers du château Orsini, farouche ermite, parlant toujours la langue du temps jadis. Et je lui écrivais, seulement dans ma tête, que j'avais eu la chance de retrouver notre passé, conservé et pérennisé, à Rome et sur le Forum. Sans l'avoir su, je sentais que cette culture était la mienne et que j'y avais droit. En Roumanie, à la fois on m'avait initié à cette vieille et puissante civilisation et exclu de son héritage, par essence. Voici que j'en prenais ma part. J'aurais tant aimé partager avec Tanti Anna cet instant de haute marée du cœur où une image d'enfance devient vraie. Et le plaisir qu'elle aurait eu à lire la lettre où je lui racontais les matinées claires et froides passées au grand air à monter et descendre les rues pentues de Soriano. Elle se faisait toujours du souci pour mes poumons, et ne voyait de meilleur remède à la menace de tuberculose que l'air sain des montagnes. Sa fibre romanesque aurait vibré en lisant ma description du palais aux formes harmonieuses que les Chigi avaient fait construire trois siècles plus tôt. Adossé à la montagne et se dressant hiératique, exposé à tous les vents, il avait l'air désolé d'un grand seigneur qui ne mène plus la vie à laquelle l'a destiné son rang. Pourtant son allure aristocratique durerait autant que la terrasse surplombant le précipice, la fontaine - un chef-d'œuvre du maniérisme - les murailles qui avaient connu des temps meilleurs. Des grandes fenêtres, d'une mûre splendeur, depuis longtemps aveugles, émanait une atmosphère de mystère et de raffinement. Comme les légendes provocantes des Chigi auraient intéressé Tanti Anna ! Et comme elle aurait pavoisé, associant son neveu à de merveilleuses histoires italiennes, ou l'écoutant raconter son entrée dans la Ville éternelle. Lui dont le goût pour l'histoire et pour l'art était en train de se former, comme on dit, sur le tas.

J'aurais eu de la peine à mettre le doigt sur la raison pour laquelle je recommandais sans cesse cette lettre. Tanti Anna était peut-être le seul être qui me reliait à une existence dont je me trouvais à peu près entièrement dégagé. Que de chagrins j'y avais connus ! Seule ma tante m'avait épargné et réconforté. Tout cela n'était pas très clair, mais je sentais une vague correspondance entre le désir de rompre mon isolement et celui d'une existence nouvelle, quand je me passionnais pour tout ce qui se passait en Italie, lisant régulièrement les journaux, fréquentant les cafés, y nouant même des relations. Ce qui m'y a d'abord attiré, c'est la politi-

que. Là, j'avancerais en territoire familier, saisissant progressivement les idées et prenant le pouls des événements dont je m'étais détaché un temps. Je m'intéressais à l'extraordinaire fermentation des couches populaires se heurtant dans une bataille politique, jusque dans les petites villes et les villages. Sans que, et c'était la nouveauté, la société se désagrège et bascule dans la guerre civile. Ou que le pays se jette dans les bras d'un empire qui lui dicte l'issue, même si les Américains étaient là. Et puis je vis ces crises, ces luttes d'hommes et d'idées, qui changeaient la face des choses, autrement que je les avais vécues dans mon pays, de manière moins dramatique peut-être, et sûrement moins violente et moins enflammée par les mythes, mais en respectant mieux les lois, avec plus d'expérience et d'égards pour les gens. Cela peut sembler aller de soi, et même être dérisoire. Mais là, tandis qu'on en parlait, savoir qu'on ne mène pas la nation aux urnes comme un troupeau de moutons au pâturage stimulait mon esprit aussi fort que si le miracle de la résurrection se fût accompli en Italie.

Il arriva donc ceci : voir le fascisme exposé et combattu publiquement me parut signe de courage et de vertu, et je ressentis de la gratitude envers les Italiens. Cela me consolait de ma déception en Allemagne et en Autriche où on l'évoquait avec une froideur ennuyée. Et encore ceci : comme une plongée en profondeur, j'ai vu pour la première fois la classe ouvrière. Pas dans les livres, les discours, mais dans ces meetings, ces manifestations de syndicats où l'on sentait que chacun était venu consciemment et volontairement et pas comme simple élément d'un tout. Je savais, bien sûr, que le parti gonflait ou faisait retomber la masse, dictait les slogans, le temps où commencer et arrêter les manifestations. Aucun doute cependant : sa présence paraissait exprimer et contenir une force populaire. C'est dire que j'éprouvais du respect, sinon de l'attrait pour les communistes. D'apprendre leur résistance pendant la guerre, leur immense contribution au réveil politique et moral du peuple italien, réveillait une émotion objective : le regret que le mot ait à peine eu un sens quand j'étais au parti. Malgré les rumeurs de guerre froide et de dictature en Europe de l'Est, ce lien avec le passé n'était donc pas rompu. Une idée inexprimée me poursuivait sans que je veuille l'admettre : si je restais en Italie, il ne serait pas condamné à disparaître.

Il faut rendre justice à Soriano : elle imitait Rome à son corps défendant. C'était l'endroit où l'on attendait de voir et de ressentir, vite et bien, ce qui se passait dans la capitale. Chaque fois qu'éclatait un de ces incendies politiques, si fré-

quents dans l'immédiat après-guerre, les Sorianais reproduisaient in vitro ce que les Romains (ou les Milanais, les Florentins et autres) produisaient in vivo. C'est le sort de ces grands bourgs d'amplifier et de filtrer les mouvements des grandes villes. Mais l'humaine vivacité des Sorianais me le faisait toucher du doigt, et presque participer à cette vie civique dont les journaux me donnaient le tableau. L'habitude de lire assidûment la presse m'est restée depuis. Il est certain que tous les partis y étaient représentés. Presque inconsciemment, je me suis trouvé en train de suivre leurs querelles de clocher, et d'opter pour une position, quoique personne ne me le demandât. Il y avait là une belle illusion, le sentiment d'un monde qui nous entraînait tous, exilés ou non. La conversation des Sorianais avait certainement sur moi un effet tonique. D'ailleurs chacun de nous, à un moment de la journée ou à un autre, entrait au café. Les blasés, les curieux ou les inquiets y trouvaient un second foyer. Les gens n'y causaient pas toujours. Parfois l'un ou l'autre lançait une question à la cantonade - pour accompagner son verre, peut-être. Et un nouvel arrivant y répondait par hasard. La réponse ne visait pas, en apparence, à soulever un tollé à gauche ou à droite. Mais elle déclenchait quand même un chœur d'approbation ou de protestation, d'où s'ensuivait une discussion. Âpre ou modérée, suivant les jours, et qui en disait long sur la météorologie politique du pays. Ces discussions me captivaient, on sentait qu'elles remontaient loin et s'étaient déroulées des centaines de fois. Notamment quand les habitués faisaient allusion à l'histoire municipale. Puis il y avait les complots à voix basse qui m'instruisaient de la vie des gens et des factions locales par ce qu'ils avaient justement de rebattu. Ce qui facilitait la sympathie et m'incitait à revenir là où je m'étais fait quelques relations. J'en venais presque à me croire devenu un élément du pittoresque local. Mais non de sa tradition loquace. Chacun de ces débats était un petit chef-d'œuvre. Pour cela aussi, je retournais dans ces cafés exigus et malcommodes, déçu de comprendre à peine la moitié de ce qui s'y disait.

11 avril 1995

Depuis Nonantola cependant, je sentais grandir en moi une profonde inquiétude, à mesure que me reprenait l'envie d'étudier, de lire, d'écrire. Je me dois d'être précis. L'inquiétude tenait à bien des choses, mais d'abord à la langue. Quelle im-

passé, de ne pouvoir utiliser la sienne quand on commence une nouvelle vie. Cette vérité apparut de façon soudaine à Stefan Zweig lorsqu'il dut s'exiler à Londres. Il note dans son Journal : « Voilà ce qui me pèse le plus, être prisonnier d'une langue dont je ne peux me servir. » On perd en même temps sa liberté et son foyer spirituel, parce qu'on n'habite jamais une autre langue comme la sienne. Il est courant de dire qu'on s'accommode de tout, même de cela. Eh bien, ce n'est pas sûr. Pour m'en tenir à ma propre histoire, je suis le porteur d'une tradition qui exigeait de connaître plusieurs langues. Au moins deux : la langue des mères, comme on disait chez nous, et l'hébreu, la langue du père, la *Vatersprache*, comme l'appelait Paul si je m'en souviens bien. Parler devenait de la sorte plus vivifiant, tout ce qu'on exprimait plus neuf. On s'initiait à de nombreux jeux de langage pour débusquer les pièges des mots, égayer une existence triste par les fameux mots d'esprit. J'en vins à aimer le contact sensuel avec les phrases, les idiomes, qui éveillait en moi un sixième sens. Si bien que je me surpris à parler une langue, le russe ou l'allemand, sans l'avoir vraiment apprise, ni avoir vécu longtemps au milieu de gens qui la parlaient. Il me suffisait de l'entendre pour l'interpréter, d'être questionné pour répondre dans un idiome inconnu. Je croyais posséder une clef des langues, comme d'autres une clef des songes.

Mon existence nomade m'en fit prendre conscience, parce que ces jeux de langage se multipliaient et s'accéléraient, à mesure que d'autres langues (du père, devrais-je ajouter) entraient dans mon répertoire - l'italien ou l'anglais -, celles de mon répertoire, l'allemand ou l'hébreu, devenant plus courantes, voire familières. Je réussissais à jouer avec toutes habilement mais distraitement. Qui n'aime pas improviser dans une *language session*, comme les musiciens dans une jazz session ? Mais ce fut le début du désarroi et de la dévastation. Les rapports avec la langue sont bizarres. En Roumanie j'avais, pour ainsi dire, une langue maternelle et des pensées roumaines. Je savais les traduire en français ou en allemand, après avoir réfléchi pour trouver le mot juste et la structure grammaticale adéquate. Néanmoins la signification et la construction des phrases restaient roumaines. Par une sorte de miracle, le français, l'allemand et plus tard l'italien devenaient des « dialectes » du roumain. Mais quand j'ai quitté mon pays et changé d'interlocuteurs, d'autres expressions et d'autres idées ont pris possession de moi avant que je ne me les approprie. Elles infléchissaient mes phrases et peuplaient mon vocabulaire à mon insu. Elles se battaient même dans ma tête, on aurait dit trois chats

jaloux confinés dans un sac. Il fallait une véritable prouesse pour rétablir un peu d'ordre. Je me sentais peu à peu flotter dans ma langue maternelle dont l'emprise se relâchait, envahie par des expressions incongrues, brouillant la frontière entre le parler correct et incorrect. S'ensuivit la confusion des langues avec ses aspects ahurissants : j'entends du roumain et je traduis en allemand ; on me questionne en italien, je réponds en français, et ainsi de suite.

Au bout du compte, le problème n'est pas simplement l'impression d'oublier sa langue, mais surtout les mots ont tendance à se distancer des choses, leur couleur refroidit, leur musique se perd. Il faut une dose d'aveuglement pour préserver la fiction qu'ils ont le même sens, correspondent à la même expérience qu'avant, communiquent les mille et un incidents de la vie quotidienne. En réalité, c'est l'image des choses que l'on a connues qui se trouble, la tonalité des sentiments se perd, l'intensité des réactions diminue, suscitant des obstacles insurmontables pour l'entendement. Comment parler à quelqu'un des ours danseurs conduits par les gitans, ou des tavernes enguirlandées à la périphérie de Bucarest, si la sensibilité aux mots s'est émoussée, leur ôtant toute saveur ? Si soi-même on ose entre plusieurs vocables allemands ou italiens pour les décrire ? On hésite, on cherche des mots pour désigner ses impressions, comme un vieillard qui perd la mémoire au moment de les dire. Au fur et à mesure que je communiquais dans d'autres langues, j'utilisais de plus en plus de mots que je ne sentais pas, et formais au petit bonheur des phrases que je ne maîtrisais pas. Je parlais à contretemps, ou m'exprimais à contre-empreinte d'une langue à l'autre. Jusqu'à devenir indifférent à la confusion. Qu'importe en effet de savoir dans quelle langue je me fais mal comprendre de ceux que je rencontre ?

Un moment, tout cela me parut formidable, tant j'étais gourmand de mots et fier de ma clef des langues. Bientôt pourtant je commençai à avoir peur. A force de jongler avec les langues, je traduisais de mieux en mieux et m'exprimais de moins en moins bien. Dans les camps, on n'espérait guère se faire remettre sur le droit chemin, car, sur le plan du langage, c'étaient de petites cours des miracles. On y côtoyait des édentés phonétiques, des bègues grammaticaux, des éclopés lexicaux et des borgnes sémantiques. Les phrases en deux ou trois idiomes étaient monnaie courante. C'est ça qui est extraordinaire : connaître plusieurs langues, et n'en posséder aucune. Bon, disons que j'y vais un peu fort. Mais le fait est qu'à force d'errer dans le *no man's land*, on ne parle plus qu'un *no mans language*. Je

passai la fin de cet automne à me demander si l'on communique par des mots quand on les traduit par d'autres mots, au lieu d'en exprimer le sens. Tel était le syndrome de la maladie qui me menaçait : rien de moins que de ne plus avoir de langue personnelle, si je continuais à coaguler les sens, à m'enliser dans le patchwork des phrases incomplètes et la mosaïque des syntaxes composites. Si je continuais à négliger la singularité et la maîtrise des pensées. Puisque chacun ne les communique et ne les exprime bien que dans une seule langue, la sienne. Aujourd'hui, je me remémore la confusion des langues des réfugiés, et mes gaffes linguistiques pénibles d'il y a quarante ans. Comme si Dieu avait fait ce qu'Il avait annoncé : « Descendons et déconcertons leur langue jusqu'à ce que chacun soit un écerelé pour son ami. »

À l'époque, je ne savais pas nommer ce syndrome d'une névrose langagière, d'une névrose de Babel. Mais je connaissais déjà la chose, porteuse des mêmes souffrances et des mêmes misères que tout ce qui affecte le psychisme. Vivre sans une langue ! C'est une maladie. Perdre sa langue revient à perdre la santé. Sur le chemin de l'exil, on acquiert peu à peu la conscience de tout ce qu'on a abandonné avec elle, le pays de l'enfance, la beauté des sons, et tant de sources d'imagination. J'avais même concocté une petite théorie. La loi du normal serait : *cujus regio, hujus sermo*, c'est-à-dire que chacun doit parler la langue du pays qu'il habite. Or, les réfugiés la transgressent en fabriquant, au fur et à mesure de leurs déplacements, par le mélange de plusieurs langues - baragouin allemand, baragouin italien, baragouin français et le reste - leur Babel personnel. Il est écrit que, lorsque la Tour de Babel sera finie, on ne parlera plus que des langues mortes. Alors la névrose langagière sera à son comble.

Sans aller au fond des choses, que de toute façon j'ignore, j'ai commencé à observer de tels symptômes en moi dès Nonantola, surtout quand j'écrivais. Des phrases et des fragments de pensées en plusieurs langues faisaient irruption dans mon esprit, puis dans le texte. Les mots pour les traduire en roumain ne venaient pas, ou se présentaient à contretemps quand je tentais d'exprimer une autre idée. Écrire devint à la fois plus difficile et plus incertain, et malgré toutes mes précautions, un vocabulaire parasite s'y glissait, changeant en brouillon ce que j'aurais voulu être un texte. Était-ce étonnant ? Après tout, parler, écrire, n'est pas un acte volontaire. Et lorsque deux ou trois idiomes se croisent en permanence, il est inévitable qu'ils sèment la pagaille dans l'esprit. Pourquoi raconter cette histoire ?

Parce que la crainte de ne plus avoir de langue à moi prit une forme aiguë à Soriano. Freddy résuma la situation en disant qu'une fois *heimatlos*, on devenait *sprachlos* (loin de sa patrie, loin de sa langue). Il ne s'en alarmait guère ; ce n'était pas un obstacle dans les affaires où l'on se comprend sans beaucoup de paroles. Ce n'était pas mon cas. Aussi ne vis-je pas d'autre moyen de guérir la crise intérieure que de cesser le va-et-vient d'une langue à l'autre, à commencer par le roumain que j'employais encore en conversant avec moi-même ou avec mon ami. Et de choisir pour langue provisoire l'italien, dans la mesure du possible. A Paris, j'ai persévéré dans cette résolution en ne parlant plus que le français, même avec mes nouveaux amis d'origine roumaine, Chiva et Paul Celan, et bien sûr avec Isou quand nous nous sommes retrouvés.

L'idée me vient subitement que le langage exilique a son philosophe, Wittgenstein. Tous les autres philosophes ont pensé la langue avant ou après Babel. Lui seul a pensé les langues à Babel, et ainsi codifié l'expérience pratique des réfugiés. Tout ne se passe-t-il pas, selon lui, dans le langage ? Et le langage n'est-il pas, non une institution, mais un jeu ? Comme le réfugié, Wittgenstein imagine plusieurs jeux - toujours Babel ! - en place du seul et unique de l'homme sédentaire. Affirmer, comme il l'a fait, que le sens d'un mot est son usage, c'est consacrer la pratique de l'exilé qui, hélas, ne peut référer ses mots spontanément ni à un objet extérieur, ni à une sensation intérieure.

Et finalement cette idée que nous rapprochons les mots ou les choses selon leur air de famille, sans nous préoccuper de leur identité exacte. Avoir l'air, voilà où gît pour certains la différence entre la vie et la mort. C'était bien mon cas quand je parlais avec les autres en plusieurs langues, cherchant un air de famille entre les sons et le sens, entre les mots d'une langue et ceux d'une autre. Cela suffisait pour une longue et bonne conversation. Mais Wittgenstein dit aussi que la langue est une muraille, celle de la prison qu'a connue Stefan Zweig. Et celle de la névrose pour quiconque transgresse la loi *cujus regio, hujus sermo*. Voilà pourquoi cette interprétation quasi onirique de la seconde philosophie de Wittgenstein explique aussi le culte dont elle est l'objet. Elle m'est apparue d'emblée familière, peut-être parce qu'elle faisait déjà partie de mon histoire. Sacrifier volontairement sa langue maternelle ne va pas de soi. De surcroît, c'est illusoire. Mais quelque amertume que j'aie ressentie à renoncer à ses couleurs, à sa musique, aux sensations que nulle autre ne peut exprimer, ce sacrifice, auquel j'ai consenti à Soriano,

m'aurait été imposé à la longue. D'ailleurs, même si les bonnes raisons de choisir ne sont pas préférables aux mauvaises, une fois qu'une décision a façonné notre existence, on peut imaginer qu'elle a fait merveille. Sur le moment, j'en ai retiré une impression de liberté. L'italien parlé, *lingua toscana in bocca romana*, a tout pour qu'un étranger s'y sente chez soi. Y compris la splendeur d'une langue morte.

18 avril 1995

J'étais retourné plusieurs fois à Rome, mais il a fallu l'occasion d'une conférence à l'université, il y a trois ans, pour que je revoie le quartier San Lorenzo. La journée fut riche en découvertes. Les rues étroites étaient propres et fleuries. L'université elle-même, de construction récente, aux formes nettes et modernes, respirait la propreté. Sur les trottoirs, des bandes d'étudiants et d'étudiantes en blue-jeans, éclatant de santé, à l'aise dans leur corps. Dans la rue principale, on avait rénové les magasins et les maisons gardiennées avaient de grandes fenêtres limpides comme des vitrages d'exposition. Je logeais à proximité, dans un hôtel confortable et coquet. Étais-je vraiment venu là jadis ? Entre collègues, nous bavardâmes à une terrasse de café. Une de ces conversations de plein air, oisives et indolentes, autour de boissons fraîches. Je me gardais de poser des questions, de dire que j'avais connu le quartier dans une autre vie, pour ne pas les embarrasser. Ils me renvoyaient l'image de celui que j'étais devenu, alors que, plongé dans mes souvenirs, je les regardais par les yeux de celui que j'étais autrefois. Ce qui, quand j'y pense, n'a jamais cessé de me paraître étrange.

Mais qu'y avait-il d'étrange à ce que la discrétion m'interdît de camoufler sous les mots conventionnels une réalité que mes collègues pouvaient à peine concevoir ? Tandis qu'à mon insu les flash-backs finissaient d'extraire de la mémoire la journée où j'avais accompagné Freddy et son associé dans un petit bidonville de la périphérie de Rome, où ils avaient une affaire à traiter. Au retour, nous nous étions assis dans une trattoria de San Lorenzo - était-elle proche de l'ancienne gare ? C'était la première fois que je retournais dans la Ville qui, à travers la lecture des journaux, où elle était sans cesse nommée, et les joutes oratoires des Sorianais, commençait à me hanter. Et je craignais de ne pas la revoir avant d'être envoyé à l'improviste dans un autre camp. Ce qui m'y attirait plus encore était l'at-

mosphère populaire de San Lorenzo. Les cicatrices visibles des bombardements, ses bruits, ses mouvements nerveux, ses attroupements turbulents presque à chaque pas, tout me grisa. La voilà donc, cette Ville éternelle, pleine de vie, intelligemment humaine. Longeant la via Tiburtina, j'étais en pays de connaissance : grands bâtiments aux murs lépreux, magasins aux vitrines opaques, trottoirs bondés d'ouvriers, de femmes, de prêtres, et surtout de gamins mal nourris, aux visages d'une carnation poussiéreuse. Des qui marchaient à peine, des moutards, des adolescents essayant de vendre une montre, un stylo, des cigarettes, n'importe quoi. Dans les rues adjacentes, je naviguais entre les bâtisses délabrées, le linge séchant au-dessus des têtes, et les appels venus de toutes parts, dont le passant se demande si, par hasard, ils ne s'adressent pas à lui.

La pauvreté ressemble à la nostalgie. Elle décerne aux vestiges du passé la beauté sauvage des oeuvres d'art, sinon leur mystère impénétrable. C'est pourquoi je préfère ne pas m'attarder sur la pauvreté de San Lorenzo que cachaient plus ou moins l'agitation, les voix stridentes à vous crever le tympan et les accès de gaieté striant l'air. Tout à coup, je sentais la vie des autres, de cette Rome innombrable, la chaleur et l'excitation fomentées par son propre désordre. Sur les murs, les affiches électorales indiquaient qu'on était dans un quartier rouge. J'eus une pointe d'envie au sortir de cette marée compacte, en pensant qu'à aucun moment, ni dans le bidonville, ni au milieu de la cohue populaire, je n'avais éprouvé le sans-gêne, la rudesse menaçante des foules de mon enfance. Ici, tout portait la marque d'une civilisation subtile, du haut jusqu'en bas de l'architecture sociale.

À Rome, l'histoire ne coûte rien. Comme la lumière du Sud, elle est partout, dans la plus petite chose autant que dans la plus grande. Un indéfinissable frisson parcourt places, avenues, ruines, jardins, où l'on sent la présence du temps incarné. Je le ressentis à la perfection, tout au désir d'y revenir. Et je fus satisfait lorsque Freddy me dit le partager. Du reste, J'étais alors à la merci de tout ce que je voyais, de tout ce qui se passait. Tous ces merveilleux emballements, tous ces menus événements faisaient partie d'un jeu dans lequel je ne me sentais pas isolé, tandis que le monde extérieur poursuivait son existence de toujours. N'importe comment, cela valait mieux que de m'enfermer dans les résonances de mes propres pensées, qui m'amenaient à me demander ce que je faisais là jour après jour, semaine après semaine, et à me reprocher mon manque d'initiative. Mais pour cela, il fallait des occasions. La virée à San Lorenzo fournit la première. Une his-

toire d'amour, merveilleuse dès le premier instant, fut la seconde occasion. Rencontre dans les rues étroites d'Orte, bourg moyenâgeux près de Soriano, cette jeune Romaine au cou long, front haut, trace bleuâtre aux tempes, me sembla un personnage aristocratique des histoires que j'avais lues. Surprise par mon étrangeté, je n'ose pas dire mon charme, nous fîmes connaissance, et elle m'a longtemps obsédé par sa passion insolite. A la fin, je me suis sauvé en lui abandonnant une partie de moi-même. Cet amour d'exil, auréolé de la magie de l'inachevé, demeure inoubliable. En dire plus serait écrire un roman.

Assez d'éparpillement. Tous ces fragments de vie en désordre se rallièrent autour d'un projet : explorer Rome. J'achetai un plan et dénichai un livre de Burckhardt consacré à la ville. Cependant, avec l'air important qu'il prenait chaque fois, une de mes connaissances de Soriano m'avait donné son idée sur ce qu'il fallait voir. Un véritable personnage, qui est bien en évidence dans ma mémoire. Il fourrait son nez partout, connaissait en détail la généalogie de chacun et aimait en parler. Il n'avait pas choisi d'habiter une bourgade, pas plus qu'il n'avait choisi, devinai-je, son mariage ; il avait appris à faire avec. Il vivait d'une modeste rente et, je crois, d'un emploi honorifique avec un salaire symbolique qu'il gonflait, selon son vis-à-vis, jusqu'à l'opulence. Il Capitano - surnom que je lui donnai, chaque Italien devant avoir un titre - serait devenu fou sans ses petites habitudes, ses discours et ses violons d'Ingres, dont l'histoire de la région. Quand je lui fis part de mon intention de visiter Rome, il fonça tête baissée, avec l'impatience de la passion, dans l'épopée des Orsini. Une ou deux heures plus tard, je savais qu'ils avaient guerroyé pendant des siècles, bâti des forteresses dans tout le pays, ambitionnant de supplanter les papes et de redonner à la Ville sa puissance antique. Je finis par comprendre que, dans l'esprit d'Il Capitano, il fallait absolument que je voie d'abord le quartier des Orsini, puisque leur château de Soriano me fascinait. Et il me fournit des tas de renseignements, en partie inventés. De toute façon, j'avais besoin d'un point de départ, alors le sien ou un autre...

Récemment, j'ai passé trois jours à Rome, j'ai revu la fontaine Paola sur le Janicule, la rue Orsini près du Tibre vers laquelle je m'étais dirigé la première fois, avant de découvrir mon erreur. Par Rome, en effet, Il Capitano entendait la ville à l'intérieur de la courbe du fleuve. Celui-ci traversé, je marchai vers le Champ des Fleurs, guidé par le livre de Burckhardt. De toute ma vie, je n'avais vu une si belle petite place, entourée de vieilles et hautes maisons dominant les étals couverts de

légumes et de fleurs, dans la fraîcheur ensoleillée d'une fin de matinée. Avec un soupir d'étonnement, je me trouvai au pied du socle humble et solitaire de Giordano Bruno, auquel je ne m'attendais pas. C'est ici qu'il avait été brûlé comme hérétique, pour avoir enseigné le mouvement de la terre et la pluralité des mondes. Une ardeur de quasi-fanatisme monta en moi. Avec Spinoza, c'était le seul penseur avec lequel je m'étais senti en communion d'enthousiasme dans mes années d'adolescence en détresse. Et j'enviais son destin héroïque. Prenant conscience de la stupéfaction de Freddy, je lui appris les raisons de mon transport. Au fond, tout cela n'était pas tellement vieux. Je me rappelais l'effervescence soulevée en moi par les idées poétiques de Giordano Bruno quand j'écrivais un essai sur la nature. Elles m'avaient donné le courage d'entrer dans l'univers de pensées qui s'ouvrait devant moi. Ce fut une vision d'une intensité incroyable de contempler la statue se dressant au milieu de la place où il fut supplicié, maintenant gaie et bruyante, et Giordano Bruno paraissant haranguer les marchands de fleurs et de légumes, veillé par eux depuis des générations. C'est là, parmi le peuple plutôt que sur une autre place vide et solennelle, qu'il semble digne, un Socrate des temps modernes. De même que le Socrate des anciens, nous le rencontrons toujours parmi les artisans et les marchands d'Athènes. Tous deux condamnés à mort, accusés du même crime : nuire à la religion et corrompre la jeunesse. Ainsi par deux fois, à l'aube d'une ère nouvelle, la même épreuve ultime a marqué le destin épique du penseur : au bout de la vérité, il n'y a que défaite.

Au Champ des Fleurs, l'image de Giordano Bruno, infiniment légère et sans entraves, prenait son essor vers un univers plus vaste, plus magnifique, jusqu'aux cimes silencieuses de la connaissance. Je n'ai jamais oublié ce court moment de la matinée où mon chemin a abouti au Champ des Fleurs - le chemin de croix du philosophe - qui, depuis, est resté pour moi le centre spirituel de Rome, de son aurore moderne. Ailleurs, ce n'est que pompe, monuments éblouissants et follement orgueilleux, comme la vanité des empereurs, des papes, des dictateurs qui les ont érigés au crépuscule de la ville. J'ai quitté la place vers midi, comme les commerçants pliaient bagage et qu'on démontait les étals, tandis que j'imaginai la statue de Giordano Bruno restant seule au milieu des trattorias et des fenêtres de la place, le philosophe recueilli méditant sans être dérangé, plongé dans la pénombre.

Mon émotion me réduisant au silence, j'avais absent. Aux heures de la fin de la matinée, rien ne reste immobile à Rome. Évitant la bousculade, nous nous faufileons le long des murs vers ce qui aurait dû être la via del Governo Vecchio, puis le cloître de Sainte-Marie-de-la-Paix. Et j'éprouvais une sorte de volupté à ne pas précipiter les choses, à ralentir dans les rues menant au quartier des Orsini, à suivre les voix qui se faisaient écho dans les courbes, les passants qui nous entraînaient allègres, comme si les aphrodisiaques du ciel s'infiltraient dans l'air qu'on respirait. Il n'y avait pas de quartier des Orsini, mais une rue Montegiordano portant le nom de l'un d'entre eux. Et leur nom apparut à quelques pas de là, sous mon nez. Cette fois, je ne le manquai pas. Sur le moment, dans l'étroit tournant de cette rue bordée d'immeubles anciens, façades ocre et grandes fenêtres baignées d'obscurité depuis toujours, je craignis qu'il n'y eût plus trace de ce que je cherchais. Mais à droite, au-dessus de la petite rue, apparut derrière l'immense grille du portail le palais que je conjecturai qui devait appartenir au patrimoine des Orsini et des familles alliées. Je croyais lire la configuration d'une forteresse dans cette imposante structure du XVI^e siècle en marbre et lourdes pierres. J'entrai dans les cours, imaginant, au-delà des vastes porches, derrière les grands arbres et à l'abri des murs épais, les intérieurs bourgeois et les reliefs d'aristocratie, imitant la noblesse du décor extérieur et s'appropriant le rang qu'elle confère. Ressortant, je me sentis mieux, à longer les ateliers et les magasins de la rue. Mais que venais-je chercher là ? L'histoire ? Elle n'y était plus. Et, dans un accès de naïveté, je me dis que l'art - ne désigne-t-on pas ainsi dans les livres ce que j'avais sous les yeux ? - est le nom de la seule chose qui demeure, sinon le fruit tardif, suranné, d'une histoire en train de s'éteindre ou d'être oubliée. Ayant perdu son art propre de créer de l'avenir, de disputer de vrais combats, de susciter des passions. Il était dur de s'arracher à ces édifices, témoins rares et désolés. Il fallait une vertu romaine pour les conserver. Ou l'impuissance à s'affranchir de leur grandeur défunte, fidèlement ressuscitée en tant que beauté. Ces choses-là me dépassaient alors.

La journée commençait à être bien remplie, mais Freddy qui ne voulait pas encore rentrer m'entraîna dans un dédale de rues prolongeant la rue Montegiordano. Dont la dernière ouvrit, au-delà d'une église, sur la vue céleste, plus attirante encore que le Champ des Fleurs, de la place Navone. Je m'y suis souvent rendu par la suite. Dans la fraîcheur du matin, la touffeur de midi, la mélancolie bleutée du soir. Non seulement j'y trouvais le calme, la grâce et la lumière d'une fête inté-

rieure, mais encore je ne sais quoi de l'éblouissement de la première fois. Tout m'y parut neuf, rare, sublime. Jusqu'ici, aucun nom de peintre, de sculpteur ou d'architecte ne figure dans ce récit. Pour la raison simple que je n'avais eu accès à la culture qu'à travers les écrivains, les penseurs ; les livres figuraient ce qui est divin ou non, beau ou non. J'ignorais tout des arts plastiques, n'avais jamais mis les pieds dans un musée, contemplé un tableau, ni tourné autour d'une oeuvre d'architecte. Ici, sur la place Navone, éclata au grand jour quelque chose qui aurait dû faire partie intégrante de mon être. Je n'avais pas su le reconnaître et en jouir, avant qu'à Hellbrunn je me promette d'aller le chercher en Italie.

Les fontaines et l'obélisque du Bernin touchaient enfin à cette zone, la plus inaccessible peut-être. Et, à la crainte de pénétrer dans ce vaste univers de visions que je ne connaissais pas, se mêla le plaisir nouveau d'admirer et d'être séduit. De ce court poème en marbre, les lignes gracieuses, apprises par coeur, m'ont accompagné tout au long de ma vie. Avec le temps, je suis devenu plus sensible à l'agressivité mâle de la composition. Et plus irrité par le génie sec de l'église de Borromini qui rompt l'alignement des maisons parfaites de simplicité. La haine qui excitait les deux génies s'exprime peut-être ingénieusement dans l'asymétrie de la place. Survit la vision première : la splendeur de l'obélisque et des fontaines dans un ovale qui se découpe sur le ciel. Et la terreur qu'inspire une grande oeuvre parce que, toutes les fois qu'on la regarde, on ne voit pas la même chose, la terreur qu'un jour ne s'évanouisse le sortilège.

Des impressions que je retrouve intactes en allant les cueillir tôt le matin sur la place plongée dans un silence paisible. En épiant Rome qui s'éveille et le soleil qui se renouvelle d'heure en heure, je me dis, dans une pure quiétude : « Comme il fait bon vivre sur terre ! » Ce fut un jour mémorable. Le souvenir en est demeuré si vif qu'à chacune de mes visites à Rome, je refais ce chemin, presque à mon insu. Et les instants d'autrefois se mêlent à ceux que je suis en train de vivre.

25 avril 1995

Ma sensibilité aux arts plastiques est née à Rome. Nous y fîmes d'autres voyages, peut-être par défi de vivre parmi ses beautés qui ne nous étaient pas destinées et nous disaient à chaque pas : « Ceci n'est pas pour vous. Vous ne savez ni l'apprécier, ni le savourer ! » A présent, *Il Capitano* me traitait comme si j'allais y retrouver ma famille - « vos Orsini », me disait-il -, mes ancêtres putatifs qui, à leur époque ravagée, ont donné ses traits à la Ville. Il y tenait beaucoup, tout autant qu'à me faire visiter la Rome de Napoléon, qui était à ses yeux le sauveur de l'Italie.

Bientôt Freddy et moi nous eûmes nos habitudes, nos itinéraires avec quelques variantes. De la gare, nous allions vers la place Esedra ou vers Sainte-Marie-Majeure. Puis nous suivions la via Cavour et, après une halte au Champ des Fleurs, nous nous arrêtions place Navone. Là, nous nous préparions à être heureux, assis sur la bordure du trottoir ou contemplant les statues colossales qui prenaient vie sous le soleil froid. Ensuite, on dressait le plan de la journée, tout en observant le va-et-vient, en écoutant les gens causer, pour le plaisir de l'oreille. Un jour où il me blaguait sur mon Bildungsroman, un peu agacé je lui demandai de nouveau quel sens il donnait à ce mot. Je n'étais pas un jeune homme qui accomplit le « grand tour » et acquiert de l'expérience. « Non, répliqua-t-il, tu voyages en Italie parce que tu veux faire ton roman avec la culture. » Son jeu de mots m'enchantait. C'est seulement avec Isou que j'ai marché et marché autant qu'avec Freddy. Et trouvé assez d'entrain pour que les jambes, s'acquittant de leur tâche, nous portent sans rechigner jusqu'à la dernière bouffée de curiosité. Voilà ce que j'ai le plus prisé de Rome et ressuscité dans ma mémoire : ce champ d'errance illimité. Chacun de nous deux avait ses préférences et remontait le temps à sa manière.

D'abord mes errances. Entre le Champ des Fleurs et le palais Farnèse (je suis incapable de me rappeler quel rapport il avait avec les Orsini, au dire du Capitano) s'étendait cette aire solennelle que nous traversions comme en procession, bordée de palais alignés - Freddy admirait celui de la Chancellerie - et de statues massives. Ils donnaient sur ces ruelles propres et mélancoliques dans lesquelles je

cherchais à me perdre. Tout au fond on trouvait une lourde église, des colonnes anonymes, quelque haute demeure aux balcons et appuis de fenêtres saillants. Leur vue ne me suggérait pas tant l'idée de pouvoir et de richesse, faisant appel aux plus grands architectes et artistes, que celle d'une tacite désolation, plutôt solitaire. Je ne savais pas ce qu'était la Renaissance ou le baroque. Mais, devant les frontons surmontant les porches majestueux, les murs peuplés de reliefs et d'emblèmes découpés comme si on les y avait collés, je cherchais à en déchiffrer les signes, secret précieux mais épineux. Je me sentais à la fois intrus et à l'aise, en traversant une parcelle d'histoire.

Certes, il y avait trop d'arcades, de lampadaires en fer forgé sous les voûtes, de jardins emprisonnés derrière les grilles, presque à l'intérieur des maisons dont les lézardes et la noirceur n'avaient rien d'hospitalier. De rares personnes y entraient, les passants pressés s'aplatissaient contre les murs jusqu'à ressembler aux statues placées dans les niches. Et comme les statues en redingote sur leur socle ou en uniforme militaire, la main sur le pommeau de l'épée, ces palais préservaient un éclat de l'orgueil et de l'avidité aristocratiques qui les avaient érigés. Je les quittais, rêvant aux noms de la noblesse pontificale et au passé scellé dans ces mémoires de pierre. C'est bien plus tard que feus confirmation de mon pressentiment d'alors : la grandeur de l'Église a éclipsé celle de Rome, à l'époque où les autres grandes villes d'Italie rayonnaient de génie. On respirait tout de même mieux en quittant cette zone solennelle pour rejoindre le flot courant et criant, insolent et moqueur, dans l'affairement des avenues et des places. Le penchant des Romains pour la flânerie était contagieux, je me laissais entraîner, attiré par ces yeux brillants, ces corps nerveux, ces têtes expressives, souvent belles. Les explorations avec Freddy m'ont laissé peu de souvenirs sur lesquels ne s'en soient pas greffés de plus récents, sauf un qui s'est conservé intact dans la mémoire.

Je nous vois comme si c'était hier, allant de la place Navone vers le Trastevere par la rue Montegiordano. En arrivant à la courbe du Tibre, nous fûmes égayés par le château Saint-Ange qui n'avait pas plus l'air d'un château que d'une prison, mais ressemblait au décor en carton-pâte d'un film sur la Tosca de Puccini que nous avons vu, adolescents. Je tournai vers le pont à gauche, sursautai, me figeai. Tandis que Freddy pointait le doigt vers un temple. Sans doute aucun lieu ne ressemble à un ghetto. Je devinai qu'il était là. Une surprise à couper le souffle. Je n'étais pas préparé à m'y arrêter, ni à puiser dans la légende d'un exil de deux mil-

le ans la force d'affronter une tragédie nue, immédiate. Seuls étrangers dans la rue pauvre et taciturne, nous traversâmes le ghetto, muets et le regard voilé. Sans comprendre ce qui nous arrivait, nous ressentîmes soudain le besoin - en signe de deuil ? - d'ôter nos chaussures et de nous asseoir à même le sol nu. Est-ce à cause de la solitude alentour, ou de la solitude en nous, maintenant que nous étions partis et n'avions plus personne ? Nous ne sommes pas allés plus loin que la pointe de l'île Tibérine, suivant des yeux, comme de la rambarde d'une péniche amarrée au vieux pont romain, la vie du fleuve, et nos sentiments se noyaient dans ses eaux sombres.

Et voici les errances de Freddy. Si Rome le touchait, c'était plus par sa légende que par son histoire ou son art. Il aimait percevoir un signe d'universalité dans l'archaïsme de ces lieux d'origine. Le Trastevere l'attirait. Ainsi nous allâmes sur le Palatin où la louve allaita Romulus et Remus - d'après nos souvenirs d'enfance. Freddy riait, amusé d'être là, levant vers ces hauteurs ses yeux bleus scintillants, ou regardant au loin ces jardins nobles qui n'existent nulle part ailleurs, avec l'agréable sentiment de les dominer. Ou flânant le long d'élégantes ruines, dans un site marqué par une sévérité virile d'une forme bien romaine. Ruinés ou restaurés, ces palais antiques avaient de la finesse, édifiés par des hommes sachant leur monde et leur rang. Nous y fûmes étonnamment heureux. Nous avions vingt ans, l'âge des immortels.

Le Vatican était frappé d'interdit - est-ce le mot juste ? -, étant trop marqué par le silence de l'Église pendant la guerre devant les persécutions, donc rayé de notre carte de Rome. Chacun participait de l'errance de l'autre, je l'ai dit. Mais tous deux nous aimions nous trouver sur les cossi, le corso Vittorio Emanuele II en particulier. Cet univers frénétique et cependant monumental changeait de décor et de population d'heure en heure. En ce qui me concerne, j'essayais de jauger ma capacité de vivre dans une métropole. Me demandant de quoi j'avais l'air en arpentant ce territoire stratifié d'histoire auquel mes cinq sens commençaient à s'adapter. Je me souviens des anxiétés ressenties pendant les aller-retour entre le monument de Victor-Emmanuel II, sur les marches duquel je me suis bien des fois reposé, et les colonnes somptueuses du Panthéon, devant lequel je m'arrêtais sans oser y entrer. Le premier me semble toujours une parodie de la Belle Époque mise en scène par Offenbach dans le décor authentique de la Rome ancienne. Le second m'apparaît comme le temple le plus spirituel de tous les dieux. Son immense portique, sa

gravité païenne, sa calme immortalité présentaient pour moi les signes d'une foi qui ne cherche pas un sens à la vie, ni ne prépare à la mort. Elle accepte la nature humaine sans lui demander ni lui imposer de s'adorer ou de se mortifier. Pourquoi en subissais-je le magnétisme ? Est-ce l'intuition qu'en naissant, chaque homme est un païen qui vénère plusieurs dieux, aime la nature et se sait, comme elle, immortel ? Ou simplement l'attrait des dieux visibles, des idoles défendues de l'enfance, de leur temple vu pour la première fois, dont émane plus de quiétude et de spiritualité que de celui des dieux invisibles ? Je n'avais pas de mots pour dire ce que j'éprouvais.

Parcourir à pied rues, places, avenues en une perpétuelle surprise avait quelque chose d'excitant. En tout cas, je ne me souviens pas d'avoir rencontré depuis, dans une autre ville, tant d'aspects inattendus, m'amenant à penser que ma vie est l'histoire de l'impossible qui devient possible. Chaque lieu, et ils furent nombreux, ajoutait une touche à ma vision de Rome. Un aigle planant dans la lumière d'un soleil blanc, ou s'enfonçant dans l'obscurité d'un soleil noir, selon les siècles, survolant cet archipel de villes ayant chacune son architecture, ses dieux, ses illuminations, ces Rome de telle ou telle ère entre lesquelles on glisse à la surface du temps, comme à la surface des eaux à Venise. Avec Freddy, on s'arrêtait et on choisissait la Rome où on voulait être pour une heure ou pour un jour, chaque fois différente.

Les longues errances dans Rome furent belles et absolues. Je doute pourtant qu'elles se seraient gravées aussi fortement dans ma mémoire si quelque chose n'était survenu. Après tout, c'était mon premier face à face avec l'Europe. Jusqu'ici, le passé signifiait pour moi une époque de légende, un souvenir mythique, un récit qui commence par « Il était une fois », un épisode de la Bible, un temps purement intérieur et abstrait. Or, ici, il prenait un sens tout autre, concret et incarné dans des oeuvres datées, sous mes yeux, à portée de la main. C'étaient elles qui me rattachaient à d'autres hommes ayant vraiment existé, c'était cela le passé qui rapprochait et unissait ma vie à leur histoire. Enfin ma curiosité fut vivement stimulée. Auparavant je voyais en l'histoire le progrès, mouvement vers l'avenir, la relève de l'ancien par le nouveau. Il est si facile de se le représenter comme le plus proche analogue de la mort de l'autre, la purification des civilisations et l'éternel rajeunissement des peuples. Une machine lancée contre la résistance du

passé condamné à la déroute, changé en âge sombre. Un happy end prévisible attendait les hommes au terme de leur labeur et de leurs batailles.

Cependant les ruines antiques, la chronique des grandes familles racontée par leurs édifices et leurs monuments, l'extraordinaire harmonie plastique des ruines m'apprenaient un savoir ésotérique. Celui de la persistance du passé, de la métamorphose et de la continuité, à travers les générations, de ce qui aurait dû disparaître. Et les énigmes d'une histoire que tourmentent des rêves d'immortalité. Là où jadis s'élevait une forteresse ou une modeste colonne romaine se dressait, deux siècles plus tard, un somptueux palais ou une statue appartenant aux mêmes Orsini ou Colonna. Le temple de l'époque antique, lui, s'était changé en église. On avait nommé les lieux, on s'attendait à les faire respecter pendant des siècles. Peu importe la naïveté des observations, l'amas d'images l'emportait en force. Ainsi Rome m'apparut comme le portrait de Dorian Gray de notre histoire. Comment le dire ? Quand un cycle de l'histoire commence, elle montre le côté superficiel de la réalité, toute l'illusion d'une création absolue et l'ardeur violente d'une aventure. Les bâtiments énergiques et le travail des artistes communiquent le rêve d'immortalité d'une époque sûre de sa victoire, la lumière qu'elle veut projeter pour toujours. C'est cela : elle annonce son entrée dans la tragédie du monde. Mais quand se dessine le déclin d'une grande époque, d'une grande culture, quand agonise la forme d'existence d'un peuple, l'histoire apparaît éclatante de maturité. On devine, à travers les grandes oeuvres, que l'artiste a percé à jour le bas-fond des passions, le coeur secret des monstres, le flux des appétits et des terreurs, la vieillesse intestine des hommes condamnés à assurer le triomphe de leur lignée, de leur Église ou de leur parti. Et dont la place dans l'histoire tient pour un quart à leur audace, deux quarts au hasard, à leurs crimes pour le dernier quart. Donc je fus impressionné par la succession des *unhappy ends* de l'histoire qui s'était déroulée dans telle ou telle partie de la ville, avec une férocité que seules la piété et la nostalgie des âmes fanées peuvent embellir.

Cela me fit penser que l'art de choir, voire de déchoir, est le plus subtil et rend personnages et lieux plus attachants que l'art de s'élever. Il rapproche de nous, dirait-on, leur solitude volontaire, la défaite de leur raison de vivre, leur loyauté envers ce qui a cessé d'être. Serait-ce parce qu'on est rassuré de les voir au moment où ils paraissent vulnérables, dans l'éclat de la mort ? Ou bien en quête d'une belle fin dans un univers où l'on est préservé par hasard, détruit par hasard, rien de

plus ? Cela rend peut-être l'histoire à son déclin plus attentive à la vie, plus réfléchie quant à ce qui reste d'avenir, plus humaine. Autant que je m'en souviens, cette soudaine admiration pour le déclin me surprit. Traduisait-elle un sentiment authentique, un désir inconscient de rester à Rome, ou bien la découverte matérielle du passé ? A cet effet, je me suis corseté par l'idée que les oeuvres d'art sont parfois des signes de triomphe, mais surtout des signaux de détresse de l'histoire. Ce qui a su mourir avec grâce et qui, une fois défait, a été repris et façonné, voilà ce que nous nommons art, tel que l'a voulu la mémoire et tel que les peuples l'ont fait. Le sentiment bienheureux d'un rapport profond à la matière, à la beauté, n'exprime-t-il pas le rapport au temps qui est désormais écoulé ? Si je l'ai choyée, cette idée ! Elle me faisait comprendre que le passé, dans l'histoire, prenait un sens qu'on ne m'avait pas enseigné : un sens de l'humain, puis la reconnaissance d'autrui. On imagine bien qu'elle se manifestait dans la splendeur des ruines, des monuments divinement exécutés. Et encore davantage dans le défilé d'une cohorte de siècles éblouissants, qui m'apprirent, à mon insu, que la culture est l'art de séduire le temps où ils ne seront plus.

J'écris ces pensées minces et d'autres me reviennent en allant à la rencontre des souvenirs. Tout cela fait aujourd'hui partie de moi-même. Pourtant quelque chose s'est perdu sans remède : la félicité du premier voyage au-delà de mes limites, ce voyage qui m'a révélé tant de choses dont je ne soupçonnais pas l'existence. Comme j'aimais ce monde qui m'est apparu plus beau !

30 avril 1995

Mon histoire d'amour inspirait quelque inquiétude à Freddy. On sait comment cela se passe entre amis : ils se sentent un peu jaloux, et même abandonnés. Mais son inquiétude n'était pas de cette nature. Elle tenait au risque de voir se prolonger le séjour en Italie. Il était loyal à sa parole, et son départ dépendait du mien. Pour me rappeler à la réalité, il me répétait ce que lui disait sa mère : « Garde les pieds sur terre. Comme ça, si tu tombes, tu te feras moins mal. » Il avait remarqué le changement que l'air libre d'Italie avait entraîné. Sans fausse modestie, je sais avoir toujours éveillé un intérêt chez les femmes, et même chez les hommes - qui ne bascule pas forcément du côté érotique. Si, malgré ma timidité, j'étais de plain-

pieu avec les Italiens, c'est surtout à cet intérêt que je le dois. Même sans être jamais entré dans une maison, avoir connu une famille - sauf celle de la jeune Romaine - je me sentais partout invité. Je savais combien l'Italien peut être tricheur et obséquieux, mesquin et fanfaron, faussement généreux, et je savais sa férocité sociale. A défaut d'une vraie foi, il cultive une multitude de superstitions. Mais je préférais ne pas m'en soucier et me dire que je n'avais jamais rencontré plus perspicace que les Italiens. On sent qu'ils ne se font pas beaucoup d'illusions sur la nature humaine. Si ces illusions étaient vraies, elles pourraient les peiner. Et vivant, les Romains en particulier, au milieu d'apparences, ils les reconnaissent et leur regard ironique, aigu et pratique, les perce à jour. C'est pourquoi ils vous jaugent et se sentent libres de vous accorder leur confiance, d'autant plus franche qu'elle comporte des risques. Ils partagent enfin cette supériorité d'avoir saisi que la société n'est qu'une politesse que l'esprit d'anarchie des individus fait à leur désir d'ordre.

Très vite, en les côtoyant, j'éprouvais une proximité, une liberté que je n'avais jamais connue en Roumanie. Là-bas, par une sorte de réflexe atavique, avant de vous distinguer on vous discriminait, chacun étant classé selon la langue, la religion et surtout l'ethnie. On était répertorié Roumain, Hongrois, Grec ou Juif d'après certains signes convenus, stigmatisé et rangé dans une hiérarchie. Ce réflexe menaçant et humiliant a fait naître une crainte dont je n'ai jamais guéri. D'autant plus qu'ayant l'air roumain, je paraissais tricher et risquais d'être démasqué, de provoquer des réactions de rejet, non parce que j'avais trompé mais parce que l'autre s'était trompé. Aussi, quel soulagement ai-je ressenti en Italie où je n'avais plus à me soucier de l'air que j'avais. Oui, on me savait étranger, mais le comportement des gens envers moi en était à peine affecté. Tout cela explique pourquoi je me suis senti tant d'affinités avec les Italiens. Je leur suis reconnaissant de m'avoir traité en être humain, sans me distinguer des autres gens, et de m'avoir inculqué, avec le goût de la beauté, celui de la vie improvisée. Car si les Allemands prennent tout au sérieux, les Italiens ne prennent ainsi que certaines choses. Les plus sérieuses, y compris eux-mêmes, ils les traitent, non sur le mode de la dérision, comme les Français, mais sur le mode de l'ironie, comme les Juifs.

Mon indépendance vagabonde parmi eux m'enrichissait. Et au contact, même lointain, des événements, des passions sociales et politiques, l'attrait pour une vie normale resurgit. Mimétisme ? Identification ? Cependant un besoin fort s'empara

de moi : sortir de l'isolement, avoir une maison et une adresse, travailler et m'occuper de ma vie comme tout un chacun. Oh, j'étais assez lucide pour savoir qu'avoir vécu une histoire comme la mienne ne prédispose pas à la vie normale. Mais le besoin était là et je n'avais plus envie, malgré le plaisir d'errer, d'habiter le monde comme une chambre d'hôtel. Tout en étant heureux en Italie, je redoutais l'idée de m'y établir autant que je l'aimais. Ce n'est pas pour être heureux que j'étais venu de si loin. M'occuper de ma vie signifiait réaliser le but que je m'étais fixé depuis longtemps. Et je me connaissais assez pour savoir que, si j'allais ailleurs qu'à Paris, je le regretterais jusqu'à la fin de mes jours. A Paris ! A Paris !

J'ose l'écrire, mais je n'oserais pas le dire. En Amérique, les immigrés expliquent fièrement, dix fois plutôt qu'une, qu'ils ont choisi d'y venir parce que c'est un grand pays, on y afflue de la terre entière ; ils détaillent la façon dont ils ont été accueillis et leur *success story*, pleins de gratitude parce que aucun autre pays ne leur aurait donné la même chance. Cela ne se fait pas chez nous, on évite ce sujet dans la conversation, car ce serait de mauvais goût et ne vous vaudrait que des sourires gênés, voire ennuyés. Alors que la France reçoit presque autant d'immigrés ou d'exilés, pour les mêmes raisons ; leur réussite peut être la même, parce que ce pays se veut terre d'asile et non terre d'exil. « Quand les bons Américains meurent - c'est un dicton - ils vont à Paris. » Mais je n'allais pas à Paris pour y mourir, j'y allais pour vivre, moi. J'aurais pu choisir un autre pays, l'Italie, l'Argentine ou les États-Unis. Non, c'était la France, que je ne connaissais que par les livres. Et par les idées. Terre d'exil, terre d'asile : mais ce n'est pas cette France-là que j'allais chercher. La mienne est le pays de la liberté, de la création. Je ne veux et ne peux vivre nulle part ailleurs qu'à Paris. Dans ma ville promise. En cela au moins, j'ai réalisé mon rêve, et j'ai eu ma *success story*. Voilà, j'ai enfin un endroit où l'écrire.

Mais revenons à Rome. Annoncer à Freddy que nous allions nous séparer me causait une trop grande peine. Même si je devinais son impatience à me l'entendre dire, connaissant son désir de poursuivre son propre voyage vers la destination qu'il s'était fixée. Toutefois ce genre de décision ne saurait traîner. Juste avant ou après le nouvel an 48, nous nous trouvions à Rome - peut-être y habitons-nous, ayant quitté Soriano nel Cimino, je ne sais plus - dans la trattoria où nous avions pris l'habitude de manger un morceau avant de rentrer. Quand je lui fis part de mon intention, il fut soulagé. Il écouta sans rien dire, le même sourire dans les

yeux, l'aveu de l'hésitation, de la possibilité, un moment envisagée, de m'établir en Italie et ce qui m'y faisait renoncer. Lui-même, en novembre 47, avait hésité, puis songé à émigrer en Palestine quand elle fut proclamée indépendante et que nous en fêtâmes l'annonce sous l'arc de Titus. Seulement, avec les années on croit moins, et on a besoin de croire davantage. En tout cas pour faire une chose aussi importante. La foi lui manqua sans doute, et il n'en sortit rien.

Dans mon souvenir, il y avait une lumière de neige et de gaieté le jour où nous prîmes congé de Rome. Elle m'apparut encore plus exaltante. Elle ressemblait aux villes célèbres d'Italie, Venise, Turin, Florence, Naples, qui vivaient solitaires. Non parce qu'elles avaient été édifiées comme des capitales et se trouvaient à une certaine distance historique l'une de l'autre. Mais à cause de l'incomparable ouvrage du passé, le génie qui les avait peuplées et rendues telles. Si bien que la plus éloignée d'elles et de toutes les capitales d'Europe, au point d'oublier qu'elle en fut le coeur, est Rome. Pour Tacite, La Ville ; pour beaucoup d'hommes illustres, La Ville Éternelle. Pour moi, à l'époque et, je crois, pour les Romains eux-mêmes, La Ville Solitaire. Tous les chemins qui y mènent sont ceux du retour. J'y suis aussi retourné, ce fut mon premier voyage hors de France, par respect pour ces souvenirs : *il remembrar delle passate cose*. Et pour l'amour de sa solitude.

3 mai 1995

L'épisode qui clôt ce récit, je ne puis le raconter qu'à grands traits. Une décision ferme rend toutes choses faciles et simples. Il y eut le charme triste des adieux, les pauses où nous parlions de notre départ et le regret de n'être plus un « vagabond dans le désert brûlant et désolé du monde » - ce sont les mots de Dostoïevski - qui ne se lasse pas de le parcourir. J'avais pensé que nous nous rendrions directement à Milan. Quand Freddy m'annonça que nous longerions la mer en passant par Livourne et Gênes, j'oubliai de lui demander, dans la fièvre des préparatifs, la raison de ce détour. Je l'aurais fait sans doute si son associé et mon « mécène » n'avait bondi ce matin-là dans la chambre pour nous rapporter les derniers potins et blagues. J'avais appris qu'il nous accompagnerait jusqu'à Livourne où il se rendait pour affaires. Donc il était là, surveillant le progrès de nos bagages, cherchant à nous distraire, avec ce je ne sais quoi d'amer qui filtre à travers

les propos aux instants de séparation, où celui qui reste est rendu à la solitude. Au fur et à mesure que ma mémoire retouche cet épisode, elle s'accroche à des détails qui m'auraient permis de percer le secret de ce qui allait se passer. Mais on ne peut rétablir la continuité entre les impressions qu'on a eues avant un fait et celles qu'on a eues après, sans le déformer et se donner l'illusion d'une prescience. On se dit : « Je le savais bien », alors qu'on ne soupçonnait rien. Menteuse prophétie, pour sauver son amour-propre ! Il y a longtemps que j'y ai renoncé.

Tout ce que jusque-là j'avais lu sur la mer ne pouvait égaler la splendeur de ce que je voyais. La lumière tombait à profusion sur cette étendue bleue qui s'évase comme un ciel d'en bas. Nous arrivâmes à Livourne sonnés, ivres de cette clarté, des poussières transparentes et du bruit des voix. On reconnaissait encore des traces de bombardements et notre compagnon nous raconta la tragédie des déportations. Dans l'arrière-salle d'un restaurant où tout le monde semblait le connaître, nous fîmes un repas comme nous n'en avions pas savouré depuis longtemps. C'était évident : notre départ le peinait. Il parla précipitamment de Gênes, de la Riviera, Monté-Carlo, Vintimille, hypnotisé par ses souvenirs de mer et de soleil. A une certaine époque de sa vie, il avait joué avec l'idée de s'y installer. Mais tout cela était du passé. Quand vint le moment des adieux, il me tendit un papier portant les adresses de deux personnes dignes de confiance à Milan. Marquant un temps d'arrêt, il fouilla dans sa poche et ferma ma main sur une montre-bracelet, avant que j'aie eu le temps de m'en apercevoir. Sans tenir compte de mes protestations, il déclara qu'on ne sait pas ce qui peut arriver et que j'en aurais peut-être besoin pour un voyage aussi long et hasardeux. Tandis que je le remerciais, il posa sur moi un regard triste et fatigué, en me souhaitant longue vie et bonne chance. Puis il se dépêcha d'aller à ses affaires, c'est le souvenir que je garde de lui.

Par bonheur, je ne me suis jamais demandé ce que signifiait son geste à la fois généreux et suppliant, d'un autre âge, d'un autre monde. En écrivant, je me sens tout de même obligé d'en chercher la raison. L'homme avait commencé des études, mais la guerre lui avait coupé les ailes. Avec moi, il pensait refaire le monde, disputer des questions les plus saugrenues. Par exemple : est-il vrai, comme je le pensais, qu'à Rome, l'art paraît une histoire tournée vers le passé ? Ou bien, comme le pensent les gens, la biologie est-elle plus difficile à changer que la culture, quand l'expérience des siècles montre tout le contraire ? Autrefois, tout lui parais-

sait simple et clair. Après ces malheurs, ces pertes, tout lui semblait embrouillé et confus. Il me laissait chaque fois le journal qu'il tenait à la main et me faisait à l'occasion des prêts non remboursables, en remerciement d'une certaine clarté que je mettais dans ses idées. Il a pu alors s'identifier à ce jeune homme allant à Paris pour devenir l'homme d'étude que lui-même aurait désiré être. Ou renouer avec la tradition selon laquelle un homme aisé est censé aider un étudiant pauvre, afin que sa propre maison soit bénie. Survivance ridicule du passé, certes. Mais toujours vivace chez ceux qui ont soif de pardon et de règles. Ainsi s'expliquerait son geste.

Le lendemain, je crois, Freddy et moi avons pris le train pour Gênes. Comme nous étions de nouveau seuls, l'ancienne intimité revint. Ainsi imaginai-je notre dernier voyage ensemble, côte à côte, partageant nos provisions, parlant du pays où tout pouvait aller mal - où tout pouvait bien tourner si la chance était avec nous. Dans cinq ou dix ans, pensais-je, par une soirée paisible, nous serons de nouveau réunis à Paris ou dans une ville d'Amérique latine et nous nous raconterons comment les choses se sont passées. Malgré le sentiment commun de liberté, nous n'échangions que des phrases esseulées. Freddy souriait moins que d'habitude, sans doute anxieux. Il se remémorait à voix haute nos voyages précédents. Je commentais ou amendais son récit entrecoupé de réflexions sur sa famille, et ce qu'il ferait en Amérique du Sud. Qu'est-ce qui l'attendait, en fin de compte, mon ami ne le savait pas. Du moins était-il attendu.

Étais-je en droit de l'envier ? Je n'aurais su dire exactement pourquoi, depuis l'adolescence, j'étais hanté par l'obsession que je n'aurais pas dû faire d'études, malgré la promesse faite à moi-même. Elles étaient le signe d'un éloignement des miens et de ce que la guerre avait gauchi le cours de ma vie, lui en substituant une autre qui n'était pas la mienne. J'en revenais toujours au même regret : sans la guerre, je serais retourné en Bessarabie pour y travailler comme mon père et mon grand-père. Heureux d'être négociant en céréales, de voir s'écouler les années près des vastes champs de blé, de suivre les péniches glissant sur le Prut. Ce regret n'a pas disparu. On n'est pas très vigilant, ni très bon juge de ses propos dans un voyage. Mes déclarations à Freddy sur la Roumanie et ma jeunesse en Bessarabie étaient-elles autre chose qu'une façon de tourner autour de cette question non formulée : qu'est-ce qui m'attend ? Une question qui éveillait chaque fois en moi la certitude de n'avoir jamais de famille, de maison à moi. Partout où j'irais, jus-

qu'à la fin, il y aurait la solitude. Nous sommes tous éduqués par nos terreurs. Je me souviens d'avoir répété les miennes à mon ami : « Personne ne me rappellera : " Voilà l'endroit où ta mère te mit au monde, où ton père a joué avec toi. " Je serai mis en terre tout seul », comme pour susciter un démenti de sa part. Freddy m'observait, étonné ; cet aveu semblait avoir un lien intime avec ses propres réflexions. Alors se fit jour l'impression qu'il voulait me dire quelque chose, sans oser le faire. Les étoiles glissaient dans la fraîcheur du bleu vespéral. Le train entra en gare de Gênes.

7 mai 1995

Savoir que nous étions dans un port, avec la sensation de la mer toute proche et des navires à quai, donna à notre arrivée la saveur d'une aventure. Bientôt, renseignés sur les horaires des trains pour Milan, nous nous sommes assis dans l'immense salle d'attente. Il ne restait plus qu'à patienter et nous ennuyer au milieu de la foule des voyageurs bruyants ou fatigués, affalés sans façons. Mais la scène qui se joua fut toute différente. Chaque fois que je la revois, je crois en avoir oublié des détails significatifs. Alors que je me rappelle tout, depuis l'instant où je suis descendu du marchepied du train jusqu'à celui où je me suis assis sur le banc. J'ai dû m'endormir, car, lorsque je repris conscience, une brise froide me soufflait au visage. J'ouvris les yeux en me rappelant où je me trouvais. Et me réveillai avec la sensation d'être assis sur un banc vide. D'être seul. Je venais de découvrir que je n'avais plus d'ami. Freddy avait disparu, ses bagages n'étaient plus là. Ensuite, ce fut une longue recherche dans toute la gare, sans succès. S'était-il égaré, ou bien était-il parti ? J'ai continué à l'attendre dans le hall glacial. Il ne restait que quelques minutes jusqu'au départ du train pour Milan. Aurais-je le temps de l'attraper ? Je ne bougeai pas. Freddy n'est pas revenu.

Je ne savais que faire, tant sa disparition avait été subite, comme si une vague l'avait emporté. Que lui est-il arrivé ? Que s'est-il donc passé ? J'ai toujours essayé d'être à la hauteur du hasard. Mais pas ce soir-là. Qui aurait cru, qui aurait pu imaginer qu'il me jouerait un tour pareil ? Oh, je savais que le jour approchait où chacun suivrait sa propre route. Mais voyons, serais-je parti, moi, sans rien dire ? Séparé de mon ami en silence ? Et pendant que je pensais que Freddy avait eu un

malaise, qu'il était ici ou là, déjà il n'était nulle part. Parti, sans plus. Je n'espérais pas le trouver, mais le chercher m'était nécessaire. Donc Je décidai de rester à Gênes, de me mettre en quête de lui dans les différents endroits où il pouvait se cacher, et aussi sur le port, puisque je savais qu'il brûlait d'embarquer sur un bateau en partance pour l'Amérique du Sud.

Le lendemain matin, je me mis en route pour les collines qui dominent la rade. A la réception des hôtels modestes, je m'informai s'il y avait une personne du nom de Freddy Morgenstern dont je me disais l'ami. Il avait très bien pu se loger dans l'un de ces hôtels, en attendant que son navire lève l'ancre. Mais il n'y resterait pas enfermé, il descendrait vers les grandes artères du centre. Les résidences y manquaient de grâce. Il y avait quantité de cafés, restaurants, hôtels, et la foule des passants sur les trottoirs. Nulle part de Freddy... Puis j'allai vers le port. En face de moi, la mer plissée par le vent. Autour de moi, la tiédeur méditerranéenne. Pour la première fois de ma vie, j'avais la vision d'une liberté infinie. Et, regardant les bateaux au loin, je pensais que Freddy avait peut-être trouvé la sienne. J'y suis retourné trois jours de suite, dans l'espoir de surprendre mon ami au milieu de la fourmilière humaine ou dans les docks. Je parlais aux marins de chaque navire battant, croyais-je, pavillon latino-américain. Toutes ces allées et venues me ramenaient au point de départ : j'étais absolument seul. Ce qui signifie que rien ne me retenait et qu'il aurait été absurde de continuer la quête jusqu'à épuisement de toutes les possibilités.

Le troisième soir, je pris le train pour Milan. Il y avait peu de voyageurs dans le compartiment mal éclairé. Enfermé en moi-même, j'essayais de comprendre comment Freddy avait disparu et je me rappelais mon errance dans Gênes. Ce qui blesse est ce qui laisse le plus de traces dans une vie. Mais, quand on y réfléchit, il y a toujours une différence de température : on vit les effets ; les causes, on ne peut que les connaître. On a de la peine à établir en soi un équilibre entre les premiers qui se passent à chaud, et les secondes que l'on saisit à froid. Non que la réponse soit fausse, mais parce qu'elle ne procure pas la même quantité d'émotion que la question.

Je passai en revue toutes les raisons possibles de l'abandon de Freddy, mais aucune ne me satisfaisait. Son associé lui avait-il conseillé de se taire ? Les documents consulaires et les passages clandestins vers l'Amérique latine exigeaient la discrétion. C'était donc ça : l'autre souffrait de la maladie du secret, et mon ami

avait dû s'y plier, par complicité avec les passeurs et les trafiquants. L'idée était trop simple ; Freddy ne se serait pas éclipsé de façon aussi désinvolte dans une gare inconnue, à la faveur de mon sommeil. Il est vrai que tous deux, nous redoutions les séparations, pour en avoir connu plus de non voulues que de voulues. J'étais le dernier lien qui le rattachait à son passé, lui au mien. Si seulement nous avions su comment nous dire adieu. Nous avons marché épaule contre épaule, pendant des semaines, sans en parler. Était-ce pour dénier la séparation, ou pour en minimiser la gravité ? Mais qu'est-ce qui s'était donc passé ? Freddy avait tranché en silence, à la faveur de la nuit, le dernier cordon qui le reliait à son passé, à un pays où il n'avait plus personne. J'aurais préféré le dénouer en douceur, redoutant toute séparation définitive, et il s'en doutait. Après tout ce temps, je me conforte en pensant qu'il m'a offert de la sorte ce que je voulais : clore une période de vie sans fracas ni crémation de sentiments. Malgré ce qu'il m'en a coûté de ne pouvoir lui dire, sur le quai de Gênes : *Adios amigo*.

Au cours des années, j'ai souvent tenté de m'expliquer cette inexplicable histoire. Quelles journées riches en événements ! Mais y avait-il encore place pour l'amitié dans un monde de refuges et d'exils qui amène l'un à disparaître de la vie de l'autre aussi subitement qu'il y est entré ?

Je commençais à m'assoupir quand le ferraillement de l'aiguillage m'indiqua que le train arrivait à Milan. J'étais désormais sûr qu'une autre vie commençait. Et pour rien au monde je n'aurais voulu revenir en arrière.

15 mai 1995

Et maintenant, à Paris ! pensai-je, quand je fus en présence du passeur que j'avais trouvé sans difficulté. Une demi-heure plus tard, la montre-bracelet, ma seule richesse, se convertit dans sa bouche en une somme d'argent suffisant à tous les frais. En le quittant, un parfum d'espérance se répandit dans mon cœur. La dernière frontière : m'y voici presque. Étonnamment léger, après tous ces tourments et cet affairément des derniers jours, je me surpris même à fredonner une vieille mélodie roumaine, « Le train est parti d'une gare », que je croyais avoir oubliée. Ce fut une nuit presque blanche où je me repassai le film de la traversée

des frontières, pour me réveiller avec un frisson d'inquiétude à l'idée de devoir partir, ou bien d'être encore là. Mais quand, deux ou trois jours plus tard, le passeur me traça l'itinéraire que j'aurais à suivre, je me sentis rassuré. Il me montra le plan de Paris, où était déjà inscrit le quartier délimité par la rue Gay-Lussac, la rue des Écoles, la rue Monge où nous allions respectivement habiter, Chiva, Paul et moi - tandis qu'Isou, devenu pape du lettrisme, demeurait un peu plus loin, du côté de la place Saint-Michel. Il me demanda aussi de changer tout l'argent italien que m'avait laissé Freddy, puisque j'allais entrer sur le territoire français.

Les journées étaient courtes quand, à bonne allure, sans efforts épuisants, l'oeil tantôt fixé sur le chemin, tantôt contemplant la pureté de l'horizon, nous sommes arrivés vers cinq heures au sommet des montagnes qui surplombent Vintimille. De là on avait une vue magnifique sur les deux versants boisés, et au sud sur la mer. Le passeur me donna les instructions nécessaires : prendre tel chemin, me cacher derrière les buissons si j'apercevais les gardes-frontière, avancer rapidement quand je verrai les lumières de Menton et, une fois dans la ville, me diriger vers la station d'autocars. Puis je grimperai dans le car et en descendrai à Nice pour y passer la nuit dans un hôtel où il m'avait réservé une chambre. Sans en bouger, étant démuné de papiers. Et comme convenu, il redescendit vers l'Italie, tandis que je m'apprêtais à descendre vers la France. Baigné par l'air frais des montagnes, je me réfugiai dans mes pensées. Comme à chaque période morose de mon existence, je faisais le compte muet des chimères. Que me restait-il au monde ? J'avais eu des amis, un père et une mère qui ne furent pas père et mère, Tanti Anna, mon cousin. Puis l'Europe s'était fendue en deux. Donc je n'avais personne. Mais, en ce début de janvier 1948, je n'étais pas morose en pensant à ces années de tohu-bohu et de pérégrinations sur des chemins ne menant nulle part, où tant d'espoirs furent décimés. Années égarées où je me suis avancé vers la vie et où la vie s'est jouée de moi. Elles ont suivi le désordre du siècle et j'ai grandi au hasard de leurs coups de dés. Jamais leur souvenir ne me fut cher. Jamais je ne les ai revécues avec plaisir. Même si ce fut avec tendresse, pour sentir à nouveau la morsure du passé dans le présent.

Pendant un moment, je restai indécis sur la direction à prendre. Et je regardais sans regarder, dans le plus lointain silence, la mer, l'horizon gris pâle, les nuages d'un blanc brillant et les vapeurs marines flottant dans l'air. C'était hypnotique de me figurer entendre, distinct, le susurrement des vagues. Je n'avais pas envie de

m'éloigner, je me le rappelle très vivement. Parce que mon regard s'était accroché à la carcasse d'un château qui semblait avoir été bâti là il y a bien longtemps, en pierres lourdes et grises, dans un lieu sauvage. Pas de signe humain, ni jardin, ni arbre, ni animal, pas de lumières rassurantes. Il se dressait là par accident, presque par caprice, au bout de la planète. Puis je regardai autour de moi et aperçus, un peu plus bas, deux jeunes ouvriers italiens serrant leur baluchon contre leur poitrine, comme les petits garçons leur cartable. Je les rejoignis tandis que plus haut, vers la droite, montaient des gardes-frontière qui faisaient semblant de ne pas nous voir. La descente était agréable et peu fatigante. J'atteignis Menton soulagé, et heureux d'avoir quelque chose à faire : trouver la station d'autocars. Je me mis en chemin sans savoir où aller et fus arrêté par un homme âgé, mince, à moustache blanche. Je le vois s'approcher de moi et me parler. Il me prenait pour un travailleur émigré, et ne se trompait d'ailleurs pas, car, dès le mois suivant, j'en serais un dans un atelier de confection à Paris. Il m'avertit en italien qu'il était dangereux de déambuler dans les rues, où je risquais d'être pris et refoulé vers l'Italie. Grâce à lui, quelques minutes plus tard, j'étais dans l'autocar.

À Soriano, on m'avait parlé de Nice comme d'une ville merveilleuse sur la baie des Anges, de ses fabuleux palais, des villas de style exotique, miracles de luxe et d'insolence. Mais je savais déjà que la plupart des lieux de légende ne sont que des théâtres d'ombres disparues. Et ce fut reposant d'apercevoir, par la vitre du car, une suite de tableaux de la vie de province, des paysages huppés mais fades, des boulevards flambants et déserts. C'est maintenant, en écrivant, que je me demande ce qu'avaient pu se dire les deux ou trois personnes à qui je montrai le papier portant l'adresse de l'hôtel. A l'époque, j'étais surpris que chacun le connût comme si c'était la tour Eiffel. Il y eut ensuite un moment d'embarras quand le portier esquissa un sourire poli, prit la valise après que je lui eus nommé la personne qui avait réservé pour moi, et me conduisit à la chambre qui devait se situer au dernier étage. Le passeur m'avait averti que je logerais dans un bon hôtel. Mais pas qu'il s'agissait du Negresco. D'ailleurs ce nom ne me disait rien.

Donc je passai ma première nuit en France dans une chambre de palace. Comme si j'étais devant un lit pour la première fois, j'admire la parfaite harmonie des couvertures, des draps éclatants de blancheur. Il me semblait incroyable qu'on puisse dormir chaque nuit dans un pareil lit. Toutes les fatigues du voyage

s'étaient effacées. Mais je ne me sentais pas aussi transporté de bonheur que j'aurais dû l'être.

Lorsque je me réveillai, le lendemain matin, il faisait frais, avec un ciel splendide. Depuis longtemps je ne m'étais senti aussi reposé. Je me rendis à la gare, joyeux et plein d'allant, tandis que le vent chassait obliquement les nuages. De nouvelles voix s'élevaient autour de moi, les mots succédant aux mots, les phrases aux phrases, et des sonorités insolites emplissaient mon oreille fascinée. C'étaient de petites indiscretions de débutant que je commettais en guettant les conversations des autres voyageurs qui s'installaient sur les banquettes et déballaient du pain, du fromage, des gâteaux, des fruits. Une franche gaieté les animait, et je constatai bientôt que je comprenais à peu près tout ce qu'ils se disaient, suivant le mouvement rapide mais prudent des sons convertis en vocables de mon dictionnaire mental. Tantôt indistincts, de sens incertain, tantôt nets à force d'être répétés, ils imitaient le rythme du train. Pareils à une danse de papillons dont la couleur sonore était plus douce que celle des mots roumains ou italiens - le r moins rauque, le e tout en nuances - mais de la même palette. Plein de gratitude et ému, je me joignis à mon insu à une de ces conversations, en faisant les questions et les réponses dans ma tête. Maintenant, je me parlais en français !

Le soleil s'est caché, beaucoup de temps a passé, j'ai peut-être dormi. Par la vitre du train, ce n'est pas les nuages que je voyais filer à toute allure, mais les années égarées. Quelque part au loin, par magie, la fenêtre de notre appartement s'éclairait, avec la lampe à pétrole sur la table, les feuillets éparpillés du roman jamais écrit, *La Mer Rouge*. Comme le regard absorbait cette image de mon existence... Non, je n'étais pas seul. Une nuée de pensées, de visages, de conversations flottait librement dans l'air. Mon cœur se serra : tous ces amis que j'ai eus, les événements terribles ou providentiels, la fugue de Cîmpoulung, la traversée de la frontière hongroise, la fuite d'une oppression à l'autre qui me jetait de pays en pays. Qu'avais-je donc cherché pendant cette jeunesse mouvementée, faite d'enthousiasmes insensés et d'espoirs fauchés ? Je pensais aussi à l'étrangeté de mes choix, à la bizarrerie de ce subit revirement : je voulais partir pour Moscou, maintenant j'allais à Paris. Quel extraordinaire concours de circonstances, pour aboutir à ce qui n'avait cessé d'être présent. Il était temps, n'est-ce pas ? Toutes les frontières me séparant de la liberté, je les avais franchies. A quel prix ! J'ai quitté pour toujours ceux que j'aimais et ne reverrais à coup sûr jamais. C'est mieux ainsi.

J'aspirais à devenir un homme d'étude et, par fidélité aux gens, aux idées, j'ai été tout au plus un homme d'action. Il m'a fallu des années pour apprendre qu'on ne peut être l'un et l'autre à la fois : que je suis seulement heureux en nomade, en homme qui lit, écrit, cherche. Que reste-t-il de mes grandes songeries : créer, m'élancer en quête de la vérité, participer au salut de l'humanité ? J'essayais de trouver un sens à tout ce qui se mêlait et remuait, depuis la folie générale de la guerre jusqu'à ce train glissant sur les rails. Je fouillais en moi-même, sans trouver de cause première ni pouvoir comprendre ce qui me torturait.

Brusquement, je m'en souviens, je songeai à ma mère et à mon père, je vis le visage de ma mère et de mon père, et plus rien d'autre ne m'habita pendant une heure ou deux. Je tâchai de reconstituer cet invraisemblable roman familial, mais les événements s'éparpillaient dans mon esprit. Que c'était loin, tout cela, loin ! Quinze ans et toute une existence loin d'elle et de lui. Mais que leur était-il donc arrivé autrefois ? Je ne trouvais rien dans la mémoire des courtes périodes où j'ai vécu avec eux, sinon qu'ils n'ont fait ni leur bonheur, ni le mien. C'était leur façon d'être, voilà tout. Avec une lucidité blessée, je pris conscience de l'évidence et pensai : « Aujourd'hui débute ma vie sans eux », une manière de leur dire un dernier adieu, croyais-je, à l'un et à l'autre. Une nouvelle rupture, une nouvelle victoire. Combien en avais-je remportées depuis l'enfance, changeant le mal en bien ? Cette fois, j'arriverais peut-être à rompre l'emprise du passé, à m'en délivrer. Si découragé que je fusse, je continuais à espérer impétueusement, prêt à recommencer da capo. A remettre vingt fois la vie sur le métier. Et puis je n'y ai plus pensé.

Je revois la scène : dans le wagon en mouvement, la journée s'écoulait sans que je bouge. Il y avait foule dans le couloir. La porte du compartiment était ouverte, on parlait fort et je n'osais pas sortir, absorbé, noyé dans ces images, ces raisonnements, ces débats intérieurs. Pareil à un homme au soir de son existence. Je n'ai jamais tenu tant que ça à vivre ; pourtant me dire que, quoi que je fasse, j'aurai perdu mes plus belles années, me déchirait. Si seulement j'avais eu un but unique, une profession, un endroit à moi. Je repensais à Tanti Anna me disant avec un soupir le jour de mon départ : « Dieu sait comment cela finira. » Elle redoutait sûrement que la même histoire ne recommence à Paris : activités dispersées, études négligées, rêves futiles. Beaucoup d'agitation pour rien, en définitive. Et le rappel de cette phrase anodine réveilla la peur où j'avais souvent sombré de faire des pâtés de promesses que la première vague emporte. La peur qui habite

toujours par la suite chaque exilé d'être indésirable et inutile sur terre. D'ailleurs n'était-il pas trop tard pour commencer des études ? Je m'imaginai à la Sorbonne, un de ces vieux étudiants dont on ne sait s'il faut admirer l'obstination à décrocher un diplôme, ou être surpris de leur maturité longue à venir.

En toute sincérité, je ne sais si, pendant ces longues heures, j'ai somnolé ou oscillé entre la crainte du changement et l'impatience de commencer une vie nouvelle. L'un et l'autre, sans doute. La faim, la chaleur et, à coup sûr, le sourire aguichant des voyageuses dispersèrent ces songeries. Un flash de désir, et j'ai repris pied dans la réalité. A coup sûr, j'allais à Paris. Et ce n'était pas le moment de m'abandonner au vertige des existences ratées. Et qu'est-ce que cette litanie sur le passé vient faire là-dedans ? Maintenant que le choix est fait, je vais essayer de calmer la mémoire, rassembler mes forces : d'abord vivre, ensuite se souvenir. C'est pour cela que je suis venu, les oublis sont nécessaires, sans regrets. Faute de quoi, rien ne commence, rien ne finit. Je me détendis, les muscles se relâchèrent et j'attendis que mon agitation se calme. Plus tard, bien plus tard, j'ai eu l'impression que ce choix d'une amnésie volontaire a réussi. Il m'a permis de donner la priorité à mon travail, mon attention au présent. Et lorsque j'avais envie de rouvrir la mémoire, je coupais court par un « ce sera pour une autre fois ».

Il ne faisait plus si clair quand, avec toute l'impatience de l'attente de l'inconnu, je me levai enfin de la banquette. On se mit à bouger, à descendre les valises du filet, on s'approcha de la portière du wagon. La gare est toute proche et je sens mon cœur battre très fort en entendant un « au revoir » à la cantonade dans le wagon dont je prends congé. Il n'y a rien au monde que j'aie attendu plus fiévreusement, pendant une journée unique et inoubliable, que la fin de ce voyage. Du voyage ! Oui, c'est bien à Paris que je suis arrivé. Paris est là ! Et la liberté tant désirée, la seule chose qui compte, est là aussi, entre ces murs mythiques. La ville dont les livres ont tissé les filets autour de moi, me donnant le goût de l'espoir, du bonheur, faisant d'elle le personnage du roman-fleuve que je connaissais à moitié par cœur - ce soir, j'en découvrirai les images. Où donc se trouvent Montparnasse, la Seine, Montmartre ? Se peut-il que, dans les rues de cette ville, marchent et que, dans ces maisons, vivent des êtres qui me deviendront chers ? Et d'autres qui me tendront la main, chez qui je trouverai du travail ? Je m'immobilisai, le temps de prendre une respiration profonde et de me dire : « Mon sort dépend de cette

ville. Si elle ne m'ouvre pas ses portes, je les forcerai, j'y prendrai racine. C'est évident. »

Le soir tombait déjà et l'argent qui me restait en poche, un franc, ne me permettait plus aucune dépense. Où dormirais-je ? Peu importe. Étais-je seulement en état de réfléchir ? Je ne me rappelle donc plus ni l'horaire, ni l'itinéraire. Rien, sauf que marcher entretenait la chaleur quand je montai les rues en pente, découvrant de beaux points de vue. J'eus la sensation bizarre d'avoir déjà vu tout cela dans un rêve, ou peut-être dans une existence antérieure. Et la seule chose que je me rappelle, c'est d'être arrivé d'humeur enthousiaste, mais en retard, à l'asile de nuit de la rue Lamarck. En haut de Montmartre, avait précisé le guide de Milan. J'étais là, assis sur le lit, envahi par l'impression que la longue histoire de toutes ces années avait eu pour seule fin de m'amener dans cette chambre. Et qu'elle touchait à son dénouement.

Comme souvent, lorsque mon âme est entre chien et loup, je me posai la question qu'enfant je posais à mon père au dîner de Pâque : « En quoi ce soir diffère-t-il des autres soirs ? » Et répondis : « Tous les soirs, Paris a été dans les livres. Dès ce soir, les livres seront les livres et Paris est Paris. C'est délivré de la confusion entre la vie rêvée et la vie réelle, qui m'a tyrannisé, que j'entrerai dans mon avenir. » Je me rappelle le ciel étoilé et la lune à demi pleine regardant par la fenêtre mon ivresse du désir réalisé. Elle a blanchi la nuit, l'a peuplée de mille visions. J'aurais donné le restant de mes jours pour que cette nuit ne s'achève pas. Mais elle a fini par se terminer, cette nuit inoubliable, et le lendemain fut un autre jour. Des jours innombrables ont suivi. Bien sûr, j'ai habité d'autres villes et parcouru une grande partie de la terre. C'était ça le travail, c'était ça la liberté. Mais ce ne furent plus les allers sans retour des années égarées, pour fuir le grand vide d'amour, ou la mort. Souvent par la suite j'ai tenté de saisir le sortilège que Paris m'avait jeté, de donner un sens à la grâce qui en rayonnait. Paris devenu ma force et qui me tient lieu de monde. Je n'en dis pas plus, cela n'appartient pas à cette histoire.

Fin du texte